Ilf et Petrov

Le Veau d'or



Bibliothèque
russe et slave

BIBLIOTHÈQUE RUSSE ET SLAVE

— LITTÉRATURE RUSSE —

OceanofPDF.com

Ilf et Petrov

Файнзильберг Илья Арнольдович — Катаев Евгений Петрович

1897-1937 — 1902-1942

LE VEAU D'OR

Золотой телёнок

1931

Traduction, notes et préface d'Alain Préchac, 2013.

OceanofPDF.com

© La Bibliothèque russe et slave, 2016
© Alain Préchac, 1996, 2002, 2013 (2e édition augmentée), 2016.

Couverture : Illustration de Konstantin ROTOV accompagnant la parution originale du *Veau d'or* dans le journal « Trente Jours » (1931).

OceanofPDF.com

PRÉFACE

Peu de livres ont connu dans le monde un succès comparable à celui des *Douze Chaises* et du *Veau d'or*, romans picaresques composés en commun par les deux Odessites Ilya Ilf (Fainzilberg, né en 1897) et Yevguiéni Petrov (Kataïev, né en 1902, frère d'un romancier célèbre) et publiés par eux à Moscou en 1928 et 1931-1933, en revue puis en volume. Mais comprend-on bien ce que le mot succès signifiait dans la Russie de Joseph Staline, à la fin d'une période de semi-liberté strictement contrôlée, la NEP, et à l'orée d'une ère de despotisme idéologique sanglant sans précédent en Europe ?

Les Douze Chaises, d'une gaieté follement débridée et au propos assez peu politisé, succédait pourtant à des événements qui avaient fait dans le pays des millions de victimes. Démocrates modérés ou partisans acharnés de l'ancien régime vaincus par la force implacable de l'organisation bolchevique, paysans séduits par la redistribution des terres, mais presque aussitôt rebutés par leur collectivisation, intellectuels favorables à une extension indéfinie des libertés, qui ne comprenaient pas que des leaders issus de leurs rangs pussent les priver du droit de respirer, prêtres et moines à qui l'on déniait le droit de parler de la vie après la mort, tous ceux qui n'avaient pas émigré étaient peu ou prou passés sous le rouleau compresseur de politiciens qui, pour reprendre le mot de Gorki horrifié et vite reparti en Italie, « faisaient des expériences de chimistes en laboratoire ».

Une trêve avait cependant été décidée après la Révolution, et l'on avait pu croire la fin des tourments enfin arrivée, comme en témoignait dans tous les domaines des arts, des sciences et des lettres une explosion de créativité rappelant celle de la monarchie tempérée, au début du siècle. Cette trêve avait duré six ans. Mais sur quelle base reposait-elle ? La Tchéka, sinistre police politique conçue en un temps d'exception, conservait tous ses terrifiants privilèges et le Parti unique n'entendait

nullement rouvrir le dialogue : bien au contraire, des procès recommençaient contre des ennemis absurdes autant qu'imaginaires, puisque tous avaient depuis longtemps été éliminés ! Mais Staline avait succédé à Lénine, mort en 1924, la lutte pour le pouvoir au sommet battait son plein (Trotski et Boukharine étant ses concurrents majeurs), et il fallait montrer aux milices tapies dans l'ombre que l'heure du réveil avait sonné et que l'on allait enfin pouvoir reprendre l'œuvre d'unification des esprits, de négation de Dieu et de fabrication de l'« Homme nouveau ».

C'est dans ce contexte ambigu fait de craintes et d'espoirs mêlés que les écrivains continuaient à œuvrer. Certains, comme les poètes Mandelstam ou Pasternak, regrettaient déjà d'être restés. D'autres plus favorables, comme les prosateurs Pilniak et Platonov, mettaient en garde le pouvoir, supposé lucide, contre les dérives de la base. Il y en avait enfin, comme Zochtchenko, Boulgakov et nos deux compères, qui avaient pris le parti de rire de tout et de tous, non qu'ils fussent indifférents à ce qui se passait autour d'eux, mais parce qu'ils croyaient que le rire, en fustigeant les mœurs, ferait œuvre pie. La conception des *Douze Chaises* avait ainsi été à la fois ludique et morale et le succès, pour tout dire, inattendu. Ouvrait-il des portes aux auteurs ? Ce serait une erreur de le croire.

Le succès, chez un peuple véritablement épris de littérature, ne se mesure pas à la quantité d'articles critiques parus dans les journaux ni au tirage d'ouvrages que l'on s'empresserait de remettre sous presse, mais à la force de l'opinion personnelle que les lecteurs enthousiastes déversent immédiatement sur la place publique en se déplaçant, ou au moins en téléphonant, pour en parler à d'autres, prêter les livres en question à leurs meilleurs amis, en faire des copies dactylographiées ou souvent manuscrites. Et lorsqu'on emprunte un livre, ce sera pour le lire en vingt-quatre heures au détriment de son sommeil, parfois du travail, afin de le prêter d'urgence à d'autres. Criminelle serait la rétention de ce qui donnera à d'autres une telle jouissance intellectuelle et artistique, parfois aussi protestataire. Telle sera, à l'époque de la « stagnation » brejnévienne, la mentalité de tout un peuple asphyxié par le bourrage de crânes et la fermeture des frontières. Certes, en 1928, les cerveaux se souvenaient encore de l'époque bénie où lire n'était pas un crime, avant qu'un maximalisme politique absurde n'ôtât toute raison d'être aux motivations généreuses qui avaient précédé, mais les mécanismes de l'enthousiasme

littéraire existaient déjà, preuve s'il en fallait qu'il avait précédé et non suivi l'expérience pédagogique soviétique.

La publication des *Douze Chaises* dans la revue *Trente jours*, par livraisons successives, déclencha à n'en point douter un immense processus de déplacements et prêts à l'intérieur des villes. Dès la fin de la septième livraison (en juillet), le livre parut en librairie. Peu importait le tirage ridicule de 7 000 exemplaires, pour 150 millions d'habitants : le samizdat et les lectures collectives avaient permis de toucher un nombre considérable de lecteurs et l'on peut supposer que déjà, comme ce sera ensuite le cas tout au long du siècle, des passages entiers en étaient connus par cœur. Il n'est cependant pas indifférent de savoir qu'il y eut dix éditions successives entre 1928 et 1938 — du moins les bibliothèques publiques furent-elles suffisamment approvisionnées pour un pays où le plaisir de lire était essentiel et les bourses généralement plates.

Est-ce à dire que la critique cria au génie ? D'octobre 1928 à août 1932, elle resta pratiquement muette. Et pourtant, comme l'écrivait dès janvier 1929 Ossip Mandelstam, « les couches les plus vastes s'étouffent littéralement de rire à la lecture du livre de ces deux jeunes auteurs ». Maïakovski aussi lui avait donné un peu auparavant un coup de chapeau très élogieux. À l'étranger, les émigrés russes lui faisaient la fête : Berlin, Riga, Paris le rééditaient sans payer de droits. Et c'est chez Albin Michel que parut en 1929 la première traduction. Tous les grands pays du monde en firent autant, avec aussi plusieurs adaptations cinématographiques. Célèbres dans leur pays, Ilf et Petrov ? Les autorités comme les journaux semblaient ignorer leur existence. Mais ils étaient tolérés parce que ce premier roman comique était presque apolitique.

Le ton changea immédiatement après. *Les Douze Chaises* étaient gaies, insouciantes, frivoles, Bienheureux reflet des dernières illusions de tout un peuple qui avait cru que l'essentiel des souffrances était derrière ! Mais dès juillet, au moment même où elles viennent de paraître en volume, a lieu le premier « procès pour l'exemple » de l'ère stalinienne, celui des « ingénieurs saboteurs » (ou prétendus tels) de Chakhty, dans le Donbass, avec cinq condamnations à mort effectives. Trotski exilé en Asie centrale, l'arbitraire stalinien se déchaîne. Ilf et Petrov osent évoquer ce contexte dans la nouvelle fantastique *Une personnalité lumineuse*, inspirée de H.G. Wells, où ils souhaitent sans ambiguïté le retour du « Transparent ». Puis

vient l'année 1929, succédant au lancement fin décembre de la « révolution culturelle ». C'est celle du « Grand changement » : expulsion de Trotski, chasse à ses partisans puis à ceux de Boukharine, reprise de la terreur antireligieuse, purges dans l'administration, mise au pas des syndicats, création des « brigades de choc » (bientôt imitées par Hitler avec les S.A.) et surtout décision de liquider comme « ennemis de classe » les prétendus « koulaks » (exploiteurs), paysans possesseurs d'une unique vache qui trimaient du matin au soir. Des centaines de milliers de morts se cachent derrière ces mesures administratives ; ils seront bientôt des millions. L'absence de toute information libre ne permettait pas d'embrasser l'ampleur du massacre, notamment dans les campagnes où certains fleuves étaient rouges du sang des victimes, mais des rumeurs circulaient.

Chez les écrivains, la terreur idéologique sévissait. Il fallut à Ilf et Petrov un courage inouï pour dénoncer symboliquement ce climat dans deux séries de petites nouvelles fantastiques. Proche de Swift, *Kolokolamsk* est un voyage dans une province imaginaire et barbare qui n'est autre que la Russie revenue au Moyen-Âge. Viennent ensuite *Les 1001 jours ou la nouvelle Schéhérazade*, recueil des platitudes et des petites ignominies bureaucratiques de la vie courante, dans une grande ville dominée par la lutte entre « Fanatiouk » et « Sataniouk ». Parues en revue, ces nouvelles ne suscitent aucun commentaire de la critique. Il faudrait aussi renouer avec le roman : *Les Douze Chaises* jouissent toujours du même succès ; des lettres de lecteurs réclament une suite, de préférence avec le même héros (Ostap Bender a pourtant été assassiné à la fin du livre). Ilf et Petrov entament alors *Le Veau d'or* ; qui sera beaucoup plus satirique et remontera aux causes des phénomènes en cours, même si les deux auteurs comprennent que leur roman aura beaucoup de mal à paraître.

Il faudra aux auteurs près de trois ans (contre trois mois pour *Les Douze Chaises*) pour composer le deuxième volet de leur « dilogie » (le terme est d'eux). Publié en revue en 1931 et modifié dans son dessein grâce, semble-t-il, aux conseils de prudence de Lounatcharski, *Le Veau d'or* ne paraîtra en volume que début 1933. On évoquera une possible aide de Gorki, mais le vieux révolutionnaire avait rentré ses griffes et tremblait devant Staline, lequel allait d'ailleurs se débarrasser de lui. Il est bien plus probable que le cynique Géorgien donna lui-même le feu vert dans le cadre d'un début de

volte-face apparente destiné à abuser le monde extérieur (elle durera deux ans et permettra à l'URSS d'entrer à la SDN).

Ce n'est plus ici une simple chasse au trésor avec galerie de portraits, mais un voyage sérieux analogue à celui de Tchitchikov dans *Les Âmes mortes* de Gogol. L'humour y est toujours présent, mais il est devenu acide. Ostap Bender ressuscité est lui-même juge de son pays et de ses habitants. La satire est habile : le héros pourchasse un infâme profiteur, un être amoral et asocial censé symboliser la quête du Veau d'or capitaliste et égoïste. Et lorsque le pouvoir se décidera à autoriser le livre, dans le cadre d'une brève période de détente tout aussi fausse que celle des années vingt, les critiques enfin autorisés à parler, même en bien, des auteurs, se répandront en articles affirmant que l'objectif d'Ilf et de Petrov était de dénoncer les fantômes du passé tsariste. Il faudra attendre 1988 (sous Gorbatchov) pour que le professeur Borissov, un universitaire de province, ose écrire que, *cinquante-cinq ans plus tôt*, les deux auteurs avaient mis en relief le mécanisme à l'origine de l'invincibilité du pseudo-socialisme bureaucratique et antidémocratique : l'alliance du pouvoir officiel et de la mafia souterraine, parfaitement tolérée et complice. L'infâme Koreïko, qu'Ostap Bender poursuit et réussit à rançonner pour son propre compte, reste en effet en liberté et l'immense réseau bureaucratique corrompu sur lequel il s'appuyait n'est châtié que très partiellement et dans une seule ville.

Encore cette fin très partiellement morale a-t-elle été dictée par la prudence, tout comme certains chapitres de la fin où le « politiquement correct » est artificiellement plaqué sur le récit (grands chantiers du socialisme, étudiants vertueux, ainsi qu'une caricature de Rabindranath Tagore, amoureux de l'URSS). L'essentiel demeure : le seul héros sympathique est extérieur au système, totalement irrécupérable, future victime désignée du Goulag. Et son échec final, lorsqu'il tentera en vain de fuir la « patrie du socialisme », loin de constituer une preuve incontestable de la supériorité de ce dernier, déchirera le cœur du lecteur qui s'était identifié à lui dans sa lutte contre le véritable Veau d'or dont l'identité était cryptée : le pouvoir absolu d'un nouveau système de privilèges où tout était concentré entre les mêmes mains.

Le Veau d'or est, pour qui sait lire entre les lignes, un livre d'un antisoviétisme inouï. Le détail lui-même aurait dû conduire les auteurs en

prison. L'humour d'Ostap est assassin : « Quel homme intéressant vous faites ! On se demande comment vous êtes encore en liberté, avec autant de bonheur. » Ne peut-on, en URSS, être à la fois heureux et libre ? Et ce n'est qu'un exemple parmi cent : le marxisme y est mis en pièces, Lénine égratigné, Staline lui-même semble ne pas être intouchable[1]. Comment Ilf et Petrov ont-ils eux-mêmes survécu à cette honte pour le système (car ce roman fut réédité autant que le précédent) ? Il y a là un mystère. Leur gloire semble les avoir protégés. Peut-être Staline pensait-il aussi qu'une « soupape de sécurité » serait utile à ses desseins. Toujours est-il qu'Ilf et Petrov restèrent en liberté, réussirent à publier deux cents récits dont une moitié très acérée (la critique ne parla que des plus anodins) et furent même choisis pour effectuer fin 1935 un grand voyage d'information aux États-Unis, d'où ils rapportèrent un livre passionnant paru en 1937, *L'Amérique au ras du sol*[2], grâce auquel Staline voulait amadouer les Américains tout en critiquant leur mode de vie pour le public national.

La fin de leur vie fut doublement tragique. Désespéré par la terreur qui se déchaînait autour de lui, Ilf cachait de plus en plus difficilement ce qu'il pensait du régime. Officiellement, il est mort en avril 1937 de la tuberculose ; de nombreux faits incitent à penser qu'il a pu se suicider[3]. Nerveusement plus solide, Petrov est mort cinq ans plus tard, à trente-neuf ans et demi comme lui, dans un accident d'avion.

Alain PRÉCHAC

---

1. Voir pour *Le Veau d'or* notre étude : *Ilf et Petrov témoins de leur temps*, L'Harmattan, 2000 (vol. 1, ch. 4, pp. 169 à 227).

2. Cf. *L'Amérique*, Parangon, 2002, et *Lettres d'Amérique*, Parangon, 2004.

3. Sur le mystère de la mort d'Ilf : *Ilf et Petrov témoins de leur temps, ibid.*, vol. 2, ch. 6, pp. 385-388 et ch. 7, pp. 475-479.

OceanofPDF.com

Liste des personnages

Équipage de l'*Antilope*

Ostap Bender, Grand Combinateur
Choura Balaganov, son « frère de lait », naïf et doux
Mikhaïl Panikovski, vieillard acariâtre
Adam Kozlewicz, chauffeur de taxi

Arbatov et autres petites villes

Talmudovski, ingénieur itinérant
Le maire d'Arbatov, à la crédulité sans limites
Les habitants d'Oudoïev
Deux Américains amateurs de samogone
Un interprète de l'Intourist
Les habitants de Loutchansk
Khvorobiov, monarchiste insomniaque
Plusieurs peintres modernistes
Le camarade Plotski-Potsélouïev

Tchernomorsk

Alexandre Koreïko, millionnaire clandestin
Polykhaïev, directeur d'Hercule
Gazelle Mikhaïlovna, sa secrétaire très particulière
Skoumbriévitch, son adjoint
Berlaga, comptable épuré, réfugié chez les fous
Bomzé, employé

Sakharkov, Dreyfus, Tézohiménitski, Muzikant, Pobiroukhine, Tchévajevskaïa, Kukuschkind, Borissokhliebski, Lapidus Junior, autres employés
Heinrich-Maria Sause, ingénieur allemand
Le vieux Sinitski, auteur de charades et rébus
Zossia Sinitskaïa, sa fille
Vassisouali Lokhankine, intellectuel (Faubourg des corbeaux)
Varvara, son épouse
Petibourdoukov, rival de Lokhankine, puis mari de Varvara
Nikita Priakhine, concierge retraité (Faubourg des corbeaux)
Hygienichvili, ex-prince caucasien (Faubourg des corbeaux)
Dounia, sous-locatrice (Faubourg des corbeaux)
La grand-mère à personne (Faubourg des corbeaux)
Tata Pacha, ivrognesse (Faubourg des corbeaux)
Mitritch, ex-chambellan de l'Empereur (Faubourg des corbeaux)
Lucie Frantsevna Pferd, déléguée (Faubourg des corbeaux)
Valiadis et autres gilets de piqué
Fount, président-prison
Un porteur de cornes
Deux étudiants en agronomie
Un crétin nain
Jules César (Guenrikh Zimmermann), simulateur
Un homme-chien (id.)
Un homme-femme nue (id.)
Pan Kuszakowski, curé polonais intoxicateur
Pan Aloïsius Moroszek (id.)
Le Sourd, et autres responsables cinématographiques
Périclès Thémis, mari de Zossia

Train, Orient, Moscou

Oukhoudchanski, journaliste
Lavoisian, Palamidov, Gargantua, Navrotski, Sapioguine, Liev Roubachkine, Yan Skamieïkine, autres journalistes

MENCHOV, photographe
Monsieur HEINRICH, Autrichien
HIRAM BURMAN, Américain
IVAN OSSIPOVITCH TRIKARTOV, buffetier du train
Le Conservateur du musée de « Bagdad »
L'Hôte hindou
TARASSOV, PAROVITSKI, une jeune fille et autres étudiants
Des gardes-frontières patibulaires et roumains

OceanofPDF.com

PRÉFACE DES AUTEURS

Notre forme collectivisée de création littéraire suscite d'ordinaire des questions fort légitimes, mais quand même bien monotones : « Comment faites-vous pour écrire à deux ? »

Au début nous répondions dans le détail, donnions des précisions, racontions même la grave querelle survenue entre nous au sujet d'Ostap Bender : devions-nous ou non tuer le héros des *Douze Chaises* ? Nous ne faisions pas faute de mentionner que le destin du héros avait été réglé par un tirage au sort. Deux bouts de papier avaient été déposés dans un sucrier. Sur l'un des deux, une main tremblante avait tracé un crâne et deux os de poulet. Le crâne était sorti et, une demi-heure plus tard, le Grand Combinateur avait cessé de vivre, la gorge découpée au rasoir.

Ensuite nous avons cessé de donner autant de détails, de raconter notre querelle, puis même de donner quelque précision que ce fût. Nous répondions maintenant sans le moindre enthousiasme : « Comment nous écrivons à deux ? Rien de particulier à cela. Comme les Goncourt. Edmond court les rédactions, tandis que Jules reste à garder le manuscrit, afin que leurs relations ne le leur volent pas. »

Et soudain, la belle uniformité des questions se trouva rompue par un de ces citoyens à l'apparence sévère qui ont reconnu le régime soviétique un peu plus tard que l'Angleterre, mais juste avant la Grèce :

— Dites-moi, je vous prie, nous demanda-t-il : pourquoi écrivez-vous des choses drôles ? Qu'est-ce que c'est que cette rigolade en pleine période de *reconstruction*[4] ? Vous n'êtes pas un peu fous ?

Après quoi, il se mit à nous persuader longuement et d'une voix courroucée de la nocivité du rire à l'époque actuelle :

— Rire est un péché ! Oui, il ne faut ni rire, ni sourire ! Lorsque je vois cette vie nouvelle, ces mutations en cours, ce n'est pas de sourire que j'ai envie, mais de prier !

— Mais nous ne nous contentons pas de rire, tentâmes-nous de lui opposer : notre satire vise précisément ceux qui ne comprennent pas notre période de reconstruction.

— La satire ne peut pas être drôle, répliqua le sévère citoyen. Puis il prit le bras à un artisan membre d'une secte de baptistes, qu'il prit pour un prolétaire bon teint[5], et l'emmena chez lui afin de faire son portrait en des termes pesants, dans un roman en six volumes : *Les parasites, jamais*[6] !

Rien de tout cela n'est inventé. La fiction serait plus drôle. Mais que l'on donne à ce béni-oui-oui carte blanche et il obligera même les hommes à porter le voile, tandis que lui-même exécutera chaque jour à l'aube des hymnes et des psaumes à la trompette, en s'imaginant que c'est ainsi que l'on contribue à l'édification du socialisme.

Tout le temps que nous composions *Le Veau d'or*, la face du sévère citoyen ne cessa de flotter au-dessus de nous. « Et que se passera-t-il si ce chapitre est drôle ? pensions-nous. Que dira le sévère citoyen ? »

Nous avons finalement pris les décisions suivantes :

a) Le roman que nous écrivions devrait être aussi gai que possible.

b) Quant au sévère citoyen, s'il lui arrivait de déclarer à nouveau que la satire ne devait pas être drôle, nous demanderions au procureur de la République d'*engager des poursuites contre ledit citoyen en vertu de l'article punissant les cas de stupidité bureaucratique avec effraction.*

---

4. La « période de reconstruction », c'est-à-dire de « retour au socialisme » (avec un retour progressif aux contraintes féroces du « communisme de guerre » des années 1918-1921) a commencé en 1927-1928. Elle a succédé à la NEP (« nouvelle politique économique »), longue parenthèse de reprivatisation partielle, retour à certaines « libertés formelles » et explosion artistique.

5. Les « sectes de baptistes », particulièrement bien représentées parmi les artisans et les ouvriers du textile, étaient dénoncées dans les journaux comme assez subtiles pour maintenir la foi chrétienne par adaptation apparente aux us et coutumes du nouveau régime.

6. Citation de l'*Internationale* et charge double : contre les « écrivains prolétaires » de la EAPP et aussi, voilée, contre Gorki, l'ancien va-nu-pieds de la littérature, « oiseau-tempête » libertaire maintenant réconcilié avec le régime, devenu plus royaliste que le roi.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

L'équipage de l'*Antilope*

En traversant la rue, regardez bien de tous les côtés
(Code de la route)

OceanofPDF.com

I

Où Panikovski viole la convention

On *doit* aimer les piétons[7].

Les piétons représentent la plus grande partie de l'humanité. Et non seulement la plus grande, mais la meilleure. Ce sont les piétons qui ont créé l'univers. Ce sont eux qui ont construit les villes, édifié des immeubles à plusieurs étages ; qui ont posé des canalisations et des conduites d'eau ; eux qui ont pavé les rues et les ont éclairées au moyen d'ampoules. Ce sont eux qui ont implanté la civilisation dans les cinq parties du monde, qui ont inventé l'imprimerie, imaginé la poudre ; qui ont jeté des ponts au-dessus des fleuves, déchiffré les hiéroglyphes, lancé le rasoir de sûreté, mis fin à la traite des nègres et établi qu'on pouvait préparer à partir des graines de soja cent quatorze plats savoureux et nourrissants.

Et quand tout fut prêt et que notre planète-mère eut pris un aspect plus ou moins décent, alors les automobilistes firent leur apparition.

Il convient de noter que l'automobile a elle aussi été inventée par les piétons. Mais il semblerait que les automobilistes l'aient oublié, car ils ont aussitôt entrepris d'écraser les piétons, êtres dociles et policés. Créées par les piétons, les rues ont été accaparées par les automobilistes. Les chaussées ont doublé de largeur, tandis que les trottoirs se rétrécissaient aux dimensions d'un paquet de cigarettes. Et les piétons effrayés se sont mis à raser les murs…

Dans les grandes villes, les piétons mènent une vie de martyrs. On a conçu pour eux une sorte de ghetto de la circulation. Ils n'ont le droit de traverser les rues qu'aux carrefours, c'est-à-dire aux endroits précis où la circulation est la plus intense et où le fil ténu qui retient habituellement la

vie du piéton est le plus aisé à rompre. Dans notre vaste pays, l'automobile, destinée dans la pensée des piétons au paisible transport des marchandises et des êtres, a pris l'apparence redoutable d'un obus fratricide, qui met hors de combat des colonnes entières de syndiqués, avec leurs familles. Si par extraordinaire un piéton réussit à esquiver la proue argentée de l'une de ces machines, c'est pour se voir gratifier d'une contravention par un milicien qui l'accuse de ne pas avoir respecté le catéchisme de la circulation.

D'une façon générale, les piétons ont vu leur crédit fortement ébranlé. Eux qui ont donné au monde des hommes aussi illustres qu'Horace, Boyle et Mariotte, que Lobatchevski, Gutenberg et Anatole France, sont aujourd'hui contraints de faire les pires simagrées pour rappeler simplement leur existence. Ô mon Dieu, Toi qui n'existes pas, à quel sort as-Tu (malgré le fait de Ta non-existence) réduit ce pauvre piéton !

En voici un qui chemine par la route de Sibérie et rallie Vladivostok à Moscou avec à la main un drapeau orné du slogan : « Améliorons l'existence des ouvriers textiles ! » Au bout du bâton qu'il tient en travers de l'épaule se balancent derrière son dos des sandales de rechange, modèle Oncle Vania, ainsi qu'une bouilloire en fer-blanc sans couvercle. C'est le sportif à pied soviétique, parti de Vladivostok encore adolescent et qu'un autocar lourd écrasera au soir de sa vie aux portes mêmes de Moscou, sans qu'on ait seulement eu le temps d'en relever le numéro.

Ou bien en voici un autre, un Européen, un des derniers Mohicans du tourisme pédestre. Il fait le tour du monde en poussant devant lui un tonneau. Il ferait bien la même chose sans tonneau, mais personne alors ne remarquerait sa qualité de piéton au long cours, ni ne parlerait de lui dans les journaux. Il lui faut, sa vie durant, pousser devant lui le maudit récipient sur lequel de grandes lettres jaunes vantent — honte suprême — une huile automobile de qualité supérieure, Les Rêves du chauffeur[8].

Telle est la déchéance du piéton.

Il n'y a plus que les petites villes de Russie pour l'aimer et l'apprécier. Il y est encore le maître des rues, dont il parcourt la chaussée avec insouciance et qu'il traverse dans n'importe quel sens suivant l'itinéraire le plus fantaisiste.

L'homme en casquette d'uniforme (blanche sur le dessus, comme en portent ordinairement les directeurs de parcs d'attractions et les

présentateurs de variétés) qui arpentait les rues d'Arbatov, une trousse de médecin accoucheur à la main, en observant les lieux avec une curiosité condescendante, appartenait évidemment à la plus grande et à la meilleure partie de l'humanité. Il était clair que la ville ne faisait pas une bien grande impression sur le piéton à l'élégante casquette[9]. Il y avait vu une quinzaine de campaniles bleu clair, réséda et rose pâle ; le faux or écaillé des bulbes avait frappé sa vue ; au-dessus d'un bâtiment public, un drapeau claquait au vent. Assises au pied de tours marquant l'entrée du centre fortifié, deux vieilles à l'expression sévère conversaient en français, critiquaient le régime soviétique et évoquaient leurs filles bien-aimées. Le froid montait de la cave d'une église, imprégné d'une aigre odeur d'alcool[10]. Le sous-sol, de toute évidence, servait de silo à pommes de terre. « *Notre-Dame des Patates* », murmura pour lui-même le piéton[11].

Après être passé sous un arc en contreplaqué orné de l'inscription au plâtre encore frais « *Salut à la V^e^ Conférence de district des Femmes et des Jeunes Filles* », il déboucha sur une longue allée dénommée « boulevard des Jeunes-Talents ».

— Non, fit-il avec amertume, ce n'est pas Rio de Janeiro, c'est beaucoup moins bien.

Sur presque tous les bancs du boulevard des Jeunes-Talents étaient assises des demoiselles esseulées, un livre ouvert entre les mains. Des ombres échancrées tombaient sur les pages des livres, les coudes nus, les franges attendrissantes. L'entrée du visiteur dans la fraîcheur de l'allée produisit sur les bancs un mouvement perceptible. Dissimulées derrière leurs romans de Gladkov, d'Elisa Ojechko et de Seïfoullina[12], les jeunes filles lui jetèrent des regards apeurés. Comme à la parade, le visiteur passa entre les lectrices en émoi et se retrouva en face de l'hôtel de ville, but de sa promenade.

Au même instant, au coin de la rue, surgit un fiacre. À ses côtés, accroché au garde-boue pelé et poussiéreux, courait un homme en longue blouse paysanne brandissant un carton bourré de papiers sur lequel était imprimé le mot « Musique ». Il parlait avec animation et semblait vouloir démontrer quelque chose au client du fiacre. Homme entre deux âges, au nez pendant comme une banane, celui-ci serrait entre ses genoux une valise et, de temps en temps, faisait la nique[13] à son interlocuteur. Sa casquette d'ingénieur, au bandeau vert comme la peluche d'un canapé,

s'était déplacée sur le côté dans le feu de la discussion. Prononcé avec une force particulière, le mot « appointements » revenait fréquemment dans la bouche des deux plaideurs.

On entendit bientôt le reste de la conversation :

— Vous m'en répondrez, camarade Talmudovski ! criait la blouse paysanne, en écartant la nique de son visage.

— Et moi, je vous dis que pas un seul cadre convenable ne viendra travailler chez vous dans de telles conditions, lui répondait Talmudovski, en s'efforçant de restituer à la nique sa position originelle.

— Vous voulez encore parler des appointements ? Vous serez poursuivi pour revendications abusives !

— Je m'en fiche bien, de vos appointements ! Je suis capable de travailler pour rien ! explosa l'ingénieur, en faisant décrire à la nique toutes sortes de courbes. D'ailleurs, si j'en ai envie, je prendrai ma retraite. C'est de la servitude ! Ils écrivent partout « Liberté, Égalité, Fraternité », et ils voudraient m'obliger à travailler dans ce trou à rats !

L'ingénieur Talmudovski ouvrit vivement le poing et se mit à compter sur ses doigts :

— L'appartement ? Une étable à cochons. Pas de théâtre. Les appointements... Cocher ! À la gare !

— Huhau ! glapit l'homme à la blouse en se jetant au-devant du cheval, qu'il saisit par la bride. En tant que secrétaire de la cellule des ingénieurs et techniciens, je vous demande... Kondrate Ivanovitch ! Vous allez laisser l'usine sans cadres ! Craignez Dieu ! Les masses ne pourront le tolérer, camarade Talmudovski ! J'ai le procès-verbal dans ma serviette.

Et le secrétaire de cellule, les jambes largement écartées, se mit à dénouer vivement les cordons de sa « Musique ».

Cette imprudence mit un point final à la discussion. Voyant que la route était libre, Talmudovski se redressa et cria de toutes ses forces :

— Vite ! À la gare !

— Où ça ? Où ça ? balbutia le secrétaire en se précipitant derrière la voiture. Vous êtes un déserteur du front du travail !

Des feuilles de papier à cigarettes, couvertes de cachets violets qui « avaient examiné » et « arrêté que » s'échappèrent du carton sans musique. Le voyageur nouvellement arrivé, qui avait observé l'incident

avec intérêt, demeura encore quelques instants sur la place maintenant déserte et répéta avec conviction :

— Non, ce n'est décidément pas Rio de Janeiro.

Une minute plus tard, il frappait à la porte du président de la municipalité.

— Qui voulez-vous voir ? demanda le secrétaire, assis à une table près de la porte. Pourquoi le président ? C'est à quel sujet ?

Le visiteur connaissait visiblement à fond l'art de s'adresser aux différents secrétaires, que ce fussent ceux des établissements publics, des collectivités locales ou des entreprises autogérées ; aussi ne se mit-il pas en peine d'assurer qu'il était venu pour une affaire urgente d'importance nationale.

— Personnel, fit-il sèchement sans se retourner vers le secrétaire et, passant la tête par la porte entrouverte : « On peut ? »

Sans attendre la réponse, il s'avança vers le bureau du président :

— Bonjour ! Vous ne me reconnaissez pas ?

Le président, homme à grosse tête et aux yeux noirs, vêtu d'un veston bleu et d'un pantalon de même couleur qui disparaissait dans des bottes démodées à talons hauts, regarda distraitement le visiteur et déclara qu'il ne le reconnaissait pas.

— Vraiment, vous ne me reconnaissez pas ? Il y a pourtant beaucoup de gens qui trouvent que je ressemble à mon père d'une façon frappante.

— Moi aussi, je ressemble à mon père, fit avec impatience le président. Que désirez-vous, camarade ?

— Le tout est de savoir quel est ce père, fit tristement remarquer le visiteur. Je suis le fils du lieutenant Schmidt[14].

Troublé, le président se leva à demi. Il se représenta soudain la physionomie célèbre du révolutionnaire au visage blême et à la pèlerine noire fermée par des agrafes de bronze en forme de têtes de lions. Pendant qu'il rassemblait ses esprits pour poser au fils du héros de la mer Noire une question qui fût digne des circonstances, son visiteur examinait l'ameublement du regard d'un client exigeant.

Jadis, du temps des tsars, le mobilier des locaux officiels était fabriqué suivant un certain nombre de prototypes invariables. On aurait dit que l'on faisait pousser exprès une espèce particulière de meubles destinés à l'administration : armoires plates s'élevant jusqu'au plafond, banquettes

en bois verni épaisses de trois pouces, tables à pieds de billard, barrières en chêne destinées à isoler les locaux de l'agitation du monde extérieur. Cette espèce ayant presque disparu pendant la Révolution, le secret de son élaboration se perdit. Et comme les hommes avaient oublié comment il convenait de meubler les pièces de messieurs les fonctionnaires, on vit apparaître dans les locaux de fonction des objets que l'on considérait jusqu'alors comme faisant partie intégrante des appartements privés. Les bureaux se peuplèrent de canapés d'avocat affublés d'étagères primitivement destinées à sept éléphants porte-bonheur en porcelaine se reflétant dans des miroirs. On y vit des buffets à vaisselle, des rayonnages, des fauteuils en cuir dépliables pour rhumatisants, des vases bleus japonais. Dans le cabinet du président de la municipalité d'Arbatov, outre la table-bureau du modèle courant, avaient élu domicile deux poufs tendus d'une soie rose craquelée, une causeuse à rayures, un paravent en satin orné d'une vue du Fuji-Yama et de cerisiers en fleur, ainsi qu'un bahut vitré d'une facture quelque peu grossière.

« *Bahut slave imitation rustique, pensa le visiteur. Il n'y a pas grand-chose à attendre ici. Non, ce n'est vraiment pas Rio de Janeiro.* »

— Vous avez bien fait de venir, dit enfin le président. Vous arrivez sans doute de Moscou ?

— Oui, je suis de passage, répondit le visiteur en examinant la causeuse et en se persuadant de plus en plus que les finances municipales n'étaient pas brillantes. Il préférait les municipalités à mobilier scandinave neuf, fraîchement reçu des usines nationalisées de Léningrad.

Le président voulait demander dans quel but le fils du lieutenant était venu à Arbatov, mais il eut soudain un sourire pitoyable et ajouta malgré lui :

— Nous avons ici des églises remarquables. On est déjà venu les voir de la part de la direction des Affaires scientifiques[15]. On s'apprête à les restaurer. Dites-moi, et vous-même, vous vous souvenez de la révolte sur le cuirassé *Otchakov* ?

— Très vaguement, répondit le visiteur. En ces temps héroïques j'étais encore trop petit, je n'étais qu'un enfant.

— Excusez-moi, quel est votre prénom ?

— Nikolaï… Nikolaï Schmidt.

— Et votre patronyme ?

« *Voilà du joli* », pensa le visiteur, qui ignorait le prénom de son propre père. Et, à voix haute :

— Ou-i, prononça-t-il d'une voix traînante en évitant de répondre directement à la question, on ne connaît plus de nos jours les prénoms des héros, C'est l'*ivresse de la NEP*. Plus aucun feu sacré... À vrai dire, c'est tout à fait par hasard que je me trouve dans votre ville. Un petit incident de parcours. Je n'ai plus un sou en poche[16].

Le président fut soulagé du changement de conversation. Il se sentait honteux d'avoir oublié le prénom du héros de l'*Otchakov*.

« *Il n'y a pas à dire*, pensait-il en contemplant avec amour le visage inspiré du héros, *on s'encroûte ici derrière son bureau. On en vient à oublier les Grands Idéaux.* »

— Que dites-vous ? Plus un sou en poche ? Comme c'est curieux !

— Bien sûr, je pourrais m'adresser à un particulier, dit le visiteur. Tout le monde serait prêt à m'aider. Mais, vous comprenez, c'est un peu gênant du point de vue politique. Le fils d'un révolutionnaire, s'adressant à un particulier, à un *nepman*...

Les derniers mots furent prononcés avec emphase. Le président prêtait une oreille anxieuse aux propos du fils du lieutenant, « *Et si c'était un épileptique ?* pensait-il. *Je n'ai pas fini d'avoir des ennuis.* »

— Vous avez vraiment très bien fait de ne pas vous adresser à un particulier, ajouta enfin le président, dépassé par les événements.

Doucement, sans violences inutiles, le fils du héros de la mer Noire entra alors dans le vif du sujet. Il avait besoin de cinquante roubles. Gêné par les contraintes budgétaires locales, le président ne pouvait lui en accorder que huit, avec trois tickets pour la cantine coopérative, ex-*Ami de l'estomac*.

Le fils du héros enfonça l'argent et les tickets dans la vaste poche d'un veston gris à pois fort usagé. Il s'apprêtait déjà à se lever de son pouf rose lorsqu'on entendit dans le couloir un bruit de pas, avec l'exclamation prohibitive du secrétaire.

La porte s'ouvrit en hâte et un nouveau visiteur apparut sur le seuil.

— Qui c'est le chef, ici ? demanda-t-il en soufflant et en inspectant furtivement la pièce d'un regard pervers.

— Eh bien ! moi, fit le président.

— Salut, le président ! clama le nouveau venu, en tendant une paume en forme de pelle. Faisons connaissance. Je suis le fils du lieutenant Schmidt.

— *Qui ?* s'exclama le maire en ouvrant de grands yeux.

— Le fils de notre grand et inoubliable héros, le lieutenant Schmidt, répéta l'arrivant.

— Mais le camarade qui est assis là, c'est lui qui est le fils du lieutenant Schmidt, Nikolaï Schmidt !

Et, fort troublé, le président fit un geste en direction de son premier visiteur, dont la physionomie avait pris soudain une expression ensommeillée.

Un moment fort délicat venait de survenir dans la vie des deux escrocs. La longue et bien désagréable épée de Némésis pouvait luire à tout instant entre les mains du modeste et naïf président de la municipalité d'Arbatov. Le destin n'accordait guère qu'une seconde pour élaborer une combinaison salvatrice. Les yeux du second Schmidt reflétèrent l'épouvante. Sa silhouette — chemisette « Paraguay », pantalon cloche de matelot et sandales de toile bleuâtres —, anguleuse et décidée une seconde plus tôt, avait perdu ses contours imposants et devenait floue, sans plus inspirer le moindre respect. Sur le visage du président, un sourire mauvais commençait à se dessiner.

Mais voilà qu'au moment où le second fils du lieutenant commençait à croire que tout était perdu et que l'ire effroyable du président allait s'abattre sur sa tignasse rousse, le salut vint soudain du pouf rose.

— Vassia ! s'écria l'aîné des Schmidt en se levant d'un bond. Mon cher frère ! Tu ne reconnais pas ton frère Kolia[17] ?

Et l'aîné enferma le cadet dans une puissante étreinte fraternelle.

— Je le reconnais ! s'écria Vassia, soudain illuminé. Je reconnais mon frère Kolia.

L'heureuse rencontre fut commémorée par des caresses si passionnées et des embrassades d'une vigueur si peu commune que le cadet en ressortit le visage pâle de douleur, son frère Kolia l'ayant, dans sa joie, meurtri plus que de raison.

Tout en s'étreignant, les deux frères n'oubliaient pas de jeter des regards du côté du président, dont la face conservait une expression vinaigrée. Il leur fallut dans ces conditions développer la combinaison salvatrice, l'enrichir de détails vécus ainsi que de précisions sur l'insurrection navale

de 1905 qui avaient échappé aux membres de la Commission d'histoire du Parti. Les mains dans les mains, les frères se laissèrent tomber sur la causeuse et, sans cesser de faire les yeux doux au président, se plongèrent dans leurs souvenirs.

— Pour une surprise, c'est une surprise ! s'écria l'aîné d'une voix qui sonnait faux, en invitant du regard le président à s'associer à leur petite fête de famille.

— Oui, fit le président d'un ton frigorifié. Cela arrive.

Voyant ce dernier toujours en proie aux affres torturantes du doute, Schmidt-aîné passa sa main dans les boucles du cadet, roux comme un setter, et lui demanda tendrement :

— Quand donc es-tu arrivé de Marioupole, où tu habitais chez notre grand-mère ?

— Oui, j'y habitais, bredouilla le cadet du lieutenant. Chez elle.

— Pourquoi m'écrivais-tu aussi peu ? Je me faisais du mauvais sang.

— J'étais très occupé, répondit le rouquin d'un air morne.

Et de crainte que son infatigable frère ne lui demandât aussitôt ce qui l'occupait tant (or l'essentiel de ses occupations tenait à ses séjours dans divers établissements pénitentiaires des républiques et des régions), Vassia passa brutalement à l'offensive :

— Et toi, pourquoi n'écrivais-tu pas ?

— Je t'ai écrit, répondit inopinément le frère, je t'ai envoyé des lettres recommandées. J'ai même les talons sur moi.

Il puisa dans sa poche latérale et en retira effectivement une grande quantité de papiers défraîchis, mais il les montra curieusement au président, et non à son frère, et encore de loin.

Quoique la chose puisse paraître étrange, la vue des papiers rassura quelque peu le président, et les souvenirs des deux frères y gagnèrent encore en coloris. Le rouquin, qui s'était fait à la situation, se mit à exposer d'une manière fort correcte, quoique monotone, le contenu de la brochure de propagande à grand tirage *Insurrection sur l'Otchakov*. Mais son frère illustra cet exposé trop sec de détails si pittoresques que le président de la municipalité, qui avait commencé à se calmer, tendit de nouveau l'oreille. Il laissa cependant les deux frères se retirer en paix, et c'est avec un profond sentiment de soulagement que ceux-ci se

précipitèrent dans la rue. Ils tournèrent au coin de l'hôtel de ville et s'arrêtèrent enfin.

— À propos d'enfance, dit le premier-né, pendant la mienne, je tuais sur place tous ceux qui vous ressemblaient. Au lance-pierres.

— Et pourquoi donc ? demanda gaiement le puîné de l'illustre père.

— Telles sont les dures lois de la vie. Ou, si vous préférez, les dures lois, par la vie, à nous sont dictées. À nous dictées, par la vie, ses dures lois sont. Pourquoi diantre vous êtes-vous introduit dans le cabinet du président ? Vous n'aviez pas vu qu'il y avait quelqu'un ?

— Je pensais...

— Ah ! Vous pensiez ! Monsieur pense ! Quel est votre nom, illustre philosophe ? Spinoza ? Jean-Jacques Rousseau ? Marc-Aurèle ?

Le rouquin garda le silence, accablé par la justesse des remontrances.

— C'est bon, je vous pardonne. Restez en vie. Et maintenant, faisons connaissance. Nous sommes tout de même frères, et parenté oblige. Je m'appelle Ostap Bender. Et vous-même, si je puis me permettre, quel est votre nom d'origine ?

— Balaganov, fit le rouquin. Choura Balaganov.

— Je ne vous demande pas votre profession, ajouta courtoisement Bender, mais je devine. Probablement quelque chose d'intellectuel. Beaucoup de condamnations cette année ?

— Deux, répondit Balaganov avec désinvolture.

— Voilà qui n'est pas bien. Votre âme est immortelle, respectez-la ! On ne doit pas passer devant les tribunaux pour vol, c'est un passe-temps vulgaire. Sans même parler du fait que voler est un péché (maman a dû vous familiariser dans votre enfance avec cette doctrine), c'est un gaspillage absurde de forces et d'énergie.

Bender aurait encore longuement développé ses théories sur la vie, s'il n'avait été interrompu par Balaganov.

— Regardez, fit-il en montrant les profondeurs vertes du boulevard des Jeunes-Talents, vous voyez cet homme en chapeau de paille ?

— Je le vois, répondit Bender avec hauteur. Et alors ? Serait-ce le gouverneur de Bornéo ?

— C'est Panikovski, dit Balaganov. Il est fils du lieutenant Schmidt.

Dans une allée de tilleuls majestueux cheminait un citoyen assez âgé, au corps légèrement penché en avant. Sur le côté de la tête il portait un

chapeau de paille dure aux bords cannelés. Son pantalon était si court qu'il laissait voir les lacets blancs de ses caleçons.

Sous les moustaches du citoyen, une dent en or brillait comme le feu d'une cigarette.

— Comment, encore un fils ? s'écria Bender. Cela devient amusant.

Panikovski s'approcha de l'hôtel de ville, fit pensivement devant l'entrée une évolution en forme de huit, porta les deux mains aux bords de son chapeau, l'ajusta, tira sur son veston et s'engouffra à l'intérieur en respirant lourdement.

— Le lieutenant avait trois fils, récita Bender : deux étaient intelligents, et le troisième stupide[18]. Il faut le prévenir.

— Pas la peine, répliqua Balaganov. Cela lui apprendra, une autre fois, à violer la convention.

— Quelle convention ?

— Attendez, je vous raconterai après. Ça y est, il est entré !

— Je suis d'un naturel envieux, reconnut Bender, mais il n'y a ici rien à envier. Vous avez déjà assisté à une corrida ? Allons voir cela de plus près.

Devenus amis, les deux fils du lieutenant Schmidt sortirent de leur coin et s'approchèrent de la fenêtre derrière laquelle officiait le président de la municipalité. À travers la vitre sale en verre dépoli, on le voyait qui écrivait rapidement. Comme tous ceux qui écrivent, son visage était empreint d'une profonde tristesse. Soudain, il leva la tête. La porte s'ouvrit en grand, laissant passer Panikovski. Serrant son chapeau contre son veston luisant de graisse, celui-ci s'arrêta devant le bureau du maire et remua assez longtemps ses grosses lèvres. Puis le président sursauta sur sa chaise, la bouche grande ouverte, et les amis entendirent un cri perçant.

— En arrière toute ! s'écria Bender en entraînant Balaganov. Et, traversant en courant le boulevard, ils allèrent se dissimuler derrière un arbre.

— Chapeau bas ! ordonna Bender. Tête nue ! On va procéder à la levée du corps.

Il ne se trompait pas.

Les éclats et roulements de la voix présidentielle ne s'étaient pas encore calmés qu'apparurent sous le porche de l'hôtel de ville deux solides employés, qui portaient Panikovski. L'un le tenait par les bras, l'autre par les pieds.

— Le corps du défunt, commenta Bender, fut pieusement porté par ses amis et proches…

Les employés traînèrent le fils stupide du lieutenant Schmidt devant le bâtiment et se mirent à le balancer pour lui imprimer un certain élan. Docile, Panikovski regardait sans mot dire le ciel bleu.

— Après un bref service civil…

Panikovski, ayant acquis la force d'inertie adéquate, fut alors projeté sur le pavé.

— … le défunt rejoignit la terre de ses ancêtres, acheva Bender.

Panikovski chut au sol lourdement, comme un crapaud, mais il se releva vite et, donnant de la bande plus encore que précédemment, détala le long du boulevard des Jeunes-Talents avec une vélocité étonnante.

— Maintenant, prononça Bender, racontez-moi de quelle façon cette canaille a pu violer la convention, et quelle était cette convention.

---

7. Affirmation volontairement stupide et (jusqu'à l'entrée en scène du héros) pastiche de ce que les autres écrivains (et dans une certaine mesure eux-mêmes) écrivaient dans les journaux pour gagner leur vie et vivre en paix. Par exemple : « Il va de soi qu'il faut aimer et encourager par tous les moyens les statistiques » (*Pravda*, 9 janvier 1929)

8. Satire d'un Allemand qui était effectivement allé de Cologne à Berlin en poussant devant lui un tonneau, mais rempli de vin. Ce qui permet de se moquer indirectement de toutes les campagnes gouvernementales soviétiques, comme celle pour le soja.

9. L'entrée d'Ostap dans la ville qu'il s'apprête à conquérir s'effectue ici, comme dans les romans classiques (Balzac), au premier chapitre du roman, alors que dans *Les Douze Chaises* c'était au ch. 5. Les circonstances ont changé et le personnage n'est plus du tout le même.

10. L'église sert d'entrepôt pour les légumes (d'autres de hangars à tracteurs, de musées, de clubs d'athées, etc.). Allusion voilée aux persécutions religieuses qui se poursuivaient avec méthode (Cf. à la même époque, les films d'actualité de Dziga Viertov, comme *Enthousiasme*).

11. Bien plus que le grain, réservé à la vodka de la nomenklatura ou de l'exportation, c'étaient les fruits et surtout la pomme de terre qui fournissaient la matière première de l'eau-de-vie russe, souvent clandestine (*samogone*, cf. le brillant exposé du ch. 7).

12. À l'heure de la « révolution culturelle », quand Tolstoï, Tourguéniev et même Tchékhov semblaient ne jamais avoir existé (Dostoïevski et Gogol étant, eux, périodiquement « dénoncés »), les lecteurs devaient se rabattre sur des écrivains de second ordre.

13. La « nique » russe, équivalent de notre bras d'honneur, est un geste obscène, avec le pouce passé entre l'index et le médius repliés.

14. Mythique héros de la révolution de 1905, le lieutenant Piotr Schmidt avait dirigé à Odessa l'insurrection des marins du croiseur *Otchakov*. Il fut fusillé quatre mois plus tard. Son fils, présent

à ses côtés, avait dix-sept ans. Ostap, lui, n'en aurait alors eu que quatre !

15. Vestige culturel d'un passé civilisé encore récent, cette institution disparaîtra en 1933, peu avant la mort à Menton de Lounatcharski, un des derniers bolcheviks démocrates.

16. Rappel presque littéral de trois scènes de l'acte IV du *Révizor*, où Khliestakov rançonnait les fonctionnaires locaux. Le parallèle produit un effet comique : le héros de Gogol était un fils de famille gâté profitant de la situation, et non un aventurier issu du peuple.

17. Il y a ici un souvenir de lecture de Cervantes, lorsque deux frères se reconnaissent par hasard dans une auberge (*Don Quichotte*, I. 42).

18. Parodie du début de nombreux contes populaires russes ou allemands, comme *Le Petit Cheval bossu* de Yerchov.

OceanofPDF.com

II

Les trente fils du lieutenant Schmidt

La matinée, fertile en incidents, s'achevait enfin. Sans se donner le mot, Ostap Bender et Choura Balaganov s'éloignèrent au plus vite de l'hôtel de ville.

Dans la rue principale, des essieux d'attelage écartelés transportaient un long rail bleu. Cela faisait un tel bruit, un tel chant dans la grand-rue, qu'on eût dit que le voiturier vêtu d'un suroît de pêcheur ne transportait pas un rail, mais une note de musique unique et assourdissante. Le soleil s'introduisait dans le magasin de fournitures scolaires. On pouvait y voir des globes terrestres, des crânes, un carton représentant le foie joyeusement colorié d'un alcoolique. Surmontant le tout, deux squelettes s'étreignaient affectueusement. Dans la pauvre vitrine de l'atelier de cachets et enseignes, la place la plus considérable était occupée par des plaques émaillées portant les inscriptions : « *fermé à l'heure du déjeuner* », « *fermé pour déjeuner de 14 à 15 heures* », « *fermé pour déjeuner* », ou simplement « *fermé* », « *Le magasin est fermé* » et enfin, plaque noire fondamentale à lettres d'or : « *fermé pour cause d'inventaire* ». Visiblement, ces textes impérieux étaient ceux qui jouissaient à Arbatov de la plus forte demande. Pour toutes les autres circonstances de l'existence, le magasin de cachets et enseignes ne disposait que de la tablette suivante, de couleur bleue : « *Infirmière de garde* ».

Venaient ensuite, à la file, trois magasins d'instruments à vent, de mandolines et de balalaïkas. Trônant sur des gradins garnis de calicot rouge, les cuivres jetaient sur tout l'étalage des lueurs perverses. Le plus beau de tous était l'hélicon-basse. Il était si puissant, se chauffait au soleil avec tant de langueur, lové en forme d'anneau, que sa place aurait dû être

au jardin zoologique de la capitale, quelque part entre l'éléphant et le boa. Les parents, les jours de fête, l'auraient montré aux enfants en leur disant : « Et voici, mon petit, le pavillon de l'hélicon. Maintenant il dort. Mais dès qu'il se réveillera, il se mettra à trompeter. » Et les enfants auraient regardé l'étonnant instrument avec de grands yeux émerveillés.

En d'autres temps, l'attention d'Ostap aurait été attirée par les balalaïkas fraîchement équarries, grandes comme des isbas, par les 78 tours gondolés par la chaleur, par les tambours de pionniers dont les couleurs héroïques invitaient à penser que « l'homme à la baïonnette n'a jamais peur des balles[19] ». Mais aujourd'hui, ces objets le laissaient indifférent. Il avait faim.

— Vous vous trouvez sans doute au bord de l'abîme financier ? demanda-t-il à Choura.

— Vous voulez parler de l'argent ? répondit celui-ci. Voilà une semaine que je n'ai plus un sou.

— Alors vous finirez mal, jeune homme, fit Ostap d'un ton sentencieux. L'abîme financier est, de tous ceux existants, le plus profond. On peut y tomber une vie durant. Mais cela suffit. Ne vous affligez pas. J'ai quand même emporté dans mon bec trois tickets de restaurant. Le président a eu pour moi le coup de foudre.

Les frères de lait ne purent cependant profiter de la générosité du maire. Les portes de l'ex-*Ami de l'estomac* étaient fermées par un cadenas couvert de rouille, ou peut-être de bouillie de sarrasin.

— Bien sûr, prononça Ostap avec amertume, pour cause d'inventaire des entrecôtes, la cantine est fermée à jamais. Nous allons devoir offrir nos corps en holocauste à quelque restaurant privé.

— Les restaurants privés aiment qu'on paye en liquide, objecta Choura d'une voix sourde.

— Eh bien, je ne veux pas vous tourmenter plus longtemps. Le président m'a couvert d'une pluie d'or qui se monte à huit roubles en espèces. Mais notez bien, honorable Balaganov, que je n'entends pas vous nourrir pour vos beaux yeux. Pour chaque vitamine dont je vous alimenterai, j'exigerai de vous une foule de petits services.

Il ne se trouva malheureusement pas d'entreprise du secteur privé dans tous les établissements de restauration de la ville et les frères déjeunèrent dans un café-cantine en plein air, où des affiches portaient à la

connaissance des citoyens d'Arbatov les dernières mesures prises dans le domaine du ravitaillement de la population :

LA BIÈRE N'EST SERVIE QU'AUX MEMBRES DU SYNDICAT[20]

— Nous nous contenterons de kvass, dit Choura.

— D'autant plus, ajouta Ostap, que le kvass d'ici est fabriqué par un artel qui sympathise avec le pouvoir soviétique. Et maintenant, racontez-moi quel crime a pu commettre cette tête brûlée de Panikovski. J'aime qu'on me raconte de petites escroqueries.

Repu, Choura Balaganov eut un regard de reconnaissance pour son sauveur et commença son récit, lequel dura deux heures et contenait des renseignements du plus haut intérêt.

Dans tous les domaines de l'activité humaine, la loi de l'offre et de la demande est réglée par des organismes spécialement constitués à cet effet. Un comédien ne se rendra par exemple à Omsk que s'il est certain de n'y trouver aucun concurrent et que personne n'a de prétentions sur son rôle de bourreau des cœurs ou de larbin chargé d'annoncer que le dîner est servi. Les travailleurs des chemins de fer savent qu'ils peuvent compter sur l'union des Cheminots, laquelle annonce obligeamment dans les journaux que les porteurs au chômage ne doivent pas compter trouver de travail dans la zone Syzrane-Viazma[21] ou bien, au contraire, que le réseau d'Asie centrale a besoin de quatre gardes-barrières femelles. Un expert en marchandises publie une annonce dans les journaux et le pays entier apprend que tel expert en marchandises possédant dix ans d'ancienneté désire pour raisons de famille émigrer de Moscou en province.

Tout est bien réglé, coule comme une rivière dans un lit bien dessiné et effectue les mouvements de l'offre et de la demande, en conformité avec la loi et sous sa protection.

Seule une branche particulière d'un marché bien précis, celui des escrocs, et en l'occurrence la branche des prétendus enfants du lieutenant Schmidt, se trouve en pleine désorganisation. La corporation des enfants du lieutenant est rongée par l'anarchie. Ceux-ci n'arrivent pas à tirer de leur labeur les fruits que devrait normalement leur rapporter l'amitié d'un instant qu'ils ont établie avec les gérants, intendants, spécialistes en relations publiques et autre personnel éminemment confiant.

Sur toute l'étendue de notre pays circulent en mendiant et larmoyant de faux petits-fils de Karl Marx, des neveux imaginaires de Friedrich Engels, des frères de Lounatcharski, des cousines de Clara Zetkin ou, au pis-aller, des descendants du prince Kropotkine, le célèbre anarchiste. Ces cohortes de parents mythiques exploitent avec ardeur les richesses naturelles du pays : bonté, stupidité et servilité[22].

De Minsk au détroit de Behring et de Nakhitchévan sur l'Arax à la Terre de François-Joseph, ces descendants d'hommes illustres entrent dans les hôtels de ville, débarquent sur les quais des gares et traversent les agglomérations en fiacres, d'un air soucieux. Ils sont tous très pressés. Ils ont beaucoup à faire.

Vint le moment où l'offre en descendants illustres dépassa quand même la demande et où la dépression frappa ce marché très particulier. La nécessité de réformes se fit alors sentir. Petit à petit, les karlomarxiens régularisèrent leurs activités, de même que les kropotkiniens, les engelsiens et tous les autres. Tous, à l'exception de l'impétueuse corporation des enfants du lieutenant Schmidt que l'anarchie, à l'exemple de la Diète polonaise, ne cessait de déchirer. Tous ces enfants se trouvèrent être des brutes avides et rebelles, dont l'unique but consistait à empêcher les autres d'engranger les récoltes attendues[23].

Choura Balaganov, qui se considérait comme le premier-né d'entre les fils du lieutenant, prit la chose très au sérieux. Il se heurtait de plus en plus fréquemment à des collègues dont l'activité avait irrémédiablement gâché les plaines fertiles de l'Ukraine ou les hauteurs thermales du Caucase, lieux où il avait accoutumé de travailler avec profit.

— Et vous avez appréhendé les difficultés à venir ? lui demanda Ostap, persifleur.

Choura ne sentit pas l'ironie. Tout en sirotant son kvass violet, il poursuivit son récit. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de l'impasse : réunir un congrès. La convocation lui prit un hiver entier. Il échangea des lettres avec ceux de ses concurrents qu'il connaissait personnellement. Pour les autres, il leur fit transmettre les invitations par l'intermédiaire des petits-fils de Marx qu'il lui arrivait de rencontrer. Et, au début du printemps 1928, il put enfin réunir dans une taverne de Moscou, près de la tour Soukhariev, la quasi-totalité des enfants du lieutenant Schmidt connus de lui. Le quorum était imposant : le lieutenant Schmidt se trouva

avoir trente fils de dix-huit à cinquante-deux ans, ainsi que quatre filles, toutes les quatre laides, âgées et stupides[24].

Dans une brève allocution préliminaire, Balaganov exprima l'espoir que les frères arriveraient à s'entendre et à élaborer une convention dont la nécessité découlait de la vie même. Le projet qu'il présentait préconisait le quadrillage de l'Union en trente-quatre secteurs d'exploitation (un par personne présente). Chacun des enfants jouirait d'une concession de longue durée, mais personne n'aurait le droit de s'introduire sur le territoire d'autrui dans un but lucratif.

Personne n'éleva d'objection contre le projet, à l'exception de Panikovski qui déclara dès ce moment qu'il se passerait très bien de convention. Par contre, le partage du pays donna lieu à des scènes proprement honteuses. Les Hautes Parties Contractantes se mirent aussitôt à se quereller et se révélèrent incapables de s'adresser la parole autrement que l'injure à la bouche.

Toute la discussion tenait à l'attribution des lots.

Personne ne voulait des villes universitaires. Personne ne tenait particulièrement aux grandes métropoles, telles que Moscou, Léningrad ou Kharkov, que rien n'épatait plus. À l'unanimité, tout le monde renonçait à exploiter la république des Allemands de la Volga.

— Est-ce vraiment une si mauvaise république ? demandait le naïf Balaganov. On dit, au contraire, qu'elle est très favorable. Les Allemands sont gens cultivés ; ils ne refuseront jamais de nous venir en aide.

— Assez ! assez ! criaient les congressistes. Tu parles qu'ils nous viendront en aide, les Frisés !

On pouvait aisément deviner qu'un nombre important de participants avaient déjà tâté des geôles allemandes de la Volga[25].

Les villages lointains de l'Orient, perdus dans les sables, jouissaient eux aussi d'une réputation détestable. On leur reprochait leur analphabétisme et leur totale ignorance de la personne du lieutenant Schmidt.

— On nous prend pour des idiots ! glapissait Panikovski. Donnez-moi seulement le plateau central et je signerai la convention.

— Comment ? *Tout* le plateau central ? s'émut Balaganov. Tu ne veux pas Mélitopole par-dessus le marché, ou bien Bobrouïsk ?

Au nom de « Bobrouïsk », l'assemblée entière se mit à gémir douloureusement. Chacun était prêt à partir séance tenante pour

Bobrouïsk qui passait pour une ville remarquable, un lieu hautement civilisé.

— Bon, pas le plateau entier, concéda Panikovski, avide et entêté. Donnez-m'en au moins la moitié. Après tout, je suis père de famille. J'ai deux foyers...

Mais il n'eut même pas droit à la moitié.

On décida, après de longs cris, de procéder par tirage au sort. On découpa trente-quatre petits bouts de papier sur chacun desquels fut portée une indication de type géographique. La fertile Koursk et la douteuse Kherson, Minoussinsk (encore mal exploitée), la désespérante Achkhabad et aussi Kiev, Petrozavodsk, Tchita : toutes les villes, toutes les régions, toutes les républiques atterrirent au fond d'un bonnet à oreillettes en peau de lièvre, dans l'attente de leurs maîtres.

Que d'exclamations de joie, de sourds gémissements, de jurons pendant qu'on tirait au sort !

La malchance joua contre Panikovski qui reçut en partage la république des Allemands de la Volga, stérile et cruelle. Il s'associa à la convention en écumant de rage.

— J'irai là-bas, s'écria-t-il, mais je vous préviens que si les Frisés m'accueillent mal, je violerai la convention et passerai la frontière !

Balaganov, qui avait hérité d'un secteur en or — le district d'Arbatov, limitrophe des Allemands — montra aussitôt de l'inquiétude et déclara qu'il ne tolérerait aucune violation des normes d'exploitation.

Tous les détails se trouvant ainsi plus ou moins réglés, les trente fils et les quatre filles du lieutenant Schmidt purent enfin gagner leurs zones de travail.

— Et voilà, Bender, conclut Choura Balaganov, vous avez vu de vos propres yeux comment cette canaille a violé la convention. Il y a longtemps qu'il rampait sur mon territoire, mais je n'avais pas encore pu le pincer.

Au grand étonnement du narrateur, la mauvaise action de Panikovski ne suscita dans la bouche d'Ostap aucune réprobation. Étendu sur sa chaise, celui-ci regardait nonchalamment devant lui.

Le haut mur du fond de la cantine en plein air était décoré d'arbres au feuillage aussi touffu et au tronc aussi droit que sur une image d'Épinal. Il n'y avait pas d'arbre en tant que tel sur la terrasse, mais l'ombre qui

tombait du mur procurait une vivifiante fraîcheur et satisfaisait pleinement les Arbatoviens, tous membres du syndicat, à en juger par le fait qu'ils ne buvaient que de la bière, sans rien manger avec.

Soupirante et pétaradante, une voiture peinte en vert approcha de l'entrée. Sa portière portait, en demi-cercle, l'inscription « *On y va ?* » avec, au-dessous, les conditions de ces joyeuses promenades : trois roubles de l'heure et, pour un circuit, tarif au forfait. Mais il n'y avait aucun client.

Les buveurs se mirent à chuchoter d'un air inquiet. Cinq minutes durant, le chauffeur les observa à travers les grilles du jardin. Puis, désespérant visiblement de trouver une pratique, il se mit à racoler :

— La voiture est libre ! Prenez place, s'il vous plaît !

Mais aucun des Arbatoviens ne manifesta le désir de s'asseoir dans *On y va ?*. Bien au contraire, l'invite du chauffeur sembla influer sur eux de la manière la plus bizarre. La tête baissée, ils s'efforçaient de ne pas regarder dans la direction du taxi. Le chauffeur hocha la tête et démarra avec lenteur, tandis que les clients le suivaient tristement du regard. Cinq minutes plus tard, la voiture verte repassa dans le jardin à une allure insensée. Le chauffeur rebondissait sur son siège et marmonnait on ne savait trop quoi, mais le taxi était toujours vide.

Ostap l'avait suivi du regard. Il reprit :

— Ainsi donc, Balaganov, vous êtes une poire. Ne vous vexez pas. Je désire seulement indiquer avec précision la place que vous occupez sous le soleil.

— Allez vous faire voir ! répliqua grossièrement l'autre.

— Vous vous êtes quand même vexé. Vous estimez, par conséquent, qu'être fils de lieutenant n'a rien à voir avec un verger ?

— Mais vous êtes vous-même un des fils du lieutenant Schmidt ! s'écria Balaganov.

— Vous êtes une poire, répéta Ostap. Et un fils de poire. Et vos enfants aussi seront des poires. Ce qui s'est passé ce matin, jeunot que vous êtes, n'est même pas un épisode. C'est une pure contingence, le caprice d'un peintre : *Un gentleman en quête d'un billet de dix*. Miser sur des cartes aussi misérables n'est pas dans mon caractère. Et d'ailleurs, grand Dieu, qu'est-ce donc là que cette profession ? Fils du lieutenant Schmidt ! Bon, cela peut durer un an, mettons même deux, Mais ensuite ? Ensuite, quand

tout le monde connaîtra par cœur votre tignasse rousse, on se mettra tout bonnement à vous taper dessus.

— Alors que faire ? s'inquiéta Choura. Comment me procurer le pain quotidien ?

— Il faut penser, répondit Ostap avec sévérité. Moi, par exemple, ce sont les idées qui me nourrissent. Je ne tends pas la patte vers le maigre rouble municipal. J'ai des visées plus hautes. Par contre, je constate chez vous un réel désintéressement à l'égard de l'argent. Dites-moi un peu : quelle somme vous ferait plaisir ?

— Cinq mille, répondit aussitôt Balaganov.

— Par mois ?

— Par an.

— Alors vos voies divergent des miennes. Ce qu'il me faut, c'est cinq cent mille roubles. Et si possible d'un coup, pas par morceaux.

— Peut-être quand même que vous accepteriez par morceaux ? demanda Balaganov, rancunier.

Ostap regarda fixement son interlocuteur et répondit avec le plus parfait sérieux :

— J'accepterais par morceaux. Mais j'en ai besoin tout de suite.

Balaganov voulait à nouveau faire de l'ironie à propos de cette dernière phrase, mais il leva les yeux sur Ostap et s'arrêta net. Il avait devant lui un athlète au profil de médaille, dont la gorge portait une balafre blanche[26]. Ses yeux étaient gais, mais redoutables. Balaganov éprouva soudain le besoin impérieux de se mettre au garde-à-vous ; il eut même envie de toussoter, comme le font les individus aux responsabilités modestes dans leurs entretiens avec certains camarades haut placés.

Et, effectivement, il toussota et demanda d'un ton confus :

— Pourquoi une si grosse somme, et tout de suite ?

— Il me faut en réalité plus que cela, dit Ostap. Cinq cent mille, c'est un minimum, de quoi me retourner au début. Je veux partir, camarade Choura, partir très loin, à Rio de Janeiro.

— Vous y avez de la famille ?

— Est-ce que je ressemble à quelqu'un qui aurait de la famille ?

— Non, mais je pensais...

— Je n'ai pas de famille, camarade Choura, je suis seul au monde. J'avais bien un père, sujet turc[27], mais pas de chance : il est mort dans d'atroces

convulsions. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai depuis l'enfance envie d'aller à Rio de Janeiro. Vous ignorez, sans doute, que cette ville existe ?

Balaganov hocha tristement la tête. Des foyers de la culture mondiale, il ne connaissait, à part Moscou, que Kiev, Mélitopole et Jmérinka. D'ailleurs, il était persuadé que la terre était plate.

Ostap jeta sur la table une page arrachée à un livre.

— C'est un extrait de la *Petite Encyclopédie Soviétique*. Voici ce que l'on y trouve sur Rio : ... « *1 360 000 habitants... un grand nombre de mulâtres... sur une vaste baie de l'Océan Atlantique...* » Ah, ça y est ! « *Par la richesse de leurs magasins et la beauté de leurs édifices, les principales rues de la ville peuvent rivaliser avec celles de n'importe quelle grande ville du monde.* » Vous vous rendez compte, Choura ? Peuvent ri-va-li-ser ! Les mulâtres, la baie, l'exportation du café avec son dumping, le charleston :

« *Ma petite amie*
A un petit machin
Très coquin... »

On pourrait en parler pendant des heures, mais je crois que vous m'avez compris. Une population d'un million et demi d'habitants et tous, vous m'entendez, tous sont en culotte blanche ! Il faut que je parte. J'ai depuis cette année un différend grave avec le régime soviétique. Il veut édifier le socialisme, et moi, je suis contre. Cela m'ennuie d'édifier le socialisme. *Je ne suis tout de même pas un maçon, un maçon en tablier blanc*[28] *!* Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai besoin de tant d'argent[29] ?

— Et où prendrez-vous les cinq cent mille roubles ? demanda à voix basse Balaganov.

— N'importe où. Montrez-moi seulement un homme riche et je me fais fort de le dépouiller.

— En l'assassinant ? demanda Balaganov encore plus bas, en regardant les tables voisines, où les Arbatoviens éméchés portaient des toasts.

— Vous savez, dit Ostap, vous n'auriez pas dû signer la convention dite de Soukhariev. Cet effort intellectuel a dû vous épuiser. Vous vous abêtissez à vue d'œil. Retenez bien qu'Ostap Bender n'a jamais tué personne. Certes on a essayé de me tuer, mais c'est une autre histoire. Je suis sans tache devant la loi. Bien sûr, je ne suis pas un chérubin, je n'ai pas d'ailes, mais je respecte le code pénal. C'est ma faiblesse.

— Alors comment pensez-vous le dépouiller ?

— Comment ? Le détournement ou la subtilisation des sommes monétaires varient en fonction des circonstances données. Je possède personnellement quatre cents moyens plus ou moins honnêtes de subtiliser de l'argent à quelqu'un. Mais là n'est pas le problème. Le problème, de nos jours, c'est qu'il n'y a plus d'hommes riches, et c'est là tout mon drame. Un autre, à ma place, se jetterait sur le premier établissement public venu, mais ce n'est pas dans mes principes. Je vous ai dit mon respect pour le code pénal. Dépouiller la collectivité n'a pas de sens. Donnez-moi un individu aux poches suffisamment remplies. Hélas, cet individu n'existe pas.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'exclama Balaganov. Il y a encore des gens très riches.

— Vous en connaissez ? demanda aussitôt Bender. Vous pouvez me donner le nom et l'adresse précise d'un seul millionnaire soviétique ? Et pourtant, il doit bien y en avoir. Du moment que du papier-monnaie circule dans le pays, il doit y avoir des gens qui en ont plus que les autres. Mais comment dénicher l'un de ces débrouillards ?

Ostap poussa un soupir. Il était clair que le rêve de découvrir cet individu riche le tracassait depuis longtemps.

— Comme il doit être agréable, fit-il rêveusement, de travailler avec un millionnaire légal, dans un État bourgeois bien organisé, aux vieilles traditions capitalistes ! Là-bas, le millionnaire est une figure populaire, On connaît son adresse. Il habite un hôtel particulier, quelque part du côté de Rio. Il suffit de lui demander officiellement un rendez-vous et, à peine arrivé dans l'antichambre, on le dépouille. Et tout cela, notez-le bien, en respectant les bonnes manières, bien poliment : « *Hello, sir*, ne vous inquiétez pas. Je vais devoir un peu vous déranger. *All right*. C'est fini. » Et c'est tout ! La civilisation ! Quoi de plus simple ? Un gentleman faisant son petit *business* dans la société d'autres *gentlemen*[30]. Il faut simplement éviter les excès inutiles, comme de tirer dans les lustres. Tandis que chez nous... Mon Dieu, mon Dieu ! Dans quel froid pays nous vivons ! Chez nous tout demeure caché, clandestin. Le commissariat du peuple aux Finances, avec son appareil fiscal superdéveloppé, est lui-même dans l'incapacité de débusquer le millionnaire soviétique. Et dire que celui-ci est peut-être ici

même, à côté de nous, dans cette cantine en plein air, à boire de la bière Tip-top à quarante kopecks la bouteille ! C'est cela qui est vexant !

— Alors vous croyez, demanda Balaganov au bout d'un certain temps, que si vous pouviez trouver un millionnaire caché...

— Ne continuez pas ! Je devine ce que vous voulez dire. Non, ce n'est pas du tout cela. Je n'ai pas l'intention de l'étouffer avec un oreiller, ni de lui décharger dans la tête un *nagant*[31] en acier oxydé. Foin de ces stupidités. Ah ! si je pouvais trouver un tel individu ! Je m'arrangerais pour qu'il m'apporte lui-même son argent, sur une soucoupe à bords dorés[32].

Balaganov sourit d'un air confiant.

— C'est très bien, dit-il, cinq cent mille roubles sur une soucoupe à bords dorés !

Il se leva et se mit à tourner autour de la table. De temps en temps, il claquait pitoyablement de la langue, s'arrêtait, ouvrait la bouche toute grande, comme pour dire quelque chose, mais se rasseyait sans avoir rien dit et de nouveau se levait. Ostap suivait ses évolutions d'un air indifférent.

— Il vous l'apportera lui-même ? demanda soudain Balaganov d'une voix de porte qui grince. Sur une soucoupe ? Et s'il ne vous l'apporte pas ? Et où est-ce, Rio de Janeiro ? C'est loin ? Ce n'est pas possible que tout le monde s'y promène en culotte blanche. Laissez tomber, Bender. Avec cinq cent mille roubles, même chez nous, on peut arriver à vivre.

— Sans l'ombre d'un doute, répondit gaiement Ostap. On peut arriver à vivre. Mais cessez de battre des ailes sans raison. Vous ne les avez pas encore, les cinq cent mille roubles.

Sur le front de Balaganov, ce front placide qui n'avait pas encore été labouré, se dessina une ride profonde. Il regarda Ostap d'un air indécis et dit :

— Je connais un de ces millionnaires.

Toute gaieté disparut du visage de Bender, qui se durcit et ressembla de nouveau à une médaille.

— Allez, allez, fit-il grossièrement. Je ne fais l'aumône que le samedi[33]. Pas la peine de vous mettre en frais.

— Parole d'honneur, *môssieu* Bender...

— Écoutez, Choura, si vous avez pris la décision de ne plus parler que français, commencez par m'appeler *citoyen* : c'est plus à la mode. Au fait, il

habite où, votre millionnaire ?

— À Tchernomorsk[34].

— Bien sûr, je m'en doutais. Tchernomorsk ! Là-bas, même avant la guerre, un homme avec un capital de dix mille roubles était considéré comme millionnaire. J'imagine ce que cela doit être maintenant ! Foutaises que tout cela.

— Pas du tout. Laissez-moi vous expliquer. C'est un véritable millionnaire. Voyez-vous, Bender, j'étais là-bas récemment, en préventive...

Dix minutes plus tard, les frères de lait quittaient le café-cantine en plein air. Le Grand Combinateur éprouvait les sensations d'un chirurgien sur le point de procéder à une opération majeure[35]. Tout était prêt. Dans les chaufferettes mijotaient serviettes et pansements aseptisés, l'infirmière en toge blanche se déplaçait silencieusement sur le carrelage, les guéridons étincelaient de nickel et de vaisselle médicale, le patient gisait sur son billard vitré, les yeux languissamment révulsés vers le plafond ; on sentait dans l'air surchauffé une odeur de chewing-gum *made in Germany*. Les mains largement écartées, le chirurgien approchait de la table d'opération, prenait le surin stérilisé que lui tendait son assistant et demandait sèchement au malade : « Alors tu l'ôtes, ton burnous ? »

— C'est toujours comme cela avec moi, fit Ostap en s'arrachant à ses visions. Quand j'entreprends une affaire de plusieurs millions, je manque totalement de papier-monnaie. Tout mon capital, fixe, circulant et de réserve, se monte à cinq roubles. Comment dites-vous que s'appelle votre millionnaire clandestin ?

— Koreïko, répondit Balaganov.

— Oui, oui, Koreïko. Un nom admirable. Et vous affirmez que personne n'est au courant de ses millions ?

— Personne, sauf moi et Proujanski. Mais je vous ai dit que Proujanski avait encore trois ans à tirer. Si seulement vous aviez vu comme il se lamentait, comme il pleurait lorsque j'ai été libéré ! Il regrettait visiblement de m'avoir parlé de ce Koreïko.

— Qu'il vous ait révélé son secret n'avait guère d'importance. Ce n'est pas pour cela qu'il pleurait et qu'il se lamentait, mais probablement parce qu'il pressentait que vous iriez ensuite me le confier. C'est une très grosse perte pour Proujanski. Au moment où il sortira de prison, son Koreïko

n'aura plus pour se consoler que le trivial proverbe suivant lequel pauvreté ne serait pas vice[36].

Ostap ôta sa casquette, l'agita dans les airs et demanda :

— Ai-je des cheveux blancs ?

Balaganov rentra le ventre, écarta la pointe des pieds de la largeur de la crosse et répondit du ton du parfait soldat :

— Aucun, pour vous servir.

— Alors, ils vont le devenir. Nous aurons de grands combats à livrer. Vous aussi, Balaganov, vous allez grisonner.

Soudain, Balaganov poussa un gloussement assez stupide.

— Comment avez-vous dit ? « Il apportera lui-même son argent, sur une soucoupe à bords dorés » ?

— À moi, sur une soucoupe ; à vous, sur une assiette.

— Et Rio de Janeiro ? Moi aussi, je veux une culotte blanche.

— Rio de Janeiro, répondit sévèrement le Grand Combinateur, c'est le rêve cristallin de ma lointaine enfance. N'y touchez pas avec vos pattes sales. Et maintenant, dispositif de combat. Les éclaireurs, à moi ! Ordre à toutes les unités de se rendre dans les plus brefs délais dans la ville de Tchernomorsk ! Tenue de campagne ! Faites sonner les clairons ! C'est moi qui vais commander la parade[37] !

---

19. La doctrine de la « primauté de l'arme blanche », triomphante à l'époque de Souvorov, causa peut-être la perte des Russes face aux Japonais, en 1905, puis aux Allemands en 1914. Certains héros de la Guerre civile, petits cerveaux et grands sabreurs, comme le célébrissime Tchapaïev, dont on fera en 1934 le héros d'un film culte (le préféré de Staline) et qui était l'objet de dizaines de blagues politiquement incorrectes, l'avaient encore illustrée peu auparavant.

20. Allusion à la raréfaction des biens de consommation, surtout alimentaires, depuis l'interdiction pratique du commerce privé (octobre 1931) et, encore avant, le début de la résistance des paysans à la collectivisation forcée (milliers de morts dès février 1930).

21. Phrase ajoutée dans l'édition de 1933, d'une audace incroyable. Le grenier à blé de la Russie, où la résistance des paysans à la collectivisation avait été la plus forte, avait été ravagé par la famine organisée au cours de l'hiver précédent, qui fit entre 5 et 8 millions de victimes (Cf. Vassil Barka, *Le Prince jaune*, Gallimard, 1981). Imaginer que des porteurs auraient pu y gagner leur vie grâce à de riches voyageurs est une idée aussi monstrueuse que si elle avait été émise, plus tard, à propos d'Auschwitz. L'*understatement* atteint ici un sommet. Édouard Herriot, alerté, se rendit en URSS et affirma que tout allait bien. Quant à l'Asie centrale, amputée d'un tiers de la population

autochtone par les massacres et développée en grande partie par la contrainte, on y envoyait surtout des hommes.

22. Présente dans la version journalistique de 1931, cette phrase étonnamment critique à l'égard du peuple russe a été supprimée dès l'édition en volume de 1933 et n'a jamais été rétablie, même dans les éditions russes actuelles.

23. Intéressante caractérisation sociologique des régimes faussement « socialistes », où la nature humaine pousse les hommes à s'occuper négativement des autres au lieu de se préoccuper positivement d'eux-mêmes, comme dans les régimes capitalistes.

24. Aussi invraisemblable que cela paraisse, la « convention » en question n'est pas une invention des auteurs. Un journal odessite de l'époque brejniévienne (*Znamja kommunizma*, 12 janvier 1977) a fini, non sans réticences, par authentifier les faits rapportés par Ilf et Petrov : « À Berditchev, chez les farmazons », par M. K. Fiodorov : « Des petits drapeaux signalaient sur la carte du pays les zones de "tournées" et les pseudonymes des "spécialistes" qui y opéraient. »

25. La république autonome des Allemands de la Volga a été supprimée en 1941, lors de l'invasion de l'URSS par Hitler. Les villes de Marx et Engels y faisaient face à Saratov. Les dix lignes qui précèdent ont été supprimées en 1933, peut-être pour ne pas offenser les Allemands, mais n'ont jamais été reprises dans les rééditions d'après-guerre.

26. Premières allusions à l'attentat qui avait, en principe, coûté la vie à Ostap au dernier chapitre des *Douze Chaises* avant que les auteurs ne décidassent, devant les réclamations du public, de le « ressusciter » dans *Le Veau d'or*.

27. Les lecteurs avaient compris, dès *Les Douze Chaises*, que l'origine « turque » d'Ostap était un leurre et qu'il était tout simplement, et banalement, juif. Mais la « turquerie » faisait plus exotique, tout en évitant d'éventuelles accusations d'antisémitisme (quoiqu'Ilf fût juif lui-même).

28. Phrase supprimée dans l'édition de 1933 et d'une audace inouïe car citant textuellement un extrait du poème de Brioussov *Le Maçon* : « Maçon, maçon en tablier blanc, Que construis-tu là, et pour qui ? — Écarte-toi, nous sommes occupés : nous construisons une prison. »

29. Qu'Ostap Bender, escroc professionnel et personnage amoral, soit opposé au socialisme n'a rien que de logique. Mais à partir du moment où c'est un escroc *sympathique*, le personnage va créer des difficultés à ses auteurs. D'où la non-réédition de leurs œuvres, de 1939 au « dégel » de 1956. Il va se trouver opposé à Koreïko, escroc éminemment *antipathique*, mais intégré au système. Il importe donc que le capital de sympathie d'Ostap demeure intact chez le lecteur. Il ne verse jamais le sang, il est « sans tache devant la loi ». Mais devant quelle loi, puisqu'il est antisocialiste et que le socialisme est devenu injuste et criminel ? N'est-il pas davantage un justicier qu'un simple aventurier (comme dans le premier roman) ? C'est ce que les lecteurs verront en lui.

30. C'est bien à cet idéal que les pays développés sont parvenus de nos jours ! Les banquiers, les spéculateurs sont si corrects, si bien élevés lorsqu'ils dépouillent leurs semblables… Alors que dans les pays pauvres on continue, comme des sauvages, à « tirer dans les lustres » avec la fougue naïve d'un Balaganov. Admirable prémonition du monde à venir !

31. Revolver.

32. Expression empruntée à des discours et articles de Lénine.

33. Pourquoi le samedi ? Mais parce que c'est le shabbat ! (humour juif)

34. Plus encore que la Stargorod des *Douze Chaises*, Tchernomorsk (nom imaginaire inventé dès 1892 par Cholom-Aleïkhem et qui signifie « de la mer Noire ») sera ici un décalque souvent fidèle de l'Odessa natale, port ukrainien truculent et pittoresque, riche en écrivains, musiciens et… gangsters. Le ch. 6 précise même la date réelle de fondation de la ville (1794).

35. Comparaison classique : on la trouve par exemple dans *Guerre et paix* de Tolstoï, lorsque Napoléon s'apprête à affronter l'armée russe à Borodino (III.2.29).

36. L'emprunt est ici criant : ce sont Edmond Dantès et l'abbé Faria dans le *Comte de Monte Cristo*, que tous les Russes connaissaient par cœur.

37. Formule officielle des généraux dirigeant les cérémonies militaires et nouvel avatar du personnage d'Ostap Bender qui n'est plus un simple voleur, comme dans le précédent roman. De « soldat », il passe au grade de général. De là aussi les fréquentes références à Napoléon.

OceanofPDF.com

III

Vous avez l'essence, nous avons les idées

Un an avant que Panikovski ne violât la convention en s'introduisant sur le territoire d'autrui, le premier véhicule à moteur avait fait son apparition dans la ville d'Arbatov. Le pionnier de l'ère automobile était un chauffeur nommé Adam Casimirovitch Kozlewicz.

C'était la décision de recommencer sa vie qui avait conduit Kozlewicz derrière un volant. Jusqu'alors, celui-ci vivait dans le péché et les violations continuelles du code pénal de la RSFSR dont en particulier l'article 162, qui sanctionne les cas d'appropriation illicite des biens d'autrui (vol).

Cet article comporte de nombreux paragraphes, mais tous ne concernaient pas le coupable Kozlewicz. Ainsi du § A (vol commis sans utilisation de moyens techniques), trop primitif pour lui, ou du § D, qui prévoit une peine d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à cinq ans et qui ne lui convenait pas non plus, car il n'aimait pas rester trop longtemps sous les verrous. Et comme il était attiré depuis l'enfance par la technique, il s'était adonné de toute son âme au § B, qui concerne l'appropriation illicite avec utilisation de moyens techniques, ou avec récidive, ou avec des complices, dans les gares, sur les quais, à bord des paquebots, dans les trains et dans les hôtels.

Kozlewicz n'avait pas de chance. Il se faisait prendre aussi bien quand il utilisait ces moyens techniques qu'il aimait tant que lorsqu'il s'en passait. Il se faisait pincer dans les gares, sur les quais, à bord des paquebots et dans les hôtels. Et aussi dans les trains. Il se faisait même prendre lorsque, poussé par le désespoir, il entreprenait de dérober le bien d'autrui avec des complices.

Quand il eut totalisé trois années de prison, Kozlewicz comprit qu'il était bien plus pratique de consacrer son temps à l'accroissement officiel de ses propres biens qu'à l'appropriation illicite de ceux d'autrui. Cette pensée apporta la paix à son âme troublée. Il devint un prisonnier exemplaire, qui écrivait des vers dénonciateurs dans le journal mural des détenus, *Le soleil se lève, le soleil se couche*[38], et travaillait avec zèle aux ateliers de l'établissement. Le système pénitentiaire eut sur lui un effet bénéfique. Kozlewicz Adam Casimirovitch, quarante-six ans, originaire du ci-devant arrondissement russe de Czestochowa, d'extraction paysanne, célibataire, plusieurs condamnations, ressortit de prison honnête[39].

Après deux ans de travail dans un garage moscovite, il acheta d'occasion une voiture qui était si vieille que son apparition sur le marché ne pouvait s'expliquer que par la liquidation d'un musée de l'automobile. Le rare échantillon lui revint à cent quatre-vingt-dix roubles, le lot comprenant aussi un palmier artificiel avec son pot vert, qu'il fut bien obligé d'acheter[40]. Le palmier était encore potable, mais la voiture lui donna beaucoup de travail. Il dut chercher à la ferraille les pièces manquantes, rafistoler les sièges, changer tout l'allumage. Pour couronner les réparations, il repeignit la voiture en vert lézard. Sa race paraissait inconnue, mais Adam affirmait que c'était une Lorraine-Dietrich, en preuve de quoi il fixa au radiateur une plaque de cuivre aux symboles de cette marque. Il ne restait plus qu'à entreprendre de la louer, ce dont il rêvait depuis longtemps.

Mais le jour même où Adam Casimirovitch s'apprêtait à lancer dans le monde son enfant bien-aimé, c'est-à-dire à l'introduire sur le marché, il se produisit un événement bien triste pour tous les chauffeurs privés. On vit arriver à Moscou cent vingt taxis Renault, trapus et noirs comme des brownings, Kozlewicz n'essaya même pas de leur faire concurrence. Il mit son palmier à la consigne de la gargote hippomobile *Versailles* et partit gagner sa vie en province.

Encore vierge de tout transport automobile, Arbatov lui plut et il décida de s'y fixer. Il se représentait déjà avec quelle joie, quel enthousiasme et — surtout — avec quelle honnêteté il allait se lancer dans son entreprise de louage. Il se voyait par une matinée d'un froid sibérien attendant devant la gare l'arrivée du train de Moscou. Emmitouflé dans une lourde pelisse en peau de vache, de grosses lunettes d'aviateur remontées sur le front, il

offrait aimablement des cigarettes aux porteurs. Serrés les uns contre les autres, quelque part derrière lui, les cochers de fiacre transis de froid pleuraient de douleur en secouant leurs gros tabliers bleus. Mais voici que l'on entendait la sonnerie d'une cloche : le train entrait en gare. Les voyageurs sortant du hall débouchaient sur la place et, avec des grimaces de satisfaction, s'arrêtaient devant sa voiture. Ils ne pensaient pas que l'idée du transport automobile avait touché un trou tel qu'Arbatov. Kozlewicz donnait du klaxon et conduisait en quatrième vitesse les voyageurs à la Maison du paysan[41].

Il aurait du travail pour toute la journée ; chacun serait content de profiter des services de son fiacre à moteur. Avec sa fidèle Lorraine-Dietrich, Kozlewicz serait l'adjoint indispensable de toutes les noces, de toutes les excursions, de toutes les festivités urbaines. Mais c'est en été qu'il aurait le plus de travail, Chaque dimanche, des familles entières emprunteraient sa voiture pour aller à la campagne. Le rire extravagant des enfants se répandrait dans l'air, le vent arracherait châles et rubans et les femmes babilleraient gaiement tandis que les pères de famille, pleins de respect pour le dos bardé de cuir du chauffeur, se renseigneraient auprès de lui sur la situation de l'industrie automobile dans les États-Unis d'Amérique du Nord. Était-il vrai, en particulier, que Ford s'offrait tous les jours une nouvelle voiture ?

Telle apparaissait à Kozlewicz cette nouvelle vie de rêve en la ville d'Arbatov. La réalité se chargea d'anéantir dans les délais les plus brefs tous ses châteaux en Espagne : tourelles, girouettes, étendards, ponts-levis, tout s'écroula en un temps record.

Le premier coup lui fut porté par l'indicateur des chemins de fer. Rapides et trains express traversaient Arbatov sans s'arrêter, les mécaniciens se contentant de ralentir pour prendre les bâtons-pilotes et jeter la poste urgente. Les trains mixtes passaient seulement deux fois par semaine et ne ramenaient guère que du menu fretin : savetiers ou délégués de villages chargés de besaces, d'embauchoirs et de pétitions. En règle générale, les usagers des omnibus ignoraient la voiture. Il n'y avait à Arbatov ni excursions ni festivités, et l'on se passait de Kozlewicz lors des mariages. La coutume était de louer pour les processions nuptiales des charretiers qui entrelaçaient aux crinières des chevaux des roses et des chrysantèmes, ce qui plaisait beaucoup aux parrains de noce. Et quoique

l'on commandât souvent à Adam des promenades à la campagne, ce n'était pas du tout ce qu'il avait imaginé. Il n'y avait dans ces cas-là ni enfants, ni châles frémissants, ni gai babil.

Dès le premier soir, alors qu'il avait vainement attendu le client toute la journée à son lieu de stationnement de la place du Sauveur-et-des-Coopératives, quatre hommes vinrent à lui dans la lueur vague des réverbères à pétrole. Longtemps, ils contemplèrent sans rien dire l'automobile. Puis l'un d'eux, un bossu, demanda d'un air mal assuré :

— On peut tous monter dedans ?

— Bien sûr, répondit Kozlewicz, étonné de la timidité des Arbatoviens. C'est cinq roubles de l'heure.

Les hommes se mirent à chuchoter. Le chauffeur entendit quelques mots mêlés d'étranges soupirs : « Alors, camarades, on fait une promenade après la réunion ? Mais est-ce bien convenable ? Un rouble vingt-cinq par personne, ce n'est pas cher. Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ? »

Et pour la première fois, la spacieuse voiture admit des clients en ses flancs capitonnés de calicot. Pendant quelques minutes, les Arbatoviens gardèrent le silence, accablés qu'ils étaient par la rapidité de la course, l'odeur d'essence chaude et les sifflements du vent. Puis, comme troublés par un pressentiment imprécis, ils entonnèrent à mi-voix une chanson d'étudiants :

Les jours de notre vie passent comme les flots...

Kozlewicz enclencha la vitesse supérieure. Laissant derrière elle les contours enténébrés d'un magasin d'alimentation inachevé[42], la voiture s'élança en pleine campagne par la route inondée de clarté lunaire.

Et tout jour qui s'écoule est un pas vers la mort,

chantaient mélancoliquement les passagers. Ils se sentaient malheureux, humiliés de ne jamais avoir été étudiants. Puis le refrain fut exécuté à pleine voix :

Un petit verre, un petit verre, tra-la-la, tra-la-la...

— Stop ! s'exclama soudain le bossu. J'ai l'âme en feu. Retournons en ville.

Ils se procurèrent en ville quantité de petites bouteilles blanches, ainsi qu'une citoyenne aux larges épaules, et retournèrent dans la campagne où ils établirent leur bivouac. Ils dînèrent avec vodka, puis sans musique ils dansèrent la polka.

Épuisé par son aventure nocturne, Kozlewicz sommeilla toute la journée du lendemain à son volant. Le soir, la même bande le rejoignit. Déjà éméchés, les quatre hommes prirent place dans la voiture et tournèrent toute la nuit autour de la ville. Le troisième jour fut comme les précédents. Les bombances nocturnes de la bande au bossu se prolongèrent pendant deux semaines. Les joies du sport automobile eurent sur les clients d'Adam Kozlewicz un effet assez bizarre : leurs visages enflèrent, blanchirent et se mirent dans la nuit à ressembler à des oreillers. Avec un morceau de saucisson dans la bouche, le bossu faisait penser à un vampire.

Ils devinrent nerveux, agités. Parfois, en pleine liesse, il leur arrivait de pleurer. Un soir, l'infatigable bossu rejoignit le taxi en fiacre, avec un sac de riz qu'il chargea dans l'auto. On l'échangea à l'aube dans un village contre du *samogone* de première qualité. On ne revint pas ce jour-là en ville. Assis sur des meules, verres en main, le quatuor fraternisa avec les moujiks. Le soir, on alluma des feux et les larmes se firent particulièrement pathétiques.

Au petit matin gris qui suivit, la coopérative ferroviaire La Ligne, dont le bossu était gérant et ses quatre joyeux compagnons membres constitutifs du conseil d'administration et de la commission de contrôle, ferma pour inventaire. Quel ne fut pas l'étonnement, l'amertume des inspecteurs, lorsqu'ils n'y trouvèrent ni farine, ni poivre, ni savon de ménage, ni baquets à lessive, ni tissus, ni riz. Tout ce que l'on pouvait voir dans le magasin déserté, c'étaient la silhouette gigantesque de bottes de chasseur à semelles de carton jaune, des 49 montant jusqu'au plafond, et celle, plus confuse dans la semi-obscurité, de la National, la caisse enregistreuse enfermée pour la nuit dans sa cage de verre et dont le buste féminin semblait piqueté de punaises multicolores. Kozlewicz trouva chez lui une convocation du juge d'instruction, le citant comme témoin dans l'affaire de la coopérative ferroviaire.

Le bossu et ses amis ne reparurent pas. Pendant trois jours, la voiture verte chôma.

Tout comme les précédents, les nouveaux passagers firent leur apparition à la faveur de la nuit. Eux aussi commencèrent par une innocente promenade à la campagne, mais la pensée de la vodka se présenta à eux dès les cinq cents premiers mètres. Visiblement, les Arbatoviens ne se représentaient pas que l'on pût user d'une auto autrement qu'en état d'ébriété et considéraient la charrette magique comme un antre de perdition où l'on devait obligatoirement afficher une conduite gaillarde, pousser des cris indécents et brûler la chandelle par les deux bouts. C'est alors seulement qu'Adam comprit pourquoi les hommes qui passaient durant la journée sur la place où il stationnait s'adressaient des coups d'œil et souriaient d'un air égrillard.

Rien ne ressemblait à ce qu'il avait imaginé. La nuit, il traversait à tombeau ouvert, tous phares allumés, les bois des environs, avec derrière lui le remue-ménage et les hurlements des voyageurs ivres. Le jour, abruti par l'insomnie, il faisait des dépositions dans les cabinets des juges. Les Arbatoviens en goguette dépensaient l'argent sans compter, mais ce n'était curieusement pas le leur : c'était celui de l'État, des collectivités locales et des sociétés coopératives[43]. Aussi Kozlewicz refit-il bien malgré lui connaissance avec les abîmes du code pénal et, en particulier, l'univers du chapitre trois, où il est fort doctement traité des délits de prévarication.

Les procès commencèrent. Adam Casimirovitch figurait dans chacun d'entre eux comme principal témoin à charge. Ses dépositions véridiques déconcertaient les accusés qui, les larmes aux yeux et la morve au nez, confessaient tout ce que l'on exigeait d'eux. Plusieurs sociétés périrent à cause de lui. Sa dernière victime fut la succursale locale de la société cinématographique régionale, pour le compte de laquelle avait été tourné à Arbatov le film historique *Stienka Razine et la Princesse*[44]. Tout le personnel de la succursale fut coffré pour six ans et le négatif du film, qui ne présentait effectivement d'intérêt qu'au point de vue judiciaire, transmis au musée des pièces à conviction où figuraient déjà les bottes de la coopérative La Ligne.

Puis ce fut la faillite. On s'était mis à craindre l'auto verte comme la peste. Les habitants faisaient de grands détours pour éviter la place du-Sauveur-et-des-Coopératives, où Kozlewicz avait planté un poteau rayé avec l'écriteau « *Voitures de louage* ». Pendant plusieurs mois, Adam ne

gagna pas un kopeck et vécut des économies réalisées au temps des bamboulas nocturnes.

Il se décida alors à des sacrifices. Ayant tracé sur le flanc de la voiture l'inscription blanche « *On y va ?* », à ses yeux fort alléchante, il baissa ses tarifs de cinq à trois roubles de l'heure. Mais les habitants ne changèrent pas de tactique pour autant. Le chauffeur parcourait la ville au ralenti, s'arrêtait devant les bâtiments officiels et criait en direction de leurs fenêtres :

— Il fait un air merveilleux ! Alors, on y va ?

Les fonctionnaires passaient leurs têtes au-dehors et répondaient, dans le fracas de leurs Underwood :

— Vas-y toi-même ! Assassin !

— Pourquoi assassin ? demandait Kozlewicz presque en pleurs.

— Comment pourquoi ? répondaient les fonctionnaires. Tu nous conduiras aux assises.

— Vous n'avez qu'à dépenser votre propre argent ! répondait rageusement le chauffeur. Pas celui des autres !

À ces mots, les fonctionnaires échangeaient des sourires ironiques et refermaient les fenêtres. S'offrir des promenades en voiture avec leurs propres deniers leur paraissait une idée des plus saugrenues.

Le propriétaire d'« *On y va ?* » se brouilla avec la ville entière. Il cessa de saluer les autres, devint nerveux et hargneux. À la vue d'un quelconque fonctionnaire soviétique marchant devant lui en longue chemise caucasienne et manches ballonnées, il approchait lentement de lui et lui criait par-derrière avec un rire amer :

— Scélérats ! Je vais vous conduire à l'instruction, moi ! Pour l'article 109 !

Le fonctionnaire soviétique sursautait, rajustait d'un air indifférent son ceinturon à plaques d'argent, digne du harnachement d'un cheval de trait, et, feignant que ces cris ne le concernaient pas, pressait le pas. Mais le vindicatif Kozlewicz continuait de rouler à ses côtés, taquinant son ennemi et lui récitant d'une voix monotone divers extraits du bréviaire du parfait délinquant :

— Tout fonctionnaire qui s'approprie de l'argent, des valeurs ou autres biens à lui confiés, eu égard à ses fonctions, est puni…

Le fonctionnaire poltron s'enfuyait à toutes jambes en découvrant un fond de culotte aplati par les longues heures de travail assis.

— ... d'une peine pouvant aller jusqu'à trois ans de prison ! achevait dans son dos Kozlewicz.

Mais tout cela n'apportait au chauffeur qu'une satisfaction morale. Du point de vue matériel, cela n'allait pas du tout. Ses économies tiraient à leur fin. Il fallait prendre une décision, car cela ne pouvait plus durer.

C'est l'âme ainsi enflammée qu'Adam, assis dans son auto, contemplait un jour avec répulsion le stupide écriteau « *Voitures de louage* » et son poteau rayé. Il comprenait vaguement que sa vie honnête était un fiasco, que le Messie du transport était arrivé trop tôt à Arbatov et que ses concitoyens n'avaient pas cru en lui. Il était si absorbé dans ses tristes réflexions qu'il ne remarqua même pas deux jeunes gens qui, depuis un bon moment, contemplaient sa voiture.

— C'est un modèle très original, datant de l'aube de la civilisation automobile, dit enfin l'un d'eux, Vous voyez, Balaganov, ce que l'on peut faire à partir d'une Singer ordinaire ? Une petite modification, et l'on obtient une adorable moissonneuse de kolkhoze.

— Du large, fit Kozlewicz d'un air maussade.

— Comment cela, « du large » ? Pourquoi avez-vous mis sur votre batteuse-lieuse l'inscription publicitaire « *On y va ?* » si ce n'est pour qu'elle soit lue ? Peut-être mon ami et moi désirons-nous faire un voyage d'affaires ? Peut-être désirons-nous justement « on-y-aller » ?

Pour la première fois depuis qu'il se trouvait à Arbatov, le visage du martyr de l'automobilisme s'illumina d'un sourire. Sautant à bas de son véhicule, il mit lestement en marche le moteur qui se mit à cogner.

— Je vous en prie, dit-il. Où voulez-vous aller ?

— Cette fois-ci, nulle part, dit Balaganov. Nous sommes fauchés. Rien à faire, camarade mécanicien, c'est la misère.

— Tant pis, asseyez-vous ! s'écria Kozlewicz avec désespoir. Je vous promènerai gratis. Mais vous ne boirez pas ? Vous ne danserez pas tout nus au clair de lune ? On y va !

— C'est bien, nous acceptons votre hospitalité, fit Ostap en prenant place à côté du chauffeur. Je vois que vous avez un heureux caractère. Mais pourquoi diable pensez-vous que nous sommes capables de danser nus au clair de lune ?

— Ils sont tous comme cela, ici, répondit le chauffeur en s'engageant dans la rue principale. Tous des criminels d'État.

Il mourait d'envie de raconter à quelqu'un ses tourments. Il aurait été bien sûr plus inspiré de faire partager son chagrin à sa douce maman ridée, qui aurait eu pitié de lui. Mais maman Kozlewicz était elle-même morte de chagrin dès qu'elle avait appris que son petit Adam commençait à acquérir une certaine notoriété en tant que voleur récidiviste. Et c'est à ses nouveaux passagers que le chauffeur raconta la chute d'Arbatov, sous les décombres de laquelle se débattait sa voiture verte.

— Et où aller maintenant ? demanda tristement Kozlewicz quand il eut terminé son récit. Quelle direction prendre ?

Ostap réfléchit un instant, regarda fixement son compagnon aux cheveux roux, puis dit au chauffeur :

— Tous vos malheurs viennent de ce que vous êtes un chercheur de vérité. Un agneau, un baptiste malchanceux. Il est regrettable de constater, dans la corporation des chauffeurs, l'existence d'états d'âme aussi pessimistes. Vous avez une voiture, et vous ne savez où aller. Savez-vous que nous sommes bien plus à plaindre que vous ? Nous n'avons pas de voiture, quoique nous sachions où aller. Si vous le voulez, nous pouvons y aller ensemble.

— Où cela ? demanda le chauffeur.

— À Tchernomorsk. Nous devons y aller pour une petite affaire intime. En ce qui vous concerne, pas de problème pour y trouver du travail. À Tchernomorsk, on aime les antiquités et on se promène volontiers dedans. Allons-y !

Au début, Adam se contenta d'écouter Ostap avec un sourire mélancolique, comme une veuve qui a tout perdu dans la vie, mais son interlocuteur sut jouer de la palette. Il dévoila aux yeux du chauffeur troublé des horizons inouïs, qu'il coloria sur-le-champ en bleu et rose.

— Tandis qu'à Arbatov vous n'avez rien à perdre, sinon vos chaînes de secours[45]. Vous ne mourrez pas de faim en route, j'en prends la responsabilité. C'est vous qui avez l'essence ; nous, nous avons les idées.

Kozlewicz stoppa sa machine et, encore indécis, bougonna :

— Je n'ai pas d'essence en quantité suffisante.

— Vous en avez assez pour cinquante kilomètres ?

— Même pour quatre-vingts.

— Alors, tout va bien. Je vous ai déjà dit que je n'étais pas en peine d'idées ni de pensées. Un grand tonneau d'essence pour avions vous attendra sur le bord de la route, très exactement au kilomètre soixante. Vous n'avez rien contre l'essence pour avions ?

— Non, non, rien, répondit timidement Kozlewicz, qui voyait soudain la vie devenir joyeuse et facile.

— Et cette essence, acheva Ostap, ne vous coûtera pas un sou. Bien plus, on viendra vous prier de l'accepter.

— Quelle essence ? chuchota Balaganov. Qu'est-ce que vous racontez ?

Ostap regarda d'un air pénétré les taches de rousseur qui parsemaient le visage de son frère de lait et lui répondit tout aussi doucement :

— Les gens qui ne lisent pas les journaux sont moralement à tuer sur place. Je ne vous laisse en vie que parce que j'espère refaire votre éducation.

Et, sans élucider davantage le lien qui pouvait exister entre la lecture des journaux et le grand tonneau d'essence qui était censé les attendre au bord de la route, Ostap ajouta d'une voix solennelle :

— Je déclare ouverte la grande course d'endurance Arbatov-Tchernomorsk ! Je me désigne moi-même comme commandant de bord. Comme pilote de notre véhicule, nous choisissons le citoyen... comment vous appelez-vous ?... le citoyen Adam Casimirovitch Kozlewicz ! Le citoyen Balaganov est nommé mécanicien de bord, avec obligation de rendre aux autres passagers tous les services dont ils auront besoin. Seulement, Kozlewicz, il faut effacer immédiatement l'inscription « *On y va ?* ». Nous n'avons pas besoin de signes particuliers.

Deux heures plus tard, une tache fraîche de peinture verte sur le flanc, la voiture émergeait d'un garage et, pour la dernière fois, roulait dans les rues d'Arbatov. L'espoir brillait dans les yeux de Kozlewicz. Balaganov était assis à côté de lui. Prenant très au sérieux ses fonctions nouvelles de mécanicien de bord, il frottait énergiquement les cuivres de la voiture avec un chiffon. Affalé sur les coussins roux du siège arrière, le commandant de bord jetait des coups d'œil satisfaits à ses subordonnés.

— Adam ! cria-t-il pour couvrir les grincements du moteur. Comment s'appelle votre charrette ?

— Lorraine-Dietrich, répondit Kozlewicz.

— Est-ce une appellation, cela ? Une voiture, tout comme un vaisseau de guerre, doit avoir un nom à elle. Votre Lorraine-Dietrich se distingue par une vitesse remarquable et une grande noblesse de lignes. C'est pourquoi je propose de la rebaptiser *Antilope-gnou*[46]. Qui est contre ? Adopté à l'unanimité.

L'*Antilope* verte dévala en grinçant de toute sa carcasse le boulevard des Jeunes-Talents et déboucha sur la place du Marché.

Un étrange spectacle s'offrit en ces lieux à la vue de l'équipage. Une oie sous le bras, un homme penché en avant courait en direction de la grand-route. De la main gauche, il maintenait sur sa tête un chapeau de paille dure. Sur ses talons courait et hurlait une foule nombreuse. Le fuyard se retournait souvent pour regarder et sa noble physionomie d'acteur reflétait un sentiment d'horreur.

— Mais c'est Panikovski ! s'exclama Balaganov.

— *L'Oie volée*, scène deux, commenta froidement Ostap. La scène trois commence avec la capture du coupable. Elle s'accompagne de coups assez douloureux.

Panikovski devait se douter de l'imminence de la scène trois, car il courait aussi vite qu'il le pouvait. Mais il avait si peur qu'il ne lâchait pas le blanc volatile, ce qui augmentait encore la fureur de ses poursuivants.

« Article 116, récita Kozlewicz. Détournement, aussi bien ouvert que dissimulé, de bétail à cornes appartenant à des laboureurs ou à des éleveurs. »

Choura Balaganov eut un gros rire. Il se réjouissait à la pensée que le violateur de la convention allait subir un châtiment mérité.

Coupant la foule braillarde, l'auto déboucha sur la grand-route.

— Sauvez-moi ! leur cria Panikovski lorsque l'*Antilope* arriva à sa hauteur.

— Demande au bon Dieu ! répondit Balaganov en se penchant par-dessus bord.

La voiture enveloppa Panikovski d'un nuage de poussière framboise.

— Prenez-moi ! clama-t-il en se maintenant avec l'énergie du désespoir aux côtés de la voiture. Je suis gentil.

Les voix des poursuivants se fondaient derrière lui en une clameur hostile.

— On pourrait peut-être prendre la canaille ? proposa Ostap.

— Pas besoin, répondit cruellement Choura. Cela lui apprendra, une autre fois, à violer les conventions.

Mais Ostap avait déjà pris sa décision.

— Jette l'oiseau ! cria-t-il à Panikovski. Puis, à l'intention du chauffeur : « Petite vitesse ».

Panikovski obéit immédiatement. L'oie se releva d'un air mécontent, se gratta et repartit vers la ville comme si de rien n'était.

— Grimpez, lui proposa Bender, et que le diable vous emporte ! Mais ne péchez plus, ou je vous arrache les mains avec la racine.

Tout en tricotant des deux jambes, Panikovski s'accrocha au rebord de la carrosserie, puis il passa son ventre par-dessus, roula à l'intérieur comme un baigneur entrant dans une barque et, dans un grand bruissement de manchettes, se retrouva au fond.

— Allure normale ! commanda Ostap. La séance continue !

Balaganov pressa la poire et du klaxon de cuivre s'échappèrent quelques notes démodées et joyeuses :

C'est une danse nouvelle, Mademoiselle,
C'est la matchiche...[47]

Et l'*Antilope-gnou* s'élança dans la campagne déserte, à la rencontre du tonneau d'essence pour avions.

---

38. Début d'un air célèbre parmi prisonniers et voleurs et nouvelle citation détournée de la Bible (*Ecclésiaste* 1:5), plus digne d'intérêt que le marxisme-léninisme officiel, même pour des auteurs non croyants et politiquement de gauche.

39. Le thème de la rééducation par la prison était à la mode, et nos auteurs parodient ici sur le mode angélique certains articles lénifiants consacrés à ce sujet. Tout au long du roman, Adam apparaîtra comme une sorte de pantin sympathique et naïf, repoussoir pour la réalité vivante, concrète et complexe du héros principal.

40. Grâce à son monopole du commerce, l'État soviétique ne vendait fréquemment les produits de consommation les plus demandés (automobiles, vêtements d'enfant, billets de théâtre) que « couplés » avec d'autres totalement invendables.

41. Allusion dramatique, sous des apparences innocentes. Destinées à loger les ruraux de passage, les Maisons du paysan avaient dès le départ été un flop complet : la guerre civile, avec la guerre des paysans contre l'armée Rouge, était trop proche. Maintenant que venait de commencer

la « solution finale » pour les paysans rétifs, ces maisons ne pouvaient être que désertes. Cf. sur ce sujet le récit bouleversant et trop peu connu *La MTS fantôme* (in *Cloop*, Parangon, p. 119).

42. La région d'Arbatov-Saratov étant particulièrement visée par la répression, il n'y a plus rien à manger (et le peu qu'il y a est volé par les fonctionnaires) : pourquoi finir de construire les épiceries ? Comme les « maisons du paysan », elles ne servent plus à rien.

43. Pourquoi volait-on autant en URSS ? Sans doute parce que la révolution s'était faite sous le signe de l'« expropriation des expropriateurs ». Le pli ayant été pris, le peuple a continué avec un État trop lointain et abstrait. « Ce n'est pas du vol, c'est à l'État », disait-on encore cinquante ans plus tard en volant dans les hôpitaux alcool à 96°, thermomètres et couvertures.

44. Autre lieu de « dilapidation des fonds » (titre d'un roman de Kataïev), les studios de cinéma avaient adopté, surtout en province (Odessa : les studios Dovjenko), un profil bureaucratique, avec production d'horreurs commandées par l'État (Ostap en profitera lui-même au ch. 24). Il fallait le génie d'un Eisenstein ou d'un Poudovkine pour s'élever au-dessus de semblables médiocrités.

45. Parodie du *Manifeste communiste* de Marx et Engels : dans la révolution à venir, les prolétaires « n'auront à perdre que leurs chaînes » (mais y gagneront le monde).

46. Réminiscence de Swift : L'*Antilope* est le nom du vaisseau de Gulliver lorsqu'il aborde à Lilliput. Quant à l'« adoption à l'unanimité », quoique sans vote, c'était une pratique courante.

47. Danse d'origine brésilienne populaire en Europe et aux États-Unis au début du XX^e^ siècle.

OceanofPDF.com

IV

Une petite valise très ordinaire

Un homme sans chapeau, vêtu d'un pantalon de grosse toile et d'une chemise blanche sans col, des sandales de cuir ascétiquement passées sur ses pieds nus, sortit du 16, en baissant la tête, par une petite porte dérobée. S'arrêtant sur les dalles bleuâtres du trottoir, il dit à mi-voix : « C'est aujourd'hui vendredi. Il faut que je retourne à la gare. » À ces mots, l'homme aux sandales se retourna vivement, car il lui avait semblé qu'un homme à la physionomie acidulée de mouchard se tenait derrière son dos[48]. Mais la Petite Toucherie était déserte.

La matinée de juin commençait à peine. Les acacias frissonnaient, en déversant sur les pierres plates des gouttes d'eau froide semblables à de l'étain fondu. Les oiseaux, dans la rue, pépiaient joyeusement n'importe quoi. Au bout de la rue, en contrebas, on apercevait derrière les toits des maisons la coulée lourde de la mer. De jeunes chiens escaladaient les boîtes à ordures avec de grands bruits de griffes, et jetaient des regards tristes autour d'eux. L'heure des concierges était déjà passée, celle des laitières n'avait pas encore sonné.

C'était l'instant, entre cinq et six heures du matin, où les concierges fatigués d'avoir agité dans les cours leurs balais de bouleau se sont retirés sous leurs tentes et où la ville est propre, claire et silencieuse comme une banque d'État. On se sent alors des envies de pleurer et de croire que le yaourt est véritablement meilleur au goût et à la santé que l'eau-de-vie de grain. Mais déjà se fait entendre au loin un grondement : ce sont les laitières qui débarquent des trains de banlieue avec leurs bidons. Elles ne vont pas tarder à arriver en ville et à entamer comme chaque jour des querelles avec les ménagères sur les paliers des escaliers de service. Un

bref instant apparaîtront les ouvriers, avec leurs musettes ; le portail des usines les absorbera aussitôt et la fumée jaillira des cheminées. Un peu plus tard, ce sont des myriades de réveille-matin qui feront entendre un bruit d'enfer en sautillant sur place, tant ils sont méchants (les Paul Bourré un peu plus discrets néanmoins que les modèles issus du Sovhorlotrust), suscitant les mugissements des employés soviétiques surpris dans leur sommeil et qui en tombent du haut de leurs petits lits en fer. L'heure des laitières s'achèvera alors, faisant place à celle du personnel de bureau[49].

Mais il était encore trop tôt et les employés dormaient toujours, à l'ombre de leurs ficus. L'homme aux sandales traversa toute la ville sans pratiquement rencontrer personne. Les acacias sous lesquels il passait remplissaient à Tchernomorsk deux fonctions sociales bien déterminées : certains portaient des boîtes à lettres bleues aux symboles de l'administration des Postes (une enveloppe surmontée d'un éclair) ; d'autres, de petits réservoirs en fer-blanc avec de l'eau pour les chiens. Il arriva à la gare maritime au moment même où les laitières en sortaient. Il se heurta plusieurs fois douloureusement à leurs épaules d'airain et parvint finalement à la consigne des bagages à main, où il présenta son reçu. Le préposé regarda le papier avec cette sévérité affectée qui est l'apanage exclusif des employés des gares et jeta aussitôt sa valise au destinataire. À son tour, celui-ci ouvrit un petit porte-monnaie en cuir, en tira en soupirant une pièce de dix kopecks et la posa sur le comptoir, fait de six vieux rails polis par les coudes.

Une fois dehors, l'homme aux sandales posa la valise sur la chaussée, la regarda attentivement sous toutes les coutures et tâta même du doigt la petite serrure blanche, pareille à celle d'une serviette. C'était une petite valise très ordinaire, à armature de bois recouverte d'une fibre artificielle[50]. Dans de telles valises les voyageurs les plus jeunes transportent habituellement des chaussettes de coton Sketch, deux chemises russes, un filet serre-tête, un slip, une brochure consacrée aux *Tâches du komsomol dans les campagnes* et trois œufs durs écrasés. En outre, on trouve immanquablement dans un coin un paquet de linge sale, roulé dans un numéro de *La Vie économique*. Les voyageurs plus âgés y enferment un costume trois-pièces, un pantalon à carreaux du type Centenaire d'Odessa, des bretelles à roulettes et des chaussons à languettes, ainsi qu'un flacon d'eau de Cologne triple[51] et un plaid blanc. On doit noter que la valise

contient, ici aussi, un objet enveloppé dans un numéro de *La Vie économique*. Mais c'est un pâle poulet bouilli, et non plus du linge sale.

Satisfait de son rapide examen, le possesseur de la valise reprit celle-ci et s'introduisit dans un tramway « tropical » (wagons d'été blancs, à plate-forme ouverte) qui le conduisit à la gare ferroviaire (dite de l'Est), c'est-à-dire à l'autre bout de la ville. Là, l'homme aux sandales fit exactement le contraire de ce qu'il venait de faire à la gare maritime. Il déposa sa valise à la consigne et reçut un récépissé des mains d'un employé majestueux.

Ayant accompli ces étranges manipulations, l'homme quitta la gare au moment précis où les employés les plus exemplaires venaient d'apparaître dans les rues. Il se fondit dans leurs rangs irréguliers, après quoi son costume perdit toute originalité. L'homme aux sandales était employé ; or, presque tous les employés de Tchernomorsk s'habillaient suivant une mode propre à cette ville : chemises de nuit à manches relevées au-dessus des coudes, pantalons sans consistance, sandales ou espadrilles. Personne ne portait de chapeau ni de casquette. Tout au plus rencontrait-on parfois un bonnet. Ce que l'on voyait le plus souvent, c'étaient des mèches noires hérissées, et surtout des crânes chauves bronzés qui luisaient au soleil comme melons en serres et sur lesquels on avait la plus grande envie d'écrire quelque injure au crayon à encre.

L'établissement où notre héros travaillait s'appelait Hercule et occupait un ancien hôtel. La porte à tambour et bras de cuivre (comme sur un bateau) le projeta dans un vaste hall de marbre rose. Dans la cage de l'ascenseur, avec sa longue prise de terre, s'était installé le bureau des renseignements. On y voyait déjà le visage rieur d'une femme.

Après plusieurs pas dus à l'inertie, le nouveau venu s'arrêta devant un vieux portier à casquette galonnée d'un zigzag doré et lui demanda d'une voix gaillarde :

— Alors, le vieux, c'est pour bientôt, le crématoire[52] ?

— Pour bientôt, mon bon Monsieur, lui répondit le portier avec un sourire épanoui. On va bientôt y aller, dans notre colombaire soviétique.

Il fit même un geste des deux mains, son bon visage exprimant qu'il était prêt à se soumettre dès qu'il serait nécessaire au cérémonial de l'incinération.

On s'apprêtait alors à construire à Tchernomorsk un crématorium, avec un emplacement pour les urnes funéraires, c'est-à-dire un columbarium, et cette innovation de la direction des Pompes funèbres avait eu pour don d'amuser beaucoup les habitants. Peut-être était-ce à cause des mots nouveaux — crématorium, columbarium —, ou peut-être parce qu'ils trouvaient cocasse que l'on pût faire brûler les hommes comme des bûches. Toujours est-il qu'ils ne cessaient d'aborder vieux et vieilles dans les rues et les tramways aux cris de : « Pourquoi marches-tu aussi vite, la vieille ? Tu cours au crématoire ? », ou bien : « Laissez passer le vieux, il a retenu sa place au crématoire ! » Chose étonnante, l'idée de l'incinération avait plu au troisième âge, en sorte que les joyeuses plaisanteries ne suscitaient qu'approbations de leur part. D'ailleurs les histoires funèbres, jusqu'alors tenues pour incorrectes et discourtoises, s'étaient mises à avoir autant de succès à Tchernomorsk que les histoires juives ou caucasiennes, et étaient appréciées de tout le monde.

L'employé contourna au pied de l'escalier une femme nue dont la main de marbre tenait très haut une torche électrique, considéra avec déplaisir l'affiche ainsi rédigée :

L'ÉPURATION[53] D'HERCULE VIENT DE COMMENCER.
À BAS LES CONSPIRATEURS QUI S'ENTRAIDENT EN SILENCE !

et monta au premier. Il travaillait à la comptabilité. Le travail ne commençait que dans un quart d'heure, et pourtant on pouvait déjà voir à leurs postes de travail Sakharkov, Dreyfus, Tézohiménitski, Muzikant, Tchévajevskaïa, Kukuschkind, Borissokhliebski et Lapidus junior[54]. Ils ne craignaient nullement l'épuration, comme ils ne cessaient de se l'assurer l'un à l'autre, mais s'étaient quand même mis, depuis un certain temps, à arriver au travail d'aussi bonne heure que possible. Profitant des dernières minutes de temps libre qu'il leur restait, ils étaient en train de bavarder tous ensemble bruyamment. Leurs voix résonnaient sourdement dans la grande salle jadis affectée au restaurant, ce dont témoignaient encore le plafond à caissons de chêne et les murs à fresques où gambadaient avec de terrifiants sourires ménades, naïades et dryades.

— Vous connaissez la nouvelle, Koreïko ? lui demanda Lapidus junior. Vraiment, vous n'êtes pas au courant ? Non ? Alors vous allez être épaté.

— Quelle nouvelle ? Bonjour, camarades ! ajouta Koreïko. Bonjour, Anna Vassilievna !

— Vous ne le devineriez jamais ! disait cependant Lapidus junior avec satisfaction. Le comptable Berlaga a été envoyé à l'asile.

— Qu'est-ce que vous dites ? Berlaga ? Mais il est tout à fait normal !

— Jusqu'à hier soir, il était tout à fait normal, mais depuis aujourd'hui il est tout à fait anormal, intervint Borissokhliebski. C'est un fait prouvé. Son beau-frère m'a téléphoné. Un trouble psychique très grave : le dérangement du nerf du talon.

— La seule chose qui m'étonne, c'est que nous n'ayons pas tous ce nerf dérangé, fit observer d'une voix lugubre Kukuschkind en regardant ses collègues à travers les verres ovales de ses lunettes nickelées.

— Arrêtez donc de croasser, fit Tchévajevskaïa, vous nous fichez toujours le cafard.

— C'est quand même dommage pour Berlaga, s'écria Dreyfus, en faisant pivoter son fauteuil pour faire face à l'assemblée.

Celle-ci acquiesça en silence. Seul Lapidus junior sourit d'un air mystérieux, et l'on se mit à parler de la folie en général. On évoqua la conduite de certains maniaques, on rapporta des anecdotes concernant des fous célèbres.

— Moi qui vous parle, s'exclama Sakharkov, j'avais un oncle fou qui se prenait à la fois pour Abraham, pour Isaac et pour Jacob. Vous ne pouvez imaginer le vacarme qu'il faisait !

— La seule chose qui m'étonne, fit le vieux Kukuschkind d'une voix métallique en essuyant posément ses lunettes avec un pan de son veston, la seule chose qui m'étonne, c'est que nous ne nous prenions pas tous pour Abraham (le vieux renifla), pour Isaac...

— Et pour Jacob ? demanda malicieusement Sakharkov.

— Oui ! Et pour Jacob ! glapit Kukuschkind. Et pour Jacob ! Justement pour Jacob, Nous vivons à une époque si nerveuse... Moi, quand je travaillais à la banque Sikomorski et Tsarévitch, nous ne savions pas ce que c'était qu'une épuration.

En entendant le mot « épuration », Lapidus junior tressaillit, prit Koreïko par le bras et l'emmena vers une gigantesque fenêtre à vitraux

représentant deux chevaliers gothiques.

— Vous ne savez pas encore le plus intéressant au sujet de Berlaga, chuchota Lapidus. Berlaga est en aussi bonne santé que vous et moi.

— Comment ? Il n'est pas à l'asile ?

— Si, il y est, répondit Lapidus en souriant avec finesse. Toute l'astuce est là. Il a simplement pris peur de l'épuration et décidé de se faire interner jusqu'à la fin de l'orage. Il simule la folie. À l'heure qu'il est, il est probablement en train de rugir ou de rire aux éclats. En voilà un malin ! On peut lui tirer son chapeau.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Des parents douteux ? L'élément de classe antagoniste[55] ?

— Oui, des parents douteux, mais lui-même aussi. Entre nous soit dit, il a possédé autrefois une pharmacie. Qui pouvait se douter qu'il y aurait une révolution ? Les gens se débrouillaient : l'un avait une pharmacie, l'autre avait même une usine. Personnellement, je n'y vois rien de mal. Qui pouvait prévoir ?

— Il fallait prévoir, fit froidement Koreïko[56].

— C'est bien ce que je dis, s'empressa d'ajouter Lapidus. Ces gens-là ne devraient pas occuper d'emplois dans des établissements soviétiques.

Et après avoir regardé Koreïko avec des yeux écarquillés, il se dirigea vers sa table.

La salle était maintenant remplie d'employés. On avait sorti des tiroirs les règles en métal flexible aux reflets de harengs argentés, les bouliers à grains en bois de palmier, les registres épais, striés de raies roses et bleues, et une foule d'ustensiles de bureau de toutes tailles. Tézohiménitski arracha à l'éphéméride la feuille de la veille, tandis qu'un des jeunes employés avait déjà planté ses dents de loup dans un long sandwich au pâté de mouton.

À son tour, Koreïko s'installa à sa place. Ses coudes halés bien calés sur la table, il se mit à faire des annotations dans le registre des comptes courants.

Alexandre Ivanovitch Koreïko, l'un des employés les plus insignifiants de la maison Hercule, était un homme dans les derniers feux de la jeunesse : il était âgé de trente-huit ans. Il avait un visage rouge comme la cire à cacheter, des sourcils jaunes comme les blés et des yeux tout blancs. Sa moustache à l'anglaise évoquait, elle aussi, par sa couleur, une

quelconque graminée. Son visage eût semblé jeune sans les longues rides de caporal qui sillonnaient grossièrement ses joues et son cou. Dans son travail aussi, Alexandre Ivanovitch faisait penser à un rengagé : il était consciencieux, travailleur, obséquieux et balourd.

— Il est trop timide, disait de lui le chef de la comptabilité, un peu trop soumis et dévoué. Il suffit qu'on ouvre une souscription pour un emprunt d'État et il est le premier à souscrire pour le montant de ses appointements. Et il ne gagne que quarante-six roubles ! Je me demande bien comment il peut vivre avec une telle somme...

Alexandre Ivanovitch Koreïko possédait un don très particulier : il était capable de multiplier et de diviser instantanément des nombres de trois et même de quatre chiffres. Malgré cela, Koreïko passait pour un garçon assez stupide.

— Écoutez, Alexandre Ivanovitch, lui demandait son voisin, combien font 836 multipliés par 423 ?

— 353 628, répondait Koreïko au bout d'un temps très bref.

Le voisin ne se donnait pas la peine de vérifier le résultat, sachant que ce balourd de Koreïko ne se trompait jamais.

— Un autre, à sa place, ferait fortune, disaient d'une seule voix Sakharkov, Dreyfus, Tézohiménitski, Muzikant, Tchévajevskaïa, Borissokhliebski, Lapidus junior, ce vieil imbécile de Kukuschkind et même Berlaga, le comptable réfugié chez les fous. Lui, c'est un nigaud. Il n'en sortira jamais, de ses quarante-six roubles mensuels.

Naturellement, les collègues d'Alexandre Ivanovitch, et même le camarade Arnikov, chef de la comptabilité, et jusqu'à Gazelle Mikhaïlovna, la secrétaire particulière du camarade Polykhaïev, directeur général d'Hercule, en un mot tous auraient été excessivement surpris d'apprendre qu'Alexandre Ivanovitch Koreïko, le plus humble des employés de bureau, avait mystérieusement transporté, il y avait à peine une heure, une valise d'une gare à une autre, valise qui ne contenait nullement un pantalon Centenaire d'Odessa, non plus qu'un poulet bouilli ou bien encore les *Tâches du komsomol dans les campagnes*, mais la somme de dix millions de roubles en devises étrangères et nationales.

En 1915, le petit bourgeois Sacha Koreïko était un de ces paresseux de vingt ans que l'on nomme fort justement « lycéens à la retraite ». Il n'avait pas achevé ses études au gymnase, ne travaillait pas, passait ses

journées à flâner sur le boulevard et vivait aux crochets de ses parents. Son oncle, qui était expéditionnaire chez le commandant de la Région militaire, l'avait fait exempter du service ; aussi écoutait-il sans crainte les hurlements déments du vendeur à la criée :

— Dernières nouvelles du front ! Les nôtres attaquent ! Dieu soit loué ! Beaucoup de morts et de blessés ! Dieu soit loué !

À cette époque, Sacha Koreïko se représentait l'avenir de la manière suivante : il se promenait et soudain, près d'une gouttière couverte d'étoiles de zinc, juste à côté du mur, il trouvait un portefeuille cramoisi, au cuir craquant comme une selle. Ce portefeuille contenait beaucoup d'argent : deux mille cinq cents roubles... Et, par la suite, tout marchait comme sur des roulettes.

Il se représentait si souvent cette trouvaille qu'il savait même l'endroit précis où elle aurait lieu : rue de la Victoire-de-Poltava, dans un angle asphalté formé par une saillie de la maison, auprès de la gouttière étoilée. C'est là que se trouvait son bienfaiteur de cuir, à peine poudré de fleur d'acacia et voisinant avec un mégot écrasé. Il se rendait chaque jour rue de la Victoire-de-Poltava, mais, à son grand étonnement, n'y trouvait jamais de portefeuille. Il remuait la poussière du bout de son stick de lycéen et contemplait stupidement la plaque émaillée fixée à l'entrée d'une maison : « *Y. M. Solovieïski, inspecteur des impôts* ». Sacha, hébété, se traînait alors chez lui, s'effondrait sur le canapé de peluche rouge et se remettait à rêver richesses, dans le bruit assourdissant que produisaient son cœur et ses artères. Il avait le pouls bref, coléreux et impatient.

La Révolution de 1917 le chassa de son canapé en peluche. Il comprit qu'il pouvait devenir l'heureux héritier de riches inconnus. Son flair lui dit que le pays regorgeait de monceaux d'or abandonnés, de bijoux, de meubles somptueux, de tableaux et de tapis, de fourrures et de services de table tous privés de maîtres. Il s'agissait seulement de ne pas rater l'occasion et de mettre au plus vite la main sur toutes ces richesses.

Il était encore jeune et bête. Il s'empara d'un vaste appartement dont le propriétaire avait eu la bonne idée de partir pour Constantinople sur un navire français et se mit ouvertement à y habiter. Pendant une semaine, il s'habitua à l'existence du riche marchand disparu, buvant le muscat qu'il trouvait dans sa cave pour accompagner le hareng de ses rations

alimentaires et liquidant au marché diverses babioles trouvées dans l'appartement. Il fut extrêmement surpris lorsqu'on l'arrêta.

Il ressortit de prison cinq mois plus tard. Il n'avait pas abandonné ses projets de fortune, mais avait compris que la réussite dépendait de trois facteurs : dissimulation, obscurité et échelonnement dans le temps. Ayant besoin d'une carapace protectrice, il la trouva sous l'aspect de hautes bottes orange, d'un pantalon de cheval bleu où il flottait et d'une tunique à longues basques : le costume d'un inspecteur du ravitaillement.

À cette époque inquiète, tout ce qui sortait des mains des hommes les servait moins bien qu'auparavant : les maisons ne protégeaient plus du froid, la nourriture ne rassasiait pas, l'électricité ne s'allumait qu'à l'occasion de quelque rafle importante contre les déserteurs et les gangsters, l'eau ne dépassait pas le niveau du rez-de-chaussée et les tramways avaient totalement cessé de fonctionner. Par contre, les éléments naturels étaient tous devenus plus méchants et plus dangereux : les hivers étaient plus rigoureux, le vent plus violent et les hommes qui prenaient froid, au lieu de rester alités trois jours, mouraient dans le même laps de temps. Des groupes de jeunes gens aux occupations mal définies erraient de par les rues et chantaient à tue-tête la chanson de l'argent dévalué :

V'là t'y pas qu'j'entre au buffet,
Mais j'ai pus de ptit'monnaie,
Changez-moi dix millions, s'y'ou plaît...

Koreïko constatait avec inquiétude que l'argent qu'il récoltait au prix de mille ruses fondait à vue d'œil. Le typhus se mit à faucher les gens par milliers. Sacha revendit au marché noir des médicaments préalablement volés dans les entrepôts et gagna sur le typhus cinq cents millions. En un mois l'inflation réduisit ce gain à cinq millions. Sur le sucre il gagna un milliard. La dévalorisation le réduisit en poussière.

Une de ses meilleures affaires pendant cette période fut le détournement d'un train de vivres que l'on envoyait vers la Volga affamée, avec Koreïko pour diriger le convoi. Parti de Poltava en direction de Samara, le train n'arriva pas à Samara, sans pourtant revenir à Poltava. Il s'était évanoui sans laisser de traces. Alexandre Ivanovitch disparut par la même occasion[57].

48. Allusion à la multiplication des mouchards, même s'il faut faire ici la part à la paranoïa du voleur.

49. Cette description lyrique et tendre, tout en étant précise, de l'Odessa des auteurs (exilés à Moscou) rappelle celles qu'avaient faites Balzac des boulevards parisiens, Gogol de l'avenue de la Néva à Saint-Pétersbourg, et bien d'autres encore. L'entreprise Hercule, dont il sera abondamment question, est la copie du Grand Hôtel de Moscou, rue Deribassovka, tout comme le café Floride correspond à l'ancien café Falconi (devenu siège de l'Aéroflot) et l'église polonaise du ch. 17 à un pâté de maisons proche de la poste centrale.

50. Extraverti par excellence, Ostap Bender se définit par son langage, ses formules, son humour, son adaptabilité aux circonstances. Non moins intelligent que lui, son opposé Koreïko s'est fabriqué un type introverti, avec un langage plat, des formules bureaucratiques, une absence à peu près totale d'humour et cette petite valise apparemment minable.

51. Signe d'élégance ? Le plus souvent, d'addiction alcoolique. La *troïnoj odekolon* était de ce fait introuvable dans les magasins (de même que l'alcool à 96° dans les pharmacies).

52. Le premier crématorium avait été édifié à Moscou en 1927, sur le territoire de l'ancien monastère du Don (heureusement préservé), et était présenté comme un des symboles parfaits de « l'humanisme soviétique », et aussi de son athéisme.

53. L'*épuration* des cadres constitue un élément essentiel de la vie intérieure de l'URSS à partir de 1929. Il s'agissait d'éliminer les mauvais éléments (paresseux, ivrognes, débauchés…), mais surtout de renouveler toute la composition sociale du pays. Aussi le critère numéro un était-il l'origine. On interrogeait les employés, ouvriers, enseignants sur leurs opinions, leur passé, et surtout leurs parents et même grands-parents. Vivant dans la crainte perpétuelle de perdre leur emploi, les Soviétiques s'« autocritiquaient » (comme on fait une confession aux prêtres), perdaient toute dignité et finissaient par défendre eux-mêmes la délation, la violence et l'arbitraire : Orwell a décrit ce processus en le systématisant dans son roman *1984*, où il imagine qu'il a été étendu à tout l'univers.

54. Les noms de famille sont extraordinairement pittoresques à Odessa, certains ayant été « judaïsés » dans cette ville où Alexandre III avait fait résider des familles indésirables dans le Nord : Koukouchkine (« M. Ducoucou ») et Borissogliebski (Boris et Gleb, martyrs de la foi) ont été transformés sous l'influence du yiddish, du russe et de la laïcisation.

55. « Élément de classe antagoniste » deviendra bientôt « ennemi de classe ».

56. Homme aux graves activités criminelles passées, entré dans la clandestinité, Koreïko ne demanderait pas mieux que de devenir un dénonciateur, voire un « épurateur ». L'intelligence aiguë jointe au cynisme le plus total permettaient de faire carrière au Parti ou à la Guépéou.

57. Koreïko a un double avantage pour les auteurs : il polarise l'attention de la censure sur leur dénonciation d'un personnage odieux et antisoviétique (point positif) et permet de ne pas trop apercevoir l'attitude tout aussi intéressée d'Ostap Bender, héros du roman (point négatif).

OceanofPDF.com

V

Un empire souterrain

Les bottes orange reparurent à Moscou à la fin de l'année 1922. Un superbe pardessus verdâtre doublé de renard doré les recouvrait. Le col d'astrakan relevé, avec son envers semblable à une couverture piquée, protégeait contre le froid une trogne de gaillard à rouflaquettes style « défense de Sébastopol[58] » que surmontait un haut bonnet caucasien en fourrure de mouton.

À Moscou, en ce début de la NEP, roulaient des voitures d'un type nouveau, à phares de cristal. Vêtus de pelisses courtes doublées de lyres, on voyait dans les rues se pavaner les nouveaux riches, la tête coiffée de calottes en loutre marine. Les mocassins « gothiques » à bouts pointus commençaient à être à la mode, ainsi que les serviettes en cuir à anses et courroies de valises. Le mot « camarade » cédait peu à peu la place à celui de « citoyen », tandis que des jeunes gens qui aimaient la vie dansaient déjà dans les restaurants le one-step *Dixie* et même le fox-trot *Fleur de soleil*. Le cri des cochers des équipages de luxe dominait la ville. Au commissariat du peuple aux Affaires étrangères, le tailleur Jourkiévitch cousait nuit et jour des fracs pour les diplomates soviétiques en partance pour l'étranger.

Alexandre Ivanovitch constata avec étonnement que sa garde-robe, loin d'être, comme on se le figurait en province, un symbole de force virile et d'aisance matérielle, apparaissait ici, à Moscou, comme un reliquat du passé et jetait sur son possesseur une ombre défavorable.

Deux mois plus tard s'ouvrait boulevard de la Présentation[59] un établissement neuf dénommé « Artel de production chimique Revanche ». L'artel disposait de deux pièces. Dans la première pendait au mur le

portrait d'Engels, fondateur du socialisme scientifique. Un sourire innocent aux lèvres, Koreïko en personne trônait à ses pieds, vêtu d'un complet gris à fils de soie rouge de coupe anglaise. Disparues, les bottes orange et les grossières pattes de lapin ! Les joues d'Alexandre Ivanovitch étaient maintenant soigneusement rasées. Dans la pièce du fond se trouvait la « production ». On y voyait deux tonneaux en chêne munis de manomètres et de niveaux. L'un était posé à même le sol, l'autre juché à l'entresol. Un liquide passait de l'un à l'autre avec un gazouillis affairé le long d'un mince tuyau de bock à lavements. Lorsque le liquide avait fini de s'écouler du récipient supérieur dans l'inférieur, un gamin en bottes de feutre faisait son apparition dans l'atelier de production. Poussant des soupirs dignes d'un adulte, il puisait avec un seau le liquide remplissant le tonneau du bas et le reversait dans celui du haut. Cette manipulation complexe et hautement productive une fois achevée, le gamin retournait au bureau se chauffer, tandis que du bock à lavements parvenaient à nouveau des bruits de sanglots. Et le cycle normal reprenait, le liquide passant sans cesse d'un réservoir à l'autre.

Alexandre Ivanovitch lui-même ne savait pas très bien à quel genre de manipulations chimiques procédait l'artel Revanche. Il avait bien trop à faire pour s'occuper de chimie. Toute la journée, il courait d'une banque à l'autre en sollicitant des prêts pour l'extension de son entreprise et concluait avec les trusts des accords pour la livraison de sa production, tandis qu'on lui procurait les matières premières au prix coûtant, ce qui ne l'empêchait pas d'obtenir également les prêts demandés. La revente de ces mêmes matières premières aux usines d'État, à dix fois leur prix, lui prenait ensuite beaucoup de temps, tout comme absorbaient une grande partie de son énergie les opérations spéculatives qu'il effectuait, sur le marché noir des devises, au pied du monument aux héros de Plevna[60].

Vers la fin de l'année, banques et trusts eurent le désir de savoir quelle impulsion leur aide financière et matérielle avait imprimée à l'artel de production Revanche et si l'actif entrepreneur n'avait pas besoin d'un coup de main supplémentaire. Une commission agrémentée de barbes savantes se rendit en trois fiacres à l'artel Revanche. Longtemps, le président de la commission interrogea le visage impassible d'Engels, dans le bureau déserté, et frappa de sa canne le comptoir de sapin pour faire venir dirigeants et membres de l'artel. La porte de l'atelier de production

s'ouvrit enfin et les membres de la commission virent apparaître, un seau à la main, un enfant aux yeux rougis de pleurs.

Leur entretien avec le jeune représentant de Revanche leur apprit que la production fonctionnait à plein régime, mais que le patron n'était pas venu depuis une semaine. La commission n'eut pas longtemps à séjourner dans l'atelier. Le liquide au gazouillis si affairé qui descendait le long du tuyau à lavements ressemblait beaucoup par le goût, la couleur et la composition chimique à de l'aqua *simplex*, ce qu'il s'avéra être en définitive[61]. Lorsqu'il eut attesté ce fait proprement incroyable, le président de la commission fit « hum » et regarda les autres membres de la commission, lesquels à leur tour firent « hum ». Puis le président se tourna avec un affreux sourire vers l'enfant et lui demanda :

— Quel âge as-tu, mon petit ?

— Je viens d'avoir mes onze ans[62].

Il se répandit alors en des sanglots si pathétiques que les membres de la commission s'enfuirent en se bousculant, prirent place dans leurs fiacres et repartirent en plein émoi. En ce qui concernait les opérations financières de l'artel Revanche, les livres de comptes des banques et des trusts les firent passer aux profits et pertes, et plus exactement dans la section qui s'occupe exclusivement des pertes, et nullement des profits.

Le jour même où la commission avait avec le gamin de Revanche l'entretien si significatif dont nous venons de parler, Alexandre Ivanovitch Koreïko descendait du wagon de son sleeping dans une petite république vinicole distante de Moscou d'environ trois mille kilomètres.

Ayant ouvert la fenêtre de sa chambre d'hôtel, il vit une bourgade au milieu d'une oasis, avec des canalisations en bambou et une méchante forteresse en terre glaise, bourgade qui était protégée des sables par des peupliers et pleine d'un vacarme asiatique.

Il apprit dès le lendemain que la république en question avait entamé la construction d'un barrage. Il apprit aussi qu'on manquait constamment d'argent et que cette construction dont dépendait le sort de la république risquait d'être interrompue. L'actif entrepreneur décida aussitôt de lui venir en aide. Il enfila de nouveau ses bottes orange, se coiffa d'une calotte de soie noire carrée à la mode du pays et se rendit à la direction du chantier, une serviette pansue sous le bras.

On ne peut pas dire qu'il y fut reçu à bras ouverts ; mais il sut se conduire avec beaucoup de dignité, ne demanda rien pour lui et ne cessa d'insister sur le fait que l'électrification des provinces périphériques était une idée particulièrement chère à son cœur.

— Tout ce dont votre chantier a besoin, leur dit-il, c'est d'argent. Je vous en trouverai.

Et il proposa de compléter le chantier hydroélectrique par une entreprise annexe qui leur rapporterait de l'argent.

— Rien de plus simple. Nous allons vendre des cartes postales avec des vues du chantier et cela nous rapportera les fonds dont la construction a tant besoin. Retenez bien que vous n'aurez rien à débourser, seulement à toucher.

Alexandre Ivanovitch tranchait l'air de la paume avec autorité, ses paroles paraissaient convaincantes, son projet était sérieux et avantageux. S'étant armé d'un contrat aux termes duquel il recevrait un quart de tous les gains provenant de l'entreprise de cartes postales, Koreïko se mit au travail.

Il fallait tout d'abord des fonds de roulement. On dut les prendre sur les sommes assignées au chantier.

— Ne vous en faites pas, disait-il aux ingénieurs pour les consoler, retenez qu'à partir de maintenant vous n'aurez qu'à toucher.

Alexandre Ivanovitch se mit en selle et alla inspecter le défilé où s'élevaient déjà les parallélépipèdes de la future centrale. Il lui suffit d'un coup d'œil pour jauger la beauté des rochers de porphyre. Des photographes en char à banc lui succédèrent dans le défilé. Ils envahirent le chantier avec les échasses de leurs pieds articulés, se dissimulèrent sous des châles noirs et firent longuement cliqueter les déclencheurs de leurs appareils, Lorsque tout fut mis sur pellicule, un des photographes retira son châle et affirma d'un ton pénétré :

— Bien sûr, ils auraient mieux fait de construire leur barrage un peu plus à gauche, avec pour fond le monastère en ruines ; cela aurait été beaucoup plus pittoresque.

Comme il fallait bien imprimer les cartes postales quelque part, on décida d'édifier d'urgence une imprimerie particulière. L'argent nécessaire, là aussi, fut prélevé sur les crédits du chantier. Certains travaux qui avaient été engagés durent pour cette raison être retardés. Mais tous se

consolaient à la pensée que les bénéfices de la nouvelle entreprise permettraient de rattraper le temps perdu.

On décida de construire l'imprimerie dans le même défilé, en face du barrage. Et bientôt, vis-à-vis des parallélépipèdes de béton du barrage, se profilèrent les parallélépipèdes de béton de l'imprimerie. Les tonneaux de ciment, les tiges de fer, les briques, le gravier : tout, petit à petit, émigra d'une extrémité du défilé à l'autre. Puis les ouvriers effectuèrent à leur tour leur transfert. Le nouveau chantier payait davantage.

Six mois plus tard, on vit apparaître dans toutes les gares de la république des diffuseurs de cartes postales en pantalons à rayures. Sur les vues qu'ils proposaient, on voyait les majestueux rochers de la république vinicole entourant de non moins grandioses travaux. Dans les cafés en plein air, les théâtres, les cinémas, dans les bateaux et sur les plages, des oiselles faisaient tourner la roue des grands tambours vitrés d'une loterie de bienfaisance. Il n'y avait pas de perdants : tous recevaient une carte postale représentant le défilé et la future centrale.

Les paroles de Koreïko se réalisèrent : de toutes parts l'argent se mit à affluer. Mais Alexandre Ivanovitch ne le laissait pas s'enfuir. Ayant perçu les vingt-cinq pour cent prévus au contrat, augmentés d'une somme équivalente sous le prétexte qu'il n'avait pas encore reçu les décomptes de toutes les caravanes de diffusion, il investissait le reste dans l'extension de son œuvre de bienfaisance.

— Nous devons être des patrons avisés, disait-il d'une voix douce. Préparons d'abord le terrain comme il convient ; les bénéfices n'en seront que plus grands.

Prise à la centrale, l'excavatrice *Marion* se mit à creuser les fondations d'une nouvelle imprimerie et le travail cessa totalement sur le chantier de la centrale. Là où avaient travaillé les ouvriers, on ne vit plus que l'activité fébrile des photographes et les éclairs de leurs châles noirs.

L'affaire marchait pour le mieux et Alexandre Ivanovitch, dont le visage arborait en permanence un honnête sourire soviétique[63], se mit à imprimer des photos d'acteurs de cinéma.

Ainsi qu'il est d'usage, une automobile brinquebalante arriva un beau soir avec une commission d'enquête. Alexandre Ivanovitch n'eut garde de s'attarder. Il jeta un dernier regard sur les fondations lézardées de la

centrale et sur le panorama, grandiose dans le soleil couchant, de l'entreprise annexe, et prit la poudre d'escampette.

— Hum ! fit le président de la commission en fouillant avec sa canne dans les lézardes des fondations. Où est donc le barrage ?

Il regarda les membres de la commission et ceux-ci firent « hum » à leur tour. Nulle part on ne voyait de barrage. Par contre le bâtiment de la typographie, où entra la commission, offrait le spectacle d'une activité bouillonnante. Les lampes violettes brillaient, les machines à imprimer battaient des ailes avec entrain. Trois d'entre elles faisaient cuire le défilé en une seule couleur, tandis que de la quatrième qui était polychrome tombaient, comme de la manche d'un tricheur, des cartes postales représentant Douglas Fairbanks, un masque noir recouvrant la moitié de sa bobine rondouillarde et samovaroïde, l'adorable Lya de Putti et ce brave garçon aux yeux écarquillés qui a pour nom Monty Banks.

Il y eut après cette soirée mémorable plus d'un « procès pour l'exemple » dans le défilé ouvert à tous les vents. Mais Alexandre Ivanovitch put rajouter à son capital un demi-million de roubles[64].

Son pouls bref et coléreux battait alors avec la même impatience qu'autrefois. Il sentait qu'il fallait profiter du moment où l'ancien type d'économie venait de s'évanouir, sans que le type nouveau se fût encore définitivement fixé, pour constituer un capital important. Mais déjà il savait que toute lutte à visage découvert ayant pour fin l'enrichissement personnel était impensable au pays des Soviets[65]. Aussi considérait-il avec un sentiment de supériorité les *nepmen* qui achevaient de « pourrir », comme on disait alors, sous leurs enseignes :

PRODUITS DU TRUST DE LAINE PEIGNÉE

B.A. LEÏBÉDIEV[66]

BROCART ET RÉCIPIENTS POUR ÉGLISES ET CLUBS

COMMERCE D'ÉPICERIE H. ROBINSON ET M. VENDREDI

L'étau de l'appareil d'État faisait déjà craquer les cartilages financiers de Leïbédiev et de Vendredi, tout comme ceux des pseudo-artels musicaux folkloriques du type « Tambourins et Clochettes ». Koreïko comprit que le seul trafic désormais possible était exclusivement souterrain et basé sur un secret absolu. Toutes les crises qui secouaient l'économie en gestation lui

profitaient ; tout ce que l'État perdait était pour lui synonyme de bénéfices. Il s'infiltrait dans chacune des brèches du réseau d'approvisionnements et en ressortait avec sa petite centaine de mille. Il spéculait sur les biscuits, le sucre, le drap, les textiles, en un mot sur tout. Et il était seul, absolument seul avec ses millions. Des petits et de grands filous travaillaient pour lui dans différentes régions du pays, mais sans savoir pour qui. Koreïko n'agissait que par intermédiaires et lui seul connaissait la longueur de la chaîne par laquelle l'argent arrivait jusqu'à lui.

À midi juste, Alexandre Ivanovitch repoussa le registre des comptes courants et attaqua son déjeuner. Il sortit d'un tiroir un navet cru déjà épluché et, le regard dignement fixé devant lui, le mangea. Puis il avala, froid, un œuf à la coque. Les œufs à la coque mangés froids sont d'un goût détestable et un homme normal et au tempérament jovial n'y consentirait pour rien au monde. Mais Koreïko ne mangeait pas : il se nourrissait. Il ne déjeunait pas, il accomplissait un processus physiologique d'ingestion de matières grasses, de vitamines et d'hydrates de carbone en quantités suffisantes.

Tous les Herculéens concluaient leur repas par du thé. Koreïko avalait un verre d'eau bouillie, un morceau de sucre dans la bouche. Le thé provoque une élévation de l'activité cardiaque, et Koreïko prenait soin de sa santé.

Le possesseur des dix millions ressemblait à un boxeur préparant rationnellement sa victoire. Il suit un régime, ne fume pas, ne boit pas, s'efforce d'éviter les émotions, s'entraîne, se couche tôt. Tout cela pour pouvoir monter le jour prévu en triomphateur sur le ring illuminé. Alexandre Ivanovitch voulait rester jeune et frais pour le jour où tout redeviendrait comme autrefois et où il pourrait sortir de la clandestinité afin d'ouvrir sans crainte sa petite valise si ordinaire. La venue de ce jour ne faisait nul doute pour lui. Il gardait ses forces pour le retour du capitalisme[67]. Et afin que personne ne se doutât de cette deuxième vie qui était sa raison d'être, il menait une existence proche de la mendicité, en s'efforçant de demeurer dans les limites du salaire de quarante-six roubles qu'il recevait en échange du travail insipide et pitoyable effectué par lui dans ce service de la comptabilité aux murs ornés de ménades, dryades et naïades.

58. C'est-à-dire comme en portaient Nicolas Ier ou Tolstoï jeune officier à l'époque du siège de Sébastopol par les forces franco-britanniques (guerre de Crimée, 1855).

59. De Jésus au Temple (2 février, fête religieuse appelée populairement « Chandeleur »).

60. Ou Pleven (Bulgarie), lieu de victoire sur la Turquie (1877). Ce monument se trouve à immédiate proximité du Comité central du Parti : lieu de rencontre ironique, car peu vraisemblable. Imaginons ce genre d'opérations délictueuses faites à Paris place Beauveau.

61. Dans *Les Aventures de Tchitchikov*, œuvre de jeunesse de Boulgakov au titre gogolien (1922), l'aventurier avait « fondé un trust pour fabriquer du fer à partir de la sciure de bois et obtenu de nouveaux crédits ».

62. Citation de Nekrassov (*Les Enfants des paysans*). Il y avait alors un véritable culte, dénoncé ici, de ce poète peintre de la misère paysanne au XIXe siècle. Quoique excellent (dans le genre de Hugo), il était déjà devenu insupportable aux lecteurs, tout comme plus tard Maïakovski.

63. Il est à peine besoin de souligner combien une expression comme « un honnête sourire soviétique », appliquée à un ignoble escroc, peut sentir le soufre.

64. Tout le chapitre 5, qui n'existait pas dans la première version du roman (journalistique), a bénéficié du voyage qu'Ilf et Petrov avaient fait en 1930 en Asie centrale à l'occasion de l'inauguration du Turksib. Son premier objectif était d'abuser la censure en dépeignant l'un des plus grands « chantiers du socialisme » (Cf. plus bas ch. 26 à 31).

65. Phrase à double sens : quelle différence y avait-il alors entre Koreïko, escroc intégré au système soviétique au point de devenir indétectable, et les dirigeants politiques ? Ceux qui étaient vertueux comme Robespierre l'étaient-ils restés ? Et Staline, ancien braqueur de banques ?

66. Autre nom typiquement odessite : Lébédiev (« M. Ducygne ») est devenu Leïbédiev.

67. Quinze ans après la révolution d'Octobre, avec la valse des dirigeants politiques, on pouvait en effet croire à un possible retour de l'ordre ancien (Koreïko y reviendra au ch.31).

OceanofPDF.com

VI

L'*Antilope-gnou*

La caisse verte aux quatre escrocs s'était donc élancée en caracolant sur la route fumante de poussière. La voiture était soumise à l'assaut des mêmes forces naturelles qu'un nageur qui se baignerait pendant une tempête. Tantôt c'était une ornière qui surgissait brusquement et la déportait sur le côté, tantôt des trous qui l'aspiraient traîtreusement. Ainsi ballottée de droite et de gauche, elle était, de surcroît, mitraillée par la poussière de la route, rouge en cette heure de soleil couchant.

— Écoutez, l'étudiant, dit Ostap au nouveau voyageur déjà remis de ses frayeurs et assis insouciamment aux côtés du commandant de bord, comment avez-vous pu violer les termes de la convention de Soukhariev, cet honnête traité approuvé par le tribunal de la Société des Nations ?

Panikovski fit semblant de ne pas entendre et se tourna même de l'autre côté.

— Et d'ailleurs, poursuivit Ostap, vous semblez avoir en général la main plutôt malheureuse. Ainsi nous venons d'être les témoins d'une scène révoltante. Des Arbatoviens vous couraient après parce que vous leur aviez dérobé une oie.

— Des êtres stupides et misérables ! bougonna Panikovski d'un air fâché.

— Ah, oui ? dit Ostap. Et vous-même, je suppose que vous vous prenez pour un médecin des pauvres, un bienfaiteur public ? Pour un gendeman ? Alors, écoutez-moi : s'il vous vient à l'esprit, comme à un véritable gentleman, de faire des inscriptions sur vos manchettes, je vous conseille de les faire à la craie.

— Pourquoi ? demanda avec irritation le nouveau passager.

— Parce qu'elles sont complètement noires. Ne serait-ce pas de crasse ?

— Vous êtes un être stupide et misérable, prononça rapidement Panikovski.

— Et vous me dites cela à moi, votre sauveur ? demanda suavement Ostap. Adam Casimirovitch, veuillez arrêter une minute votre véhicule. Je vous remercie. Choura, mon très cher, rétablissez, je vous prie, le *statu quo*.

Balaganov ignorait ce que pouvait bien signifier le « *statu quo* », mais il s'orienta d'après l'intonation d'Ostap. Un sourire dégoûté aux lèvres, il prit Panikovski sous les bras, le souleva hors de la voiture et le déposa délicatement au bord de la route.

— Maintenant, l'étudiant, retournez à Arbatov, fit sèchement Ostap. Les propriétaires de l'oie vous attendent avec impatience. Nous n'avons pas besoin de rustres, étant rustres nous-mêmes. Partons.

— Je ne le ferai plus ! implora Panikovski. Je suis nerveux !

— À genoux ! ordonna Ostap.

Panikovski tomba sur les genoux. On aurait dit qu'on lui avait coupé les jambes.

— Bon ! dit Ostap. Votre pose me satisfait. Nous vous reprenons sous conditions, et jusqu'au premier manquement à la discipline, en qualité de bonne à tout faire.

Ayant chargé de nouveau le rustre repentant, l'*Antilope-gnou* reprit la route avec des balancements de corbillard.

Une demi-heure plus tard, la voiture s'engageait sur la grand-route de Novozaïtsev et pénétrait sans ralentir dans un village. La population s'était rassemblée auprès d'une maison en rondins surmontée d'une antenne radio tordue et noueuse. Un homme au visage rasé se détacha du groupe d'un air résolu ; il tenait à la main un papier.

— Camarades, s'écria-t-il d'un ton courroucé, notre séance solennelle est ouverte ! Permettez-moi, camarades, de considérer ces applaudissements…

Il avait certainement rédigé un discours de bienvenue, car il s'apprêtait déjà à regarder sur son papier. Mais remarquant que la voiture ne s'arrêtait pas, il jugea inutile d'entrer dans les détails.

— Cotisons tous au Fonds de Réfection des Routes[68] ! cria-t-il précipitamment, en regardant Ostap qui approchait. Organisons la

production en série des automobiles soviétiques ! Le coursier de fer doit remplacer la jument villageoise[69] !

Et poursuivant de la voix l'automobile qui s'éloignait déjà, criant pour dominer les vivats de la foule, il réussit à placer un dernier slogan :

— L'automobile n'est pas un luxe, mais un moyen de transport[70] !

À l'exception d'Ostap, les passagers de l'*Antilope* avaient été quelque peu troublés par cette réception trop solennelle. N'y comprenant rien, ils se trémoussaient sur leurs sièges comme moineaux au nid. Panikovski, en particulier, qui ne goûtait guère les vastes rassemblements d'honnêtes gens, s'était peureusement pelotonné dans la voiture, en sorte que les villageois ne pouvaient apercevoir de sa personne que le fond crasseux de son chapeau de paille. Ostap, lui, était resté parfaitement calme. Il avait ôté sa casquette à coiffe blanche, et répondu aux acclamations des villageois en inclinant majestueusement la tête de droite et de gauche.

— Améliorez l'état des routes ! leur criait-il. *Merci* de votre accueil ! Et l'auto roula de nouveau sur la route blanche qui coupait en deux la vaste plaine paisible.

— Ils ne vont pas nous poursuivre ? s'inquiéta Panikovski. Pourquoi cette foule ? Qu'est-il arrivé ?

— C'est tout simplement qu'ils n'ont jamais vu d'auto, proposa Balaganov.

— L'échange de vues se poursuit, fit remarquer Ostap. La parole est au chauffeur du véhicule. Qu'en pensez-vous, Adam Casimirovitch ?

Le chauffeur réfléchit un instant, effraya d'un coup de matchiche un chien stupide accouru sur la chaussée et exprima l'avis que la foule s'était assemblée à l'occasion d'une fête votive.

— Ces fêtes-là, expliqua le chauffeur de l'*Antilope*, existent souvent dans les villages.

— Ouais, fit Ostap. Je vois maintenant clairement que je suis tombé parmi des sauvages, des va-nu-pieds sans instruction supérieure. Ah, enfants, chers enfants du lieutenant Schmidt, pourquoi ne lisez-vous pas les journaux ? Il faut les lire. Ils sèment assez souvent le bon, l'éternel et le raisonnable[71].

Ostap sortit de sa poche un numéro des *Izviestia* et lut d'une voix forte à l'équipage de l'*Antilope* un entrefilet concernant la grande course d'endurance Moscou-Kharkov-Moscou[72].

— Nous nous trouvons maintenant, ajouta-t-il assez content de lui-même, sur le tracé de cette course, à environ cent cinquante kilomètres de la voiture de tête. Je suppose que vous avez compris ce que je veux dire ?

Les sous-ordres de l'équipage gardèrent le silence. Panikovski déboutonna son veston et se gratta la poitrine sous sa cravate de soie sale.

— Donc, vous n'avez pas compris ? Il faut croire que, dans certains cas, même la lecture des journaux s'avère impuissante. Eh bien, je vais entrer dans les détails, quoique cela ne soit pas dans mes habitudes. *Primo* : les paysans ont pris notre *Antilope* pour la voiture de tête. *Secundo* : non seulement nous ne refusons pas cet honneur, mais nous allons demander à tout le monde, institutions officielles et personnes privées, de nous prêter le concours dont nous avons besoin, en insistant précisément sur le fait que nous sommes la voiture de tête. *Tertio*... Mais il vous suffit des deux premiers points. Il est tout à fait clair que, pendant un certain temps, nous réussirons à garder la tête de la course en recueillant les fruits, la crème et autres produits alimentaires obligeamment prévus pour d'autres que nous par les organisateurs de cette entreprise hautement civilisée.

Le discours du Grand Combinateur fit une impression considérable. Kozlewicz regardait parler le commandant de bord avec une expression débordant de dévouement ; Balaganov riait aux éclats, tout en frottant ses mèches rousses entre les paumes de ses mains. Quant à Panikovski, qui sentait déjà l'avant-goût d'un riche butin privé de risques, il poussait des hourras.

— Bon, assez d'émotions, dit Ostap. L'obscurité ne cessant d'augmenter, je déclare la soirée ouverte. Arrêtons-nous !

La voiture stoppa et les Antilopiens fatigués mirent pied à terre, Dans les blés mûrissants, les grillons forgeaient leur humble petit bonheur. Les voyageurs s'étaient déjà assis en cercle au bord de la route, que la vieille *Antilope* ne parvenait pas à se calmer. Parfois c'était la carrosserie qui émettait un craquement, parfois le moteur d'où parvenait un tintement.

Dans son inexpérience, Panikovski avait allumé un brasier tel qu'on aurait dit qu'un village entier était en feu ; les flammes reniflaient et se tordaient de tous côtés. Pendant que ses compagnons luttaient contre la colonne de feu[73], Panikovski courbé en deux s'enfuit dans les champs et en revint avec un concombre crochu encore tiède.

— Ne faites pas de la nourriture une religion, lui dit Ostap en le lui arrachant, et il mangea lui-même le légume.

On soupa grâce à Kozlewicz, qui avait eu la prévoyance d'emporter du saucisson, et on s'endormit sous les étoiles.

— Allons, dit Ostap à Kozlewicz quand il s'éveilla à l'aube, préparez-vous dignement. Une journée comme celle qui nous attend aujourd'hui, votre baquet à moteur n'en a jamais connue et n'en connaîtra jamais d'autre.

Balaganov s'empara d'un seau cylindrique portant l'inscription « *Maternité d'Arbatov* » et courut chercher de l'eau à la rivière. Adam Casimirovitch souleva le capot de son véhicule, plongea les mains dans le moteur et se mit à tripoter ses entrailles de cuivre. Quant à Panikovski, il s'adossa à l'une des roues et se mit à observer tristement, sans cligner les yeux, le segment de soleil rouge-airelle qui se levait à l'horizon. Il avait un visage ridé avec une quantité de traits typiquement séniles : poches sous les yeux, veinules agitées de tremblements, plaques rougeâtres. C'était le visage d'un homme qui a vécu une longue vie honnête, possède des enfants adultes, boit le matin pour sa santé du café à la chicorée et écrit de temps à autre sous le pseudonyme « L'Antéchrist » dans le journal mural de l'entreprise où il est employé.

— Voulez-vous que je vous raconte la façon dont vous mourrez ? demanda soudain Ostap à Panikovski.

Le vieillard sursauta et se détourna.

— Cela se passera ainsi. Un jour où vous rentrerez dans votre chambre froide et déserte de l'hôtel *Marseille*, dans le petit chef-lieu d'arrondissement où vous aura conduit votre profession, vous vous sentirez brusquement mal. Une de vos jambes se refusera à fonctionner. Vous resterez couché sur une banquette en bois, affamé et le visage hirsute, et personne, Panikovski, personne ne viendra vous rendre visite, personne n'aura pitié de vous. Vous n'avez pas eu d'enfants par avarice, et les femmes que vous avez eues, vous les avez abandonnées. Vous allez souffrir une semaine entière. Votre agonie sera affreuse. Vous mourrez lentement et tout le monde en aura assez. Vous ne serez pas encore tout à fait mort que le gérant de l'hôtel, ce bureaucrate, aura déjà envoyé une note au service du logement afin d'obtenir un cercueil gratuit destiné… Quels sont vos nom et patronyme ?

— Mikhaïl Samuelévitch, répondit Panikovski ahuri.

— ... un cercueil gratuit destiné au citoyen Panikovski M.S. Mais ne pleurez pas. Vous tiendrez bien encore un an ou deux. Et maintenant, au travail. Nous devons nous préoccuper de l'aspect relations publiques de notre expédition.

Ostap prit dans la voiture sa trousse de médecin accoucheur et la posa sur l'herbe.

— Ceci est mon bras droit, dit le Grand Combinateur en flattant les flancs rebondis et boudinés de la trousse. Il y a là tout ce dont peut avoir besoin un citoyen élégant de mon âge et de mon envergure.

Ostap Bender s'accroupit au-dessus de sa trousse, comme un prestidigitateur chinois ambulant au-dessus de son sac magique, l'ouvrit et se mit à en retirer divers objets. Ce fut d'abord un brassard rouge marqué « *Service d'ordre* » en caractères dorés. Suivirent sur l'herbe une casquette de milicien aux armes de Kiev, quatre jeux de cartes strictement identiques et toute une liasse de documents munis de sceaux violets. L'équipage de l'*Antilope*, bouche bée, faisait cercle. Et de nouveaux objets ne cessaient d'apparaître.

— Vous, mes pigeons, leur dit Ostap, vous ne comprendrez naturellement jamais pourquoi un honnête pèlerin soviétique tel que moi ne peut se passer d'une blouse de médecin.

Outre la blouse, la trousse recelait un stéthoscope.

—Je ne suis pas chirurgien, reprit-il, Je suis névropathologue et psychiatre. Ce qui m'intéresse, ce sont les âmes de mes clients. Malheureusement, je ne rencontre jamais que des âmes stupides.

Il tira encore à la lumière du jour un alphabet pour sourds-muets, des cartes postales de charité, divers badges émaillés et une affiche le représentant lui-même en turban et pantalon bouffant. L'affiche comportait le contenu suivant :

CHEZ NOUS PROCHAINEMENT !!!!

UN ILLUSTRE BRAHMANE ET YOGI DE BOMBAY !

LE FILS DU GRAND COSTAUD !

LE DISCIPLE FAVORI DE RABINDRANATH TAGORE !

JOCHANAAN MAROUSSIDZÉ

(Artiste émérite de l'Union Soviétique)
Ses numéros à la Sherlock Holmes.
Le fakir hindou. La poule invisible.
Les bougies de l'Atlantide. La chambre de l'Enfer.
Le prophète Samuel
répond aux questions des spectateurs.
Matérialisation des esprits
et distribution d'éléphants[74].
Prix des places : de 50 kopecks à 2 roubles.

Un turban sale et poisseux apparut à son tour.

— J'ai assez rarement recours à cette plaisanterie, dit Ostap. Figurez-vous que ceux qui se laissent prendre par le brahmane sont le plus souvent des hommes de progrès, comme les directeurs des clubs de cheminots. Le travail est facile, mais rebutant. Personnellement, je n'ai que répugnance à être le disciple favori de Rabindranath Tagore. Quant au prophète Samuel, on lui pose toujours les mêmes questions : « Pourquoi n'y a-t-il pas de beurre ? » ou bien : « Êtes-vous juif[75] ? »

Ostap finit par trouver ce qu'il cherchait : une boîte métallique vernie, contenant des petits pots de porcelaine avec de la peinture au miel, ainsi que deux pinceaux.

— La voiture qui roule en tête de la course d'endurance doit être ornée d'au moins un slogan, dit Ostap.

Et sur une longue bande de cotonnade jaunâtre que lui fournit son inépuisable trousse, il traça en lettre capitales cette inscription à la peinture marron :

Vive la course d'endurance,
triomphatrice des routes défoncées
et de l'incurie administrative[76] !

Fichée sur deux baguettes, l'oriflamme se déploya au-dessus de la voiture. Lorsque celle-ci démarra, l'oriflamme se gonflant au vent prit une apparence si résolue que nul ne pouvait plus alors nourrir de doutes quant à la nécessité de terrasser grâce à la course d'endurance les routes défoncées, l'incurie administrative et peut-être aussi, qui sait, le

bureaucratisme et le laisser-aller. Les passagers de l'*Antilope* se redressèrent. Balaganov enfonça sur sa tête rousse une casquette qui traînait dans sa poche. Panikovski retourna ses manchettes et les laissa dépasser de deux centimètres. Kozlewicz, lui, avait surtout pris soin de la voiture, qu'il avait lavée avant de partir. Le soleil se mit à se refléter sur les flancs irréguliers de l'*Antilope*. Même le commandant de bord clignait gaiement des yeux, tout en taquinant ses subordonnés.

— Village à bâbord, cria Balaganov, la main en visière sur le front[77]. Nous arrêterons-nous ?

— Derrière nous, lui répondit Ostap, viennent cinq automobiles de qualité supérieure. Les rencontrer n'entre pas dans nos plans. Nous devons au plus vite procéder à l'écrémage, Pour toutes ces raisons je propose d'effectuer le prochain arrêt dans la ville d'Oudoïev. C'est d'ailleurs là que doit nous attendre le tonneau d'essence. Accélérez, Casimirovitch !

— Répondrons-nous aux acclamations ? demanda Balaganov inquiet.

— Répondre par des saluts et des sourires. Interdiction d'ouvrir la bouche. Sinon, Dieu sait ce que vous allez sortir.

Le village annoncé accueillit la voiture avec sympathie. Mais l'hospitalité coutumière y prenait des formes curieuses. On avait visiblement informé les autorités locales du passage de quelqu'un sans lui préciser qui, ni dans quel but. Aussi avait-on ressorti à cette occasion toutes les devises et maximes élaborées au cours des années précédentes. Le long de la grand-rue des écoliers sagement rangés tenaient des pancartes démodées de toutes tailles et toutes formes[78] :

BIENVENUE À LA LIGUE DU TEMPS ET À SON FONDATEUR,
LE CAMARADE KERJENTSEV[79] !

NI LORD CURZON NI LES BOURGEOIS
CHEZ NOUS NE FONT RÉGNER LA LOI !

JARDINS D'ENFANTS ET MATERNELLES
SONT DES ENFANTS AMIS FIDÈLES !

Il y avait en outre un grand nombre de pancartes exécutées en caractères slavons et portant toutes uniformément : « *Soyez les*

bienvenus ! »

Tout cela passa très vite devant les yeux des voyageurs qui, cette fois, agitaient sans crainte leurs chapeaux. Panikovski ne put se retenir. Malgré l'interdiction, il se leva dans la voiture et lança un slogan incompréhensible, barbare du point de vue politique. Mais de toute façon, avec le bruit du moteur et les cris de la foule, personne ne comprit ce qu'il avait dit.

— Hip, hip, hurrah ! cria Ostap.

Kozlewicz ouvrit le pot d'échappement et la voiture lâcha une traînée de fumée bleue qui fit éternuer les chiens courant derrière.

— Où en est l'essence ? demanda Ostap. Y en a-t-il assez pour aller jusqu'à Oudoïev ? Nous n'avons que trente kilomètres à faire. Une fois là-bas, nous leur prendrons tout.

— Cela devrait suffire, répondit Kozlewicz d'un ton peu convaincu.

— Et pas de maraudage, ajouta Ostap en inspectant ses troupes d'un œil sévère. Je ne tolérerai aucune infraction à la loi. C'est moi qui commande la parade.

Panikovski et Balaganov prirent un air gêné.

— Tout ce dont nous avons besoin, les Oudoïéviens nous le donneront d'eux-mêmes. Vous le verrez. Faites de la place pour le pain et le sel.

L'*Antilope* mit une heure et demie à parcourir les trente kilomètres. Pendant le dernier kilomètre, Kozlewicz s'agita beaucoup, pressant la manette des gaz et branlant de la tête d'un air désolé. Mais tous ses efforts, et même les cris et les objurgations de Balaganov, n'y purent rien : le brillant *finish* dont rêvait Adam Casimirovitch ne put se matérialiser faute d'essence. Le moteur cala honteusement au beau milieu de la rue alors qu'il ne restait que cent mètres à parcourir jusqu'à la tribune entrelacée de guirlandes de rameaux de sapin en l'honneur des hardis automobilistes.

La foule se jeta avec de grands cris à la rencontre de la Lorraine-Dietrich venue du fond des âges. Les épines de la gloire s'enfoncèrent aussitôt dans le noble front des voyageurs. Energiquement retirés de l'auto, ils se sentirent secoués par une foule en délire, comme s'ils étaient des noyés que l'on devait absolument ramener à la vie.

Kozlewicz resta à côté de la voiture tandis que l'on conduisait ses compagnons à la tribune où avait été prévu un petit meeting improvisé de

trois heures. Un jeune homme du genre automobiliste se fraya un chemin jusqu'à Ostap.

— Et les autres voitures ? lui demanda-t-il.

— Retardées, répondit Ostap d'un ton indifférent. Les crevaisons, les pannes, l'enthousiasme de la population : tout cela retarde.

— Vous êtes la voiture du commissaire ? insista l'amateur d'automobilisme. Klieptounov est avec vous ?

— J'ai disqualifié Klieptounov, fit Ostap mécontent.

— Et le professeur Piessotchnikov ? Il est en Packard ?

— En Packard.

— Et Véra Cruz, la femme de lettres ? continua l'amateur curieux. Voilà quelqu'un que je voudrais voir ! Elle et le camarade Niéjinski. Il est aussi avec vous ?

— Vous savez, dit Ostap, je suis très fatigué par la course.

— Et vous-même, vous êtes en Studebaker ?

— Vous pouvez considérer notre voiture comme une Studebaker, fit Ostap de plus en plus furieux, mais jusqu'à présent c'était une Lorraine-Dietrich. Vous êtes satisfait ?

L'amateur d'automobilisme ne fut nullement satisfait.

— Pardon, s'exclama-t-il avec l'impertinence de la jeunesse, mais il n'y a pas de Lorraine-Dietrich dans la course ! J'ai lu dans le journal qu'il y avait deux Packard, deux Fiat et une Studebaker.

— Allez vous faire voir avec votre Studebaker ! hurla soudain Ostap. Qui est-ce, Studebaker ? C'est un de vos parents, Studebaker ? Votre père s'appelle Studebaker ? Qu'est-ce que vous avez à importuner les gens ? On lui dit en bon russe que la Studebaker a été remplacée au dernier moment par une Lorraine-Dietrich, et il est là à vous casser les pieds ! Studebaker !

Les membres du service d'ordre avaient depuis longtemps écarté le jeune homme qu'Ostap battait encore des bras en marmottant :

— Des experts, qu'ils se croient ! Des experts comme ceux-là, ils sont bons à tuer ! Il lui faut une Studebaker !

Le président du comité de réception enchaîna dans son discours de bienvenue une si longue série de propositions subordonnées qu'il ne parvint pas à s'en dépêtrer avant une demi-heure. Le commandant de bord passa tout ce temps dans une grande inquiétude, car il observait du haut de sa tribune les allées et venues dans la foule de Balaganov et de

Panikovski, un peu trop vives à son gré. Mais en leur faisant des yeux terribles, Ostap finit par clouer sur place les fils du lieutenant Schmidt.

— Je suis heureux, camarades, déclara Ostap dans son discours de réponse, d'avoir troublé le silence patriarcal de la ville d'Oudoïev par l'intermédiaire du klaxon automobile. L'automobile, camarades, n'est pas un luxe, mais un moyen de transport. Le coursier de fer remplace la jument villageoise. Nous organiserons la production en série des automobiles soviétiques. Nous terrasserons grâce à la course d'endurance les routes défoncées et l'incurie administrative[80]. J'ai fini, camarades. Un léger repas pour nous remettre, et nous reprendrons notre long parcours.

Pendant que la foule, immobile au pied de la tribune, écoutait les paroles tomber de la bouche du prétendu commissaire de la course, Kozlewicz déployait une activité trépidante. Il remplit son réservoir avec une essence qui, comme l'avait annoncé Ostap, était bien de qualité supérieure. Il prit sans se gêner trois jerricanes supplémentaires et changea aux quatre roues pneus et chambres à air ; il s'empara d'une pompe et même d'un cric. Ce faisant, il mit à sec le stock opérationnel et même permanent du dépôt de ravitaillement automobile de la ville d'Oudoïev.

La question technique ayant été ainsi résolue, il n'y avait plus de problèmes pour atteindre Tchernomorsk. Certes, les voyageurs manquaient d'argent, mais cela ne troublait pas le commandant de bord : les voyageurs avaient fait à Oudoïev un excellent déjeuner.

— L'argent de poche ne doit pas nous préoccuper, dit-il. Il traîne çà et là sur la route ; nous le ramasserons au fur et à mesure de nos besoins.

L'antique cité d'Oudoïev, fondée en 794 et la ville de Tchernomorsk, qui datait de 1794, étaient séparées l'une de l'autre par mille années et par mille kilomètres de routes en dur ou en terre battue[81].

De multiples personnages avaient emprunté au cours de ce millénaire la voie menant d'Oudoïev à la mer Noire.

Sur cette route étaient jadis passés les commis chargés des marchandises provenant des maisons de commerce byzantines. À leur rencontre sortait de la forêt bruissante le brigand Solovieï, un homme brutal en bonnet d'astrakan. Il s'emparait des marchandises et portait les commis au débit de l'entreprise. Sur cette même route erraient aussi les

conquérants avec leurs *drougines*[82] médiévales, passaient les moujiks en charrettes, les pèlerins à pied qui chantaient des chansons.

La vie et les mœurs avaient changé d'un siècle à l'autre. Les costumes s'étaient modifiés, les armes perfectionnées. Il y avait eu les émeutes contre la pomme de terre, réprimées sous la grande Catherine. Pierre le Grand avait appris au peuple à se raser. On avait vu voler le premier ballon, puis on avait inventé les « jumeaux de fer » : la locomotive à vapeur et le bateau à vapeur. Les automobiles avaient commencé à faire hurler leurs klaxons.

Il y avait eu tous ces changements. Seule la route était demeurée inchangée, telle qu'elle était à l'époque de Solovieï-le-brigand.

Bosselée, couverte de boues volcaniques ou poudrée de limon, toxique comme un insecticide, notre grand-route nationale s'étend sur des milliers de verstes comme un piège permanent le long des villes, villages, usines et kolkhozes. Dans l'herbe jaunissante et souillée gisent des squelettes de charrettes, tandis que des automobiles épuisées achèvent d'expirer sur les bas-côtés. Mais peut-être l'émigré abruti par la vente des journaux au milieu des champs asphaltés de Paris évoque-t-il parfois avec nostalgie la douceur des chemins de traverse de sa patrie : un croissant de lune au fond d'une mare, des grillons avec leur prière assourdissante, un seau vide attaché à l'arrière d'une télègue paysanne et qui se balance en chantant ?

Le croissant de lune est aujourd'hui revêtu de fonctions nouvelles. Il peut tout aussi bien se refléter sur des routes goudronnées. Le chant du seau campagnard cède peu à peu la place à celui des sirènes, poires et klaxons. Quant aux grillons, on peut les écouter dans des parcs prévus à cet effet. On y construira des tribunes et la population, convenablement préparée par le discours préalable d'un quelconque grillonologue à cheveux blancs, pourra alors jouir à satiété du chant de ses insectes préférés[83].

---

68. La satire sera à proportion du pédantisme des bureaucrates : la « Société de contribution au développement du transport automobile, des tracteurs et de la réfection des routes » était l'objet de conférences, l'occasion de loteries, les enfants composaient des poèmes en son honneur...

69. On appliquait ce slogan aux trains, mais aussi aux autos, aux tracteurs, etc. Les journaux parlaient de « coursier de fer », voire « d'acier ». Mais on fut loin de rattraper l'Occident.

70. Dans les années 1965-1985, époque de nombreux mariages blancs permettant aux Russes d'émigrer, on avait joyeusement transformé ce slogan : « Le Juif n'est pas un luxe, mais un moyen de transport » (vers Israël), puis « l'Américain (ou le Français, l'Allemand…) n'est pas… »

71. Nouvelle citation ironique de Nekrassov (*Aux semeurs*).

72. Déjà populaires avant guerre, les rallyes automobiles avaient repris à la fin des années vingt. On en profitait désormais pour développer en province, considérée comme très attardée, différentes considérations politiques destinées à former les esprits.

73. Nouvelle réminiscence vétérotestamentaire, probablement due à Ilf (*Exode* 13:21).

74. Pour certains, surtout en ville, le dieu Lénine et la bible marxiste suffisaient désormais, mais le petit peuple des campagnes n'y trouvait plus son compte de rêve et d'irrationnel. Ostap répond à tous les publics : il est à la fois hindou, géorgien, juif, satanique et biblique. Et « Maroussidzé artiste émérite de l'URSS » est une allusion (gentille) à Staline-Djougachvili.

75. Différentes raisons portant à penser que Gérard Oury avait lu Ilf et Petrov, on ne peut que se souvenir ici de « Monsieur Pivert » (Louis de Funès) demandant avec ahurissement au chauffeur de sa DS Citroën : « Salomon, vous êtes juif ? » (*Les Aventures de Rabbi Jacob*).

76. Ce slogan est encore plus admirable en russe en raison de la concision de cette langue : *Avtoprobegom — po bezdoroz'ju i razgil'djajstvu !*

77. Comme l'a relevé un chercheur, Ilf et Petrov ont donné à Balaganov des caractéristiques maritimes, à Panikovski terrestres, à Kozlewicz aériennes (ou célestes), Ostap se contenant d'être le « Grand Combinateur » : d'Artagnan et ses trois Mousquetaires.

78. Nouveaux exemples du retard de la campagne sur la ville (les « ciseaux »), Les villageois pouvaient ignorer le sens des lettres URSS, confondaient Kalinine (président de l'URSS) avec Dénikine (général blanc), ignoraient le nom réel de Staline !

79. Kerjentsev : fondateur de la Ligue du temps (1925). Lord Curzon : homme d'État britannique accusé par les journaux de pousser à une nouvelle « intervention » en URSS (1923). La « réponse à Curzon » du ch. 8 est une « nique » dessinée sur les affiches. Tout cela est démodé.

80. Les auteurs atteignent ici un sommet littéraire et psychologique : le « léger discours » d'Ostap a été *exclusivement* composé des slogans stupides qui précédaient et la foule, insensibilisée par les discours des hommes politiques, l'a écouté, immobile : un peuple de robots.

81. Toute la fin du chapitre a été rajoutée dans l'édition en volume.

82. Corps d'élite.

83. Allusion à la *Punaise* de Maïakovski (la solitude d'un ouvrier dépassé par la construction de la vie nouvelle où il n'a plus comme ami qu'une punaise), sabrée en 1929 par la critique qui contribua à le pousser au suicide, le 14 avril 1930. Ilf l'imitera.

OceanofPDF.com

VII

Le doux fardeau de la gloire

Le commandant de bord, le chauffeur, le mécanicien et la bonne à tout faire se sentaient tous en pleine forme.

La matinée était fraîche. Le soleil blême se noyait dans un ciel nacré. Dans l'herbe chantait le menu peuple des oiseaux. Ceux qu'on nomme les « pastourelles », les merles roses, traversaient lentement la route, presque sous les roues de la voiture. L'horizon des steppes exhalait des senteurs si vivifiantes que, si Ostap avait été un simple écrivain paysan du groupe Le Pis d'acier, il n'aurait pu y tenir, serait descendu de voiture afin de s'asseoir sur l'herbe et aurait commencé séance tenante à rédiger, sur des feuillets arrachés à un calepin de voyage, une nouvelle commençant en ces termes :

« *Or donques les recoupes piéçà avaient germé. Le soleil qui poignait au levant estendit ses rayons partout dessus le monde. L'ancêtre Romualditch, dans son humble chaumière, humant ses blancs houseaux, sitôt s'enchifrena*[84]*...* »

Mais Ostap et ses compagnons n'avaient pas l'âme aux impressions poétiques. Depuis vingt-quatre heures déjà ils filaient en tête de la course. Partout on les accueillait en fanfare et avec des discours. Les enfants battaient du tambour en leur honneur. Les adultes leur offraient le déjeuner et le dîner, les ravitaillaient en pièces de rechange prévues pour d'autres. Dans un hameau, on leur présenta même le pain et le sel rituels sur un plateau en chêne sculpté, recouvert d'un essuie-main brodé d'une croix. L'offrande demeura quelque temps au fond de l'*Antilope*, entre les jambes de Panikovski qui arrachait tout le temps de petits fragments à la miche et finit par y faire un trou de souris, après quoi Ostap, dégoûté, jeta

le tout sur la route. Les Antilopiens passèrent la nuit dans un village où les militants locaux les accablèrent de prévenances. Ils le quittèrent avec une jarre de lait bouilli et le doux souvenir de l'odeur d'eau de Cologne du foin sur lequel ils avaient dormi.

— Le lait et le foin ! s'écria Ostap lorsque l'*Antilope* quitta à l'aube le village. Que peut-il y avoir de mieux ? Nous pensons toujours : « J'aurai encore le temps de faire ceci ou cela. Il y aura encore dans ma vie beaucoup de lait et de foin... » En réalité, tout cela ne reviendra plus. Sachez-le donc : cette nuit, mes pauvres amis, a été la plus belle de notre vie. Et vous ne vous en êtes même pas aperçus.

Les compagnons de Bender ne cessaient de considérer celui-ci avec respect. Ils se sentaient pénétrés d'enthousiasme à l'idée de la grande vie qui s'offrait à eux.

— Ah, la vie est belle ! fit Balaganov. Nous roulons, le ventre plein. La chance nous attend peut-être au tournant...

— Vous en êtes fermement persuadé ? demanda Ostap. La chance nous attend sur la route ? Peut-être même bat-elle des ailes en signe d'impatience ? « Où est, demande-t-elle, l'amiral Balaganov ? Pourquoi est-il si long à venir ? » Vous êtes timbré, Balaganov ! La chance n'attend personne. Elle va et vient dans le pays, vêtue de lin candide, et chante comme les petits enfants : « *En Amérique, à ce qu'on m'a dit, on s'amuse, on boit du whisky...* »

Mais encore faut-il attraper cette naïve enfant, il faut savoir lui plaire, lui faire la cour ! Je ne vous vois pas ayant une aventure avec elle, Balaganov. Regardez-vous : vous avez l'air d'un gueux. Un homme vêtu comme vous l'êtes ne saisira jamais la chance qui passe. D'ailleurs, tout l'équipage de l'*Antilope* est équipé d'une manière révoltante. Je m'étonne que l'on nous prenne encore pour des participants à la course !

Ostap contempla avec tristesse ses compagnons de voyage et reprit :

— Le chapeau de Panikovski me choque profondément. Sur tous les plans, d'ailleurs, il est vêtu avec un luxe ostentatoire. Cette dent en or, ces lacets de caleçons, cette poitrine velue sous la cravate... Il faut vous habiller plus simplement, Panikovski ! Vous êtes un honorable vieillard. Vous devriez porter une redingote noire et un castor. Balaganov serait mieux en chemise cow-boy à carreaux et jambières de cuir. Il aurait immédiatement l'air d'un étudiant en culture physique, alors

qu'actuellement on dirait un matelot congédié pour ivrognerie. Je ne parle pas de notre honoré conducteur. Les lourdes épreuves que lui a imposées la Providence ne lui ont pas encore permis de s'habiller conformément à son état. Ne voyez-vous pas combien siéraient à son visage inspiré et légèrement maculé d'huile une combinaison de cuir et une casquette en box ? Oui, mes enfants, il convient de vous équiper.

— Pas d'argent, dit Kozlewicz en se retournant.

— Notre chauffeur a raison, convint aimablement Ostap : nous n'avons effectivement pas d'argent. Nous manquons de ces petits ronds métalliques pour qui j'ai tant d'affection.

L'*Antilope-gnou* glissa le long d'une pente, Les champs continuaient à défiler lentement de part et d'autre. Un gros hibou roux se tenait sur le bas-côté, penchant la tête et écarquillant bêtement ses yeux jaunes d'aveugle. Effrayé par les grincements de la voiture, l'oiseau déploya les ailes, plana au-dessus des voyageurs et disparut pour vaquer à ses tristes occupations de hibou. À part cela, rien de notable ne se produisit jusqu'à une exclamation poussée par Balaganov :

— Regardez ! cria-t-il soudain. Une automobile !

Par précaution, Ostap ordonna d'enlever l'oriflamme exhortant les masses à terrasser, grâce à la course d'endurance, les routes défoncées et l'incurie administrative. Pendant que Panikovski exécutait l'ordre donné, l'*Antilope* se rapprocha de sa congénère.

Une Cadillac fermée, de couleur grise, stationnait sur le bord de la route. La Russie centrale qui se reflétait dans ses épaisses vitres polies paraissait plus propre et plus belle qu'elle ne l'était en réalité. La voiture était légèrement inclinée : les genoux à terre, le chauffeur démontait le pneu d'une des roues arrière. À côté de lui se tenaient trois hommes impatients, en manteaux de voyage couleur sable.

— Vous êtes victimes d'une panne ? demanda Ostap en soulevant poliment sa casquette.

Le chauffeur leva son visage à l'expression tendue et, sans rien répondre, se replongea dans son travail. Les Antilopiens émergèrent de leur guimbarde verte. Kozlewicz fit plusieurs fois le tour de la magnifique voiture en soupirant d'envie, puis s'accroupit à côté du chauffeur et entama avec lui une conversation technique. Panikovski et Balaganov se figèrent dans la contemplation puérile des voyageurs, dont deux avaient

un maintien très hautain d'étrangers. Le troisième par contre, à en juger par l'odeur enivrante de vieilles godasses qui émanait de son manteau en caoutchouc du Résino-trust, était un compatriote.

— Vous êtes victimes d'une panne ? répéta Ostap en touchant délicatement l'épaule caoutchoutée du compatriote et en regardant pensivement les deux étrangers.

D'un ton irrité, le compatriote se mit à évoquer le pneu qui était crevé, mais son bredouillage n'intéressait guère Ostap. Sur la grand-route, à cent trente kilomètres du chef-lieu le plus proche, en plein centre de la Russie d'Europe se promenaient en pleine liberté deux petits pigeons d'importation bien gras. Voilà qui ne laissait pas de troubler profondément le Grand Combinateur.

— Dites-moi, fit-il en interrompant son compatriote, ces deux-là ne sont pas de Rio de Janeiro ?

— Non, répondit le compatriote, ils sont de Chicago. Et moi, je suis l'interprète de l'Intourist.

— Mais que font-ils donc ici, tels des preux au carrefour, au milieu de l'antique champ sauvage, loin de Moscou et du ballet *Le Coquelicot*, des magasins d'antiquités et du célèbre tableau de Riépine *Ivan le Terrible assassinant son fils* ? Je ne comprends pas ! Pourquoi les avez-vous amenés ici[85] ?

— Ah ! qu'ils aillent au diable ! s'écria l'interprète avec tristesse. Il y a trois jours que nous battons la campagne comme des fous. Ils m'ont complètement épuisé. J'ai déjà eu affaire à beaucoup d'étrangers, mais je n'en avais encore jamais vus de pareils.

Il fit un geste las en direction de ses clients rubiconds.

— Les autres touristes se conduisent comme des touristes : ils explorent Moscou, achètent aux artisans des cratères en bois peint. Ces deux-là veulent se distinguer des autres, ils se sont mis à parcourir les villages.

— Voilà une chose louable, dit Ostap. Les grandes masses des milliardaires occidentaux veulent connaître les mœurs nouvelles de la jeune campagne soviétique.

Les citoyens de la ville de Chicago surveillaient gravement la réparation du pneu. Ils avaient des chapeaux gris argent, des faux-cols amidonnés et des souliers d'un rouge mat.

L'interprète regarda Ostap avec indignation et s'écria :

— Ah, oui ! Ils en ont bien besoin, des nouvelles mœurs campagnardes ! C'est de *samogone* campagnard qu'ils ont besoin, pas de la campagne !

Au mot de *samogone*, que l'interprète avait fortement accentué, les gentlemen se retournèrent avec inquiétude et se rapprochèrent du groupe.

— Vous voyez, dit l'interprète, ils ne se possèdent plus dès qu'ils entendent ce mot.

— Ou-i, dit Ostap, il y a du mystère là-dessous. Ou bien une perversion du goût. Je ne comprends pas que l'on puisse aimer la gnôle alors que notre patrie offre un si vaste choix de nobles boissons alcoolisées.

— Tout cela est bien plus simple que vous ne le pensez, répondit l'interprète. Ils cherchent la recette pour préparer à domicile un bon alcool.

— Mais naturellement ! s'écria Ostap. C'est la prohibition, chez eux. Tout est clair, Et on vous l'a donnée, la recette ? Non, bien sûr. Vous auriez dû venir avec trois voitures, pendant que vous y étiez. Il est évident que l'on vous prend pour des inspecteurs. Vous ne la trouverez pas, votre recette, je peux vous le garantir.

L'interprète commença à se plaindre des étrangers :

— Vous ne le croirez pas ! Ils se sont jetés sur moi et se sont mis à me houspiller pour que je leur révèle le secret du *samogone*. Je ne suis pas bouilleur de cru, moi, je suis membre du syndicat de l'enseignement. J'ai ma vieille mère qui m'attend à Moscou.

— Et vous avez une grosse envie de retourner à Moscou, chez maman ?

L'interprète poussa un soupir à fendre l'âme.

— Dans ce cas tout va bien, la séance continue, prononça Bender. Combien vos chefs donneront-ils pour la recette ? Ils iront jusqu'à cent cinquante ?

— Demandez-leur deux cents, chuchota l'interprète. Vraiment, vous connaissez la recette ?

— Je vais tout de suite vous la dicter, je veux dire tout de suite après avoir reçu l'argent. Celle que vous voulez : *samogone* de pomme de terre, de blé, d'abricot, d'orge, de mûres, de semoule de sarrasin. On peut même faire de la gnôle à partir de tabourets ordinaires. Il y a des amateurs de tabourétine[86]. On peut encore tout simplement prendre des prunes, ou bien des raisins secs. Bref, je peux vous révéler l'une des cent cinquante formules de *samogone* que je connais personnellement.

Ostap fut présenté aux Américains, dont les chapeaux flottèrent longuement dans les airs en signe de respect. Puis on passa aux actes.

Les Américains choisirent le *samogone* de blé, qui leur plut par sa simplicité et dont ils notèrent soigneusement la recette dans leurs carnets. En guise de prime, Ostap indiqua aux deux pèlerins le mode de fabrication d'un alambic miniaturisé, facile à dissimuler aux regards indiscrets dans le tiroir d'un bureau. Les pèlerins assurèrent Ostap qu'en l'état actuel de la technique yankee, fabriquer un tel alambic ne présentait guère de difficultés. De son côté, Ostap les assura qu'un tel appareil pouvait fournir par jour jusqu'à un seau du plus odorant, du plus délectable des *piervatch*.

— Oh ! s'écrièrent les Américains.

Ils avaient déjà entendu prononcer ce mot au sein d'une honnête famille de Chicago. Celle-ci leur avait fait à son sujet les commentaires les plus flatteurs. Le chef de cette famille avait en son temps fait partie des troupes d'occupation américaines à Arkhanguelsk[87], où il avait bu force *piervatch* et ne pouvait oublier la délicieuse sensation que celui-ci lui procurait alors.

Dans la bouche des touristes accablés par la soif, ce mot aux sonorités grossières en russe devenait tendre et séduisant.

Les Américains abandonnèrent sans problème les deux cents roubles et serrèrent longtemps la main d'Ostap. Panikovski et Balaganov eurent eux aussi l'honneur de serrer la main aux citoyens transatlantiques épuisés par la prohibition. L'interprète était si heureux qu'il fit à Ostap la bise sur sa joue rêche, ajoutant que sa vieille mère serait ravie de faire sa connaissance. Mais il oublia de donner son adresse.

Les nouveaux amis remontèrent dans leurs voitures respectives. Kozlewicz exécuta le leitmotiv de la matchiche en guise d'adieu et c'est à ses accents joyeux que les voitures repartirent dans des directions opposées.

— Vous voyez, dit Ostap quand la voiture américaine eut disparu dans un nuage de poussière, tout est arrivé comme je vous l'avais prédit. Nous roulions. De l'argent traînait sur la route. Je l'ai ramassé. Regardez : il n'est même pas couvert de poussière.

Et il fit craquer la liasse de billets neufs.

— À vrai dire, il n'y a pas de quoi se vanter. La combine était simple. Mais la propreté, l'honnêteté ! Voilà qui coûte cher. Deux cents roubles. En

cinq minutes. Et non seulement je n'ai pas enfreint la loi, mais j'ai même fait plaisir à plusieurs personnes. J'ai ravitaillé en monnaie l'équipage de l'*Antilope*, rendu à une vieille mère son interprète de fils et, enfin, apaisé la soif spirituelle de citoyens d'un pays avec lequel, après tout, le nôtre entretient des relations commerciales.

L'heure du déjeuner approchait. S'étant plongé dans un plan de la course arraché à une revue pour automobilistes, Ostap annonça l'imminence de leur arrivée en vue de Loutchansk[88].

— C'est une toute petite ville, dit Bender, voilà l'ennui. Plus une ville est petite, plus longs sont les discours de bienvenue. En conséquence, nous prierons nos hôtes de nous offrir le déjeuner comme premier service, et les discours en second. Pendant l'entracte, je vous ravitaillerai en produits de première nécessité. Panikovski ! Vous commencez à oublier vos obligations. Remettez l'oriflamme à sa place originelle !

Maintenant rompu aux *finish* triomphants, Kozlewicz stoppa brillamment sa machine juste en face de la tribune. Bender se borna à prononcer quelques paroles, le meeting ayant été d'un commun accord repoussé à deux heures. Réconforté par un repas gratuit, l'équipage se dirigea de la meilleure humeur du monde vers le magasin de confection de la ville. Une foule de curieux les entourait. Les Antilopiens portaient avec dignité le doux fardeau de la gloire descendue sur leurs épaules. Ils marchaient au milieu de la rue en se tenant par la main et en chaloupant un peu, tels des marins dans un port étranger. Balaganov-le-roux, qui avait réellement le physique d'un jeune maître d'équipage, entonna une chanson de matelots.

Le magasin de « Vêtements pour hommes, femmes et enfants » occupait une maison à deux niveaux que recouvrait entièrement une affiche gigantesque. On avait badigeonné sur celle-ci des dizaines de silhouettes : messieurs jaunâtres aux fines moustaches, dont les pelisses aux basques retournées montraient une doublure en fourrure de putois, dames aux mains enfouies dans des manchons, enfants aux jambes courtes, en costumes marins, jeunes militantes en fichus rouges, administrateurs à la mine austère, enfoncés jusqu'aux hanches dans des bottes de feutre. Mais toute cette magnificence se brisait au contact d'un tout petit bout de papier collé à la porte d'entrée :

Plus de culottes

— Fi ! quelle grossièreté ! dit Ostap en entrant. On voit tout de suite qu'on est en province. Ils auraient pu écrire, comme à Moscou : « *Plus de pantalons en vente* », dans un style noble et décent. Les habitants qui lisent un tel avis rentrent chez eux satisfaits. Mais ici !

Les automobilistes ne s'attardèrent pas longtemps dans le magasin. On trouva pour Balaganov une chemise cow-boy à grands carreaux jaune canari ainsi qu'un chapeau Stetson, à petits trous pour la ventilation. Kozlewicz dut se contenter de la casquette en box promise et d'un veston assorti, qui brillait comme du caviar pressé. Panikovski donna beaucoup plus de mal. Il fallut renoncer aussitôt à la longue redingote de pasteur et au chapeau mou qui devaient, selon Bender, ennoblir l'apparence extérieure du violateur de la convention. En fait de costumes, le magasin ne pouvait proposer qu'un uniforme de pompier : blouson au col orné de petites pompes dorées, pantalon en simili, casquette passepoilée de bleu.

Panikovski se contorsionna longuement devant le miroir à la surface déformée.

— Je ne comprends pas, dit Ostap, en quoi cet uniforme de pompier peut vous déplaire. Il est quand même mieux que ce costume de roi en exil que vous portez présentement. Tournez-vous un peu, fiston[89] ! Très bien. Je vous le dis franchement : cela vous sied même mieux que le chapeau et la redingote que j'avais initialement prévus à votre intention.

Ils ressortirent dans leurs nouveaux atours.

— En ce qui me concerne, dit Ostap, j'aurais besoin d'un smoking, mais le magasin n'en dispose pas. Nous attendrons des jours meilleurs.

Ostap ouvrit le meeting dans d'excellentes dispositions, sans se douter de l'orage qui grondait et menaçait l'esquif antilopien. Il plaisanta, raconta des anecdotes amusantes liées à la route, puis des histoires juives, et s'attira toute la sympathie du public. La fin de son discours devait être consacrée au problème automobile, depuis longtemps crucial.

— L'automobile, proclama-t-il d'une voix claironnante, n'est pas un luxe...

Au même moment, il aperçut un gamin qui accourait et remettait au président du comité d'accueil un télégramme. Et tout en prononçant les mots : « ... mais un moyen de transport », Ostap se pencha vers la gauche

et loucha par-dessus l'épaule du président. Ce qu'il lut le stupéfia. Il pensait qu'ils avaient encore une journée entière devant eux. Sa conscience lui rappela en un éclair toutes les villes et villages où l'*Antilope* avait utilisé carburant, pièces détachées et divers moyens matériels prévus pour d'autres...

Tandis que le président remuait ses moustaches dans un effort pour pénétrer le contenu de la dépêche, Ostap qui avait saisi à demi-mot sautait à bas de la tribune et se frayait un chemin parmi la foule. Là-bas, au carrefour, l'*Antilope* faisait une tache verte. Par bonheur, les passagers étaient assis à leurs places et attendaient en s'ennuyant qu'Ostap leur donnât l'ordre de transporter dans la voiture les dons de la ville, comme cela se produisait à l'issue de chaque meeting...

La signification du télégramme parvint enfin au cerveau du président. Il leva les yeux et vit le commandant de bord qui filait comme un lapin.

— Ce sont des escrocs ! s'écria-t-il d'une voix douloureuse.

Il avait peiné toute la nuit pour composer son discours de bienvenue et son amour-propre d'auteur se sentait atteint.

— Attrapez-les, les gars !

Le cri du président atteignit les oreilles des Antilopiens qui se mirent immédiatement en mouvement. Kozlewicz lança le moteur et sauta d'un bond sur son siège. La voiture se rua en avant, sans attendre Ostap. Dans son affolement, l'équipage ne s'était même pas aperçu qu'il laissait derrière lui son commandant en danger.

— Arrêtez-vous ! criait Ostap en faisant des bonds gigantesques. Si je vous rattrape, je vous mets tous à la porte !

— Arrêtez-vous ! criait le président du comité d'accueil.

— Arrête-toi, idiot ! criait Balaganov à Kozlewicz. Tu ne vois pas que nous avons perdu notre chef ?

Adam Casimirovitch appuya sur le frein. L'*Antilope* grinça et s'arrêta. Le commandant de bord bascula à l'intérieur au cri désespéré de : « Pleins gaz ! ». En dépit de sa fantaisie et de son flegme naturels, Ostap détestait être victime de violences physiques. Kozlewicz, éperdu, passa directement la troisième, la voiture fit un bond et Balaganov tomba par la portière entrouverte. Tout cela se passa en un instant. Pendant que Kozlewicz freinait de nouveau, Balaganov sentit s'abattre sur ses épaules l'ombre de la foule qui fondait déjà sur lui. Des poings fort robustes se tendaient dans

sa direction lorsque l'*Antilope* parvint à son niveau en marche arrière ; le commandant le happa par sa chemise cow-boy.

— À toute vapeur ! hurla Ostap.

C'est alors que les habitants de Loutchansk comprirent véritablement la supériorité du transport automobile sur la traction hippomobile. Vibrant et cliquetant de partout, la voiture s'enfuit à vive allure, arrachant les quatre délinquants à un châtiment bien mérité.

Pendant le premier kilomètre, nos escrocs se contentèrent de respirer lourdement. Toujours soucieux de sa beauté, Balaganov examinait dans un miroir de poche les égratignures framboise qu'il s'était faites au visage en tombant. Panikovski tremblait dans son uniforme de pompier. Il redoutait la vengeance du commandant. Celle-ci ne se fit pas attendre.

— C'est vous qui avez fait mettre en marche avant que j'aie eu le temps de m'asseoir ? demanda-t-il d'un ton implacable.

— Parole d'honneur... commença Panikovski.

— Non, non, ne niez pas ! Je vous reconnais bien là. Alors, en plus vous êtes un lâche ? Je me suis associé à un homme à la fois voleur et lâche ? C'est bon, je vais vous dégrader. Jusqu'à présent vous étiez à mes yeux capitaine des pompiers. Vous n'êtes plus désormais que simple sapeur.

Et Ostap arracha solennellement les insignes dorés en forme de pompes ornant les pattes de col rouges de l'uniforme de Panikovski. Cette cérémonie terminée, il communiqua à ses compagnons le contenu de la dépêche.

— Les choses vont mal. Le télégramme propose d'arrêter la voiture verte qui roule en tête de la course. Il faut immédiatement changer de direction. Finis, les triomphes, les rameaux sous nos pieds et les repas à l'huile gratuits[90] ! Notre idée est morte. Nous ne pourrons obliquer qu'à la chaussée de Griajsk, et elle est à trois heures de route d'ici. J'ai comme l'impression que l'on nous a préparé un accueil chaleureux dans toutes les agglomérations à venir. Ce maudit télégraphe a planté un peu partout ses poteaux et ses fils.

Le commandant ne s'était pas trompé.

Devant eux se dressait une ville dont le nom devait rester à jamais inconnu des Antilopiens qui auraient pourtant bien voulu le connaître pour lui adresser à l'occasion des insultes choisies. Juste avant l'entrée de la ville, la route était barrée par un gros tronc d'arbre. L'*Antilope* obliqua

et, telle un chiot nouveau-né, se mit à donner des coups de tête à droite et à gauche pour contourner l'obstacle. Mais on ne pouvait passer nulle part.

— Retournons, fit Ostap devenu très sérieux.

C'est alors que les escrocs entendirent, loin derrière eux, un bourdonnement de moustiques produit par des moteurs d'autos. Cela ne pouvait être que les concurrents de la véritable course d'endurance. Toute retraite étant coupée, les Antilopiens se jetèrent de nouveau vers l'avant.

Kozlewicz fronça les sourcils et arriva sur la bûche à vive allure.

Effrayés par l'imminence de l'accident, les habitants qui se tenaient à proximité se dispersèrent aussi vite qu'ils le purent. Mais Kozlewicz réduisit soudain l'allure et passa doucement par-dessus l'obstacle. Les habitants injurièrent copieusement les automobilistes pendant qu'ils traversaient la ville, mais Ostap ne leur répondit rien.

L'*Antilope* arriva à la chaussée de Griajsk aux grondements toujours amplifiés des voitures encore invisibles. À peine avaient-ils quitté la maudite grand-route et dissimulé dans l'obscurité survenue leur véhicule derrière un tertre que l'on entendit les explosions et la canonnade de plusieurs moteurs. La voiture de tête apparut dans les faisceaux des phares. Tapis dans l'herbe au bord de la route, soudain privés de leur impudence habituelle, ils regardèrent en silence la colonne qui passait.

Tels des drapeaux flottant au vent, des faisceaux d'une lumière aveuglante claquaient sur la route. Les pneus des voitures chuintaient doucement en passant devant les Antilopiens en déconfiture. La poussière volait sous les roues. Les klaxons lançaient de longs appels. Le vent battait dans tous les sens. En une minute tout disparut. On vit encore un certain temps vaciller et sauter, comme un rubis dans la nuit, le phare arrière de la voiture de queue, et puis ce fut tout.

La vraie vie était passée à leurs côtés, avec des clameurs de joie, dans l'éclat des capots vernis[91].

Tout ce dont nos aventuriers héritèrent, ce fut une odeur persistante d'essence. Ils restèrent longtemps dans l'herbe à éternuer et à se secouer.

— Oui, dit Ostap, c'est maintenant à moi de comprendre que l'automobile n'est pas un luxe, mais un moyen de transport. Vous n'êtes pas jaloux, Balaganov ? Moi, je le suis.

84. Traits caractéristiques de cette « littérature paysanne » dont Ostap trace un portrait caricatural : le style pseudo-populaire avec des archaïsmes ; les dialectalismes volontaires ; le lyrisme intimiste à prétentions nationales. Et l'inculture générale.

85. *Les Preux* : tableau de Vasnietsov (1898). Le « champ sauvage » désigne la zone semi-désertique qui s'étendait après la dévastation mongole dans le sud de la Russie. C'est aussi ce que Staline est en train de faire ! *Le Coquelicot rouge* : premier ballet révolutionnaire russe, de Glière. Enfin, le fameux tableau de Riépine (1885) s'appelle *Ivan le terrible et son fils Ivan* : le tsar épouvanté serre dans ses bras son fils ensanglanté, tué dans un accès de colère, Staline n'est-il pas lui aussi en train d'*assassiner* son fils, son pays ?

86. La fibre de bois entrait certainement dans la composition de certaines vodkas frauduleuses à consommation intérieure, devenues de véritables poisons (même maintenant il faut se méfier). Mais le Russe a l'estomac bien trempé et boit à peu près n'importe quoi : à l'eau de Cologne et à l'alcool pharmaceutique il faut ajouter les décoctions de graisses de machines ou de vernis à bois.

87. En 1918-1919 un « gouvernement du Nord de la Russie » avait été constitué à Arkhangelsk avec l'aide des troupes américaines, britanniques et françaises. Or, ces anciens ennemis de l'URSS sont autorisés dix ans plus tard à y revenir dépenser leurs devises ! (à la même époque, des Soviétiques étaient condamnés lors de procès truqués pour « complicité avec les impérialistes »).

88. Loutchansk ressemble à Lougansk, qui existe, tout comme Oudoïev à Odoïev, une transformation ironique puisque le mot *oudoï* signifie « la traite ». Les habitants sont des vaches à lait.

89. Citation légèrement modifiée de la première phrase de *Tarass Boulba*, une lecture de jeunesse.

90. Nouvelle hypostase d'Ostap-Jésus, par allusion au dimanche des Rameaux suivi, trois ou cinq jours plus tard, du retournement de la foule. Quant aux « repas à l'huile », c'est une plaisanterie amère, le produit ayant totalement disparu.

91. Cette phrase ironique peut être prise au premier degré pour défendre le roman (ce que fera Simonov en 1956 dans la première réédition post-stalinienne). On verra d'autres exemples, faciles à détecter, de ce procédé d'autodéfense, que nos auteurs réutiliseront dans leur livre sur l'Amérique.

OceanofPDF.com

VIII

Une crise de genre

Il était plus de trois heures du matin lorsque l'*Antilope* aux abois s'arrêta au sommet d'une profonde cuvette. En contrebas, tel un gros gâteau bien net posé sur une assiette, dormait une ville inconnue, une buée matinale multicolore flottant au-dessus d'elle. Les Antilopiens qui avaient mis pied à terre crurent entendre des craquements, accompagnés de légers sifflements. Sans doute étaient-ce les habitants qui ronflaient. La forêt dentelée, parcourue par la route en lacets, descendait jusqu'aux abords de la ville.

— Le paradis terrestre, dit Ostap. Ah, comme il est agréable de piller de telles villes au petit matin, lorsque le soleil ne tape pas encore ! On se fatigue moins.

— C'est justement maintenant, le petit matin, fit remarquer Panikovski en coulant un regard flagorneur en direction de son commandant de bord.

— Silence, les malandrins ! s'écria Ostap. Que voilà bien un pétulant vieillard ! On voit qu'il ne comprend pas la plaisanterie.

— Que faire de l'*Antilope* ? demanda Kozlewicz.

— Oui, dit Ostap. Nous ne pouvons pas entrer en ville montés sur cette auge verte, on nous arrêterait. Il va nous falloir prendre exemple sur les pays les plus civilisés. À Rio de Janeiro, par exemple, on repeint les voitures volées dans une autre couleur. Cette coutume part de principes exclusivement humanitaires : on ne veut pas que l'ancien propriétaire soit attristé par la vue d'un étranger au volant de sa propre voiture. Notre *Antilope* s'étant attiré une réputation douteuse, nous devons la repeindre.

On décida d'entrer en ville à pied et d'y chercher de la peinture. Quant à la voiture, on lui trouverait un asile adéquat hors des limites de la ville.

Ostap dévala la pente et vit bientôt devant lui une maisonnette en rondins plantée de guingois, avec de petites fenêtres d'un bleu de rivière. Une grange, derrière la maisonnette, offrait un havre convenable pour la voiture.

Pendant que le Grand Combinateur réfléchissait au prétexte le plus commode pour pénétrer dans la maison et lier connaissance avec ses occupants, la porte s'ouvrit d'elle-même, laissant apparaître un monsieur fort respectable en caleçons longs de soldat retenus par des boutons de métal noir. Ses joues à la pâleur de paraffine étaient agrémentées de respectables favoris blancs. Une telle physionomie, à la fin du siècle dernier, n'aurait pas retenu l'attention. La majorité des hommes cultivaient alors sur leurs visages ce type de végétation, symbole de loyalisme étatique. Mais de nos jours, et quoique les favoris ne recouvrissent ni petite tenue bleue, ni décoration civile au bout d'un ruban de moire, ni pattes de col à étoiles dorées, comme en portaient les « conseillers secrets », ce visage avait quelque chose d'irréel.

— Oh ! Seigneur, bredouilla l'habitant de la maisonnette en rondins en tendant les mains vers le soleil levant. Mon Dieu, mon Dieu ! Toujours ces rêves ! Ces mêmes rêves[92] !

Ayant ainsi énoncé ses griefs, le vieillard se mit à pleurer et à courir autour de la maison en traînant les pieds sur le sentier. Un coq qui s'apprêtait à ce moment précis à chanter pour la troisième fois, et s'était avancé dans ce but jusqu'au milieu de la cour, se rejeta en arrière. Il fit dans son emportement quelques pas inutiles et perdit même une plume, mais reprit bientôt ses esprits, grimpa sur la clôture et put enfin de cette position stratégique annoncer au monde la venue du matin. On sentait néanmoins dans sa voix l'inquiétude provoquée par la conduite indigne du maître des lieux.

— Encore ces rêves, ces rêves maudits[93] ! chuchota ce dernier d'une voix à peine audible pour Ostap Bender qui examinait avec curiosité l'étrange vieillard : il n'y avait guère que le concierge du Conservatoire pour avoir conservé sur son visage ministériel de telles pattes de lapin.

Le singulier personnage ayant achevé son circuit se retrouva devant le perron. Il marqua un temps d'arrêt puis, aux mots de : « Je vais essayer encore une fois », disparut derrière la porte.

—J'aime les vieillards, murmura Ostap. Avec eux, on ne s'ennuie jamais. Attendons les résultats de la mystérieuse expérience.

Ceux-ci ne se firent pas attendre. On entendit bientôt un vagissement venir de l'intérieur et le vieillard réapparut sur le perron en reculant pesamment, comme Boris Godounov au dernier acte de l'opéra de Moussorgski.

— Éloigne-toi, maudit ! s'écria-t-il à sa propre adresse avec des intonations chaliapiniennes dans la voix. Toujours ce rêve ! A-a-a-a[94]...

Il fit demi-tour et, s'empêtrant dans ses propres jambes, marcha droit sur Ostap. Jugeant que le moment d'agir était venu, le Grand Combinateur sortit de derrière son arbre et recueillit l'homme aux favoris entre ses bras puissants.

— Quoi ? Qui est-ce ? Que se passe-t-il ? s'écria l'inquiet vieillard. Qu'est-il arrivé ?

Ostap desserra délicatement son étreinte, prit la main du vieillard et la serra cordialement.

— Je vous comprends ! s'écria-t-il.

— Vrai ? demanda le maître du logis en se blottissant contre l'épaule de Bender.

— Bien sûr que c'est vrai. Je rêve souvent moi-même.

— Et qu'est-ce que vous voyez ?

— Des tas de choses.

— Mais encore ? insista le vieillard.

— Eh bien ! diverses choses. Un mélange. Ce que dans les journaux on appelle « De tout un peu », ou bien « L'écran du monde ». Avant-hier, par exemple, j'ai vu les funérailles du mikado. Hier, le jubilé des pompiers impériaux au quartier Souchtchevski.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel heureux homme vous êtes ! Quel heureux homme ! Dites-moi, et vous n'avez jamais rêvé d'un gouverneur général... ou même d'un ministre ?

Bender en convint volontiers.

— Mais si, dit-il gaiement. Bien sûr. Un gouverneur général. Vendredi dernier. J'ai rêvé de lui toute la nuit. Je me souviens même qu'il y avait avec lui le maître de police, en chalvars brodés.

— Ah, comme c'est bien, fit le vieillard. Et vous n'avez jamais rêvé de notre bien-aimé empereur entrant dans sa bonne ville de Kostroma[95] ?

— À Kostroma ? J'ai eu un rêve de ce type. Permettez, quand donc était-ce ? Ah oui, le trois février courant. Notre empereur bien-aimé et à ses côtés, je me souviens, il y avait le comte Frederiks, vous savez, le grand chambellan.

— Seigneur mon Dieu ! répondit le vieillard bouleversé. Qu'est-ce que nous avons à rester ainsi debout sur ce perron ? Soyez le bienvenu sous mon toit. Mais excusez-moi, vous n'êtes pas socialiste ? Pas membre du Parti ?

— Allons donc ! fit Ostap avec bonhomie. Moi, membre du Parti ? Je suis un sans-parti monarchiste. L'esclave du tsar, le père de mes soldats. En un mot, levez-vous, mes faucons et planez comme des aigles, la tristesse n'a que trop duré[96]...

— Du thé, du thé, vous prendrez sûrement du thé ? balbutia le vieux en poussant Bender vers la porte d'entrée.

La maisonnette ne comprenait qu'une pièce, avec une entrée. On voyait aux murs des portraits de messieurs en redingotes officielles. À en juger d'après leurs pattes de col, ces messieurs servaient en leur temps au ministère de l'Instruction Publique. L'aspect désordonné du lit montrait que le maître de céans y passait les heures les plus agitées de son existence.

— Et il y a longtemps que vous menez cette vie d'anachorète ? demanda Ostap.

— Depuis le printemps, dit le vieillard. Je m'appelle Khvorobiov. Je pensais commencer ici une vie nouvelle. Et que s'est-il passé ? Comprenez ce qui m'arrive...

Fiodor Nikititch Khvorobiov était monarchiste et haïssait le régime soviétique. Ce régime lui répugnait. Ancien inspecteur d'académie, il était maintenant contraint d'exercer les fonctions de responsable du secteur pédago-méthodologique de l'antenne locale du Proletkult[97] et cela le dégoûtait profondément[98].

Jusqu'à la fin desdites fonctions, il avait ignoré comment déchiffrer le mot « Proletkult » et ne l'en méprisait que davantage, Il sentait en lui des frissons de répulsion à la seule vue des membres de la cellule syndicale, de ses collègues de bureau et des visiteurs du secteur pédago-méthodologique, Il avait pris en horreur le mot « secteur ». Oh, ce secteur ! Jamais Fiodor Nikititch, qui chérissait tout ce qui était élégant, et

en particulier la géométrie, n'aurait pensé que ce magnifique concept mathématique définissant une portion de la surface d'une figure curviligne serait ainsi abâtardi.

Il y avait bien des choses au bureau qui faisaient enrager Khvorobiov : les réunions, les journaux muraux, les emprunts. Mais, même lorsqu'il rentrait chez lui, son âme fière ne pouvait trouver le repos. Dans la maison où il habitait à l'époque, il y avait aussi des journaux muraux, des emprunts, des réunions. Les gens qu'il connaissait ne parlaient que de choses à ses yeux vulgaires : de leurs appointements, qu'ils appelaient « la paye », du « mois d'aide à l'enfance » et de la « signification sociale » de la pièce *Le Train blindé*.

Nulle part on ne pouvait échapper à l'ordre instauré. Lorsque Khvorobiov se promenait en ville, tout seul et le cœur gros, il entendait les passants prononcer des expressions révoltantes : « … Alors nous avons voté une motion pour l'exclure du bureau directeur… » « … Moi, je lui ai dit comme cela : votre Commission d'évaluation des conflits, elle n'est pas toute seule : il y a aussi la Chambre de conciliation… »

Et jetant un regard mélancolique sur les affiches invitant les citoyens à remplir en quatre ans le plan quinquennal, il répétait avec irritation : « Exclure ! Du bureau ! Commission d'évaluation ! En quatre ans ! Des brutes au pouvoir[99] ! »

Lorsque le secteur pédago-méthodologique adopta la semaine continue, et qu'au lieu des dimanches Khvorobiov se mit à avoir comme jours de repos[100] des quantièmes violets terminés par cinq, il fit avec répugnance sa demande de mise à la retraite et s'installa loin de la ville, afin d'échapper à ce pouvoir nouveau qui s'était emparé de sa vie et l'avait privé de repos.

Pendant des jours entiers, le monarchiste solitaire restait assis en haut de la côte surplombant la ville et regardait cette dernière en essayant d'imaginer des scènes agréables : *Te Deum* en l'honneur du saint patron de tel ou tel haut personnage, examens au lycée, parents servant au ministère de l'Instruction Publique. Mais à son grand étonnement, son inconscient le reportait aussitôt à la réalité soviétique, donc désagréable.

« *Que peut-il donc se passer maintenant dans ce fichu Proletkult ?* » pensait-il.

Après le Proletkult, il se remémorait d'autres scènes, incarnant à ses yeux le tout dernier degré de l'indécence : manifestations du 1er mai ou du

7 novembre, soirées familiales dites « de club », avec endoctrinement et bière, ou encore le budget semestriel du secteur méthodologique.

« Le régime soviétique m'a tout pris, pensait l'ancien inspecteur d'académie : titres, décorations, considération sociale, argent en banque. Il a même modifié sournoisement mes pensées. Mais il est un domaine où les bolcheviks ne pourront pénétrer : ce sont les rêves, que Dieu envoie à l'homme. Dans les rêves je verrai ce qu'il m'est agréable de voir[101]. »

Dès la nuit qui suivit, Dieu envoya à Fiodor Nikititch un rêve épouvantable. Il rêva qu'il était assis dans le couloir d'une administration, éclairé par une lampe à pétrole et sachant pertinemment qu'on devait d'un moment à l'autre l'exclure du bureau directeur. Soudain une porte métallique s'ouvrait, laissant s'échapper des employés qui criaient : « Il faut *surcharger* Khvorobiov, il a trop de temps libre ! » Il voulait fuir, mais se sentait paralysé.

Fiodor Nikititch s'éveilla au milieu de la nuit. Il pria Dieu, en Lui indiquant qu'il devait y avoir eu un regrettable malentendu et que ce rêve destiné à un quelconque responsable, peut-être même à un camarade du Parti, n'était pas arrivé à la bonne adresse. En ce qui le concernait personnellement, lui Khvorobiov, il aurait bien voulu voir pour commencer le tsar sortant de la cathédrale de l'Assomption.

S'étant ainsi calmé, il se rendormit, mais au lieu du visage du monarque adoré, il vit apparaître celui du secrétaire de la cellule syndicale, le camarade Sourjikov.

Et depuis, chaque nuit, avec une régularité inouïe, les mêmes rêves soviétiques, les même scènes éculées lui rendaient visite. Voici ce qu'il voyait : des recouvrements de cotisations, des journaux muraux, le sovkhoze Le Géant, l'inauguration solennelle de la première usine de plats préparés, le président de la société des Amis de la crémation et les vols triomphants des pionniers de l'aviation soviétique.

Le monarchiste, dans son sommeil, pleurait à fendre l'âme. Ce n'étaient pas les Amis de la crémation qu'il voulait voir, mais le député d'extrême-droite Pourichkiévitch[102], le patriarche Tikhone[103], le préfet de Yalta Doumbadzé[104], ou au moins quelque modeste inspecteur primaire. Mais rien de tout cela ne se réalisait. L'ordre soviétique s'était installé jusque dans les rêves du monarchiste.

— Toujours ces rêves ! conclut Khvorobiov d'une voix plaintive. Ces rêves maudits !

— Votre affaire se présente mal, lui dit Ostap compatissant. Comme on dit, l'existence détermine la conscience. Puisque vous vivez au pays des Soviets, vos rêves aussi doivent être soviétiques.

— Pas une minute de repos, continuait à se plaindre Khvorobiov. Un petit quelque chose au moins. Je ne dis pas Pourichkiévitch. Je suis même d'accord pour Milioukov[105]. C'est quand même un homme à instruction supérieure, un monarchiste dans l'âme. Mais non pas ! Rien que ces mécréants de Soviétiques !

— Je peux vous aider, dit Ostap. J'ai déjà eu l'occasion de soigner des amis et connaissances selon la méthode freudienne. Les rêves, ce sont des bêtises. L'essentiel, c'est d'éliminer la cause des rêves. La cause principale, c'est l'existence même du régime soviétique. Malheureusement, je ne peux pas l'éliminer à l'heure actuelle. J'ai trop à faire. Je suis, voyez-vous, un touriste du genre sportif et je dois actuellement effectuer une petite réparation, c'est pourquoi je vous prie de me laisser garer ma voiture dans votre grange. En ce qui concerne la cause des rêves, ne vous inquiétez pas. Je l'éliminerai à mon retour[106]. Laissez-moi seulement achever la course.

Le monarchiste abruti par les songes pesants[107] autorisa bien volontiers l'aimable jeune homme qui compatissait à ses malheurs à utiliser sa grange. Il jeta un manteau par-dessus sa chemise de nuit, mit des caoutchoucs à ses pieds nus et suivit Bender dans la cour.

— Alors, il y a de l'espoir ? demanda-t-il en trottinant derrière son visiteur matinal.

— N'en doutez pas, lui répondit le commandant de bord d'un ton léger. Dès que le régime soviétique aura disparu, vous vous sentirez mieux. Vous verrez !

Une demi-heure plus tard, l'*Antilope* était cachée chez Khvorobiov et laissée à la garde de Kozlewicz et de Panikovski. Accompagné de Balaganov, Bender se rendit en ville en quête de peinture.

Les frères de lait qui progressaient vers la ville allaient à la rencontre du soleil. Des pigeons gris se pavanaient sur les corniches des maisons. Les trottoirs en bois lavés à grande eau étaient propres et frais.

L'homme à la conscience légère a plaisir à sortir tôt de chez lui par une telle matinée, à demeurer une minute ou deux sur le pas de sa porte, à tirer

de sa poche une boîte d'allumettes représentant la « réponse à Curzon », avec un avion et une « nique » en guise d'hélice, à admirer quelques instants son paquet de cigarettes tout neuf, puis à se mettre à fumer comme un encensoir, en effrayant une abeille au ventre passementé d'or.

Bender et Balaganov étaient tombés sous le charme de la matinée, des rues propres, des pigeons aux âmes pures. Il leur sembla un court instant que leurs consciences aussi étaient légères, que tout le monde les aimait et qu'ils étaient des fiancés se rendant à un rendez-vous d'amour.

Soudain, un homme barra la route aux frères de lait. Il portait un chevalet pliant et une boîte à couleurs vernie et avait l'air bouleversé de quelqu'un qui vient d'échapper à un incendie en sautant par la fenêtre et n'a eu le temps de sauver que son chevalet et ses couleurs.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix sonore, le camarade Plotski-Potsélouïev devait passer par là il y a un instant. Vous ne l'avez pas vu ? Il n'est pas passé ?

— Nous ne rencontrons jamais de types comme ça, dit grossièrement Balaganov.

Le peintre heurta la poitrine de Bender, lui dit « *pardon* » et s'enfuit.

— Plotski-Potsélouïev ? rugit le Grand Combinateur, qui n'avait pas encore déjeuné. J'ai connu une sage-femme qui s'appelait Médusa-Gorgonier. Je n'en faisais pas un plat. Je ne courais pas les rues en demandant aux gens : « Vous n'auriez pas vu par hasard la citoyenne Médusa-Gorgonier ? Elle se promenait par ici. » Plotski-Potsélouïev ! Je vous demande un peu !

La tirade de Bender n'était pas achevée qu'il fut littéralement assailli par deux hommes munis de chevalets noirs et de boîtes à esquisses en bois poli. Ces deux hommes étaient d'un aspect absolument opposé. L'un des deux considérait visiblement qu'il est du devoir du peintre d'être velu, aussi pouvait-il par la pilosité prétendre au titre de représentant en URSS de Henri de Navarre. Des moustaches, de longues mèches et une barbiche donnaient beaucoup de pittoresque à son visage plat. L'autre était simplement chauve et avait la tête lisse et glissante comme un abat-jour en verre.

— Vous n'avez pas vu..., commença en haletant le vice-roi Henri.

— Le camarade Plotski..., continua le chauve.

— Potsélouïev ? cria le Navarrais.

— Il doit se promener par ici, expliqua l'abat-jour.

Bender repoussa Balaganov qui ouvrait la bouche pour sortir quelque grossièreté et leur dit avec une politesse blessante :

— Nous n'avons pas vu le camarade Plotski, mais si le camarade en question vous intéresse vraiment, dépêchez-vous. Il y a déjà un travailleur à sa recherche, à ce qu'il nous a semblé un peintre dans le genre artilleur.

Accrochant les chevalets à leurs épaules et se bousculant l'un l'autre, les deux peintres reprirent leur course. À ce moment déboucha un fiacre, portant un personnage bien en chair. On devinait sous les plis de sa blouse bleue la présence d'un ventre en sueur. Par son aspect extérieur, le passager évoquait une ancienne publicité pour un dépilatoire célèbre, qui proclamait que « la vue d'un corps nu recouvert de poils provoque un sentiment de répulsion ». Il n'était pas difficile de deviner la profession du personnage, car il serrait contre lui un grand chevalet. À ses pieds gisait une boîte contenant, à n'en pas douter, des couleurs.

— Holà ! lui lança Ostap. Vous cherchez Potsélouïev ?

— C'est bien cela, confirma le peintre au corps gras en regardant plaintivement Ostap.

— Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! s'écria Ostap. Vous avez déjà été dépassé par trois autres peintres. Qu'est-ce qu'il y a ? Que s'est-il passé ?

Mais déjà le cheval, sonnant des quatre fers sur le pavé défoncé, emportait au grand galop le quatrième représentant des arts plastiques.

— Quelle ville cultivée ! dit Ostap. Vous avez certainement remarqué, Balaganov, que sur les quatre habitants que nous avons rencontrés, quatre se sont avérés être des peintres. Voilà une chose curieuse.

Lorsque les frères de lait arrivèrent devant le magasin de couleurs, Balaganov chuchota à Ostap :

— Vous n'avez pas honte ?

— De quoi ? demanda Ostap.

— De vous apprêter à payer la peinture avec de l'argent ?

— Ah, oui, c'est vrai. Je l'avoue : j'ai un peu honte. Une situation stupide, bien sûr, mais que faire ? Nous n'allons pas courir à l'hôtel de ville et demander au président de la municipalité des couleurs pour l'inauguration d'une « Journée de l'alouette ». Il nous le donnerait, sans aucun doute, mais nous y perdrions une journée entière.

Toute cette peinture en poudre que l'on vendait dans des pots, des cylindres de verre, des sacs, des tonnelets et des paquets en papier déchiré avait des couleurs vivantes et attirantes, comme dans un cirque, et donnait à la droguerie un air de fête. Le mécanicien de bord et son commandant se mirent à choisir scrupuleusement la peinture dont ils avaient besoin.

— Le noir est trop funèbre, décida Ostap. Le vert non plus ne va pas : c'est la couleur de nos espoirs envolés. Le violet, non ; le chef de la Police Judiciaire n'a qu'à rouler dans une voiture violette si cela lui plaît. Le rose est vulgaire, le bleu banal, le rouge trop courtisan. Notre *Antilope* devra se contenter du jaune. Ce sera un peu tape-à-l'œil, mais joli.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda le marchand dont le menton était moucheté de vermillon. Vous êtes peintres ?

— Peintres. Spécialité, les marines et les scènes de batailles.

— Alors vous n'êtes pas entrés au bon endroit, dit le vendeur en retirant du comptoir les pots et paquets de peinture déjà choisis par eux.

— Comment, pas au bon endroit ? s'émut Bender. Et où devons-nous aller ?

— En face.

Le commis conduisit les amis vers la porte et leur montra une enseigne, de l'autre côté de la rue. Celle-ci représentait la tête d'un cheval marron, avec une inscription en lettres noires sur fond bleu :

—Je comprends parfaitement, dit Ostap. Nourriture et fourrage pour le bétail. Mais quel rapport avec notre corporation ? Je ne vois guère.

Il y en avait pourtant un, et très conséquent, qu'Ostap ne tarda pas à connaître. La ville avait toujours aimé la peinture, et quatre peintres locaux y avaient fondé un groupe nommé « Le Chevalet dialectique ». Ils faisaient le portrait des célébrités locales et écoulaient leur production au musée local. Le temps passant, le nombre des célébrités non dessinées chuta, ce qui diminua sensiblement les gains réalisés par les chevaliers du Chevalet dialectique. Mais ce n'était pas encore trop grave. Les années de souffrances commencèrent à l'arrivée en ville d'un nouveau peintre qui se nommait Théophane Moukhine[108].

Sa première œuvre fit sensation. C'était le portrait du gérant du trust hôtelier. Théophane laissa les chevaliers à cent lieues derrière lui. Pour représenter le gérant du trust, il ne choisit ni l'huile, ni l'aquarelle, ni le fusain, ni la détrempe, ni le pastel, ni la gouache, ni le lavis. Le gérant fut

élaboré à l'avoine. Lorsque Moukhine transporta en fiacre le tableau au musée, le cheval ne cessa pendant tout le trajet de s'agiter et de hennir.

Puis Moukhine passa à d'autres graminées. Il obtint un triomphe avec ses portraits au millet, au froment et à la graine de pavot, ses esquisses hardies au maïs et au blé noir, ses paysages au riz et ses natures mortes au seigle. Actuellement il travaillait à un grand tableau de groupe, *La Réunion du Plan de district*, exécuté sur une grande toile à l'aide de haricots et de pois chiches. Mais au fond de lui, Théophane était fidèle à l'avoine, qui avait fait sa carrière et délogé les chevaliers de leurs positions dialectiques.

— L'avoine, il n'y a pas à dire, elle est quand même plus riche ! s'exclama Ostap. Et tous ces ballots de Rubens et de Raphaël qui peignaient à l'huile ! Nous aussi, nous sommes des ballots, dans le genre de Léonard de Vinci. Donnez-nous de la peinture émaillée jaune.

Tout en réglant leur emplette, Ostap demanda au bavard vendeur :

— À propos, qui est ce Plotski-Potsélouïev ? Nous ne sommes pas d'ici, vous comprenez, pas au courant.

— Le camarade Potsélouïev est un important responsable du Centre, originaire de notre ville. Il vient d'arriver de Moscou pour un congé.

— Je comprends tout, dit Ostap. Merci de l'information. Au revoir !

Dans la rue, les frères de lait revirent les chevaliers dialectiques. Ils avaient des visages tristes et langoureux de tziganes et se tenaient désemparés au milieu du carrefour. Leurs chevalets réunis, empilés auprès d'eux, formaient comme un faisceau d'armes.

— Qu'y a-t-il, mes braves ? Cela va mal ? leur demanda Ostap. Vous avez laissé s'enfuir Plotski-Potsélouïev ?

— Hélas, gémirent les peintres. Il nous a filé entre les doigts.

— C'est Théophane qui vous l'a subtilisé ? demanda Ostap en montrant une bonne connaissance du sujet.

— Il est déjà en train de peindre, le fumiste, répondit le vice-Henri de Navarre. Je reviens à l'avoine, à mon ancienne manière, qu'il dit. Cet épicier se plaint de la crise du genre !

— Et où est l'atelier de cet être mercantile ? demanda Ostap curieux.

Les peintres qui avaient tout leur temps conduisirent très volontiers les amis chez Moukhine. Théophane travaillait en plein air dans son jardin. Devant lui était assis sur un tabouret le camarade Plotski, homme au naturel visiblement craintif. Sans oser respirer, il regardait le peintre qui,

tel le semeur sur les billets de trente roubles, prenait l'avoine à pleines poignées dans un panier d'écorce et en parsemait largement sa toile. Moukhine avait le sourcil froncé, gêné qu'il était par les moineaux qui volaient et s'approchaient impudemment du tableau pour en picorer divers détails.

— Combien toucherez-vous, pour ce tableau ? demanda timidement Plotski.

Théophane interrompit ses semailles, regarda son œuvre d'un œil critique et répondit pensivement :

— Oh, je pense que le musée m'en donnera deux cent cinquante.

— C'est quand même cher.

— Et l'avoine ? chanta Moukhine. Vous croyez qu'elle est gratuite, de nos jours[109] ?

— Eh bien, comment vont les travaux des champs ? demanda Ostap en passant la tête au travers de la barrière du jardin. Les semailles vont bon train, à ce que je vois ! Et pourtant, à côté de ce que j'ai vu à Moscou, tout cela n'est que fariboles. Là-bas, un peintre a utilisé des cheveux pour faire un tableau. Un grand tableau, d'ailleurs, avec beaucoup de personnages et idéologiquement correct, quoiqu'exécuté à partir de cheveux de citoyens sans-parti, ce qui était son seul défaut. Mais du point de vue idéologique, je le répète, il n'y avait rien à redire. Il s'appelait : « Le vieux Pacôme et son tracteur au pâturage de nuit[110]. » Ce tableau avait un si sale caractère qu'on ne savait comment en venir à bout. Il arrivait aux cheveux de se dresser. Un jour, ils ont brusquement blanchi et il n'est plus rien resté du vieux Pacôme ni de son tracteur. Mais le peintre avait eu le temps, avec cette idée, d'empocher quinze cents roubles. Aussi ne vous faites pas trop d'illusions, camarade Moukhine ! Un beau jour votre avoine germera, vos tableaux monteront en épi et pour vous la moisson sera terminée.

Les Chevaliers du chevalet dialectique, qui avaient apprécié, partirent d'un gros rire. Mais Théophane ne se démonta pas pour autant.

— Cela sent le paradoxe, remarqua-t-il en reprenant son ensemencement.

— Très bien, conclut Ostap en prenant congé. Semez le bon, l'éternel et le raisonnable, on verra bien ce que cela donnera. Et vous aussi, mes braves, adieu. Laissez tomber votre peinture à l'huile et convertissez-vous

à la mosaïque de boulons, écrous et crampons. Un portrait avec des écrous ! C'est une idée remarquable.

Toute la journée, les Antilopiens repeignirent leur voiture. Au soir, elle était devenue méconnaissable et brillait de toutes les nuances du jaune d'œuf.

L'*Antilope* métamorphosée quitta à l'aube la grange hospitalière et mit le cap vers le sud.

— Dommage que nous n'ayons pas eu le temps de faire nos adieux au propriétaire. Mais il dormait d'un sommeil si doux que cela faisait peine de le réveiller. Il est peut-être actuellement visité par le rêve qu'il a si longtemps appelé de ses vœux : le métropolite Deuloge[111] bénissant les cadres du ministère de l'Instruction publique pour le tricentenaire des Romanov.

Ostap entendit alors, venant de la maison en rondins, ce vagissement suppliant qu'il connaissait maintenant bien.

— Encore ce rêve ! sanglotait le vieillard. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je me suis trompé, reconnut Ostap. Ce n'est pas le métropolite Deuloge qu'il vient de voir en rêve, mais plus probablement le plénum élargi de l'association littéraire La Forge et la Métairie. Mais qu'il aille au diable ! Les affaires nous appellent à Tchernomorsk.

---

92. Citation bouffonne de *Boris Godounov*; monologue de l'usurpateur Grigori devant le moine Pimène en train d'écrire.

93. À nouveau Gogol (*Révizor*, acte III, scène 5, le Gouverneur).

94. Grotesque volontaire. Le tsar Boris, s'adressant au fantôme de l'enfant assassiné (meurtre dont Tchaïkovski lui impute la responsabilité), s'écrie « Éloigne-toi ! », alors qu'ici le monarchiste s'adresse à lui-même cette intraduisible imprécation : « Que je m'éloigne ! »

95. Nicolas II et les siens avaient fait en mai 1913 un long voyage sur la Volga pour le tricentenaire des Romanov. L'enthousiasme populaire fut considérable, mais Ilf et Petrov laissent clairement entendre qu'il était simulé (Cf. *Les Douze Chaises*, ch, 5 « supplémentaire »).

96. Nouvelle cohabitation bouffonne, devant ce pantin aussi dérisoire que les Oudoïéviens : une phrase de Liermontov (*Borodino*) et une chanson d'élèves-officiers tsaristes.

97. Instauré en septembre 1917 sous Kérenski, il avait pour mission l'élévation culturelle du prolétariat, mais fut desservi par son orientation gauchiste et la grossièreté de ses exécutants locaux, eux-mêmes incultes. Il cessera d'exister en 1932.

98. Autre souvenir de Boulgakov, qui avait évoqué le même « dégoût » chez le professeur de *Cœur de chien*, 1925 (« C'est vrai, je n'aime pas le prolétariat. ») et plus encore chez le chien lui-même (« De tous les prolétaires, les balayeurs de cours sont bien les plus dégueulasses. »).

99. Le « plan quinquennal en quatre ans » était un slogan stalinien. Les « brutes au pouvoir » est une expression féroce, empruntée à Mérejkovski (*La Montée des brutes*, 1906), chez qui le mot russe (*kham*) est emprunté au Cham biblique. Nouvelle flèche politique par procuration.

100. Le repos du septième jour fut supprimé de 1929 à 1940 pour des raisons économiques et antireligieuses et remplacé par celui du cinquième (généralement annulé de manière variable, d'où une pagaille monstre), en fait du seul dixième jour (le « décadi » de nos révolutionnaires).

101. Les régimes totalitaires réussissent à manipuler jusqu'aux rêves de leurs sujets, comme on le voit chez Zamiatine (*Nous autres*) et Huxley (*Le Meilleur des mondes*) ou encore, postérieurement au *Veau d'or*, Orwell (*1984*) et Burgess (*Orange mécanique*).

102. Figure marquante de la Douma, violemment antisocialiste et antisémite.

103. Ce patriarche fut un défenseur acharné de l'église orthodoxe à l'époque des premières grandes persécutions, alors que d'autres que lui essayaient de s'adapter.

104. Général célèbre par sa brutalité répressive, en 1906, politiquement proche de Pourichkiévitch. Les « inspecteurs primaires » veillaient au bon esprit dans les écoles.

105. Homme politique modéré et sensé, il avait tout fait pour sauver la monarchie constitutionnelle en février 1917. Il émigra ensuite en France.

106. Même si Ostap bouffonne devant le monarchiste, les mots demeurent et peuvent être répétés… Dire des choses profondes en semblant plaisanter est à la base du langage ésopique.

107. *Songes pesants*, roman « décadent » du poète Sologoub (1896).

108. Innovateur hardi, il a pris le prénom de Théophane le Grec, le maître de Roubliov, qui introduisit en Russie au XIVe siècle la peinture d'icônes.

109. On passe à des considérations bassement matérielles. Le prix de l'avoine entrait fréquemment dans les considérations des cochers de fiacre (Cf. *Les Douze Chaises*, ch. 16) ; Ostap l'avait déjà utilisé pour se moquer de l'avidité d'un archiviste (*ibid.*, ch. 11).

110. Ces peintres sont tellement incultes qu'il ne leur vient pas à l'esprit que la présence d'un tracteur, même poétisé par la nuit, est absurde dans un pâturage.

111. Le métropolite Euloge avait été placé par Tikhone à la tête de l'Église orthodoxe russe de l'étranger, ce qui lui valait une haine tenace dans la presse officielle. Et « deulogie » (diptyque) est le mot fabriqué par les auteurs pour désigner leurs deux romans.

OceanofPDF.com

IX

Autre crise de genre

Quelle diversité, dans les occupations humaines !

Parallèlement au macrocosme renfermant les hommes importants et les choses importantes, il y a un microcosme composé de choses secondaires et d'hommes secondaires, en quelque sorte un « monde n° 1 » et un « monde n° 2 ». C'est dans le « monde n° 1 » que l'on a inventé le moteur diesel, écrit *Les Âmes mortes*, construit le barrage sur le Dniepr et fait le tour du monde en avion. Dans le « n° 2 », on a inventé la boule couineuse, écrit une chansonnette intitulée *Les Petites Briques* et imaginé le pantalon coupe « diplomate ». Les hommes importants, ceux du « monde n° 1 », sont mus par le désir de rendre service à l'humanité. Ceux du « monde n° 2 » sont loin de tels idéaux. Leur seule préoccupation consiste à subsister, à ne pas éprouver la faim.

Les hommes sans importance s'efforcent de garder le contact avec les autres. Ils comprennent qu'ils doivent être « à l'unisson de leur époque » et que ce n'est qu'à cette seule condition que leur camelote pourra trouver preneur. À notre époque soviétique, le « monde n° 1 » s'est constitué de véritables forteresses idéologiques ; aussi le « monde n° 2 » tente-t-il de suivre le mouvement. Les mille et une inventions microscopiques de la fourmilière humaine se trouvent un soubassement « communiste » en granit. La boule couineuse se voit agrémentée d'un portrait de Chamberlain[112] identique à celui que l'on trouve dans les *Izviestia*. Dans la chansonnette, le mécanicien malin gagne l'amour de la jeune militante en remplissant et dépassant, en trois refrains, les objectifs du plan industriel et financier. Et pendant que le « monde n° 1 » discute avec passion de la mise en œuvre d'une forme de vie nouvelle[113], tout est déjà prêt dans le

« monde n° 2 » : on y trouve la cravate Rêve de l'ouvrier de choc ; la blouse traditionnelle « à la Tolstoï » s'appelle désormais « à la Tolstoï et Gladkov[114] » ; il y a la statuette en plâtre *Kolkhozienne au bain* et les dessous-de-bras en liège pour dames, dits « Amour des abeilles laborieuses[115] ».

Le monde des charades, charadoïdes, rébus, logogriphes et dessins à énigmes est lui aussi parcouru par le courant nouveau. Le travail à l'ancienne n'a plus cours. Les rédacteurs des rubriques « Loisirs » ou « Pour vous secouer les méninges » ont résolument cessé d'accepter toute marchandise apolitique. Et tandis que notre vaste pays était en pleine fermentation, tandis que l'on fabriquait des usines de tracteurs et des minoteries grandioses, le vieux Sinitski, faiseur de rébus professionnel, était assis dans sa chambre, ses yeux vitreux fixés au plafond et, payant un tribut à la mode, composait une charade sur le mot « industrialisation ».

Sinitski avait l'apparence d'un gnome, de ces gnomes dont on décorait autrefois les enseignes des maroquiniers. Ces gnomes avaient des bonnets rouges et clignaient amicalement de l'œil aux passants, comme pour les inviter à acheter au plus vite un parapluie en soie ou une canne argentée à pommeau en forme de chien. La longue barbe jaunâtre de Sinitski descendait sous la table, tombait dans la corbeille à papiers.

« Industrialisation », chuchotait-il amèrement en remuant ses vieilles lèvres blafardes comme des boulettes de viande crue. Et, comme d'habitude, il divisa le mot en syllabes :

« Indus. Tri. Ali. Sa... »

Tout allait bien, Sinitski se représentait déjà une somptueuse charade, profonde par le contenu, facile à lire et difficile à deviner. Mais il avait des doutes quant au « tion » final.

« Qu'est-ce qu'on peut faire de ce "tion" ? se demandait le vieil homme en se creusant la cervelle. Si au moins c'était "action" ! Alors, ce serait : "industrialisation". »

Ayant vainement tâché de trouver un mode d'emploi à la capricieuse terminaison, Sinitski décida au bout d'une demi-heure que la fin s'imposerait d'elle-même et se mit à l'ouvrage. Il prit une feuille marquée « débit », arrachée à un livre de comptes, et se mit à rédiger son poème. On voyait à travers la porte vitrée du balcon les acacias en fleurs, les toits rapiécés des maisons et la nette ligne bleue de l'horizon marin. Dans la

touffeur de midi, l'air trouble de Tchernomorsk ressemblait à de la gelée de fruits.

Le vieillard réfléchit et inscrivit sur le papier les deux premiers vers :

Mon premier coule en Orient;
Un delta le mène à la mer.

— Un delta le mène à la mer, répéta le vieil homme tout content de lui. Ce qu'il avait inventé lui plaisait. Restait à trouver une rime pour « Orient » et pour « la mer ». Il se promena quelque temps dans la pièce en tripotant sa barbe et eut soudain une illumination :

Mon second (*un chiffre important*)
Est un préfixe dans les grammaires,

« Ali » et « Sa » ne posaient pas non plus de problèmes :

Un Oriental, en troisième lieu,
Précède, fort court, mon quatrième.
Ce possessif, s'il plaît à Dieu,
Est prononcé comme dans « quinzième ».

Épuisé par ce dernier effort, Sinitski se renversa sur le dossier de sa chaise et ferma les yeux. Il avait soixante-dix ans et, depuis cinquante ans, composait des rébus, charades, dessins à énigmes et charadoïdes. Mais jamais encore le respectable fabricant de rébus n'avait trouvé le travail aussi difficile. Il n'était plus dans la course, sa culture politique était nulle et ses jeunes concurrents n'avaient aucun mal à l'écraser. Ils apportaient aux rédactions des énigmes dont la problématique formelle était si merveilleusement imaginée que le vieillard, en les lisant, en pleurait de jalousie. Comment aurait-il pu, par exemple, faire concurrence à l'énigme que voici :

Devinette arithmétique

Dans les trois gares de Moineau, Corbeau et Merle, il y avait le même nombre d'employés. Il y avait à la gare de Merle six fois moins de membres des Jeunesses Communistes qu'aux deux autres prises ensemble, tandis qu'à la gare de Moineau les membres du Parti étaient douze de plus qu'à la gare de Corbeau. Mais il y avait dans cette dernière six sans-parti de plus que

dans les deux premières. Combien y avait-il d'employés dans chaque gare et quel était leur degré de pénétration idéologique respectif ?[116]

Secouant ses pensers amers, le vieil homme reprenait la feuille marquée « débit », lorsqu'une jeune fille entra dans la pièce. Ses cheveux coupés court étaient mouillés ; elle tenait un maillot de bain noir sur son épaule. Elle alla sans mot dire vers le balcon, étendit son maillot humide sur le garde-fou écaillé et baissa les yeux. Elle aperçut la cour misérable qu'elle voyait depuis des années, une cour où traînaient des caisses défoncées, où erraient des matous noirs de charbon et où un ferblantier réparait un seau avec fracas. Des ménagères, au rez-de-chaussée, commentaient leur pénible existence.

Ce n'était pas la première fois que la jeune fille entendait ces conversations. Les matous, elle les connaissait par leurs noms et le ferblantier, il lui semblait qu'il réparait le même seau depuis des années. Zossia Sinitskaïa revint dans la pièce et entendit son grand-père qui bougonnait.

« L'idéologie a tout envahi. D'ailleurs, de quelle idéologie peut-il être question dans un rébus ? L'art des rébus… »

Zossia jeta un coup d'œil aux pattes de mouche tracées par le vieillard et poussa un cri :

— Qu'est-ce que tu as écrit ? Qu'est-ce que c'est que cela ? « Ce possessif, s'il plaît à Dieu, est prononcé comme dans quinzième. » Pourquoi Dieu ? Ne m'as-tu pas dit toi-même que les rédacteurs refusaient à présent les charades comportant des expressions religieuses ?

Sinitski en resta baba. En criant : « Où est-il, ce Dieu ? Il n'y a pas de Dieu ! », il mit sur son nez avec des mains tremblantes ses lunettes à monture en fer-blanc et s'empara de la feuille.

— C'est vrai, Dieu est là, fit-il avec tristesse. Il est bien là. J'ai encore fait une gaffe… Ah, quel dommage ! Et ma belle rime qui est perdue…

— Tu pourrais peut-être remplacer Dieu par « sort » ou par « destin », dit Zossia.

Mais Sinitski refusa avec effroi :

— Ce sera encore du mysticisme, dit-il. Je le sais. Ah, quelle gaffe j'ai faite ! Qu'est-ce qu'il va arriver, Zossienka ?

Zossia regarda tranquillement son grand-père et lui conseilla de composer une autre charade.

— De toute façon, dit-elle, avec ton mot en « tion » tu n'y arriveras pas. Tu te souviens comme tu as souffert avec le mot « thermofication » ?

—Je comprends bien ! Et même que, comme quatrième, j'ai écrit « Kas », avec pour définition : « Mon troisième est un nom fréquent ; les Juifs le portent fort souvent. » Ils ne m'ont pas pris cette charade. « Trop faible, qu'ils m'ont dit ; cela ne convient pas. » Encore une gaffe !

Le vieillard s'installa à sa table et se mit à élaborer un grand rébus idéologique. D'abord il esquissa au crayon une oie tenant dans son bec un « T » grand et lourd comme une potence. Le travail avançait bien. Zossia, de son côté, se mit à servir le dîner. Faisant la navette entre le buffet aux hublots vitrés et la table, elle disposa le couvert. On vit apparaître une soupière en faïence aux anses brisées, des assiettes ornées de fleurs et des assiettes sans fleurs, des fourchettes jaunies et même un compotier, quoiqu'aucun dessert ne fût prévu à la fin du dîner.

Les affaires des Sinitski allaient d'ailleurs bien mal. Les rébus et charades rapportaient plus d'émotions que d'argent. La pension de famille que le vieil auteur de rébus avait ouverte pour les amis et connaissances, et qui constituait le plus clair des revenus de la famille, ne marchait guère mieux. Podvyssotski et Bomzé étaient partis en congé. Stouliane avait épousé une Grecque et dînait maintenant chez lui. Quant à Pobiroukhine, qui avait été rétrogradé en deuxième catégorie[117], il en avait perdu l'appétit et se passait de dîner. Il se promenait de par la ville, arrêtait les gens qu'il connaissait et adressait à tout le monde la même phrase pleine d'un sarcasme caché : « Vous connaissez la nouvelle ? J'ai été radié en seconde catégorie. » Et certains lui répondaient : « Ah, ils en ont fait de belles, ce Marx et cet Engels[118] ! » D'autres par contre ne lui répondaient rien, jetaient à Pobiroukhine un regard aussi torve que brûlant et s'esquivaient en secouant leurs serviettes. Finalement, de tous les pensionnaires il n'en était resté qu'un, et encore celui-ci n'avait-il pas payé depuis une semaine, sous prétexte de retard dans ses appointements.

Zossia s'en alla à la cuisine en remuant les épaules avec mécontentement. Quand elle revint, le dernier pensionnaire était déjà attablé. C'était Alexandre Ivanovitch Koreïko.

Sorti de son bureau, Alexandre Ivanovitch n'avait plus la même apparence timide et soumise, mais une expression de prudence ne quittait jamais son visage. Il était en train d'examiner le nouveau rébus de Sinitski. Entre autres dessins énigmatiques, ce dernier avait dessiné un sac d'où s'échappaient des lettres, un sapin derrière lequel se levait le soleil et un moineau perché sur une portée musicale. Le rébus se terminait par une virgule renversée.

— Ce rébus est un petit peu difficile à deviner, disait Sinitski en tournant autour de son pensionnaire. Il vous donnera du fil à retordre !

— Certainement, certainement, répondit Koreïko en souriant. C'est l'oie qui me gêne. Pourquoi donc cette oie ? Ah oui, ça y est ! J'ai trouvé. « C'est dans la lutte que tu conquerras tes droits. » C'est ça ?

— Ou-i, prononça le vieux sans enthousiasme, mais comment avez-vous fait pour deviner aussi vite ? Vous avez de grandes capacités. On voit tout de suite un comptable de première classe.

— De seconde, corrigea Koreïko. Et dans quel but avez-vous préparé ce rébus ? Pour qu'il soit publié dans un journal ?

— Oui, répondit Sinitski.

— Grosse erreur de votre part, dit Koreïko en inspectant avec curiosité le bortsch où flottaient des médaillons de matière grasse. Il y avait dans ce bortsch quelque chose de féal, dans le genre Ancien Régime. « C'est dans la lutte que tu conquerras tes droits » est un slogan des socialistes-révolutionnaires[119]. Impossible dans un journal.

—Ah, mon Dieu ! gémit le vieillard. Vierge Marie ! J'ai encore gaffé. Tu entends, Zossienka ? Encore une gaffe. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

On calma le vieillard. Ayant plus ou moins déjeuné, il se leva lentement de table, rassembla toutes les devinettes qu'il avait composées pendant la semaine, mit son informe chapeau de paille et dit :

— Eh bien, Zossienka, je vais aller au *Bulletin de la Jeunesse*. Je suis un peu inquiet pour mon algèbroïde, mais l'un dans l'autre ils me donneront quelque chose.

Le *Bulletin de la Jeunesse*, organe des Jeunesses Communistes, refusait souvent les jeux proposés par Sinitski. On lui faisait la leçon pour son immaturité politique, mais, dans l'ensemble, on ne l'offensait pas et cette revue constituait même le seul endroit d'où coulât pour lui un faible

ruisseau financier. Sinitski prit une charade commençant par « Mon premier est au fond des mers », deux logogriphes kolkhoziens et un algèbroïde qui démontrait, au moyen de complexes multiplications et divisions, la supériorité du système soviétique sur tous les autres.

Lorsque le vieil homme fut parti, Alexandre Ivanovitch se mit à examiner Zossia d'un air morose. S'il prenait ses repas chez les Sinitski, cela avait été d'abord parce que la chère y était bonne autant que bon marché. S'y ajoutait la règle d'or de ne jamais oublier qu'il était un petit employé. Il aimait à évoquer devant les autres les difficultés qu'il y a à vivre dans une grande ville avec un salaire de misère. Mais depuis un certain temps le prix et la qualité des dîners avaient perdu pour lui le sens abstraitement exemplaire qu'il leur avait donné au début. Si on le lui avait demandé et s'il avait pu le faire sans se cacher, il aurait donné pour ces dîners non pas soixante kopecks, comme actuellement, mais trois et même cinq mille roubles.

Alexandre Ivanovitch, cet ascète qui meurtrissait volontairement sa chair sous le cilice de l'avarice, qui s'était interdit de toucher à tout ce qui coûtait plus de cinquante kopecks et qui, en même temps, s'irritait de ne pouvoir dépenser ouvertement cent roubles de crainte de perdre des millions, cet homme était tombé amoureux avec toute la détermination que peut posséder un homme fort, austère et aigri par une attente interminable.

Il avait décidé ce jour-là de se déclarer enfin à Zossia et de lui proposer sa main, cette main où battait un pouls bref et coléreux comme un putois, et son cœur que meurtrissaient d'incroyables liens.

— Ou-i, dit-il, c'est la vie, Zossia Victorovna.

Ayant émis cette pensée, le citoyen Koreïko prit un cendrier qui se trouvait sur la table et se mit à le considérer attentivement, avec sa devise d'Ancien Régime : « Mari, ne fâche pas ta femme. »

Il est nécessaire d'expliquer ici qu'il n'y a pas au monde une seule jeune fille qui ne soit capable de prévoir au moins une semaine à l'avance une déclaration d'amour. Aussi Zossia Victorovna soupira-t-elle d'un air préoccupé, tout en se regardant dans la glace. Elle avait cette allure sportive qu'ont acquise ces dernières années toutes les jolies filles. Ayant vérifié cet état de choses, elle s'assit en face d'Alexandre Ivanovitch et se prépara à l'écouter. Mais celui-ci gardait le silence. Il ne connaissait que

deux rôles : ceux de petit employé et de milliardaire clandestin. Tous les autres, il les ignorait.

— Vous connaissez la nouvelle ? demanda Zossia. On a radié Pobiroukhine.

— Chez nous aussi, l'épuration a commencé. Il y en a beaucoup qui vont sauter, par exemple Lapidus junior. Mais le vieux Lapidus n'est pas mal non plus...

Koreïko remarqua alors qu'il reprenait son rôle d'employé pauvre. Un vague à l'âme d'une pesanteur de plomb s'empara à nouveau de lui.

— Oui, oui, dit-il. On vit comme cela dans la solitude, sans connaître de jouissances.

— Sans connaître quoi ? s'anima Zossia.

— Sans connaître d'attachement féminin, prononça Koreïko d'une voix entrecoupée.

Et ne voyant aucune réaction de soutien chez Zossia, il se mit à développer sa pensée. Il était déjà vieux. Pas vieux à proprement parler, mais plus tout jeune. Et même pas plus tout jeune, mais simplement le temps passait et cette fuite du temps lui inspirait certaines pensées. De mariage, par exemple. Qu'on ne pense qu'il était ceci ou cela. Il était bien dans l'ensemble, absolument inoffensif, et il fallait avoir pitié de lui. Et il lui semblait même qu'on pouvait l'aimer. Ce n'était pas un vantard comme les autres ; il n'aimait pas parler pour ne rien dire. Pourquoi une jeune fille ne l'épouserait-elle pas ?

Ayant ainsi exprimé ses sentiments sous une forme timide, Alexandre Ivanovitch jeta à Zossia un regard irrité.

— C'est vrai, qu'on veut mettre Lapidus junior à la porte ? demanda la petite-fille du marchand de rébus. Et, sans attendre la réponse, elle alla droit au but. Elle comprenait parfaitement tout. C'est vrai que le temps passait affreusement vite. Ainsi, elle avait encore dix-neuf ans il y avait très peu de temps, et maintenant déjà vingt. Et, dans un an encore, vingt-et-un. Elle n'avait jamais pensé qu'Alexandre Ivanovitch pût être ceci ou cela. Au contraire, elle avait toujours été persuadée qu'il était bien. Mieux que la plupart. Et, bien sûr, digne de tout. Mais en ce qui la concernait, elle se trouvait dans une période de recherches, sans qu'elle sût exactement lesquelles. Bref, pour le moment elle ne pouvait l'épouser. D'ailleurs, quelle vie pourraient-ils avoir ? Elle s'interrogeait sur elle-même, et lui, à

parler honnêtement et franchement, il ne gagnait que quarante-six roubles par mois, Et puis elle ne l'aimait pas encore, ce qui était quand même très important.

— Comment, quarante-six roubles ? s'écria d'une voix terrible Koreïko en se redressant. J'ai... je...

Mais il n'en dit pas plus. Il prit peur et se tut. Il était en train de passer au rôle du millionnaire et cela pouvait finir très mal pour lui. Il se mit même, dans sa terreur, à balbutier des bêtises, comme quoi l'argent ne faisait pas le bonheur, etc. Mais on entendit à ce moment-là dans le couloir une sorte de reniflement. Zossia sortit de la pièce en courant.

Son grand-père était là, avec son grand chapeau brillant de cristaux de paille. Il n'osait pas entrer. Son chagrin était si grand que sa barbe s'était ébouriffée, comme un balai de bouleau.

— Pourquoi rentres-tu si tôt ? s'écria Zossia. Que s'est-il passé ?

Le vieillard leva vers elle des yeux pleins de larmes. Zossia effrayée prit son grand-père par ses épaules pointues et l'entraîna dans la chambre. Pendant une demi-heure, Sinitski resta couché sur le divan, à trembler. Enfin, cédant aux instances de sa petite-fille, il se mit à parler.

Au début tout allait bien. Il était arrivé sans encombre jusqu'au *Bulletin de la Jeunesse*. Le directeur de la rubrique « Jeux de l'esprit » avait reçu l'auteur de charades avec une extrême politesse.

— Il m'a serré la main, Zossienka, soupira le vieillard. Asseyez-vous, m'a-t-il dit, camarade Sinitski. Et c'est alors qu'il m'a porté le coup. Notre rubrique va être supprimée, qu'il me dit. Un nouveau rédacteur en chef vient d'arriver, qui a déclaré que nos lecteurs n'avaient pas besoin de jeux de l'esprit, mais qu'ils avaient besoin, Zossienka, d'une rubrique particulière pour les dames. Je lui demande ce qu'il va se passer. Rien, me dit-il, plus de charades, voilà tout. Et pourtant il a dit beaucoup de bien de ma dernière charade. Du Pouchkine tout pur, qu'il m'a dit, en particulier l'endroit : « Mon premier est au fond des mers, Au fond des mers est mon second. »

Le vieil auteur de charades et rébus frémit quelque temps encore sur son canapé en se plaignant de l'emprise abusive de l'idéologie soviétique.

— Encore un drame ! s'exclama Zossia.

Elle s'enfonça son chapeau sur la tête et se dirigea vers la sortie. Koreïko la suivit, tout en sachant fort bien qu'il n'aurait pas dû le faire.

Dans la rue, Zossia passa son bras sous celui de Koreïko.

— Nous resterons quand même amis, n'est-ce pas ?

— Il vaudrait mieux que vous consentiez à m'épouser, grommela-t-il avec sincérité.

Dans les buvettes d'eau gazeuse ouvertes à tout les vents s'entassaient des jeunes gens sans chapeaux, aux manches relevées au-dessus du coude. On voyait sur les rayons des siphons bleus aux becs métalliques. De longs cylindres de verre, pour le sirop, clignotaient comme dans une pharmacie sur leurs supports tournants. Des Persans aux visages tristes faisaient griller sur leurs braseros des noisettes dont l'odeur mêlée à la fumée attirait les passants.

— J'ai envie d'aller au cinéma, dit Zossia, capricieusement. Je veux des noisettes, de l'eau de Seltz avec du sirop.

Pour Zossia, Koreïko était prêt à tout. Il serait même allé jusqu'à violer les règles de sa conspiration en dépensant cinq roubles pour de telles folies. Il avait actuellement en poche une boîte de cigarettes « Kavkaz », une boîte plate en fer avec, à l'intérieur, dix mille roubles en billets de deux cent cinquante. Mais même en admettant qu'il devînt fou et commît l'imprudence de montrer un seul de ces billets, jamais la caissière d'un seul cinéma n'aurait pu le lui changer.

— Notre paye est en retard, dit-il au comble du désespoir. On nous paye très irrégulièrement.

À ce moment sortit de la foule des promeneurs un jeune homme aux pieds nus chaussés de sandales superbes. Il salua Zossia du bras levé.

— Salut, salut, dit-il. J'ai deux billets gratuits. Voulez-vous venir avec moi ? Seulement, c'est pour tout de suite.

Et le jeune homme aux magnifiques sandales entraîna Zossia sous l'enseigne blafarde du cinéma *Où vas-tu ?*, anciennement *Quo vadis.*

Cette nuit-là, l'employé millionnaire ne dormit pas chez lui. Jusqu'à l'aube, il erra à travers la ville, regardant sans les voir les bébés nus aux vitrines des photographes, fouillant du pied le gravier du boulevard et fixant des yeux la sombre immensité du port. Des paquebots invisibles y conversaient, on entendait des miliciens siffler et l'on voyait tourner la lumière rouge du phare.

— Maudit pays ! grommelait Koreïko. Un pays où un millionnaire soviétique ne peut pas mener sa fiancée au cinéma ! (Il considérait

maintenant Zossia comme sa fiancée.)

Le matin trouva Koreïko, blêmi par l'insomnie, aux limites de la ville. En passant rue de Bessarabie, il crut entendre une matchiche. Étonné, il se retourna.

Une auto jaune descendait la rue à sa rencontre. Un chauffeur en veste de box était assis, courbé par la fatigue, à son volant. À ses côtés somnolait un gars aux larges épaules dont la tête inclinée était coiffée d'un chapeau Stetson à petits trous. Deux autres voyageurs étaient vautrés sur les sièges arrière : un pompier en grand uniforme et un homme à carrure athlétique qui portait une casquette de marin à coiffe blanche.

— Salut au premier citoyen de Tchernomorsk ! cria Ostap, alors que la voiture passait avec un vacarme de tracteur à côté de Koreïko. Les bains de mer chauds sont-ils encore ouverts ? Le Théâtre municipal fonctionne-t-il ? A-t-on déclaré enfin Tchernomorsk port franc ?

Mais Ostap ne reçut aucune réponse. Kozlewicz ouvrit le pot d'échappement et l'*Antilope* noya dans un nuage de fumée le premier citoyen rencontré à Tchernomorsk.

— Eh bien, dit Ostap à Balaganov qui s'était réveillé, la séance continue. Amenez-moi votre Rockefeller clandestin, que je le déshabille. Ah, ces princes qui jouent les mendiants[120] !

---

112. Sans doute Austen Chamberlain (l'homme de Locarno, du pacte Briand-Kellogg et de la SDN, prix Nobel de la paix), très mal vu en URSS, plutôt que Arthur Neville Chamberlain, son demi-frère, futur signataire des accords de Munich, qui n'était pas alors très connu.

113. La « vie nouvelle » a beaucoup préoccupé les Soviétiques dans les années vingt, mais va disparaître avec la montée du stalinisme. C'était un type de socialisme proche du socialisme utopiste à la française (Fourier, Saint-Simon...) ou de l'anarchisme, avec union libre (caricaturée ici avec Polykhaïev), avortement, éducation communautaire des enfants, maisons communes, etc.

114. Apposition comique. Auteur de *Ciment* puis d'Énergie, Fiodor Gladkov était un des piliers de la littérature prolétarienne des années vingt et trente. On le lisait surtout dans les milieux peu cultivés (cf. les « demoiselles esseulées » du ch. 1).

115. Du nom d'un recueil de nouvelles d'Alexandra Kollontaï, célèbre révolutionnaire favorable à l'amour libre, ambassadrice d'URSS dans différents pays.

116. « L'idéologie a tout envahi », va s'écrier le vieil homme. L'exemple donné par les auteurs est à peine forcé, tant la « restructuration idéologique » des journaux progressait en 1931-1934, après

quoi il y aura une pause de deux ans, dont les auteurs profiteront brillamment. À noter encore, du point de vue de la langue d'Ésope ; personnage négatif + phrase répréhensible = résultat positif.

117. L'épuration des cadres s'effectuait selon trois « catégories ». La 3e et la 2e étaient supportables (maintien dans le secteur public, droit aux cartes d'alimentation), mais la 1re terrible : on y était privé de presque tout, proche du sort d'un « dépossédé ».

118. La première mouture du roman comportait même : « Ah, ils en ont fait de belles, ces bandits de Marx et Engels » (*vot nadelali delov êti bandity Marks i Êngel's* !). Même si c'était une phrase courante à Odessa, elle ne pouvait pas passer la censure et les auteurs la supprimèrent.

119. Reprise par les S-R (anciens alliés des bolcheviks, combattus dès juin 1918 et éliminés de la vie politique après la Guerre civile), cette phrase est du philosophe allemand Fichte (mort en 1814). Il est intéressant de noter que tout ce passage (ce paragraphe, le suivant et la phrase « On calma le vieillard ») ont été rajoutés dans l'édition en volume. Difficile de dire pourquoi.

120. *Le Prince et le pauvre*, roman de Mark Twain.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

Les deux combinateurs

OceanofPDF.com

X

Un télégramme des frères Karamazov

Depuis un certain temps, le millionnaire clandestin se sentait l'objet d'une attention vigilante. Au début, il n'y avait rien de précis : simplement, l'habituelle et reposante solitude qui avait disparu. Puis des signes d'une nature plus inquiétante s'étaient mis à apparaître.

Un jour que Koreïko, de son habituel pas mesuré, se rendait à son travail, il fut abordé à l'entrée même d'Hercule par un mendiant effronté à dent d'or. Marchant sur des lacets de caleçons qui traînaient derrière lui, le mendiant saisit Alexandre Ivanovitch par le bras et bredouilla rapidement :

— Donne un million, donne un million, donne un million !

Après quoi le mendiant exhiba une épaisse langue peu ragoûtante et débita un galimatias cette fois totalement privé de sens. C'était un banal mendiant simple d'esprit, comme on en rencontre souvent dans les villes du Midi. Néanmoins, Koreïko monta à la comptabilité avec de l'inquiétude à l'âme.

C'est de cette rencontre que l'on peut dater l'entrée en scène du diable[121].

Un jour, à trois heures du matin, Alexandre Ivanovitch fut réveillé par un porteur de télégrammes. Claquant des dents dans la fraîcheur du petit matin, le millionnaire déchira la bande protectrice et lut :

« *Comtesse visage bouleversé court direction étang.* »

« Quelle comtesse ? » balbutia Koreïko affolé, pieds nus dans le couloir.

Mais personne ne lui répondit. Le facteur était parti. Dans le jardinet, devant la maison, les pigeons faisaient entendre un mugissement passionné. Les autres locataires dormaient. Alexandre Ivanovitch tourna et retourna entre ses mains le formulaire gris. L'adresse était correcte. Le nom du destinataire aussi :

« *Alexandre Koreïko Petite Toucherie 16*
Comtesse visage bouleversé court direction étang. »

Alexandre Ivanovitch n'y comprit rien, mais fut si ému qu'il brûla le télégramme à la flamme d'une bougie[122].

Le même jour, à dix-sept heures trente-cinq, il reçut une seconde missive :

« *Séance continue virgule million baisers.* »

Il pâlit de fureur et fit de la charpie avec la dépêche. Mais, au cours de la nuit qui suivit, on lui envoya encore deux télégrammes urgents :

« *Embarquez oranges tonneaux frères Karamazov.* »

et :

« *Glace est brisée stop moi qui vais commander parade.* »

Après cette nuit-là, il arriva à Koreïko un incident vexant au cours de son travail. Tchévajevskaïa lui ayant demandé de multiplier mentalement 85 par 13, il fit une erreur et donna un résultat incorrect, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Mais il ne se préoccupait plus guère maintenant d'opérations arithmétiques ; les télégrammes déments occupaient en permanence sa pensée.

« Des tonneaux, chuchotait-il en fixant le vieux Kukuschkind. Les frères Karamazov. Quelle abomination. »

Il tentait de se tranquilliser en se disant que c'étaient d'innocentes farces que lui auraient faites des amis, mais il lui fallut rejeter vivement cette version. Il n'avait pas d'amis. Quant à ses collègues, c'étaient des gens sérieux qui ne plaisantaient qu'une fois l'an, le premier avril. Et

encore s'en tenaient-ils alors, en fait de gaies plaisanteries et de joyeuses mystifications, à une unique et triste blague : ils fabriquaient à la machine à écrire un ordre de licenciement concernant Kukuschkind et le déposaient sur son bureau. Et chaque fois, sept ans de suite, le vieillard avait porté la main à son cœur, ce qui amusait bien tout le monde. En outre, ils n'étaient pas riches à millions, pour se ruiner en dépêches.

Après le télégramme où le citoyen inconnu avait fait savoir que c'était lui, et non pas quelqu'un d'autre, qui se chargerait personnellement de commander la parade, il y eut une accalmie. Pendant trois jours, personne n'importuna plus Alexandre Ivanovitch. Il commençait déjà à se faire à l'idée que tout ce qui était arrivé ne le concernait pas lorsqu'il reçut un gros paquet recommandé. Il y trouva un livre intitulé *Les Requins du capital* (*Biographies de millionnaires américains*).

En d'autres temps Koreïko lui-même aurait volontiers acheté un livre aussi divertissant, mais à présent une grimace d'effroi se peignit sur son visage. La première phrase, cernée au crayon bleu, disait ceci :

« *Toutes les grandes fortunes actuelles ont été édifiées par des moyens essentiellement malhonnêtes.* »

Alexandre Ivanovitch décida à tout hasard de ne plus rendre pendant un certain temps de visites à la valise par lui dissimulée à la consigne. Il était en effet on ne peut plus inquiet.

« L'essentiel, expliquait à ses amis Ostap en se promenant dans sa vaste chambre de l'hôtel *Carlshad*, c'est de jeter le trouble dans le camp ennemi. L'ennemi doit perdre son équilibre moral. Cela ne présente en fait pas beaucoup de difficultés, si l'on considère que les gens ont avant tout peur de l'inexplicable. Moi-même, qui ai été à une certaine époque un mystique épris de solitude, il me suffisait alors d'un simple couteau à cran d'arrêt pour m'effrayer. Je vous assure. Augmentez la part de l'inexplicable. Je suis convaincu que mon dernier télégramme "*en pensée avec vous*" a produit sur notre client un effet foudroyant. Tout cela, c'est de l'engrais, du superphosphate. L'essentiel est de le plonger dans l'inquiétude. Il nous faut habituer la victime à l'idée qu'elle aura à se séparer de son argent. Il faut la désarmer moralement, écraser en elle ses instincts possessifs réactionnaires. »

Après avoir prononcé ce discours, Bender jeta à ses subordonnés un regard sévère. Balaganov, Panikovski et Kozlewicz étaient bien

correctement assis au fond de leurs fauteuils de peluche rouge à franges et glands. Ils étaient à la fois intimidés et choqués par le luxueux train de vie du commandant de bord, par les lambrequins dorés, les tapis qui brillaient des plus vives teintes chimiques et la gravure *Apparition du Christ au peuple*[123]. Eux-mêmes logeaient avec l'*Antilope* dans une modeste auberge et ne venaient au *Carlsbad* que pour prendre leurs instructions.

— Panikovski, fit Ostap, n'étiez-vous pas aujourd'hui chargé de rencontrer notre patient et de lui demander à nouveau un million, en accompagnant cette demande d'un rire idiot ?

— Dès qu'il m'a vu, il est passé sur le trottoir opposé, communiqua Panikovski tout fier de lui.

— Bon. Tout va pour le mieux. Notre client commence à devenir nerveux. Il est en train de passer du stade de la perplexité hébétée à celui de la peur gratuite. Je ne doute pas qu'il ne se lève la nuit dans son lit pour balbutier plaintivement : « Maman, maman ». Encore un peu, trois fois rien, un dernier coup de pinceau, et il sera à point. Il fouillera en pleurant dans son buffet et en retirera la petite assiette à bords dorés...

Ostap fit un clin d'œil à Balaganov, Balaganov à Panikovski, Panikovski à Kozlewicz. Et quoique l'honnête Kozlewicz n'y eût strictement rien compris, il se mit à son tour à cligner des deux yeux à la fois. Longtemps encore, dans la chambre du *Carlsbad*, on continua à cligner joyeusement des yeux, avec de petits rires, des claquements de langue et même des bonds sur les fauteuils de peluche rouge.

— Assez pour la gaieté, dit Ostap. Pour l'instant, la petite assiette et l'argent sont encore entre les mains de Koreïko, si tant est que cette assiette existe.

Là-dessus, il renvoya Panikovski et Kozlewicz à leur auberge, avec mission de tenir l'*Antilope* prête au départ.

— Eh bien, Choura, dit-il à Balaganov dès qu'il se retrouva seul avec lui, cela suffit en fait de télégrammes. Nous pouvons considérer comme achevée la phase préparatoire. C'est la lutte active qui commence maintenant. Nous allons désormais voir comment se comporte notre petit veau chéri dans l'exercice de ses fonctions.

Les frères de lait traversèrent dans l'ombre des acacias le jardin municipal où l'épais jet d'eau de la fontaine semblait couler comme une chandelle ; ils passèrent devant plusieurs brasseries et s'arrêtèrent au coin

de la rue Franz Mehring. Des marchandes de fleurs aux visages rouges de marins faisaient tremper leur fragile marchandise dans des écuelles émaillées. L'asphalte chauffé par le soleil pétillait sous les pieds. De la crémerie voisine, à la façade en faïence bleue, sortaient des hommes et des femmes qui essuyaient en marchant leurs lèvres tachées par le kéfir. Les lettres en bois doré, pareilles à des macaronis, qui composaient le mot « Hercule » brillaient avec séduction sous le soleil qui dansait sur les vitres, longues d'une toise, de la porte à tambour.

Ostap et Balaganov pénétrèrent dans le hall et se fondirent dans la foule des employés.

---

121. La réalité soviétique est placée sous le signe de Satan : entrevu avec Khvorobiov (ch. 8), ce thème deviendra de plus en plus explicite.

122. La comtesse Sophie, femme de Tolstoï, fut si bouleversée quand elle apprit la mort de son mari, dans la petite gare d'Astapovo (novembre 1910), qu'elle tenta de se noyer, comme le rapporte entre autres Chklovski. La phrase ici citée, au comique macabre, est extraite du télégramme envoyé au journal *Rietch'* par le journaliste N. Efross, présent sur les lieux.

123. *L'Apparition du Christ au peuple*, célèbre tableau académique de proportions gigantesques (1857, galerie Trétiakov) d'Alexandre Ivanov, ami de Gogol à Rome.

OceanofPDF.com

XI

Les Herculéens

Malgré toute la bonne volonté des directeurs de la maison Hercule, qui se succédaient à un rythme rapide, pour faire perdre à l'immeuble l'odeur hôtelière qui y persistait encore, ces efforts ne donnaient rien. Les économes avaient beau effacer les vieilles inscriptions, elles resurgissaient de partout[124]. Tantôt c'était le mot « *Toilettes* » qui réapparaissait sous une couche de peinture fraîche dans les locaux des services commerciaux, tantôt les filigranes « *Femme de chambre de service* » que quelqu'un découvrait sur le verre dépoli de la porte des dactylos, tantôt encore des doigts indicateurs dorés, tendus vers l'inscription française « *Pour les dames* » que l'on voyait soudain pointer sur les murs. L'hôtel transpirait de partout.

Les employés de rang inférieur travaillaient dans les chambres à un rouble du troisième où logeaient jadis les popes de province, venus à un synode régional, ou les petits voyageurs de commerce à fines moustaches « varsoviennes ». Ces pièces avaient gardé une odeur d'aisselles ; dans les coins se dressaient encore des lavabos métalliques peints en rose. Les chambres un peu plus propres qu'occupaient autrefois les rois du billard ou les acteurs dramatiques de province abritaient maintenant les chefs de service, leurs adjoints et l'économat. C'était déjà un peu mieux : on y trouvait des armoires à glace et le plancher était recouvert d'un linoléum roux. La direction, elle, était nichée dans les chambres de luxe à salles de bains et alcôves. Les dossiers traînaient dans les baignoires blanches, tandis qu'aux murs des alcôves pendaient diagrammes et schémas illustrant la structure d'Hercule, ainsi que ses liens avec l'extérieur. On avait conservé en ces lieux de stupides petits canapés dorés et des tables

de nuit à dessus de marbre. Dans certaines des alcôves on voyait même des lits monumentaux à carapace nickelée garnie de boules. Les lits étaient eux aussi couverts de dossiers et de toute une correspondance indispensable. Ce système était extrêmement commode, puisque les papiers se trouvaient toujours à portée de la main.

C'était dans une de ces chambres, au numéro 5, qu'était descendu en 1911 le célèbre écrivain Léonide Andrieïev. Tous les Herculéens le savaient, et le « 5 » jouissait sans raison valable d'une mauvaise réputation. Tous les responsables qui y installaient leurs bureaux étaient un jour ou l'autre victimes d'un pépin. Le « 5 » n'avait pas eu le temps de se familiariser avec un nouveau dossier, que déjà on faisait déménager la nouvelle équipe à qui l'on assignait un autre travail. Encore une chance si cela se passait sans blâme. Parfois, c'était avec un blâme, ou avec publication dans la presse, ou même dans des conditions que l'on hésite à rapporter.

« C'est la chambre du diable, affirmaient les victimes unanimes. Qui aurait pu prévoir une chose pareille ? »

Des accusations épouvantables pleuvaient sur la tête de l'auteur du terrible *Récit des sept pendus*, comme quoi c'était de sa faute si le camarade Lapchine avait fait engager dans la maison ses six frangins, si le camarade Spravtchenko avait compté sur l'*initiative personnelle* des exécutants[125] pour ses fournitures en écorce, tactique qui avait réduit ces fournitures à néant, et si le camarade Indokitaïski avait perdu au jeu de la banque polonaise 7384 roubles 03 kopecks appartenant à l'État. Indokitaïski avait beau se démener, démontrer auprès des instances adéquates qu'il avait dépensé les 03 kopecks au profit de l'État et était en mesure de fournir les justificatifs correspondants, rien n'y fit. L'ombre du défunt écrivain demeura implacable et, par un beau soir d'automne, Indokitaïski fut invité à se retirer du monde. Ce « 5 » était effectivement un endroit bien déplaisant.

Grand patron d'Hercule, le camarade Polykhaïev avait élu domicile dans l'ancien jardin d'hiver ; aussi sa secrétaire Gazelle Mikhaïlovna ne cessait-elle d'aller et venir entre ce qui restait des palmiers et des sycomores. C'était à sa table, recouverte de drap framboise et longue comme un quai de gare, qu'avaient lieu les fréquentes et interminables réunions de la direction. Quant à la chambre n° 262, autrefois affectée au petit buffet de

l'hôtel, elle était maintenant occupée par la commission d'épuration, composée de huit personnages aux yeux gris et à l'aspect absolument banal[126]. Ces huit hommes venaient ponctuellement tous les jours et passaient leur temps à parcourir des circulaires officielles.

Ostap et Balaganov gravissaient l'escalier lorsque retentit une sorte de sonnerie d'alerte ; les employés jaillirent instantanément de toutes les pièces à la fois. La promptitude de la manœuvre faisait songer à un branle-bas de combat sur un navire. C'était l'heure de la pause casse-croûte. Certains des employés se précipitaient vers le buffet afin d'acheter avant les autres des sandwiches au caviar rouge. D'autres déambulaient dans les couloirs et grignotaient tout en marchant.

Un employé au physique empreint de noblesse sortit des bureaux du Plan[127]. Une barbe encore jeune et de forme arrondie agrémentait son pâle et doux visage. Il tenait à la main une boulette de viande froide, qu'il ne cessait de porter à sa bouche après l'avoir examinée attentivement. Il faillit être dérangé dans cette occupation par Balaganov qui désirait savoir à quel étage se trouvait le service de la comptabilité.

— Ne voyez-vous pas, camarade, que je casse la croûte ? déclara l'employé en se détournant avec indignation.

Et sans prêter davantage attention aux frères de lait, il se plongea dans la contemplation du dernier fragment de sa boulette. Il la regarda scrupuleusement de tous les côtés, la flaira même en signe d'adieu, puis l'enfourna dans sa bouche, redressa la poitrine, épousseta son veston et se dirigea lentement vers un autre employé qui se tenait à la porte de son bureau.

— Eh bien, demanda-t-il après avoir jeté un coup d'œil circulaire, comment vont les affaires ?

— Vous feriez mieux de ne pas me le demander, camarade Bomzé, répondit celui-ci, qui ajouta après avoir lui aussi jeté un coup d'œil circulaire :

— Est-ce que c'est une vie, cela ? Plus aucun champ libre pour l'individu. Toujours la même chose : plan quinquennal en quatre ans, plan quinquennal en trois ans...

— Oui, oui, chuchota Bomzé, c'est une abomination, Je suis totalement d'accord avec vous. C'est exactement cela : plus de champ libre pour l'individu, aucun stimulant, absence totale de perspectives personnelles.

Ma femme, vous comprenez, une simple ménagère, eh bien, elle-même dit qu'il n'y a aucun stimulant, aucune perspective personnelle.

Bomzé soupira profondément et marcha à la rencontre d'un autre collègue.

— Eh bien, demanda-t-il en souriant tristement par anticipation, comment vont les affaires ?

— Vous savez, dit son interlocuteur, je suis rentré ce matin d'un voyage d'affaires. J'ai réussi à visiter un sovkhoze. C'est grandiose. Une minoterie gigantesque. Vous ne pouvez même pas vous imaginer, mon cher, ce que c'est que le plan quinquennal, que la volonté des masses !

— C'est mot pour mot ce que je viens de dire, s'exclama avec fièvre Bomzé. Tout juste cela, la volonté des masses ! Le plan quinquennal en quatre ans, même en trois, voilà le stimulant qui... Tenez, ma propre femme, une simple ménagère : même elle rend justice à l'industrialisation. Nom d'une pipe, on voit la vie nouvelle prendre forme sous nos propres yeux !

Il s'éloigna en remuant joyeusement la tête. Une minute plus tard, il tenait déjà par la manche le doux Borissokhliebski et lui disait :

— Vous avez raison, je suis de votre avis. À quoi nous sert de construire ces Magnitogorsk, ces sovkhozes, toutes ces moissonneuses-batteuses, lorsqu'il n'y a plus de vie personnelle et que l'on étouffe l'individualité ?

Et à nouveau, une minute plus tard, sa voix atone glougloutait au bas de l'escalier :

— C'est exactement ce que je disais à l'instant au camarade Borissokhliebski. À quoi sert de verser des larmes sur l'individualité et sur la vie personnelle lorsque poussent sous nos yeux ces minoteries, ces Magnitogorsk, toutes ces moissonneuses-batteuses, ces bétonneuses, lorsque les masses...

Bomzé, qui aimait les échanges d'idées, eut le temps pendant la pause de tailler une bavette avec une dizaine de ses collègues. On pouvait déterminer le sujet de chaque entretien en fonction de l'expression de son visage, où l'amertume que lui inspirait l'« étouffement de l'individualité » cédait régulièrement la place au « sourire radieux de l'enthousiaste », et réciproquement. Mais quels que fussent les sentiments qui gonflaient la poitrine de Bomzé, jamais son visage ne se déparait de sa noblesse innée. Et tous, des graves et savants camarades de la cellule syndicale au vieux

Kukuschkind, politiquement arriéré, tous tenaient Bomzé pour un honnête homme et, surtout, pour un homme à principes, une opinion qu'il partageait d'ailleurs lui-même[128].

Une deuxième sonnerie annonça la fin de l'alerte, tous les employés regagnèrent leurs chambres et le travail reprit. À vrai dire, l'expression « le travail reprit » n'avait que peu de rapport avec l'activité théorique d'Hercule, laquelle consistait en diverses opérations commerciales concernant les bois d'abattage et de charpente. Depuis un an, délaissant les tristes opérations de stockage des rondins et du contreplaqué ainsi que l'exportation des bois de cèdre et autres matières de médiocre intérêt, les Herculéens s'étaient dévoués corps et âme à une unique et passionnante occupation : la lutte pour la défense de leurs locaux, de leur hôtel bien-aimé[129].

L'affaire avait commencé par un bout de papier apporté de la part du Service du logement de la ville par un coursier paresseux dans un registre de livraison en toile goudronnée.

« Au reçu de la présente, disait le papier, vous êtes *invités* à libérer dans un délai de trente jours les locaux du ci-devant hôtel *Le Caire* et à les remettre, avec l'inventaire complet des fournitures ci-devant hôtelières, à la disposition du trust hôtelier. Vous serez relogés dans les locaux de la ci-devant société par actions Métal et bacon[130], *Réf* : arrêté du conseil municipal, déc. 1929. »

On avait mis ce papier dans la soirée sous le nez du camarade Polykhaïev, alors qu'il était assis dans l'ombre électrique des palmiers et des sycomores.

— Hein ? s'était nerveusement écrié le directeur général d'Hercule. Ils m'écrivent « *vous êtes invités* » ! À moi qui dépends directement du pouvoir central ! Qu'est-ce qu'ils ont, ils sont tous timbrés là-bas, ou quoi ?

— Ils auraient pu au moins écrire « *il vous est prescrit de* », ajouta Gazelle Mikhaïlovna pour jeter de l'huile sur le feu. Des péquenots !

— C'est à ne pas y croire, fit Polykhaïev avec un sourire sombre.

La réponse ne se fit pas attendre et elle fut énergique : le patron d'Hercule refusa catégoriquement de libérer les lieux.

— Cela leur apprendra la prochaine fois à me prendre pour un gardien de nuit et à m'envoyer des « *vous êtes invités* », grommela le camarade

Polykhaïev en tirant de sa poche un timbre en caoutchouc. Et, troublé par l'émotion, il apposa à l'envers le fac-similé de sa signature.

Et de nouveau un coursier paresseux, mais cette fois celui d'Hercule, se traîna dans les rues ensoleillées en s'arrêtant à chaque marchand de kvass, en se mêlant à tous les incidents publics et en brandissant comme un possédé son registre de livraison.

Pendant toute la semaine qui suivit, les Herculéens commentèrent la situation. L'opinion générale des employés était que Polykhaïev ne tolérerait pas de voir ainsi remise en cause son autorité.

« Vous ne connaissez pas encore Polykhaïev, disaient les jeunes loups de la comptabilité. Il n'est pas tombé de la dernière pluie. Ce n'est pas lui qui se laissera intimider par un simple arrêté de rien du tout. »

Peu après cet événement, le camarade Bomzé sortit du bureau du patron avec une petite liste de collaborateurs choisis. Passant d'un service à l'autre, il se penchait au-dessus de la personnalité mentionnée sur la liste et chuchotait mystérieusement :

— Une petite soirée, trois roubles par personne. À l'occasion du départ de Polykhaïev.

— Comment ? demandaient avec effroi les collaborateurs choisis. Polykhaïev s'en va ? On nous l'ôte ?

— Mais non. Il part au Centre pour une semaine, faire des démarches pour nos locaux. Surtout ne soyez pas en retard. Chez moi, à huit heures précises.

La soirée en l'honneur du départ de Polykhaïev fut très gaie. Les employés regardaient d'un air dévoué leur chef qui tenait une coupe à la main, et chantaient en battant dans les mains en cadence :

— Cul sec, cul sec, cusec, cul sec, cul sec, cusec.

Ils chantèrent jusqu'à ce que leur chef bien-aimé eût vidé un nombre respectable de coupes et de flûtes, après quoi lui-même entonna d'une voix hésitante une ancienne chanson de forçats :

> *Sur la vieille route de Kalouga,*
> *Au poteau quarante-neuf...*

Mais personne ne sut ce qui s'était passé au poteau 49, car Polykhaïev attaqua sans prévenir un autre refrain :

Y a le tramway numéro neuf,
Sur l'impériale, un macchabée
Que les gens traînent par les pieds,
Tra-la-li, tra-la-li, tra-la-la...

Polykhaïev parti, la productivité baissa quelque peu. Il aurait été absurde de travailler à plein rendement en ignorant si l'on allait rester dans ces locaux ou s'il faudrait, avec tous les accessoires de bureau, émigrer au Métal et bacon. Mais il aurait été encore plus absurde de travailler à plein rendement une fois Polykhaïev de retour. Selon l'expression de Bomzé, Polykhaïev revint « sur un pavois ». Hercule conserva les locaux et les employés se mirent à consacrer leurs heures de travail à railler le Service du logement.

Les services municipaux reconnurent leur défaite, mais demandèrent qu'on leur rendît au moins les lavabos et les lits à carapace. Fouetté par le succès, Polykhaïev ne répondit même pas à leur demande. L'empoignade reprit alors avec une vigueur nouvelle. Les plaintes inondèrent le Centre. Polykhaïev allait s'en expliquer lui-même et, de plus en plus souvent, on entendait dans l'appartement de Bomzé le triomphal « cul sec », tandis que ne cessaient de se renforcer les rangs des collaborateurs engagés dans la lutte pour les locaux. On oublia peu à peu le bois d'abattage et de charpente. Lorsque Polykhaïev trouvait par hasard sur son bureau un papier concernant le contreplaqué ou le cèdre d'exportation, il était si surpris qu'il lui fallait un certain temps pour comprendre ce qu'on exigeait de lui. Il était, pour le moment, absorbé par la réalisation d'une tâche de la plus haute importance : il s'efforçait d'attirer à son service grâce à l'attrait d'un salaire supérieur deux employés particulièrement dangereux du Service du logement.

— Vous avez de la chance, disait Ostap à son compagnon qui progressait avec lui dans les lieux. Vous assistez à une scène hautement divertissante : Ostap Bender suivant une piste fraîche. Prenez-en de la graine ! Une vulgaire petite frappe du genre de Panikovski aurait envoyé à Koreïko une lettre de ce type : « *Mettez 600 roubles sous la poubelle qui est dans la cour ou bien cela finira mal pour vous*[131]. » En dessous, il aurait dessiné une croix, une tête de mort et une bougie. Sonia-la-Main-d'or, dont je ne veux nullement diminuer les mérites[132], se serait finalement contentée de l'habituel chantage aux mœurs, ce qui lui aurait certes rapporté dans les

quinze cents roubles. C'est là tactique de femme. Prenons un dernier exemple, celui du lieutenant Savine[133], le cornette. Un aventurier de premier ordre, le cuir frotté à toutes les histoires. Qu'aurait-il fait ? Il serait allé trouver Koreïko chez lui, affublé en tsar de Bulgarie, aurait fait du grabuge chez le concierge et tout gâché. Moi, comme vous pouvez le voir, je ne me hâte pas. Cela fait une semaine que nous sommes arrivés à Tchernomorsk et j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour me rendre à mon premier rendez-vous. Ah, voici la comptabilité. Eh bien, mécanicien de bord, montrez-moi le patient. Après tout, c'est vous le spécialiste en Koreïko.

Ils entrèrent dans une salle bourdonnante et pleine de visiteurs. Balaganov entraîna Bender dans le coin où se trouvaient Tchévajevskaïa, Koreïko, Kukuschkind et Dreyfus, tous les quatre derrière une balustrade jaune. Balaganov levait déjà le bras pour lui montrer le millionnaire, lorsque Ostap murmura d'un ton irrité :

— Criez donc, pendant que vous y êtes : « Le voilà, le gros plein de sous, Attrapez-le ! » Du calme. Je vais deviner moi-même. Lequel des quatre ?

Ostap s'installa sur le marbre frais de l'appui de fenêtre et, tout en balançant les jambes comme un enfant, se mit à réfléchir.

— La fille ne compte pas. Il en reste trois : le lèche-bottes aux yeux blancs et à trogne rouge, le vieillard au type porcin qui porte des lunettes métalliques et le chien de garde bien gras à l'air important. Je rejette avec indignation le vieillard au type porcin. À part le coton dont il a rempli ses oreilles velues, il ne possède rien de précieux. Il en reste deux : le chien de garde et le lèche-bottes aux yeux blancs. Lequel des deux est Koreïko ? Réfléchissons un peu.

Ostap tendit le cou et se mit à comparer les candidats, tournant rapidement la tête comme s'il suivait un match de tennis en observant chaque mouvement de la balle.

— Vous savez, mécanicien de bord, dit-il enfin, le gras toutou convient mieux au rôle de millionnaire clandestin que le lèche-bottes aux yeux blancs. Considérez un peu les lueurs anxieuses dans les yeux du toutou. C'est tout juste s'il reste en place, il est impatient, il ne pense qu'à rentrer bien vite chez lui pour plonger ses pattes dans les paquets aux gros billets. Il n'y a pas de doute, c'est bien lui le collectionneur des carats et des dollars. Ne voyez-vous pas que cette gueule épaisse constitue la

combinaison démocratique de Shylock, d'Harpagon et du Chevalier avare[134] ? Quant à l'albinos, c'est tout simplement une nullité, un souriceau soviétique. Bien sûr, il a un petit capital : douze roubles à la caisse d'épargne. Le plafond de ses rêves nocturnes, c'est de s'acheter un manteau poilu à col en veau. Celui-ci ne peut être Koreïko. C'est une souris qui...

Mais en cet instant le magnifique discours du Grand Combinateur fut interrompu par un cri impérieux venu du fond de la salle et qui appartenait de toute évidence à un collaborateur en droit de crier :

— Camarade Koreïko ! Où se trouve le bordereau des sommes que nous doit le Service du logement ? Le camarade Polykhaïev le demande d'urgence.

Ostap poussa Balaganov du pied. Mais le chien de garde continuait tranquillement à grincer de la plume. Son visage, qui concentrait les traits caractéristiques de Shylock, d'Harpagon et du Chevalier avare n'avait pas changé. Par contre, l'albinos aux cheveux blonds et à la trogne rouge, cette nullité, ce souriceau soviétique possédé par le rêve d'un manteau à col en veau fit soudain preuve d'une activité extraordinaire. Faisant fébrilement claquer les tiroirs de son bureau, il attrapa un morceau de papier et courut au plus vite à l'endroit où on l'avait demandé.

Le Grand Combinateur émit un grognement de surprise et regarda Balaganov d'un air interrogateur. Choura se mit à rire.

— Oui, fit Ostap au bout d'un moment de silence, celui-là ne nous apportera pas l'argent sur une assiette. À moins que je ne l'en prie très fort. L'objectif est digne d'estime. Ressortons maintenant à l'air. Mon cerveau vient d'enfanter une combinaison amusante. Ce soir, si Dieu le veut, nous lui toucherons pour la première fois les pis. C'est vous, Choura, qui toucherez.

---

124. Dans *Diablerie*, nouvelle de Boulgakov (1924), le Tsentrosnab a été installé dans un ancien orphelinat de l'époque de Catherine II, mais tout le monde pense au cabinet de Lénine à Smolny, ancien pensionnat de jeunes filles nobles, et QG des bolcheviks en octobre 1917.

125. L'« initiative personnelle », la « spontanéité », mot à mot « le cours naturel » (*samotiok*) avait été dénoncés par Staline le 27 décembre 1929 : accusé de favoriser l'anarchie et le trotskisme, ce mouvement s'apparentait à notre « autogestion » moderne et s'opposait bien évidemment au « centralisme démocratique » stalinien autoritaire.

126. Il s'agit ici de toute évidence de huit « camarades » de la Guépéou, héritière de la Tchéka et ancêtre du NKVD puis du KGB (et aujourd'hui du FSB). Traits caractéristiques : banalité apparente, yeux clairs (on ne faisait appel qu'aux Slaves), regard fuyant.

127. Ilf et Petrov se sont beaucoup souvenu ici des *Âmes mortes*, aux portraits inoubliables et à l'intrigue aussi mythique (le rachat de serfs décédés par Tchitchikov) que les activités d'« Hercule », où Polykhaïev achète et vend du bois qui n'existe pas.

128. Portrait digne de La Bruyère. Le Mouchard est cet homme qui venait espionner les gens un peu partout et même chez eux sous couvert de bavarder amicalement. On les appelait les « frappeurs de porte » (stoukatchi), ou les « piverts ». Mais Bomzé, avec ses opinions contradictoires successives, est aussi une image de Staline jouant au chat et à la souris avec ses collègues et concurrents politiques « gauchistes » et « droitistes ».

129. Une des caractéristiques les plus remarquables du système soviétique, pourtant alors en gestation, a été génialement aperçue par Ilf et Petrov : le « cycle zéro », la machine qui tourne à vide, le triomphe de la forme sur le contenu, que l'économiste Gaïdar a décrit à l'époque de la « glasnost » sous le nom de « mécanisme de l'expansion administrative ». Ilf et Petrov en ont fait le sujet d'un récit kafkaïen qui faillit leur valoir des ennuis, *Cloop* (janvier 1932 - Parangon, 2003).

130. Probable lapsus dû à la stupidité administrative : *bacon* au lieu de *béton*, qui serait logique (les deux mots se ressemblent encore plus en russe).

131. On pense ici aux chantages exercés par les gangsters des géniaux *Récits d'Odessa* de Babel, contemporains du *Veau d'or* (1931), comme Bénia Krik dans *Le Roi*.

132. Personnage historique des années 1880 : Sofia Bluvshtein, plusieurs fois incarcérée et plusieurs fois évadée. Tchékhov lui rendit visite en 1890 au bagne de Sakhaline. Elle y était si célèbre que l'on vendait des cartes postales à son effigie.

133. Aventurier et escroc célèbre, Nikolaï Savine (mort vers 1933) ne cessa de parcourir le monde sous les apparences les plus diverses. Affublé du titre de « comte de Toulouse-Lautrec », il fut effectivement choisi par le sultan turc pour être son « tsar » en Bulgarie.

134. Nouvelles allusions littéraires de ce simple aventurier qui fait rêver les auteurs et les lecteurs de la liberté qu'ils n'ont pas : à Shakespeare et Molière, Ilf et Petrov associent Pouchkine, auteur du *Chevalier avare*, pièce en un acte et chef-d'œuvre de vérité psychologique et d'élégance formelle.

OceanofPDF.com

XII

Homère, Milton et Panikovski

Les consignes étaient on ne peut plus simples :

1° Rencontrer par hasard dans la rue le citoyen Koreïko.

2° Ne le frapper en aucune manière et éviter tout autre type de violence physique.

3° S'emparer de tout ce que l'on aurait trouvé dans les poches dudit citoyen.

4° Rendre compte.

Malgré la limpidité des indications données, Balaganov et Panikovski discutaient avec acharnement. Les fils du lieutenant Schmidt étaient assis sur un banc vert du jardin municipal d'où ils observaient d'un regard pénétré l'entrée d'Hercule. Absorbés par leur discussion, ils ne remarquaient même pas que, recourbé par le vent ainsi que s'il sortait d'une lance d'incendie, le jet d'eau de la fontaine faisait pleuvoir sur eux des gouttes rondes comme les graines du semeur. Ils se contentaient de secouer la tête, regardaient sans comprendre le ciel pur et reprenaient leur discussion.

Panikovski, à cause de la chaleur, avait remplacé son épais blouson de sapeur-pompier par une chemisette en coton imprimé. Très fier de la mission qui lui avait été confiée, il avait un maintien des plus dédaigneux.

— Seulement le voler, disait-il.

— Non, le dévaliser, objectait Balaganov, non moins fier que Panikovski de la confiance du Grand Combinateur.

— Vous êtes un être stupide et misérable, déclara Panikovski en regardant son interlocuteur avec dégoût.

— Et vous, un infirme ! remarqua Balaganov. À présent, c'est moi qui suis le chef.

— Vous êtes le chef ?

— Oui, c'est à moi que la mission a été confiée.

— À vous ?

— À moi.

— À toi ?

— Et à qui encore ? À toi, peut-être ?

La discussion aborda un domaine totalement étranger aux consignes reçues. Les deux escrocs s'échauffèrent à un point tel qu'ils commencèrent même à se poussoter l'un l'autre de leurs paumes en criant à qui mieux-mieux : « Et toi, tu te prends pour qui ? » De telles actions précèdent habituellement une rixe, à l'occasion de laquelle les adversaires jettent leurs bonnets à terre, prennent les passants à témoins et font ruisseler sur leurs trognes rugueuses des larmes d'enfants. Mais la rixe n'eut pas lieu. Quand le moment idéal fut venu pour asséner le premier soufflet, Panikovski baissa brusquement les bras et consentit à considérer Balaganov comme son supérieur direct. Probablement s'était-il souvenu des nombreuses occasions où il avait été battu par des individus isolés et par des collectivités entières, chose qui avait chaque fois été fort douloureuse. Maître du pouvoir, Balaganov se radoucit.

— Et pourquoi pas le dévaliser ? demanda-t-il avec moins d'insistance. Cela ne pose guère de problème. Koreïko rentre le soir chez lui. Il fait sombre. Je l'aborde par la gauche, vous par la droite. Je lui presse le flanc gauche, vous le droit. Cet imbécile s'arrête et me dit : « Voyou ! » Moi, je lui demande : « Qui c'est, le voyou ? » Vous aussi, vous lui demandez qui est le voyou, et vous le comprimez quelque peu sur la droite. Alors je lui flanque un bon coup sur la… Ah non, on n'a pas le droit de le frapper.

— Tout le problème est là, fit Panikovski d'un ton hypocrite. On n'a pas le droit de le frapper. Bender l'a défendu.

— Je le sais parfaitement. Donc, je lui bloque les bras et vous, vous regardez s'il n'a rien en trop dans les poches. À ce moment-là, comme il est de règle, il crie : « Milice ! » et moi, je le… Flûte alors, on n'a pas le droit de le… Bon, ensuite on rentre à la maison. Qu'est-ce que vous dites de mon plan ?

Sans répondre directement, Panikovski prit à Balaganov sa canne, une canne ciselée comme on n'en voit qu'aux bains de mer, mais avec un lance-pierres en guise de pommeau, traça une ligne horizontale sur le sable et dit :

— Regardez. *Primo*, il faut attendre le soir. *Secundo*...

Tout en parlant, il traça une perpendiculaire ondulée montant depuis l'extrémité droite de sa ligne.

— *Secundo*, il peut tout simplement ne pas sortir ce soir. Mais même s'il sort...

Il réunit alors les deux lignes par une troisième qui formait sur le sable avec les deux autres comme une sorte de triangle et acheva :

— Qui sait ? Il ira peut-être se promener en nombreuse compagnie. Qu'est-ce que vous en dites, dans ce cas-là ?

Balaganov regarda le triangle avec respect. Les arguments de Panikovski ne lui en imposaient pas particulièrement, mais le triangle recelait une nullité si convaincante qu'il se prit à hésiter. Panikovski le remarqua et en profita aussitôt.

— Allez à Kiev ! dit-il soudain. Vous comprendrez alors que j'avais raison. Allez sans faute à Kiev !

— Pourquoi à Kiev ? bougonna Balaganov. Pour quoi faire ?

— Allez à Kiev et demandez là-bas ce que Panikovski faisait avant la Révolution. Demandez-le !

— Pourquoi m'embêtez-vous ? fit Balaganov d'un ton maussade.

— Demandez, je vous dis ! insista Panikovski. Allez-y et demandez-leur. On vous dira qu'avant la Révolution Panikovski était aveugle. Croyez-vous que, sans la Révolution, je serais devenu fils du lieutenant Schmidt ? J'étais alors un homme riche. J'avais une famille et, sur ma table, un samovar nickelé. De quoi je vivais ? De mes lunettes bleues et de ma canne[135].

Il tira de sa poche un étui en carton noir semé de petites étoiles d'argent terni et montra à Choura ses lunettes bleues.

— Les lunettes que voici, dit-il avec un soupir, m'ont nourri pendant de nombreuses années. Ces lunettes aux yeux, je sortais sur le Krechtchatik avec ma canne et je demandais à un monsieur à l'allure bien propre d'aider un pauvre aveugle à traverser la rue. Le monsieur me prenait par le bras et me conduisait. Sur le trottoir d'en face, il lui manquait déjà sa

montre, s'il avait une montre, ou bien son portefeuille. Certains alors avaient des portefeuilles.

— Pourquoi donc avez-vous abandonné cette occupation ? demanda Balaganov soudain réveillé.

— La Révolution ! répondit l'ex-aveugle. Autrefois, je payais cinq roubles par mois au sergent de ville posté au coin du Krechtchatik et de la Proreznaïa, et personne ne me touchait. Il veillait même à ce qu'on ne me fasse pas de misères. C'était un bien brave homme ! Niébaba[136] qu'il s'appelait, Sémion Vassiliévitch. Je l'ai rencontré récemment. Il est devenu critique musical[137]. Et maintenant, qu'est-ce qu'on voit ? Est-ce qu'on peut avoir affaire à la milice ? Je n'ai jamais vu de gens pires qu'eux. Des espèces d'intellectuels, de pionniers de la culture. Et voilà qu'arrivé à la vieillesse, Balaganov, j'ai dû me faire aventurier. Mais le cas assez exceptionnel qui nous occupe aujourd'hui justifie un retour aux lunettes. C'est beaucoup plus sûr qu'une agression.

Cinq minutes plus tard, un aveugle à lunettes bleues sortait des toilettes publiques, qui étaient entourées de plants de tabac et de touffes de menthe. Le menton pointé vers le ciel, tapotant devant lui le sol avec sa canne de bains de mer, il se dirigea vers la sortie du jardin, suivi de Choura. Panikovski était méconnaissable. Les épaules rejetées en arrière, posant avec précaution ses pieds sur le trottoir, il s'approchait tout près des maisons, heurtait de sa canne les rampes protégeant les vitrines des magasins, se cognait aux passants et, les traversant du regard, continuait sa marche. Il mettait tant de bonne volonté dans sa démonstration qu'il réussit à bouleverser l'ordonnance d'une longue queue à un arrêt d'autobus. Balaganov n'était qu'admiration, au spectacle de l'intrépide aveugle.

Panikovski fit ainsi des siennes jusqu'à ce que Koreïko sortît du bâtiment. À sa vue, Balaganov fut pris d'une agitation nerveuse ; d'abord il s'approcha trop près du lieu de l'action, puis il s'en écarta par trop, et ce ne fut qu'ensuite qu'il trouva un poste d'observation commode auprès d'un éventaire de fruitier. Il se sentait dans la bouche une sorte de goût désagréable, comme s'il avait sucé pendant une demi-heure un bouton de porte en cuivre. Mais, devant les mouvements assurés de Panikovski, il finit par se tranquilliser.

Balaganov vit l'aveugle se tourner face au millionnaire, accrocher sa jambe avec sa canne et le heurter de l'épaule, après quoi les deux hommes semblèrent échanger quelques paroles. Koreïko sourit alors, prit l'aveugle par le bras et l'aida à descendre sur le pavé. Par souci de vraisemblance, Panikovski battait de toutes ses forces avec sa canne les pierres de la chaussée et tendait la tête comme un bœuf rétif au licol. Les mouvements qui suivirent furent si purs et si précis que Balaganov se sentit jaloux. Panikovski enlaça la taille de son compagnon. Sa main glissa sur le côté gauche de Koreïko et se maintint un moment extrêmement bref au-dessus de la poche en toile de l'employé millionnaire.

« Vas-y, mon vieux, vas-y », murmura Balaganov.

Un éclat soudain de vitres, un bruit de trompe affolée, la terre qui tremble : un gros autobus blanc freinait à mort au même instant, s'arrêtant avec difficulté au milieu de la chaussée. Deux cris retentirent simultanément :

— Idiot qui ne voit pas l'autobus ! glapit Panikovski en esquivant les roues du véhicule et en menaçant son guide avec les lunettes qu'il avait retirées de son nez.

— Ce n'est pas un aveugle ! s'écria Koreïko tout étonné. C'est un voleur !

Le nuage bleu du pot d'échappement recouvrit la rue, l'autobus reprit sa marche et, quand les fumées d'essence se dissipèrent, Balaganov constata que Panikovski était entouré par une petite foule. Un remue-ménage s'était fait autour de l'aveugle imaginaire. Balaganov se rapprocha. Un affreux sourire déformait le visage de Panikovski. Il était étrangement indifférent à tout ce qui se passait, mais l'une de ses oreilles était couleur de rubis, si rouge qu'elle aurait probablement brillé dans l'obscurité et que l'on aurait pu à sa lueur développer des plaques photographiques.

Tout en bousculant les badauds accourus de partout, Balaganov se précipita au *Carlsbad*. Le Grand Combinateur était assis à sa table de bambou et écrivait.

— Panikovski se fait dérouiller ! s'écria Choura en s'encadrant théâtralement dans l'embrasure de la porte.

— Déjà ? demanda Bender d'un ton pratique. Un peu trop rapide, à ce qu'il me semble.

— Panikovski se fait dérouiller ! répéta d'un ton pathétique Balaganov-le-roux. Devant Hercule.

— Qu'avez-vous ainsi à hurler comme un ours blanc accablé de chaleur ? fit sévèrement Ostap. Depuis combien de temps le bat-on ?

— Depuis cinq minutes.

— Vous n'aviez qu'à le dire tout de suite. En voilà un vieux schnoque ! Eh bien, allons admirer la chose. Vous me raconterez les détails en chemin.

Lorsque le Grand Combinateur arriva sur les lieux de l'incident, Koreïko s'était déjà éclipsé, mais autour du vieillard s'agitait une foule énorme qui barrait toute la rue. Les voitures cancanaient de toutes leurs trompes devant cette barrière humaine pour demander le passage. Des infirmières en blouse blanche regardaient par les fenêtres d'une infirmerie. Des chiens couraient çà et là, la queue recourbée comme un sabre. Le jet d'eau du jardin municipal avait cessé de fonctionner. Bender poussa un soupir décidé et s'immisça dans la foule.

— *Pardon*, dit-il, encore *pardon* ! Excusez-moi, madame, n'est-ce pas vous qui avez perdu un ticket de compote au coin de la rue ? Dépêchez-vous, il y est encore. Vous, les hommes, laissez passer les experts ! Toi, le *dépossédé*[138], laisse passer, qu'on te dit !

Pratiquant ainsi la politique de la carotte et du bâton, Ostap parvint au centre de l'attroupement, où se morfondait Panikovski. La seconde oreille du violateur de la convention était à ce moment devenue si rouge qu'elle aurait pu elle aussi servir de lampe à un photographe. À la vue de son chef, Panikovski baissa pitoyablement la tête.

— C'est lui ? demanda sèchement Ostap en donnant une bourrade dans le dos de Panikovski.

— C'est bien lui, certifièrent joyeusement de nombreux justiciers amateurs. Nous l'avons vu de nos propres yeux.

Ostap convia les habitants au calme et, sortant de sa poche un carnet, fixa du regard Panikovski et déclara d'une voix pleine d'autorité :

— Je prierai tous les témoins de m'indiquer leurs noms et adresses. Vos noms, témoins !

On aurait pu croire que les citoyens qui avaient montré une telle activité dans la capture de Panikovski n'allaient pas tarder à accabler le criminel sous leurs témoignages véridiques. En fait, à peine avaient-ils entendu le mot de « témoins » que tous les justiciers prirent un air ennuyé, s'agitèrent stupidement et commencèrent à reculer. On vit

apparaître des ravines dans leur masse de moins en moins compacte, puis ce furent des entonnoirs. La foule se désagrégeait à vue d'œil.

— Où sont les témoins ? répéta Ostap[139].

Ce fut alors la panique. Travaillant des coudes, les témoins s'enfuirent au plus vite. Au bout d'une minute, la rue avait repris son allure habituelle. Les voitures bondirent, les fenêtres de l'infirmerie claquèrent, les chiens se remirent à examiner le pied des réverbères. Dans le jardin municipal, l'eau de la fontaine se remit à jaillir avec un pétillement d'eau gazeuse.

S'étant assuré que la rue était vide et que Panikovski se trouvait hors de danger, le Grand Combinateur s'emporta :

— Lamentable vieillard ! Minable dément à prétentions d'aveugle ! Homère, Milton, et maintenant Panikovski ! Vous n'êtes pas en mauvaise compagnie ! Quant à Balaganov, il ne vaut guère mieux, ce matelot sans navire. « Panikovski se fait dérouiller, Panikovski se fait dérouiller ! » Et lui... Allons dans le jardin. Je vais vous faire jouer la scène de la fontaine[140].

Dans le jardin, Balaganov rejeta aussitôt toute la faute sur Panikovski. L'aveugle déshonoré tenta d'invoquer comme excuse l'état de ses nerfs, délabrés pendant les années terribles, et déclara que, de toute manière, c'était la faute à Balaganov, un être notoirement stupide et misérable. Les frères se remirent séance tenante à se pousser de leurs paumes. On entendit à nouveau le monotone : « Et toi, tu te prends pour qui ? », et les yeux de Panikovski laissèrent échapper la grosse larme annonciatrice des rixes. « Break ! » annonça soudain le Grand Combinateur en séparant les adversaires, tel un arbitre sur un ring.

— Vous boxerez les jours de fête, annonça-t-il. Un combat admirable : Balaganov, poids coq, contre Panikovski, poids poule ! Seulement, messieurs les champions, votre utilité les jours de semaine ne saute pas aux yeux. Je vais me voir contraint de vous licencier, d'autant plus que vous ne représentez guère de valeur au plan social.

Oubliant leur querelle, Panikovski et Balaganov se répandirent en promesses, jurant leurs grands dieux qu'ils feraient les poches de Koreïko le soir même, quoi qu'il arrivât. Bender les écoutait en souriant.

— Vous verrez, crânait Balaganov. Une attaque en pleine rue. Sous le couvert de la nuit. N'est-ce pas, Mikhaïl Samuelévitch ?

— Parfaitement exact, parole de gentilhomme ! appuya Panikovski. Choura et moi… Ne vous en faites pas ! Vous avez affaire à Panikovski.

— C'est bien ce qui m'attriste, dit Bender. Encore que… Comment avez-vous dit ? « Sous le couvert de la nuit ? » Essayez sous le couvert. L'idée, bien sûr, est plutôt maigre. Sans parler de la réalisation, que je prévois misérable.

Après quelques heures de faction dans la rue, les conditions indispensables furent enfin réunies : le couvert nocturne et le patient en personne, sortant avec une jeune fille de la maison du vieux faiseur de rébus. La jeune fille ne faisait pas partie du plan. Il fallut se contenter de les suivre, pendant qu'ils allaient se promener du côté de la mer.

Un débris brûlant de lune surplombait la côte en train de refroidir. De noirs couples basaltiques, enlacés à jamais, occupaient les rochers. La mer bruissante parlait d'amour jusqu'à la tombe, de bonheur sans retour, de tourments du cœur et autres broutilles démodées. Les étoiles clignotantes conversaient en morse. Le tunnel lumineux d'un projecteur réunissait entre elles les deux rives du golfe. Une longue bande noire le remplaça lorsqu'il disparut. Les deux compères dévalaient les ravins menant à la mer à la suite d'Alexandre Ivanovitch et de sa dame.

—Je suis fatigué, geignait Panikovski. Je suis vieux. J'ai du mal à suivre.

Il butait contre les terriers des rongeurs, tombait et se rattrapait à des bouses de vache desséchées. Il avait envie de rentrer à son auberge, où l'attendait le pratique et rassurant Kozlewicz, avec lequel il avait si plaisir à boire le thé en bavardant de choses et d'autres. Mais au moment précis où il avait fermement décidé de rentrer et de proposer à Balaganov de terminer seul leur œuvre, il entendit des voix devant eux :

— Comme il fait doux ! Vous ne vous baignez pas la nuit, Alexandre Ivanovitch ? Eh bien, attendez-moi ici. Le temps de me tremper, et je reviens.

On entendit un bruit de cailloux dégringolant la pente, la robe blanche disparut et Koreïko demeura seul.

— Vite ! chuchota Balaganov en tirant Panikovski par le bras. Je l'aborde donc par la gauche, vous par la droite. Seulement vivement !

— Moi, par la gauche, fit peureusement le violateur.

— Bon, très bien, vous par la gauche. Je le frappe au côté gauche, c'est-à-dire au droit ; vous, vous le pressez à gauche…

— Pourquoi à gauche ?

— À droite, alors ! Il nous dit : « Espèces de voyous ! » et vous lui répondez : « C'est qui, le voyou ? »

— Non, c'est vous qui répondez d'abord.

— Très bien. Je dirai tout à Bender. Mais en avant ! Donc vous venez par la gauche…

Et les vaillants fils du lieutenant Schmidt, plus froussards l'un que l'autre, approchèrent en tremblant de Koreïko.

Le plan fut transgressé dès le tout début. Le dispositif prévoyait que Balaganov arriverait par la droite et frapperait le millionnaire au flanc droit. Au lieu de cela, il resta à piétiner et demanda soudain :

— Avez-vous du feu ?

— Je ne fume pas, répondit froidement Koreïko.

— Bon, fit bêtement Choura en tournant ses regards vers Panikovski. Et vous ne sauriez pas quelle heure il est ?

— Environ minuit.

— Minuit, répéta Balaganov. Hum… Je ne m'en doutais pas.

— Il fait doux, dit Panikovski d'une voix obséquieuse.

Il y eut alors une pause, dont les grillons profitèrent avec frénésie. La lune blanchit et on put distinguer à sa lueur les épaules bien développées d'Alexandre Ivanovitch. Mais Panikovski ne put supporter une telle tension ; il passa derrière Koreïko et glapit :

— Haut les mains !

— Quoi ? demanda Koreïko étonné.

— Haut les mains ! répéta Panikovski d'une voix éteinte.

Il reçut à la même seconde à l'épaule un coup très douloureux, quoique court, et s'effondra. Lorsqu'il se releva, Koreïko se colletait déjà avec Balaganov. Ils respiraient aussi lourdement que s'ils avaient déplacé un piano à queue. On entendait, venant d'en bas, des ris et des clapotis d'ondine.

— Pourquoi me battez-vous ? émit en haletant Balaganov. Je n'ai fait que vous demander l'heure !

— Je vais te montrer, moi, quelle heure il est ! siffla Koreïko, en mettant dans chacun de ses coups la haine ancestrale des nantis envers les larrons.

À quatre pattes, Panikovski rampa jusqu'au lieu du pugilat et enfonça simultanément les deux mains dans les poches de l'Herculéen. Koreïko lui

lança une ruade, mais il était déjà trop tard. Une boîte en fer de cigarettes Kavkaz avait émigré de sa poche gauche dans les mains de Panikovski. De la droite s'éparpillèrent plusieurs bouts de papier, ainsi que diverses cartes de membre[141].

— Filons ! cria la voix de Panikovski, invisible dans l'obscurité.

Balaganov encaissa un dernier coup dans le dos. Quelques minutes plus tard Koreïko, tout courbatu et ému, vit très haut au-dessus de lui, à la lumière de la lune, deux silhouettes bleues qui s'enfuyaient.

Toute fraîche et fleurant l'iode, Zossia trouva Koreïko occupé à une étrange besogne : à genoux, faisant craquer d'une main tremblante une allumette après l'autre, Alexandre Ivanovitch ramassait des papiers dans l'herbe. Mais avant qu'elle eût eu le temps de lui demander ce qui s'était passé, Koreïko avait remis la main sur le reçu correspondant à cette petite valise si ordinaire qui reposait à la consigne des bagages à main, entre un panier d'osier contenant des cerises et un grand sac à linge en coton.

— Je l'avais laissé tomber, dit-il en souriant avec effort et en rangeant soigneusement le reçu dans sa poche. Il ne se souvint de la boîte de Kavkaz, avec les dix mille roubles qu'il n'avait pas eu le temps de transférer dans la valise, qu'au moment où ils arrivèrent en ville.

Pendant que se déroulait au bord de la mer ce combat de titans, Ostap Bender avait pris la résolution de quitter l'hôtel *Carlsbad* : ce séjour exposé aux regards de tous ne cadrait pas avec leur mission, à qui il donnait en outre un air trop officiel. Voyant dans le journal du soir l'annonce « T. b. ch. tt. cft. v. s. m. pr. h. cél. b. éd. », qu'il traduisit aussitôt par : « Très belle chambre tout confort avec vue sur la mer pour homme célibataire de bonne éducation », il se dit la chose suivante : « Actuellement je suis, semble-t-il, célibataire. L'état civil de Stargorod m'a récemment informé qu'on avait prononcé mon divorce d'avec Mme Gritsatsouïéva à la demande de cette dernière, et que m'avait été attribué mon nom d'avant mariage, soit O. Bender. Eh bien, soit, nous mènerons puisqu'il le faut notre vie d'avant mariage. Je suis homme, célibataire et de bonne éducation. On ne me refusera pas la chambre[142]. »

Et, ayant enfilé un frais pantalon blanc, le Grand Combinateur se rendit à l'adresse indiquée par le journal.

135. Le voleur faux aveugle : emprunt au *Capitaine Fracasse*. On trouve aujourd'hui à Kiev une statue immortalisant cet épisode, comme une « 12e chaise » dans un jardin public d'Odessa, une statue d'Ostap et divers autres souvenirs des deux romans à Odessa, Moscou ou Saint-Pétersbourg.

136. Encore un nom grotesque (« M. Antimeuf »).

137. La Russie stalinienne a été ravagée par les promotions qui ne se faisaient plus au talent ou aux connaissances (même les médecins, les ingénieurs, les enseignants), mais à l'orthodoxie politique.

138. Mot à mot « privé » (de tous les droits). La situation du *lichéniets* (3 millions) était dramatique. Anciens « koulaks », « nepmen », prêtres et pasteurs, commerçants, propriétaires terriens, simples employés de l'ancien régime, c'étaient tous des « ennemis de classe » et, comme tels, sans droit de vote ni droit à la fonction publique ou au travail dans l'armée ni surtout aux cartes d'alimentation ou aux soins médicaux, parce que non syndiqués. Ils vont peu à peu disparaître.

139. Poursuite du parallèle biblique, avec la scène de la femme adultère (Jean 8 : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? »).

140. Allusion à la « scène de la fontaine » dans le *Boris Godounov* de Pouchkine et Moussorgski, entre l'imposteur Grégori Otrépiev et la belle intrigante polonaise Marina Mniszek.

141. Employé modèle, ponctuel et efficace, prêt à souscrire à tous les emprunts (même à perte) et à dénoncer ses collègues à la moindre occasion, Koreïko est membre du syndicat unique, peut-être du Parti, des sociétés d'aide à l'armée et de lutte contre la religion, etc.

142. Allusion au passé d'Ostap Bender (*Les Douze Chaises*), lorsqu'il était l'époux de la plantureuse et romantique veuve Gritsatsouïéva. Le divorce pouvait alors être accordé sur la demande d'un seul époux et le nom rester le nom nouveau (y compris pour le mari !) ou redevenir l'ancien.

OceanofPDF.com

XIII

Vassisouali Lokhankine et son rôle dans la Révolution russe

À 16 h 40 très exactement, Vassisouali Lokhankine entama officiellement sa grève de la faim.

Il était couché sur un canapé recouvert de toile cirée et, tournant le dos au monde entier, faisait face au dossier bombé. Il était couché avec ses bretelles et ses chaussettes vertes, ces chaussettes qu'à Tchernomorsk on appelle aussi des « carpettes[143] ».

Après avoir jeûné une vingtaine de minutes dans cette position, Vassisouali gémit, se retourna et regarda sa femme, les carpettes vertes décrivant à cette occasion un petit arc de cercle. Celle-ci était occupée à jeter tous ses biens personnels dans un sac de voyage en cuir teint : flacons fantaisie, rouleau caoutchouté pour le massage, deux robes à traîne et une, plus vieille, sans traîne, une sorte de shako en feutre orné d'une demi-lune en verre, des cartouches de rouge à lèvres et un pantalon d'intérieur en tricot.

— Varvara ! nasilla Vassisouali.

L'épouse garda le silence, se contentant de respirer bruyamment.

— Varvara ! répéta-t-il. Est-ce que vraiment tu me quittes pour aller chez Petibourdoukov ?

— Oui, répondit l'épouse. Je te quitte. Il le faut.

— Mais pourquoi donc, pourquoi ? demanda Vassisouali avec une passion bovine.

Ses narines déjà grosses se dilatèrent amèrement. Sa barbiche pharaonique trembla[144].

— Parce que je l'aime.

— Et moi alors ?

— Vassisouali ! Je t'ai déjà mis au courant hier. Je ne t'aime plus.

— Mais moi, moi, je t'aime, Varvara !

— C'est ton affaire personnelle, Vassisouali. Je vais chez Petibourdoukov. Il le faut.

— Non ! s'exclama Vassisouali. Non, il ne le faut pas ! On n'a pas le droit de partir, si quelqu'un d'autre vous aime !

— Si, répondit Varvara agacée en se regardant dans un miroir de poche. D'ailleurs, cesse de dire des bêtises, Vassisouali.

— Dans ce cas, je continue à jeûner ! s'écria l'infortuné mari. Je ferai la grève jusqu'à ce que tu reviennes. Le temps qu'il faudra : un jour, une semaine, un an !

Vassisouali se tourna à nouveau de l'autre côté et enfouit son gros nez dans la toile cirée froide et glissante. Mais il continuait à parler.

— Je resterai ainsi allongé sur ce canapé, avec mes bretelles, jusqu'à ce que la mort vienne. Et c'est toi qui seras responsable de tout, toi et l'ingénieur Petibourdoukov.

Varvara fit une pause dans ses préparatifs, remit pensivement à sa place une bretelle de combinaison qui avait glissé de son épaule, trop blanche pour la saison, et éclata brusquement :

— Je te défends de parler ainsi de Petibourdoukov ! Il vaut bien mieux que toi.

C'était plus que Vassisouali ne pouvait en supporter. Il eut un soubresaut de tout le corps, comme si un courant l'avait traversé, des bretelles aux carpettes vertes.

— Tu es une femelle, Varvara, geignit-il en étirant chaque syllabe. Une fille de joie !

— Et toi, un idiot ! répliqua tranquillement sa femme.

— Chienne assoiffée de stupre ! continua-t-il de la même voix traînante. Ô femme, je te méprise. Tu me quittes et t'en vas, et tu pars de ce pas ! Tu me quittes et tu vas chez Petibourdoukov. Tu me quittes, ô ma femme, et tu n'es qu'une infâme, car tu pars de ce pas chez Petibourdoukov. C'est chez lui que tu vas, donc, chez ce misérable, où tu veux te livrer à des plaisirs coupables ! Ah, tu n'es qu'une chienne et vieille et infâme.

Ivre de chagrin, Vassisouali ne remarquait même pas qu'il s'était mis à s'exprimer naturellement en alexandrins, quoiqu'il n'en écrivît jamais et

n'aimât guère les vers[145].

— Vassisouali, cesse de faire le bouffon, fit la chienne en boutonnant son sac. Regarde-toi un peu. Tu pourrais au moins te laver la figure. Je m'en vais. Adieu, Vassisouali ! Je te laisse ta carte de pain sur la table.

Et attrapant son sac, Varvara se dirigea vers la porte. Voyant que ses incantations n'avaient rien donné, Vassisouali bondit vivement de son canapé et, en criant : « Au secours ! », déchira sa carte de pain. Varvara prit peur. Elle se représenta son mari tout desséché par la faim, le pouls imperceptible et les extrémités déjà refroidies.

— Qu'as-tu fait ? dit-elle. Tu n'as pas le droit de faire la grève de la faim.

— Je vais la faire, déclara Vassisouali avec obstination.

— C'est stupide, Vassisouali. C'est le fait d'un individualisme exagéré.

— Je n'en ai point de honte, s'écria Vassisouali d'un ton théâtral assez suspect. Tu n'apprécies pas assez l'importance de l'individualité, ni des intellectuels en général.

— Oui, mais l'opinion publique va te condamner.

— Qu'elle me condamne ! dit Vassisouali d'un ton résolu en réintégrant son canapé.

Varvara laissa sans mot dire tomber son sac, ôta rapidement sa capeline de paille et, tout en marmonnant des mots tels que « mâle enragé », « tyran » et « exploiteur », lui prépara rapidement un sandwich à la purée d'aubergines.

— Mange ! dit-elle en approchant la nourriture des lèvres purpurines de son mari. Tu entends, Lokhankine ? Mange immédiatement. Eh bien ?

— Laisse-moi, dit-il en écartant la main de sa femme.

Profitant du moment où la bouche du jeûneur s'était entrouverte, Varvara poussa habilement le sandwich dans la cavité séparant la barbiche pharaonique des moustaches à demi rasées, à la mode de la capitale. Mais le jeûneur réussit à repousser la nourriture d'un vigoureux coup de langue.

— Veux-tu manger, scélérat ! cria Varvara au désespoir. Intellectuel !

Vassisouali ne cessa pendant plusieurs minutes de détourner la tête en mugissant des protestations. De guerre lasse, toute brûlante et barbouillée d'aubergines, Varvara finit par céder. Elle s'assit sur son sac et se mit à répandre des larmes glacées.

Vassisouali secoua sa barbiche pour en faire tomber les miettes qui s'y étaient introduites, jeta à sa femme un coup d'œil cauteleux et resta tranquillement couché sur son canapé. Il ne voulait pour rien au monde se séparer de Varvara. En dépit d'une foule de défauts, celle-ci possédait deux avantages de poids : une grosse poitrine blanche et un emploi. Lui-même n'avait jamais travaillé nulle part. Le travail ne lui aurait pas permis de méditer sur le rôle de l'intelligentsia russe, couche sociale à laquelle il estimait appartenir. Aussi ses pensées se concentraient-elles interminablement sur un thème agréable et proche de lui : « Vassisouali Lokhankine et son rôle », « Lokhankine et la tragédie du libéralisme russe », « Lokhankine et son rôle dans la Révolution russe[146] ». Il aimait penser tranquillement à tout cela en arpentant la pièce dans les hauts chaussons de feutre achetés avec l'argent de Varvara et en regardant sa bibliothèque bien-aimée où les dos reliés de la *Brockhaus et Efron* jetaient des reflets dorés d'icônes[147]. Vassisouali passait de longs moments debout devant la bibliothèque, à contempler les volumes de la célèbre encyclopédie. On trouvait là, rangés côte à côte, d'autres remarquables exemplaires de l'art de la reliure : la *Grande Encyclopédie médicale*, la *Vie des animaux*, l'énorme volume intitulé *L'Homme et la femme*, ainsi que *La Terre* d'Élisée Reclus.

« À regarder ces trésors de la pensée humaine, pensait sans se hâter Vassisouali, on devient plus pur, on s'élève spirituellement. »

Parvenu à cette conclusion, il soupirait avec allégresse, tirait de dessous l'armoire *La Patrie* de 1899, dans sa reliure de vague marine écumante et éclaboussante, et feuilletait les illustrations de la guerre des Boers ou des réclames telles que cette annonce d'une dame inconnue : « Comment j'ai développé mon buste de six pouces » et autres petites choses agréables[148].

Avec Varvara aurait aussi disparu la plate-forme matérielle sur laquelle reposait la tranquillité matérielle du digne représentant de l'humanité pensante.

Dans la soirée arriva Petibourdoukov. Pendant longtemps, n'osant entrer chez les Lokhankine, il erra dans la cuisine commune au milieu des réchauds à longue flamme et des ficelles tendues en croix, sur lesquelles séchait un linge pétrifié à taches de bleu de lessive. L'appartement s'anima. Des portes claquaient, des ombres passaient, les yeux des

locataires brillaient. Quelqu'un poussa un soupir passionné : un homme venait d'entrer chez eux !

Petibourdoukov ôta sa casquette, étira ses moustaches d'ingénieur et se décida enfin.

— Varia, dit-il d'une voix implorante en entrant dans la pièce, nous avions bien décidé...

— Regarde, Sachouk ! cria Varvara en le prenant par le bras et en le poussant vers le canapé. Admire un peu ! Le voilà vautré, le mâle, le capitaliste, l'exploiteur éhonté ! Imagine un peu que cet esclavagiste a déclaré la grève de la faim parce que j'ai décidé de le quitter[149] !

À la vue de Petibourdoukov, l'affamé sentit la nécessité de remettre en honneur l'alexandrin classique et les thrènes reprirent.

— Je te dis mon mépris, ô Petibourdoukov ! Nul être autre que moi ne doit toucher ma femme. Tu es un scélérat, la plus noire des âmes, une brute, un goujat, si elle part loin de moi.

— Camarade Lokhankine ! tenta de placer l'ingénieur ahuri, en se tortillant la moustache. Mais Vassisouali, qui était lancé, reprit de plus belle sa litanie, tout en se balançant rythmiquement comme un vieux Juif à la prière :

— Va-t'en, va-t'en bien vite, je n'ai que haine pour toi, ô crapaud misérable et qui plus est infâme. Tu n'es pas ingénieur, qui me voles ma femme, mufle, salaud, goujat, maquereau de surcroît.

— Vous devriez avoir honte, Vassisouali Andrieïtch, fit Petibourdoukov tout gêné. C'est tout simplement stupide. Pensez un peu à ce que vous faites, alors que nous en sommes à la deuxième année du plan quinquennal[150]...

— Il a osé me dire, à moi, que c'est stupide ! Il a osé, lui qui vient m'enlever ma femme ! Va-t'en bien vite au loin, être ignoble et infâme, sinon tu recevras quelque coup dans le bide.

— C'est un malade, fit Petibourdoukov en s'efforçant de rester dans les limites de la correction.

Mais ces limites étaient trop étroites pour Varvara. Elle prit sur la table le sandwich vert déjà desséché et aborda le jeûneur. Vassisouali se défendit avec l'énergie du désespoir, comme si l'on s'apprêtait à le châtrer. Petibourdoukov se détourna et se mit à contempler par la fenêtre les marronniers en fleurs, comme chargés de petites bougies blanches. Il

entendait derrière lui le mugissement répugnant de Vassisouali et les cris de Varvara : « Mange, misérable ! Mange, esclavagiste ! »

Le lendemain, démoralisée par cet obstacle imprévu, Varvara ne se rendit pas à son travail. L'état du jeûneur avait empiré.

— Les douleurs d'estomac ont déjà commencé, fit-il savoir d'un air satisfait. Ensuite ce sera le scorbut des affamés, avec chute des cheveux et des dents.

Petibourdoukov fit venir son frère, médecin militaire. Petibourdoukov n° 2 ausculta longtemps le torse de Vassisouali, en écoutant aussi attentivement le fonctionnement de ses organes qu'un chat épie les mouvements d'une souris entrée dans un sucrier. Pendant tout l'examen Vassisouali ne cessa de regarder sa poitrine, velue comme un manteau de demi-saison, avec des yeux pleins de larmes. Il était plein de pitié pour sa propre personne. Petibourdoukov n° 2 regarda Petibourdoukov n° 1 et dit que le malade n'avait nul besoin de suivre un régime. Il pouvait manger de tout : soupe, viande, desserts. Le pain aussi, ainsi que les légumes et les fruits frais. Le poisson n'était pas contre-indiqué. Il pouvait fumer, dans des proportions bien entendu raisonnables. Mieux valait ne pas absorber d'alcool, mais il n'aurait pas été mauvais pour stimuler l'appétit d'ingérer un verre de porto de bonne qualité. En résumé, le docteur n'avait rien compris au drame familial des Lokhankine. Il partit en soufflant d'un air important et en martelant le plancher de ses bottes, non sans avoir ajouté qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que le malade prît des bains de mer et se promenât à vélo.

Mais le malade n'avait pas la moindre intention d'ingérer ni salade de fruits, ni viande, ni poisson, ni autres friandises. Il n'alla pas prendre de bains de mer et resta couché sur son canapé à couvrir son entourage de vers acariâtres. Varvara finit par le prendre en pitié. « C'est à cause de moi qu'il ne veut rien manger, se disait-elle fièrement. Quelle passion, tout de même ! Qui sait si Sachouk serait capable de sentiments aussi élevés ? » Et elle jetait des regards inquiets vers ce Petibourdoukov repu dont tout l'aspect disait que les émotions sentimentales ne l'empêcheraient pas d'ingérer déjeuners ou dîners. Une fois même, alors que l'ingénieur avait quitté la pièce, elle alla jusqu'à appeler Vassisouali « pauvret ». Et de nouveau, tout près de la bouche du jeûneur, apparut un sandwich, lequel fut rejeté comme les précédents. « Encore un peu à tenir, pensait

Vassisouali, et Petibourdoukov ne reverra plus ma Varvara. » Il prêtait avec plaisir l'oreille aux voix parvenant de l'autre pièce :

— Il mourra sans moi, disait Varvara, nous sommes obligés d'attendre. Tu vois bien que je ne peux pas partir.

Cette nuit-là, Varvara fit un rêve épouvantable. Complètement desséché par la hauteur de ses sentiments, Vassisouali rongeait les blancs éperons du médecin militaire[151]. C'était affreux. Le médecin avait l'expression docile d'une vache qu'un maraudeur est en train de traire. Les éperons cliquetaient, les dents grinçaient. Varvara se réveilla, toute transie de frayeur.

Un soleil d'un jaune japonais éclairait la pièce à bout portant. Toute son énergie se perdait à éclairer des babioles d'un aussi piètre intérêt que le bouchon en cristal taillé du flacon d'eau de Cologne Turandot. Le canapé recouvert de toile cirée était vide. Déplaçant son regard, Varvara vit son mari. Debout devant la porte ouverte du buffet, le dos tourné au lit, il s'empiffrait bruyamment. Il était si impatient, si grande était son avidité qu'il se penchait, frappait le sol de son pied revêtu d'une chaussette verte et émettait avec le nez des sifflements et des bruits de ventouse. Ayant vidé une grosse boîte de conserve, il souleva précautionneusement le couvercle d'une casserole et, plongeant les doigts dans le bortsch refroidi, en retira un morceau de viande. Si Varvara avait surpris son mari à semblable occupation pendant les meilleures années de leur vie conjugale, Vassisouali en aurait vu de belles. Mais maintenant !... Son compte était bon.

— Lokhankine ! fit-elle d'une voix terrible.

Le jeûneur fut si effrayé qu'il lâcha le morceau de viande. Celui-ci retomba dans la casserole en soulevant un petit jet de choux et d'étoiles de carottes. Vassisouali se jeta sur son canapé avec un gémissement à fendre l'âme. Varvara s'habillait rapidement et en silence.

— Varvara ! nasilla-t-il, est-il vrai que tu me quittes pour aller chez Petibourdoukov ?

Pas de réponse.

— Chienne assoiffée de stupre, déclara-t-il sans conviction, tu me quittes et tu vas chez Petibourdoukov...

Mais il était trop tard. Vassisouali avait beau parler en pleurnichant d'amour et de mort par la famine, Varvara était partie pour toujours en

traînant derrière elle son sac aux flacons fantaisie, au chapeau de feutre, au pantalon d'intérieur en tricot et autres ustensiles de la toilette féminine.

Une période nouvelle commença dans la vie de Vassisouali Andreïévitch, faite de réflexions torturantes et de souffrances morales. Il y a des gens qui ne savent pas souffrir : la douleur ne leur réussit pas. Et quand bien même ils souffrent, ils tâchent d'accomplir cette formalité le plus vite possible et de manière que l'entourage ne le remarque pas. Vassisouali, lui, souffrait ouvertement, majestueusement. Il fouettait son chagrin de tasses de thé, il s'en enivrait. Cette grande douleur lui permettait une fois de plus de réfléchir au rôle de l'intelligentsia russe, ainsi qu'à la tragédie du libéralisme russe.

— Mais peut-être le faut-il, pensait-il, peut-être est-ce la rédemption dont je sortirai purifié ? Ce sort n'est-il pas celui de tous les êtres à constitution frêle qui sont au-dessus de la foule, comme Galilée, Milioukov, Anatoli Koni ? Oui, oui, Varvara a raison, il le faut[152] !

Sa dépression nerveuse ne l'empêcha cependant pas de passer dans le journal une annonce afin de louer la deuxième pièce. « Cela me viendra quand même en aide dans les premiers temps », pensa-t-il. Et il se plongea derechef dans ses considérations fumeuses concernant les souffrances de la chair et le rôle de l'âme comme source du beau.

Rien ne pouvait le détourner de cette occupation, pas même les recommandations pressantes de ses voisins sur la nécessité d'éteindre la lumière dans les cabinets. Dans l'état de détraquement des facultés où il se trouvait, Vassisouali oubliait constamment ce détail, ce qui choquait fort ses voisins qui étaient près de leurs sous.

Il aurait dû savoir que les occupants du vaste appartement communautaire n° 3, où il logeait, étaient considérés comme des êtres fantasques, célèbres dans tout l'immeuble pour leurs scènes fréquentes et leurs pénibles querelles. On avait même donné à l'appartement n° 3 le surnom de « Faubourg des corbeaux[153] ». Trempés par une longue vie commune, ils ignoraient la peur. L'équilibre interne de l'appartement était maintenu par l'existence de factions regroupant les locataires. Il arrivait que les occupants du Faubourg des corbeaux s'associassent tous ensemble contre un ennemi commun et celui-ci passait des moments fort pénibles. La force centrifuge de la chicane s'emparait alors de son être, le soulevait, l'attirait dans les bureaux des avocats-conseils, l'entraînait en un

tourbillon le long des couloirs enfumés des juges et le jetait inéluctablement dans les cellules des tribunaux de quartier ou d'arrondissement. Longtemps encore errait le locataire indocile, qui tentait d'obtenir justice dans toutes les instances du pays, y compris chez son représentant suprême, le camarade Kalinine[154]. Et jusqu'à sa mort le locataire citerait à tout venant des termes de loi pêchés par lui dans diverses justifications : il ne dirait plus « le coupable », mais « le contrevenant », ne parlerait plus de « fautes », mais de « délits », ne se nommerait plus lui-même « le camarade Joukov », comme il en avait le droit le plus strict depuis sa naissance, mais « la victime », ou « la partie civile ». Mais ce qui lui procurerait le plus de plaisir, l'expression qu'il répéterait avec le plus de délectation, ce serait le verbe « ester en justice ». Et sa vie qui jusqu'alors n'était pourtant pas pavée de roses deviendrait désormais franchement détestable.

Bien avant le drame qui avait affecté la famille Lokhankine, vivait pour son plus grand malheur dans l'appartement n° 3 un aviateur nommé Sévriougov. Appelé un jour par son commandement pour une mission urgente, au-delà du cercle polaire, il acquit la célébrité en recherchant avec son avion les membres disparus d'une expédition étrangère se dirigeant vers le pôle[155]. Le monde entier, tremblant pour lui, se mit à suivre ses efforts en priant pour son succès. Les stations radio des cinq continents conversaient entre elles, les météorologues avertissaient Sévriougov des orages magnétiques en formation, les sans-filistes amateurs emplissaient l'éther de leurs sifflements, tandis que le *Kurier porany*, journal proche du ministère polonais des Affaires étrangères, réclamait déjà le retour de la Pologne à ses frontières de 1772. Un mois entier Sévriougov survola l'immensité glacée ; partout dans le monde vrombissaient ses moteurs. Et finalement l'aviateur accomplit ce qui remplit de confusion le journal proche du ministère polonais des Affaires étrangères. Il retrouva l'expédition, perdue au milieu de la banquise, et eut le temps de communiquer ses coordonnées exactes avant de disparaître à son tour.

Cette nouvelle emplit la planète de cris et de confusion. Le nom de Sévriougov fut prononcé dans trois cent vingt langues, y compris celle des Indiens Pieds-Noirs ; des portraits de Sévriougov, vêtu de peaux de bêtes, apparurent sur chaque morceau de papier disponible. Gabriele d'Annunzio déclara lors d'une conférence de presse qu'il avait achevé un nouveau

roman et allait s'envoler à la recherche de l'intrépide Russe. Il y eut le charleston *Avec Mimi au pôle, j'ai pas froid aux épaules.* Les vieux cabotins moscovites Oustychkine-Werther, Léonide Trépétovski et Boris Ammoniakov, qui pratiquaient depuis longtemps le dumping littéraire et jetaient leur production sur le marché à des prix de famine, écrivaient déjà le scénario d'une nouvelle revue : *Vous n'avez pas froid ?* Bref, l'émotion était à son comble d'un bout du monde à l'autre.

Il y eut pourtant un lieu qui surpassa encore les autres par l'émotion ressentie : l'appartement n° 3 du 8 de la rue des Citronniers, plus connu sous le nom de « Faubourg des corbeaux ».

— Notre locataire a disparu, répétait gaiement le concierge retraité Nikita Priakhine en faisant sécher ses bottes en feutre au-dessus d'un réchaud. Il a disparu, le mignon. Quelle idée, de voler ! L'homme est fait pour marcher, pas pour voler. Pour marcher qu'il est fait, pour marcher.

Et il retournait sa botte sur le feu gémissant.

— Voilà ce que ça donne, de voler, marmonnait une vieille grand-mère dont personne ne connaissait le nom ni le prénom. Elle habitait une soupente au-dessus de la cuisine et, quoique tout l'appartement s'éclairât à l'électricité, lui préférait une lampe à pétrole qu'elle faisait brûler chez elle, n'ayant pas confiance en l'électricité. « Voilà une pièce de libre, un *métrage* ! »

La grand-mère fut la première à prononcer le mot qui pesait depuis longtemps sur le cœur des occupants du « faubourg ». La chambre de l'aviateur disparu devint le sujet de la conversation de tous : du citoyen Hygiénichvili, ci-devant prince caucasien, présentement travailleur d'Orient ; de Dounia, qui sous-louait un lit dans la chambre de tata Pacha ; de tata Pacha elle-même, marchande et ivrognesse invétérée ; d'Alexandre Dmitriévitch Soukhovieïko, ex-chambellan de Sa Majesté Impériale, que les autres locataires n'appelaient que Mitritch ; ainsi que de tas d'autres locataires de moindre rang, avec à leur tête Lucie Frantsevna Pferd, la déléguée de l'appartement.

— Eh bien, soit ! fit Mitritch en remettant en place ses lunettes dorées, lorsque la cuisine fut remplie de locataires, puisque le camarade a disparu, nous devons procéder à un partage. Moi, par exemple, il y a longtemps que j'ai officiellement droit à un métrage supplémentaire.

— Et pourquoi le donner à un homme ? objecta Dounia, la sous-locataire. Il faut le donner à une femme. Peut-être que je n'aurai pas cette chance une seconde fois dans ma vie, qu'un homme disparaisse.

Et longtemps encore elle alla et vint parmi l'assemblée en fournissant divers arguments en sa faveur et en prononçant fréquemment le mot « homme ».

Quoi qu'il en fût, les locataires tombèrent tous d'accord sur la nécessité de s'emparer sans retard de la nouvelle surface habitable.

Mais le même jour, une nouvelle à sensation ébranla à nouveau le monde : on avait retrouvé le hardi Sévriougov ! Nijni-Novgorod, Québec et Reykjavik avaient capté ses appels sur les ondes. Il avait endommagé son train d'atterrissage et était resté bloqué au niveau du 84e parallèle. L'éther vibrait sous les communiqués : « Le hardi aviateur russe se sent en parfaite forme », « Sévriougov envoie un rapport au bureau de la Société pour l'Aviation », « Charles Lindbergh considère Sévriougov comme le plus grand aviateur au monde », « Sept brise-glace se sont portés au secours de Sévriougov et de l'expédition retrouvée par lui ». Dans les journaux, les blancs entre les communiqués étaient remplis par des fragments d'icebergs, par des vues des côtes du grand Nord. On n'entendait que ces mots : « Sévriougov, cap Nord, parallèle, Sévriougov, Terre de François-Joseph, Spitzberg, King's Bay, cuir de renne, combustible, Sévriougov. »

La morosité qui s'était emparée, à cette nouvelle, du Faubourg des corbeaux fit rapidement place à une tranquille certitude. Les brise-glace progressaient lentement, la banquise était dure à percer.

— On prend la chambre, un point c'est tout, fit Nikita Priakhine. Il ne s'en fait pas, là-bas, sur sa glace, alors qu'ici, par exemple, Dounia a tous les droits. D'autant plus que, d'après la loi, les locataires ne sont pas autorisés à s'absenter plus de deux mois.

— Vous n'avez pas honte, citoyen Priakhine ? répliqua Varvara, encore Lokhankina à cette époque, en brandissant les *Izviestia*. C'est un héros ! Il est à présent au 84e parallèle !

— Qu'est-ce que c'est encore que ce parallèle ? répondit Mitritch d'un air maussade. Peut-être bien que ce parallèle n'existe nulle part ? Nous ne pouvons pas le savoir, nous n'avons pas étudié dans les lycées.

En cela d'ailleurs Mitritch ne faisait que dire la vérité. Il n'avait pas fait ses études au lycée, mais au Corps des Pages[156].

— Comprenez donc ! poursuivait Varvara toute excitée, en mettant la feuille sous le nez de Mitritch. Voilà l'article. Vous voyez ? « Au milieu de la banquise et des icebergs ! »

— Des icebergs ! répondit narquoisement Mitritch. Cela, sûr que nous pouvons le comprendre. Depuis dix ans qu'ils nous font la vie, ces Iceberg, ces Weisberg, ces Eisenberg, tous ces Rabinovitch ! Priakhine a raison. On prend la chambre, un point c'est tout. D'autant plus que Lucie Frantsevna, ici présente, peut confirmer que c'est la loi.

— Et ses affaires, il n'y a qu'à les flanquer dans l'escalier, ajouta d'une voix caverneuse le citoyen Hygiénichvili, ci-devant prince caucasien et présentement travailleur d'Orient.

La critique présente en la personne de Varvara fut rapidement réduite au silence et celle-ci partit se plaindre à son mari.

— Mais peut-être le faut-il ? répondit Vassisouali en levant sa barbe pharaonique. Peut-être par la bouche du simple moujik Mitritch entendons-nous la voix de la Vérité en robe de bure. Réfléchis un peu au rôle de l'intelligentsia russe, à sa signification nationale.

Le jour même où les brise-glace atteignaient enfin le campement de Sévriougov, le citoyen Hygiénichvili força la serrure sévriougovienne et jeta dans le couloir tous ses biens, y compris une hélice rouge pendue au mur. La chambre fut donnée à Dounia, qui installa immédiatement chez elle six sous-locataires payants. Toute la nuit on festoya dans le métrage arraché de haute lutte. Nikita Priakhine joua de l'accordéon, tandis que le chambellan Mitritch pratiquait la « danse russe » avec tata Pacha ivre.

Il aurait suffi que Sévriougov se fût un tout petit peu moins couvert d'une gloire mondiale en survolant magnifiquement l'Arctique, et il n'aurait jamais revu sa chambre. La force centrifuge de la chicane l'aurait attiré à elle et jusqu'à sa mort il n'aurait plus été à ses propres yeux « le vaillant Sévriougov », mais « la partie civile ». Heureusement, pour une fois, le Faubourg des corbeaux trouva plus fort que lui. On rendit sa chambre à Sévriougov (qui déménagea peu après) tandis que l'intrépide Hygiénichvili, coupable de violences arbitraires, était envoyé pour quatre mois en prison, dont il revint mauvais comme une teigne.

Ce fut justement lui qui fit à Vassisouali abandonné les premières remontrances sur la nécessité d'éteindre la lumière en sortant des cabinets. Il avait en cette occasion des yeux absolument diaboliques. Vassisouali étourdi n'apprécia pas à sa juste valeur toute l'importance de la démarche entreprise par le citoyen Hygiénichvili et cela lui fit rater le début du conflit, lequel dégénéra rapidement en un événement proprement épouvantable, inédit même dans la pratique des appartements communautaires.

Voici comment les choses se passèrent. Comme auparavant, Vassisouali oubliait de tourner le commutateur dans cette petite pièce servant à tous. Mais comment aurait-il pu penser à des choses aussi mesquines alors que sa femme l'avait quitté, qu'il était resté sans un kopeck vaillant et que n'avait pas encore été éclairci sous tous ses aspects le rôle fondamental de l'intelligentsia russe ? Aurait-il pu imaginer que ce misérable lumignon de huit watts allumerait au cœur de ses voisins une passion aussi ardente ? Au début, on se contenta de lui faire plusieurs fois par jour des remarques. Puis on lui envoya une lettre, rédigée par Mitritch et signée par tous les locataires. Enfin, on cessa de lui faire des remarques et on ne lui envoya même plus de lettres. Vassisouali ne semblait pas saisir la portée de l'événement, quoiqu'il eût vaguement le sentiment qu'un anneau était sur le point de se refermer quelque part.

Le mardi soir, une gamine tatapachienne accourut chez lui et lui fit un rapport des plus brefs :

— Ils disent pour la dernière fois que vous éteigniez.

Il arriva cependant peu après que Vassisouali oublia à nouveau ses devoirs, et l'ampoule criminelle continua de brûler au milieu des toiles d'araignée et de la poussière. L'appartement exhala un vaste soupir. Une minute plus tard, le citoyen Hygiénichvili faisait son apparition à la porte de Vassisouali. Il portait des bottes de toile bleue et un bonnet plat en fourrure de mouton.

— Allons-y, dit-il en attirant Vassisouali du doigt.

Il prit ce dernier fermement par le bras, le mena par le couloir sombre, où Vassisouali fut soudain pris d'une sorte de vague à l'âme qui le rendit quelque peu rétif et, d'une poussée dans le dos, le propulsa au beau milieu de la cuisine. Vassisouali s'accrocha aux cordes à linge pour conserver son équilibre et jeta autour de lui des regards apeurés. Tous les locataires

étaient réunis. Il y avait là, silencieuse, Lucie Frantsevna Pferd, son visage autoritaire rehaussé de traits de crayon violets. Près de la déléguée de l'appartement on pouvait voir tata Pacha, éméchée comme toujours, assise pleine de tristesse sur un fourneau éteint. Juste en face de Vassisouali intimidé se tenait Nikita Priakhine, narquois et les pieds nus. Au-dessus des degrés menant à la soupente se penchait la tête de la « grand-mère à personne ». Dounia adressait des signes à Mitritch : l'ancien chambellan de Sa Majesté souriait en cachant quelque chose derrière son dos.

— Qu'est-ce qui se passe ? Une réunion générale ? demanda Vassisouali d'une voix fluette.

— Mais oui, mais oui, répondit Nikita en avançant vers Vassisouali, une réunion. Tout ce que tu voudras. Avec du café, du cacao ! Couche-toi ! cria-t-il brusquement en soufflant au visage de Vassisouali une haleine qui empestait la vodka, ou peut-être la térébenthine.

— Dans quel sens, couche-toi ? demanda Vassisouali Andreïévitch qui se mit à trembler.

— À quoi bon parler avec lui, puisqu'il ne veut pas comprendre ? fit le citoyen Hygiénichvili qui s'accroupit pour lui palper la taille, afin de déboutonner ses bretelles.

— Au secours ! cria en un souffle Vassisouali, un regard fou posé sur le visage de Lucie Frantsevna.

— Il fallait éteindre la lumière ! répondit sévèrement la citoyenne Pferd.

— Nous ne sommes pas des bourgeois, pour gaspiller de l'énergie électrique, ajouta le chambellan Mitritch en trempant quelque chose dans un seau d'eau.

— Je ne suis pas coupable ! se mit à vagir Vassisouali en tentant d'échapper aux mains du ci-devant prince, présentement travailleur d'Orient.

— Personne n'est coupable ! égrena Nikita Priakhine en maintenant le locataire tremblant.

— Je n'ai rien fait de semblable.

— Personne n'a rien fait de semblable.

— Je fais une dépression nerveuse.

— Nous faisons tous une dépression.

— Vous n'avez pas le droit de me toucher. Je suis anémique.

— Nous sommes tous anémiques.

— Ma femme m'a quitté ! ajouta Vassisouali aphone.

— Nos femmes nous ont toutes quittés, répondit Nikita Priakhine.

— Allons-y, Nikitouchko, fit Mitritch d'un ton affairé. On y sera encore demain matin si on continue à bavarder ainsi.

Vassisouali Andreiévitch fut placé à plat ventre sur le sol. Ses jambes jetèrent une lueur laiteuse, Hygiénichvili prit un grand élan et l'on entendit le fin sifflement des verges.

— Ma petite maman ! piailla Vassisouali.

— Nous avons tous une petite maman ! fit Nikita sentencieux en écrasant Vassisouali du genou.

Soudain, la victime se tut.

« Peut-être le faut-il, pensa-t-il en se tordant sous les coups, les yeux rivés sur la carapace sombre des ongles de pied de Nikita. Peut-être est-ce précisément là la rédemption, la purification, le grand sacrifice. »

Et pendant qu'on le fouettait, que Dounia riait d'un air gêné et que la grand-mère criait de sa soupente : « Fouettez-le bien, le mignonnet ! Fouettez-le, le chérubin ! » Vassisouali Andreïévitch concentrait sa pensée sur le rôle de l'intelligentsia russe et sur Galilée, qui lui aussi avait souffert pour la Vérité.

Mitritch fut le dernier à prendre les verges.

— Donne-moi un peu ça, que j'essaye, dit-il en tendant la main. Je vais lui caresser les parties charnues.

Mais Vassisouali n'eut pas l'occasion d'expérimenter la vigueur du chambellan. On frappait à la porte de l'escalier de service. Dounia courut ouvrir. (L'entrée principale du Faubourg des corbeaux était depuis longtemps condamnée en raison de l'incapacité des locataires à déterminer qui devait le premier laver l'escalier, raison pour laquelle la salle de bains était, elle aussi, hermétiquement close.)

— Vassisouali Andreïévitch, il y a là un inconnu qui vous demande, fit savoir Dounia comme si de rien n'était.

Tous virent effectivement un inconnu en pantalon blanc de gentleman qui se tenait à l'entrée. Vassisouali ne fit qu'un bond, réparant le désordre de sa toilette et adressant à Ostap qui venait d'entrer un inutile sourire[157].

— Je ne vous dérange pas ? demanda courtoisement le Grand Combinateur en clignant de l'œil.

— Non, non, bafouilla Vassisouali en traînant un pied en signe de déférence. Voyez-vous, j'étais… comment vous dire… j'étais un peu occupé. Mais… il me semble que je suis libre maintenant ?

Il regarda de tous côtés, cherchant ses bourreaux. Il n'y avait plus personne dans la cuisine, à l'exception de tata Pacha qui s'était endormie sur son fourneau pendant l'exécution du châtiment. Sur le plancher traînaient encore des brins d'osier, ainsi qu'un bouton en toile blanche percé de deux petits trous.

— Veuillez vous donner la peine, fit aimablement Vassisouali.

— Peut-être quand même que je vous prends votre temps ? demanda Ostap lorsqu'ils furent dans l'antichambre de l'orphelin. Non ? Eh bien, tant mieux. C'est bien vous qui louez une « t. b. ch. tt. cft. v. s. m. pr. h. cél. b. éd. » ? Elle est vraiment « t. b. » et possède « tt. cft. » ?

— Parfaitement exact, répondit Vassisouali avec enthousiasme. Très belle chambre, tout confort. Et pas chère, avec cela. Je prendrai cinquante roubles par mois.

— Je n'ai nullement l'intention de discuter le prix, dit poliment Ostap, mais les voisins… Comment sont-ils ?

— Très bien, dit Vassisouali, des gens très bien, et toutes les commodités. Et pas cher avec cela.

— Il m'a pourtant semblé qu'ils avaient introduit ici les châtiments corporels ?

— Ah, fit Vassisouali d'un ton pénétré. Au fond, qui sait ? Peut-être le faut-il. Peut-être est-ce précisément là que gît la Vérité en robe de bure.

— En robe de bure ? répéta pensivement Ostap. Avec chaînes, cilice et discipline ? Je vois, je vois. À propos, en quelle classe avez-vous été vidé du gymnase pour manque d'aptitudes ? En sixième ?

— En cinquième, avoua Vassisouali.

— Une classe remarquable. Vous n'êtes donc pas allé jusqu'au manuel de physique de Kraïévitch[158] ? Et depuis, vous avez toujours mené un genre de vie exclusivement intellectuel ? Au fond, peu m'importe. J'emménage chez vous demain.

— Et les arrhes ? demanda l'ex-lycéen.

— Vous n'êtes pas à l'église, personne ne vous trompera[159], fit Ostap d'une voix importante. Vous aurez aussi vos arrhes. Mais un peu plus tard.

143. Argot d'Odessa (mot ukrainien russifié, *chkarpetka*).

144. La barbiche (Lénine, Trotski, Kalinine…) était typique de l'époque et de la *classe intellectuelle*. Elle prend ici un sens ironique avec ce bouffon de Lokhankine (« Dubaquet »), tout comme le canapé sur lequel il est couché, objet archétypique de la veulerie depuis l'*Oblomov* de Gontcharov. La caricature a déplu à Nadiejda Mandelstam, veuve du poète assassiné (*Mémoires*). Or, Lokhankine n'est pas un intellectuel. C'est un mythomane ignare, masochiste et opportuniste à la pensée confuse, qui montre comment l'intelligentsia va petit à petit sombrer à l'époque soviétique. Et sa femme, qui le fuit, symbolise bien la Russie épuisée par les bureaucrates et les idéologues.

145. Souvenir des *Copains* de Jules Romains, traduits en russe en 1922 : un mendiant, au ch. 2, se met à parler soudain en alexandrins (on trouvait déjà ce mélange bouffon prose-vers chez le Falstaff de Shakespeare, dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*).

146. Titres ironiques de conférences ou d'articles imaginaires, comme en proposait et imposait la réalité quotidienne.

147. Lokhankine peut se persuader de sa culture en contemplant les 86 volumes de l'*Encyclopédie Brockbaus et Efron* (1890-1907), ceux de la *Grande Encyclopédie médicale* (1928-sq), d'autres ouvrages antérieurs à la Révolution et surtout *L'Homme et la femme*, somme sexologique qui comportait de nombreuses planches de nus qu'il tiendra à sauver des flammes, au ch. 21. Sexuellement immature, il prend Varvara bien plus pour une « mère » protectrice que pour une épouse.

148. *La Patrie* était une sorte de *Reader's Digest* de l'époque tsariste qui dispensait de lire de véritables livres et permettait à Lokhankine de fuir la réalité.

149. Varvara utilise de manière un peu comique des schémas marxistes et féministes d'époque, dans le style Lounatcharski-Kollontaï. Mais avec un pareil mari…

150. Ostap et Koreïko mis à part, le *Veau d'or* est un vaste théâtre de marionnettes. Est-ce dû à la condition humaine (*Hamlet*) ou au traumatisme généré par la révolution, surtout lorsqu'elle s'éloigna de ses idéaux primitifs, auxquels les auteurs croyaient ? Le débat est ouvert.

151. Pourquoi des éperons ? À cause d'un médecin militaire que Petrov avait connu dans son enfance (Kataïev l'évoque dans *Une vie brisée*).

152. La faible culture de Lokhankine, privé de ses bases classiques et influencé par la propagande, lui fait mettre sur le même plan un savant génial, un homme politique d'un grand talent et un obscur juriste, le juge Koni. Il avait fait acquitter en 1878 la révolutionnaire Véra Zassoulitch, qui avait tiré sur le préfet de police Trépov (et déclenché une vague terroriste aboutissant à l'assassinat d'Alexandre II, le « tsar libérateur »). C'était une idole pour le pouvoir soviétique.

153. L'appartement communautaire (*kommounalka*) était devenu la norme, après la révolution et la guerre civile (on n'a pratiquement pas reconstruit avant Khrouchtchov). Celui-ci est plus ou moins imité de celui de Petrov, rue Kropotkine. Cf. Zochtchenko (*Des personnes nerveuses*).

154. Chef nominal de l'État soviétique, de 1919 à sa mort (1946).

155. L'explorateur italien Nobile avait survolé le pôle Nord avec Amundsen en 1926. En 1928, reparti sans lui, il fut victime d'un grave accident. Le brise-glaces soviétique *Krassine* le délivra avec les autres survivants. Parti de son côté à sa recherche, Amundsen périt en mer.

156. Académie militaire la plus prestigieuse de la Russie impériale.

157. Toute la scène si pittoresque de l'appartement communautaire a été rajoutée dans l'édition en volume. Elle est donc absente, avec bien d'autres, de la traduction française de 1934.

158. L'école élémentaire va de 1 à 5. La partie secondaire (qui comporte la physique) commence avec la 6e. L'ironie d'Ostap, qui a lui-même étudié plus longtemps (et sera capable, au ch. 17, de réciter des exceptions de grammaire latine), se justifie pleinement. Comment Nadiejda Mandelstam et divers adulateurs ont-ils pu voir avec Lokhankine une attaque contre les intellectuels ?

159. Emprunt ironique à un slogan antireligieux.

OceanofPDF.com

XIV

Premier rendez-vous

Lorsqu'Ostap rentra au *Carlsbad* et, après s'être reflété un nombre incalculable de fois dans les glaces du hall, de l'escalier et des couloirs (ces glaces dont aiment tant à se parer les établissements de ce type), pénétra finalement dans sa chambre, il fut choqué par le désordre qui y régnait. Un des fauteuils de peluche rouge était renversé, ses pieds courtauds en l'air et la peu attrayante doublure de jute exposée à tous les regards. La nappe de velours galonnée avait glissé de la table. Même le tableau *Apparition du Christ au peuple* avait pris de la bande et par là même perdu une grande partie de la valeur didactique que le peintre avait voulu lui conférer. Du balcon venait le souffle frais des paquebots, qui agitait les billets de banque dispersés sur le lit autour de la boîte métallique de cigarettes Kavkaz. Sur le tapis, agrippés l'un à l'autre et se donnant de grands coups de jambes, roulaient sans mot dire Panikovski et Balaganov.

Le Grand Combinateur enjamba les lutteurs avec dégoût et sortit sur le balcon. En bas, sur le boulevard, pépiaient les promeneurs. Le gravier crissait sous leurs pieds ; le souffle uni d'un orchestre symphonique planait au-dessus des érables noirs. Dans les profondeurs sombres du port, un bateau frigorifique en construction brillait orgueilleusement de tous ses feux et résonnait de tout son métal, tandis qu'au-delà du brise-lames un navire invisible clamait une demande, probablement l'accès de la rade[160].

Quand Ostap entra de nouveau dans la chambre, il vit les frères de lait assis l'un en face de l'autre sur le plancher. Ils étaient occupés à se repousser l'un l'autre de leurs paumes fatiguées et à se poser la question rituelle : « Et toi, tu te prends pour qui ? »

— Vous n'êtes pas d'accord sur le partage ? demanda Ostap en tirant le rideau.

Panikovski et Balaganov se relevèrent vivement et commencèrent leur récit. Chacun des deux tâchait de s'approprier le succès de l'opération et de noircir les actions de l'autre. Omettant d'un commun accord les détails vexants pour eux, ils les remplaçaient par une quantité d'autres où leur bravoure et leur habileté tenaient la vedette.

— Assez ! dit enfin Ostap. Cessez de battre la poussière de vos fronts chauves. Le tableau du combat me semble clair. Vous dites qu'il y avait avec lui une jeune fille ? Voilà qui est fort bien. Ainsi, un simple petit employé peut avoir dans sa poche... vous avez, je crois, déjà compté ?... Vous dites dix mille roubles ? Mazette ! Les appointements de Monsieur Koreïko en vingt années d'un travail assidu ! Un spectacle digne des dieux, comme écrivent les éditorialistes d'avant-garde. Mais ne vous ai-je pas dérangé ? Vous faisiez quelque chose au sol ? Vous partagiez l'argent ? Continuez, continuez, que je regarde.

—Je voulais le faire honnêtement, dit Balaganov en réunissant l'argent éparpillé sur le lit, en toute justice. La même chose pour tout le monde : deux mille cinq cents.

Et, ayant réparti l'argent en quatre tas égaux, il s'écarta modestement en disant :

— Pour vous, pour moi, pour lui et pour Kozlewicz.

— Parfait, remarqua Ostap. Et maintenant, que Panikovski fasse à son tour le partage. Il a, je crois, son point de vue sur la question.

Panikovski qui avait en effet son point de vue sur la question se mit au travail avec une grande fougue. Penché au-dessus du lit, remuant ses lèvres épaisses et s'humectant les doigts, il entreprit de déplacer un à un tous les billets comme s'il étalait des cartes pour la « réussite du roi ». Le résultat de ses manœuvres fut la formation, sur la couverture du lit, de trois liasses de billets de banque : une grande, composée de billets neufs et propres, une autre tout aussi grande mais faite de billets un peu défraîchis et enfin une troisième, avec des billets tout à fait sales.

— Quatre mille pour nous deux, dit-il à Ostap, et deux mille pour Balaganov. Il ne les mérite même pas.

— Et Kozlewicz ? demanda Balaganov, si indigné qu'il en fermait les yeux.

— Pour quoi faire, Kozlewicz ? glapit Panikovski. C'est du vol qualifié ! Qui est-il, ce Kozlewicz, pour que l'on partage avec lui ? Je ne connais aucun Kozlewicz.

— C'est tout ? demanda le Grand Combinateur.

— Oui, fit Panikovski, sans quitter des yeux le paquet de billets neufs. Comment pourrions-nous partager avec un Kozlewicz, à cette heure ?

— Maintenant c'est moi qui vais partager, dit Ostap avec autorité.

Il réunit sans se presser tous les billets en une seule liasse, les introduisit dans la boîte métallique et fourra cette dernière dans la poche de son pantalon blanc.

— Tout cet argent, dit-il pour conclure, va être restitué sur l'heure au citoyen dépossédé Koreïko. Ce type de partage vous plaît-il ?

— Absolument pas, laissa échapper Panikovski.

— Assez de blagues, Bender, fit Balaganov mécontent. Il faut faire un partage juste.

— Cela ne sera pas, dit froidement Ostap. Et d'ailleurs, je n'ai pas l'intention de plaisanter avec vous alors qu'il est minuit passé.

Panikovski leva au ciel ses mains violacées de vieillard. Il regarda le Grand Combinateur avec terreur, se retira dans un coin et se tut. On voyait seulement de temps en temps briller dans l'ombre la dent en or du violateur de la convention. Quant à Balaganov, son visage devint soudain humide et luisant, comme après un coup de soleil.

— Pourquoi avons-nous travaillé ? demanda-t-il en soufflant avec difficulté. Cela ne peut pas se passer comme cela… C'est… Expliquez-vous !

— À vous, le fils préféré du lieutenant Schmidt, répondit poliment Ostap, je ne peux que répéter ce que j'ai dit à Arbatov. Je respecte le code pénal. Je ne suis pas un vulgaire cambrioleur, mais un militant, un combattant de l'idée financière. Parmi mes quatre cents moyens honnêtes pour m'approprier l'argent d'autrui, il n'y a pas le cambriolage : cette méthode-là n'arrive pas à cadrer avec les autres. Et puis, nous ne sommes pas venus ici pour dix mille roubles. Il m'en faut, à moi personnellement, au moins cinq cent mille.

— Mais alors, pourquoi nous avoir envoyés ? demanda Balaganov, qui se refroidissait peu à peu. Nous nous sommes donnés du mal…

— En d'autres termes, vous voulez demander à votre honorable chef s'il sait dans quel but il a entrepris la dernière opération ? Je vous répondrai

que oui. Le fait est que…

En cet instant précis, la dent en or cessa de briller dans son coin. Panikovski se déplia, baissa la tête, et, au cri de : « Et toi, tu te prends pour qui ? », se jeta hors de lui sur Ostap. Sans modifier sa pose, sans même bouger la tête, le Grand Combinateur renvoya à sa place d'un coup de son poing en caoutchouc le violateur de la convention déchaîné et poursuivit[161] :

— Le fait est, Choura, qu'il ne s'agissait là que d'une vérification. Dans la poche d'un employé au salaire de quarante-six roubles mensuels nous en avons trouvé dix mille, chose passablement étrange et qui nous donne de grandes chances, comme disent les donneurs de tuyaux, de gagner le gros lot. Cinq cent mille roubles, c'est assurément un gros lot. Voici comment nous le gagnerons. Je rendrai à Koreïko les dix mille et il les prendra. Je voudrais bien voir un homme qui n'acceptât pas l'argent qui lui est rendu. Mais c'est cela qui le perdra. L'avidité causera sa perte. Et dès qu'il commencera à avouer l'origine de sa fortune, je le cueillerai les mains nues. En homme sensé, il comprendra qu'une partie est moins que le tout et il me donnera cette partie de crainte de perdre le tout. Et c'est là, Choura, qu'apparaîtra une certaine soucoupe à bords dorés…

Panikovski pleurait dans un coin.

— Rendez-moi mon argent, zézéyait-il. Je suis tout à fait pauvre. Cela fait un an que je n'ai pas pris de bain. Je suis vieux. Les jeunes filles ne m'aiment pas.

— Adressez-vous à la Ligue Universelle pour la Réforme Sexuelle, dit Ostap. Ils pourront peut-être vous aider.

— Personne ne m'aime, poursuivit Panikovski en frissonnant.

— Et pourquoi devrait-on vous aimer ? Les jeunes filles n'aiment pas ceux de votre type. Elles aiment les jeunes à longues jambes et nobles idéaux. Tandis que vous, vous mourrez bientôt. Et personne n'écrira à votre sujet dans les journaux : « Encore un qui vient de mourir à la tâche. » Aucune veuve aux beaux yeux persans ne restera tristement assise au bord de votre tombe tandis que des enfants aux yeux rouges de pleurs demanderont : « Papa, papa, entends-tu notre voix ? »

— Ne parlez pas ainsi ! s'écria Panikovski tout effrayé. Je vous enterrerai tous. Vous ne connaissez pas Panikovski. Panikovski aura encore le temps de vous vendre et de vous racheter[162]. Rendez-moi mon argent.

— Répondez-moi plutôt : allez-vous me servir loyalement, oui ou non ? Je pose la question pour la dernière fois.

— Oui, répondit Panikovski en essuyant de lentes larmes séniles.

*

La nuit, une nuit profonde enveloppait le pays.

Dans le port de Tchernomorsk les grues doucement tournaient, les élingues d'acier plongeaient au fond des cales étrangères et de nouveau les grues tournaient pour déposer doucement, avec des prévenances de chattes, des caisses de sapin pleines d'outillage pour la Direction des usines de tracteurs. Une lueur rose de comète s'échappait des hautes cheminées des usines de silicate. Partout, dans le pays, se mirent à flamboyer les constellations des combinats industriels : le Dnieprostroï, Magnitogorsk, Stalingrad. Au nord, à Léningrad, monta l'étoile des usines Poutilov, suivie d'un grand nombre d'étoiles de première grandeur. Il y avait là des fabriques, des combinats, des centrales électriques, des chantiers nouveaux. Tout le Quinquennat brillait, éclipsant par sa magnificence l'ancien ciel familier aux Égyptiens.

Et le jeune homme resté tard au club ouvrier en compagnie de sa bien-aimée, allumant la carte électrifiée des futures réalisations du Plan quinquennal, chuchotait à sa belle :

— Regarde ce point rouge, là-bas en Sibérie. C'est le chantier du Sibkombaïn, où nous irons. Tu veux ?

Et la bien-aimée riait en silence, en dégageant ses mains[163].

La nuit, la nuit, la nuit (comme il a déjà été dit) enveloppait tout le pays. Le monarchiste Khvorobiov gémissait dans son sommeil à la vue d'une énorme carte syndicale. Dans un train, sur sa couchette supérieure, ronflait l'ingénieur Talmudovski : il filait de Kharkov à Rostov, dans l'espoir d'une meilleure rémunération. Bercés par le flot harmonieux de l'océan Atlantique, les *gentlemen* venus d'Amérique remportaient dans leur patrie la recette d'un remarquable *samogone* de blé. Sur son canapé se retournait Vassisouali Lokhankine, frottant de la main les endroits meurtris. Le vieux Sinitski brûlait du courant pour rien en composant un dessin à énigme pour la *Revue de la plomberie*, tout en s'efforçant de ne

pas réveiller Zossia : « Où est le président de cette A.G. d'ouvriers et d'employés, réunie pour l'élection du bureau syndical de la station de pompage ? » Polykhaïev dormait avec Gazelle Mikhaïlovna, tandis que les autres Herculéens faisaient des rêves agités en diverses parties de la ville. Alexandre Ivanovitch Koreïko ne pouvait s'endormir, torturé qu'il était par le souvenir de sa propre richesse : il lui aurait suffi de ne pas l'avoir pour dormir paisiblement. Nous avons déjà dit ce que faisaient Bender, Balaganov et Panikovski. Il n'y a que Kozlewicz, propriétaire et conducteur de l'*Antilope-gnou*, sur lequel nous ferons provisoirement le silence, quoiqu'il lui soit déjà arrivé une fâcheuse et bien scabreuse aventure.

Tôt dans la matinée, Ostap ouvrit sa trousse de médecin-accoucheur, en retira sa casquette de milicien à l'écusson de la ville de Kiev et, l'ayant enfouie dans sa poche, se rendit chez Alexandre Ivanovitch Koreïko. Chemin faisant, il lutina quelque peu les laitières rusées dont l'heure venait de sonner, précédant celle du personnel de bureau. Il chantonnait les paroles d'une romance : « *Et la joie du premier rendez-vous ne trouble plus mon cœur*[164]. » En fait le Grand Combinateur se mentait à lui-même. La première entrevue projetée par lui avec l'employé millionnaire l'excitait au contraire beaucoup. Arrivé au 16 de la Petite Toucherie, il enfonça sur son crâne le couvre-chef officiel et, les sourcils froncés, frappa à la porte.

Alexandre Ivanovitch se tenait au milieu de la pièce. Il était en maillot de corps à résille et avait déjà eu le temps de passer son pantalon de petit employé. La pièce était meublée avec la pauvreté exemplaire en usage avant la Révolution dans les orphelinats et institutions du même ordre placées sous le patronage de l'impératrice Maria Fiodorovna[165]. Le mobilier se composait de trois objets : un petit lit en fer, comme dans les hôpitaux, une table de cuisine servant aussi de buffet, aux portes fermées par un crochet en bois, comme dans les latrines de campagne, et une chaise cannée toute défraîchie. Un coin était réservé à divers poids et haltères, dont deux grosses haltères dignes d'un véritable sportif.

À la vue du milicien, Alexandre Ivanovitch s'avança pesamment.

— Le citoyen Koreïko ? demanda Ostap avec un sourire radieux.

— Lui-même, répondit Alexandre Ivanovitch en exprimant également de la joie à rencontrer un représentant de l'ordre.

— Alexandre Ivanovitch ? s'enquit Ostap avec un sourire encore plus radieux.

— C'est bien cela, confirma Koreïko en donnant à la joie qu'il ressentait autant de chaleur qu'il lui était possible.

Il ne restait plus après cela au Grand Combinateur qu'à s'asseoir sur la chaise cannée et à imprimer aux traits de son visage un sourire supernaturel. Ayant accompli la chose, il regarda Alexandre Ivanovitch. Mais l'employé millionnaire fit un gros effort et réussit à exprimer quelque chose d'invraisemblable : l'humilité, l'enthousiasme, l'admiration et l'adoration muette, tous sentiments que suscitait en lui l'heureuse entrevue avec le représentant de l'ordre.

Le crescendo de sourires et d'émotions qui vint ensuite rappelait ce manuscrit de Franz Liszt où, à la première page, le compositeur a indiqué de jouer « vite », à la seconde « très vite », à la troisième « bien plus vite », à la quatrième « aussi vite que possible » et cependant, à la cinquième, « encore plus vite[166] ».

Constatant que Koreïko en était déjà à la page cinq et que toute compétition était devenue impossible, Ostap aborda le sujet de sa visite.

— Vous savez que j'ai une commission pour vous, dit-il en reprenant son sérieux.

— Je vous en prie, expliquez-vous, fit Koreïko, dont le regard se voila lui aussi.

— Nous désirons vous faire plaisir.

—Je serai très heureux de savoir.

Ce fut avec une tristesse insondable qu'Ostap plongea la main au fond de sa poche, tandis que Koreïko observait ses gestes avec un visage de croque-mort. On vit apparaître la boîte métallique de cigarettes Kavkaz. Il n'y eut cependant pas l'exclamation de surprise escomptée par Ostap. Le millionnaire clandestin regardait la boîte avec une parfaite indifférence. Ostap en sortit l'argent, le recompta soigneusement et dit à Alexandre Ivanovitch en poussant le petit tas vers lui :

— Dix mille tout rond. Si vous voulez me signer un reçu…

— Vous vous trompez, camarade, fit Koreïko très bas. Quels dix mille ? Quel reçu ?

— Comment, quel reçu ? On vous a bien dévalisé, hier ?

— Personne ne m'a dévalisé.

— Comment cela, personne ? s'énerva Ostap. Hier, au bord de la mer. On vous a pris dix mille roubles. Les voleurs ont été arrêtés. Signez-moi un reçu.

— Mais je vous jure que personne ne m'a volé, dit Koreïko sur le visage duquel un reflet de soleil se mit à jouer. Il y a là certainement une erreur.

Le Grand Combinateur, qui n'avait pas encore compris toute la profondeur de sa défaite, se laissa aller à une indécente fébrilité dont il devait toujours se souvenir avec honte. Il se mit à insister, à se fâcher, à fourrer l'argent dans la main d'Alexandre Ivanovitch : en un mot, comme disent les Chinois, il perdit la face. Koreïko haussait les épaules, souriait courtoisement, mais s'abstenait bien de prendre l'argent.

— On ne vous a donc pas volé ?

— Personne ne m'a volé.

— Et on ne vous a pas pris dix mille roubles ?

— Bien sûr que non. Pensez un peu : comment voulez-vous que je puisse avoir autant d'argent ?

— C'est vrai, c'est vrai, fit Ostap un peu calmé. Comment un petit fonctionnaire pourrait-il posséder une somme aussi colossale ? Tout est donc parfait en ce qui vous concerne ?

— Absolument ! répondit le millionnaire avec un sourire charmeur.

— Votre estomac aussi va bien ? demanda Ostap, avec un sourire encore plus enjôleur.

— Le mieux du monde. Vous savez, j'ai une excellente santé.

— Et les cauchemars ne vous tourmentent pas ?

— Nullement.

Les sourires reprirent la courbe ascendante indiquée par Liszt : vite, très vite, bien plus vite, aussi vite que possible, et même encore plus vite. Les nouveaux amis prirent congé l'un de l'autre comme s'ils étaient devenus amis pour la vie.

— N'oubliez pas votre petite casquette, dit Alexandre Ivanovitch. Vous l'avez laissée sur la table.

— Ne mangez pas de tomates crues le soir, lui conseilla Ostap. C'est mauvais pour l'estomac.

— Portez-vous bien, ajouta Koreïko en signe d'adieu, tout en s'inclinant joyeusement et en frottant un pied au sol par politesse.

— Au revoir, au revoir, lui répondit Ostap. Quel homme intéressant vous faites ! Tout va parfaitement bien pour vous. On se demande comment vous êtes encore en liberté, avec autant de bonheur[167].

Et conservant sur son visage un sourire devenu inutile, le Grand Combinateur ressortit en courant. Il tourna au pas accéléré le coin de plusieurs rues avant de se rappeler qu'il avait sur la tête une casquette officielle de la milice de Kiev, totalement incongrue à Tchernomorsk. Il ne revint à lui et ne se mit à peser calmement le pour et le contre que lorsqu'il se retrouva au milieu d'un groupe d'honorables vieillards jacassant devant la terrasse de la cantine n° 68[168].

Pendant qu'il faisait les cent pas devant la cantine, absorbé par ses réflexions, les vieillards poursuivaient leurs occupations de tous les jours.

C'étaient des hommes étranges et même ridicules pour notre époque. Presque tous portaient des gilets de piqué blanc et des canotiers de paille. Certains arboraient même des panamas ternis. Et tous, bien sûr, portaient des cols durs jaunis d'où émergeaient leurs cous poilus de poulets. C'était en ce lieu, devant la cantine n° 68, où se trouvait jadis le célèbre café *Floride*, que se rassemblaient les débris du Tchernomorsk commercial prérévolutionnaire : les courtiers demeurés sans études, les intermédiaires évanouis faute de commissions, les anciens commissionnaires en céréales, les comptables devenus gâteux et autre menu fretin. Autrefois, ils se réunissaient là pour faire leurs affaires. Ce qui les attirait maintenant en ce coin ensoleillé, c'était cette habitude invétérée, ainsi que le besoin de faire marcher leurs langues. Ils lisaient chaque jour la *Pravda* de Moscou, n'ayant que mépris pour la presse locale, et considéraient tout ce qui se passait dans le monde comme un prélude au retour de Tchernomorsk au statut de port-franc. À une certaine époque, quelque cent ans plus tôt, Tchernomorsk avait en effet été « port-franc » et cette époque avait été si gaie et si profitable qu'elle jetait un reflet doré sur ce coin ensoleillé du *Floride*[169].

— Vous avez vu la conférence sur le désarmement ? demandait un gilet de piqué à un autre gilet de piqué. L'intervention du comte Bernstorff ?

— C'est une grosse tête, ce Bernstorff ! répondait le gilet interrogé, du ton d'un homme qui est parvenu à cette conclusion après avoir fréquenté le comte pendant de nombreuses années. Et vous avez lu le discours de

Snowden à son meeting électoral de Birmingham, cette citadelle du conservatisme britannique[170] ?

— Vous parlez si je l'ai lu ! Snowden, c'est une grosse tête ! Écoutez, Valiadis, demandait le premier à un autre vieillard, portant panama, que dites-vous de Snowden ?

— Je vais vous dire franchement, répondait le panama : ce Snowden, il vaut mieux ne pas lui mettre les doigts dans la bouche. Moi, personnellement, j'éviterais de le faire.

Et sans nullement s'émouvoir de ce que Snowden aurait peu vraisemblablement permis à Valiadis d'explorer l'intérieur de sa cavité buccale, le vieillard continua :

— Vous avez beau dire, je vous avouerai franchement que Chamberlain, lui aussi, c'est une grosse tête.

Les gilets de piqué haussèrent les épaules. Ils ne niaient nullement que Chamberlain fût une grosse tête. Mais c'était Aristide Briand qui, plus qu'aucun autre, les consolait.

— Briand ! disaient-ils avec feu. Voilà une grosse tête ! Avec son projet de fédération européenne…

— Je vous dirai franchement, *mossieu* Fount, chuchota Valiadis, que tout va très bien. Benes a déjà accepté les États-Unis d'Europe. Mais savez-vous à quelle condition ?

Les gilets de piqué se rapprochèrent et tendirent leurs cous de poulets.

— À la condition que Tchernomorsk soit déclaré port-franc. C'est une grosse tête, ce Benes. Il faut bien qu'ils trouvent des acquéreurs pour leurs machines agricoles ? Eh bien ! c'est nous qui les leur achèterons.

Cette déclaration fit briller les yeux des vieillards. Il y avait bien des années qu'ils avaient envie d'acheter et de vendre.

— Briand, c'est une grosse tête ! firent-ils en soupirant. Et Benes aussi, c'est une grosse tête.

Ostap émergeait de ses réflexions lorsqu'il s'aperçut qu'il avait été happé au revers de la veste par un vieillard inconnu au chapeau de paille écrasé garni d'une tresse noire graisseuse. Sa cravate toute faite avait glissé sur le côté ; un bouton de manchette jetait des reflets de cuivre au visage d'Ostap.

— Et moi je vous dis, criait le vieux à l'oreille du Grand Combinateur, que MacDonald ne mordra pas à cet hameçon ! Il n'y mordra pas !

Entendez-vous ?

Ostap écarta de la main le vieillard surexcité et se fraya un chemin à travers la foule.

— Hoover, c'est une grosse tête ! entendit-il derrière lui. Et Hindenburg aussi, c'est une grosse tête.

Ostap venait de prendre une décision. Il avait passé en revue les quatre cents moyens honnêtes connus de lui pour s'approprier l'argent d'autrui et, quoiqu'ils continssent des perles telles que l'organisation d'une société par actions pour le renflouement d'un navire chargé d'or échoué pendant la guerre de Crimée[171], une kermesse de Mardi-Gras au profit des prisonniers du capital ou encore une concession pour l'enlèvement des anciennes enseignes de magasins, aucun d'entre eux ne s'adaptait à la situation donnée. Et Ostap inventa un quatre cent unième moyen.

—Je n'ai pas réussi à prendre la forteresse d'assaut, pensait-il. Il faut m'en emparer par un siège en règle. La chose la plus importante a été établie : notre client a l'argent. Et si l'on tient compte du fait qu'il a fait sans broncher le sacrifice de dix mille roubles, il possède une somme énorme. Aussi décrétons-nous, en raison des désaccords survenus entre les parties, que la séance continue.

Ostap rentra chez lui, après avoir acheté une de ces chemises jaunes garnies de lacets qui servent à contenir des dossiers.

— Alors ? lui demandèrent en chœur Balaganov et Panikovski d'une voix épuisée par le désir.

Sans répondre, Ostap alla vers la table de bambou, posa la chemise devant lui et traça dessus en grosses lettres :

Affaire Alexandre Ivanovitch Koreïko
commencée le 25 juin 1930
achevée le ...

Les frères de lait regardaient par-dessus son épaule.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda Panikovski avec curiosité.

— À l'intérieur ? demanda Ostap. À l'intérieur, il y a tout[172] : des palmiers, des jeunes filles, des express bleus, la mer Noire et un vapeur blanc, un valet japonais, un billard particulier, des dents en platine, un

smoking à peine porté, des chaussettes entières, des repas au beurre frais et surtout, mes petits amis, la gloire et la puissance que procure l'argent.

Et, aux yeux des Antilopiens ébahis, il ouvrit la chemise encore vide.

---

160. L'hôtel *Carlsbad* de Tchernomorsk est une copie conforme de l'hôtel *London* de leur Odessa natale, le plus élégant de la ville. Lui aussi domine le port, le boulevard de bord de mer et la statue du duc de Richelieu (arrière-arrière-petit neveu du cardinal et premier maire de la ville). C'est des pieds du « duke » que descend vers la mer le fameux « escalier Potemkine ».

161. Nouvelle touche au portrait. Après Ostap-Napoléon et Ostap-Jésus, voici Ostap-Hercule. La puissance, le charisme et s'il le faut la force brute.

162. Discours à la troisième personne en parlant de soi, typique du parler littéraire juif (même chose au début du ch. 20).

163. Plutôt qu'une parodie ironique, ces cinq paragraphes (et le début du paragraphe suivant) sont un exercice de style sérieux dans le genre du roman industriel. Kataïev (frère de Petrov) avait consacré un roman réussi à la construction du combinat métallurgique de Magnitogorsk : *Temps, en avant !* D'autres écrivaient des œuvrettes pitoyables. Le dogme du réalisme socialiste n'ayant pas encore imposé ce genre de sujets, on ne peut pas en vouloir à nos auteurs.

164. Célèbre romance de l'ancien régime (elles seront bientôt interdites).

165. Il y a eu deux « Maria Fiodorovna » au XIX^e^ siècle, toutes deux des bienfaitrices. Celle qui a fondé des écoles pour jeunes filles pauvres et des orphelinats à Odessa était la seconde : Dagmar du Danemark, l'épouse du tsar Alexandre III.

166. Petrov était un excellent pianiste (et chanteur), et ce passage est assurément de lui. Il avait un don exceptionnel : comme Mozart, et plus tard Toscanini, il retenait du premier coup une œuvre entendue en concert et pouvait ensuite la recopier chez lui, ou la chanter pour ses proches.

167. Ahurissante audace verbale : dans l'empire de Big Brother Staline, tous les gens honnêtes et heureux devraient logiquement être en prison, tandis que ceux qui restent en liberté seraient automatiquement malhonnêtes ou malheureux !

168. Ces « honorables vieillards », derniers vestiges de la NEP, ont été copiés sur le vif, ainsi qu'en témoigne un article d'Ilf, *Voyage à Odessa* (1929). Leur langage a été stylisé, mais leur mise, leur origine sociale, leurs préoccupations et sujets de conversation ont été conservés.

169. Ce fut effectivement le cas de 1819 à 1849, avec le soutien de Richelieu puis de Langeron (le deuxième maire) ainsi que de Vorontsov, gouverneur de la « Nouvelle Russie ». La rue d'Odessa où Ilf était né s'appelle d'ailleurs Vieille rue du Port-franc (*Staroportofrankovskaïa*).

170. Les « grosses têtes » sont empruntées à Gogol (préface des *Soirées du hameau*). Les personnages cités (notamment Aristide Briand, notre ministre des Affaires étrangères) militaient pour la paix et le commerce international, d'où la sympathie que leur portaient les « gilets de piqué ».

171. Un bateau anglais ayant coulé dans la baie de Balaklava en 1854, on crut qu'il transportait de l'or. Les opérations de renflouement ne donnèrent rien. Les *kermesses de bienfaisance* avaient lieu sous l'ancien régime les jours de fête chrétiennes (Cf. *Les Douze Chaises*, 3e éd, ch. 5, p. 31). Quant aux *enseignes de magasin*, elles ne cessaient de changer en fonction des nécessités politiques de l'heure (Cf. chapitre suivant).

172. Parmi les allusions d'époque : *À l'intérieur*, pièce de Maeterlinck célèbre avant la Révolution ; *L'Express bleu*, film de Trauberg sur la révolution chinoise (1929) ; « *Mer Noire, vapeur blanc* » : vieille chanson de voleurs.

OceanofPDF.com

XV

Les Cornes et les Sabots

Il était une fois un pauvre marchand privé. C'était un homme assez riche, propriétaire d'une mercerie située, un peu en biais, en face du cinéma *Le Capitole*. Il faisait paisiblement commerce de lingerie, d'entre-deux en dentelles, de cravates, de boutons et autre marchandise modeste mais d'un bon rapport. Un soir, il rentra chez lui le visage défait. Sans prononcer une parole, il ouvrit le buffet, en retira un poulet froid et, tout en arpentant la pièce, le mangea en entier. Après quoi il rouvrit le buffet, y prit un rond entier de saucisson de Cracovie, s'assit sur une chaise et, les yeux absents, fixés dans l'espace, absorba en mâchant lentement la livre de saucisson. Lorsqu'il tendit la main pour prendre les œufs durs qui étaient sur la table, sa femme commença à s'effrayer :

— Qu'est-il arrivé, Boria ? lui demanda-t-elle.

— Un malheur ! répondit-il, en enfournant dans sa bouche un œuf dur caoutchouteux. On m'accable d'impôts terribles. Tu ne peux pas savoir.

— Et pourquoi manges-tu autant ?

— J'ai besoin de me distraire, répondit le marchand. J'ai peur.

Et toute la nuit durant le marchand se promena et mangea, en allant et venant entre ses huit chiffonniers. Il mangea tout ce qu'il y avait dans la maison. Il avait peur[173].

Le lendemain, il céda la moitié du magasin à un papetier. On voyait maintenant dans l'une des deux vitrines des cravates et des bretelles et, dans l'autre, un énorme crayon jaune suspendu à deux ficelles.

Des jours plus dramatiques encore survinrent. Un troisième copropriétaire fit son apparition, un horloger qui repoussa dans un coin le crayon jaune et occupa une demi-vitrine avec une pendule en bronze

représentant Psyché, mais sans aiguille des minutes. Et en face du pauvre mercier, qui n'arrêtait plus de sourire ironiquement, s'installa, outre l'odieux homme au crayon, l'horloger à la loupe noire incrustée dans l'œil.

Deux fois encore la douleur et le malheur visitèrent le mercier. Il vit entrer dans son magasin un plombier, qui alluma incontinent une espèce de réchaud à souder, puis un marchand vraiment original, qui avait décidé qu'en l'an 1930 de notre ère la population de Tchernomorsk allait se jeter sur sa marchandise : des cols amidonnés. Et l'enseigne du mercier, naguère encore fière et tranquille, prit une apparence rebutante :

GALANTPROM
Commerce d'articles de mercerie
B. Kulturträger

HORLOGERIE
Réparation de montres et d'horloges de l'ancienne marque P. Bourré
Glazius-Schenker

PLOMBERIE
Réparations tuyaux, lavabos et sanitaires
M. N. Fanatiouk

BUREAUPAPIER
Tout pour le peintre et l'employé soviétiques
Liev Sokolovski

SPÉCIALITÉ
Cols amidonnés de Léningrad
Karl Paviainen

Clients et commis entraient maintenant avec effroi dans le magasin autrefois odoriférant. Entouré de roues, de ressorts et de pince-nez, le maître-horloger Glazius-Schenker siégeait sous une horloge et un amoncellement de pendules. Les réveille-matin ne cessaient de faire entendre des sons stridents. Un attroupement de collégiens, au fond du local, tâchait de savoir quand on pourrait trouver des cahiers en vente. Karl Paviainen, trompant l'ennui dans l'attente de la pratique, découpait ses cols avec des ciseaux. Et l'affable Kulturträger avait à peine le temps d'offrir ses services à une cliente que le plombier Fanatiouk flanquait un grand coup de marteau sur un tuyau rouillé et répandait la suie de sa lampe à souder sur ses délicats articles de mercerie.

Cette étrange association de commerces divers finit par se disloquer : Karl Paviainen s'évanouit dans la nuit avec sa marchandise démodée, suivi par Galantprom et Bureaupapier que poursuivaient des percepteurs à cheval. Fanatiouk sombra dans l'alcoolisme. Glazius-Schenker se fit engager par l'horlogerie collectivisée Les temps modernes. Le rideau de fer en tôle ondulée s'abattit avec fracas. Même la pittoresque enseigne disparut[174].

Bientôt, cependant, le rideau se releva. L'ex-arche du commerce privé était maintenant surmontée d'un petit écriteau propret :

SOCIÉTÉ ARBATOVIENNE
POUR L'APPROVISIONNEMENT EN CORNES ET SABOTS
(Succursale de Tchernomorsk)

Le Tchernomorskien désœuvré passant dans les parages pouvait constater que les comptoirs et les rayons avaient disparu, que le plancher était lavé de frais et que l'on voyait désormais dans les lieux des tables de bureau vernies jaunes et, aux murs, les habituelles notices administratives sur les heures de travail et le caractère antihygiénique des poignées de mains. Le bureau nouveau-né était déjà coupé en deux par une balustrade destinée à contenir des visiteurs encore absents. Assis à une petite table auprès d'un samovar jaune qui crachait sa vapeur en se plaignant tout doucement de son sort de samovar, un courrier à dent d'or essuyait des tasses à thé en chantonnant d'un air mécontent :

Quelle drôle de vie, qu'la vie qu'on vit,
Y a plus d'bon Dieu, ni d'Vierge Marie...

Derrière la balustrade allait et venait un gaillard roux qui, de loin en loin, allait vers une machine à écrire, frappait une touche d'un de ses gros doigts raides et éclatait de rire. Tout au fond du bureau, sous l'écriteau « *Directeur de la succursale* » et éclairé par un lampadaire, était assis le Grand Combinateur.

Le *Carlsbad* était abandonné depuis longtemps. Tous les Antilopiens sauf Kozlewicz s'étaient installés au Faubourg des corbeaux, chez Vassisouali Lokhankine qui s'en était montré fort choqué. Il avait même essayé de protester en soulignant qu'il avait loué la chambre non pas à

trois personnes, mais à « un homme célibataire de bonne éducation ». « *Mon Dieu*, Vassisouali Andreïévitch, lui avait répondu Ostap avec aisance, ne vous mettez pas à la torture. Vous voyez bien que je suis le seul des trois à avoir reçu une bonne éducation, en sorte que le contrat est respecté. » Mais comme le propriétaire ne cessait de gémir, Bender avait ajouté d'un ton pénétré : « *Mein Gott*, mon cher Vassisouali ! Qui sait si ce n'est pas là que gît la Vérité en robe de bure ? » Et Lokhankine s'était aussitôt calmé, non sans avoir demandé vingt roubles à Ostap. Panikovski et Balaganov s'étaient aussitôt acclimatés au Faubourg et leurs voix résonnaient avec assurance dans le chœur des locataires. Panikovski réussit même à se faire accuser de se lever la nuit pour vider les réchauds à pétrole des autres, ce qui valut à Ostap une remarque acerbe de Mitritch qui reçut en retour un coup de poing silencieux dans la poitrine.

Le bureau pour « l'approvisionnement en cornes et sabots » avait été ouvert pour de multiples raisons[175].

— Dieu seul, disait Ostap, sait combien l'enquête relative à l'affaire Koreïko peut encore nous prendre de temps. Et comme Dieu n'existe pas, il n'y a personne pour le savoir[176]. C'est une situation terrible. Nous faudra-t-il un an, ou seulement un mois ? De toute manière, nous avons besoin de la légalité. Nous devons nous fondre dans la masse enthousiaste des employés soviétiques. Tout cela, un bureau nous le donnera. J'ai depuis longtemps une vocation pour l'administration. Je suis dans l'âme un bureaucrate et un rond-de-cuir. Nous allons nous occuper d'approvisionnements et stocker des choses amusantes, par exemple des cuillers à thé, ou des plaques signalétiques pour chiens, ou bien des lacets de chaussures. Ou encore des cornes et des sabots. Mais voilà qui est parfait ! Des cornes et des sabots destinés à l'industrie des peignes et des fume-cigarettes ! Ce ne sera pas un bureau, cela ? N'oubliez pas que j'ai en outre dans ma trousse de merveilleux formulaires à en-tête pour toutes les circonstances de la vie, ainsi qu'un grand sceau en cire.

L'argent récusé par Koreïko, et que le délicat Ostap avait quand même jugé bon d'encaisser, fut déposé en banque au nom de la nouvelle société. Panikovski renâcla quelque peu et réclama un nouveau partage, ce qui lui valut d'être rétrogradé à la fonction de commissionnaire, mal payée et humiliante pour son tempérament épris de liberté. Balaganov eut droit à l'honorable poste de délégué aux sabots, aux appointements de quatre-

vingt-douze roubles par mois. Il acheta aux puces une vieille machine à écrire Adler où manquait la lettre « u », qu'il fallut remplacer par un « ü », ce qui donna l'allure suivante à la première dépêche d'Ostap, adressée par lui à une papeterie :

« *Veüillez foürnir aü porteür, M. Panikovski, divers matériel de büreaü poür la somme de cinquante* (*50*) *roubles, à inscrire aü débit dü siège central de notre Société, à Arbatov.*

N.B. : Pas de N.B. »

Ostap fulminait :

— Ah, j'ai été servi, avec cet imbécile de délégué aux sabots ! On ne peut rien confier à personne. Voilà qu'il m'a acheté une machine à l'accent turc ! Je suis donc « directeür d'üne süccürsale » ? Vous êtes une belle crapule, mon cher Choura[177] !

Mais même la machine à l'étonnante orthographe se révélait incapable d'assombrir la gaieté légère qui soulevait le Grand Combinateur. Son nouveau champ d'activité lui plaisait beaucoup. Il accourait sans cesse dans le bureau avec des acquisitions nouvelles, apportant des appareils et des accessoires de bureau d'une complexité telle que le délégué et le commissionnaire en écarquillaient les yeux. C'étaient des perforatrices, des presses à copier, un tabouret à vis, un lourd encrier en bronze fait de plusieurs petites isbas correspondant à divers types d'encres. Nommé « Face au village[178] », ce dernier coûtait cent cinquante roubles. Le chef-d'œuvre était constitué par un vieux composteur en fonte provenant d'une gare de voyageurs qu'Ostap avait réussi à se faire adjuger. Pour finir, il apporta des bois de cerf que Panikovski fixa au-dessus de son bureau directorial tout en geignant et en se plaignant de la minceur de ses appointements. Tout allait pour le mieux, et même à merveille. La seule ombre à cette harmonieuse planification du travail résidait dans l'inexplicable absence de l'automobile et de Kozlewicz, son sympathique conducteur.

Le premier visiteur se présenta au troisième jour d'existence de la société. À l'étonnement général, c'était le facteur. Il apporta huit enveloppes officielles et s'en fut après avoir papoté avec le commissionnaire Panikovski de la pluie et du beau temps. Les enveloppes

contenaient tout d'abord trois convocations urgentes à diverses réunions et conférences, toutes les trois insistant sur le caractère indispensable de la présence du directeur de la succursale. Les autres papiers comportaient des demandes énergiques émanant d'organisations parfaitement inconnues, relatives à l'établissement de demandes de renseignements, de devis, de bordereaux, le tout en de nombreux exemplaires et, naturellement, d'une manière aussi urgente qu'obligatoire.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Ostap. Il y a trois jours, j'étais encore libre comme l'aigle des cimes, claquant des ailes où bon me semblait, et maintenant voilà qu'on m'accable de présences obligatoires ! Il paraît qu'il y a dans cette ville des tas de gens qui ne peuvent se passer d'Ostap Bender ! Et puis, qui s'occupera de toute cette correspondance avec mes amis[179] ? Il va falloir faire des dépenses, revoir les effectifs. Nous avons maintenant besoin d'une secrétaire expérimentée, pour la paperasserie.

Deux heures plus tard, nouvelle catastrophe : un paysan se présenta, chargé d'un sac pesant.

— Qui est-ce qui reçoit les cornes ? demanda-t-il en laissant choir son fardeau au sol.

Le Grand Combinateur regarda de travers le visiteur et son trésor. C'étaient de petites cornes sales toutes tordues. Ostap éprouva à leur contemplation un sentiment de répugnance.

— Et elle est bonne, cette marchandise ? demanda-t-il prudemment au porteur de cornes.

— Si elle est bonne ? s'emporta le paysan. Regarde un peu ces petites cornes, ajouta-t-il en mettant sous le nez d'Ostap un exemplaire jaunâtre. Des cornes de première qualité. Et conformes aux normes.

On fut bien obligé d'acheter la marchandise normalisée, après quoi le paysan passa un long moment à boire le thé avec Panikovski, lui racontant ce qui se passait à la campagne et suscitant en Ostap l'agacement naturel de l'homme qui vient de perdre quinze roubles pour rien.

— Si Panikovski laisse encore entrer un seul porteur de cornes, prononça-t-il lorsque le visiteur fut enfin parti, Panikovski ne travaille plus chez nous. Je le renvoie sans indemnités de licenciement. D'ailleurs, nous avons assez travaillé pour l'État. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

Et accrochant à la porte vitrée la pancarte « *Fermé pour le déjeuner* », le directeur de la succursale sortit d'une armoire la chemise en carton qui était censée contenir la mer Noire et un vapeur blanc, la frappa de la paume et dit :

— Voici ce dont va s'occuper notre société. Il n'y a pas encore dans ce dossier la moindre feuille de papier, mais nous trouverons les tenants et aboutissants, même si pour cela nous devons expédier Panikovski et Balaganov dans les sables du Karakoum ou dans un quelconque Krémentchoug, afin qu'ils nous rapportent des matériaux pour l'enquête.

À cet instant précis quelqu'un secoua la poignée de la porte. On voyait à l'extérieur piétiner un vieillard en large veste de tussor, gilet de piqué blanc et panama raccommodé avec du fil blanc.

— Fermé, fermé ! cria en hâte Ostap. Les opérations de stockage des sabots sont provisoirement interrompues.

Le vieillard continuait cependant à faire des signes.

Si Ostap n'avait pas ouvert la porte au vieillard en gilet blanc, la ligne principale de notre récit se serait peut-être sensiblement modifiée et l'on n'aurait pas assisté aux événements étonnants qui affectèrent par la suite le Grand Combinateur, son irascible courrier, l'insouciant délégué aux sabots et un grand nombre d'autres personnages dont un sage venu d'Orient, la petite-fille du faiseur de charades, un célèbre homme public, le directeur d'Hercule ainsi qu'un grand nombre d'autres citoyens, soviétiques et étrangers.

Mais Ostap ouvrit la porte. Le vieil homme passa derrière la balustrade en souriant avec tristesse et se posa sur une chaise. Il ferma alors les yeux et resta assis en silence pendant environ cinq minutes. On n'entendait que les brefs sifflements que son nez pâle, de temps à autre, émettait. Lorsque les spécialistes en cornes et sabots eurent acquis la conviction que leur visiteur ne dirait rien et se furent mis à se consulter discrètement sur le moyen le plus commode pour porter à la rue le corps du vieillard, celui-ci souleva ses paupières brunâtres et prit la parole d'une voix de basse :

— Mon nom est Fount. Fount.

— Et cela suffit, à votre avis, pour faire irruption dans les bureaux fermés à l'heure du déjeuner ? lui demanda gaiement Ostap.

— Cela vous fait rire, répondit le vieillard, mais mon nom est Fount[180]. J'ai quatre-vingt-dix ans.

— Que désirez-vous ? lui demanda Ostap qui commençait à perdre patience.

Le citoyen Fount se tut alors et garda le silence durant un temps assez long.

— Vous avez un bureau, dit-il enfin.

— Oui, oui, un bureau, allez-y, répéta Ostap pour l'engager à continuer. Mais le vieillard se contenta de se passer la main sur le genou.

— Vous voyez le pantalon que je porte en ce moment ? prononça-t-il après un long silence. C'est mon pantalon de Pâques. Autrefois je ne le portais qu'à Pâques, tandis que maintenant je dois le mettre tous les jours.

Et malgré Panikovski, qui lui avait donné une bourrade dans le dos pour permettre aux mots de s'écouler sans entrave, Fount se tut à nouveau. Lorsqu'il parlait, il prononçait les mots assez rapidement, mais il faisait entre les phrases des pauses qui pouvaient durer jusqu'à trois minutes. Pour ceux qui n'étaient pas habitués à cette particularité de Fount, converser avec lui était insupportable. Ostap se préparait déjà à saisir Fount par son col amidonné et à lui montrer le chemin de la sortie lorsque le vieillard rouvrit la bouche. La suite de la conversation revêtit alors un caractère si intéressant qu'Ostap dut se résigner à la manière fountienne.

— Vous n'avez pas besoin d'un président ? demanda Fount.

— Quel type de président ? s'exclama Ostap.

— Officiel. Un patron pour votre société.

— C'est moi le patron.

— Alors vous voulez aller en prison en personne[181] ? Vous auriez pu le dire tout de suite au lieu de vous payer ma tête depuis deux heures !

Le vieillard au pantalon de Pâques avait vraiment l'air fâché, mais cela ne raccourcit nullement les pauses entre les phrases.

— Mon nom est Fount, reprit-il avec émotion. J'ai passé toute ma vie en prison pour les autres. Telle est ma profession, de souffrir pour les autres.

— Ah, vous êtes un prête-nom ?

— C'est cela, dit le vieillard en secouant la tête avec dignité. Je suis Fount, le président-prison. J'ai tout le temps été en prison. J'ai été en prison sous Alexandre II le Libérateur, sous Alexandre III le Pacifique, sous Nicolas II le Sanglant[182].

Et le vieillard se mit à replier lentement les doigts, tout en énumérant les tsars et leurs successeurs.

— Sous Kérenski aussi j'ai été en prison. Sous le communisme de guerre, il est vrai, je n'y ai pas été. Le commerce digne de ce nom avait disparu, il était impossible de travailler. Mais que de prison j'ai fait pendant la NEP ! Que j'en ai fait ! Ce fut la plus belle période de ma vie. En quatre ans, je n'ai pas passé plus de trois mois en liberté. J'ai marié Golconda Evsieïevna, ma petite-fille, et lui ai fait cadeau d'un piano de concert, d'un oiseau en argent et de quatre-vingts roubles en pièces d'or de dix. Et maintenant que je me promène dans les rues, je ne reconnais plus notre Tchernomorsk. Où tout cela est-il passé ? Où est le capital privé ? Où est la première société de crédit mutuel ? Où est passée, je vous le demande, la deuxième société de crédit mutuel ? Où sont les sociétés en commandite ? Les sociétés par actions à capital mixte ? Où est-ce passé, tout cela, que c'en est révoltant[183] ?

Ce bref discours n'avait pas duré plus d'une demi-heure. Panikovski se sentait pris d'émotion en écoutant Fount. Prenant à part Balaganov, il lui chuchota d'un ton plein de respect :

— On voit tout de suite que c'est un homme de l'ancien temps. Il n'y en a presque plus maintenant et bientôt ils auront totalement disparu.

Et il offrit aimablement au vieillard une tasse de thé sucré.

Ostap déplaça le président-prison jusqu'à son bureau directorial, ordonna de fermer le bureau et entreprit d'écouter patiemment l'éternel prisonnier, qui avait donné « sa vie pour ses amis[184] ». Le président-prison parlait d'un bel entrain. S'il n'avait pas pris de tels moments de repos entre les phrases, on aurait même pu dire que c'était un vrai moulin à paroles.

— Est-ce que vous connaissez un certain Koreïko, Alexandre Ivanovitch ? demanda Ostap, le nez plongé dans la chemise aux lacets de bottines.

— Connais pas, répondit le vieillard. Je ne connais personne de ce nom.

— Et la société Hercule, vous avez eu affaire à elle ?

Au nom d'Hercule, le président-prison frémit imperceptiblement. Ostap ne remarqua même pas ce léger mouvement, mais s'il y avait eu à sa place un des gilets de piqué du *Floride*, de ceux qui connaissaient Fount depuis longtemps, par exemple Valiadis, il aurait pensé : « Fount est en ébullition. Il est tout simplement hors de lui. »

Qui, sinon Fount, pouvait connaître Hercule, alors que ses quatre derniers séjours sous les verrous avaient été directement liés à cet établissement ! Plusieurs sociétés privées par actions vivaient d'Hercule, à sa périphérie immédiate. Il y avait par exemple L'Intensificatrice. On avait demandé à Fount d'en être président. La société L'Intensificatrice avait reçu d'Hercule une avance importante pour des approvisionnements en bois. Le président-prison ne savait pas lesquels, cela n'entrait pas dans ses obligations. Et elle avait aussitôt fait faillite. Quelqu'un s'était mis de l'argent plein les poches et Fount avait fait six mois de prison. Après L'Intensificatrice, il y avait eu la société en commandite Le Cèdre travailleur, toujours bien sûr sous la présidence du vénérable Fount. Même scénario : une avance d'Hercule pour une commande de cèdre traité et, bien sûr, une banqueroute soudaine, quelqu'un qui s'enrichit et Fount qui gagne honnêtement son salaire de président derrière des barreaux. Puis L'Ami de la scie. Une avance d'Hercule, la faillite, des poches remplies, une condamnation. Et une quatrième fois : avance d'Hercule au Bûcheron méridional, Fount en prison et pour quelqu'un un petit magot.

— Mais pour qui donc ? ne cessait de demander Ostap en faisant le tour du vieillard. Qui dirigeait en réalité tout cela ?

Fount se contentait de sucer le thé de sa tasse en levant avec peine ses lourdes paupières.

— Qui le sait ? dit-il avec amertume. On cachait tout à Fount. Tout ce que j'avais à faire, c'était d'aller en prison, telle est ma profession. J'ai fait de la prison sous Alexandre II et sous Alexandre III, sous Nicolas Alexandrovitch Romanov et sous Alexandre Fiodorovich Kérenski[185]. Et aussi pendant la NEP, *avant l'ivresse, pendant l'ivresse* et *après l'ivresse*. Et maintenant je suis au chômage et je dois mettre mon pantalon de Pâques.

Ostap continua longtemps encore à faire tomber les paroles une à une des lèvres du vieillard. Il agissait comme un orpailleur, qui lave inlassablement des tonnes de boue et de sable pour trouver tout au fond quelques paillettes d'or. Il le bousculait de l'épaule, le réveillait, allait même jusqu'à le chatouiller sous les bras. Ces divers artifices lui permirent d'apprendre que, selon Fount, toutes ces sociétés qui avaient fait faillite dissimulaient très certainement une seule et même personne. En ce qui concernait la maison Hercule, celle-ci y avait laissé des centaines de milliers de roubles.

— En tout cas, ajouta le patriarche, cet inconnu est une grosse tête. Vous connaissez Valiadis ? Eh bien, Valiadis ne lui mettrait pas les doigts dans la bouche, à cet inconnu.

— Et à Briand ? demanda Ostap avec un sourire, en se rappelant le rassemblement de gilets de piqué devant l'ex-*Floride*. Est-ce que Valiadis lui mettrait les doigts dans la bouche, à Briand ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Jamais de la vie ! répliqua Fount. Briand, c'est une grosse tête.

Il resta trois minutes à remuer silencieusement les lèvres, puis ajouta :

— Hoover, c'est une grosse tête. Hindenburg aussi, c'est une grosse tête. Hoover et Hindenburg, ce sont deux grosses têtes.

Ostap fut pris d'effroi. Le plus antique des gilets de piqué était en train de s'engager sur le terrain fangeux de la grande politique. Il pouvait d'une minute à l'autre se mettre à évoquer le pacte Kellogg ou le dictateur espagnol Primo de Rivera et plus rien alors ne pourrait le détourner de cette honorable occupation. On voyait déjà apparaître dans ses yeux une lueur stupide ; déjà sa pomme d'Adam, au-dessus du col amidonné jaunâtre, s'était mise à trembler, signe avant-coureur d'une prochaine phrase, lorsqu'Ostap dévissa rapidement l'ampoule électrique et la jeta au sol où elle se brisa avec le bruit sec d'une détonation d'arme à feu. Et seul cet incident parvint à arracher le président-prison à sa passion pour les affaires internationales. Ostap en profita aussitôt.

— Il y avait quand même bien quelqu'un à Hercule avec qui vous étiez lié ? demanda-t-il. Pour les avances ?

— Je n'avais affaire qu'au comptable Berlaga. Il travaillait chez eux. Mais moi, je ne savais rien, on me cachait tout. Les gens ont besoin de moi pour que quelqu'un aille en prison. J'ai fait de la prison sous les tsars, sous le régime socialiste, sous l'ataman[186] et sous l'occupation française[187]. Briand, c'est une grosse tête.

Il n'y avait plus rien à extraire du vieillard. Mais ce qu'il avait révélé permettait de commencer les recherches.

— On sent là la patte de Koreïko, pensa Ostap.

Le directeur de la succursale tchernomorskienne de la Société Arbatovienne pour l'Approvisionnement en Cornes et Sabots s'assit pour transcrire le contenu du discours du président-prison, en omettant

toutefois les considérations propres à Fount sur les relations mutuelles de Valiadis et d'Aristide Briand.

La première feuille de l'enquête secrète relative au millionnaire clandestin fut consciencieusement numérotée, épinglée aux endroits adéquats et cousue dans le dossier.

— Alors, vous me prenez comme président ? demanda le vieillard en se coiffant de son panama reprisé. Je vois que votre bureau a besoin d'un président. Je ne prends pas cher : cent vingt roubles par mois en liberté, deux cent quarante en prison. Cent pour cent de prime pour insalubrité du travail.

— Eh bien, soit, dit Ostap. Allez voir le délégué aux sabots et remplissez une demande.

---

173. Le thème des malheurs des commerçants privés (octobre 1931, fin de leurs activités) était traité en farce par d'autres qu'Ilf et Petrov (Mandelstam, *Kiev*), tant ils avaient abusé de la situation pendant la NEP. Nulle cruauté donc. Comment les écrivains auraient-ils pu deviner que Staline allait à ce point serrer la vis contre les « ennemis du peuple » ?

174. Les « percepteurs à cheval » sont évidemment des agents de la Guépéou.

175. Le stockage des « cornes et sabots » destinés à l'exportation était une réalité d'époque, déjà dénommée « stockage des Griffes et des Queues » par les auteurs dans leur nouvelle *Les 1001 jours ou la nouvelle Schéhérazade* (1928. Cf. *Kolokolamsk*, Parangon, p. 165). Mais d'où venait pareille abondance ? Des abattages massifs de bétail par les paysans menacés par la collectivisation. L'humour sert de paravent au drame, la constatation historique dissimule la compassion.

176. Parodie de la propagande athée (cf. Zochtchenko : « Ô Dieu, Toi qui n'existes pas… »). La suite est plus sérieuse : c'est une définition de la pratique de la *subversion légale*.

177. La lettre manquante en russe est le *té*, remplacé par un *è*, ce qui donne à la machine un accent *géorgien* (Ilf en a fait la remarque dans ses *Carnets*, demeurés secrets). Comme celui, très marqué, de Staline ! Les allusions au despote étant trop dangereuses (Mandelstam le paiera de sa vie), la Turquie a servi une fois de plus, comme pour l'identité d'Ostap. Notre remplacement par *u*/*ü*, quoique « turc », ne permet pas de rendre l'allusion évidente au Caucase.

178. Slogan « boukharinien » des années vingt, lorsqu'on s'efforçait de « se tourner vers la campagne » afin de la tirer de son sous-développement. Ilf et Petrov appellent probablement, à l'heure de la féroce collectivisation (qu'ils ne faisaient alors que deviner), à une attitude plus humaine envers les paysans. Et peut-être à un recours à Boukharine (futur grand ennemi, après Trotski).

179. Titre d'une œuvre très conservatrice de Gogol (alors voué aux gémonies). Mais surtout ce chapitre montre combien il suffisait, dans la Russie bureaucratique, de créer sur le papier une entreprise pour faire naître une armée de fantômes !

180. Le nom est effectivement comique (*fount* = une livre, soit 409,5 g).

181. Raisonnement très elliptique suivant lequel, sous les tsars puis sous le régime soviétique, tout patron était par essence voué à la prison parce qu'il n'y avait pas en Russie un seul patron honnête (d'où toute la « carrière » de Fount).

182. Surnom donné *post mortem* au dernier tsar par la propagande soviétique et qui n'est guère justifié (faible, indécis, *ensanglanté*, mais certainement pas « sanglant »).

183. À Moscou (où habitent les auteurs), la « première société de crédit mutuel » avait été transformée en bâtiment de la Guépéou pour exécutions rapides. La satire très pointue a été camouflée par « un déplacement du centre vers la périphérie » (Y. Chtcheglov).

184. Nouvelle citation biblique, comme contrepoids aux discours officiels (*Jean* 15:13 : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »).

185. La mise sur un pied d'égalité, dans la désignation, du tsar Nicolas II et de l'avocat Kérenski montre qu'il n'y a pas eu pour Fount de vraie coupure en 1917. On attend d'autant plus qu'il poursuivre l'énumération avec Lénine et Staline qu'un personnage d'*Acajou* (1929), nouvelle très critique de Pilniak (exécuté en 1937), faisait commencer l'énumération avec Nicolas Ier et poursuivait jusqu'à Lénine et... Rykov, son véritable successeur légal. Ilf et Petrov jouent avec le feu.

186. Chef cosaque d'unités militaires ou de villages.

187. Principales périodes d'occupation d'Odessa pendant l'« intervention étrangère » (qui prit fin en février 1920) : austro-allemande (au début) puis française, grecque, ukrainienne, russe blanche. Les deux dernières étaient redoutées des Juifs et la française la mieux appréciée à cause de la langue, que parlaient tous les Odessites cultivés (voir les pittoresques récits d'Ilf dans *Carnets*, Parangon, 2005).

OceanofPDF.com

XVI

« Jahrbuch für Psychoanalytik »

Comme tous les jours, la comptabilité d'Hercule avait commencé le travail à neuf heures précises.

Kukuschkind avait déjà relevé les pans de son veston pour en essuyer les verres de ses lunettes et déclarer dans le même temps à ses collègues que le travail à l'agence Sikomorski et Tsarévitch était infiniment plus reposant que dans le capharnaüm herculéen ; déjà Tézohiménitski avait tendu le bras en se retournant sur son tabouret à spirale pour arracher une feuille à l'éphéméride ; déjà Lapidus junior avait ouvert la bouche pour mordre dans un sandwich au pâté de hareng lorsque la porte s'ouvrit, laissant le passage à quelqu'un qui n'était autre que le comptable Berlaga.

Cette entrée inattendue sema la confusion au sein de la comptabilité. Tézohiménitski glissa de son tabouret à vis et, pour la première fois peut-être depuis trois ans, la feuille échue de l'éphéméride demeura à sa place. Lapidus junior en oublia de mordre dans son sandwich et fit claquer ses mâchoires dans le vide. Dreyfus, Tchévajevskaïa et Sakharkov firent preuve d'un étonnement sans bornes. Koreïko leva et aussitôt baissa la tête. Quant au vieux Kukuschkind, il enfila vivement ses lunettes en oubliant, pour la première fois en trente années de carrière administrative, de les essuyer. Berlaga prit place à sa table comme si de rien n'était et, sans répondre à un fin sourire de Lapidus junior, déploya ses registres.

— Comment va la santé ? demanda cependant Lapidus. Et ce nerf du talon ?

— Tout va bien maintenant, répondit Berlaga sans relever la tête. Je ne suis même plus convaincu que ce nerf existe.

Dévorée de curiosité, la comptabilité s'agita fébrilement sur ses tabourets et ses coussins jusqu'à l'heure du déjeuner. Et lorsque retentit le branle-bas de combat annonçant la pause, toute la fine fleur du petit monde financier et administratif entoura Berlaga. Le fuyard ne répondit cependant à presque aucune question, mais il prit à part ses quatre camarades les plus sûrs et, après s'être assuré qu'il n'y avait aucune présence fâcheuse à proximité, leur raconta les aventures extraordinaires qu'il venait de vivre à l'asile de fous. Voici ce récit, allégé cependant, pour la compréhension et la fluidité, d'un grand nombre d'expressions et d'interjections alambiquées dont usa à cette occasion le comptable.

Récit du comptable Berlaga, fait par lui sous le sceau du secret le plus absolu, à Borissokhliebski, Dreyfus, Sakharkov et Lapidus junior au sujet de son séjour à l'asile psychiatrique.

Comme il a déjà été dit, le comptable Berlaga s'était réfugié à l'asile par crainte de l'épuration. Il avait l'intention de laisser passer la tourmente dans cette maison de soins et de revenir au bureau lorsque le tonnerre aurait cessé de gronder et que les huit camarades aux yeux gris auraient émigré chez les voisins.

La manœuvre avait été peaufinée par le frère de sa sœur, qui s'était procuré une brochure traitant des mœurs et habitudes des malades mentaux et, après de longues discussions, avait choisi parmi le grand nombre d'obsessions possibles la mégalomanie.

— Tu n'auras rien à faire, lui expliquait le beau-frère. Seulement, de temps en temps, crier à tout venant : « Je suis Napoléon ! », ou bien : « Je suis Émile Zola ! », ou encore, si tu préfères : « Mahomet ! »

— Et le vice-roi des Indes, je peux ? avait demandé Berlaga avec crédulité.

— Tu peux aussi. Les fous ont droit à tout. Tu choisis donc le vice-roi des Indes ?

Le beau-frère parlait d'une manière aussi imposante que s'il avait été, pour le moins, interne d'un centre psychiatrique, alors qu'il n'était qu'un modeste représentant de commerce diffusant des livres de luxe par souscriptions pour le compte des éditions d'État et n'avait conservé de sa

splendeur commerciale d'antan qu'un melon viennois à doublure de soie blanche qu'il gardait dans une malle.

Pendant que le beau-frère courait téléphoner à l'asile, le nouveau vice-roi des Indes enleva sa blouse, déchira à même sa poitrine sa chemise de madapolam et, à tout hasard, se renversa sur la tête une bouteille d'encre à copier de qualité supérieure. Puis il s'allongea à plat ventre sur le sol et, tout en attendant l'arrivée des infirmiers, se mit à pousser des cris :

— Je ne suis que le vice-roi des Indes[188] ! Où sont mes fidèles *nahibs*, mes maharadjahs, mes *abreks*, mes *kounaks*, mes éléphants ?

À l'audition de ce discours mégalomane, le beau-frère hocha la tête avec un rien de scepticisme, les *abreks* et les *kounaks* faisant à son avis davantage partie du folklore caucasien que du domaine du vice-roi des Indes. Mais les brancardiers se contentèrent d'essuyer avec un linge humide le front du comptable, barbouillé d'encre de qualité supérieure, puis ils s'emparèrent de lui et l'installèrent dans l'ambulance. Les portes vernies claquèrent, la sirène d'alerte mugit et la voiture emporta le vice-roi Berlaga vers ses nouveaux domaines.

Tout au long de la route, le malade ne cessa d'agiter les bras et de parler tout seul, en pensant avec terreur à sa première rencontre avec de vrais aliénés. Il avait très peur qu'ils ne lui fassent des misères, que peut-être même ils ne le tuent.

L'hôpital fut tout différent de ce que Berlaga avait imaginé. Dans une longue salle claire, des êtres en blouses bleuâtres se promenaient ; d'autres restaient allongés sur des lits ou assis sur des canapés. Le comptable nota que les fous ne parlaient pas entre eux. Les fous ne parlent pas. Ils pensent. Ils n'arrêtent pas de penser. Ils ont des quantités de pensées, il leur faut se rappeler quelque chose, quelque chose de capital dont dépend le bonheur de l'humanité. Mais les pensées se dissolvent et la chose capitale, après avoir gentiment remué la queue, disparaît. Et il faut tout repenser, comprendre enfin ce qui s'est passé et pourquoi tout va mal alors qu'avant tout allait bien.

Un fou hirsute et à l'air malheureux était déjà passé à plusieurs reprises à côté de Berlaga. Serrant son menton entre ses doigts, il marchait en ligne droite de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre. Tant de pensées bouillonnaient dans sa pauvre tête qu'il appuyait à son front sa seconde main et accélérait le pas.

— Je suis le vice-roi des Indes ! lui cria Berlaga en jetant un coup d'œil en biais sur un infirmier.

Le fou ne regarda même pas le comptable. Les sourcils douloureusement froncés, il se mit à rassembler de nouveau ses pensées, que le cri sauvage de Berlaga avait dispersées. Par contre un crétin nain vint vers le vice-roi, le prit sans crainte par la taille et se mit à lui parler dans une langue d'oiseau.

— Quoi ? demanda Berlaga épouvanté.

— *Ené, béné, raba, quinter, finter, jaba*, prononça distinctement son nouvel ami.

— Oh-la-la, fit Berlaga en s'éloignant bien loin du crétin et en se rapprochant par la même occasion d'un homme chauve au crâne jaune citron. Celui-ci se retourna instantanément vers le mur et regarda le comptable avec crainte.

— Où sont mes maharadjahs ? lui demanda Berlaga, sentant la nécessité de soutenir sa réputation de dément.

Un malade assis sur un lit au fond de la salle se leva alors sur ses jambes maigrelettes et jaunâtres comme des cierges et s'écria d'une voix de martyr :

— Je veux partir ! Dans la pampa ! Dans la pampa !

Comme le comptable l'apprit par la suite, l'homme qui voulait gagner la pampa était un vieux professeur de géographie dont le manuel avait appris autrefois au jeune Berlaga ce qu'était un volcan, un cap ou un isthme. Le géographe avait perdu la raison[a] d'une manière tout à fait inattendue, un jour où il regardait une mappemonde et n'y avait pas trouvé le détroit de Behring. Toute la journée le professeur avait scruté la carte. Tout le reste y était : Terre-Neuve et le canal de Suez, Madagascar et les îles Sandwich avec leur capitale Honolulu. Il y avait même le volcan Popocatepetl, mais de détroit de Behring, point. Et c'était là, devant la carte, que le vieil homme avait perdu la raison. C'était un bien brave fou, qui ne faisait de mal à personne, mais Berlaga se sentit mort de peur devant ce cri qui lui vrillait l'âme.

— Je veux partir ! continuait de crier le géographe. Dans la pampa !

Lui mieux que quiconque savait ce que signifiait le verbe partir. En bon géographe, il connaissait des espaces immenses que les hommes ordinaires, occupés qu'ils sont par leurs affaires ordinaires, ne

soupçonnent même pas. Il voulait s'en aller très loin, galoper dans les broussailles sur un mustang en sueur. Une jeune doctoresse aux yeux bleus emplis de pitié entra dans la salle et se dirigea droit vers Berlaga.

— Alors, comment vous sentez-vous, mon petit ? demanda-t-elle au comptable en lui tâtant le pouls d'une main chaude. Vous allez mieux, n'est-ce pas ?

—Je suis le vice-roi des Indes ! clama celui-ci en rougissant. Rendez-moi mon éléphant favori !

— Vous avez le délire, lui dit la doctoresse d'un ton caressant. Vous êtes dans une maison de santé, nous vous guérirons.

— O-o-oh ! Mon éléphant ! cria Berlaga d'un air de défi.

— Mais comprenez donc, lui dit la doctoresse d'un ton plus caressant encore, que vous n'êtes pas vice-roi. C'est du délire, vous comprenez, du délire !

— Non, ce n'est pas du délire, répliqua Berlaga qui savait que le plus important était de s'obstiner.

— C'est du délire !

— Non !

— Si !

— Non !

Voyant que l'affaire prenait bonne tournure, le comptable entreprit de pousser ses avantages. Il bouscula la sympathique doctoresse et émit un hurlement prolongé qui plongea dans l'émoi tous les malades, en particulier le crétin nain qui s'assit sur le plancher et se mit à compter en bavant :

— *Enn, denn, troitkatr, madmazel Jourovatr.*

Et Berlaga entendit avec plaisir derrière lui la voix de la doctoresse qui disait à un infirmier :

— Il va falloir le transférer chez les trois autres, sinon il va nous effrayer toute la salle.

Deux infirmiers patients emmenèrent l'acariâtre vice-roi dans une petite pièce pour malades agités où trois hommes étaient paisiblement couchés. C'est alors que le comptable comprit ce qu'étaient de véritables fous. À la vue des visiteurs, ceux-ci se mirent à déployer une activité intense. Le plus gros des trois roula à bas de son lit, se mit précipitamment à quatre pattes et, levant très haut son postérieur sanglé comme une

mandoline, commença à pousser des aboiements saccadés et à gratter le parquet avec les chaussons d'hôpital de ses pattes arrière. Un autre se drapa dans une couverture et se mit à crier : « Toi aussi, Brutus, tu t'es vendu aux bolcheviks ? » L'homme se prenait visiblement pour Caius Julius Cæsar, mais il se trompait parfois. Un petit ressort sautait dans sa tête fantasque et il criait : «Je suis Guenrikh Julius Zimmerman[189] ! »

— Allez-vous-en, je suis toute nue ! criait le troisième, un homme moustachu en robe de chambre. Ne me regardez pas ! J'ai honte, je suis une femme nue !

Les infirmiers s'en allèrent. Le vice-roi des Indes fut saisi d'une peur telle qu'il en oublia de réclamer son éléphant favori, ses maharadjahs, ses fidèles *nahibs* ainsi que ses mystérieux *abreks* et *kounaks*.

— Ces trois-là vont m'étrangler en moins de deux, se dit-il glacé d'effroi. Et il regretta amèrement de s'être donné en spectacle dans la grande salle si tranquille. Il y serait bien maintenant, assis aux pieds du bon professeur de géographie, à écouter le doux balbutiement du crétin nain : « *Ené, béné, raba, quinter, finter, jaba.* » Rien d'épouvantable ne se produisit cependant. L'homme-chien jappa une dernière fois et se réinstalla en grondant sur son lit. Jules César rejeta sa couverture, poussa un énorme bâillement et s'étira de tout son long. La femme moustachue alluma une pipe. La douce odeur du *capstan* soviétique apporta l'apaisement au cœur agité de Berlaga et celui-ci reprit courage.

— Je suis le vice-roi des Indes, déclara-t-il.

— Silence, salopard ! lui répondit paresseusement Jules César, qui ajouta avec la franchise d'un vrai Romain : « Ferme-la ou je t'étripe ! »

Cette déclaration du plus brave des empereurs et des guerriers dégrisa le comptable fugitif. Celui-ci se cacha sous sa couverture et sombra dans le sommeil en songeant tristement à sa vie pleine d'angoisses.

Au matin, à demi réveillé, Berlaga entendit un étrange discours : « Voilà qu'on nous a collé un dingue. On était si bien tous les trois et maintenant… Rien que des ennuis en perspective, avec lui ! Ce maudit vice-roi est capable de nous couvrir tous de morsures. »

Au ton de la voix, Berlaga reconnut Jules César. Quelque temps après, ouvrant les yeux, il vit que l'homme-chien l'observait avec l'expression du plus vif intérêt.

« C'est la fin, pensa le vice-roi, le voilà qui va me mordre ! »

Mais l'homme-chien fit soudain un grand geste étonné et demanda d'une voix humaine :

— Dites-moi, vous n'êtes pas le fils de Foma Berlaga ?

— C'est bien moi, répondit le comptable qui se reprit aussitôt et clama : « Rendez au malheureux vice-roi son fidèle éléphant ! »

— Regardez-moi, le convia le cabot à face humaine. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

— Mikhaïl Alexandrovitch ! s'exclama le comptable illuminé. En voilà une rencontre !

Et le vice-roi étreignit avec effusion l'homme-chien. Leurs fronts se heurtèrent à cette occasion avec un bruit de boules de billard et des larmes apparurent dans les yeux de Mikhaïl Alexandrovitch.

— Vous n'êtes donc pas fou ? demanda Berlaga. Qu'est-ce que vous aviez à faire l'idiot ?

— Et vous, pourquoi faisiez-vous l'idiot ? Elle est bonne, celle-là ! Des éléphants, qu'il lui faut ! Et puis je dois vous dire, ami Berlaga, que le rôle de vice-roi, pour un fou digne de ce nom, c'est faible, très faible.

— Mon beau-frère m'a dit qu'on pouvait, se lamenta Berlaga.

— Prenez mon exemple, dit Mikhaïl Alexandrovitch. L'homme-chien : un jeu des plus fins ! Délire schizophrénique aggravé d'une psychose maniaco-dépressive et aussi, notez bien, d'un état d'âme crépusculaire. Vous croyez que j'y suis arrivé facilement ? J'ai puisé aux sources. Vous avez lu *La Pensée autistique*, du professeur Bleiler ?

— N-non, avoua Berlaga de la voix d'un vice-roi que l'on aurait dépouillé de l'ordre de la Jarretière et rétrogradé au rang de simple ordonnance.

— Messieurs ! s'écria Mikhaïl Alexandrovitch. Il n'a pas lu le Bleiler. Ne craignez rien, vous pouvez approcher. Il est autant vice-roi que vous César.

Les deux autres pensionnaires de la salle pour malades agités se rapprochèrent.

— Vous n'avez pas lu Bleiler ? demanda Jules César d'une voix étonnée. Excusez-moi, mais sur quels matériaux avez-vous donc travaillé ?

— Il recevait probablement d'Allemagne le *Jahrbuch für Psychoanalytik und Psychopathologik*[190], proposa le moustachu complexé.

Berlaga se sentit comme couvert de crachats devant ces spécialistes qui ne cessaient de déverser sur lui des expressions savantes tirées de la

théorie et de la pratique de la psychanalyse. Tous s'accordaient pour dire que Berlaga finirait mal et que le médecin en chef Titanouchkine — dont on attendait d'un jour à l'autre le retour d'un congrès — le démasquerait en un clin d'œil. Ils n'ajoutaient pas, il est vrai, que ce retour les plongeait eux-mêmes dans la plus sombre mélancolie.

— Je pourrais peut-être changer de manie ? demanda lâchement Berlaga. Devenir Émile Zola, ou bien Mahomet ?

— Trop tard, fit Jules. Le diagnostic de votre maladie porte que vous êtes vice-roi, et un fou ne change pas de manie comme on change de chaussettes. Vous êtes condamné, pour toute votre vie, à ce statut ridicule. Nous sommes ici depuis une semaine et nous connaissons la musique.

Au bout d'une heure, Berlaga connaissait dans tous les détails les maladies de ses voisins de chambre. La maladie de Mikhaïl Alexandrovitch s'expliquait par des considérations on ne peut plus simples et terre-à-terre. Important *nepman*, il avait oublié de payer quarante-trois mille roubles d'impôts sur le revenu et se voyait menacé d'un petit voyage involontaire dans le Grand Nord[191], alors que ses affaires exigeaient impérieusement sa présence dans le Sud, ici, à Tchernomorsk. Douranov, l'homme qui prétendait être une femme, semblait avoir quelques petits péchés sur la conscience et des raisons sérieuses de craindre une possible arrestation. Tout autre était Jules César, dont les papiers mentionnaient qu'il était l'ancien avocat I.N. Starokhamski[192]. Il était entré à l'asile sous l'effet de considérations de haute politique.

— En Russie soviétique, disait-il en se drapant dans sa couverture, l'hôpital psychiatrique est le seul endroit où puisse vivre un homme normal[193]. Tout le reste n'est qu'une vaste pétaudière. Non, décidément, je ne peux pas coexister avec les bolcheviks. Il vaut mieux à tout prendre vivre ici, avec les fous ordinaires. Ceux-là au moins ne construisent pas le socialisme, et en plus on me nourrit. Tandis que là-bas, dans leur pétaudière, ils vous obligent à travailler et moi, je n'ai pas l'intention de travailler pour leur socialisme. Et enfin, ici, j'ai la liberté personnelle : liberté de parole, de conscience[194]…

Apercevant soudain un infirmier qui passait, César Starokhamski poussa un cri perçant :

— Vive l'Assemblée constituante ! Tous au forum ! Toi aussi, Brutus, tu t'es vendu aux responsables du Parti[195] ?

Et se tournant vers Berlaga, il ajouta :

— Vous avez vu ? Je crie ce que je veux. Essayez un peu dans la rue !

Toute la journée, et une grande partie de la nuit, les quatre agités jouèrent frénétiquement au « 66 » sans 20 ni 40, un jeu de cartes astucieux qui exige de la maîtrise de soi, de l'imagination, une grande pureté d'âme et une pensée claire.

Au matin, le professeur Titanouchkine revint du congrès où il avait été invité, examina brièvement les quatre hommes et ordonna de les jeter dehors. Rien n'y fit : ni le traité de Bleiler, ni l'état d'âme crépusculaire aggravé d'une psychose maniaco-dépressive, ni le *Jahrbuch für Psychoanalytik*. Titanouchkine n'avait aucun respect pour les simulateurs.

Et le quatuor s'enfuit dans la rue en bousculant les passants. En tête de la procession marchait Jules César. Derrière lui couraient la femme-homme et l'homme-chien. Bon dernier venait le vice-roi déchu, maudissant son beau-frère et pensant avec terreur à ce qui allait lui arriver.

Après avoir conté cette histoire des plus instructives, Berlaga regarda mélancoliquement Borissokhliebski, puis Dreyfus, puis Sakharkov et enfin Lapidus junior. Il avait cru percevoir dans la pénombre du couloir des signes de compassion à leurs hochements de tête.

— Vous voyez à quoi vous êtes arrivé avec vos fantaisies, fit cruellement Lapidus junior. Vous vouliez échapper à une purge et vous êtes tombé dans une autre. Cela va barder pour vous, maintenant. Pour sûr que vous serez épuré d'Hercule, après avoir été épuré de l'asile.

Borissokhliebski, Dreyfus et Sakharkov ne firent pas de commentaires et, sans avoir fait de commentaires, s'évanouirent dans l'obscurité.

— Amis ! cria faiblement le comptable. Où partez-vous ?

Mais les amis s'enfuyaient à toutes jambes. Leurs méchants pantalons jetèrent un dernier reflet dans l'escalier et disparurent à la vue.

— Ce n'est pas joli, Berlaga, dit froidement Lapidus, de m'avoir mêlé à vos sales intrigues antisoviétiques. *Adieu !*

Et le vice-roi des Indes demeura seul.

Qu'as-tu donc fait, Berlaga ? Où avais-tu les yeux, ô comptable ? Et qu'aurait dit ton papa Foma s'il avait appris que son fils avait attendu l'âge

mûr pour essayer de se faire nommer vice-roi ? Voilà où t'ont mené, ô comptable, tes étranges relations avec monsieur Fount, président de nombreuses sociétés par actions à capital mixte autant qu'impur ! On frémit à la pensée de ce qu'aurait pu dire le vieux Foma au sujet des frasques de son fils préféré. Mais le vieux Foma gît depuis longtemps dans sa tombe du 2e cimetière chrétien[196] sous un séraphin de pierre à l'aile brisée, et seuls les gamins qui y font irruption pour voler du lilas jettent parfois un regard vide sur son inscription mortuaire : « *Ta route est terminée. Dors maintenant, pauvre ami, F. Berlaga aimé de tous.* » Peut-être bien d'ailleurs que le vieux n'aurait rien dit du tout. Il est même sûr qu'il n'aurait rien dit, car lui-même avait mené une vie qui n'avait rien d'irréprochable. Il aurait simplement conseillé d'être plus prudent et, pour les choses importantes, de ne pas s'en remettre au beau-frère. Oui, Dieu sait ce que tu as fabriqué, comptable Berlaga !

Des cris montant de l'escalier interrompirent le pénible cours des méditations de l'ex-représentant en Inde du roi George V.

— Berlaga ? Où est-il ? Il y a quelqu'un qui le demande. Ah, le voilà dans le couloir. Vous pouvez y aller, citoyen !

On vit apparaître en haut des marches le délégué aux sabots, qui marchait comme un hussard en agitant rythmiquement ses bras énormes. Balaganov alla vers Berlaga et lui remit une convocation :

Aü cam. Berlaga : Voüs êtes prié de venir sür l'heüre aü reçü de ce billet poür affaire ürgente voüs concernant.

Le papier était muni du timbre inoffensif de la succursale tchernomorskienne de la Société Arbatovienne pour l'Approvisionnement en Cornes et Sabots ainsi que du sceau personnel d'Ostap, dont Berlaga aurait été bien en peine de lire la dénomination, si cela lui était même venu à l'esprit. Mais le comptable fugitif était à ce point écrasé par les malheurs qui s'étaient abattus sur lui qu'il se contenta de demander :

— Je peux téléphoner chez moi ?

— Pour quoi faire ? répondit d'une voix lugubre le délégué aux sabots[197].

Deux heures plus tard, la foule qui stationnait devant le *Capitole* dans l'attente de la première séance et regardait autour d'elle par désœuvrement put voir un homme sortir de l'Agence pour

l'approvisionnement en cornes. Le comptable Berlaga chancelait et se tenait le cœur. Puis il accéléra le pas. Passé le tournant, il se signa discrètement et prit ses jambes à son cou. Bientôt installé devant son bureau, il se mit à consulter fébrilement son grand livre de comptes. Les chiffres dansaient et tourbillonnaient devant ses yeux.

Le Grand Combinateur referma d'un bruit sec la chemise contenant l'« affaire Koreïko », regarda Fount, assis sous un écriteau « *P.D.G.* » tout neuf, et dit :

— Lorsque j'étais encore très jeune et très pauvre et que je gagnais ma vie en montrant à la foire de Kherson un gros moine à forte poitrine que je faisais passer pour une femme à barbe, ce phénomène inexplicable de la nature, jamais je ne me suis abaissé d'aussi vile manière que ce coquin de Berlaga.

— Un être stupide et misérable, approuva Panikovski qui servait le thé et était trop content de trouver plus vil que lui.

— Berlaga, ce n'est pas une grosse tête, fit remarquer le président-prison de son habituel ton traînant. MacDonald, lui, c'est une grosse tête. Son idée de pause sociale dans l'industrie…

— C'est bon, c'est bon, dit Ostap. Nous fixerons la date d'une séance spécialement consacrée à votre opinion sur MacDonald et autres leaders bourgeois. Actuellement, je n'ai pas le temps. Berlaga, ce n'est effectivement pas une grosse tête, mais il nous a appris pas mal de choses sur la vie et l'activité des sociétés par actions à destruction spontanée.

Le Grand Combinateur se sentit tout à coup gai. Tout marchait parfaitement. Plus personne n'apportait de cornes nauséabondes. On pouvait trouver satisfaisant le fonctionnement de la succursale, même si la poste continuait à déverser son flot de rapports, circulaires et demandes de renseignements et si Panikovski s'était déjà rendu deux fois à la Bourse du travail pour trouver une secrétaire.

— Au fait, s'écria soudain Ostap, où est donc Kozlewicz ? Où est passée l'*Antilope* ? Qu'est-ce que c'est que cette société sans automobile ? Il faut que j'aille à une conférence. Tout le monde m'invite ; les gens ne peuvent pas se passer de moi. Où est Kozlewicz ?

Panikovski détourna les yeux et dit avec un soupir :

— Kozlewicz n'est pas dans son état normal.

— Comment cela, pas dans son état normal ? Il est ivre, ou quoi ?

— Pire, répondit Panikovski. Nous avions même peur de vous le dire. Il a été intoxiqué par les curés.

Sur ces paroles, le courrier regarda le délégué aux sabots et tous deux hochèrent tristement la tête.

---

188. À l'époque où l'on ne parle plus que d'« ex » ou de « ci-devant » pour d'anciens nepmen ou nobles encore vivants, l'esprit limité et peureux de Berlaga a dû lui suggérer qu'il était plus prudent de ne pas prétendre être (comme le héros du *Journal d'un fou* de Gogol) un roi à part entière.

a. Selon les renseignements dont disposent les auteurs, il n'y avait effectivement pas de détroit de Behring sur la carte qui avait rendu fou le pauvre géographe. Une omission due à la stupidité des responsables de la maison d'édition Le livre et le pôle. Les coupables furent justement punis : le directeur renvoyé à la base et ses collaborateurs objets d'un blâme public. (*N.d.A.*)

189. Allusion humoristique d'époque. Julius Zimmerman était un célèbre marchand de pianos, émigré après la révolution, mais dont on voyait encore la publicité dans tout Odessa.

190. *Annales de psychanalyse et psychopathologie* (allemand incorrect).

191. Euphémisme transparent, courant à l'époque, qu'Andrieï Amalrik, dissident soviétique bien connu, reprendra avec son *Voyage involontaire en Sibérie* (1970).

192. Un nom délicieux : « Vieuxgoujat ». Comme le monarchiste Khvorobiov ou le « président-prison », ce débris du passé sert à détourner les flèches de la censure.

193. Dans sa visite au bagne de 1890 (*L'île de Sakhaline*), Tchékhov avait noté cette confidence : il n'y a qu'ici que l'on soit libre, puisque l'on ne risque pas d'être condamné à une peine plus rigoureuse. Il est vrai qu'il n'y avait pas alors de peine de mort.

194. Un homme normal ne peut vivre que chez les fous ; paradoxe courant depuis saint Paul (« La sagesse de ce monde est folie devant Dieu »). Il n'y a qu'à l'asile, ou en prison, que l'homme n'est plus perverti par la « domination inhumaine de l'imaginaire » (Pasternak). Énoncer des vérités dramatiques en feignant la folie est particulièrement fréquent en Russie ; il y avait eu de nombreux personnages de Dostoïevski, le *Salle 6* de Tchékhov, il y aura encore *Le Maître et Marguerite*.

195. Sur l'Assemblée constituante, exemple parfait du mensonge en politique, cf. la phrase modifiée dans *Les Douze Chaises* (ch.11, p.101, note 1).

196. Chrétiens et juifs avaient, avant la Révolution, des cimetières distincts à Odessa (cf. Babel, *Le Roi*).

197. Humour noir. Balaganov est pris pour un « guépéouchnik ». Il a le ton sinistre de l'« homme en noir » venu arrêter Irina dans *L'Obstacle*, le récit érotico-humoristique écrit par Harms en 1940, peu de temps avant sa propre disparition. Ce faisant, il annonce à sa manière (dérisoire) le rôle apparemment joué par Ostap dans le roman : celui du *justicier légaliste* (voir fin ch. 19).

OceanofPDF.com

XVII

Le retour du Fils prodigue

Le Grand Combinateur n'aimait pas les curés [198]. Il est vrai qu'il nourrissait les mêmes sentiments d'antipathie à l'égard des rabbins, dalaï-lamas, popes, muezzins, chamans et autres serviteurs du culte.

— J'ai moi-même un penchant pour l'escroquerie et le chantage, disait-il. Par exemple, en ce moment, j'ai pour objectif de soutirer une somme rondelette à un citoyen récalcitrant. Mais je n'accompagne mes agissements douteux ni de chants d'église, ni du mugissement de l'orgue, ni d'incantations stupides en latin ou en slavon. Et, en général, je préfère travailler sans encens ni clochettes astrales[199].

Et à mesure que Balaganov et Panikovski, en s'interrompant mutuellement, lui racontaient les malheurs qui s'étaient abattus sur la tête du chauffeur de l'*Antilope*, le cœur viril d'Ostap s'emplissait de colère et de dépit.

Les curés avaient pris possession de l'âme d'Adam Kozlewicz à l'auberge où l'*Antilope*, baignant dans une bouillie de purin, stationnait au milieu des fourgons allemands à deux chevaux et des charrettes à fruits moldaves. Le curé polonais Kuszakowski avait coutume de venir à l'auberge discuter de thèmes spirituels avec les colons catholiques allemands. Quand il vit l'*Antilope*, le serviteur du culte s'arrêta, en fit le tour et tâta un pneu du doigt. Il parla à Kozlewicz et apprit que ce dernier appartenait à l'église catholique romaine, quoiqu'il ne se fût point confessé depuis une vingtaine d'années. Après avoir répété plusieurs fois : « Ce n'est pas bien, *pan* Kozlewicz », le curé s'en alla en soulevant des deux mains sa jupe noire et en sautant par-dessus les flaques de bière mousseuse.

Le lendemain à l'aube, tandis que les voituriers transportaient au marché de Kochary des petits trafiquants surexcités qu'ils fourraient par groupes de quinze dans leurs voitures, le R.P. Kuszakowski réapparut. Il était cette fois accompagné d'un autre curé, le R.P. Aloïsius Moroszek. Kuszakowski alla saluer Kozlewicz pendant que Moroszek, de son côté, examinait consciencieusement la voiture dont non seulement il tâta les pneus, mais encore pressa la trompe : on entendit une matchiche. Après quoi les deux curés échangèrent un coup d'œil, encadrèrent Kozlewicz et commencèrent à l'intoxiquer. La procédure dura une journée entière. Dès que Kuszakowski se taisait, Moroszek entrait en scène. Et ce dernier n'avait même pas le temps de s'arrêter pour s'éponger que Kuszakowski s'occupait à nouveau d'Adam. Parfois Kuszakowski montrait le ciel de son index jauni, tandis que Moroszek dévidait son chapelet, et tantôt c'était Kuszakowski qui dévidait son chapelet, tandis que Moroszek montrait le ciel du doigt. À plusieurs reprises les deux curés se mirent à chantonner en latin. Au soir du premier jour, Adam essayait déjà de les accompagner de la voix et les deux *paters* purent alors jeter du côté de la voiture un regard satisfait.

Quelque temps après, Panikovski nota chez le propriétaire de l'*Antilope* un changement d'attitude. Adam émettait de temps à autre des propos incohérents ayant trait au royaume des cieux, un fait que lui confirma Balaganov. Puis il se mit à disparaître pour de longues périodes et, finalement, quitta pour de bon l'auberge.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait de rapport ? s'indigna le Grand Combinateur.

Ils auraient bien voulu prévenir le patron, mais ils craignaient sa colère. Ils espéraient que Kozlewicz se ressaisirait et reviendrait tout seul. Mais tous les espoirs s'étaient maintenant évanouis : les curés avaient bien réussi leur intoxe. Pas plus tard que la veille, le commissionnaire et le délégué aux sabots avaient rencontré par hasard Kozlewicz attendant dans sa voiture à la porte d'une église. Ils n'avaient pas osé l'aborder. Aloïsius Moroszek était alors sorti de l'église en compagnie d'un jeune garçon couvert de dentelles.

— Vous comprenez, Bender, dit Choura : toute la bande s'est assise dans notre *Antilope*, le pauvre Kozlewicz a ôté sa casquette, l'enfant a agité ses

clochettes et ils sont partis. Cela faisait mal au cœur, quand on regardait Adam. Nous ne la reverrons plus, notre *Antilope* !

Le Grand Combinateur enfila sans mot dire sa coiffe de capitaine à visière vernie et se dirigea vers la sortie.

— Fount, dit-il, vous restez à garder le bureau ! N'acceptez sous aucun prétexte ni cornes ni sabots. S'il y a du courrier, jetez-le dans la corbeille. La secrétaire fera le tri plus tard. Compris ?

Lorsque le président-prison ouvrit la bouche pour répondre (ce qui se produisit exactement cinq minutes plus tard), les Antilopiens orphelins étaient déjà loin. L'ex-commandant de bord marchait en tête de la procession, avec des foulées gigantesques. De temps en temps, il se retournait et grommelait : « Vous ne pouviez pas veiller sur le fragile Kozlewicz, tristes personnages que vous êtes ? Je vous renie tous ! Ah, ce clergé régulier et séculier ! » Le mécanicien de bord marchait en silence, comme si les blâmes ne s'adressaient pas à lui. Panikovski sautillait comme un singe et tâchait d'attiser en son cœur des sentiments de vengeance envers les ravisseurs de Kozlewicz, quoiqu'il ne se sentît pas totalement rassuré. Il craignait les curés catholiques en soutanes noires et leur attribuait de grandes vertus magiques.

Ce fut dans cette formation que l'agence pour l'approvisionnement en cornes et sabots arriva au pied de l'église. Devant la grille en fer forgé où s'entrelaçaient croix et spirales stationnait l'*Antilope* vide. L'église était énorme. Piquante et pointue, elle s'inscrivait dans le ciel comme une arête de poisson et semblait s'arrêter en travers de la gorge. Murs de brique rouge, plans inclinés de tuiles, girouettes de fer-blanc, contreforts aveugles, belles idoles de pierre abritées dans leurs niches contre les intempéries[200], tout ce gothique au garde-à-vous s'abattit brutalement sur les Antilopiens qui se sentirent tout petits. Ostap grimpa dans la voiture, renifla l'air et dit avec dégoût :

— Pouah ! quelle horreur ! Notre *Antilope* sent déjà le cierge, le tronc pour les pauvres et le fumet suspect des bottes cléricales. Naturellement, se rendre au service de Dieu en voiture est plus agréable qu'en fiacre. Et, en plus, à l'œil ! Non, mes chers *paters*, notre besoin à nous est infiniment plus important !

Et prononçant ces paroles, Bender franchit l'enceinte de l'église. Il passa entre des enfants qui jouaient à la marelle sur l'asphalte et gravit l'escalier

en granit, digne d'une banque, qui menait aux portes du temple. Sur les battants épais ornés de lames de fer, des saints en bas-relief, placés dans de petits carrés, s'envoyaient des baisers aériens ou indiquaient de leurs mains diverses directions, ou bien encore se divertissaient à la lecture de volumes épais sur lesquels un sculpteur consciencieux avait incisé des titres en caractères latins. Le Grand Combinateur tira sur la porte ; elle résista. On entendait à l'intérieur les sons suaves d'un harmonium.

— L'intoxication continue ! cria Ostap en redescendant l'escalier. De l'intoxe cent pour cent, avec accompagnement de mandoline !

— On pourrait peut-être s'en aller ? demanda Panikovski qui tortillait son chapeau entre ses mains. C'est quand même la demeure de Dieu. Je me sens mal à l'aise.

Ostap ne lui prêta nulle attention, se dirigea vers l'*Antilope* et se mit sans hâte à presser la poire. Il joua le thème de la matchiche jusqu'à ce que l'on entendît derrière les lourdes portes un bruit de clés. La porte s'ouvrit à deux battants et les saints si joyeux dans leurs petits carrés de chêne s'enfoncèrent lentement à l'intérieur. Dans la pénombre du portail, Adam Kozlewicz avançait vers le parvis surélevé, baigné de lumière. Il était pâle. Ses moustaches de chauffeur sentaient l'humidité et pendaient pitoyablement de ses deux narines. Il tenait à la main un bréviaire. Deux curés le soutenaient de chaque côté : à gauche le R.P. Kuszakowski, à droite le R.P. Aloïsius Moroszek. Les yeux des *paters* semblaient avoir été oints du Saint chrême.

— Holà, Kozlewicz ! appela d'en bas Ostap. Vous n'en avez pas encore assez ?

— Bonjour, Adam Casimirovitch, ajouta lestement Panikovski, tout en se cachant derrière le dos du commandant de bord.

Balaganov leva un bras et fit une grimace qui semblait vouloir dire : « Adam, cessez vos plaisanteries ! »

Le corps du chauffeur de l'*Antilope* fit un pas en avant, mais son âme, retenue de part et d'autre par les regards perçants des RR. PP., se rejeta en arrière. Kozlewicz lança à ses amis un regard mélancolique et baissa la tête.

Alors s'engagea le grand combat pour l'âme immortelle du chauffeur.

— Hé, vous, chérubins et séraphins ! cria Ostap en conviant ses ennemis à une controverse publique, Dieu n'existe pas[201] !

— Si, il existe, répliqua Aloïsius Moroszek en couvrant Kozlewicz de son corps.

— Ce sont des voyous, murmura Kuszakowski.

— Il n'existe pas, il n'existe pas, poursuivit le Grand Combinateur ; c'est un fait médical.

— Je considère cette conversation comme déplacée, déclara Kuszakowski d'un ton mécontent.

— Et de vouloir mettre la main sur la voiture, ce n'est pas déplacé ? s'écria Balaganov au mépris de toute délicatesse. Adam ! Ils veulent tout simplement te prendre ton *Antilope*.

À ces mots, le chauffeur releva la tête et jeta aux curés un regard interrogateur. Troublés, ceux-ci s'agitèrent et, dans un froufroutement de soutanes joyeuses, s'efforcèrent de remmener Kozlewicz qui résistait.

— Alors, et Dieu ? Pas de réponse ? rappela Ostap.

Les curés furent obligés d'entamer la controverse. Les enfants cessèrent de sauter à cloche-pied et se rapprochèrent.

— Comment pouvez-vous nier l'existence de Dieu, commença Aloïsius Moroszek d'une voix pénétrée, alors que tout ce qui existe a été créé par Lui !

— Je sais, je sais, dit Ostap. Je suis moi-même un vieux catholique pétri de latin : *puer, socer, vesper, gener, liber, miser, asper, tener*.

Ces exceptions de grammaire latine potassées par Ostap au cours élémentaire du gymnase classique et mécaniquement retenues par lui depuis eurent sur Kozlewicz un effet quasi magnétique. Son âme rejoignit son corps et ce dernier se propulsa en avant.

— Mon fils ! dit Kuszakowski en regardant Ostap avec haine. Vous êtes dans l'erreur, mon fils ! Les miracles de Notre-Seigneur témoignent que...

— Arrête de déblatérer, curé, lui dit sévèrement le Grand Combinateur. Moi aussi, j'ai accompli des miracles. Il n'y a pas plus de quatre ans, par exemple, j'ai dû jouer pendant plusieurs jours le rôle de Jésus-Christ dans une petite ville. Et tout s'est très bien passé. J'ai même nourri avec cinq pains quelques milliers de fidèles. Pour les nourrir, je les ai nourris, mais il y avait une de ces bousculades[202] !

La controverse se poursuivit de cette étrange manière. Les raisons avancées par Ostap n'étaient ni très claires ni très convaincantes, mais elles étaient pleines de gaieté et semblaient agir sur Kozlewicz de la

manière la plus vivifiante. Une rougeur commença à poindre aux joues du chauffeur et ses moustaches, petit à petit, se redressèrent.

— Vas-y, vas-y ! criait-on en signe d'encouragement derrière les croix et les spirales de la grille, où une petite foule de curieux s'était déjà amassée. Parle-leur du pape et de sa croisade[203].

Ostap donna aussi son avis sur le pape. Il stigmatisa la honteuse conduite d'Alexandre Borgia, évoqua sans raison valable Séraphin de Sarov[204] et insista lourdement sur l'Inquisition, qui avait persécuté Galilée. Ce dernier point le passionna tant qu'il rendit Kuszakowski et Moroszek personnellement responsables des malheurs du grand savant. Cette dernière goutte fit déborder le vase. En entendant évoquer l'épouvantable destin de Galilée, Adam posa vivement le bréviaire sur une marche et tomba dans l'étreinte, large comme une porte cochère, de Choura Balaganov. Panikovski n'était pas loin, qui caressait les joues rugueuses du fils prodigue. Dans l'air flottaient des baisers joyeux.

— *Pan Kozlewicz !* gémirent les deux prêtres. *Dokad pan idzie ? Opamietaj sie, pan !*[205]

Les héros de la grande course d'endurance prenaient déjà place dans la voiture.

— Vous voyez, cria Ostap aux curés devenus tout tristes en reprenant sa place de commandant de bord, je vous avais bien dit que Dieu n'existait pas ! C'est un fait scientifique. Adieu, curés ! Au revoir, mes bons *paters* !

Aux cris approbateurs de la foule, l'*Antilope* s'éloigna et, bientôt, les girouettes en fer-blanc et les toits en tuiles disparurent à la vue. Pour fêter l'heureux événement, les Antilopiens s'arrêtèrent devant un débit de bière.

— Je vous dois un grand merci, mes amis, dit Kozlewicz, une chope à la main. J'ai bien failli me faire avoir. Les curés m'avaient intoxiqué, en particulier Kuszakowski. Ce qu'il peut être malin, le diable ! Vous ne me croirez pas, mais il voulait me forcer à jeûner ! Autrement, à ce qu'il disait, je ne serais pas allé au ciel.

— Le ciel ! dit Ostap. Le ciel est aujourd'hui à l'abandon. Ce n'est plus l'époque ; il est passé de mode. Ce sont les anges qui ont maintenant envie de descendre sur terre. On est bien sur terre ; il y a l'eau et le gaz pour tous, et aussi le planétarium où l'on peut regarder les étoiles en écoutant un commentaire antireligieux.

Après la huitième chope, Kozlewicz en commanda une neuvième, la leva au-dessus des têtes, suçota sa moustache de chauffeur et demanda solennellement :

— Dieu n'existe pas ?

— Non, répondit Ostap.

— Donc, il n'existe pas ? Eh bien, à notre santé !

Ainsi continua-t-il à boire, en demandant avant chaque nouvelle chope :

— Dieu existe ? Non ? Alors, à notre santé !

Panikovski buvait tout autant que les autres, mais s'abstint de déclarations relatives à Dieu, jugeant préférable de ne pas s'engager sur ce terrain glissant.

Le retour du fils prodigue et de son *Antilope* au sein de la succursale tchernomorskienne pour l'approvisionnement en cornes et sabots rendit à cette dernière son lustre perdu. Aux portes de l'ancienne arche du commerce privé stationnait maintenant en permanence une voiture de fonction. Elle était bien sûr loin de ressembler à une Buick bleu azur ou à une Lincoln au long corps, et même à une simple berline Ford, mais c'était quand même une automobile. Un véhicule, comme disait Ostap, susceptible malgré tous ses défauts de se déplacer parfois dans la rue sans l'aide de chevaux.

Ostap travaillait avec entrain. S'il avait vraiment consacré toute son énergie au stockage des cornes et des sabots, on peut penser que l'industrie des peignes et des fume-cigarettes aurait été fournie en matière première, pour le moins, jusqu'à la fin du prochain plan séculaire. Mais le directeur de la succursale s'occupait de tout à fait autre chose.

Quittant pour un temps Fount et Berlaga dont les révélations, si intéressantes fussent-elles, ne menaient pas directement à Koreïko, Ostap conçut le dessein, dans l'intérêt de l'affaire, de lier amitié avec Zossia Sinitskaïa et de passer au crible avec elle, entre deux baisers polis sous un acacia nocturne, la question d'Alexandre Ivanovitch, ou plus exactement celle de ses affaires financières. Mais la surveillance prolongée à laquelle les avait soumis le délégué aux sabots montra qu'il n'y avait pas d'amour entre Zossia et Koreïko et que ce dernier perdait son temps avec la jeune fille.

— Là où il n'y a pas d'amour, commentait Ostap avec un soupir, il n'est pas correct de parler d'argent. Écartons donc la demoiselle.

Et pendant que Koreïko se souvenait avec un sourire amusé de l'escroc à casquette de milicien qui avait exercé sur lui une misérable tentative de chantage de troisième ordre, le directeur de la succursale parcourait la ville en automobile jaune et dénichait des personnages de tout acabit que l'employé millionnaire avait depuis longtemps oubliés, mais qui se souvenaient parfaitement de lui. À plusieurs reprises, Ostap téléphona à Moscou et demanda à parler à un particulier connu de lui, grand spécialiste en mystères commerciaux et affaires louches. Le bureau recevait maintenant des lettres et des télégrammes d'un genre nouveau, qu'Ostap mettait aussitôt de côté et qui se détachaient sur la masse habituelle d'invitations-convocations, de demandes de sabots ou de remontrances pour stockage de cornes insuffisant. Certains de ces documents prirent place dans la chemise aux lacets de bottines.

À la fin juillet, Ostap décida de partir pour le Caucase en voyage d'affaires. Il était indispensable pour le succès de l'entreprise qu'il se rendît en personne dans une petite république vinicole. Le jour de son départ, une scène scandaleuse survint à l'agence. Panikovski, à qui l'on avait confié trente roubles afin d'aller au port acheter un billet, revint au bout d'une demi-heure complètement ivre, sans billet ni argent. Incapable de rien dire pour sa défense, il se contentait de retourner ses poches qui pendaient comme des blouses de billard et ne cessait de rire aux éclats. Tout le faisait rire : la colère du patron, le regard réprobateur de Balaganov, le samovar confié à ses soins, Fount sommeillant à sa table, un panama lui coiffant le nez. Mais lorsqu'il aperçut les bois de cerf, gloire et ornement du bureau, un tel fou rire le saisit qu'il s'effondra au sol où il s'endormit bientôt, un sourire heureux sur ses lèvres violettes.

— Nous avons maintenant un établissement administratif digne de ce nom, dit Ostap, puisque nous avons notre dilapidateur de fonds, lequel se trouve ne faire qu'un avec le portier ivrogne. Ce sont là deux types indispensables à la crédibilité de nos entreprises.

Ostap absent, Aloïsius Moroszek et Kuszakowski se montrèrent plusieurs fois sous les fenêtres. À la vue des curés, Kozlewicz courait se cacher dans le coin le plus éloigné du bureau. Les prêtres ouvraient la porte, jetaient un coup d'œil à l'intérieur et appelaient doucement :

— *Pan Kozlewicz ! Pan Kozlewicz ! Czy slyszysz glos ojca niebiesnego ? Opamietaj sie, pan !*[206]

Et parlant de la sorte, le R.P. Kuszakowski montrait le ciel du doigt tandis que le R.P. Moroszek dévidait son chapelet. Alors Balaganov sortait à la rencontre des serviteurs du culte et leur montrait en silence un poing ardent. Les curés repartaient avec un regard de regret pour l'*Antilope*.

Ostap revint quinze jours plus tard. La succursale au grand complet alla l'attendre sur le quai. Du haut de la rambarde du grand navire noir en train de s'amarrer, Ostap regarda ses subordonnés d'un air amical et tendre. Il sentait l'agneau rôti et le vin d'Imérétie.

Ostap trouva assis à l'agence, outre la secrétaire engagée en sa présence, deux jeunes gens portant des bottes. C'étaient des étudiants envoyés par un collège agricole spécialisé dans l'élevage et qui désiraient effectuer un stage pratique.

— Voilà qui est bien ! fit Ostap en dissimulant une grimace. Voici venir la relève. Seulement, mes chers camarades, vous allez devoir travailler ferme chez moi. Vous savez, naturellement, que les cornes, ces excroissances recouvertes de poils ou de cette substance dure que l'on nomme justement la corne, sont des appendices du crâne et se rencontrent essentiellement chez les mammifères ?

— Oui, cela nous le savons, dirent énergiquement les deux étudiants. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un stage pratique.

Il fallut user d'un procédé complexe et onéreux pour se débarrasser des étudiants. Le Grand Combinateur les envoya dans les steppes des Kalmouks pour organiser des centres de ramassage. Cela revint à l'agence six cents roubles, mais il n'y avait pas d'autre solution : les étudiants auraient empêché d'achever l'affaire si bien en train.

Lorsque Panikovski apprit combien les étudiants avaient coûté, il prit Balaganov à part et chuchota d'un ton irrité :

— On ne m'envoie pas en mission, moi. Et je n'ai pas droit à un congé, J'ai besoin d'aller à Essentouki, de prendre les eaux. Et puis je n'ai pas de jour de repos, ni de vêtements de travail. Non, Choura, ces conditions ne me conviennent pas. D'ailleurs, j'ai appris que les émoluments étaient plus élevés à Hercule. Je vais aller m'y faire engager comme commissionnaire, parole de gentilhomme !

Dans la soirée, Ostap fit venir Berlaga.

— À genoux[207] ! cria-t-il de la voix de Nicolas I^er^, dès qu'il vit le comptable.

L'entretien eut cependant un caractère amical et dura deux heures. Ostap donna ensuite l'ordre d'amener le lendemain matin l'*Antilope* à la porte d'Hercule.

---

198. Minoritaires chez les croyants, les catholiques symbolisaient l'opposition politique de la Pologne et de la Lituanie, pays vigoureusement antisoviétiques. Des prêtres catholiques étaient parfois condamnés pour « espionnage et activités contre-révolutionnaires ».

199. Le point de vue des auteurs (athées) sur les religions établies rejoint assez curieusement celui des évangéliques, épargnés par eux : les prêtres orthodoxes ou catholiques sont souvent des imposteurs, une mafia proche du pouvoir (ce qui était le point de vue de Tolstoï), voire du paganisme : Panikovski attribue aux prêtres polonais des « vertus magiques » !

200. Même remarque (catholiques et orthodoxes contreviennent, aux yeux des autres chrétiens ou des rationalistes, au 2e des Dix commandements). Un peu plus bas : dénonciation d'une collusion entre le pouvoir de l'argent et la puissance de l'Église pécheresse (cf. les « marchands du Temple »).

201. Parodie des « controverses » entre athées militants (ligue fondée en 1925) et défenseurs de la foi. À l'école, les enfants « votaient librement contre l'existence de Dieu ».

202. Autre exemple du même genre. Un peu plus loin, Ostap reprend des arguments tirés de la presse pour arracher Kozlewicz à des protecteurs trop intéressés (cf. *Les Trois Mousquetaires* : Aramis victime d'une tentative de rapt similaire par des Jésuites). Puis (ch. 25) il préparera des « tours de cartes antireligieux » pour gagner quelque argent.

203. Il s'agissait de la « croisade » antibolchevique de Pie XII à l'époque des effroyables persécutions contre les croyants (8100 prêtres, moines et nonnes fusillés rien qu'en 1922). Les journaux pratiquaient l'amalgame en le présentant comme le défenseur de l'impérialisme occidental.

204. C'est en effet hors sujet. Ce saint homme (mort en 1833) fut exhumé et canonisé en 1903. Son corps s'étant naturellement décomposé, les fidèles furent troublés (même chose avec Zossima dans *Les Frères Karamazov*) et les athées triomphèrent au vu de cet « obscurantisme ».

205. En polonais : Monsieur Kozlewicz ! Où allez-vous ? Revenez à vous !

206. Monsieur Kozlewicz ! (bis) Entends-tu la voix du Père dans les cieux ? Reviens à toi !

207. Selon Herzen (*Passé et pensées*), c'est ainsi que le tsar Nicolas Ier se serait adressé à la foule (qui lui obéit) au lendemain de l'insurrection manquée du 14 décembre 1825.

OceanofPDF.com

XVIII

Sur terre et sur mer

Le camarade Skoumbriévitch fit son apparition sur la plage avec, sous le bras, un gros porte-documents à son nom. Une plaque d'argent imitant une carte de visite au coin recourbé était fixée à la serviette et précisait en des italiques étirées que Yégor Skoumbriévitch avait déjà eu le temps de fêter cinq ans de présence à Hercule. Il avait le visage aussi net, régulier et viril qu'un Anglais se rasant sur une affiche. Skoumbriévitch s'arrêta un instant devant le panneau indiquant à la craie la température de l'eau et, arrachant douloureusement ses pieds au sable brûlant, se mit en quête d'un endroit favorable.

L'emplacement réservé aux baigneurs était noir de monde. Ses fragiles superstructures apparaissaient le matin pour disparaître avec le coucher du soleil, en laissant sur le sable les traces d'une vie urbaine : écorces de melon flétries, coquilles d'œuf et lambeaux de journaux, lesquels menaient ensuite pendant la nuit une mystérieuse existence personnelle, chuchotant on ne savait trop quoi et volant au ras des rochers.

Skoumbriévitch se faufila au milieu des tentes improvisées à l'aide de serviettes de bain, de parasols et de draps tendus sur des piquets, sous lesquelles se dissimulaient des jeunes femmes en jupettes de bain. Les hommes aussi avaient revêtu des tenues de bain, mais pas tous. Certains d'entre eux se contentaient de feuilles de vigne, et encore celles-ci ne cachaient-elles nullement l'endroit biblique, mais le nez des gentlemen tchernomorskiens désireux de l'empêcher de peler. Cette opération terminée, les hommes en question s'allongeaient avec une parfaite liberté d'allure. De loin en loin, une main couvrant les parties bibliques, ils allaient vers la mer, s'y trempaient brièvement et regagnaient en hâte la

place que leur corps avait creusée dans le sable, pour ne pas laisser perdre un seul centimètre cube du bienfaisant bain de soleil[208].

L'insuffisance vestimentaire de ces citoyens était compensée, et au-delà, par un gentleman d'un tout autre type, portant bottines de box à boutons, pantalon rayé, veston hermétiquement fermé, col amovible, cravate, chaîne de montre et même chapeau de feutre. D'épaisses moustaches et des tampons d'ouate dans l'une et l'autre oreille complétaient l'apparence extérieure de cet homme. Une canne à pommeau de verre était plantée perpendiculairement dans le sable, à côté de lui. La canicule l'accablait. Son col avait gonflé de sueur. Ses aisselles étaient si brûlantes qu'on aurait pu assurément y faire fondre du minerai, comme à l'intérieur d'un haut fourneau. Et pourtant il restait allongé là, sans bouger.

Sur toutes les plages du monde, on peut rencontrer un personnage de ce type. Qui il est, pourquoi il est venu là, pourquoi il reste allongé en grand uniforme : autant de questions sans réponse. Mais ces personnages existent. Il y en a régulièrement un sur chaque plage. Ce sont peut-être des membres d'une mystérieuse ligue d'imbéciles, ou bien les survivants de l'ordre autrefois puissant des rose-croix, ou bien encore des célibataires un peu toqués, personne ne sait...

Yégor Skoumbriévitch s'installa à côté du représentant de la ligue des imbéciles et se déshabilla vivement. Skoumbriévitch nu avait étonnamment peu de ressemblance avec Skoumbriévitch habillé. Sa tête un peu sèche, qui le faisait ressembler à un Anglais, reposait sur un corps féminin blanchâtre aux épaules tombantes et au bassin très large. Yégor alla vers l'eau, la tâta du pied et poussa un cri perçant. Puis il y plongea l'autre pied et poussa un deuxième cri. Ensuite il fit quelques pas en avant, se boucha les oreilles avec les pouces, se ferma les yeux des deux index et, se pinçant les narines avec les médius, émit un cri à fendre l'âme et se plongea quatre fois consécutives dans l'eau, après quoi seulement il se mit à nager en projetant les mains en avant et en détournant la tête à chaque mouvement. L'onde peu profonde accueillit en son sein Yégor Skoumbriévitch, employé herculéen modèle et militant social hors pair. Cinq minutes plus tard, alors que l'employé modèle faisait la planche pour se reposer, son ventre rond flottant comme un globe terrestre et se balançant à la surface des flots, on entendit au-dessus de la plage, venant de la falaise, la matchiche antilopienne.

Ostap Bender, Balaganov et le comptable Berlaga, dont le visage reflétait une complète soumission à son destin, sortirent de la voiture. Tous trois descendirent vers la plage et, scrutant sans vergogne les baigneurs, se mirent à rechercher quelqu'un.

— Voilà son pantalon, dit enfin Berlaga en s'arrêtant devant les effets de Skoumbriévitch, encore ignorant de tout. Il a dû s'éloigner en mer.

— Cela suffit ! s'exclama le Grand Combinateur. Je n'ai plus l'intention d'attendre. Les opérations auront lieu à la fois sur terre et sur mer.

Ostap se dépouilla de son costume, de sa chemise et, se retrouvant en caleçon de bain, entra dans l'eau en faisant de grands gestes. La poitrine du Grand Combinateur était ornée d'un tatouage bleuâtre représentant Napoléon en bicorne, une chope de bière au bout d'un bras trop court[209].

— Balaganov ! cria Ostap. Déshabillez et préparez Berlaga ! On aura peut-être besoin de lui.

Et le Grand Combinateur, fendant l'eau de son épaule cuivrée[210], nagea sur le flanc en direction du N.N.-E., où se profilait le ventre nacré de Yégor Skoumbriévitch.

Avant de se plonger dans l'élément liquide, Ostap avait dû effectuer un gros travail sur la terre ferme. La trace principale l'avait conduit sous l'enseigne dorée d'Hercule, où il passait maintenant le plus clair de son temps. Il s'était familiarisé avec les bureaux peuplés d'alcôves et de lavabos, avec les statues et avec ce portier à casquette galonnée qui aimait à évoquer sa propre destruction par le feu.

Des explications ténébreuses fournies par Berlaga avait peu à peu émergé la silhouette d'un petit chef, le camarade Skoumbriévitch.

Celui-ci occupait une grande chambre à deux fenêtres où descendaient autrefois les capitaines des navires étrangers, les dompteurs de lions et les riches étudiants venus de Kiev. Toute la journée on y entendait la sonnerie irritée des deux téléphones, parfois séparément et parfois ensemble.

Mais personne ne décrochait jamais.

Plus souvent encore, une tête rasée d'employé passait par la porte ouverte, jetait à l'intérieur un regard effaré et disparaissait pour être aussitôt remplacée par une autre tête : des mèches hérissées, ou une boule

de billard violette[211]. Mais la boule de billard ne restait guère plus longtemps vissée dans l'embrasure. La pièce était vide.

Pour la cinquantième fois peut-être de la journée, la porte s'ouvrit : cette fois c'était Bender. Comme tout le monde, il tourna la tête de gauche à droite et de droite à gauche et, comme tout le monde, parvint à la conclusion que le camarade Skoumbriévitch n'était pas dans son bureau. Le Grand Combinateur exprima son mécontentement avec une bruyante impertinence dans tous les bureaux, cabinets, sections et services où il entra tour à tour pour demander si personne n'avait vu le camarade Skoumbriévitch, mais partout il ne reçut pour toute réponse que « Skoumbriévitch vient de sortir », ou bien « Skoumbriévitch était là à l'instant ».

Le « petit chef » Yégor appartenait à cette catégorie, fréquente parmi les employés, de ceux qui « viennent de sortir », ou bien « étaient là à l'instant ». Certains d'entre eux ne parviennent pas de toute la journée à atteindre leur propre bureau. À neuf heures précises, un homme comme celui-là entre dans le hall de l'établissement et, plein de vertueuses intentions, pose le pied sur la première marche de l'escalier. Des tâches très importantes l'attendent. Il a fixé ce jour-là dans son bureau huit rendez-vous capitaux, deux réunions élargies et une réunion étroite. Il y a sur son bureau une pile de lettres exigeant une réponse immédiate. Il a tant à faire que vingt-quatre heures n'y suffiront pas. Et le petit ou grand chef pose gaillardement le pied sur la première marche de marbre. Mais il ne faut pas croire qu'il va pouvoir facilement continuer. Un roucoulement, derrière son dos, brise son élan : « Camarade Paroussinov ! Pourriez-vous m'accorder une minute, juste pour me donner votre avis sur une petite question ? » Paroussinov se sent alors doucement pris par le bras et conduit dans un coin du hall.

Dès ce moment le petit ou grand chef est perdu pour le pays ; il ne fait plus qu'être ballotté de l'un à l'autre. À peine a-t-il eu le temps de « donner son avis sur la petite question » et franchi trois marches qu'on s'empare à nouveau de lui. On le mène cette fois vers une fenêtre, dans un couloir sombre, dans un réduit désert où un économe peu soigneux a flanqué des caisses vides et là, on essaie de lui faire comprendre quelque chose, d'obtenir quelque chose de lui, on insiste sur un point très important, on lui demande de concrétiser ceci ou cela dans les délais les

plus brefs : sans lui, tout se trouverait paralysé, car c'est un homme « de responsabilité ». Vers les trois heures il parvient quand même à l'entresol. Il est cinq heures lorsqu'il débouche enfin au premier étage. Mais comme son bureau est au second et que la journée de travail est terminée, il redescend en courant et quitte au plus vite l'immeuble, afin d'arriver à temps à une réunion de coordination technique. Et pendant tout ce temps, dans son bureau, les téléphones s'égosillent, les rendez-vous successifs avortent, les lettres restent sans réponse et les participants aux deux réunions élargies et à la réunion étroite l'attendent en buvant du thé et en discutant avec indifférence des incidents de fonctionnement des trams[212].

Chez Yégor Skoumbriévitch, toutes ces particularités étaient aggravées par les activités sociales auxquelles il se dévouait avec un zèle vraiment excessif. Il avait l'art d'exploiter avec adresse et profit personnel cette supercherie collective et universelle qui s'était implantée à Hercule sous le nom impropre de *fardeau social*[213]. Les Herculéens passaient parfois trois heures d'affilée dans des réunions à présence obligatoire à écouter le bavardage de Skoumbriévitch, vide et insultant pour leur dignité. Tous brûlaient de l'envie de l'attraper par ses cuisses grassouillettes et de le défenestrer d'un étage suffisamment élevé. Il leur semblait même parfois qu'il n'y avait pas d'activités sociales du tout et qu'il n'y en avait jamais eu, quoiqu'ils sussent tous pertinemment qu'au-delà des murs d'Hercule existait une autre, une authentique vie sociale. « En voilà une brute, pensaient-ils en manipulant avec désespoir leurs crayons ou leurs cuillers à thé, un maudit simulateur ! » Mais comment aurait-on pu s'en prendre à Skoumbriévitch, le démasquer comme il l'aurait fallu ? Yégor prononçait des phrases d'une parfaite orthodoxie sur la vie sociale soviétique, les activités culturelles, la formation syndicale, les cercles d'amateurs. Derrière toutes ces phrases brûlantes, il n'y avait absolument rien. Il y avait déjà deux ans que les cercles politiques et musico-dramatiques « mettaient au point » leurs plans d'avenir. Les antennes locales des sociétés pour l'aide à l'aviation, à la chimie, à l'automobilisme, à l'équitation et à la réfection des routes, ainsi qu'à l'extinction rapide du chauvinisme de grande puissance n'existaient que dans l'imagination enflammée des membres de la cellule syndicale. Quant aux cours de formation syndicale, dont Skoumbriévitch se faisait une gloire particulière, on ne cessait de les « *restructurer* », ce qui signifie comme chacun sait une

totale absence de mouvement[214]. Si Skoumbriévitch avait été honnête avec lui-même, il aurait sans doute été le premier à reconnaître que toutes ces activités n'étaient qu'illusions et mirages. Mais la cellule syndicale transformait ces mirages en comptes rendus et, au niveau de l'instance syndicale suivante, l'existence des cercles musico-politiques ne faisait plus de doute pour personne. Les cours de formation syndicale y prenaient, eux, la forme imaginaire d'un grand bâtiment de pierre, avec des pupitres scolaires, un spécialiste passionné traçant au tableau noir la courbe de la montée du chômage aux États-Unis et des élèves moustachus sentant leur niveau de conscience politique croître à vue d'œil. En réalité, le cercle volcanique d'activités sociales dont Skoumbriévitch avait entouré Hercule se réduisait à deux petits tas d'une lave à peine fumante : le journal mural *La Voix du président*, rédigé une fois par mois durant les heures de bureau par Skoumbriévitch et Bomzé, et le panneau en contreplaqué intitulé « *Des buveurs repentis jettent un défi à leurs camarades* », sous lequel ne figurait aucun nom[215].

La chasse à Skoumbriévitch, à travers les étages d'Hercule, Ostap en avait vraiment par-dessus la tête. Nulle part le Grand Combinateur ne pouvait mettre la main sur l'homme si dévoué à ses semblables. Celui-ci lui glissait littéralement entre les doigts. Ici, à la permanence syndicale, il venait d'avoir une conversation téléphonique. La membrane était encore chaude, la buée de son souffle imprégnait encore le vernis noir du combiné. Ailleurs, assis sur un rebord de fenêtre, on pouvait voir un homme avec lequel il venait d'avoir une conversation. Ostap put même apercevoir un bref instant son reflet dans une glace de l'escalier. Il se précipita, mais le miroir était déjà redevenu limpide et ne reflétait plus que la fenêtre ainsi qu'un nuage lointain.

— Ô Sainte Mère compatissante aux affligés, Sainte Milice protectrice des opprimés ! s'exclama Ostap hors d'haleine. Que ce bureaucratisme quotidien peut bien nous dégoûter ! Notre succursale tchernomorskienne a bien elle aussi ses aspects négatifs, ses petites querelles et zizanies, mais Hercule bat tous les records. Pas vrai, Choura ?

Le délégué aux sabots émit un pesant soupir de pompe refoulante. Ostap et lui se retrouvaient à nouveau dans la fraîcheur du couloir du premier, pour la quinzième fois peut-être de la journée. Et pour la

quinzième fois ils passèrent auprès du canapé en bois placé devant la porte du bureau de Polykhaïev.

Ce canapé était occupé depuis le matin par un certain Heinrich-Maria Sause, un ingénieur que l'on avait fait venir d'Allemagne à grands frais. Le technicien portait un complet européen de type courant, mais accompagné d'une chemise ukrainienne brodée au point de Zaporojets témoignant que l'ingénieur avait déjà passé en Russie deux ou trois semaines et eu le temps de visiter les magasins d'artisanat populaire. Assis sans bouger sur son canapé, il avait rejeté la tête en arrière contre le dossier en bois et fermé les yeux, dans l'attitude d'un homme que l'on s'apprête à raser. On aurait pu penser qu'il sommeillait. Mais à force de passer à ses côtés dans leur vaine quête skoumbriévitchienne, les frères de lait purent remarquer que la couleur de son teint changeait régulièrement. Au début de la journée de travail, moment où l'ingénieur avait pris position à la porte du directeur, le visage du noble étranger était modérément vermeil. Chaque heure qui passait vit s'aviver son incarnat et la pause mi-diurne le trouva aussi écarlate que de la cire à cacheter (le camarade Polykhaïev venait alors probablement d'atteindre sa seconde marche). Puis, après la pause, la gradation des couleurs suivit le chemin inverse. La cire à cacheter se transforma en taches scarlatinoïdes et Heinrich se mit à pâlir. Lorsqu'à la fin de la journée le directeur d'Hercule atteignit enfin le premier étage, le technicien allemand était devenu blanc comme l'amidon.

— Qu'arrive-t-il à cet homme ? chuchota Ostap à Balaganov. Quelle gamme d'émotions successives !

À peine avait-il eu le temps de prononcer ces paroles que Henrich-Maria Sause fit un bond sur son canapé, regarda d'un air mauvais la porte de Polykhaïev derrière laquelle ne cessaient de retentir d'inutiles appels, glapit « *Volokita*[216] » d'une voix de fausset et, se précipitant sur le Grand Combinateur, se mit à le secouer par les épaules.

— *Genosse* Polykhaïev ! lui cria-t-il en dansant devant lui. *Genosse* Polykhaïev !

Sause tira sa montre, la mit sous le nez de Balaganov, haussa les épaules et se jeta à nouveau sur Ostap.

— *Was machen Sie ?* demanda ce dernier ahuri, tout en montrant une certaine connaissance de la langue allemande. *Was wollen Sie* à un pauvre visiteur ?

Heinrich-Maria était lancé. Tout en maintenant de la main gauche l'épaule d'Ostap, il attira à lui de la droite Balaganov et prononça devant eux un long discours fiévreux au cours duquel Ostap ne cessa de jeter des coups d'œil de côté, espérant encore voir Skoumbriévitch, tandis que le délégué aux sabots était pris d'un léger hoquet et maintenait par correction une main devant sa bouche tout en regardant d'un air stupide les chaussures de l'étranger.

L'ingénieur avait signé un contrat de travail d'un an en URSS, ou plus exactement (Heinrich-Maria aimait l'exactitude) au *konzern* Hercule. « Faites bien attention, l'avait prévenu son ami le docteur en mathématiques Bernhard Gerngross, les bolcheviks vont en vouloir pour leur argent. » Mais Sause lui avait répondu qu'il ne craignait pas le travail et cherchait depuis longtemps un vaste champ d'application à ses connaissances dans le domaine de la mécanisation du travail forestier.

La nouvelle de l'arrivée du technicien étranger, transmise par Skoumbriévitch à Polykhaïev installé sous ses palmiers, avait plongé ce dernier dans l'émoi.

— Nous avons besoin de lui au plus vite ! s'était-il exclamé. Où l'avez-vous mis ?

— Pour l'instant, à l'hôtel, pour qu'il se repose un peu après son voyage.

— Il est bien question de repos ! s'était écrié le directeur. Avec tout l'argent, toutes les devises qu'on a dépensées pour lui ! Demain, à dix heures pile, je veux qu'il soit ici.

À dix heures moins cinq, Sause était entré dans le bureau de Polykhaïev. Il portait un pantalon resplendissant de couleur café et souriait à la pensée du vaste champ d'application. Le chef n'était pas encore là. Il ne l'était pas davantage au bout d'une heure, ni de deux. Heinrich fut gagné par la tristesse. Seul le distrayait quelque peu Skoumbriévitch, qui apparaissait de temps à autre et lui demandait avec un sourire innocent :

— Quoi, le *genosse* Polykhaïev n'est pas encore là ? Bizarre.

Deux heures passèrent encore. Skoumbriévitch rencontra Bomzé en train de casser la croûte dans un couloir et lui confia à mi-voix :

— Je ne sais vraiment pas quoi faire. Polykhaïev a fixé un rendez-vous à l'Allemand à dix heures du matin et il est parti à Moscou mener des pourparlers pour les locaux. Il ne sera pas de retour avant une semaine. Sauvez-moi, Adolphe Nikolaïévitch ! J'ai toutes mes activités sociales, nous

n'arrivons pas à réorganiser les cours de formation syndicale. Tenez-lui compagnie, distrayez-le ! Avec tout l'argent qu'on a dépensé pour lui, toutes les devises…

Bomzé renifla une dernière fois sa boulette de viande quotidienne, l'avala et, après s'être épousseté, partit faire connaissance avec l'étranger.

Pendant toute une semaine, guidé par l'aimable Adolphe Nikolaïévitch, Sause eut le temps de visiter trois musées, de voir danser *La Belle au bois dormant* et d'assister pendant une dizaine d'heures à une réception solennelle organisée en son honneur. Après la réception eut lieu la partie récréative, au cours de laquelle des Herculéens de choix s'amusèrent beaucoup et brandirent en grand nombre flûtes à champagne et verres de vodka en se tournant vers Sause et en criant : « Cul sec ! »

« *Ma chère Tili*, écrivait l'ingénieur à sa fiancée restée à Aix-la-Chapelle, *voici dix jours que je vis à Tchernomorsk, mais je n'ai pas encore commencé mon travail au konzern Hercule. Je crains que l'on ne me déduise ces journées des sommes convenues au contrat.* »

Le 15 du mois, le caissier remit cependant à Sause la somme bimensuelle prévue.

— Ne vous semble-t-il pas, demanda l'ingénieur à son nouvel ami Bomzé, que vous m'avez payé pour rien ? Je n'accomplis chez vous aucun travail.

— Quittez donc, cher collègue, d'aussi sombres pensées ! s'écria Bomzé. D'ailleurs, si vous y tenez vraiment, on peut vous installer une table particulière dans mon bureau.

Et c'est assis à sa « table particulière » que Sause écrivit une deuxième lettre à sa fiancée :

« *Ma petite. Je vis d'une vie étrange et peu commune. Je ne fais strictement rien, mais je gagne régulièrement de l'argent, aux dates fixées par contrat*[217]*. Raconte cela à notre ami le docteur Bernhard Gerngross. Il trouvera cela intéressant.* »

À son retour de Moscou, Polykhaïev se réjouit d'apprendre que Sause avait déjà une table.

— Voilà qui est parfait ! s'exclama-t-il. Skoumbriévitch n'a qu'à le mettre au courant.

Mais Skoumbriévitch n'avait pas le temps. Toute son ardeur allait alors à l'organisation d'un puissant cercle de joueurs d'accordéon et de bandonéon ; aussi repassa-t-il l'Allemand à Adolphe Nikolaïévitch, ce qui ne fut pas du goût de ce dernier. L'Allemand le gênait lorsqu'il cassait la croûte, et se mêlait perpétuellement de ce qui ne le regardait pas. Bomzé le reversa au « secteur d'exploitation ». Mais ce dernier ne cessait de réorganiser ses activités, un processus qui consistait à transporter sans fin des tables d'un endroit à un autre, et c'est à la comptabilité que l'on fourgua finalement Heinrich-Maria. Il y trouva Muzikant, Dreyfus, Sakharkov, Koreïko et Borissokhliebski. Aucun d'entre eux ne parlant l'allemand, ceux-ci décidèrent qu'il devait s'agir d'un touriste argentin et s'efforcèrent pendant des journées entières de lui expliquer le fonctionnement des services financiers à l'aide de l'alphabet pour sourds-muets.

Au bout d'un mois, Sause dans tous ses états réussit à mettre la main sur Skoumbriévitch qu'il rencontra au buffet et se mit à crier :

— Je n'ai pas envie d'être payé à ne rien faire ! Donnez-moi du travail ! Si cela continue ainsi, j'irai me plaindre à votre patron !

La fin du discours du technicien étranger ne fut pas du goût de Skoumbriévitch, qui convoqua Bomzé.

— Qu'arrive-t-il à l'Allemand ? lui demanda-t-il. Pourquoi est-il d'aussi méchante humeur ?

— Vous savez, dit Bomzé, je crois qu'il a simplement un sale caractère. C'est un peu fort : il a son bureau à lui, il n'en fiche pas une rame, il gagne des masses d'argent et en plus il se plaint !

— C'est vraiment un sale caractère, confirma Skoumbriévitch, quoiqu'il soit Allemand. Il faut prendre des mesures contre lui. Je trouverai le moyen d'en parler à Polykhaïev. Celui-là lui fera suer le burnous.

Heinrich-Maria décida cependant d'arriver jusqu'à Polykhaïev par ses propres moyens. Mais comme le directeur d'Hercule était également le principal représentant des camarades qui « viennent de sortir » ou bien « étaient là à l'instant », cette tentative ne mena qu'à de longues heures d'attente assise sur le canapé en bois et à l'explosion dont avaient été victimes les innocents enfants du lieutenant Schmidt.

— *Bureaucratismus !* criait l'Allemand, si énervé qu'il se mettait à parler la difficile langue russe.

Ostap prit sans mot dire l'hôte européen par le bras, le conduisit jusqu'à une boîte à réclamations pendue au mur[218] et lui dit, comme s'il parlait à un sourd :

— Ici ! Vous comprenez ? Dans la boîte. *Schreiben, schrib, geschrieben.* Écrire. Vous comprenez ? J'écris, tu écris, il, elle écrit. Vous comprenez ? Nous mettons, vous mettez, ils, elles mettent des réclamations dans la boîte… Et personne ne les retire. Retirer ! Je ne retire pas, tu ne retires pas…

C'est alors que le Grand Combinateur aperçut, au bout du couloir, les larges hanches de Skoumbriévitch et se précipita sans terminer sa leçon de grammaire à la suite de l'insaisissable militant social.

— Tiens bon, Germania ! cria Balaganov à l'Allemand en signe d'encouragement, tout en galopant derrière le commandant de bord.

Le désappointement d'Ostap fut grand : Skoumbriévitch avait de nouveau disparu. On aurait dit qu'il s'était dématérialisé.

— C'est du mysticisme, fit Bender en tournant la tête de tous les côtés. Il y avait quelqu'un là à l'instant et il n'y a plus personne.

Les frères de lait au désespoir se mirent à ouvrir successivement toutes les portes. À la troisième, Balaganov fit un violent bond en arrière, comme un homme tombant dans l'eau glacée. Une crampe névralgique tirait son visage sur le côté.

— Beu-beu-beu, prononça le délégué aux cornes en s'appuyant au mur. Beu-beu-beu.

— Qu'y-a-t-il, mon enfant ? demanda Bender. Quelqu'un vous a fait de la peine ?

— L-l-là, marmotta Balaganov, en tendant le bras.

Ostap ouvrit la porte et vit un cercueil peint en noir.

Le cercueil reposait au milieu de la pièce sur un secrétaire et quelques tables de nuit, Ostap ôta sa casquette de capitaine et approcha du cercueil sur la pointe des pieds. Balaganov suivait ses gestes avec appréhension. Au bout d'une minute, Ostap lui fit signe d'approcher et lui montra une grande inscription blanche que l'on avait tracée sur les flancs du cercueil.

— Vous voyez ce qui est marqué, Choura ? « Mort à l'esprit bureaucratique ! » Vous êtes rassuré, maintenant ?

C'était un magnifique cercueil de propagande que les Herculéens sortaient dans la rue les jours de fête et promenaient dans toute la ville avec des chants. Le quatuor chargé de le porter sur ses épaules était composé de Skoumbriévitch, de Bomzé, de Berlaga et de Polykhaïev lui-même, homme à l'état d'esprit démocratique qui ne rougissait pas de se montrer aux côtés de ses subordonnés dans divers cortèges et carnavals politiques[219]. Skoumbriévitch avait un grand respect pour le cercueil, auquel il attribuait un important rôle politique. Il arrivait à Yégor de ceindre un tablier et de le repeindre de ses propres mains, ravivant les couleurs du slogan antibureaucratique dans le moment même où, dans son bureau, s'égosillaient les téléphones et où les têtes les plus variées, s'infiltrant dans l'embrasure, se contentaient d'explorer tristement les lieux des yeux.

Mais, pour le moment, Yégor demeurait introuvable. Le portier à casquette galonnée confia à Ostap que le camarade Skoumbriévitch était là à l'instant même mais venait de partir se baigner à la plage du Commandant, ce qui, comme il se plaisait à le répéter, lui donnait un regain d'ardeur au travail.

Se faisant accompagner à tout hasard par Berlaga, nos héros secouèrent Kozlewicz qui sommeillait à son volant et sortirent de la ville.

On ne s'étonnera plus maintenant qu'Ostap, brûlant d'impatience après tout ce qui s'était passé, n'ait guère hésité à entrer dans l'eau pour rejoindre Skoumbriévitch dans l'élément liquide, sans se préoccuper d'avoir à discuter en pleine mer Noire des sombres affaires de diverses sociétés par actions.

Balaganov exécuta ponctuellement les ordres du commandant de bord. Il déshabilla le docile Berlaga, le mena à l'eau et, tout en le soulevant dans l'eau et en le maintenant par la taille, se mit en devoir d'attendre. La conversation qui se déroulait en mer semblait houleuse. Ostap tempêtait comme le roi des ondes, encore qu'on ne pût saisir ce qui se disait. On nota seulement une tentative de Skoumbriévitch pour mettre le cap sur la plage, mais Ostap lui barra la route et le dirigea à nouveau vers le large. Puis le bruit de voix s'amplifia et l'on put distinguer certains lambeaux de

phrases : « L'Intensification », « Et qui donc a palpé ? Le pape, peut-être ? », « Et moi, j'y suis pour quoi ? », etc.

Berlaga attendait depuis longtemps en piétinant sur le sable humide où ses plantes de pied laissaient des signes de piste. Un cri vint de la mer : « Lâchez-le ! »

Et Balaganov « lâcha » dans la mer le comptable qui se mit à nager à toute vitesse, en frappant l'eau des pieds et des mains comme un chien. À la vue de Berlaga, Yégor Skoumbriévitch épouvanté se cacha la tête sous l'eau.

Le délégué aux sabots en profita pour s'allonger sur le sable et allumer une cigarette. Il dut attendre une vingtaine de minutes. Berlaga émergea le premier, s'assit sur les talons, tira un mouchoir de la poche de son pantalon et commença en s'essuyant :

— Notre Skoumbriévitch a tout avoué, il n'a pas résisté à la confrontation.

— Tu l'as vendu, crapule ? demanda Balaganov avec bonhomie. Et, retirant de sa bouche le mégot avec l'index et le médius, il claqua de la langue puis expectora un crachat long et rapide comme une torpille. Tout en sautillant sur une jambe tandis que l'autre s'efforçait de trouver l'ouverture du pantalon, Berlaga s'expliqua en des termes sibyllins :

— J'ai fait cela pour la justice, pas pour la vérité.

Le Grand Combinateur arriva à son tour. D'un bond, il s'allongea sur le ventre et, la joue appuyée contre le sable gorgé de chaleur, jeta un long regard plein de sous-entendus à Skoumbriévitch qui sortait lentement de l'eau. Puis il prit le dossier des mains de Balaganov et, tout en mouillant du bout de la langue son crayon à encre, entreprit d'y reporter les nouveaux renseignements acquis avec tant de peine.

Une étonnante transformation s'était produite en Yégor Skoumbriévitch. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis que l'onde avait accueilli en son sein le militant social si dévoué, ce travailleur acharné au sujet duquel le camarade Niderlandiouk, président de la cellule syndicale, aimait à dire : « Skoumbriévitch ? Ah, en voilà au moins un en qui on peut avoir confiance ! » Or voilà que Skoumbriévitch avait trahi cette belle confiance mise en lui, et de quelle manière ! Au lieu de ce merveilleux corps féminin à tête d'Anglais se rasant, ce que ramena sur la

rive la légère vague estivale ressemblait à une espèce d'outre remplie de moutarde et de raifort.

Pendant tout ce temps où Ostap jouait les pirates, Heinrich-Maria Sause avait fini par mettre la main sur Polykhaïev et à avoir avec lui un entretien substantiel, mais il avait quitté l'établissement plein de sentiments contradictoires. Un sourire étrange aux lèvres, il s'était rendu à la poste où, debout derrière un pupitre recouvert d'une plaque en verre, il avait écrit une nouvelle lettre à sa fiancée Tili, en la ville d'Aix-la-Chapelle :

Ma petite fille. Je m'empresse de te communiquer une heureuse nouvelle. Mon patron Polykhaïev m'envoie enfin à la production. Mais il y a une chose qui m'étonne fort. Au konzern Hercule, cela s'appelle « *faire suer le burnous* » (zagnat' v butylku !). *Mon nouvel ami Bomzé m'a appris qu'on m'envoyait à la production en guise de punition. Veux-tu t'imaginer cela ? Et notre bon docteur en mathématiques Bernhard Gerngross sera-t-il jamais en mesure de le comprendre ?*[220]

---

208. Comme tout ce qui pouvait détruire la morale traditionnelle, le nudisme était encouragé dans les années vingt : Maïakovski prenait le tramway presque nu et Yessiénine vint à Paris se promener nu dans les couloirs du Crillon. Petrov s'est moqué d'eux dans un récit de 1924, *Nikoudykine a de grandes idées* (*Mon ami Ilf*, Parangon, p. 20). Toutes ces « innovations révolutionnaires », rejetées par Staline, étaient en voie de disparition au début des années trente.

209. L'hypostase napoléonienne d'Ostap, déjà entrevue, est ici confirmée par ce tatouage qui affirme la supériorité intellectuelle d'Ostap sur les autres voyous.

210. Ici, c'est l'homme fort (hypostase herculéenne).

211. Souvenir évident de Gogol (*La Foire de Sorotchintsy* : un groin de porc qui apparaît et disparaît), et aussi, avec Ostap poursuivant Skoumbriévitch et plus loin Sause Polykhaïev, un nouvel hommage à l'ami Boulgakov (*Diablerie* : la chasse à Caleçonnière).

212. Cause interne essentielle du dysfonctionnement soviétique : le manque de confiance dramatique envers les exécutants (à origine idéologique), entraînant un centralisme excessif. Polykhaïev-Staline (ch. 19) signe tous les papiers, à tous les niveaux. S'il s'absente, tout s'arrête. Application historique : l'effondrement militaire du pays lors de l'invasion allemande, quand Staline terrifié s'était terré chez lui pendant deux semaines.

213. Autre plaie du système soviétique : les « activités sociales » supposées bénévoles. Le journal *Krokodil* (1930, n° 28) soulignait qu'après des réunions qui se prolongeaient parfois au-delà de minuit bien des ouvriers ne se levaient pas pour aller au travail.

214. La « restructuration » se disant en russe *péréstroïka*, la phrase prend rétrospectivement une coloration des plus ironiques.

215. Selon les sources officielles, la consommation d'alcool avait été multipliée par sept en trois ans (1924-1927). Des mesures énergiques avaient été prises (slogans, défilés d'écoliers, fermeture de brasseries), mais les résultats étaient minces.

216. *Volokita* : « action de faire traîner », esprit bureaucratique, lenteur dans les processus administratifs.

217. Dans le secteur du *travail virtuel* (lié à l'activisme idéologique), les bons salaires récompensant l'absence à peu près totale de travail étaient devenus la règle, contrairement au *travail réel* (production), généralement mal payé. En se sclérosant, la situation a donné : métiers privilégiés et métiers défavorisés. En tant qu'étranger, Sause a été automatiquement « muté en première catégorie ».

218. Les boîtes et livres de réclamations existaient déjà à l'époque de Tchékhov (un récit porte ce nom). On avait ajouté, à l'époque soviétique, « et de propositions », mais elles continuaient à ne servir à rien. Tout l'épisode de l'ingénieur Sause a été rajouté dans l'édition en volume.

219. *Sic*. L'allusion satirique ne peut concerner que Lénine. Aucun lecteur soviétique ne pouvait lire cette phrase sans évoquer un célèbre tableau de Vassiliev. Le maître du Kremlin y porte démocratiquement, avec trois autres dignitaires, un tronc d'arbre à l'occasion du premier *soubbotnik*, samedi dit « bénévole ». Le manque de respect à l'égard de Lénine vise peut-être à masquer la satire antistalinienne évidente du chapitre suivant.

220. L'expression *zagnat' v butylku*, d'origine argotique, signifie littéralement « faire entrer dans une bouteille ».

OceanofPDF.com

XIX

Le timbre universel

Le lendemain vers midi, un bruit se répandit à Hercule : on disait que le directeur s'était enfermé avec un inconnu dans son jardin d'hiver et ne répondait plus, depuis trois heures environ, à Gazelle Mikhailovna frappant à la porte, pas plus qu'aux appels téléphoniques du réseau intérieur. Les employés se perdaient en conjectures. Ils s'étaient habitués à voir toute la journée Polykhaïev tiré par le bras dans les couloirs, assis sur des appuis de fenêtres et, surtout, attiré sous l'escalier, lieu d'élection où se décidaient toutes les affaires importantes. Quelqu'un émit même l'opinion que le directeur avait abandonné la catégorie des camarades « qui étaient là à l'instant » pour adhérer à celle des « reclus », êtres qui pénètrent généralement dans leurs bureaux de bonne heure, s'y enferment, débranchent le téléphone et, s'étant ainsi coupés du monde extérieur, y rédigent des rapports en tout genre[221].

Le travail avançait cependant, mais tous les documents élaborés par le personnel nécessitaient des signatures, des réponses ou des décisions du directeur[222]. Gazelle Mikhaïlovna allait de temps en temps vers la porte de Polykhaïev et écoutait, d'un air mécontent, les petites perles légères de ses boucles d'oreille se balançant au bout de ses grandes oreilles.

— C'est là un fait sans précédent, fit sentencieusement la secrétaire.

— Mais qui peut donc être chez lui ? demandait Bomzé dont émanait une odeur mixte d'eau de Cologne et de boulettes de viande froide. Peut-être quelqu'un de l'inspection du travail ?

— Mais non, je vous dis : un visiteur ordinaire.

— Et Polykhaïev est enfermé avec lui depuis trois heures ?

— Un fait sans précédent, répéta Gazelle Mikhaïlovna.

— Comment sortir de cette issue ? s'émut Bomzé. J'ai un besoin urgent d'une décision de Polykhaïev. J'ai préparé un rapport détaillé sur l'inadéquation des locaux du ci-devant Métal et bacon aux conditions de travail d'Hercule. Je ne peux rien faire sans décision.

Gazelle Mikhaïlovna était assiégée de tous côtés par les employés qui, tous, tenaient à la main des papiers grands ou petits. Au bout d'une nouvelle heure d'attente, au cours de laquelle le bourdonnement derrière la porte ne s'apaisa pas, Gazelle Mikhaïlovna prit place à son bureau et dit doucement :

— Très bien, camarades. Approchez avec vos papiers.

Elle tira d'une armoire une longue planchette en bois sur laquelle trente-six cachets balançaient leurs têtes vernies et, retirant agilement de leurs coches ceux dont elle avait besoin, se mit à les appliquer tour à tour sur les divers papiers urgents.

Depuis longtemps le directeur d'Hercule ne signait plus rien de sa propre main. En cas de besoin, il sortait de la poche de son gilet un cachet humide, soufflait dessus avec amour et appliquait un fac-similé lilas en face de son propre nom. Cette méthode de travail lui plaisait beaucoup et lui avait suggéré l'idée de confier au caoutchouc toutes ses décisions les plus fréquentes.

C'est ainsi que firent leur apparition les premières maximes caoutchoutées.

« *Rien contre. Polykhaïev.* »
« *D'accord. Polykhaïev.* »
« *Excellente idée. Polykhaïev.* »
« *À réaliser. Polykhaïev.* »

Ayant vérifié par la pratique l'utilité de son invention, le directeur d'Hercule en vint à la conclusion que, puisqu'elle simplifiait considérablement son travail, il convenait d'encourager et de développer son emploi. Une nouvelle série caoutchoutée vit bientôt le jour, avec des décisions cette fois plus longues :

« *Passez-lui un savon. Polykhaïev.* »
« *Inscrivez un blâme à l'ordre du jour. Polykhaïev.* »

« *Envoyez-le à la périphérie. Polykhaïev.* »
« *À licencier sans indemnités. Polykhaïev.* »

Le combat pour les locaux mené par le directeur d'Hercule contre le Service du Logement lui inspira une nouvelle série standard :

« *Je ne dépends pas de leurs services. Polykhaïev.* »
« *Ils sont tous timbrés là-bas, ou quoi ? Polykhaïev.* »
« *Ne m'empêchez pas de travailler. Polykhaïev.* »
« *Vous me prenez pour un gardien de nuit ? Polykhaïev.* »
« *L'hôtel est à nous, un point c'est tout. Polykhaïev.* »
« *Je sais ce dont vous êtes capables. Polykhaïev.* »
« *Vous n'aurez pas les lits, ni les lavabos. Polykhaïev.* »

La série fut commandée en trois exemplaires, car on prévoyait que la lutte serait longue et le directeur perspicace avait de bonnes raisons de penser qu'un jeu ne lui suffirait pas. Puis vint un ensemble destiné aux besoins intérieurs d'Hercule :

« *Demandez à Gazelle Mikhaïlovna. Polykhaïev.* »
« *Ne me cassez pas les pieds. Polykhaïev.* »
« *Qui veut voyager loin ménage sa monture. Polykhaïev.* »
« *Allez tous vous faire voir ! Polykhaïev.* »

La pensée créatrice du directeur n'était naturellement pas limitée au pur domaine administratif. Homme aux larges horizons qui ne pouvait se permettre d'ignorer les questions politiques du moment, il se fit fabriquer un superbe timbre universel, dont l'élaboration lui prit plusieurs jours. C'était une admirable *pensée caoutchoutée*, applicable par lui à n'importe quelle circonstance de l'existence. Outre qu'elle permettait de réagir sans délai à tout événement nouveau, elle le dispensait de la nécessité de fournir chaque fois des efforts intellectuels épuisants. La construction du timbre était si ingénieuse qu'il suffisait d'y remplir un petit espace resté libre pour obtenir la décision nécessitée par l'actualité :

En réponse à ..... nous tous, personnel de l'entreprise Hercule, répondons comme un seul homme par :

— l'amélioration de la qualité de la correspondance administrative;

— l'élévation de la productivité;

— l'accentuation de la lutte contre l'esprit bureaucratique, la lenteur dans les réponses, le népotisme et la flagornerie;

— la suppression des absences injustifiées et des anniversaires;

— la diminution des notes de frais pour calendriers et portraits[223];

— la croissance générale de l'activité syndicale;

— le refus de fêter Noël, Pâques, la Pentecôte, l'Annonciation, les Rois, le Kourban-Baïram, le Yom-Kippour, le Ramadan, le Pourim et autres fêtes religieuses;

— la lutte impitoyable contre le formalisme administratif, le voyoutisme, l'ivrognerie, l'irresponsabilité, l'absence de colonne vertébrale et la déviation pérévierzévienne[224];

— l'adhésion unanime à l'association : « *À bas l'esprit routinier des tréteaux d'opéra*[225] *!* »

— la conversion unanime au soja;

— le passage unanime à la correspondance en alphabet latin[226];

— et toutes les mesures qui s'affirmeront nécessaires à l'avenir.

La ligne en pointillé était remplie par Polykhaïev au fur et à mesure des besoins et en fonction des nécessités du moment. Le procédé plaisait au directeur, qui se mit à en user de plus en plus souvent. Il en vint même à l'utiliser pour répondre aux allégations, intrigues, menées et excès de ses propres collaborateurs.

Par exemple : « *En réponse à*ux excès du comptable Kukuschkind, qui a effrontément réclamé le paiement d'heures supplémentaires, *répondons par…* » Ou bien : « *En réponse à*ux viles intrigues et répugnantes allégations de l'employé Borissokhliebski, qui a demandé un congé extraordinaire, *répondons par…* » Etc. À tout cela, il fallait obligatoirement répondre par l'amélioration, l'élévation, l'accentuation, la suppression, la diminution, la croissance générale, le refus de la lutte impitoyable contre, l'adhésion unanime, le passage unanime, la conversion unanime et toutes les mesures qui s'affirmeraient nécessaires à l'avenir.

Et ce n'est qu'après avoir ainsi semoncé Kukuschkind et Borissokhliebski que le directeur ajoutait la brève remarque : « Passez-lui

un savon. Polykhaïev » ou bien : « Envoyez-le à la périphérie. Polykhaïev. »

Lorsqu'ils firent connaissance avec les décisions caoutchoutées, certains des Herculéens furent pris de tristesse : l'abondance des points évoqués les effrayait, en particulier ceux concernant l'alphabet latin et l'adhésion unanime à l'association luttant contre l'esprit routinier des tréteaux d'opéra. Cependant tout s'arrangea bien gentiment. Skoumbriévitch fit il est vrai du zèle et rajouta à l'association ci-dessus nommée le cercle *À bas la Khovanchtchina !* mais on en resta là[227].

Et tandis que derrière la porte du directeur on entendait le bruit de ventilateur des interlocuteurs, Gazelle Mikhaïlovna travaillait avec ardeur. La planchette chargée de cachets disposés par ordre de taille, depuis le plus petit (*D'accord. Polykhaïev*) jusqu'au plus grand (le « timbre universel ») rappelait un xylophone sur lequel, au cirque, un clown avec un soleil dans le bas du dos aurait exécuté avec des baguettes la sérénade de Braga[228]. La secrétaire choisissait le cachet répondant plus ou moins à la question posée et l'appliquait sur les documents, en favorisant particulièrement la remarque pleine de prudence « *Qui veut voyager loin...* », rappelant que c'était là la maxime favorite de leur chef bien-aimé.

Le travail avançait sans relâche, le caoutchouc remplaçant parfaitement l'homme, On peut même dire que le Polykhaïev caoutchouté ne le cédait nullement à son prototype vivant.

Puis l'établissement se vida. Des femmes de ménage aux pieds nus parcouraient encore les couloirs avec des seaux à ordures. La dernière dactylo venait de partir avec une heure de retard après avoir recopié pour son plaisir le célèbre poème de Yéssiénine *Et traînant derrière moi de pleines nattes de vers dorés*[229]... ; et déjà Gazelle Mikhaïlovna, lasse d'attendre, s'était levée et, s'apprêtant à sortir, se massait les paupières de ses doigts froids lorsque soudain la porte polykhaïévienne trembla, s'ouvrit et laissa le passage à Ostap Bender. Celui-ci jeta à Gazelle Mikhaïlovna un regard ensommeillé et s'en fut en balançant la chemise jaune à lacets de bottines. Derrière lui, de l'ombre vivifiante des palmiers et des sycomores émergea la silhouette du directeur. Gazelle jeta un coup d'œil à son illustre ami et se laissa silencieusement choir sur le revêtement caoutchouté de sa chaise. Encore une chance que les employés déjà partis n'aient pas pu voir leur chef à ce moment ! Comme un oiseau pris dans les

branches, une larme de diamant tremblait dans ses moustaches. Polykhaïev clignait des yeux à une vitesse étonnante et se frottait les mains avec l'énergie de Polynésiens captant l'étincelle nécessaire au feu. Il courut à la suite d'Ostap avec une série de sourires honteux, le dos courbé.

— Qu'est-ce qui va se passer ? bredouillait-il en tâchant de l'aborder d'un côté, puis de l'autre. Je ne suis quand même pas fichu ? Dites-moi, mon très cher, mon bon Monsieur, je ne suis pas fichu ? Je peux être tranquille ?

Il aurait encore voulu ajouter qu'il avait une femme, des enfants, Gazelle, des enfants de Gazelle et aussi d'une autre femme qui habitait à Rostov-sur-le-Don, mais sa gorge ne sut émettre qu'un gargouillement et il se tut.

Il accompagna Ostap avec des gémissements jusqu'au hall. Deux hommes seulement hantaient encore le bâtiment désert. Au bout du couloir se tenait Yégor Skoumbriévitch. À la vue du Grand Combinateur, il porta la main à sa mâchoire et se dissimula dans une encoignure. Au pied de l'escalier, derrière la femme de marbre à torche électrique, le comptable Berlaga salua servilement Ostap et lui présenta même ses compliments, mais Ostap ignora le salut du vice-roi.

Ils étaient presque dans la rue lorsque Polykhaïev saisit Ostap par la manche et balbutia :

— Je n'ai rien dissimulé. Parole d'honneur ! Je peux être tranquille, vraiment ?

— La parfaite tranquillité d'âme ne peut être donnée qu'à l'homme qui a contracté une police d'assurance sur la vie, lui répondit Ostap sans ralentir le pas. N'importe quel agent d'assurances vous le confirmera. Personnellement, je n'ai plus besoin de vous. Il est probable par contre que l'État, lui, ne tardera pas à s'intéresser à votre personne.

---

221. Étonnante organisation de l'espace économique soviétique, avec des exemples mécanisés à l'extrême, comme chez Swift ou Rabelais (Cf. la nouvelle *Kolokolamsk*). Des bureaucrates restent en permanence *dehors* sans parvenir à entrer, mais sont persuadés d'être d'une extrême utilité, tandis

que d'autres, parvenus *dedans*, s'ingénient à se rendre plus utiles encore en annulant la réalité et en s'entourant d'un royaume mythique (rapports, statistiques, activités sociales).

222. Autre caractéristique de cet univers : la dépersonnalisation du responsable, qui flotte dans une sorte d'univers intemporel où il ignore le plus souvent lui-même ce qu'il est censé avoir signé.

223. *Calendriers* : probablement ces calendriers nouveaux fondés sur la semaine de cinq jours et qui variaient selon les entreprises, les groupes d'individus, parfois les individus. *Portraits* : ceux des dirigeants du pays, dont le culte venait seulement de commencer.

224. Pérévierzev avait été critiqué pour ses analyses « bourgeoises » de Gogol et Dostoïevski, eux-mêmes en disgrâce. L'« absence de colonne vertébrale » (expression d'époque) stigmatise l'absence d'une conscience de classe vraiment nette.

225. Campagne active en 1930 (mais qui ne donna rien) lorsqu'on tenta de remplacer les *Oniéguine, Tosca* et *La Traviata* par des œuvres « vraiment soviétiques » comme *Dnieprostroï, Les Miradors d'Octobre* ou *Sur le chantier*. Le succès fut nul, même au sein des populations incultes.

226. Polykhaïev n'a rien compris : il avait été question de latiniser l'alphabet des populations musulmanes de l'URSS afin de les désislamiser, mais on choisit finalement le cyrillique. L'Ouzbékistan, qui a choisi l'alphabet latin après l'indépendance, a ainsi connu trois alphabets.

227. Tous les Russes un peu cultivés connaissent cet opéra de Moussorgski (sujet : la révolte détestable de Khovanski contre le jeune Pierre le Grand), mais pas Skoumbriévitch, qui n'a retenu que le suffixe dépréciatif *-chtchina*, alors employé à tour de bras (*dostoïevchtchina*).

228. Mélodie, célèbre à l'époque, d'un violoncelliste italien, également évoquée par Tchékhov et Tourguéniev.

229. Idole des jeunes amateurs de poésie, ce poète du début du siècle, beau comme Rimbaud et adulé des femmes (Isadora Duncan), alliait la plasticité du vers verlainien à la richesse des métaphores baudelairiennes. La boisson, le culte de lui-même et le rejet du nouveau régime le poussèrent à trente ans au suicide (1925). Maïakovski le critiqua, mais l'imita cinq ans plus tard.

OceanofPDF.com

XX

Le Grand Combinateur danse le tango

Dans une petite buvette d'eaux minérales artificielles à l'enseigne ornée de siphons bleus grossièrement peints, Balaganov et Panikovski avaient pris place à une petite table blanche. Le délégué aux sabots mâchonnait un cornet à la crème et prenait bien soin de ne pas faire tomber cette dernière par l'extrémité opposée à sa bouche en appuyant trop fort sur la pâtisserie. Cette ambroisie était arrosée par lui d'eau de Seltz, qu'accompagnait un sirop de couleur verte surnommé « foin frais ». Le commissionnaire, lui, goûtait les bienfaits du kéfir. On pouvait voir devant lui six récipients vides, tandis qu'il secouait d'un air préoccupé la septième bouteille pour en extraire le liquide épais. Ce jour-là, la nouvelle expéditionnaire avait distribué la paye d'après le bordereau établi par Ostap et les deux amis se délectaient de la fraîcheur émanant du sol carrelé à l'italienne, du coffre-fort servant de glacière où l'on conservait humide le fromage blanc fermenté, des distributeurs cylindriques d'eau gazeuse ternis par les ans, du comptoir en marbre. Un glaçon s'était échappé du coffre-fort et gisait au sol, une petite mare autour de lui. Il était bien agréable de le regarder après le spectacle épuisant de la rue aux ombres courtes, aux passants écrasés de chaleur, aux chiens hébétés par la soif.

— Quelle bonne ville que Tchernomorsk ! fit Panikovski en se passant la langue sur les lèvres. Le kéfir est excellent pour le cœur.

Cette remarque provoqua sans raison l'hilarité de Balaganov, qui appuya imprudemment sur son cornet d'où jaillit un épais saucisson de crème. Le délégué n'eut que le temps de le rattraper au vol.

— Vous savez, Choura, continua Panikovski, je commence à perdre confiance en Bender. Il y a quelque chose qui cloche chez lui.

— Allons, allons ! fit Balaganov d'une voix menaçante. On ne t'a pas demandé ton avis.

— Non, c'est sérieux. J'ai beaucoup de respect pour Ostap Ibrahimovitch : ça, c'est un homme ! Même Fount — vous savez combien je respecte Fount — a dit de Bender que c'était une grosse tête. Mais je dois vous avouer, Choura, que Fount n'est qu'un âne. Vrai de vrai, c'est un imbécile. Un être stupide et misérable ! Bender, lui, je n'ai rien à dire contre. Mais il y a quelque chose qui cloche. Choura, je veux vous parler comme à un frère.

Personne, depuis son dernier entretien avec le sous-inspecteur de la P.J., n'avait parlé à Balaganov comme à un frère. Aussi prêta-t-il une oreille bienveillante au commissionnaire à qui il permit étourdiment de continuer.

— Vous savez, Choura, chuchota Panikovski, j'ai beaucoup de respect pour Bender, mais je dois vous avouer que Bender n'est qu'un âne ! Vrai de vrai, un être stupide et misérable !

— Ouais-ouais, grommela Balaganov, menaçant.

— Il n'y a pas de ouais-ouais. Pensez à ce qu'il fait de notre argent. Réfléchissez un peu ! Pourquoi ce bureau stupide ? Pourquoi dépenser autant d'argent ? À lui seul, Fount nous coûte cent vingt roubles. Et la réceptionniste ! Et voilà qu'on nous envoie deux jeunes gens supplémentaires ; je les ai vus aujourd'hui toucher leur paye. Ils étaient inscrits sur le bordereau. Des chômeurs ! Pourquoi tout cela ? Lui, dit que c'est pour la légalité[230]. Je m'en fiche bien, moi, de la légalité, si elle nous coûte aussi cher. Et les bois de cerf à soixante-cinq roubles ! Et l'encrier ! Et toutes ces perforatrices !

Panikovski déboutonna son veston. Le plastron à cinquante kopecks qui était attaché à son cou se souleva, s'enroulant sur lui-même comme un vieux parchemin. Mais Panikovski était si échauffé qu'il ne s'en aperçut même pas.

— Oui, Choura. Nous touchons tous les deux un salaire de famine et lui, il nage dans le luxe. Et ce voyage au Caucase, je vous demande un peu ? Il dit que c'était un voyage d'affaires, mais je ne le crois pas. Panikovski n'est pas obligé de croire tout ce qu'on lui dit. Et moi qui ai couru au port pour lui acheter son billet ! Et un billet de première, notez bien ! Ce gommeux ne peut pas voyager en seconde ! Voilà où passent nos dix mille

roubles. Il se sert de Tinter, envoie des télégrammes urgents aux quatre coins du globe. Vous savez combien coûte un télégramme, en urgence ? Quarante kopecks le mot. Et moi, je dois me passer de kéfir, alors que j'en ai tant besoin pour ma santé. Je suis un vieil homme malade. Je dois vous le dire carrément : Bender n'est pas une grosse tête.

— Pas si vite, remarqua Balaganov avec hésitation. C'est quand même Bender qui a fait de vous un homme. Rappelez-vous comme vous couriez avec votre oie, à Arbatov. Alors que maintenant vous avez un emploi, vous percevez un salaire. Vous êtes un membre de la société.

— Je ne veux pas être un membre de la société ! déclara soudain Panikovski. Et, baissant la voix, il ajouta : « Votre Bender est un idiot. Pourquoi toutes ces recherches stupides, alors qu'on peut sans difficulté mettre dès aujourd'hui cet argent dans notre poche ? »

Le délégué aux sabots en oublia alors son chef bien-aimé et se rapprocha de Panikovski. Et celui-ci, sans cesser de tirer vers le bas son plastron indocile, conta à Balaganov l'expérience capitale qu'il venait de faire à ses risques et périls.

Le jour même où le Grand Combinateur et Balaganov faisaient la chasse à Skoumbriévitch, Panikovski avait, de son propre chef, confié le bureau au vieux Fount et pénétré en secret dans la chambre de Koreïko où, profitant de l'absence du maître des lieux, il avait effectué une perquisition méticuleuse. Il n'avait bien sûr trouvé aucun argent, mais avait mis la main sur quelque chose de bien plus intéressant : des haltères, de fort grosses haltères d'un *poud* et demi chacune.

— Choura, je veux vous parler comme à un frère. J'ai découvert le secret de ces haltères.

Panikovski réussit enfin à attraper le bout de son plastron rétif, l'assujettit à son pantalon et regarda Balaganov d'un air triomphant.

— Quel secret peut-il bien y avoir ? prononça le délégué aux sabots d'une voix déçue. Des haltères ordinaires, pour la culture physique.

— Vous savez combien de respect j'ai pour vous, Choura, s'emporta Panikovski, mais vous êtes un âne. Ce sont des haltères en or ! Vous comprenez ? Des haltères cent pour cent en or ! Chaque haltère fait un *poud*[231] et demi. En tout, un demi-quintal d'or pur. J'ai compris tout de suite. C'est comme si j'avais reçu un choc. J'étais debout devant ces haltères et je me tordais de rire. Quelle crapule, ce Koreïko ! Il s'est fait

couler des haltères en or, il les a peintes en noir et pense que personne ne s'en apercevra. Je vous le dis comme à un frère, Choura : est-ce que vous croyez que je vous aurais conté mon secret si j'avais été capable d'emporter les haltères tout seul ? Mais je suis un vieil homme malade et les haltères sont lourdes. Et je vous invite comme un frère. Je ne suis pas Bender, je suis honnête !

— Et si elles n'étaient pas en or ? demanda le fils préféré du lieutenant, dans l'espoir que Panikovski dissiperait au plus tôt ses doutes.

— Alors elles seraient en quoi, à votre avis ? demanda ironiquement le violateur de la convention.

— Oui, fit Balaganov en faisant battre ses cils roux, tout est clair maintenant. Formidable, le vieux, d'avoir trouvé ! Bender, c'est bien vrai, il y a quelque chose qui cloche chez lui. Il n'arrête pas de remplir des papiers, de voyager... Nous lui donnerons quand même sa part, pour être justes. Pas vrai ?

— Et pourquoi donc ? répliqua Panikovski. Tout pour nous ! Nous allons maintenant mener une vie merveilleuse, Choura. Je me ferai mettre des dents en or et je me marierai. Oui, vrai de vrai, je me marierai, parole de gentilhomme !

Là-dessus, on décida de s'emparer sans perdre de temps des précieuses haltères.

— Payez le kéfir, Choura, dit Panikovski. On fera les comptes après.

Les conspirateurs sortirent de la buvette et rôdèrent dans la ville, aveuglés de soleil et dévorés d'impatience. Ils passèrent de longs moments sur les ponts, le ventre appuyé au parapet, à regarder avec indifférence les toits des maisons en contrebas et la rampe menant au port que les camions descendaient avec des prudences de chevaux. Les moineaux gras du port becquetaient le pavé, épiés par des chats déguenillés postés sous toutes les portes cochères. Au-delà des toits rouillés, des plafonds vitrés et des antennes radio, on apercevait l'eau bleutée, une vedette qui filait à toute allure et une cheminée jaune de navire, avec une grosse lettre rouge.

De temps en temps, Panikovski relevait la tête et se mettait à compter. Le violateur de la convention convertissait les pouds en kilogrammes, puis les kilogrammes en *zolotniks*[232] antédiluviens et obtenait à chaque fois un chiffre si séduisant qu'il en poussait de petits cris.

Vers onze heures du soir, penchant de côté sous le poids de deux grosses haltères, les frères de lait se dirigèrent vers la succursale pour l'approvisionnement en cornes et sabots. Panikovski portait sa charge à deux mains, le ventre proéminent, avec des halètements heureux. Il s'arrêtait souvent pour poser ses haltères sur le trottoir et murmurait : « Je vais me marier ! Parole de gentilhomme, je vais me marier ! » Le solide Balaganov portait la sienne sur l'épaule. Parfois Panikovski avait du mal à prendre un tournant, ses haltères l'entraînant en avant par inertie. Alors Balaganov le retenait au collet de sa main libre et imprimait à son corps la direction voulue.

Ils s'arrêtèrent à la porte du bureau.

— Nous allons découper un petit morceau, prononça Panikovski d'un air soucieux, et demain matin nous le vendrons. Je connais un horloger, Monsieur Biberham, qui nous en donnera un bon prix. Ce n'est pas comme au *Tchernotorg*[233], où l'on ne nous donnera jamais un bon prix.

Les conspirateurs remarquèrent alors qu'un rai de lumière filtrait sous les rideaux verts du bureau.

— Qui peut donc être là, à cette heure ? s'étonna Balaganov en se penchant vers le trou de la serrure.

Ostap Bender était assis à son bureau où il écrivait rapidement, éclairé de côté par une forte lampe de chevet.

— L'écrivain ! s'esclaffa Balaganov, en laissant la place à son compagnon.

— Naturellement, fit remarquer Panikovski après avoir à son tour contemplé leur chef. Encore en train d'écrire. Vrai de vrai, cet être misérable me fait bien rire. Mais où donc pourrons-nous scier nos haltères ?

Et discutant avec fièvre de la nécessité d'écouler dès le lendemain matin les deux fragments qu'ils porteraient à l'horloger, les frères de lait reprirent leur fardeau et s'évanouirent dans l'obscurité.

Au même moment, le Grand Combinateur mettait une dernière touche à la biographie d'Alexandre Ivanovitch Koreïko. Les couvercles de bronze correspondant aux toits des isbas de l'encrier monumental Face au village

avaient tous les cinq été enlevés. Ostap trempait sa plume au hasard, se déplaçait sur son siège et frottait le parquet de ses pieds.

Il avait le visage exténué d'un joueur qui a perdu toute la nuit et a dû attendre jusqu'à l'aube une série heureuse. Pendant toute la nuit la banque a eu l'avantage ; jamais il n'a reçu de bonnes cartes. Le joueur a eu beau changer de table, tenter de tromper la chance en cherchant un endroit chanceux, les bonnes cartes ne sont pas venues. Et déjà il commence à « presser », c'est-à-dire à faire apparaître très lentement derrière le dos de la première carte, qu'il vient de regarder, la valeur de la seconde. Déjà il pose une carte sur le bord de la table et la regarde par en-dessous. Déjà il pose la paire réunie sur la table, le dos sur le dessus, et l'ouvre comme un livre. En un mot, il fait tout ce que font ceux qui n'ont pas de chance au chemin de fer. Mais rien n'y fait. Les cartes qu'il reçoit sont essentiellement des figures ; valets aux moustaches filiformes, dames respirant des fleurs en papier, rois aux barbes de maîtres d'hôtel. Il a particulièrement souvent des dix, noirs ou rouges. En somme, il ne cesse d'avoir ces horreurs que l'on appelle officiellement « baccara » et, officieusement, « bac », ou bien « le gras ». Et ce n'est qu'à l'heure où les lustres jaunissent et s'éteignent et où, sous les affiches « Défense de dormir », ronflent ou sanglotent les malchanceux aux cols défraîchis que s'accomplit le miracle. La banque donne des signes de faiblesse, les figures répugnantes ainsi que les dix disparaissent, les huit et les neuf arrivent à la pelle. Le joueur a cessé de se démener dans la salle, il ne « presse » plus la carte, ne la regarde plus par en-dessous. Il sent entre ses mains une bonne combinaison. Et déjà les tapeurs se sont attroupés derrière le veinard, déjà ils le prennent par l'épaule et chuchotent d'une voix servile : « Tonton Youra, prêtez-moi trois roubles. » Lui, pâle et fier, retourne les cartes avec audace et, tandis que fusent de toutes parts les cris « Des places libres au 9 ! » ou « Messieurs les amateurs, envoyez vos demi-roubles ! », il réduit en bouillie ses adversaires. Et la longue table verte parcourue par les lignes et courbes blanches devient pour lui aussi gaie et chargée de bonheur qu'un terrain de football[234].

Ostap n'avait plus de doutes : la partie tournait enfin à son avantage. Tout ce qui était indistinct jusqu'alors devenait lumineux. Tous ces personnages à moustaches filiformes ou barbes royales qu'Ostap avait dû rencontrer et qui avaient laissé une trace dans la serviette aux lacets

venaient soudain de se disséminer sur les côtés tandis qu'émergeait au premier plan, écrasant et submergeant tous les autres, une trogne couleur de jambon à pupilles d'albinos, sourcils jaunes comme les blés et profondes rides de caporal aux joues[235].

Ostap mit un point final, sécha la biographie avec un presse-papier à plume figuré par un ourson en argent et se mit à coudre l'un à l'autre les documents ainsi réunis, car il aimait l'ordre dans les affaires. Une dernière fois il admira les témoignages, dépêches et renseignements divers. La serviette contenait même photos et extraits des livres de comptes. Toute la vie d'Alexandre Ivanovitch Koreïko était enfermée dans cette serviette et voisinait avec des palmiers, des jeunes filles, la mer Noire, un bateau blanc, des express bleus, une automobile à vue panoramique et Rio de Janeiro, la ville merveilleuse au fond de la baie, cette ville habitée par de bons mulâtres où la quasi-totalité des citoyens se promène en pantalons blancs. Le Grand Combinateur venait enfin de le trouver, cet individu dont il avait rêvé toute sa vie.

— Et dire qu'il n'y a personne pour apprécier ce travail de titan ! fit tristement Ostap en se levant et en laçant la chemise maintenant volumineuse. Balaganov est bien gentil, mais il est sot. Panikovski n'est qu'un vieux schnock. Quant à Kozlewicz, c'est un ange privé d'ailes qui croit jusqu'à présent dur comme fer que nous stockons des cornes pour l'industrie des fume-cigarettes. Où sont donc mes amis, mes femmes, mes enfants ? Mon seul espoir est que l'honorable Alexandre Ivanovitch apprécie un tel labeur et me fasse l'aumône de cinq cent mille roubles. D'ailleurs, non. Je n'accepterai plus maintenant qu'un million, sinon les bons mulâtres perdraient tout respect pour moi.

Ostap se leva de sa table, prit le si remarquable dossier et, rêveur, se mit à arpenter le bureau vide en évitant la machine à accent turc et le composteur ferroviaire. Sa tête touchait presque les bois de cerf. La balafre de sa gorge était devenue rose. Petit à petit les mouvements du Grand Combinateur se ralentirent et ses pieds chaussés d'escarpins rouges achetés d'occasion à un marin grec commencèrent à glisser sans bruit sur le sol tandis qu'il se mettait insensiblement à avancer de côté. De sa main droite il serrait tendrement, comme si c'eût été une jeune femme, le dossier contre sa poitrine, et tendait la main gauche en avant. Au-dessus de la ville, la roue de la Fortune faisait distinctement entendre son bruit de

colophane. Le bruit doux et musical se transforma soudain en un *tutti* des cordes et la vieille mélodie oubliée qui vous prenait le cœur fit vibrer tous les objets présents dans la succursale tchernomorskienne.

Ce fut le samovar qui commença. Il cracha sur son plateau métallique un petit morceau de charbon incandescent et entama sa chanson :

Dans l'air brûlant de l'Argentine
Où le ciel d'azur bleu est si beau...

Le Grand Combinateur dansait le tango, en montrant bien nettement son profil de médaille. Il tombait sur un genou, se relevait vivement, tournait et, changeant de pied avec grâce, glissait à nouveau en avant. Les basques invisibles de son habit s'envolaient à chacune de ses pirouettes[236].

La machine à accent turc reprenait déjà la mélodie :

Où le ciel d'azur bleü est si beaü...

Et le composteur lourdaud, qui en avait vu bien d'autres, soupirait tristement de toute sa fonte et regrettait le bon vieux temps :

Toutes les femmes sont câlines
Et dansent avec vous le tango.

Ostap pratiquait le classique tango provincial, tel qu'on le dansait dans les théâtres de variétés vingt ans plus tôt. Berlaga inaugurait alors son premier chapeau melon, tandis que Skoumbriévitch était affecté à la chancellerie du gouverneur de la ville et que Polykhaïev passait l'examen du premier grade civil. Fount, le président-prison, était encore un alerte septuagénaire. Entouré d'autres gilets de piqué, il siégeait au *Floride* et commentait l'effrayante fermeture des Dardanelles, liée à la guerre italo-turque. Et les gilets de piqué, à l'époque encore vermeils et la peau lisse, passaient en revue les hommes politiques de leur temps : « Enver Pacha, disaient-ils, c'est une grosse tête. Yuan Shikai, c'est une grosse tête. Pourichkiévitch aussi, c'est quand même une grosse tête ! » Et déjà ils affirmaient que Briand était une grosse tête, parce qu'à cette époque il était déjà ministre.

Ostap dansait. Au-dessus de sa tête, des branches de palmiers frémissaient, des oiseaux multicolores passaient. Des transatlantiques frottaient leurs coques aux embarcadères de Rio. Les mercantis brésiliens

pratiquaient ouvertement le dumping du café et, dans les restaurants ouverts, la jeunesse locale se distrayait avec des boissons fortes.

— C'est moi qui vais commander la parade ! s'exclama Ostap.

Éteignant la lumière, il quitta le bureau et se rendit par le plus court chemin rue de la Petite Toucherie. Pareils aux branches d'un compas gigantesque, des projecteurs pâles fouillaient le ciel puis s'abaissaient, découpant soudain un pan de maison, dévoilant un balcon ou une galerie vitrée dans le quartier des Arnaoutes, avec un couple figé par la surprise. Deux petits chars qui se dandinaient dans un grand bruit de chenilles, les tourelles rondes comme des champignons, avancèrent vers Ostap au coin de la rue. Un cavalier penché sur sa selle demandait à un passant le chemin du Vieux Marché. Un peu plus loin, des artilleurs lui barrèrent la route. Ostap dut profiter d'un intervalle entre deux batteries pour traverser. Ailleurs, des miliciens clouaient hâtivement à une porte cochère un écriteau noir : « *Abri antigaz* ».

Ostap marchait à grands pas, au rythme du tango. Sans prêter attention à ce qui se passait autour de lui, il arriva chez Koreïko et frappa à cette porte déjà familière.

— Qui est là ? demanda le millionnaire clandestin.

— Télégramme ! répondit le Grand Combinateur, avec un clin d'œil dans l'ombre.

La porte s'ouvrit et Ostap entra en coinçant sa serviette dans l'embrasure[237].

À l'aube, loin de la ville, le commissionnaire et le délégué aux sabots s'activaient dans un ravin. Ils sciaient une des haltères. Leurs nez étaient noirs de poussière de fonte, Panikovski avait posé dans l'herbe son plastron qui le gênait. Le violateur de la convention avait prudemment étalé une feuille de journal sous les haltères afin de ne pas perdre la moindre miette du précieux métal. De temps à autre les frères de lait se jetaient des regards entendus et reprenaient leur besogne avec une ardeur accrue. On n'entendait dans le silence matinal que le sifflement léger des linottes et le grincement des égoïnes échauffées.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda soudain Balaganov en cessant son travail. Trois heures que je scie, et toujours pas d'or !

Panikovski ne répondit rien. Il y avait longtemps qu'il avait tout compris et se contentait depuis une demi-heure de faire semblant de scier.

— Eh bien, fit gaillardement le rouquin, il ne reste qu'à continuer !

— Bien sûr, continuons, acquiesça Panikovski en tentant de retarder l'heure fatale de l'expiation.

Les mains sur le visage, il observait à travers ses doigts écartelés les mouvements réguliers du large dos de Balaganov.

—Je n'y comprends rien ! dit celui-ci après avoir achevé son travail et séparé son haltère en deux hémisphères. Ce n'est pas de l'or !

— Continuez, continuez, balbutia Panikovski.

Mais Balaganov, tenant dans chaque main un hémisphère de fonte, s'approcha du violateur de la convention d'un pas lent et menaçant.

— Éloignez-vous de moi avec votre ferraille ! glapit Panikovski en se jetant de côté. Je vous méprise !

Balaganov prit son élan et, gémissant sous l'effort, jeta le débris en direction de l'intrigant. En entendant siffler l'obus au-dessus de sa tête, l'intrigant se plaqua au sol.

La mêlée fut brève. Balaganov hors de lui piétina avec délectation le plastron, puis s'en prit à son possesseur, en demandant à chaque coup :

— Alors, qui a inventé cette histoire d'haltères ? Qui a fait la bombe avec l'argent de l'État ? Qui a dit du mal de Bender ?

La violation de la convention de Soukhariev, évoquée à cette occasion, valut à Panikovski quelques horions supplémentaires.

— Vous êtes responsable du plastron ! criait Panikovski avec rage en parant les coups avec ses coudes. Sachez que je ne vous pardonnerai jamais le plastron : il n'y en a plus de pareils dans les magasins !

Pour finir, Balaganov lui confisqua son petit porte-monnaie vieillot, avec à l'intérieur trente-huit roubles.

— C'est pour ton kéfir, crapaud !

Ils regagnèrent la ville sans joie. Balaganov furieux marchait en tête, suivi de Panikovski boitillant et vagissant.

— Je suis un pauvre et malheureux vieillard ! pleurnichait-il. Remboursez-moi mon plastron ! Rendez-moi mon argent !

— Cours toujours ! répondait Choura sans se retourner. Je dirai tout à Bender. Aventurier !

230. La *légalité* n'est plus que le sceau du monde virtuel, un paravent pour les êtres les plus inutiles (Polykhaïev) ou les escrocs les plus ignobles (Koreïko). L'essentiel est de cultiver les apparences puisqu'il n'y a plus d'adéquation entre le discours et la réalité.

231. 1 poud = 16,38 kg.

232. 1 *zolotnik* = l/96e de livre, soit 4,25g.

233. Le *Tchernotorg* rachetait pour l'État aux particuliers de Tchernomorsk or et pierres précieuses. L'inverse était impossible, car c'étaient des matériaux stratégiques.

234. Tout le thème du joueur est inspiré de *Guerre et paix* (3.2.34), lorsque Tolstoï fait le portrait de Napoléon à Borodino, Mais de victorieux qu'il était, Napoléon sera progressivement pénétré par le doute, menacé par l'échec. Et c'est ce qui arrivera assez vite à Ostap.

235. Encore un emprunt à Gogol (*Une terrible vengeance*) pour ce personnage qui apparaît soudain au premier plan, de manière irréelle et en éclipsant tous les autres. C'est aussi comme au cinéma, un art que les auteurs aimaient particulièrement.

236. Le personnage d'Ostap devient ici momentanément celui du *danseur mondain*, un type bien peu soviétique surtout s'il danse le tango, lié au mode de vie des Blancs (« L'impérialisme le suit », avait dit Maïakovski).

237. La milice et la Guépéou procédant à des fouilles et arrestations nocturnes, Koreïko ouvre sans hésitation pour montrer qu'il n'a rien à se reprocher.

OceanofPDF.com

XXI

La fin du Faubourg des corbeaux[238]

Varvara Petibourdoukova était heureuse. Assise à une table ronde, elle embrassait du regard son petit intérieur. La pièce des Petibourdoukov était remplie de meubles et il n'y avait pratiquement aucun espace libre. Mais le peu qui subsistait suffisait à leur bonheur. Leur lampe transmettait sa lueur au-delà de la fenêtre et la petite branche verte qu'elle éclairait ainsi tremblotait comme une broche sur une robe. Il y avait sur la table des gâteaux secs, des chocolats et une boîte de conserves ronde contenant du sandre mariné. La bouilloire électrique concentrait sur sa surface courbe tout le bien-être du nid petibourdoukovien : elle reflétait le lit, les rideaux blancs, la table de nuit. On y voyait aussi Petibourdoukov en personne assis face à sa femme en pyjama bleu fermé par des cordonnets. Lui aussi était heureux. Tout en expulsant à travers ses moustaches la fumée d'une cigarette, il achevait l'assemblage d'un petit modèle réduit en contreplaqué : des waters campagnards. C'était là un travail minutieux. Après avoir découpé les parois, il fallait poser le toit en plan incliné, aménager l'intérieur, mettre un carreau à la fenêtre et fixer à la porte un crochet microscopique. Petibourdoukov travaillait avec fièvre. Il affirmait que la fabrication des modèles réduits était pour lui le meilleur des repos.

Son travail achevé, l'ingénieur eut un rire heureux, donna à sa femme une claque dans le bas du dos bien chaud et rembourré et attira à lui la boîte de poisson. Mais un coup frappé contre la porte retentit au même instant, faisant clignoter la lampe et déplaçant légèrement la bouilloire sur son support en fil de fer.

— Qui donc cela peut-il être, à cette heure ? prononça Petibourdoukov en ouvrant la porte.

Sur les marches se tenait Vassisouali Lokhankine, drapé jusqu'à la barbe dans un plaid blanc d'où émergeaient ses jambes poilues. Il serrait contre sa poitrine *L'Homme et la femme*, gros volume doré comme une icône. Il avait le regard errant.

—Je vous en prie, fit l'ingénieur ahuri en reculant involontairement. Varvara, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Chez vous je suis venu à jamais m'installer, répondit Lokhankine en un alexandrin lugubre. J'espère ici asile et protection trouver.

— Comment cela, asile ? demanda Petibourdoukov, devenu pourpre. Que voulez-vous, Vassisouali Andrieïévitch ?

Varvara accourut sur le palier.

— Sachouk ! Regarde, il est tout nu ! s'écria-t-elle. Que s'est-il passé, Vassisouali ? Mais entre donc ; je veux dire : entrez.

Lokhankine franchit le seuil pieds nus et, tout en bredouillant : « Quel malheur, quel malheur », se mit à parcourir la pièce, l'air hagard. Dès la première minute, il balaya au sol du bout de sa couverture le fin travail de menuiserie de Petibourdoukov. Sentant que tout cela ne présageait rien de bon, l'ingénieur se réfugia dans un coin de la pièce.

— Quel malheur ? poursuivit Varvara. Pourquoi es-tu vêtu d'une couverture ?

— Chez vous je suis venu à jamais m'installer, répéta Lokhankine d'une voix bovine, tandis que ses talons, qu'il avait plutôt ovins, et jaunes, battaient le sol fraîchement encaustiqué de petits coups répétés et inquiets.

— Tu n'es pas bien, non ? jeta Varvara à son ex. Rentre chez toi et repose-toi un bon coup. Pars d'ici. Va-t'en, va-t'en !

— Je n'ai plus de chez moi, répondit Lokhankine qui continuait à trembler. Un horrible incendie m'a conduit en ces lieux : mon logis a brûlé, brûlé jusqu'à la base. Je n'ai pu emporter que cette laine rase, et puis cette œuvre chère, ce livre aimé des dieux. Mais puisque vous avez des cœurs impitoyables, je repars de ce pas et vous maudis tous deux.

Et Vassisouali se dirigea vers la porte, en chancelant amèrement. Varvara et son mari le retinrent. Ils lui demandèrent pardon, lui dirent qu'ils n'avaient pas tout de suite compris ce dont il s'agissait et s'affairèrent. On tira du placard un complet-veston que Petibourdoukov n'avait pas encore eu le temps d'étrenner, du linge et des chaussures. Et

pendant que Lokhankine s'habillait, les époux allèrent conférer dans le couloir.

— Où allons-nous le mettre ? chuchota Varvara. Il ne peut pas passer la nuit chez nous, nous n'avons qu'une pièce.

— Tu m'étonnes vraiment, répliqua le brave ingénieur. Quelqu'un est dans le malheur et tu ne penses qu'à ton confort personnel !

Lorsque les époux rentrèrent dans l'appartement, le sinistré était attablé et mangeait leur poisson mariné à même la boîte. En outre, deux tomes sur la *Résistance des matériaux* avaient été jetés à bas des étagères et remplacés par les tranches dorées de *L'Homme et la femme*.

— Comment la maison tout entière a-t-elle pu brûler ? demanda Petibourdoukov compatissant. Quelle chose affreuse !

— Peut-être le fallait-il ? prononça Vassisouali en achevant le dîner de ses hôtes. Peut-être ressortirai-je purifié par le feu ?

Vanité d'un tel espoir !

Quand tout eut été dit et commenté, les Petibourdoukovs firent leurs préparatifs nocturnes. On étendit pour Vassisouali un matelas en l'endroit précis qui, une heure plus tôt, était suffisant pour que l'on connût le bonheur. La fenêtre fut fermée, la lumière éteinte et la nuit entra dans la pièce. Pendant une vingtaine de minutes, chacun resta coi, se retournant seulement de temps en temps et soupirant pesamment.

— Varvara ! Varvara ! Écoute, Varvara !

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda l'ex-épouse d'une voix indignée.

— Pourquoi m'as-tu quitté, Varvara ?

Et sans attendre de réponse à cette question de fond, Vassisouali se mit à geindre :

— Tu n'es qu'une femelle, Varvara ! Une chienne assoiffée de stupre ! Femelle que tu es, sache que je te méprise…

L'ingénieur restait allongé dans son lit sans bouger, les poings serrés et étouffant de rage.

Le Faubourg des corbeaux avait commencé à flamber à minuit précis, au moment où Ostap Bender dansait le tango dans son bureau désert et où les frères de lait quittaient la ville, courbés sous le poids d'haltères en or.

Le chaînon initial, dans la longue suite d'incidents qui avaient précédé l'incendie de l'appartement n° 3, avait été la « Grand-mère à personne ». On sait que, méfiante à l'égard de l'électricité, elle s'éclairait dans sa soupente avec une lampe à pétrole. Plus rien d'intéressant ne s'était produit dans l'appartement depuis la correction infligée à Vassisouali Andrieïévitch, et l'esprit inquiet du chambellan Mitritch souffrait de cette inaction forcée. Ayant quelque peu songé aux habitudes de la grand-mère, il s'alarma.

— Elle va nous faire flamber l'appartement, la vieille ! grommelait-il. Elle, elle s'en moque bien, mais moi, rien que mon piano il doit valoir dans les deux mille.

Parvenu à cette conclusion, Mitritch assura tous ses biens mobiliers contre le feu. Maintenant tranquille, il regardait avec indifférence la grand-mère traîner chez elle ses petites bonbonnes troubles, qu'elle tenait dans ses bras comme des enfants. Le premier à apprendre quelle avait été la louable prudence de Mitritch fut le citoyen Hygiénichvili, qui lui trouva aussitôt une explication de son cru. Il avança vers le chambellan dans le couloir, l'agrippa par la poitrine et lui demanda, menaçant :

— Tu veux mettre le feu à l'appartement ? Tu veux toucher la prime ? Tu crois qu'Hygiénichvili, il est idiot ? Hygiénichvili comprend tout !

Le jour même, le bouillant locataire s'assura pour une forte somme. À cette nouvelle, le Faubourg des corbeaux fut pris d'effroi. Lucie Frantsevna Pferd accourut dans la cuisine, les yeux écarquillés.

— Ils vont nous faire rôtir, ces deux crapules. Vous faites comme vous voulez, citoyens, mais moi je vais me faire assurer. De toute façon nous rôtirons : autant que je touche la prime. Je n'ai pas envie de me retrouver sur le pavé à cause d'eux.

Le lendemain, tous les locataires se retrouvèrent assurés, à l'exception de Lokhankine et de la « Grand-mère à personne ». Lokhankine lisait la *Patrie* de 1899 et ne remarquait rien. La grand-mère, quant à elle, ne croyait pas plus à l'assurance qu'à l'électricité. Nikita Priakhine rapporta chez lui son contrat dans un joli cadre lilas et en examina longuement les filigranes à la lumière.

— Alors cela signifie que l'État coopère avec nous ? demanda-t-il d'un air sombre. Il aide les locataires ? Eh bien, merci ! Donc, maintenant, nous pouvons faire ce que nous voulons ?

Et dissimulant la police sous sa chemise, Priakhine regagna sa chambre. Une telle panique s'instaura après sa déclaration que personne, cette nuit-là, ne dormit au Faubourg des corbeaux. Dounia occupa la nuit à ficeler ses effets. Ses sous-locataires s'étaient réfugiés chez diverses connaissances. La journée se passa à se surveiller et à emporter petit à petit le plus de choses possible.

Tout était clair : la maison était condamnée. Elle ne pouvait pas ne pas brûler. Et effectivement, à minuit elle s'embrasa, allumée simultanément en six endroits différents.

Le dernier à sortir de la maison, déjà remplie d'une fumée de samovar parcourue de flammèches, fut Lokhankine. Enveloppé dans un plaid blanc, il bondit dehors en criant : « Au feu ! Au feu ! », quoique cette nouvelle ne fût plus de nature à étonner personne. Tous les habitants du Faubourg étaient réunis. Priakhine ivre était assis sur une malle à coins ferrés. Il regardait d'un air stupide les fenêtres rougeoyantes et répétait : « Maintenant nous pouvons faire ce que nous voulons[239]. » Hygiénichvili reniflait d'un air dégoûté ses mains qui sentaient le pétrole et les essuyait ensuite à son pantalon. Un ressort de feu s'échappa d'un vasistas et se déploya sous la corniche en bois en perdant des étincelles. Le premier carreau éclata et s'effondra bruyamment. La « Grand-mère à personne » poussa un long hurlement.

— Pendant quarante ans la maison était restée debout, expliqua posément Mitritch en se promenant dans la foule. Sous tous les régimes. C'était une maison solide. Et sous le régime soviétique, elle a brûlé. C'est là un fait bien attristant, citoyens.

Les femmes s'étaient regroupées et ne quittaient pas le brasier des yeux. Une flamme de canon sortait maintenant de chacune des fenêtres. Parfois le feu disparaissait et la maison noircie semblait reculer comme le corps du canon après la déflagration. Et de nouveau un nuage d'un jaune rougeâtre réapparaissait, illuminant la rue des Citronniers d'une lueur somptueuse. Il faisait maintenant extrêmement chaud. Comme on ne pouvait plus rester dans la rue auprès de la maison, toute la compagnie émigra sur le trottoir opposé.

Seul Nikita Priakhine sommeillait sur son coffre, au beau milieu de la chaussée. Soudain il bondit, farouche et les pieds nus.

— Chrétiens ! s'écria-t-il en déchirant sa chemise à même le corps. Citoyens !

Courant de côté et tournant le dos au feu, il se mêla à la foule et, tout en hurlant des syllabes incompréhensibles, montra la maison qui brûlait. Il se fit dans la foule une grande confusion.

— On a oublié un enfant, fit avec assurance une femme en chapeau de paille.

Tous entourèrent Nikita, qui tentait de se dégager pour courir vers la maison.

— Je l'ai laissée sur le lit ! criait-il comme un dément. Laisse-moi passer, que je te dis !

Des larmes de feu roulaient sur son visage. Il frappa à la tête Hygiénichvili qui lui barrait la route et se précipita dans la cour d'où il ressortit une minute plus tard, une échelle sous le bras.

— Arrêtez-le ! s'écria la femme en chapeau de paille. Il va brûler !

— Va-t'en, je te dis ! criait à tue-tête Nikita en posant son échelle contre le mur et en repoussant des jeunes gens qui, dans la foule, voulaient lui prendre les pieds. Je ne veux pas la laisser perdre, c'est trop fort pour moi.

Et tout en ruant, il se mit à grimper le long de l'échelle en direction de la fenêtre fumante du premier.

— Reviens ! lui criait-on d'en bas. Tu n'es pas fou ? Tu vas brûler !

— Elle est restée sur le lit ! continuait-il de crier. Une oie entière ! Avec un quart d'alcool de grain. Je ne peux quand même pas la laisser perdre, citoyens chrétiens !

Avec une agilité que l'on n'aurait pas attendue de lui, Nikita Priakhine s'agrippa à la gouttière et disparut en un instant, aspiré par l'appel d'air. Ses dernières paroles furent : « Maintenant nous pouvons faire ce que nous voulons. » Le silence revint dans la petite rue, interrompu seulement par la cloche et les bruits de trompette de la voiture des pompiers. Vêtus de costumes en toile raide goudronnée, avec de larges ceintures bleues, les sapeurs investirent au galop la cour.

Une minute après que Nikita eut accompli le seul acte héroïque de son existence, une poutre en feu se détacha de la maison et tomba au sol. Le toit s'ouvrit dans un énorme craquement et s'effondra à l'intérieur. Une colonne étincelante monta vers le ciel : on aurait dit que, de la cour, on avait envoyé un boulet vers la lune.

Telle fut la fin de l'appartement n° 3, plus connu sous l'appellation de « Faubourg des corbeaux ».

Un claquement de sabots crépita dans le silence revenu. C'était l'ingénieur Talmudovski qui passait au galop d'un fiacre. Il tenait sur ses genoux une valise couverte d'étiquettes. Il sautillait sur son siège et se penchait en même temps vers le cocher à qui il criait :

— Pas question de rester ici avec de tels appointements ! Dépêche-toi !

Au même instant son dos gras, éclairé par les feux et les torches des pompiers, disparut au coin de la rue.

---

238. Chapitre ajouté dans l'édition en volume.

239. Une des formules les plus fortes du roman, mais dont la traduction ne peut restituer parfaitement la sécheresse lapidaire. Privé des garde-fous de la religion et de la morale dite bourgeoise, l'homme naturel est méchant (marquis de Sade, Don Giovanni). Ivan Karamazov l'a formulé : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. »

OceanofPDF.com

XXII

C’est moi qui commande la parade

— Je meurs d’ennui, déclara Ostap. Notre entretien ne dure que depuis deux heures et vous m’ennuyez déjà comme si nous nous connaissions depuis toujours. Un millionnaire ne peut se permettre un caractère aussi récalcitrant que s’il habite l’Amérique. Chez nous, le millionnaire doit être plus accommodant.

— Vous êtes fou ! répondit Alexandre Ivanovitch.

— Ne m’injuriez pas, fit suavement remarquer Bender. Je suis fils de sujet turc et, par conséquent, descendant de janissaires. Je ne vous épargnerai pas si vous m’offensez. Les janissaires ne connaissent de pitié ni envers les femmes, ni envers les enfants, ni envers les millionnaires soviétiques clandestins.

— Allez-vous-en, citoyen ! fit Koreïko d’une voix de parfait bureaucrate herculéen. Il est plus de deux heures et j’ai sommeil. Je pars tôt au travail.

— C’est vrai, c’est vrai, j’avais oublié ! s’exclama Ostap. Vous ne devez pas arriver en retard au bureau. Vous risqueriez d’être licencié sans indemnités. Vous touchez quand même vingt-trois roubles de salaire bimensuel ! Économe comme vous êtes, vous pouvez vivre six mois avec.

— Cela ne vous regarde pas. Laissez-moi tranquille, vous entendez ? Fichez-moi le camp !

— Et c’est cet esprit d’économie qui causera votre perte. Vous ne pouvez naturellement pas montrer impunément vos millions. Mais vous en faites trop. Avez-vous réfléchi à ce que vous feriez quand vous pourrez enfin dépenser votre argent ? C’est une chose dangereuse que l’abstinence ! Une femme de mes amis qui enseignait le français, une certaine Ernestine Yossifovna Poincaré[240], n’avait jamais bu de vin. Savez-vous ce qu’il lui est

arrivé ? Au cours d'une soirée, quelqu'un lui offrit un petit verre de cognac. Cela lui plut tellement qu'elle vida la bouteille, mais en perdit la raison. Le monde, lui, perdit son professeur de français. La même chose pourrait fort bien vous arriver.

— Enfin, que diable voulez-vous obtenir de moi ?

— Ce que voulait obtenir un de mes amis d'enfance, Kolia Osten-Baken, de la belle Polonaise Inga Zajac, également mon amie d'enfance. Il voulait de l'amour. Moi aussi, je veux de l'amour. Je veux que vous m'aimiez, citoyen Koreïko, et que comme preuve de vos sentiments envers moi vous me donniez un million de roubles.

— Dehors ! dit Koreïko sans élever la voix.

— Voilà que vous oubliez à nouveau que je suis descendant de janissaires.

Sur ces mots, Ostap se leva. Les interlocuteurs se faisaient face. Le visage de Koreïko respirait la tempête ; des petits nuages blancs passaient dans ses yeux. Le Grand Combinateur souriait cordialement en montrant des dents de neige. Les deux ennemis se rapprochèrent d'une lampe de chevet et leurs ombres gigantesques se dessinèrent au mur.

— Je vous répète pour la millième fois, prononça Koreïko en se retenant, que je n'ai pas de millions et n'en ai jamais eus. Vous avez compris ? Bien compris ? Maintenant, fichez le camp ! Je porterai plainte contre vous.

—Jamais vous ne porterez plainte contre moi, fit Ostap d'un ton sentencieux. Évidemment je peux partir, mais je n'aurai pas mis le pied sur le pavé de votre Petite Toucherie que vous vous mettrez à courir après moi et à lécher mes talons de janissaire en me suppliant de revenir.

— Et pourquoi donc vous supplierais-je ?

— Vous me supplierez. Il le faut, comme aimait à s'exprimer mon ami Vassisouali Lokhankine : c'est là que gît la Vérité en robe de bure.

Le Grand Combinateur posa son dossier sur la table et continua, tout en dénouant les lacets :

— Seulement entendons-nous bien. Pas d'excès ! Vous ne devez ni m'étrangler, ni vous jeter par la fenêtre ni, surtout, mourir d'une attaque. S'il vous prend la fantaisie de décéder sans prévenir, vous me mettrez dans une situation ridicule et les fruits d'un long travail consciencieux seront perdus à jamais. Pesons bien tous les points. Ce n'est un secret pour personne que vous ne m'aimez pas. Jamais je n'obtiendrai de vous ce qu'a

obtenu Kolia Osten-Baken d'Inga Zajac, mon amie d'enfance. Aussi ne vais-je pas pousser de soupirs inutiles, ni vous prendre la taille. Vous pouvez considérer la sérénade comme terminée. Fini, les balalaïkas, les luths et les harpes dorées. Je ne suis qu'une personne civile venue trouver une autre personne civile. Voici un dossier qui pèse dans les trois à quatre kilos. Il est à vendre et coûte un million de roubles, ce million que vous vous refusez à me donner par avarice. Achetez-le !

Koreïko se pencha au-dessus de la table et lut sur la couverture :

Affaire Alexandre Ivanovitch Koreïko,
commencée le 25 juin 1930,
achevée le 10 août 1930.

— Quelle sottise ! fit-il en écartant les bras. Je n'ai vraiment pas de chance avec vous. Tantôt vous venez me proposer je ne sais quel argent, tantôt c'est un « dossier » que vous inventez. C'est tout simplement ridicule.

— Alors, nous concluons l'affaire ? insista Ostap. Prix modéré. Je ne prends pas plus de trois cent mille roubles par kilo pour des renseignements du plus haut intérêt sur les activités commerciales illicites.

— Qu'y a-t-il encore là-dedans comme renseignements ? demanda brutalement Koreïko en tendant la main vers la chemise.

— Les plus intéressants qui soient, répondit Ostap en écartant poliment sa main. Des renseignements sur votre seconde vie, en fait la principale, qui diffère si radicalement de la première, l'herculéenne à quarante-six roubles par mois. Votre première vie est bien connue de tous. De dix à quatre vous travaillez pour le pouvoir soviétique. Mais ce que vous faites ensuite, de quatre à dix, je suis seul à le savoir. Vous avez saisi ?

Koreïko ne répondit rien. Une ombre était posée au creux des rides de son visage de caporal.

— Non, trancha le Grand Combinateur. Vous ne descendez pas du singe, comme tous les citoyens normaux, mais de la vache. Vous êtes extrêmement lent à réfléchir, tout comme le mammifère artiodactyle. Je vous en parle en tant que spécialiste des cornes et des sabots. Recommençons donc. Vous possédez, d'après mes calculs, de sept à huit millions. Le dossier vaut un million. Si vous ne me l'achetez pas, j'irai

aussitôt le porter ailleurs. Là-bas on ne m'en donnera rien, pas même un kopeck. Mais pour vous ce sera la fin. Je vous parle en ce moment comme une personne civile à une autre personne civile. Je demeurerai comme précédemment un pauvre poète polygame, mais j'aurai jusqu'à ma mort la consolation d'avoir délivré mes semblables du plus grand des rapaces.

— Montrez le dossier, fit Koreïko d'une voix pensive.

— Ne nous énervons pas, observa Ostap en déployant le dossier. C'est moi qui commande la parade, chose dont vous avez d'ailleurs été avisé en son temps par télégramme. Comme vous le voyez, la parade a commencé. Et, comme vous pouvez le constater, c'est moi qui la commande.

Alexandre Ivanovitch jeta un coup d'œil à la première page, y aperçut sa photo, grimaça un sourire et dit :

— Je n'arrive pas à comprendre ce que vous me voulez. Regardons donc, par simple curiosité.

— Moi aussi, j'agis par curiosité, déclara le Grand Combinateur. Eh bien ! Allons-y donc, poussés que nous le sommes par ce sentiment finalement bien innocent. Alexandre Ivanovitch Koreïko, messieurs les Jurés, est né... Mais passons sur son enfance heureuse. En cette époque azurée le jeune Sacha n'avait pas encore versé dans le pillage commercial. Vient ensuite l'adolescence couleur de rose. Sautons encore cette page. Voici enfin la jeunesse, début de l'âge adulte. Cela vaut la peine de nous y arrêter. Par curiosité, bien sûr. La page six du dossier...

Ostap tourna la page six, puis la sept, la huit et les suivantes jusqu'à la page douze incluse.

— Et voici, messieurs les Jurés. Vous avez vu défiler devant vous les premiers actes quelque peu délictueux de mon client, tels que : marché noir des médicaments pendant la famine et le typhus et emploi au service du ravitaillement, avec pour conséquence la disparition d'un train de secours destiné aux affamés de la Volga. Tous ces faits, messieurs les Jurés, ne nous intéressent que par pure curiosité.

Ostap avait adopté les manières vulgaires d'un avocat d'Ancien Régime lequel, s'il s'était emparé d'un mot qui lui plaisait, ne le lâchait plus et le ressassait sans fin pendant les dix jours que durait l'audience.

— Nous ne manquerons pas non plus de relever la réapparition de notre client à Moscou, en mille neuf cent vingt-deux...

Le visage de Koreïko demeurait impassible, mais ses mains se promenaient fiévreusement sur la table, comme celles d'un aveugle.

— Permettez-moi, messieurs les Jurés, de vous poser une question. Par curiosité, bien sûr. Combien, à votre avis, peuvent rapporter deux tonneaux ordinaires, remplis d'eau du robinet ? Vingt roubles ? Trois roubles ? Non, messieurs les Jurés ! Grâce à ces tonneaux, Alexandre Ivanovitch Koreïko a réussi à gagner la somme de quatre cent mille roubles zéro zéro kopecks. Ces tonneaux, il est vrai, portaient une appellation pittoresque : « Artel *Revanche* ». Mais continuons. Pages quarante-deux à cinquante-trois. Lieu de l'action : une petite république lointaine autant que confiante. La mer bleue, des chameaux, des oasis et des quantités de gogos en bonnets carrés à broderies dorées[241]. Mon client apporte son aide pour y construire une centrale hydroélectrique. Je dis bien : apporte son aide. Contemplez son visage, messieurs les Jurés !...

Entraîné par son éloquence, Ostap se tourna vers Alexandre Ivanovitch et le montra du doigt. Il comptait décrire avec le bras une courbe élégante, comme cela se pratiquait autrefois : ce fut raté. Le client s'empara brusquement de son bras et se mit à le tordre en silence. De l'autre main, l'honorable client s'efforçait d'empoigner la gorge de l'honorable avocat. Pendant une demi-minute, les adversaires se tordirent les membres en silence en tremblant sous l'effort. La chemise d'Ostap se déboutonna. On vit apparaître dans l'ouverture le tatouage bien connu du lecteur. Napoléon tenait toujours sa chope de bière, mais il était si rouge que l'on pouvait penser qu'il avait eu le temps de se saouler consciencieusement.

— Ne m'écrasez pas l'intellect, dit Ostap en se dégageant et en reprenant son souffle. Impossible de penser, avec vous.

— Crapule ! Crapule ! haletait Koreïko. Quelle belle crapule vous faites !

Il s'assit sur le plancher en grimaçant sous la douleur que lui avait infligée le descendant des janissaires.

— La séance continue ! déclara Ostap comme si de rien n'était. Et, comme vous pouvez le voir, messieurs les Jurés, la glace est rompue. Mon client vient de tenter de me tuer. Pure curiosité d'enfant, bien sûr. Il voulait simplement savoir ce qu'il y avait à l'intérieur de moi. Je m'empresse de satisfaire cette légitime curiosité. À l'intérieur de moi, messieurs les Jurés, il y a un cœur noble et extrêmement sain, des poumons remarquables et un foie sans trace de calculs. Je demande que

tous ces faits soient consignés au procès-verbal du jour. Et maintenant, continuons nos petits jeux, comme aimait à dire le rédacteur en chef d'une revue humoristique en ouvrant la réunion et en regardant sévèrement ses collaborateurs[242].

Les jeux en question n'avaient rien pour plaire à Koreïko. Le voyage d'affaires dont Ostap était revenu fleurant l'agneau rôti et le vin d'Imérétie avait laissé dans le dossier des traces profondes. Il y avait là la copie d'une condamnation par défaut, les plans sur calque du combinat de bienfaisance, des extraits d'un « Bilan des profits et pertes » ainsi que des photos du défilé à électrifier et des vedettes de cinéma.

— Et pour finir, messieurs les Jurés, la troisième étape de la carrière de mon mauvais coucheur de client : d'une part un humble travail de bureau à Hercule, pour le bien public, et de l'autre une activité parallèle débordante dans le secteur du marché noir, pour le réconfort de l'âme. Notons par curiosité quelques opérations portant sur les devises fortes, les fourrures, les pierres et autres objets compacts de première nécessité. Et arrêtons-nous enfin à la série de sociétés par actions à destruction spontanée, connues sous des noms fleuris et effrontément collectivisés tels que : L'Intensificatrice, Le Cèdre travailleur, L'Ami de la scie, Le Bûcheron méridional. Tout cela, ce n'était pas Monsieur Fount, esclave du grand capital, qui le manipulait, mais mon client et ami.

Et le Grand Combinateur acheva sa période en désignant Koreïko de la main et en exécutant le magnifique mouvement de manche précédemment prévu.

Puis il demanda en des expressions ampoulées au tribunal imaginaire la permission de poser à l'inculpé un certain nombre de questions, attendit une minute entière par politesse et dit :

— L'inculpé n'a-t-il pas eu par hasard de relations officieuses avec l'Herculéen Berlaga ? Non, Votre Honneur ! Très bien. Et avec l'Herculéen Skoumbriévitch ? Non plus ? Excellent. Et avec l'Herculéen Polykhaïev ?

L'employé millionnaire gardait le silence.

— Je n'ai plus de questions à poser. Ouf ! Je suis fatigué et j'ai une faim de loup. Dites-moi, mon bon Alexandre Ivanovitch, n'auriez-vous pas une petite boulette de hachis, cachée dans votre gilet ? Non ? Voilà une bien étonnante misère, surtout lorsqu'on pense aux sommes que vous avez extorquées à la bonne maison Hercule, avec l'aide de son directeur. Voici

les dépositions manuscrites de Polykhaïev, le seul Herculéen qui sût qui se cachait derrière votre personnage d'employé à quarante-six roubles par mois. Encore que lui non plus ne connaissait pas la vérité dans toute son ampleur. Par contre, moi, je la connais. Oui, messieurs les Jurés, mon client a péché. Mais je me permettrai cependant de demander pour lui les circonstances atténuantes, à la condition bien sûr qu'il m'achète mon dossier. J'ai dit.

Vers la fin du discours du Grand Combinateur, Alexandre Ivanovitch s'était calmé. Les mains dans les poches de son pantalon d'été, il se tenait près de la fenêtre. Le jour naissant résonnait déjà dans les clochettes des premiers tramways. Dans la rue, derrière la clôture, on voyait des groupes de soldats de l'arme aérochimique. Sur le zinc des gouttières, produisant des crépitements secs et perdant sans cesse l'équilibre, les pigeons promenaient leurs pattes rouges semblables à des rameaux de saule. Habitué à l'économie, Koreïko éteignit sa lampe de chevet et dit :

— Alors, c'est vous qui m'avez envoyé ces télégrammes stupides ?

— C'est moi, répondit Ostap. « Embarquez oranges tonneaux. Frères Karamazov. » Cela ne vous a pas plu ?

— Faible.

— Et le mendiant simple d'esprit ? demanda Ostap, sentant la parade réussie. Il n'était pas bon ?

— Une gaminerie. Et votre livre sur les millionnaires également. Lorsque vous êtes venu me trouver coiffé en milicien de Kiev, j'ai tout de suite pensé que vous étiez un escroc de faible envergure. Malheureusement, je m'étais trompé. Sinon vous auriez vu de quel bois je me chauffais.

— Oui, vous vous êtes trompé. Il n'est de bonne jument qui ne bronche, comme me dit un jour la belle Polonaise Inga Zajac, un mois après avoir épousé mon ami d'enfance Kolia Osten-Baken.

— Bon, j'admets l'attaque en pleine rue. Mais pourquoi diable m'avoir volé mes haltères ?

— Quelles haltères ? Personne ne vous a volé d'haltères.

— Vous avez tous simplement honte d'en convenir. D'ailleurs, vous avez fait des masses de bêtises.

— Possible, répliqua Ostap. Je ne suis pas un ange, j'ai de petites lacunes. Mais assez causé : mes mulâtres m'attendent. Donnerez-vous des ordres pour le versement ?

— Ah oui, l'argent ! répondit Koreïko. Il y a un petit problème. Le dossier est solide, sans contredit, digne qu'on l'achète. Mais en faisant le calcul de mes bénéfices, vous avez entièrement perdu de vue que j'ai eu des frais et de véritables pertes. Un million de roubles est un chiffre absurde.

— Au revoir ! fit froidement Ostap. Restez chez vous, je vous en prie, une petite demi-heure. On viendra vous chercher dans une splendide voiture ornée de barreaux.

— Ce n'est pas ainsi que l'on traite les affaires, répondit Koreïko avec un sourire commercial.

— Peut-être, soupira Ostap. Mais, vous savez, je ne suis pas financier. Je suis artiste libre et philosophe froid[243].

— À quel titre prétendez-vous à cet argent ? Moi, je l'ai gagné, tandis que vous…

— Moi aussi, j'ai peiné. J'ai même souffert. Après mes entretiens avec Berlaga, Skoumbriévitch et Polykhaïev, j'ai perdu foi en l'humanité. Est-ce que cela ne vaut pas un million de roubles, la foi en l'humanité ?

— Mais si, mais si, fit Koreïko accommodant.

— Alors nous allons dans la salle des coffres ? demanda Ostap. Au fait, où conservez-vous vos espèces ? Pas à la caisse d'épargne, je suppose ?

— Allons-y ! répondit Koreïko. Vous verrez quand vous y serez.

— C'est peut-être loin ? s'empressa sottement Ostap. Je peux fournir une voiture.

Mais le millionnaire refusa la voiture et déclara que ce n'était pas loin. Il était d'ailleurs inutile d'afficher une pompe excessive. Il laissa courtoisement Ostap passer le premier et sortit après avoir pris sur la table un petit paquet enveloppé dans du papier journal. Ostap chantonnait en descendant l'escalier :

Dans l'air brûlant de l'Argentine…

---

240. Personnage imaginaire, au nom grotesque (c'est une manière très odessite de se moquer des gens), les deux suivants appartiennent en revanche au passé réel des auteurs.

241. La description est fantaisiste puisque les « chameaux, oasis et gogos en bonnets carrés à broderies dorées » se rapportent bien plutôt à l'Asie centrale, où Ilf s'était rendu dès 1925 et où ils sont allés ensemble en avril-mai 1930.

242. Emprunt biographique attesté : c'est ainsi que Mikhaïl Koltsov, rédacteur en chef de *Tchoudak* (« Le toqué », 1928-1930), revue humoristique à laquelle Ilf et Petrov avaient collaboré aux côtés de Kataïev et de Zochtchenko, ouvrait ses réunions.

243. Pseudonyme d'Ilf et Petrov dans certains de leurs récits humoristiques et satiriques des années vingt.

OceanofPDF.com

XXIII

Le cœur d'un chauffeur

Dans la rue, Ostap prit Koreïko par le bras et les deux escrocs se dirigèrent à vive allure vers la gare.

— Vous êtes mieux que je ne pensais, dit amicalement Ostap. Vous avez raison : ce qu'il faut, avec l'argent, c'est s'en séparer d'un cœur léger, sans gémissements.

— À un homme tel que vous, donner un million est un réel plaisir, répondit l'employé qui tendait l'oreille.

Lorsqu'ils débouchèrent au niveau du n° 24 de la rue Franz Mehring, le hurlement d'une sirène retentit au-dessus de la ville. Le hurlement était long, vibrant et triste. Lorsqu'ils entendent ces hurlements par les nuits de brouillard, les marins se sentent mal à l'aise et il leur vient l'envie de demander une augmentation de salaire pour risques professionnels.

La sirène continuait à s'égosiller. D'autres bruits s'y mêlèrent : sifflets terrestres et sirènes en tous genres, plus lointains et encore plus tristes. Les passants se hâtèrent soudain, comme pressés par une averse. En même temps, tous esquissaient des sourires en regardant le ciel. Les vendeuses de graines de tournesol[244] (de vieilles femmes grasses) couraient le ventre en avant tandis que dans leurs corbeilles d'osier les petits verres s'entrechoquaient au milieu des graines. Adolphe Nikolaïevitch Bomzé traversa la rue en coup de vent, de biais, et n'eut que le temps de se faufiler dans la porte à tambour d'Hercule. Un détachement de réserve de la milice à cheval passa au galop sur des bêtes multicolores. Un véhicule de la Croix-Rouge apparut et disparut aussitôt. Dans la rue soudain déserte, Ostap remarqua un petit troupeau de gilets de piqué, loin en avant de l'ex-*Floride*. Brandissant journaux, canotiers et panamas, les vieillards

trottinaient sur la chaussée. Mais ils n'eurent pas le temps d'atteindre le coin de la rue que retentit un coup de canon assourdissant. Les gilets de piqué rentrèrent la tête, s'arrêtèrent et refluèrent en hâte, les pans de leurs vestons de tussor flottant à leurs côtés.

La conduite des gilets de piqué avait bien diverti Ostap. Pendant qu'il admirait leurs gestes et gambades invraisemblables, Koreïko avait eu le temps de déplier le paquet pris par lui avant de partir.

— Grotesques vieillards ! Comiques d'opérette ! fit Ostap en se retournant vers Koreïko.

Koreïko avait disparu. À l'endroit où il s'était trouvé, ce qui fixait maintenant Ostap était un mufle incroyable à globes oculaires de scaphandrier, muni d'une trompe en caoutchouc supportant un petit réservoir métallique kaki. De saisissement, Ostap fit un petit bond.

— Qu'est-ce que c'est que ces plaisanteries ? demanda-t-il d'une voix menaçante en tendant le bras vers le masque à gaz. Citoyen inculpé, j'ai l'honneur de vous rappeler à l'ordre !

Au même instant accourut un groupe de personnages affublés des mêmes masques. Parmi la dizaine de mufles caoutchoutés strictement identiques, nul ne pouvait plus reconnaître Koreïko. Tout en serrant sous son bras le précieux dossier, Ostap entreprit d'examiner les jambes des monstres. Mais à peine avait-il eu l'impression de reconnaître le misérable pantalon du millionnaire qu'il était entouré et pris par le bras tandis qu'une voix jeune et pleine d'entrain s'adressait à lui :

— Camarade ! Vous êtes contaminé !

— Qui est contaminé ? s'écria Ostap en essayant de se dégager. Lâchez-moi !

— Camarade, vous êtes contaminé par le gaz, répéta gaiement l'infirmier. Vous êtes tombé dans une zone contaminée. Vous voyez la bombe à gaz[245] ?

En effet, une fumée épaisse s'échappait hâtivement d'une caissette jetée sur le pavé. Le pantalon suspect était maintenant loin. Il brilla une dernière fois, brièvement, entre deux nuages de fumée, et disparut[246]. Ostap se débattait avec une fureur silencieuse, mais six masques le tenaient solidement.

— En outre, camarade, vous êtes blessé au bras par un éclat d'obus. Ne vous fâchez pas, camarade ! Soyez discipliné ! Vous savez bien qu'il y a des

manœuvres en train. Nous allons vous panser et vous transporter dans l'abri.

Le Grand Combinateur n'arrivait pas à comprendre que toute résistance était vaine. Il ressemblait à ce joueur qui a enfin obtenu à l'aube les cartes tant attendues, provoquant l'admiration de la salle, et vient en moins de dix minutes de tout perdre au bénéfice d'un jeune homme entré en passant et par pure curiosité. Il n'est plus assis à la table de jeu, pâle et triomphant, entouré par les tapeurs professionnels qui lui quémandent quelque monnaie « pour leur porter chance ». Et c'est à pied qu'il va rentrer chez lui.

Une jeune communiste accourut vers Ostap, une croix rouge peinte sur le tablier. Elle tira de son sac en toile des bandages et du coton et, fronçant les sourcils pour ne pas éclater de rire, pansa le bras d'Ostap par-dessus l'étoffe de la manche. Cet acte de charité accompli, la jeune fille se dirigea en riant vers un autre blessé qui lui donna docilement sa jambe. Ostap fut traîné vers une civière. Une nouvelle empoignade eut alors lieu, pendant laquelle les trompes en caoutchouc se balancèrent, tandis que l'infirmier en chef responsable des soins continuait d'une puissante voix de conférencier à tâcher d'éveiller en Ostap un sentiment de discipline et autres vertus civiques.

— Frères, murmurait le Grand Combinateur pendant qu'on le fixait aux brancards, frères, dites à feu mon père, sujet turc, que son fils préféré, autrefois spécialiste en cornes et sabots, est glorieusement tombé au champ d'honneur.

Les dernières paroles du héros furent :

— *Dormez en paix, mes aigles morts au combat ! Rossignol, rossignol, petit oiseau*[247]*…*

Puis on souleva la civière et on transporta Ostap qui gardait le silence, les yeux fixés au ciel où commençait une grande agitation. De grosses volutes d'une fumée à la fois dense et claire se déplaçaient dans les airs. Bien plus haut, des avions transparents comme le celluloïd avançaient en angles obtus et émettaient une vibration profonde, comme s'ils avaient été reliés entre eux par du fil de fer. Dans les brefs intervalles séparant les coups de canon, on continuait à entendre mugir les sirènes.

Ostap dut subir une nouvelle humiliation : les brancardiers passaient devant Hercule. Aux quatre étages de l'établissement voué au commerce

du bois, les employés montraient leurs têtes aux fenêtres. La comptabilité était là, au grand complet. Lapidus junior taquinait Kukuschkind en faisant semblant de vouloir le pousser dans le vide. Berlaga ouvrit des yeux ronds et salua les brancardiers. À une fenêtre du premier, Polykhaïev et Skoumbriévitch se tenaient enlacés, sur fond de palmiers. À la vue d'Ostap ligoté, ils échangèrent un chuchotement et claquèrent vivement la fenêtre.

La civière s'arrêta devant l'Abri antigaz n° 34. On aida Ostap à se lever et, tandis qu'il effectuait une nouvelle tentative pour se libérer, l'infirmier en chef dut à nouveau faire appel à son civisme.

L'abri avait été aménagé dans la salle de réunion d'un immeuble collectif. C'était un long sous-sol clair. Aux poutres du plafond pendaient divers types d'avions militaires et postaux retenus par des fils de fer. Une petite scène occupait le fond de la salle. On avait représenté sur le rideau du fond deux fenêtres bleues, avec la lune et des étoiles, ainsi qu'une porte marron. Un des murs portait cet écriteau :

NOUS SOMMES CONTRE LA GUERRE,
MAIS PRÊTS À NOUS DÉFENDRE !

Au pied de l'écriteau s'agitaient les gilets de piqué dont le troupeau tout entier avait été pris dans la rafle. Un conférencier en longue tunique verte se déplaçait sur scène en expliquant avec une netteté de ton toute militaire :

— Les gaz de combat se différencient par leur action. Il y a des gaz asphyxiants, lacrymogènes, toxiques, vésicants, irritants, etc. Parmi les gaz lacrymogènes, on peut citer la chloropicrine, le bromure de benzol, le bromoacétone, le chloroacétophénol…

Tout en parlant ainsi, le conférencier ne cessait de jeter des regards courroucés en direction de la porte par laquelle on admettait bruyamment les nouveaux contaminés.

Ostap promenait un regard lugubre du conférencier aux auditeurs. Il y avait là des jeunes gens qui, sans perdre un mot de la conférence qui leur était faite, prenaient en hâte des notes. D'autres s'affairaient auprès du panneau énumérant les différentes pièces du fusil de guerre. Au deuxième

rang était assise une jeune fille seule à allure sportive qui contemplait pensivement la lune du décor.

— Jolie fille, pensa Ostap. Dommage de manquer de temps. À quoi pense-t-elle ? Certainement pas au bromure de benzol, Ah-la-la ! Ce matin encore j'aurais pu m'enfuir avec une fille comme elle en Océanie, aux Fidji ou encore aux îles de la Société Coopérative[248]. Ou bien par exemple à Rio de Janeiro.

La pensée qu'il avait perdu Rio provoqua son émoi et il se leva. Les gilets de piqué, au nombre de quarante, s'étaient déjà remis de leurs émotions. Ils avaient rajusté leurs cols amidonnés et discutaient avec ardeur du projet de fédération européenne, de la conférence maritime des trois puissances et du gandhisme.

— Vous savez la nouvelle ? demandait un gilet à un autre. Gandhi est arrivé à Dundee.

— Gandhi, c'est une grosse tête ! soupira ce dernier. Dundee aussi, c'est une grosse tête.

Une discussion s'ensuivit. Certains gilets affirmaient que Dundee, étant une ville[249], ne pouvait pas être une grosse tête. D'autres essayaient avec un entêtement insensé de prouver le contraire. Mais tous se réconcilièrent sur l'affirmation que Tchernomorsk serait déclarée port franc dans les jours qui allaient suivre.

Le conférencier fronça de nouveau le sourcil lorsque la porte se rouvrit pour laisser entrer deux nouveaux et bruyants pensionnaires. Il s'agissait de Balaganov et de Panikovski, surpris par les manœuvres alors qu'ils revenaient de leur nocturne expédition. Après leurs efforts pour scier les haltères, ils étaient aussi barbouillés que des matous en goguette. La vue du Chef les rendit penauds.

— Vous avez été invités à l'anniversaire du pope ? demanda Ostap d'un ton maussade.

Craignant d'être interrogé sur l'état de l'affaire Koreïko, il passa à l'attaque et fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Alors, mes mignonnets, quels sont vos derniers méfaits ?

— Ma foi, dit Balaganov en appliquant les mains sur sa poitrine, c'est Panikovski qui a tout manigancé.

— Panikovski ! fit sévèrement le Chef.

— Parole de gentilhomme ! s'exclama le violateur de la convention. Vous savez bien, Bender, quel est mon respect pour vous. Ce sont les inventions de Balaganov.

— Choura ! fit encore plus sévèrement Ostap.

— Et vous croyez ce qu'il vous dit ? demanda d'une voix pleine de reproche le délégué aux sabots. Franchement, est-ce que vous croyez que j'aurais pris ces haltères sans votre permission ?

— Alors c'est vous qui avez pris les haltères ? cria Ostap. Pourquoi diable ?

— Panikovski m'a dit qu'elles étaient en or.

Ostap regarda Panikovski. Il remarqua seulement alors qu'il n'avait plus sous sa veste le plastron à cinquante kopecks et que sa poitrine nue s'offrait à tous les regards. Sans prononcer une parole, le Grand Combinateur s'affala sur sa chaise. Secoué par des convulsions, il se mit à faire avec les mains des mouvements de rames. Puis des grondements volcaniques s'échappèrent de sa gorge, des larmes jaillirent de ses yeux et un rire terrible, un rire où se conjuguaient les fatigues de la nuit et les déceptions de la lutte contre Koreïko, si pitoyablement parodiée par les frères de lait, ce rire énorme se déchaîna dans l'abri. Les gilets de piqué sursautèrent et le conférencier scanda plus nettement encore et d'une voix plus forte les vertus militaires des gaz de combat.

Le rire, pareil à l'eau de Seltz, piquait encore Ostap de ses milliers de piqûres invisibles qu'il se sentait déjà rafraîchi et rajeuni, comme un homme qui vient de subir toutes les opérations d'un salon de coiffure : le contact intime du rasoir, l'amitié plus lointaine des ciseaux, l'aspersion d'eau de Cologne et même le brossage délicat des sourcils. Une vague océanique brillante comme du vernis avait inondé son cœur, et c'est sans effort qu'il répondit à une question de Balaganov sur l'état de leurs affaires que tout allait pour le mieux, à ceci près que leur millionnaire avait soudain pris la fuite dans une direction inconnue.

Les frères de lait n'accordèrent pas aux paroles d'Ostap l'attention qu'elles méritaient, tout heureux qu'ils étaient que l'affaire des haltères leur eût été pardonnée aussi aisément.

— Regardez, Bender, dit le délégué aux sabots. Vous voyez la demoiselle assise là-bas ? C'est avec elle que Koreïko se promenait.

— C'est donc elle, Zossia Sinitskaïa ? demanda Ostap en martelant les syllabes. Pour une surprise, c'en est une…

Et se frayant un chemin vers la scène, il interrompit poliment l'orateur, apprit de lui que leur détention durerait encore une heure et demie ou deux, remercia et prit place auprès de la scène, juste à côté de Zossia. Quelques minutes plus tard, la jeune fille ne regardait plus la lune du décor : elle riait sans retenue et s'efforçait d'arracher son peigne d'entre les mains d'Ostap. Quant au Grand Combinateur, on pouvait déduire du mouvement de ses lèvres qu'il parlait sans arrêt.

On traîna alors dans l'abri l'ingénieur Talmudovski qui résistait, armé de deux valises. Son front pourpre était humide de sueur et brillait comme une crêpe.

— Je ne peux rien faire pour vous, camarade ! lui dit le responsable des soins. Ce sont des manœuvres ! Vous êtes tombé dans une zone contaminée.

— Mais on m'a pris dans un fiacre, bouillonnait l'ingénieur. Dans-un-fia-cre ! Je dois aller au plus vite à la gare, dans l'intérêt du service. J'ai déjà raté le train de nuit. Vous voulez que je sois encore en retard ?

— Camarade, soyez discipliné !

— Et pourquoi devrais-je être discipliné, puisqu'on m'a pris dans un fiacre ? continuait à s'indigner Talmudovski.

Il faisait valoir cette circonstance, comme si de voyager en fiacre devait le rendre invulnérable et priver la chloropicrine, le bromoa-cétone et le bromure de benzol de leurs meurtrières propriétés toxiques. L'ingénieur Talmudovski aurait peut-être encore longtemps échangé des propos aigres-doux avec les auxiliaires de l'arme aérochimique si n'avait alors pénétré dans l'abri une nouvelle victime, un citoyen à la fois contaminé et blessé, à en juger d'après le bandeau de gaze qui lui entourait la tête. À sa vue, Talmudovski fit brusquement le silence et plongea adroitement dans la foule des gilets de piqué. Mais l'homme au bandeau avait immédiatement reconnu sa silhouette massive et foncé droit vers lui.

— Je vous tiens enfin, ingénieur Talmudovski, dit-il d'un ton de mauvais augure. Pourriez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez lâché l'usine ?

Talmudovski tourna de tous les côtés ses petits yeux de sanglier et se convainquit qu'une fuite était impossible. Il s'assit alors sur ses valises et

alluma une cigarette.

— J'arrive à son hôtel, continuait pendant ce temps pour tout l'auditoire l'homme au bandeau. On me dit : il est parti. Comment se peut-il qu'il soit parti, ai-je alors demandé, s'il n'est arrivé que d'hier avec un contrat de travail d'un an ? On me répète qu'il n'est plus là, qu'il a pris ses valises et qu'il est parti pour Kazan. Je pensais déjà que tout était fichu et qu'il nous faudrait nous mettre en quête d'un nouveau cadre lorsque voilà soudain que je remets la main sur lui : il est ici devant vous, bien tranquillement assis à fumer. Vous êtes un *sauteur*, ingénieur Talmudovski ! Vous ruinez la production !

L'ingénieur bondit de ses valises et, au cri de : « C'est vous qui ruinez la production ! », prit son accusateur par la taille, le poussa dans un coin et se mit à bourdonner au-dessus de lui comme une grosse mouche. Bientôt on put saisir des lambeaux de phrases : « Avec des appointements pareils… », « Essayez donc d'en trouver un autre », « Et la prime de déplacement ? ». L'homme au bandeau se contentait de regarder l'ingénieur avec tristesse.

Le conférencier avait déjà terminé son sermon en montrant pour finir comment on se servait d'un masque à gaz, les portes de l'abri s'étaient déjà ouvertes en grand, laissant les gilets de piqué courir à la queue leu leu vers le *Floride* et déjà Talmudovski s'était débarrassé de son poursuivant, en courant au-dehors et appelant à pleine voix un fiacre, que le Grand Combinateur bavardait encore avec Zossia.

— Ah, quelle *femina* ! dit Panikovski avec envie en sortant à son tour avec Balaganov. Ah, si ces haltères avaient été en or ! Foi de gentilhomme, je l'aurais épousée !

Au rappel des malencontreuses haltères, Balaganov donna un coup de coude assez douloureux à son compagnon. Fort à propos d'ailleurs, car au même instant Ostap venait d'apparaître à la porte de l'abri, tenant la « femina » par le bras. Il prit longuement congé de Zossia, en la regardant fixement d'un air langoureux. Zossia sourit une dernière fois et s'éloigna.

— De quoi parliez-vous donc ? demanda Panikovski, soupçonneux.

— De rien, mes agneaux, de la pluie et du beau temps ! Eh bien, amis malandrins, mettons-nous au travail. Il nous faut retrouver notre client.

Panikovski fut expédié à Hercule, Balaganov au domicile de Koreïko. Ostap, de son côté, fila vers les gares. En vain ; l'employé millionnaire

avait pris le large. Au bureau, son jeton de présence était resté accroché au tableau de contrôle, chez lui personne ne l'avait vu et quant aux gares, huit trains de grandes lignes avaient eu le temps de les quitter pendant la durée de l'attaque aux gaz. Mais Ostap ne s'attendait à rien d'autre.

— En fin de compte, dit-il sans gaieté, il n'y a rien de bien terrible. En Chine, retrouver quelqu'un pose quelques petits problèmes puisqu'il y vit quatre cent millions d'habitants. Chez nous, par contre, c'est bien simple. La population n'est que de cent soixante millions : trois fois plus aisé qu'en Chine. Il suffit d'avoir de l'argent. Or nous en avons.

Ostap n'avait pourtant que trente-quatre roubles en poche quand il ressortit de la banque.

— C'est tout ce qu'il nous reste sur les dix mille, dit-il avec une tristesse sans fond. Et moi qui pensais que nous en avions encore sur notre compte six ou sept ! Comment cela a-t-il pu arriver ? Tout était si gai, nous stockions cornes et sabots, la vie était un enivrement perpétuel, la Terre tournait uniquement pour nous, et voilà que… J'ai compris ! Les frais ! Nous avons été dévorés par l'appareil administratif.

Ostap jeta un regard de reproche aux frères de lait. Panikovski haussa les épaules, comme pour dire : « Vous savez bien, Bender, quel est mon respect pour vous, mais j'ai toujours dit que vous étiez un âne ! » Balaganov, ahuri, caressa ses boucles hirsutes et demanda :

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Comment, que faire ? s'exclama Ostap. Et la succursale pour l'approvisionnement en cornes et sabots ? Et le mobilier ? Rien que l'encrier Face au village, n'importe quelle administration sera ravie de nous en donner cent roubles. Et la machine à écrire ? Et la perforatrice, les bois de cerf, les tables, la balustrade, le samovar ? Tout cela est bon à vendre. Et il nous reste enfin, en dernière ressource, la dent en or de Panikovski, qui le cède évidemment en volume aux haltères, mais constitue quand même une parcelle du noble métal.

Arrivés devant le bureau, les amis s'arrêtèrent. On entendait par la porte ouverte les voix léonines des jeunes étudiants du collège agricole revenus de leur mission chez les Kalmouks, le balbutiement endormi de Fount et aussi quelques voix inconnues, basses et barytons d'un timbre nettement agronomique[250].

— Voilà le corps du délit ! criaient les étudiants stagiaires. Déjà, à l'époque, nous avions été étonnés. Ils n'ont stocké pendant toute la saison que douze kilos de cornes de mauvaise qualité !

— On va vous inculper ! tonnèrent à l'intention de Fount les basses agronomiques. Où est passé votre directeur ? Et le délégué aux sabots ?

Balaganov tressaillit.

— Notre bureau est mort, chuchota Ostap. Et personne n'a plus besoin de nous ici. Nous allons reprendre la route inondée de soleil, tandis que l'on conduira Fount dans une maison de brique dont les fenêtres ont été, par un étrange caprice des architectes, ornées de barreaux.

L'ex-directeur de la succursale ne s'était pas trompé. Les anges déchus avaient à peine atteint le troisième pâté de maison depuis la succursale qu'ils entendirent le fracas d'une voiture à cheval occupée par Fount. Celui-ci aurait tout à fait ressemblé à un brave bonhomme de grand-père qui, après s'y être longuement préparé, s'est enfin décidé à aller rendre visite à son petit-fils qui vient de se marier, n'eût été le milicien debout sur le marchepied qui maintenait le dos épineux du vieillard.

— Fount a passé toute sa vie en prison, entendirent les Antilopiens lorsque la voiture les croisa. Et le vieil homme ajoutait de sa voix sourde : « Fount a été en prison sous Alexandre II le Libérateur, sous Alexandre III le Pacifique, sous Nicolas II le Sanglant, sous Alexandre Fiodorovitch Kérenski… »

Tout en faisant le décompte des tsars et des avocats, Fount pliait un doigt après l'autre[251].

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? répéta Balaganov.

— Je vous prierais de ne pas oublier, dit tristement le Grand Combinateur, que vous vivez dans le même espace temporel qu'Ostap Bender, lequel possède une trousse merveilleuse avec, à l'intérieur, tout ce dont on peut avoir besoin pour se faire de l'argent de poche. Rentrons chez nous, à l'appartement de Lokhankine.

Un nouveau coup du sort les attendait rue des Citronniers.

— Où est la maison ? s'exclama Ostap. Il y avait bien ici hier soir une maison[252] ?

La maison n'existait plus ; le « nid de corbeaux » avait vécu. Seul un inspecteur des assurances errait encore entre les poutres calcinées.

Trouvant dans l'arrière-cour un bidon de pétrole vide, il le flaira et hocha la tête avec scepticisme.

— Et maintenant, maintenant ? répéta Balaganov avec un sourire effrayé.

Accablé par la perte de sa trousse de médecin accoucheur, Ostap gardait le silence. Disparu en fumée, le sac magique qui contenait un turban indien, l'affiche annonçant la venue de l'« illustre brahmane et yogi de Bombay », la blouse de médecin, le stéthoscope, quoi encore !

— Eh bien, voilà, prononça enfin Ostap. Le destin se joue de l'homme, tandis que l'homme joue du pipeau[253].

Les trois hommes longeaient les rues, pâles, désenchantés, abrutis de chagrin. Les passants les bousculaient, mais ils ne montraient même pas les dents. Panikovski qui avait haussé les épaules à l'annonce de leur déconvenue bancaire ne les avait pas encore abaissées. Balaganov triturait ses boucles rousses et soupirait avec accablement. Et c'était Ostap qui fermait la marche, la tête basse, en fredonnant machinalement un refrain stupide :

C'est fini, fini la joie.
Tire donc, mon Tonkinois !

Ce fut dans cet état lamentable qu'ils se traînèrent jusqu'à l'auberge. Au fond de la cour, sous un auvent, jaunoyait leur *Antilope*. Sur le petit perron de l'auberge, Kozlewicz buvait du thé, en l'avalant avec des aspirations pleines de délectation le liquide brûlant préalablement versé dans sa soucoupe. Il avait un visage couleur d'argile et jouissait d'un bonheur parfait.

— Adam ! fit le Grand Combinateur en s'arrêtant devant le chauffeur. Nous n'avons plus rien. Nous sommes misérables, Adam ! Accueillez-nous ! Nous sommes perdus.

Kozlewicz se leva. Le commandant de bord, pâle et humilié, se tenait devant lui, tête nue. Les claires prunelles polonaises d'Adam s'humectèrent. Il descendit les marches et étreignit successivement ses trois compagnons.

— Le taxi est libre ! dit-il en avalant des larmes d'émotion. Montez, s'il vous plaît !

— Mais peut-être serons-nous obligés d'aller loin, très loin, répondit Ostap. Peut-être jusqu'au bout du monde, peut-être plus loin encore. Réfléchissez !

— Où vous voudrez, dit le fidèle Kozlewicz. Le taxi est libre.

Panikovski pleurait, en se couvrant le visage des deux poings.

— Ah, quel cœur, murmurait-il. Parole de gentilhomme, quel cœur !

---

244. Vendues au coin des rues en été, les graines de tournesol (que l'on grignote et dont on recrache l'enveloppe) ont longtemps tenu le rôle du chewing-gum occidental.

245. Sur la psychose de guerre, entretenue ou créée par les services de propagande, cf. *Les Douze Chaises*, fin du ch. 20 (« Scrutin à l'occidentale »).

246. Escroc indétectable parce qu'il se coule idéalement dans le moule officiel, Koreïko s'est muni du masque à gaz du citoyen exemplaire, qui lui permet de s'échapper en cas de danger pour son anonymat : c'est une sorte de *laissez-passer* entre ses différentes vies, comme auparavant les deux gares où il laissait sa valise.

247. Parodie d'une chanson héroïque du début du siècle.

248. Jeu de mots bouffon : Ostap « soviétise » les îles françaises de la Société (Tahiti), par le contenu aussi. Littéralement : « Association coopérative de locataires » (avec obligatoirement des querelles mesquines, des cancans, des dénonciations, des pots-de-vin...).

249. Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, de la ville écossaise de Dundee, mais d'une bourgade indoue de l'État du Gujarat (patrie de Gandhi) située au bord de la mer d'Oman (note d'Alexandra Ilf, in *Ilf : Carnets*, Tekst, Moscou, 2000, p. 289).

250. Pour que leur roman paraisse, les auteurs doivent maintenant affecter de châtier leur héros : la fin de la « Société arbatovienne », plus bas la disparition de la trousse de médecin, tout en relançant habilement l'action, sont un exemple de ce « bon esprit » qui participe lui-même de la dérision à l'égard du système (puisque seuls les naïfs peuvent se réjouir d'une défaite d'Ostap).

251. Tout ce qui suit jusqu'à « du pipeau » (8 paragraphes) a été rajouté dans l'édition en volume, comme le ch. 21 qui racontait l'incendie de l'appartement communautaire.

252. Souvenir de Pouchkine (*Le Cavalier d'airain*, après la grande inondation de Saint-Pétersbourg).

253. « Le destin se joue de l'homme » : romance populaire des années 1880, il y est question de Napoléon contemplant Moscou fumant.

OceanofPDF.com

XXIV

Le temps était favorable à l'amour

Tout ce qu'Ostap fit, dans les jours qui suivirent leur installation à l'auberge, provoqua chez Panikovski des réactions de désapprobation.

— Bender a perdu la tête ! disait-il à Balaganov. Il nous perdra tous !

Et effectivement, au lieu d'essayer de faire durer le plus longtemps possible les trente-quatre roubles qu'il leur restait en les affectant uniquement à l'achat de la nourriture, Ostap se rendit chez un fleuriste à qui il acheta pour trente-cinq roubles un bouquet de roses épanouies grand comme un buisson. Il lui manquait un rouble, qu'il emprunta à Balaganov. Entre les fleurs il glissa un billet : « Entendez-vous battre mon cœur gonflé d'amour ? » Balaganov reçut l'ordre de porter le bouquet à Zossia Sinitskaïa.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Balaganov en brandissant le bouquet. Pourquoi ce luxe ?

— Il le faut, Choura, il le faut, répondit Ostap. Rien à faire, si j'ai un cœur gonflé d'amour. Comme celui d'un jeune veau. D'ailleurs, cette somme n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est l'idée.

Après quoi, Ostap s'installa dans l'*Antilope* et demanda à Kozlewicz de le conduire quelque part hors de la ville.

— Il me faut, dit-il, méditer dans la solitude sur tout ce qui s'est passé et établir des prévisions.

Toute la journée, le fidèle Adam promena le Grand Stratège sur les routes blanches du bord de mer. Ils virent des maisons de repos, des centres de soins, des sanatoriums. On voyait des pensionnaires passer en traînant leurs sandales, frapper des boules avec des maillets de croquet, sauter devant des filets de volley. Les fils télégraphiques vibraient comme

les cordes d'un violoncelle. Des estivantes transportaient des cabas en grosse toile bourrés de melons et d'aubergines violettes. Avec sur la tête des mouchoirs pour préserver leur chevelure après le bain, des jeunes gens décochaient aux passantes des regards effrontés et leur lançaient le type de compliments dont tout habitant de Tchernomorsk âgé de moins de vingt-cinq ans possédait par cœur le répertoire complet. S'il passait deux estivantes, les Tchernomorskiens les suivaient du regard et ajoutaient : « Ah, comme elle est jolie, celle qui est sur le côté ! », amusés qu'ils étaient qu'elles ne pussent démêler de laquelle des deux il s'agissait. S'il n'y en avait qu'une, ces beaux esprits s'arrêtaient comme foudroyés et lui exprimaient par de longs claquements de lèvres la violence du tourment d'amour. La jeune estivante rougissait et traversait la route en perdant quelques aubergines violettes, poursuivie par le rire homérique des jeunes Don Juan.

Ostap réfléchissait, à demi couché sur les durs coussins de l'*Antilope*. Ses tentatives pour soutirer de l'argent à Polykhaïev ou à Skoumbriévitch avaient échoué, les Herculéens étant partis en congé. Berlaga, le comptable fou, ne comptait pas : jamais on ne pourrait tirer de lui une somme considérable. D'autre part, les projets d'Ostap et son cœur gonflé d'amour exigeaient sa présence à Tchernomorsk, pour une durée qu'il eût été lui-même bien en peine de fixer.

Soudain, il entendit une voix sépulcrale bien connue ; il jeta un coup d'œil sur le trottoir. Derrière la rangée de peupliers qui le bordait, un couple entre deux âges marchant bras dessus, bras dessous se dirigeait visiblement vers la plage. Derrière eux se traînait Lokhankine. Il portait une ombrelle de dame et un panier d'où sortaient le goulot d'une bouteille thermos et le coin d'une serviette de bain.

— Varvara, mugissait-il, écoute-moi, Varvara !

— Que me veux-tu encore, malheur de ma vie ? demanda sans se retourner la citoyenne Petibourdoukov.

— Je désire ton corps, ô épouse infidèle !

— Regardez-moi ce saligaud ! fit l'ingénieur sans davantage se retourner[254].

Et l'étrange famille disparut dans les tourbillons de poussière soulevés par l'*Antilope*.

Lorsque celle-ci se fut dissipée, Ostap aperçut, sur fond de mer, un grand studio vitré entouré de fleurs.

Des lions de plâtre aux gueules crasseuses étaient postés au pied d'un large escalier. Une odeur entêtante d'essence de poire s'échappait par la porte entrouverte[255]. Ostap renifla l'air et donna à Kozlewicz l'ordre de stopper. Il descendit de voiture et emplit de nouveau ses narines de la vivifiante senteur.

— Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ! murmura-t-il en allant et venant devant l'entrée.

Il fixa son regard sur une plaque :

VILLE DE TCHERNOMORSK
FABRIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE N° 1

Puis il caressa la chaude crinière d'un des lions de pierre et, murmurant à part lui : « Mais c'est l'Eldorado[256] ! », retourna promptement à l'auberge.

Il passa toute la nuit, assis sur le rebord de la fenêtre, à écrire à la lueur d'une lampe à pétrole. Le vent qui pénétrait par la fenêtre soulevait les feuillets recouverts de son écriture. Un paysage peu attrayant s'étendait devant l'écrivain. La lune tendre n'éclairait pas un palais de conte de fées, mais une auberge misérable qui, plongée dans un profond sommeil, respirait, râlait et s'agitait dans la nuit. Dans des coins d'ombre, des chevaux invisibles frappaient du sabot. Des petits trafiquants dormaient sur leurs charrettes, la tête posée sur leur pitoyable marchandise. Un cheval qui s'était détaché rôdait dans la cour, enjambait prudemment les brancards, traînait son licou et fourrait son museau dans les charrettes, à la recherche d'un peu d'orge. Il s'arrêta devant la fenêtre de l'écrivain et, posant sa tête sur le rebord, regarda Ostap avec tristesse.

— Va-t'en, va-t'en, cheval ! lui dit le Grand Combinateur. Je m'occupe de choses qui te dépassent.

Ostap termina son travail juste avant l'aube. L'auberge commençait à s'animer ; un gamin errait déjà entre les charrettes avec un seau d'eau, en criant d'une voix haute et fine : « De l'eau pour les chevaux ! De l'eau pour les chevaux ! » Ostap sortit du dossier Koreïko une feuille de papier blanc et inscrivit ce titre :

« LE COU »

Long métrage cinématographique

Scénario de O. Bender[257]

On pouvait constater, à la fabrique cinématographique n° 1, le genre de remue-ménage qui ne règne que dans les foires aux chevaux, et encore dans des circonstances très particulières : lorsque l'ensemble des personnes présentes donne la chasse à un pickpocket.

Un gardien était posté à l'entrée. À tous ceux qui entraient, il demandait sévèrement leur laissez-passer, mais laissait quand même pénétrer ceux qui n'en avaient pas. Des hommes en bérets bleus se heurtaient à des hommes en salopettes, montaient en courant un grand nombre d'escaliers et les redescendaient immédiatement. Ils décrivaient un cercle dans le hall, s'arrêtaient une seconde, jetaient devant eux un regard hébété et se précipitaient de nouveau aux étages supérieurs. On aurait dit des matelots que l'on eût fustigés par-derrière avec une garcette mouillée. Rapides comme l'éclair passaient ainsi assistants, conseillers, experts, administrateurs, réalisateurs avec leurs scriptes, éclairagistes, chefs monteurs, scénaristes âgées, préposés aux virgules et gardiens du grand sceau de bronze.

Ostap s'apprêtait à parcourir les studios de son allure habituelle, mais il remarqua aussitôt qu'il n'arrivait pas à s'intégrer à cet univers tourbillonnant. Personne ne répondait à ses demandes de renseignements, personne ne s'arrêtait.

« Il faut que je m'adapte aux particularités de l'adversaire », pensa-t-il.

Ostap accéléra l'allure et aussitôt se sentit mieux. Il put même échanger deux ou trois paroles avec une scripte. Alors il se mit à courir à toute vitesse et constata bientôt qu'il avait pris le mouvement. Il courait maintenant *dead-heat* avec le responsable de la partie littéraire.

— Un scénario ! cria Ostap.

— Quel genre ? demanda le responsable, en passant au trot accéléré.

— Magnifique ! répondit Ostap en le dépassant d'une demi-longueur.

— Je vous demande s'il est muet ou parlant.

— Muet.

Le responsable prit la corde dans la foulée admirable de ses chaussettes de golf et lui jeta :

— Pas besoin.

— Comment, pas besoin ? demanda le Grand Combinateur qui commençait à fatiguer.

— C'est comme cela ! Le cinéma muet n'existe plus. Faites du parlant !

Ils firent halte un instant, échangèrent un regard hébété et s'enfuirent dans des directions opposées. Au bout de cinq minutes, Ostap courait à nouveau en bonne compagnie, brandissant son manuscrit entre deux conseillers bons trotteurs.

— Un scénario ! leur communiqua Ostap haletant.

Tout en travaillant des jambes, les conseillers se tournèrent vers lui.

— Quel genre ?

— Parlant.

— Pas besoin, firent-ils en redoublant de vitesse.

Se trompant à nouveau de jambe, le Grand Combinateur se mit honteusement au galop.

— Comment cela, pas besoin ?

— C'est comme cela ! Le cinéma parlant n'existe pas encore.

Au bout d'une demi-heure de trot consciencieux, Ostap réussit à saisir le piquant de la situation. Toutes les difficultés de la fabrique cinématographique n° 1 tenaient à ce que le cinéma muet ne fonctionnait plus en raison de l'apparition du parlant, tandis que le parlant ne fonctionnait pas encore en raison de complications techniques liées à la liquidation du muet[258].

Vers le milieu de la journée, lorsque l'allure des assistants, conseillers, experts, administrateurs, réalisateurs, scriptes, chefs de l'éclairage, scénaristes et gardien du grand sceau de bronze atteignit la vitesse du pur-sang Krépych, célèbre en son temps, le bruit se répandit que, quelque part dans un bureau, il y avait un homme mettant sur pied le cinéma parlant. Ostap fit irruption dans une vaste pièce et s'arrêta, impressionné par le silence. À une table, de biais, était assis un petit homme à barbiche de bédouin et lorgnon en or retenu par un cordon. Il était penché en avant et s'efforçait, non sans mal, d'ôter une de ses chaussures.

— Bonjour, camarade, clama Ostap.

L'autre garda le silence. Après avoir ôté sa chaussure, il se mit à la secouer pour en faire tomber le sable.

— Bonjour ! répéta Ostap. Je vous ai apporté un scénario.

L'homme à la barbiche de bédouin remit posément sa chaussure et la laça sans dire mot. Ce travail terminé, il se tourna vers ses papiers et, fermant un œil, se mit à tracer de minuscules pattes de mouche.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? tonna Ostap avec une force telle que l'appareil téléphonique en vibra sur la table. L'homme qui mettait sur pied le cinéma parlant leva alors la tête, regarda Ostap et dit :

— Parlez plus fort, je vous prie. J'ai l'oreille dure.

— Écrivez ce que vous avez à dire, conseilla à Ostap un assistant en gilet bariolé qui venait d'entrer en courant. Il est sourd.

Ostap s'assit à la table et écrivit sur un bout de papier :

— Vous êtes dans le parlant ?

— Oui, répondit le sourd.

— Je vous ai apporté un scénario, écrivit rapidement Ostap. Il s'intitule *Le Cou*, Grande tragédie populaire en six épisodes.

Le sourd regarda le papier à travers son lorgnon en or et dit :

— Excellent ! Nous allons tout de suite vous mettre au travail. Nous avons besoin de talents nouveaux.

— Heureux de faire l'affaire, ajouta Ostap. Pourrais-je avoir une avance ?

— *Le Cou*, c'est justement ce dont nous avons besoin, fit le sourd. Restez là, je reviens dans un instant. Surtout ne bougez pas !

Le sourd s'empara du scénario et disparut.

— Nous allons vous faire entrer dans un groupe sonorisé ! eut-il encore le temps de crier derrière la porte. Je reviens dans une minute.

Après cela Ostap attendit une heure et demie dans le bureau, mais le sourd ne revint pas. Ce ne fut qu'en regagnant l'escalier et en reprenant le mouvement qu'il put apprendre que le sourd était depuis longtemps parti en voiture et ne reviendrait pas de la journée. Il ne reviendrait d'ailleurs pas davantage un autre jour, car on l'avait muté d'urgence à Oumagne pour faire de l'animation culturelle parmi les charretiers. Le plus ennuyeux de l'affaire était qu'il avait emporté le scénario du long métrage bendérien. Le Grand Combinateur se dégagea de la foule à l'allure sans cesse accélérée et s'affaissa sans réactions sur un banc, la tête posée sur l'épaule d'un portier qui se trouvait justement là.

— Voyez par exemple mon cas, fit soudain ce dernier en développant une pensée qui, de toute évidence, le tracassait depuis longtemps.

Térentiev, l'assistant du metteur en scène, m'a dit un jour de me laisser pousser la barbe. « Tu vas jouer, qu'il me dit, le rôle de Nabuchodonosor. » Ou bien de Balthazar, j'ai oublié au juste. Bon, je l'ai laissée pousser. Regarde cette barbe de patriarche ! Mais maintenant, qu'est-ce que je vais en faire, de cette barbe ? L'assistant me dit : « Le muet, c'est terminé. Mais pour ce qui est de jouer dans un film parlant, ce n'est pas possible pour toi : tu as une voix trop déplaisante. » Alors me voilà avec cette barbe, comme un vilain bouc. J'ai honte de la porter, mais ce serait dommage de la couper. Et je vis comme ça.

— Et on fait des prises de vues, en ce moment ? demanda Ostap en revenant petit à petit à lui.

— Parlons-en, des prises de vues ! répondit avec dignité le portier barbu. L'année dernière, ils ont fait un film sur l'époque romaine. Le tribunal n'a pas encore réussi à établir les responsabilités.

— Alors pourquoi passent-ils tous leur temps à courir ? demanda Ostap en montrant l'escalier.

— Il y a des gens chez nous qui ne courent pas, fit remarquer le portier. Souprougov, par exemple, ne court pas. C'est un homme sérieux. Il faudrait que je me décide à aller le voir pour ma barbe, savoir si je toucherai une indemnité avec mon salaire, ou bien si l'on me fera un ordre de versement spécial…

À peine eut-il entendu l'expression « ordre de versement » qu'Ostap se rendit chez Souprougov. Le portier n'avait pas menti. Souprougov ne passait pas son temps à courir d'un étage à l'autre, ne portait pas de béret de chasseur alpin, ni même de culotte de golf d'importation. On avait l'impression de se reposer quand on le regardait.

Souprougov accueillit Ostap avec une extrême sécheresse.

— Je suis occupé, dit-il d'une voix de paon. Je ne peux vous accorder que deux minutes.

— C'est tout à fait suffisant, répondit Ostap. Mon scénario *Le Cou…*

— Soyez plus bref, dit Souprougov.

— Mon scénario *Le Cou…*

— Allez-vous me dire ce que vous voulez ?

— *Le Cou…*

— Plus bref. Combien vous doit-on ?

— Il y a ce sourd qui…

— Camarade ! Si vous ne me dites pas à l'instant même combien nous vous devons, je vous prierai de sortir. Je n'ai pas le temps.

— Neuf cents roubles, balbutia le Grand Combinateur.

— Trois cents ! coupa Souprougov. Prenez ceci et partez. Et sachez que vous m'avez volé une minute et demie.

Et Souprougov remplit d'une large écriture un bon pour la caisse, le donna à Ostap et s'empara du téléphone.

— Nabuchodonosor avait raison, pensa Ostap en sortant de la comptabilité et en glissant l'argent dans sa poche. S'il y a ici un homme sérieux, c'est assurément Souprougov.

Entre-temps le mouvement général, les courses dans les escaliers, les cris, les glapissements avaient atteint leur paroxysme. Les scriptes riaient toutes dents dehors. Des assistants promenaient un bouc noir qu'ils déclaraient hautement photogénique. Les conseillers, les experts et les gardiens du sceau de bronze se culbutaient les uns les autres et éclataient de rires enroués. Une jeune femme à tout faire passa en compagnie d'un balai et Ostap crut voir un des assistants stagiaires vêtu d'un pantalon bleu s'envoler au-dessus de la foule, dépasser le lustre et se poser sur une corniche[259].

À ce moment, l'horloge du hall frappa un premier coup.

« Bam ! » fit l'horloge.

Des cris et des gémissements emplirent les studios vitrés. Les assistants, les conseillers, les experts et les monteurs se ruèrent en bas des escaliers. Une furieuse bousculade se produisit devant la porte d'entrée.

« Bam ! Bam ! » continua l'horloge.

Le silence sembla soudain émaner des angles du bâtiment. On ne voyait plus ni gardiens du sceau, ni préposés aux virgules, ni administrateurs, ni scriptes. On aperçut encore brièvement la jeune femme au balai, et puis ce fut tout.

« Bam ! » fit une quatrième fois l'horloge.

Les studios étaient déserts. Seul l'assistant stagiaire en pantalon bleu, qui était resté accroché au bouton de cuivre de la porte par une poche de son veston, poussait des petits cris plaintifs et fouillait le sol de marbre avec ses sabots[260].

La journée de travail était terminée.

Dans un hameau de pêcheurs, au bord de la mer, un coq chanta.

Quelque peu affaiblie depuis la fuite de Koreïko, l'autorité du commandant de bord se raffermit sensiblement lorsqu'il versa dans les caisses de l'*Antilope* l'argent du scénario mythique. Panikovski reçut une petite somme pour s'acheter du kéfir et la promesse de gencives en or. À Balaganov, Ostap acheta un veston avec, en supplément, un portefeuille en cuir, craquant comme une selle de cheval. Quoique le portefeuille fût vide, Choura le tirait souvent de sa poche pour en examiner l'intérieur. Quant à Kozlewicz, il reçut cinquante roubles pour les achats d'essence.

Les Antilopiens menaient à l'auberge une vie saine, morale, presque villageoise. Ils aidaient le gérant à faire régner l'ordre et ne tardèrent pas à connaître les cours de l'orge et de la crème fraîche. Panikovski sortait parfois dans la cour, ouvrait de l'air le plus sérieux du monde la bouche du premier cheval venu pour lui examiner les dents et murmurait : « Bel étalon ! » alors même qu'il avait devant lui une belle jument.

Seul, le Chef s'absentait pendant des journées entières pour rentrer à l'auberge gai et rêveur. Il s'asseyait auprès de ses amis, en train de boire le thé sur la terrasse poussiéreuse, croisait ses solides jambes chaussées de rouge et demandait aimablement :

— Dites-moi, Panikovski, la vie est-elle vraiment belle, ou est-ce une impression de ma part ?

— Et où donc étiez-vous encore, toute la journée ? demandait le violateur de la convention, en proie à la jalousie.

— Noble vieillard, lui répondait Ostap, cette mignonne n'est pas pour vous !

À ces mots, Balaganov riait de bon cœur en contemplant son portefeuille neuf, tandis que Kozlewicz souriait malicieusement dans ses moustaches de chauffeur. Il lui était arrivé plus d'une fois de promener Ostap et Zossia sur la route du bord de mer.

Le temps était favorable à l'amour. Les gilets de piqué affirmaient qu'il n'y avait pas eu un aussi beau mois d'août depuis l'époque du port franc. La nuit montrait toutes ses étoiles, comme dans un télescope, et le jour répandait sur la ville la fraîcheur de la vague marine. Les concierges vendaient des pastèques rayées sous leurs portes cochères. Les acheteurs appuyaient avec effort sur les deux pôles et tendaient l'oreille dans l'espoir

d'entendre à l'intérieur le craquement annonciateur de maturité. Le soir, on voyait rentrer des stades les joueurs de football couverts de sueur, mais heureux, une nuée de gamins à leurs trousses. Ceux-ci montraient du doigt le gardien de buts, célébrité locale ; parfois même ils le hissaient sur leurs épaules et le portaient avec respect.

Un soir, le commandant de bord prévint l'équipage qu'on ferait le lendemain une grande partie de campagne, avec distribution de cadeaux.

— Comme notre matinée enfantine sera honorée de la présence d'une jeune fille, prononça Ostap en soulignant les termes, je prierai MM. les participants de se laver la figure, de soigner quelque peu leur mise et, surtout, de s'abstenir d'expressions grossières pendant le voyage.

Panikovski très ému demanda trois roubles au Chef, courut aux bains publics et passa toute la nuit suivante à s'astiquer, tel un soldat à la veille d'une revue. Il se leva le premier et harcela Kozlewicz. Les Antilopiens ouvrirent de grands yeux en le voyant. Il était rasé de près et poudré à un point tel que l'on aurait dit un présentateur de variétés à la retraite. Il ne cessait de tirer sur son veston et avait du mal à tourner la tête dans son col cassé à la Oscar Wilde.

Pendant la promenade, Panikovski eut une tenue très comme il faut. Quand on le présenta à Zossia il inclina élégamment la taille, mais sa confusion fut telle que la poudre des ses joues elle-même en rougit. Une fois installé dans l'auto, il maintint en retrait le pied gauche pour que l'on ne vît pas le gros orteil qui sortait de sa chaussure percée. Zossia était en robe blanche liserée de fil rouge. Les Antilopiens lui plurent beaucoup. Elle trouvait très amusant le rustique Balaganov, qui ne cessa pendant toute la promenade de rectifier sa coiffure avec son peigne Sobinov. Parfois aussi il se mouchait dans ses doigts, après quoi il ne manquait pas de sortir son mouchoir et de s'éventer langoureusement. Adam Kozlewicz conquit la sympathie de Zossia en lui apprenant à manier le volant. Seul, Panikovski l'intimidait un peu, car elle s'imaginait que c'était par fierté qu'il s'abstenait de parler avec elle. Mais c'était sur le profil de médaille du Grand Combinateur qu'elle arrêtait le plus souvent les regards.

Au coucher du soleil, Ostap fit la distribution annoncée. Kozlewicz reçut une petite boussole qui allait très bien avec sa chaîne de montre en argent, Balaganov un *Orateur public* relié en peau et contenant des modèles tout

prêts de petites allocutions à prononcer sur les grands thèmes d'actualité[261], Panikovski une cravate rose parsemée de fleurs bleues.

— Et maintenant, mes amis, prononça Ostap lorsque l'*Antilope* eut regagné la ville, Zossia Victorovna et moi allons encore nous promener un peu, mais pour vous il est temps de rentrer faire dodo à l'auberge.

L'auberge s'était endormie, Balaganov et Kozlewicz déversaient par les narines des arpèges sonores, mais Panikovski ne pouvait trouver le sommeil. Sa cravate neuve au cou, il errait parmi les voitures à cheval et se tordait les mains en une muette mélancolie.

« Quelle *femina* ! murmurait-il. J'ai pour elle un amour de père. »

Ostap, pendant ce temps, était assis avec Zossia sur les marches du Musée des antiquités. Sur la place pavée de grosses pierres volcaniques, des jeunes gens se promenaient en riant et en flirtant gaiement. Derrière un rang de platanes brillaient les fenêtres du Club international des marins. Des matelots étrangers en chapeaux mous se promenaient par groupes de deux ou trois, en échangeant de brèves remarques incompréhensibles.

— Pourquoi m'aimez-vous ? demanda Zossia en touchant légèrement la main d'Ostap.

— Parce que vous êtes tendre et admirable, répondit celui-ci. Vous êtes la meilleure femme au monde.

Longtemps ils demeurèrent silencieusement assis dans l'ombre profonde des colonnes du musée, en rêvant à leur petit bonheur. Il faisait chaud et sombre comme entre deux mains jointes.

— Vous vous souvenez de ce Koreïko dont je vous ai parlé ? dit soudain Zossia. Celui qui m'avait demandée en mariage ?

— Oui, répondit distraitement Ostap.

— C'est un homme très amusant, continua-t-elle. Vous vous souvenez, je vous avais raconté son départ inattendu ?

— Oui, dit Ostap en redevenant attentif. Il est très amusant.

— Figurez-vous que j'ai reçu aujourd'hui de lui une lettre très amusante.

— Quoi ? s'exclama l'amoureux, se levant brusquement.

— Vous êtes jaloux ? demanda malicieusement Zossia.

— Mmm… oui, un peu. Et que vous écrit ce mufle ?

— Ce n'est pas du tout un mufle. C'est simplement un pauvre homme bien à plaindre. Asseyez-vous, Ostap. Pourquoi restez-vous debout ?

Sérieusement, je n'ai pas le moindre amour pour lui. Il me demande d'aller le rejoindre.

— D'aller quoi ? Où est-il ?

— Non, je ne vous le dirai pas. Vous êtes un vilain jaloux. Vous le tueriez.

— Voyons, Zossia ! fit plus prudemment Ostap. Je suis simplement curieux de savoir où les gens trouvent du travail.

— Oh, c'est très loin ! Il dit qu'il a trouvé une place très avantageuse, alors qu'ici il était mal payé. Il travaille actuellement à la construction du Turksib[262].

— En quel endroit ?

— Décidément, vous êtes trop curieux ! On n'a pas le droit d'être un pareil Othello !

— Ma foi, Zossia, vous me faites rire. Est-ce que je ressemble à ce vieux Maure stupide ? Je voulais seulement savoir en quel secteur du Turksib il y avait du travail disponible.

— Je vais vous le dire, puisque vous le voulez, répondit-elle tendrement. Il est contrôleur des entrées et sorties auprès de la Cité d'assemblage Nord. Mais ce n'est qu'une appellation. En réalité, ce n'est pas une cité, mais un train. Alexandre Ivanovitch m'a raconté tout cela ; c'est très intéressant. C'est un train qui pose les rails. Vous comprenez ? Et en même temps, il avance sur ces mêmes rails. Et à sa rencontre, du Sud, avance une deuxième « cité ». Bientôt les deux trains se rencontreront et on fêtera solennellement la jonction. Tout cela se passe dans le désert, à ce qu'il me raconte. Il y a des chameaux… N'est-ce pas que c'est intéressant ?

— Extraordinairement intéressant, fit le Grand Combinateur qui ne tenait plus en place sous les colonnes. Vous savez, Zossia, il faut rentrer, il est tard et il fait froid. D'ailleurs, partons !

Il fit lever Zossia, l'emmena sur la place et parut soudain gêné.

— Vous ne me reconduisez pas chez moi ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

— Quoi ? dit Ostap. Ah, chez vous ! Vous voyez, je…

— Très bien, fit Zossia d'un ton sec. Au revoir. Et ne venez plus chez moi, entendez-vous ?

Mais le Grand Combinateur n'était plus en état de rien entendre. Et ce ne fut qu'après avoir dépassé un pâté de maison qu'il s'arrêta.

« Tendre et admirable », murmura-t-il.

Et il revint sur ses pas, vers la bien-aimée. Deux ou trois minutes, il courut sous les arbres noirs. Puis il s'arrêta à nouveau, ôta sa casquette d'officier de marine et piétina un moment.

— Non, ce n'est pas Rio de Janeiro ! prononça-t-il enfin.

Il fit encore deux pas hésitants, s'arrêta à nouveau, se renfonça la casquette sur le crâne et, sans plus raisonner, se précipita vers l'auberge.

Cette même nuit, l'*Antilope* en ressortit, éclairant la route de ses phares blafards. À moitié endormi, Kozlewicz maniait le volant avec effort. Balaganov avait réussi à se rendormir dans la voiture pendant les brefs préparatifs du départ. Quant à Panikovski, il roulait tristement des prunelles et frissonnait dans la fraîcheur nocturne. On voyait sur son visage des traces de poudre datant de la partie de campagne.

— La fête est terminée ! cria le commandant de bord au moment où l'*Antilope* passait en cahotant sous le viaduc du chemin de fer. C'est maintenant le temps du dur labeur !

Dans la chambre du vieux faiseur de rébus, la femme tendre et admirable pleurait auprès d'un bouquet de roses fanées.

---

254. C'est presque un « ménage à trois » à la Feydeau !

255. L'essence de poire servait à fabriquer de la colle pour pellicule. Une partie était certainement aussi « mise à gauche » pour le *samogone*.

256. En russe : « *Golconde* », sultanat hindou autrefois célèbre pour ses diamants.

257. Plusieurs écrivains (par exemple Tynianov) rapportent que la manie des scénarios de cinéma se substituait alors à la création poétique (les « poètes paysans » du ch. 7 ou « orientalisants » du ch. 28 sont totalement en retard sur leur époque).

258. C'est ici le passage le plus crypté du roman. Pourquoi Ilf et Petrov accordent-ils soudain autant d'importance au cinéma, sans rapport avec leur sujet ? Le problème le plus dramatique est, en 1930-1932, la restructuration de l'agriculture, non celle du cinéma. Ce studio de cinéma fantastique, diabolique, non réaliste fait penser à une allégorie de l'enfer : le Kremlin, où règne Satan-Staline. La substitution suivante semble cohérente : « Tous les problèmes que connaissait le *Kremlin* venaient de ce que l'*agriculture* était perturbée en raison de l'apparition des *kolkhozes*, qui ne fonctionnaient pas encore correctement en raison de complications techniques liées à la liquidation des *koulaks*. » Notons quand même que le premier film parlant soviétique (*Les Joyeux Garçons* d'Alexandrov, 1934) est sorti sept ans après son équivalent américain (*Le Chanteur de jazz*, 1927).

259. Comme autrefois chez Gogol, le récit fantastique, non réaliste de nos auteurs, ou de Boulgakov (*Diablerie*, plus tard *Le Maître et Marguerite*) tend à montrer que la réalité russe est placée sous la domination du « prince de ce monde ». Tout comme le réel renvoie à l'irrationnel (les hommes se conduisent comme des démons), l'irrationnel renvoie au réel en semblant s'immiscer dans nos existences. La filiation Gogol-Ilf Petrov-Boulgakov est évidente. Le critique K. Konstantinov est même allé jusqu'à écrire en 1987 dans *Novy mir* (n° 11) que « Sans *Les Douze Chaises* et *Le Veau d'or* d'Ilf et Petrov, il n'y aurait pas eu le *Maître et Marguerite* de Boulgakov ».

260. Même chose, avec une amusante réminiscence du thème de Cendrillon.

261. Autre exemple de fossilisation d'intentions initialement excellentes. Dans les années vingt, les textes tout prêts, les conférences prédigérées devaient venir en aide aux couches peu cultivées de la population, mais sont devenus un moyen de contrôle du bon esprit de la population. Pendant encore cinquante ans, il suffira de reproduire *ne varietur* le contenu des manuels officiels pour obtenir 5/5 à ses examens. Balaganov annonce le futur *homo sovieticus*.

262. Commencé en 1927-1928 et achevé à marches forcées le 1er mai 1930, le *Chemin de fer du Turkestan et de Sibérie* établit un pont de 1452 km à travers le Kazakhstan et la Sibérie, entre Sémipalatinsk, Alma-Ata (Almaty) et Lougovaïa, avec raccordements à Novosibirsk, Tachkent et Frounzé (Bichkek). Envoyés en mission par *Ogoniok*, Ilf et Petrov avaient consacré à l'inauguration des articles d'une extrême platitude, sans doute volontaire, peut-être parce que la construction mêlait volontariat et travail forcé. Elle leur inspire ici trois chapitres satiriques sous l'apparence de la louange.

OceanofPDF.com

XXV

Trois routes

L'*Antilope* était mal en point. Elle s'arrêtait même dans les petites côtes et repartait involontairement en arrière. On entendait dans le moteur des bruits anormaux et une sorte de râle, comme si l'on étouffait quelqu'un sous son capot jaune. La voiture était surchargée. En plus de l'équipage, elle transportait de grosses réserves d'essence ; dans les bidons et bouteilles qui remplissaient tout l'espace libre, on entendait son clapotis. Kozlewicz hochait la tête, appuyait sur le champignon et regardait Ostap d'un air désolé.

— Adam, disait le commandant de bord, vous êtes notre père et nous sommes vos enfants. Cap à l'Est ! Vous avez avec votre boussole de gilet un instrument de navigation magnifique. Ne vous trompez pas de direction !

Les Antilopiens roulaient depuis trois jours déjà, mais, à part Ostap, personne ne connaissait la destination finale de leur nouvelle randonnée. Panikovski regardait mélancoliquement les champs de maïs en broussaille et zézéyait timidement :

— Pourquoi sommes-nous repartis ? À quoi cela rime, tout cela ? On était si bien à Tchernomorsk.

Le souvenir de la merveilleuse *femina* provoquait chez lui des soupirs spasmodiques. En outre il avait grand-faim : les caisses de l'*Antilope* étaient maintenant vides.

— En avant ! répondit Ostap. Ne pleurnichez pas, vieillard. Il y a là-bas pour vous des gencives en or, une petite veuve grassouillette et tout un lac de kéfir. J'achèterai à Balaganov un costume matelot et nous l'inscrirons au cours préparatoire. Il est absolument indispensable, à l'âge qu'il a, qu'il

apprenne à lire et à écrire. Quant à Kozlewicz, notre fidèle Adam aura droit à une voiture neuve. Quelle marque préférez-vous, Adam Casimirovitch ? Studebaker ? Lincoln ? Rolls ? Hispano-Suiza ?

— Isotta Fraschini, dit Kozlewicz devenu pourpre.

— Très bien, vous l'aurez. Elle s'appellera *Antilope II*, ou bien *La fille de l'Antilope*, à votre choix. Et maintenant, courage ! Vous serez fournis en vivres. Il est vrai que mon sac magique a disparu en fumée, mais il me reste les idées qui, elles, sont éternelles. Si les choses vont vraiment trop mal, nous nous arrêterons dans une quelconque petite ville heureuse et y organiserons une corrida sévillane. Panikovski sera picador : ce seul fait devrait réveiller les instincts malsains du public et nous valoir une recette énorme.

La voiture avançait sur une large chaussée, au milieu des traces laissées par un tracteur. Soudain, le conducteur freina.

— Quelle route prendre ? demanda-t-il. Il y en a trois.

Les voyageurs mirent pied à terre et marchèrent un peu pour se dégourdir les jambes. À la croisée des chemins se dressait une borne de pierre inclinée. Un corbeau était posé dessus. Le soleil aplati allait bientôt se coucher derrière les tiges ébouriffées du maïs. L'ombre étroite de Balaganov s'allongeait en direction de l'horizon. Une première teinte sombre effleura la terre ; au ciel, une étoile d'avant-garde s'alluma, signalant au moment adéquat la venue prochaine de la nuit.

Trois routes se proposaient aux Antilopiens : la première était goudronnée, la seconde sablonneuse, mais carrossable, la troisième un simple chemin vicinal. L'asphalte était encore doré par le soleil ; du sable montait une vapeur bleue. Le chemin vicinal, lui, était tout sombre et semblait se perdre dans les champs sitôt passée la borne. Ostap cria pour chasser le corbeau qui eut très peur, mais resta sur sa borne, fit quelques allers-retours méditatifs au carrefour et dit :

—Je déclare ouverte la grande conférence des chevaliers russes ! Sont ici présents : Ilya Mouromiets, en la personne d'Ostap Bender, Dobrynia Nikititch, en celle de Balaganov, et Aliocha Popovitch que représente le très respectable Mikhaïl Panikovski[263].

Profitant de l'arrêt, Kozlewicz s'était glissé sous l'*Antilope*, muni d'une clé anglaise. Aussi ne fut-il pas compris dans la liste des chevaliers.

— Cher Dobrynia, fit Ostap en organisant la cérémonie, veuillez prendre place à droite. *Môssieu* Popovitch, veuillez occuper la vôtre, à gauche. Appliquez la main droite à vos fronts et regardez au loin !

— Qu'est-ce que c'est encore que ces plaisanteries ? s'indigna Aliocha Popovitch. J'ai faim. Allons vite quelque part.

— Quelle honte, mon petit Aliocha ! Prenez plutôt la pose qui convient à un antique preux et pensez avec les autres. Regardez comme Dobrynia se conduit bien. Il suffit de le regarder pour entreprendre une *byline*. Ainsi donc, Messieurs mes chevaliers, quelle route allons-nous prendre ? Sur laquelle des trois traîne-t-il, cet argent dont nous avons tant besoin pour nos dépenses courantes ? Pour Kozlewicz, je sais. Il prendrait la route goudronnée : les conducteurs aiment les routes de bonne qualité. Mais Adam est un honnête homme, sans grand esprit pratique. Les preux n'ont rien à faire de l'asphalte. Celui-ci mène probablement à un quelconque combinat céréalier. Nous nous y perdrons dans le bruit des machines et, en prime, serons écrasés par une moissonneuse-batteuse ou une Caterpillar. C'est très triste, d'être écrasé par une moissonneuse-batteuse. Non, chevaliers, nous ne prendrons pas la route goudronnée. Voyons maintenant la route sablonneuse. Kozlewicz, bien sûr, s'en contenterait également. Mais croyez-en Ilya Mouromiets : cette route n'est pas non plus pour nous. On peut nous accuser d'avoir l'esprit rétrograde, nous ne la prendrons pas. Mon flair me prédit sur cette route des rencontres avec des kolkhoziens dénués de tact et autres citoyens exemplaires[264]. En outre, ils ont assez à faire sans nous. Leurs biens collectivisés sont actuellement parcourus par de nombreuses brigades littéraires et musicales qui recueillent des matériaux pour leurs agropoèmes et autres cantates maraîchères. Il reste le chemin vicinal, citoyens chevaliers ! La voilà, la vieille route des légendes, celle que prendra notre *Antilope* ! *C'est ici que l'on sent la Russie, ici que se trouve la véritable âme russe*[265] *!* Ici l'Oiseau de feu jette encore ses dernières lueurs, et les gens de notre profession héritent habituellement de quelques-unes de ses plumes. Ici siège encore sur ses coffres ce vieux koulak de Kachtcheï, qui se croyait immortel mais commence à voir avec angoisse que son règne touche à sa fin. Lui non plus, ô mes chevaliers, ne nous refusera pas un petit quelque chose, surtout si nous nous présentons à lui en qualité de moines errants[266]. Du

point de vue de la technique routière, cette voie légendaire est certes répugnante, mais il n'en est point d'autre pour nous. Adam ! En route !

Kozlewicz prit tristement la direction du chemin vicinal et la voiture commença aussitôt à décrire des huit, à donner de la bande et à projeter ses passagers dans les airs. Les Antilopiens qui se rattrapaient les uns aux autres juraient sourdement et se cognaient les genoux aux durs bidons d'essence.

— J'ai faim ! se mit à gémir Panikovski. J'ai envie d'une oie ! Pourquoi sommes-nous partis de Tchernomorsk ?

La voiture grinçait, s'arrachait à de profondes ornières et s'y effondrait derechef.

— Tenez bon, Adam ! cria Ostap. Surtout, tenez bon, quoi qu'il arrive ! Que l'*Antilope* nous mène seulement jusqu'au Turksib et nous lui offrirons des pneus en or ornés de rubans !

Mais Kozlewicz ne pouvait prêter attention à ses paroles. Le volant lui obéissait mal, s'échappait de ses mains dans des secousses furieuses. Quant à Panikovski, il continuait à se morfondre.

— Bender, fit-il soudain d'une voix éraillée, vous savez quel respect j'ai pour vous, mais vous ne comprenez rien ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une oie ! Oh, que j'aime ce volatile ! C'est une bête grassouillette, merveilleuse, parole de gentilhomme ! L'oie, Bender ! L'aile, le cou, la cuisse ! Savez-vous, Bender, comment j'attrape une oie ? Je la tue comme un toréador, d'un seul coup. C'est un opéra, c'est *Carmen* lorsque j'affronte une oie !

— Nous savons, répliqua Ostap. Nous vous avons vu à l'œuvre à Arbatov. Je ne vous conseille pas de recommencer.

Panikovski se tut, mais une minute plus tard, lorsqu'un fort cahot le projeta contre Ostap, on entendit à nouveau son délire :

— Elle marche sur la route, Bender ! L'oie, ce merveilleux volatile ! Moi, je reste là, sans bouger, faisant comme si cela ne me concernait pas. Elle s'approche de moi. La voilà qui va siffler. Ces oiseaux pensent qu'ils sont les plus forts et c'est là leur point faible. Leur point faible, Bender !

Le violateur de la convention chantait presque.

— Elle avance vers moi et siffle comme un gramophone. Mais je ne suis pas une poule mouillée, Bender. Un autre, à ma place, s'enfuirait. Moi, je reste là et j'attends. La voilà qui vient vers moi et se met à tendre le cou,

son blanc cou d'oie à bec jaune, car elle veut me pincer. Notez bien, Bender, que j'ai la supériorité morale de mon côté. Ce n'est pas moi qui l'attaque, mais le contraire. C'est alors que, pour ma légitime défense, je lui attra...

Panikovski ne put achever son discours. Un craquement affreux, écœurant, se fit alors entendre et, au même instant, les Antilopiens se retrouvèrent sur la route, dans les poses les plus variées[267]. Les pieds de Balaganov dépassaient du fossé. Le Grand Combinateur avait sur le ventre le réservoir d'essence. Panikovski gémissait, comprimé par un ressort. Kozlewicz se releva le premier et fit quelques pas chancelants.

L'*Antilope* avait vécu. Un monceau de débris informes s'étalait sur la route : pistons, coussinets, ressorts. Des entrailles de cuivre scintillaient au clair de lune. La carrosserie disloquée glissait dans une ornière comme une vipère. On entendit un léger bruit dans le silence survenu et une roue visiblement projetée au loin par l'explosion redescendit doucement la pente, décrivit un arc de cercle et se coucha aux pieds de Kozlewicz.

C'est alors seulement que le chauffeur comprit que tout était fini, que l'*Antilope* avait péri. Adam Casimirovitch s'assit à même le sol et se prit la tête entre les mains. Au bout de quelques minutes, Ostap lui toucha l'épaule et ajouta, d'une voix changée :

— Il faut y aller, Adam.

Kozlewicz se leva, mais retomba aussitôt au même endroit.

— Il faut y aller, répéta Ostap. *Antilope* était une fidèle compagne, mais il y a au monde bien d'autres voitures encore. Vous pourrez bientôt choisir celle qui vous plaira. Allons-y, nous devons nous hâter. Il nous faut trouver un gîte pour la nuit, manger et dénicher de l'argent pour les billets de train. Nous aurons un long trajet à faire. Allons-y, allons-y, Kozlewicz ! La vie est belle, malgré toutes ses imperfections. Où est Panikovski, où est ce ravisseur d'oies ? Choura ! Aidez Adam à marcher !

On traîna Kozlewicz, en le prenant sous les aisselles. Il avait l'impression d'être un cavalier dont la monture vient de périr par sa faute[268]. Il lui semblait que tous les piétons allaient maintenant rire de lui.

Avec la perte de l'*Antilope* surgirent les difficultés. Pour commencer, ils durent passer la nuit en plein champ.

Ostap s'endormit aussitôt en bougonnant, suivi de Balaganov et de Kozlewicz. Seul Panikovski passa la nuit entière les yeux ouverts, à

grelotter devant le feu.

Les voyageurs se levèrent à l'aube, mais ne réussirent à atteindre le village le plus proche qu'à quatre heures de l'après-midi[269]. Pendant tout le trajet, Panikovski suivit ses compagnons en boitillant péniblement. Ses yeux d'affamé brillaient comme ceux d'un chat : il ne cessait de se lamenter sur son sort et de se plaindre du Chef.

Quand ils furent au village, Ostap ordonna à l'équipage de l'attendre sans bouger dans la Troisième rue, tandis que lui-même se rendait Première rue, au conseil municipal. Il en revint assez rapidement.

— Tout est arrangé, annonça-t-il d'une voix régénérée. On va nous donner un logement et nous faire déjeuner, après quoi nous irons nous prélasser sur le foin. Le lait et le foin, vous vous souvenez ? Ce soir, nous donnons spectacle. Je l'ai vendu d'avance pour quinze roubles et j'ai l'argent en poche. Choura ! Il va vous falloir déclamer quelques pages de votre *Orateur public* ; moi, je montrerai quelques tours de cartes antireligieux. Quant à Panikovski… Mais où est-il donc passé ?

— Il était là à l'instant, dit Kozlewicz.

On entendit à ce moment, derrière la haie bordant la ruelle où se tenaient les voyageurs, le cri d'une oie et les glapissements d'une paysanne. Des plumes blanches volaient et Panikovski apparut, galopant et poursuivi par la propriétaire de l'oie qui brandissait une bûche. Visiblement, la main avait fait défaut au toréador au moment où, pour sa légitime défense, il avait voulu porter à la bête l'estocade.

— Femme stupide et misérable ! criait Panikovski en se précipitant hors du village.

— Quel abruti ! s'exclama Ostap, sans cacher son dépit. Ce vaurien vient de nous saboter notre spectacle. Filons, avant que l'on ne nous reprenne les quinze roubles.

La propriétaire en fureur avait réussi pendant ce temps à rattraper Panikovski et à lui asséner un bon coup de bûche dans le dos. Le violateur de la convention s'effondra au sol, mais rebondit presque aussitôt sur ses pieds et déguerpit à une vitesse incroyable. Ayant accompli cet acte de basse justice, la paysanne satisfaite retourna sur ses pas. En passant à côté des ex-Antilopiens, elle les menaça de sa bûche.

— Notre carrière artistique est maintenant terminée, dit Ostap en quittant au plus vite le village. Le déjeuner, le repos : tout est perdu.

Ils ne rattrapèrent Panikovski que trois kilomètres plus loin. Il était couché dans un fossé, au bord de la route, et se lamentait à haute voix, livide de fatigue, de douleur et de peur. Même les nombreuses taches couperosées qui ornaient son visage de vieillard avaient abandonné celui-ci. Il était si pitoyable à voir que le Grand Combinateur annula la punition qu'il comptait lui infliger.

— C'est là espouvantable raclée que reçûtes, noble chevalier ! fit-il en passant[270].

Tous le regardaient avec répugnance. Il se traîna à nouveau à l'arrière de la colonne en marche, gémissant et balbutiant :

— Attendez-moi, ne courez pas aussi vite. Je suis vieux, malade, je me sens mal ! Ah, l'oie ! Ses cuisses ! Son cou ! Ah,*femina* ! Vous êtes des êtres stupides et misérables...

Les voyageurs avaient tant l'habitude de ses jérémiades séniles qu'ils n'y firent pas spécialement attention. La faim les poussait en avant. Jamais encore ils ne s'étaient sentis aussi misérables, aussi mal à l'aise. La route s'étirait interminablement et Panikovski perdait de plus en plus de terrain. Les amis étaient déjà descendus dans une espèce de petite plaine jaunâtre qu'on voyait encore se détacher au sommet d'une colline, dans le crépuscule verdâtre, la silhouette noire du ravisseur d'oies.

— Le vieux est devenu impossible, dit Ostap affamé. Il va falloir lui donner son congé. Allez me chercher ce simulateur, Choura !

Balaganov partit d'un air mécontent exécuter l'ordre qui lui avait été donné. Pendant qu'il gravissait la colline, la silhouette de Panikovski disparut.

— Il est arrivé quelque chose, fit Kozlewicz quelque temps après en observant la crête d'où Balaganov faisait des gestes de sémaphore.

Le chauffeur et son commandant gravirent à leur tour la pente.

Le violateur de la convention gisait immobile au milieu de la route, telle une grande poupée. La bande rose de sa cravate coupait en biais sa poitrine. Une de ses mains était retournée derrière son dos. Ses yeux regardaient effrontément le ciel. Panikovski était mort[271].

— Arrêt du cœur, fit Ostap pour dire quelque chose. Je peux l'établir même sans stéthoscope. Pauvre vieux !

Il se détourna, Balaganov ne pouvait détacher les yeux du défunt. Son visage se contracta soudain et il articula avec peine :

— Et moi qui l'ai battu pour les haltères ! Et une autre fois, avant !

Kozlewicz se souvint de la voiture perdue, regarda Panikovski avec effroi et se mit à réciter une prière en latin.

— Cessez, Adam ! lui dit Ostap. Je sais d'avance tout ce que vous avez l'intention de dire. Vous ajouterez, après votre psaume : « Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a repris », puis : « Nous sommes tous entre les mains du Seigneur », puis quelque chose du genre de : « Il est plus heureux que nous, à présent ! » Nous n'avons pas besoin de tout cela, Adam Casimirovitch. La tâche que nous avons à accomplir est simple : le défunt doit rejoindre la terre de ses ancêtres.

Il faisait déjà complètement noir lorsque le corps du grand pécheur trouva son dernier refuge. C'était une tombe naturelle creusée par les pluies au pied d'une dalle de pierre enfoncée verticalement dans le sol. Selon toute apparence, cette dalle se trouvait là depuis longtemps. Peut-être avait-elle été ornée jadis de l'inscription : « *Terres du propriétaire et major en retraite Guéorgui Afanassiévitch Volk-Lissitski* » ; peut-être était-ce simplement une borne de démarcation datant de l'époque de Potemkine[272]. Cela n'avait plus d'importance maintenant. Panikovski fut mis dans la fosse et on le recouvrit de terre à l'aide de bâtons. Puis les trois amis appliquèrent leurs épaules contre la dalle descellée par le temps et l'abattirent sur la fosse. La tombe était prête. En s'éclairant d'allumettes, le Grand Combinateur traça sur la dalle de pierre une épitaphe avec un morceau de brique :

Ci-gît
MIKHAÏL SAMUELÉVITCH
PANIKOVSKI
Homme sans papiers d'identité

Ostap ôta sa casquette d'officier de marine et prit la parole.

— J'ai souvent été injuste envers le défunt. Mais le défunt était-il un homme moral ? Non, ce n'était pas un homme moral. C'était un ex-aveugle, un ravisseur d'oies et un imposteur. Il avait consacré tous ses efforts à vivre aux dépens de la société. Mais la société ne voulait pas qu'il vécût à ses dépens. Mikhaïl Samuelévitch ne parvenait pas à surmonter

cette opposition de points de vue, car il était d'un naturel colérique et c'est pourquoi il est mort. J'ai fini[273].

L'oraison funèbre d'Ostap ne plut guère à Kozlewicz et à Balaganov. Ils auraient trouvé convenable que le Grand Combinateur évoquât les bonnes actions accomplies par le défunt au bénéfice de la société, sa générosité envers les pauvres, son âme sensible et noble, son amour des enfants, bref toutes les vertus que l'on attribue d'ordinaire à n'importe quel défunt. Balaganov s'approcha même de la tombe pour dire tout cela lui-même, mais le Chef avait déjà remis sa casquette et s'éloignait à pas vifs.

À peine les débris de l'armée antilopienne eurent-ils traversé la plaine et franchi une nouvelle colline qu'ils purent apercevoir à leurs pieds une petite gare de chemin de fer.

— Et voici la civilisation, dit Ostap. Peut-être un buffet, de la nourriture. Nous dormirons sur des bancs et, demain, nous mettrons le cap sur l'Est. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le chauffeur et le mécanicien de bord gardèrent le silence.

— Qu'avez-vous à vous taire, comme un couple d'amoureux timides ?

— Vous savez, Bender, répondit enfin Balaganov, je ne pars pas. Ne vous froissez pas, mais ne n'y crois pas. Je ne sais pas où nous devons aller. Nous y laisserons tous notre peau. Je reste.

— Je voulais vous dire la même chose, appuya Kozlewicz.

— Comme vous voudrez, répliqua Ostap avec une sécheresse soudaine.

Il n'y avait pas de buffet dans la gare. Seule brillait une lampe-tempête, dont la lueur éclairait la salle d'attente où deux paysannes sommeillaient sur leurs sacs. Tout le personnel ferroviaire rôdait sur les planches du quai, scrutant anxieusement l'espace au-delà du sémaphore dans l'obscurité précédant l'aube.

— Quel train attendez-vous ? demanda Ostap.

— Un train spécial, répondit nerveusement le chef de gare en rajustant sa casquette rouge à galons d'argent. Affectation particulière. Retardé de deux minutes : le service des voies ne le laisse pas entrer en gare.

Bientôt retentit un grondement. Les fils tremblèrent, du grondement émergèrent deux yeux de loup et un train court et lumineux entra d'un bond dans la gare. On vit briller les larges vitres des wagons de première. Les bouquets de fleurs et les bouteilles de vin du wagon-restaurant passèrent juste sous le nez de nos héros. Les employés sautèrent en

marche avec leurs lanternes et le quai se remplit aussitôt du gai babil russe et de bribes d'idiomes étrangers.

Les wagons étaient ornés de guirlandes en forme d'aiguilles de pin et d'une inscription :

Salut aux héroïques constructeurs de la grande Voie de l'Est !

Le train à affectation particulière se rendait en effet avec ses invités à l'inauguration du Turksib.

Le Grand Combinateur disparut. Une demi-minute plus tard, il revint et dit à mi-voix :

— Je pars. Comment, je ne le sais pas encore, mais je pars. Venez-vous avec moi ? Je vous le demande pour la dernière fois.

— Non, dit Balaganov.

— Moi non plus, dit Kozlewicz, je n'en ai plus la force.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? répondit Choura le rouquin. Il ne me reste plus qu'à redevenir enfant du lieutenant Schmidt.

— J'envisage de remonter l'*Antilope*, fit Adam d'une voix plaintive. Je vais voir ce qu'on peut faire pour la réparer.

Ostap voulait encore dire quelque chose, mais un long coup de sifflet l'interrompit. Il attira à lui Balaganov, lui tapota le dos, embrassa Kozlewicz, agita la main et courut vers le train dont les wagons s'entrechoquaient déjà aux premières secousses données par la locomotive. Mais avant même de l'avoir atteint, il revint, fourra dans la main de Kozlewicz les quinze roubles du spectacle vendu d'avance et sauta sur le marchepied du train en marche.

En se retournant, il entrevit dans la brume de l'aube deux petites silhouettes qui escaladaient le remblai. Balaganov rejoignait le camp indocile des enfants du lieutenant Schmidt, Kozlewicz les ossements de sa défunte *Antilope*.

---

263. Nouvelle allusion à l'histoire médiévale russe, remise à l'honneur par nationalisme à l'époque stalinienne : romans, films, pièces de théâtre, tableaux, boîtes de cigarettes...

264. Contraction comique de deux expressions courantes : « kolkhoziens exemplaires » et « personnes dénuées de tact ». La litote est appréciable dans le contexte de la collectivisation forcée. Platonov a décrit dans ses nouvelles les cas de heurts avec les paysans. Quant aux « brigades littéraires et musicales », elles illustraient la forme idéalisée du « rapprochement entre la ville et la campagne ».

265. Citation à peu près littérale de Pouchkine (*Rouslan et Lioudmila*), qui reprenait les formules traditionnelles des contes russes. L'avare Kachtcheï et l'Oiseau de feu, personnages de ces contes, symbolisent la récupération triviale de l'histoire ancienne. (C'est dans cet esprit qu'il faut lire, au ch. 27, les récits parodiques d'*Adam et Ève* et du *Juif errant*.)

266. Allusion distanciée, grâce au féerique qui précédait : les persécutions antireligieuses avaient jeté sur les routes des milliers de moines expulsés de leurs monastères, détruits ou réquisitionnés. Nombre d'entre eux finiront dans des camps de travail.

267. La scène de la désintégration de l'*Antilope* reproduit l'accident de voiture de Jérôme Coignard au moment où il exposait ses passions sous forme lyrique, après quoi il meurt et on l'enterre (Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*).

268. Encore un schéma littéraire : Vronski aux courses, dans *Anna Karénine*.

269. Nouvelle allusion cryptée à la désertification des campagnes consécutive au génocide paysan : ils ont dû faire 30 ou 35 km et la densité des villages d'Ukraine, avant la Révolution, n'était pas de beaucoup inférieure à celle des villages de la Beauce.

270. Le texte imite ici le style des antiques *bylines*, forme traditionnelle de la poésie russe.

271. On reconnaît la mort de Matamore, dans *Le Capitaine Fracasse*.

272. Ou plutôt Potiomkine. Homme d'État et chef militaire (1739-1791), favori de Catherine II. Il reprit aux Turcs toutes les anciennes steppes russes du Sud (actuelle Ukraine), qu'il baptisa « Nouvelle-Russie » et contribua à développer (fondation d'Odessa, Kherson, Nikolaïev).

273. Ce panégyrique très particulier imite le style rhétorique de Staline.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

Un simple particulier

OceanofPDF.com

XXVI

Le passager du train spécial[274]

Quarante-huit heures avant les événements que nous venons de relater, un petit train spécial s'apprêtait à quitter les quais asphaltés de la gare de Riazan, à Moscou[275]. Le train comportait seulement six wagons : le fourgon à bagages, où l'on conservait dans des glacières les provisions de bouche, le wagon-restaurant proprement dit, le wagon « gouvernemental » et trois wagons de première à couchettes sobrement revêtues de housses rayées et destinés aux invités : ouvriers de choc, journalistes étrangers et journalistes soviétiques.

La route allait être longue jusqu'au point de jonction des deux lignes du Turksib. Les ouvriers de choc entassaient dans les tambours des cantines de route à tringles soutenant de petits cadenas noirs. La presse soviétique allait et venait sur le quai, en brandissant des mallettes en contreplaqué verni. Les étrangers, eux, étaient fort occupés à surveiller les porteurs qui posaient dans les compartiments leurs valises en cuir, leurs coffres et leurs cartons, le tout orné d'étiquettes multicolores offertes par les agences de voyages et les compagnies maritimes.

Les passagers avaient eu le temps de faire l'emplette d'une brochure qui se vendait sur le quai même, dans un chariot à bagages : *La Grande Voie de l'Est*, et dont la couverture représentait un chameau flairant des rails. L'auteur en était un journaliste nommé Palamidov, lequel passait de temps à autre devant le chariot à bagages et jetait aux acheteurs des regards jaloux. On le tenait pour un grand spécialiste du Turksib, où il se rendait pour la troisième fois.

Le moment du départ approchait, mais la scène d'adieux qui l'accompagnait ne rappelait nullement le départ d'un train de voyageurs

ordinaire. On ne voyait pas de vieilles femmes sur le quai ; nul ne soulevait de nourrisson à la fenêtre afin qu'il pût jeter un dernier regard sur son grand-père. Naturellement, on ne voyait pas davantage de ces voyageurs âgés dont les yeux ternes reflètent ordinairement la terreur des courants d'air à venir. Et, bien sûr, personne ne s'embrassait. Les ouvriers de choc avaient été remis au train par des leaders syndicalistes qui avaient visiblement manqué de temps pour étudier la question des embrassades d'adieu. Les journalistes moscovites étaient entourés par leurs collègues de bureau, habitués dans des cas semblables à s'en tenir à de simples poignées de main. Quant aux correspondants étrangers, au nombre de trente, ils se rendaient à l'inauguration au grand complet, avec femmes et phonographes, en sorte qu'il n'y avait personne qui pût les accompagner.

La solennité du moment poussait les membres de l'expédition à parler plus fort que de coutume. Ils s'emparaient à tout bout de champ de leurs blocs-notes et blâmaient ceux qui les avaient accompagnés de ne pas partir avec eux pour un voyage aussi passionnant. Le plus bruyant de tous était le journaliste Lavoisian, à l'esprit encore jeune, mais aux boucles déjà dénudées en leur centre, et dont le crâne évoquait la lune apparaissant dans une jungle touffue.

— Cela m'écœure, quand je vous vois ! criait-il à ceux qui restaient. Êtes-vous seulement capables de comprendre ce que c'est que le Turksib ?

Si les mains du fougueux Lavoisian n'avaient pas été occupées par une grosse machine à écrire enveloppée dans un tablier de cocher, il serait peut-être allé jusqu'à frapper tel ou tel de ses amis, tant étaient grandes sa passion et sa dévotion pour l'information journalistique. Il avait envie d'envoyer sans plus attendre un télégramme à sa rédaction, en urgence, mais n'avait encore rien à y mettre.

Arrivé à la gare avant tout le monde, le journaliste syndicaliste Oukhoudchanski longeait le train sans se presser. Il avait dans ses bagages une œuvre de l'explorateur et géographe Semionov-Tian-Chanski, datant de 1903 : *Le Turkestan, description complète de notre patrie, livre de référence et manuel de voyage pratique pour les Russes*. Devant chaque groupe de passagers et d'accompagnateurs, il s'arrêtait pour leur demander avec une légère pointe sarcastique :

— Vous partez ? Eh bien, bravo !

Ou bien :

— Vous restez ? Eh bien, bravo !

Ainsi parvint-il jusqu'à la tête du train où il observa longuement la locomotive, la tête renversée en arrière, et partit en disant au mécanicien :

— Vous travaillez ? Eh bien, bravo !

Puis Oukhoudchanski rentra dans son compartiment, déplia le dernier numéro de sa feuille syndicale et se livra, jusqu'au départ du train, à la lecture de son propre article intitulé : *Améliorons le fonctionnement des commissions de contrôle des marchandises !* avec pour sous-titre : *On ne réorganise pas suffisamment le fonctionnement des C.C.M.* L'article était consacré au compte rendu d'une réunion à laquelle il avait assisté et au sujet de laquelle toute son opinion semblait se résumer à la phrase suivante : « Vous siégez ? Eh bien, bravo ! »

L'un des accompagnateurs, homme à nez en peluche rose et tempes de velours, énonça une prophétie qui fit extrêmement peur à tout le monde :

— Je connais ce genre de voyages, déclara-t-il, j'y ai participé. Je sais d'avance ce qui vous attend. Vous êtes actuellement une centaine. Vous allez voyager en gros un mois. Deux d'entre vous s'attarderont dans une petite gare désolée, sans argent ni papiers, manqueront le train et ne vous rejoindront qu'une semaine plus tard, affamés et déguenillés. L'un d'entre vous se fera obligatoirement voler sa valise : peut-être Palamidov, ou Lavoisian, ou bien Navrotski. La victime passera le reste du voyage à geindre et à emprunter à ses voisins un blaireau qu'il rendra plein de savon, ayant perdu la cuvette. Naturellement, l'un des voyageurs mourra et les amis du défunt, au lieu de se rendre à la jonction, devront ramener à Moscou la chère dépouille. Rien de plus ennuyeux ni de plus répugnant que de convoyer des dépouilles. En outre, vous ne tarderez pas à vous chamailler. Croyez-m'en ! L'un d'entre vous, fût-ce ce même Palamidov, ou bien Oukhoudchanski, commettra un acte antisocial et vous passerez de longues heures pleines d'ennui à juger sa conduite, tandis que le coupable tâchera de se disculper avec des cris et des gémissements. Tout cela, je le connais bien. Vous portez maintenant des chapeaux et des casquettes et reviendrez en tioubétieïkas carrées et brodées. Le plus stupide d'entre vous achètera l'armure complète d'un Juif de Boukhara : tioubétieïka en velours bordé de chacal et grosse couverture de coton taillée en forme de robe de chambre. Et, bien sûr, vous chanterez *Stienka Razine* le soir dans vos wagons, vous braillerez stupidement « Et par-dessus bord la jette dans

l'onde propice ». Même les étrangers s'en mêleront et entonneront : « Sur notre mère Volga, *On our mother Volga...* »

Lavoisian furieux agita sa machine à écrire en direction du prophète :

— Vous êtes jaloux ! Nous ne chanterons pas.

— Vous chanterez, mes petits. C'est inévitable. D'ailleurs, je sais tout d'avance.

— Nous ne chanterons pas.

— Vous chanterez. Et si vous êtes honnêtes, envoyez-moi aussitôt une carte postale pour me l'annoncer.

On entendit alors un cri étouffé. C'était le photographe de presse Mienchov qui venait de tomber du toit du fourgon à bagages où il s'était juché pour prendre le moment du départ. Mienchov resta allongé quelques minutes sur le quai, son appareil au-dessus de la tête. Puis il se releva, examina le déclencheur d'un air soucieux et grimpa à nouveau sur le toit.

— Vous tombez ? demanda Oukhoudchanski en passant la tête par la fenêtre, son journal à la main.

— Est-ce une chute, cela ? demanda avec mépris le photographe. Ah, si vous aviez vu comme je suis tombé de la Grande Spirale, au parc d'attractions !

— Eh bien, bravo ! conclut le syndicaliste en disparaissant derrière sa fenêtre.

Remonté sur son toit et appuyé sur un genou, Mienchov poursuivit son travail. Un homme l'observait pendant tout ce temps avec l'expression de la plus vive satisfaction. C'était un écrivain norvégien. Après avoir rangé ses bagages, il était sorti faire un tour sur le quai. L'écrivain avait de clairs cheveux d'enfant et un grand nez de viking. L'audace professionnelle du photographe le remplissait d'une admiration telle qu'il jugea indispensable de faire part à quelqu'un de ses sentiments. Avisant un vieil ouvrier de choc de l'usine des Trois-Montagnes, il alla vers lui à pas rapides, appuya son index contre la poitrine de ce dernier et s'écria d'une voix perçante :

— Vous !

Puis il montra sa propre poitrine et cria de même :

— Moi !

Ayant ainsi épuisé toutes ses réserves de vocabulaire russe, l'écrivain fit à l'ouvrier un sourire aimable et s'enfuit dans son wagon car la deuxième sonnerie venait de retentir. L'ouvrier de choc courut aussi chez lui, tandis

que Mienchov redescendait du toit. Les derniers signes de tête furent échangés, les derniers sourires adressés. Un journaliste satirique passa en courant dans son manteau à col de velours noir. La queue du train s'agitait déjà dans les aiguillages de sortie de quai lorsque jaillirent du buffet les journalistes jumeaux Liev Roubachkine et Yan Skamieïkine. Ce dernier serrait encore entre ses dents une escalope viennoise. Bondissant comme de jeunes chiens, les jumeaux se précipitèrent le long du quai, sautèrent de là sur le ballast taché d'essence et comprirent seulement alors qu'ils ne pourraient jamais rattraper le train.

Ce dernier, pendant ce temps, traversait des quartiers en construction et sortait de Moscou en faisant entendre un chant assourdissant : claquements de roues, rires démoniaques sur les ponts. Ce n'est qu'une fois parvenu dans la campagne, au milieu des forêts parsemées de villas, qu'il se calma un peu et put passer la vitesse supérieure. Il lui restait encore à décrire sur la surface du globe une courbe de dimensions fort conséquentes, à changer plusieurs fois de système climatique en passant de la fraîcheur de la Russie centrale à la touffeur brûlante du désert, à traverser bon nombre de localités petites et grandes et à avancer, par rapport à Moscou, de quatre fuseaux horaires.

Au soir du premier jour, le wagon des journalistes soviétiques fut visité par deux messagers du monde capitaliste : Monsieur Heinrich, représentant d'une feuille autrichienne indépendante, et l'Américain Hiram Burman, venus faire connaissance. Monsieur Heinrich était de petite taille, mister Hiram portait un chapeau mou à bords relevés. Tous deux parlaient un russe relativement correct. Au début, tous restèrent un certain temps silencieux, debout dans le couloir à se dévisager les uns les autres. Pour se mettre en train, on parla du Théâtre d'Art. Heinrich en dit du bien, tandis que mister Burman faisait remarquer en passant que ce qui l'intéressait avant tout en URSS, en tant que sioniste, c'était la question juive[276].

— Cette question n'existe pas chez nous, dit Palamidov.

— Comment peut-il ne pas y avoir de question juive ? s'étonna Hiram.

— C'est ainsi. Il n'y en a pas.

Mister Burman en fut retourné. Lui qui toute sa vie avait écrit dans son journal des articles sur la question juive, il lui était douloureux de faire une croix sur cette question.

— Mais il y a bien des Juifs en Russie ? demanda-t-il d'un ton prudent.

— Oui, répondit Palamidov.

— Donc, il y a une question juive ?

— Non. Il y a des Juifs, mais pas de question juive.

L'électricité qui s'était accumulée dans le couloir se dissipa quelque peu à l'apparition d'Oukhoudchanski, qui se dirigeait vers le cabinet de toilette, une serviette autour du cou.

— Vous bavardez ? demanda-t-il en vacillant un peu à cause de la vitesse du train. Eh bien, bravo !

La discussion avait gagné tout le couloir lorsqu'il revint de sa toilette, propre et revigoré, des gouttes d'eau aux tempes. Des journalistes soviétiques étaient sortis de leurs compartiments, avec quelques ouvriers de choc venus en renfort du wagon voisin. De leur côté, deux nouveaux étrangers étaient apparus : le correspondant d'un journal italien, l'insigne fasciste à la boutonnière (faisceau de licteur et hache) et un savant orientaliste allemand, venu assister à la cérémonie à l'invitation de la Société pour les liens culturels avec l'étranger. Les thèmes évoqués dans la discussion étaient des plus vastes et comprenaient aussi bien l'édification du socialisme que la mode des bérets d'homme, qui apparaissait alors en Occident. Et quels que fussent les thèmes abordés, des discussions naissaient.

— Vous discutez ? Eh bien, bravo, fit Oukhoudchanski en regagnant son compartiment.

On ne pouvait distinguer dans cette cacophonie que quelques cris isolés.

— Puisqu'il en est ainsi, disait Monsieur Heinrich en prenant un certain Souvorov des usines Poutilov par un pan de sa chemise brodée, pourquoi ne faites-vous que pérorer depuis treize ans ? Pourquoi n'organisez-vous pas cette révolution mondiale dont vous ne cessez de parler ? C'est parce que vous ne le pouvez pas ? Alors, cessez de bavarder dans le vide !

— Nous n'avons pas l'intention de la faire chez vous, la révolution ! C'est vous-même qui la ferez.

— Moi ? Non, je n'en ai nullement l'intention.

— On la fera sans vous, et on ne vous demandera pas votre avis[277].

Mister Hiram Burman s'était appuyé contre un panneau de cuir estampé et regardait avec indifférence discuter ses compagnons de voyage. La question juive avait disparu dès le début de la controverse dans une

espèce de crevasse dialectique et les autres thèmes ne suscitaient en son âme aucune émotion. D'un groupe où le professeur venu d'Allemagne disait du bien du mariage civil de type soviétique, par rapport au mariage religieux, se détacha un éditorialiste satirique surnommé Gargantua. Il vint vers Hiram perdu dans sa méditation et se mit à lui expliquer quelque chose avec feu. Hiram entreprit de l'écouter, mais parvint rapidement à la conclusion qu'il ne comprenait pas un traître mot de ce qui lui était dit. Pendant ce temps, Gargantua ne cessait de parler et, pour occuper ses mains, de rectifier tel ou tel détail de la toilette de l'Américain : il lui remontait sa cravate, ôtait un brin de duvet, boutonnait et, aussitôt, déboutonnait sa veste, etc. Il parlait assez fort et même, à ce qu'il semblait, distinctement. Malheureusement un imperceptible défaut de langage transformait tout ce qu'il disait en bouillie. La chose était d'autant plus grave que Gargantua aimait à bavarder et exigeait de son interlocuteur une approbation à la fin de chaque phrase.

— N'est-ce pas ? disait-il en secouant la tête, comme s'il voulait becqueter de son grand nez aquilin quelque pâture. C'est bien vrai ?

De tout le discours de Gargantua on n'arrivait à comprendre que ces quelques mots. Tout le reste se fondait en un merveilleux grondement persuasif. Mister Burman approuva plusieurs fois par politesse et ne tarda pas à s'enfuir. Tout le monde acquiesçait à ce que Gargantua disait et c'est pourquoi lui-même se considérait comme un homme capable de convaincre n'importe qui de n'importe quoi.

— Vous voyez, dit-il à Palamidov, vous ne savez pas parler aux gens. Moi, je l'ai convaincu. Je viens de lui démontrer, et il l'a admis, qu'il n'y avait pas chez nous de question juive. N'est-ce pas ? C'est bien vrai ?

Palamidov ne comprit pas davantage ce qui lui avait été dit, mais approuva de la tête et s'absorba dans la conversation qu'échangeaient l'orientaliste allemand et le chef de wagon. Il y a longtemps que l'employé brûlait d'envie de se mêler à la conversation, mais il venait seulement de trouver un auditeur libre, et à sa hauteur. S'étant informé au préalable de la profession, ainsi que des nom et patronyme de son interlocuteur, il prit la parole avec aisance :

— En Asie centrale, monsieur le Professeur, il existe un animal que vous ne connaissez sans doute pas et qui s'appelle le chameau. Sur le dos il a deux bosses. J'avais un ami dans les chemins de fer, le camarade

Doljnostiouk. Vous en avez sans doute entendu parler, il était à la distribution des bagages. Un jour, Doljnostiouk s'est assis sur un de ces chameaux, entre les bosses, et lui a donné un coup de badine pour le faire avancer. Le chameau, qui avait un sale caractère, s'est mis à le serrer entre ses bosses et a bien failli l'écraser. Heureusement que Doljnostiouk a sauté par terre à temps. C'était un gars énergique, vous vous souvenez certainement. Mais le chameau lui a craché dessus et lui a abîmé tout son manteau qui sortait du teinturier...

La conversation touchait maintenant à sa fin. La rencontre des deux mondes n'avait conduit à aucune catastrophe, les discussions n'ayant pas vraiment dégénéré. La coexistence du système capitaliste et du système socialiste était vouée à durer un mois encore au sein du train spécial et il fallait bien se supporter. L'ennemi de la révolution mondiale, c'est-à-dire Monsieur Heinrich, raconta une vieille histoire de voyages et tous allèrent ensemble au wagon-restaurant, en traversant les tremblantes passerelles métalliques disposées entre les wagons et en clignant des yeux à cause des courants d'air. Au restaurant, néanmoins, la population du train prit place à des sièges séparés. Comme dans les fiançailles paysannes, lorsque les futurs sont admis à faire connaissance de loin, les deux groupes de reporters purent à cette occasion s'observer à la dérobée. L'étranger était généreusement représenté : correspondants de tous les grands journaux et agences télégraphiques du monde entier. Ces messieurs faisaient grand honneur à la vodka de grain et regardaient avec une effroyable politesse les ouvriers en bottes et les journalistes soviétiques vêtus à la bonne franquette, avec des boutons de col en guise de cravates et des pantoufles aux pieds.

On voyait au wagon-restaurant des gens de toute sorte : Mister Burman, ce provincial de New York, une jeune Canadienne arrivée du Nouveau Monde une heure seulement avant le départ du train spécial et qui pour cette raison agitait la tête d'un air ahuri au-dessus de la boulette de viande qu'on lui avait servie dans une longue écuelle de fer, un diplomate japonais, un autre Japonais plus jeune, Monsieur Heinrich dont les yeux jaunes brillaient malicieusement, un jeune diplomate anglais à la taille de tennisman, l'orientaliste allemand qui avait écouté avec une grande patience le récit du chef de train sur l'étrange animal à deux bosses, un économiste américain, un Tchèque, un Polonais, quatre reporters

américains dont un pasteur représentant l'YMCA, une Américaine cent pour cent descendant d'une vieille famille de pionniers hollandais, célèbre pour avoir manqué le train l'année précédente dans une station thermale du Caucase et s'être ensuite enfermée pour attirer l'attention sur elle dans le buffet de la gare (événement qui avait fait sensation dans la presse américaine, où l'on avait publié trois jours durant des articles aux titres alléchants tels que : *Une jeune fille de la bonne société entre les pattes de sauvages montagnards caucasiens* et *La rançon ou la mort*), bien d'autres encore. Les uns avaient à l'égard de tout ce qui était soviétique une attitude hostile, d'autres espéraient percer dans les délais les plus brefs les secrets de l'âme asiatique, d'autres enfin s'efforçaient de comprendre honnêtement ce qui se passait en fin de compte au pays des Soviets.

La partie soviétique faisait grand bruit à ses tables. Les ouvriers de choc avaient apporté leurs gamelles et buvaient force thé dans des porte-verres en métal blanc des usines Krupp. Les journalistes, plus fortunés, avaient commandé des escalopes. Pris d'un soudain accès de slavophilie, Lavoisian avait décidé de faire bonne figure devant les étrangers et poussé l'audace jusqu'à commander un sauté de rognons qu'il ne mangea d'ailleurs pas car il les avait en aversion depuis l'enfance. Du moins cela lui permit-il de s'enfler comme un paon et de jeter du côté des étrangers des regards de défi. Dans le camp soviétique aussi, il y avait des gens très différents. On y trouvait un ouvrier de Sormovo, envoyé par décision du collectif de son usine, un ingénieur de l'usine de tracteurs de Stalingrad qui, dix ans plus tôt, avait occupé une tranchée contre les armées de Wrangel à l'endroit même où s'élevait maintenant l'usine géante, un ouvrier textile de Serpoukhov intéressé par la grande aventure ferroviaire qui devait accélérer dans son secteur les fournitures de coton. On voyait aussi des métallos de Léningrad, des mineurs du Donbass, un mécanicien venu d'Ukraine et le chef de la délégation, en chemise russe blanche ornée de la grande étoile de Boukhara, dont il avait été décoré après sa lutte contre l'émir. Quel n'aurait pas été l'étonnement du diplomate à taille de tennisman s'il avait su que le poète satirique Gargantua, ce petit homme si courtois, avait été huit fois prisonnier de divers *atamans* cosaques et même, une fois, fusillé par les partisans de Makhno, un fait sur lequel il n'aimait pas à s'étendre car il n'y avait eu rien de bien agréable pour lui à se dégager, une épaule transpercée, de la fosse commune[278].

Il est probable que le représentant de l'YMCA aurait été pris d'une grande frayeur en apprenant que le joyeux Palamidov avait été président d'un tribunal militaire, que Lavoisian avait poussé le culte de l'information jusqu'à se déguiser en femme pour pénétrer dans une réunion de dames tenue par des baptistes, ce qui lui avait permis d'écrire une longue chronique antireligieuse, et que parmi tous les Soviétiques présents, dont quatre parpaillots d'écrivains, aucun n'avait fait baptiser ses enfants.

Bien divers, en vérité, étaient les clients du wagon-restaurant.

Les paroles du prophète en peluche se réalisèrent dès le second jour. Au moment où le train grondant et tonnant franchissait la Volga au pont de Syzrane, les passagers du train spécial entonnèrent de leurs vilaines voix de citadins la ballade du héros de la Volga. Il est à noter qu'ils évitaient, ce faisant, de se regarder dans les yeux. Les étrangers qui ignoraient ce qu'il était convenable de chanter, et à quel moment, interprétaient avec enthousiasme dans le wagon voisin la chanson populaire de la « *petite boîte bien pleine*[279] », mais avec un étrange refrain emprunté, quoique assez déformé, aux Bateliers de la Volga. Personne cependant n'envoya de carte postale au prophète en peluche : tous avaient bien trop honte. Le seul à tenir bon fut Oukhoudchanski, qui ne chanta pas avec les autres. La débauche musicale avait atteint le wagon entier qu'il se taisait, tout seul dans son coin, les lèvres serrées et faisant semblant de lire la *Description complète de notre patrie*. Mais il fut sévèrement puni. La crise vocale le frappa en pleine nuit, bien après Samara. Vers minuit, à l'heure où ce train si original était déjà plongé dans le sommeil, on entendit venir du compartiment d'Oukhoudchanski une voix chancelante :

> *Il est sur la Volga un noir rocher couvert de mousse*[280]*...*

Lui aussi avait été vaincu par le démon du voyage.

Un peu plus tard encore, alors qu'Oukhoudchanski s'était à son tour endormi, la porte extérieure s'ouvrit, on entendit un bref instant le libre chant des roues et Ostap Bender entra précautionneusement dans le couloir brillant et désert. Après avoir hésité une seconde, il fit d'une main ensommeillée un geste d'indifférence et ouvrit le premier compartiment venu. À la lueur de la veilleuse bleutée dormaient Gargantua, Oukhoudchanski et le photographe Mienchov. La couchette n° 4, supérieure, était vide. Le Grand Combinateur n'hésita guère. Les membres

affaiblis après ses pénibles errances, les pertes irréparables qui l'avaient affecté et une station de deux heures sur le marchepied du train, il se hissa sur la couchette. Un spectacle merveilleux s'offrit à lui d'en haut : sur la table, près de la fenêtre, les pattes dressées comme les brancards d'une charrette, gisait une poule bouillie à la chair blanchâtre.

« *Voilà que je prends le chemin coupable de Panikovski* », se dit à lui-même Ostap.

Sur ces mots, il éleva la poule à lui et la mangea sans pain ni sel. Il dissimula les os sous le traversin de grosse toile et s'endormit heureux au milieu du grincement des cloisons, dans l'odeur enivrante et incomparable de la peinture de chemin de fer.

---

274. *Le Veau d'or* est construit comme une symphonie (Petrov est musicien). La première partie, arbatovienne, expose successivement les thèmes. La deuxième, tchernomorskienne, les reprend et les oppose. Le héros sympathique (mais asocial) prend progressivement le pas sur l'antihéros odieux jusqu'au moment où des doutes apparaissent. Ceux-ci s'aggravent dans la troisième partie, où Ostap remporte une victoire à la Pyrrhus (la censure n'aurait pas toléré davantage). Le finale est dramatique.

275. La gare de Riazan est devenue gare de Kazan (place des Trois-gares, ex-place du Komsomol, redevenue, comme à l'époque, Kalantchovka ou place de la Tour-de-guet).

276. Pétition de principe. La révolution avait largement rendu leur place aux Juifs, mais il restait des rancœurs, des haines inassouvies et on le vit bien pendant la Seconde Guerre mondiale, sans compter la chasse aux Juifs organisée par Staline lui-même peu avant sa mort.

277. M. Heinrich n'est pas très au courant : dès avril 1925, Lénine venant de mourir, Staline avait imposé sa doctrine d'« édification du socialisme dans un seul pays ». Défenseur de l'internationalisme actif, Trotski avait été exilé en Asie centrale en 1928, puis expulsé d'URSS en 1929.

278. La guerre civile était encore présente dans les esprits. Wrangel fut, jusqu'en novembre 1920, le dernier chef des Blancs. Pedioura et ses atamans (hetmans) dirigèrent l'Ukraine de 1918 à 1920 et organisèrent des pogromes. Makhno, chef des Verts, était un anarchiste très populaire parmi les paysans et l'inventeur de la guérilla moderne. Le très populaire Stienka (Stépane) Razine dirigea de 1667 à 1670 une immense jacquerie contre le tsar Alexeï Mikhaïlovitch. Ce chapitre ainsi que les deux suivants ne sont pas seulement romanesques ; c'est le reportage de deux journalistes.

279. Sur des paroles de Nekrassov (*Les Colporteurs*).

280. Autre chanson populaire, mais de Navrotski.

OceanofPDF.com

XXVII

Un valet du capital

Pendant la nuit qui suivit, Ostap vit en rêve le visage triste et flou de Zossia, puis ce fut Panikovski qui lui apparut. Le violateur de la convention portait un chapeau de cocher orné d'une plume et lui disait en se tordant les mains :

— Bender ! Bender ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une poule ! C'est une bête grassouillette et merveilleuse, une poule !

Ostap n'y comprenait rien et cela l'irritait :

— Qu'avez-vous à me parler de poules ? Votre spécialité, c'est pourtant bien l'oie ?

Mais Panikovski insistait :

— La poule ! La poule ! La poule !

Ostap se réveilla. Juste au-dessus de sa tête il vit le plafond, incurvé comme le couvercle d'un coffre de grand-mère. Devant son nez dansait le filet à bagages. Il faisait clair. Par la fenêtre à demi abaissée entrait à flots l'air brûlant de la steppe d'Orenbourg.

— La poule ! criait quelqu'un en-dessous de lui. Où est passée la poule ? Il n'y a personne dans le compartiment, à part nous ? N'est-ce pas ? Excusez-moi, mais à qui sont ces pieds ?

Ostap se couvrit les yeux de la main et se souvint avec déplaisir qu'ainsi faisait Panikovski lorsqu'un malheur le menaçait. Il la retira. Des têtes se montraient au niveau de sa couchette.

— Vous dormez ? Eh bien, bravo ! fit la première tête.

— Dites-moi, mon cher, prononça la seconde d'un ton amène, c'est vous qui avez mangé ma poule ? N'est-ce pas ? C'est bien vrai ?

Assis en bas, le photographe de presse Mienchov avait plongé les deux mains dans son vaste sac noir et rechargeait son appareil.

— Oui, dit Ostap d'une voix modeste, c'est bien moi.

— Eh bien, merci ! s'exclama soudain Gargantua. Je ne savais pas quoi en faire. Il fait chaud, la poule pouvait s'abîmer. N'est-ce pas ? Cela aurait quand même été dommage de la jeter. Bien vrai ?

— Naturellement, répondit prudemment Ostap. Je suis très heureux d'avoir pu vous rendre ce petit service.

— Vous êtes de quel journal ? demanda Mienchov qui continuait à fourrager langoureusement dans son sac. Vous n'êtes pas monté à Moscou ?

— Vous, je vois, vous êtes photographe, répliqua Ostap en esquivant une réponse directe. Je connaissais un photographe de province qui ouvrait même les boîtes de conserve à la lumière rouge, de peur qu'elles ne se voilent.

Mienchov se mit à rire. La plaisanterie du nouveau voyageur lui avait plu. Personne, ce matin-là, ne posa plus au Grand Combinateur de questions délicates. Il sauta à bas de sa couchette et, passant une main sur ses joues de brigand ornées d'une barbe de trois jours, jeta au bon Gargantua un regard interrogateur. Le journaliste et poète satirique défit sa valise, en tira un nécessaire à raser et, le tendant à Ostap, lui expliqua longuement quelque chose en becquetant une pâture invisible et en réclamant à chaque minute la confirmation de ses paroles.

Pendant qu'Ostap se rasait, se lavait et se brossait, Mienchov armé de ses courroies de photographe répandit dans tout le wagon le bruit qu'un journaliste de province venait de monter dans le train après l'avoir rejoint pendant la nuit en aéroplane et avait mangé la poule de Gargantua. Ce dernier point suscita chez les auditeurs le plus vif intérêt. Presque tous les journalistes avaient emporté de chez eux diverses victuailles telles que biscuits, boulettes de viande hachée, baguettes et œufs durs et personne ne les mangeait, les journalistes préférant aller au restaurant.

Ostap n'avait pas fini de se refaire une beauté qu'entra dans son compartiment un écrivain obèse vêtu d'un mol gilet d'enfant. Il posa sur la table devant Ostap une douzaine d'œufs et dit :

— Mangez. Ce sont des œufs. Puisque les œufs existent, il faut bien que quelqu'un les mange ?

Puis l'écrivain regarda par la fenêtre, observa la steppe verruqueuse et ajouta amèrement :

— Aucun intérêt, le désert ! Mais puisque le désert existe, nous sommes obligés d'en tenir compte.

C'était un philosophe. Ostap l'ayant remercié, il regagna son compartiment afin d'y achever un récit en cours. Homme ponctuel, il avait fermement décidé de ne pas laisser passer de jour sans écrire de récit nouveau[281], décision qu'il respectait avec une application de premier en classe. Probablement était-il en cela soutenu par l'idée que puisque le papier existait, il fallait bien que quelqu'un écrivît dessus.

D'autres voyageurs suivirent l'exemple du philosophe. Navrotski apporta une boîte de poivron farci, Lavoisian des boulettes de viande auxquelles adhéraient des phrases de journaux[282], Sapioguine du hareng et des biscuits, Dniestrov un verre de compote de pommes. D'autres s'apprêtaient à entrer, mais Ostap mit un terme à l'audience.

— Je ne puis, mes amis, je ne puis, leur dit-il. Il suffit qu'on fasse à quelqu'un une faveur et tout le monde vous arrive à la fois.

Les journalistes étaient tous bien sympathiques et Ostap tout prêt à s'attendrir, mais il s'était tellement rempli la panse qu'il était incapable de s'abandonner à aucun sentiment. Il regrimpa péniblement sur sa couchette et y dormit tout le restant de la journée.

On était au troisième jour de route. L'attente des événements commençait à épuiser les voyageurs. On était encore loin du Turksib, rien de notable ne s'était produit et pourtant les reporters moscovites qu'asséchait cette inactivité forcée se jetaient des regards torves et soupçonneux. Quelqu'un n'aurait-il pas appris quelque chose, ni envoyé à sa rédaction un télégramme urgent à ce sujet ?

Lavoisian finit par n'y plus tenir et expédia une dépêche :

« *Dépassé Orenbourg stop cheminée locomotive vomit fumée stop pleins d'entrain virgule wagons délégués parlent seulement jonction stop envoyez urgence instructions mer Aral Lavoisian.* »

Le secret fut bientôt découvert et, dès le jour suivant, une petite queue se forma au guichet du télégraphiste. Tous envoyaient des communiqués

pleins d'entrain évoquant la cheminée de la locomotive vomissant sa fumée.

Les étrangers trouvèrent aussitôt après Orenbourg un vaste champ d'action lorsqu'ils aperçurent le premier chameau, la première *yourte* et le premier Kazakh en haut bonnet pointu, un fouet à la main. À une halte où le train s'arrêta par hasard, une bonne vingtaine d'appareils furent braqués sur le mufle d'un camélidé. C'était le début de l'exotisme : les vaisseaux du désert, les libres enfants des steppes et autre bétail de trait.

L'Américaine de la bonne société sortit de son wagon en lunettes de soleil. Un parapluie vert la protégeait également contre les ardeurs du soleil. Ainsi équipée, elle se fit longuement filmer par un Américain à cheveux blancs armé d'une petite caméra IMO. Elle prit tout d'abord la pose à côté du chameau, puis devant lui et, enfin, sur lui, s'étant installée entre les bosses dont avait parlé avec tant d'éloquence l'employé du train. Le petit Heinrich allait et venait parmi la foule d'un air irrité et disait à chacun :

— Gardez l'œil sur elle ! Elle est capable de rester bloquée ici et ce sera à nouveau le tintamarre dans la presse américaine : *Une vaillante journaliste entre les pattes d'un chameau furieux.*

Le diplomate japonais se tenait à deux pas du Kazakh. Ils avaient des visages identiques, légèrement aplatis, des moustaches hérissées, une peau vernissée et des yeux à la fois globuleux et bridés. Ils auraient pu passer pour deux jumeaux si le Kazakh n'avait été vêtu d'une fourrure de mouton serrée à la taille par un ruban d'indienne et le Japonais d'un complet gris de coupe londonienne, et si le Kazakh n'avait appris à lire et écrire qu'un an auparavant alors que le Japonais était diplômé des universités de Tokyo et de Paris. Le diplomate s'écarta d'un pas, pencha la tête au-dessus de son appareil *reflex* et appuya sur le bouton. Le Kazakh eut un petit rire, s'assit sur son cheval pelé et repartit vers la steppe[283].

La gare suivante offrit de nouveaux éléments à la chronique romantique. On pouvait voir derrière le bâtiment principal les cylindres rouges de tonneaux à mazout ainsi qu'un bâtiment neuf en bois jaune et, devant ce dernier, une file de tracteurs pesamment accrochés au sol par leurs chenilles. Sur une pile de traverses recouvertes d'une grille se tenait une jeune conductrice de tracteur en pantalon de travail noir et bottes de feutre. Les correspondants soviétiques purent alors prendre leur revanche.

Leurs appareils au niveau des yeux, ils s'approchèrent lentement de la jeune femme, Mienchov en tête. Une plaque d'aluminium entre les dents, il faisait penser par ses mouvements à un tirailleur effectuant une progression par bonds. Mais si le chameau s'était laissé photographier avec une pleine conscience de ses droits à la célébrité, la jeune femme se trouva être d'une nature beaucoup plus modeste. Elle supporta calmement cinq clichés, puis rougit et s'enfuit. Les photographes durent se rabattre sur les tracteurs. On voyait d'ailleurs se profiler à l'horizon, juste derrière les véhicules, une petite caravane de chameaux. Tout cela, les tracteurs et les chameaux, aurait fourni une excellente illustration pour un film du type *L'Ancien et le nouveau*, ou bien *Qui l'emportera ?*[284]

Ostap se réveilla peu avant le crépuscule. Le train continuait de filer dans le désert. Lavoisian errait dans le couloir et tâchait de convaincre ses confrères de publier un journal de bord collectif, qu'il proposait d'intituler *À toute vapeur*.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom ? lui demanda Ostap. J'ai vu récemment le journal mural d'une équipe de pompiers ; il s'appelait *De poêle en braise* : cela, c'était d'actualité !

— Vous êtes un professionnel de la plume ! s'exclama Lavoisian. Avouez que vous êtes simplement trop paresseux pour écrire dans le porte-voix de notre opinion publique.

Qu'il fût professionnel de la plume, le Grand Combinateur ne le niait pas. Il aurait pu en cas de nécessité expliquer sans hésiter qu'il représentait lui aussi dans le train un organe de presse : le *Journal de Tchernomorsk*. Cela n'était d'ailleurs pas particulièrement nécessaire, car il s'agissait d'un train à affectation particulière, que ne visitaient pas les contrôleurs à caractère irascible et pinces nickelées. Mais Lavoisian était déjà loin. Il était entré avec sa machine à écrire dans le wagon des ouvriers de choc, où sa proposition avait produit un beau remue-ménage. Déjà le vieil ouvrier de l'usine des Trois-Montagnes rédigeait au crayon à encre une note sur la nécessité d'organiser dans le train une soirée d'échanges d'opinions ainsi qu'une lecture de textes. Déjà on cherchait un caricaturiste. Déjà on avait mobilisé Navrotski pour une enquête : quelle était parmi toutes les délégations représentées celle qui avait le mieux rempli les objectifs du Plan ?

Une grande réunion de représentants de la presse eut lieu ce soir-là dans le compartiment où se trouvait Ostap. On était serrés, à six par couchette. Têtes et jambes se mêlaient fraternellement à mi-hauteur. La fraîcheur sensible de la nuit réconfortait les journalistes qui avaient souffert toute la journée de la chaleur. Les longues mesures du chant des roues, ininterrompu depuis trois jours, disposaient à l'amitié. On parla du Turksib, on évoqua divers rédacteurs et secrétaires de rédaction, on rapporta quelques lapsus professionnels amusants. Et tout le monde, en chœur, blâma Oukhoudchanski de ne pas posséder vraiment, au fond de lui, la fibre journalistique. Pour se défendre, celui-ci relevait fièrement la tête et répondait :

— Vous potinez ? Eh bien, bravo !

Au beau milieu de la gaieté générale arriva Monsieur Heinrich.

— Permettrez-vous d'entrer à un valet du capital ? demanda-t-il avec aisance.

Heinrich s'installa sur les genoux de l'écrivain obèse qui poussa un cri étouffé, mais pensa stoïquement à part lui : « Puisque j'ai des genoux, il faut bien que quelqu'un s'asseye dessus ? Eh bien, c'est ce qu'il fait. »

— Alors, où en est cette édification du socialisme ? demanda avec insolence le représentant de la presse indépendante.

Pour une raison inconnue, alors qu'on en usait courtoisement avec tous les étrangers du train en ajoutant à leur nom de famille des mots tels que *Mister, Herr* ou bien *Señor*, on appelait le représentant de la presse indépendante simplement Heinrich, on le considérait comme un hâbleur et personne ne le prenait au sérieux. Aussi Palamidov répondit-il en ces termes à la question posée aussi crûment par l'Autrichien :

— Heinrich ! Vos manigances ne vous serviront à rien ! Vous allez vous mettre à dire du mal du pouvoir soviétique, ce qui est ennuyeux et inintéressant. D'ailleurs, nous pouvons entendre de semblables discours de la part de n'importe quelle vieille de mauvaise humeur en train de faire la queue.

— Rien à voir, dit Heinrich. Ce que je voulais, c'est vous raconter une histoire biblique, celle d'Adam et Ève. Vous permettez ?

— Dites-moi, Heinrich, demanda Sapioguine, pourquoi parlez-vous aussi bien le russe ?

— Je l'ai appris à Odessa, en 18, alors qu'avec l'armée du général von Beltz nous occupions cette ville merveilleuse. J'avais alors le grade de lieutenant. Vous avez probablement entendu parler de von Beltz ?

— Non seulement entendu parler, dit Palamidov : nous l'avons même vu, dans son bureau doré de la *Kommandantur* d'Odessa. Il s'était fait sauter la cervelle en apprenant qu'une révolution venait d'éclater dans votre pays.

Au mot de « révolution », Heinrich eut un sourire officiel et dit :

— Le général a été fidèle à son serment.

— Et vous, Heinrich, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait sauter la cervelle ? demanda-t-on de la couchette supérieure. Comment vous en êtes-vous sorti, avec le serment ?

— Alors, vous allez l'écouter, mon histoire biblique ? demanda avec irritation le représentant de la presse indépendante.

On le tyrannisa encore un certain temps avec des questions relatives à son serment d'honneur et ce ne fut que lorsqu'il fut complètement vexé et prêt à partir qu'on accepta de l'écouter.

Histoire d'Adam et Ève, par Monsieur Heinrich

« Il y avait à Moscou un jeune communiste prénommé Adam. Et dans la même ville vivait une jeune communiste prénommée Ève[285]. Et voilà qu'un jour ces jeunes gens décidèrent d'aller faire un tour au parc Gorki. Je ne sais de quoi ils parlèrent. Chez nous, les jeunes gens parlent habituellement d'amour. Mais notre Adam et notre Ève étaient marxistes et peut-être parlaient-ils de la révolution mondiale. En tout cas, à force de se promener dans l'ancien jardin Neskoutchny, ils en vinrent à s'asseoir sur l'herbe, sous un arbre. Je ne sais ce qu'était cet arbre. Peut-être était-ce l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais les marxistes, comme chacun sait, n'aiment pas le mysticisme. Aussi durent-ils penser que c'était simplement un sorbier. Tout en bavardant avec Adam, Ève arracha à l'arbre un rameau et le lui donna. C'est alors qu'apparut un homme que ces deux marxistes dénués d'imagination prirent pour un gardien de parc, alors que c'était en fait, sans l'ombre d'un doute, l'Ange à l'épée de feu. Tout en grommelant et en les sermonnant, l'Ange conduisit Adam et Ève

au bureau de l'administration où on leur dressa procès-verbal pour dégradation de propriété publique. Ce fait divers si banal détourna les jeunes gens de la haute politique et Adam vit que devant lui se tenait la douce Ève, et Ève vit que devant elle se tenait le viril Adam. Et les jeunes gens s'aimèrent. Trois ans plus tard, ils avaient déjà deux fils. »

Arrivé à ce point de son récit, Monsieur Heinrich se tut tout à coup et renfonça dans ses manches ses manchettes rayées.

— Et alors ? demanda Lavoisian.

— Alors, dit fièrement Heinrich, alors un fils s'appelle Caïn et l'autre Abel et, d'ici un certain temps, Caïn tuera Abel, Abraham engendrera Isaac, et Isaac Jacob, et toute l'histoire biblique recommencera depuis le début et aucun marxisme n'y pourra rien faire. Tout se répète. Il y aura le déluge, il y aura Noé avec ses trois fils, et Cham qui offensera Noé, et la tour de Babel que personne n'achèvera jamais, Messieurs. Et ainsi de suite. Rien de neuf n'arrivera sur terre, en sorte que vous avez bien tort de vous échauffer au sujet de la construction d'une nouvelle vie.

Heinrich se renversa en arrière d'un air satisfait, en écrasant de son étroit dos de hareng le brave écrivain obèse.

— Tout cela serait parfait, dit Palamidov, s'il y avait des preuves concrètes. Mais vous êtes incapable de rien prouver. Vous voulez seulement qu'il en soit ainsi. Inutile de vous interdire de croire aux miracles. Croyez-y, priez !

— Et vous, vous avez des preuves qu'il en sera autrement ? s'exclama le représentant de la presse indépendante.

— J'en ai, répondit Palamidov. Vous en verrez une après-demain, à la jonction du Turksib.

— Voilà, ça recommence ! grogna Heinrich. La construction ! Les usines ! Le Quinquennat ! Qu'est-ce que vous avez à me fourrer votre ferraille sous le nez ? C'est l'esprit qui compte ! Tout se répétera. Il y aura à nouveau la guerre de Trente ans, et celle de Cent ans, et on brûlera à nouveau les hommes qui auront l'audace de dire que la terre est ronde. Et à nouveau on abusera le pauvre Jacob, en le faisant travailler sept ans pour rien et en lui refilant la laide et myope Léa à la place de Rachel à la belle poitrine. Tout, tout se répétera ! Et le Juif errant errera à nouveau de par le monde…

— Le Juif errant a définitivement cessé d'errer ! dit soudain le Grand Combinateur en entourant l'auditoire d'un regard joyeux.

— Cela aussi, vous êtes prêt à le prouver dans les quarante-huit heures à venir ? hurla Heinrich.

— À l'instant même, répondit aimablement Ostap. Si les personnes présentes me le permettent, je vais vous raconter ce qui est arrivé à celui que l'on nomme le Juif errant.

Les personnes présentes permirent volontiers, et tous se disposèrent à écouter le récit du nouveau voyageur. Oukhoudchanski eut ce mot encourageant : « Vous racontez ? Eh bien, bravo ! » et le Grand Combinateur commença.

Histoire du Juif errant, par Ostap Bender

« Je ne vais pas vous rappeler toute la longue et ennuyeuse histoire du Juif errant. Qu'il me suffise de dire que pendant deux mille ans ce trivial vieillard s'est promené de par le vaste monde sans se faire enregistrer aux bureaux de réception des hôtels et en ennuyant tout le monde avec ses récriminations contre les tarifs trop élevés des chemins de fer qui l'obligeaient à se déplacer à pied. On le vit un peu partout. Il était présent à la réunion historique où Christophe Colomb ne parvint pas à rendre compte des sommes qui lui avaient été avancées pour la découverte de l'Amérique. Tout jeune homme, il avait assisté au grand incendie de Rome. Il vécut cent cinquante ans en Inde, où il frappa d'étonnement les yogis par sa vitalité et l'irascibilité de son caractère. Bref, le vieillard aurait pu raconter des quantités de choses intéressantes s'il avait écrit ses Mémoires à la fin de chaque siècle. Mais le Juif errant était illettré et avait en plus la mémoire comme une passoire.

À une époque qui n'est pas très éloignée, le vieillard habitait encore la belle ville de Rio de Janeiro et passait son temps à boire des boissons rafraîchissantes, à regarder passer les navires transatlantiques et à se promener sous les palmiers en culotte blanche, achetée d'occasion huit cents ans plus tôt en Palestine à un chevalier venu reconquérir le Tombeau du Seigneur et qui était encore comme neuve. Et soudain le vieillard fut pris d'une grande inquiétude. Il eut envie d'aller en Russie, sur le Dniepr. Il

avait été partout : sur le Rhin, le Gange, le Mississippi, le Yangzi, le Niger, la Volga. Le seul fleuve qu'il ne connût pas était le Dniepr. Et figurez-vous que l'envie le prit de voir de près ce vaste fleuve.

Très exactement en mille neuf cent dix-neuf, vêtu de sa culotte de chevalier, le Juif errant franchit illégalement la frontière roumaine. Dois-je préciser qu'il cachait sous sa chemise huit paires de bas et un flacon de parfum parisien qu'une dame de Kichiniov l'avait prié de transmettre à sa famille qui vivait à Kiev ? En ces temps orageux, transporter de la contrebande sur le ventre s'appelait "porter un cataplasme", une technique à laquelle on avait rapidement initié le vieillard lorsqu'il était à Kichiniov. Un jour où le Juif errant, après s'être acquitté de sa commission, se tenait au bord du Dniepr, laissant flotter au vent sa vilaine barbe verte hirsute, il vit venir à lui un homme dont le pantalon portait des bandes jaunes et bleu clair[286] et les épaules les signes distinctifs des hommes de Petlioura. Celui-ci lui demanda sévèrement :

— Juif ?

— Juif, répondit le vieillard.

— Allons-y, l'invita l'homme à l'uniforme petliourovien, qui le conduisit chez l'*ataman* de quartier.

— Nous avons pris un Juif, annonça-t-il en poussant le vieillard du genou.

— Juif ? demanda l'*ataman* avec un étonnement joyeux.

— Juif, répondit l'errant.

— Eh bien, collez-le au mur, fit l'*ataman* d'une voix caressante.

— Comment cela, puisque je suis éternel ? s'écria le vieillard.

Il y avait deux mille ans qu'il attendait patiemment la mort, et voilà que soudain il n'avait plus envie que de vivre.

— Silence, sale Juif ! s'écria joyeusement l'*ataman* aux cheveux bouclés. Et fusillez-moi ça vivement, mes braves !

C'est ainsi que périt l'éternel pèlerin[287]. »

— C'est tout, conclut Ostap.

— Je suppose, monsieur Heinrich, qu'en tant que lieutenant de l'armée autrichienne vous avez bien connu les petites manies de vos amis petliouroviens ? demanda Palamidov.

Heinrich ne répondit rien et s'enfuit aussitôt. Au début tout le monde pensait qu'il s'était vexé, mais on apprit dès le lendemain que le correspondant autrichien s'était rendu directement du wagon soviétique dans le compartiment de Mister Hiram Burman, à qui il avait vendu l'histoire du Juif errant pour quarante dollars. Lequel, dès le premier arrêt, transmit par télégramme l'histoire d'Ostap à sa rédaction.

---

281. Clin d'oeil à l'écrivain odessite Youri Oliécha qui se l'était fixé comme règle (cf. *Pas de jour sans une ligne*, L'Âge d'homme).

282. Dénicheur de très nombreuses sources littéraires de ce roman, Youri Chtcheglov a vu ici un rapprochement avec Giraudoux, dont *Siegfried et le Limousin* venait d'être traduit en russe.

283. Tout le paragraphe concernant le Japonais a été supprimé dans l'édition de 1948.

284. *L'Ancien et le nouveau* (ou *La Ligne générale*) est un film d'Eisenstein peut-être volontairement raté par son auteur (les critiques, dont Ilf et Petrov, avaient été très sévères), « Qui l'emportera » (*kto kogo*) une formule rhétorique courante à l'époque, et un texte de Lénine.

285. Boulgakov écrivait alors une pièce justement intitulée *Adam et Ève*.

286. Couleurs du drapeau ukrainien.

287. Comme dans le cas du « hussard-ascète » (*Douze chaises*, ch. 12), cette saynète bendérienne n'est que la constatation, désabusée ou pragmatique, de la disparition de l'ancien monde. Parfois cette disparition semble saluée avec joie (le monarchiste Khvorobiov, au ch. 8), parfois accompagnée de tristesse et de compassion (le vieux Sinitski, ch.9).

OceanofPDF.com

XXVIII

Les flots moites de l'inspiration

Au matin du quatrième jour, la voie obliqua vers l'est. Le train spécial longea des sommets enneigés, lointains contreforts de l'Himalaya, franchit avec fracas divers ouvrages d'art tels que ponts, passerelles et conduites d'évacuation des eaux printanières, jeta une ombre frémissante sur quelques ruisseaux de montagne, traversa en trombe une petite ville abritée par des peupliers et se tortilla assez longtemps au pied d'un grand massif couvert de neige. On avait l'impression que, manquant de forces pour passer le col d'un coup, le petit train faisait quelques petits sauts à droite puis à gauche, reculait, haletait, revenait à la charge, frottait ses flancs d'un vert poussiéreux contre la montagne et tentait mille ruses avant de déboucher enfin à l'air libre. Mais ses roues fonctionnaient impeccablement et il fit un arrêt remarquable de hardiesse et de précision au beau milieu de la dernière gare précédant le Turksib. Dans des volutes d'une étonnante lumière solaire, sur un fond de montagnes d'alumine, se dressait une locomotive aussi verte que l'herbe printanière. C'était le cadeau des cheminots locaux à la ligne que l'on allait inaugurer.

Précisons ici qu'en ce qui concerne les cadeaux faits à l'occasion des fêtes, inaugurations solennelles, anniversaires et jubilés en tout genre, tout n'a pas toujours été chez nous pour le mieux. Ou bien l'on offrait une maquette de locomotive minuscule, pas plus grande qu'un chat, ou bien c'était un burin gigantesque, plus grand qu'un poteau télégraphique. Ces inversions douloureuses des volumes prennent énormément de temps, coûtent d'énormes sommes d'argent et ne servent à rien : les locomotives enfantines se recouvrent de poussière au sommet des armoires de bureau, tandis que le burin que l'on a à grand-peine transporté sur deux camions

rouille dans toute sa monstrueuse absurdité au beau milieu de la cour de l'administration jubilaire.

Ce n'était pas le cas de l'OV (*ovietchka*), fournie d'urgence par les ateliers de réparation après avoir été intégralement révisée. Elle était d'une taille normale et tout laissait à penser que les burins et autres instruments qui avaient pu servir à la remettre en état étaient eux aussi de dimensions ordinaires. On attela aussitôt au train l'élégant cadeau des cheminots et la « brebis », comme il est d'usage d'appeler chez les cheminots russes les locomotives de la série OV, portant devant elle le slogan « Vers la jonction ! », roula en direction de la gare de Gornaïa[288], extrémité méridionale du Turksib.

Exactement deux ans plus tôt, le premier rail d'un noir bleuté produit par les usines de l'Oural avait été posé sur le sol et, depuis, les barres rougeoyantes n'avaient pas cessé de quitter les lamineries pour la ligne, toujours plus exigeante. Les « cités d'assemblage » qui avançaient l'une vers l'autre avaient fini par se jeter un défi réciproque et adopté dans un esprit d'émulation un rythme tel que tous leurs fournisseurs en avaient été dans leurs petits souliers[289].

La soirée était si belle, dans cette petite gare de Gornaïa éclairée par des fusées roses et vertes, que les anciens, s'il y en avait eu, auraient pu dire qu'ils ne se souvenaient pas d'une soirée pareille[290]. Par bonheur, il n'y avait pas d'anciens à Gornaïa. Et deux ans plus tôt, en 1928, non seulement il n'y avait pas d'anciens, mais il n'y avait même ni maisons, ni installations ferroviaires, ni voie ferrée, ni cet arc de triomphe en bois, aux slogans et drapeaux claquants au vent, auprès duquel venait de s'arrêter le train spécial.

Pendant que se déroulait le meeting, toute la population de la gare étant massée auprès de la tribune éclairée par des réverbères à pétrole, le photographe Mienchov ne cessa de tourner autour de l'arc, armé de deux appareils, d'un pied et d'un appareil à magnésium. L'arc lui semblait hautement photogénique et aurait admirablement fait l'affaire pour la photo qu'il méditait, mais le train arrêté à une vingtaine de pas de lui aurait été trop petit. Si l'on prenait la photo depuis le train, c'était l'arc qui aurait été trop petit. En de telles circonstances, comprenant fort bien que la montagne n'irait pas à lui, Mahomet allait habituellement à la montagne. Mienchov se tira de la difficulté à sa façon : il demanda de faire

avancer le train sous l'arc, d'un ton aussi dégagé que s'il avait demandé dans un tramway de se pousser un peu, insistant de surcroît pour qu'une épaisse fumée blanche sortît de la cheminée de la locomotive et que le mécanicien regardât hardiment au loin, penché sur le côté, une main en visière au-dessus des yeux. Les cheminots en furent tout décontenancés mais, pensant que c'était là une chose indispensable, ils accédèrent néanmoins à sa demande. Le train avança en cliquetant jusqu'à l'arc, la fumée réclamée sortit de la cheminée et le mécanicien penché à sa fenêtre prit une expression féroce. Mienchov effectua un éclair de magnésium d'une puissance telle que la terre en trembla et que les chiens, à cent kilomètres à la ronde, aboyèrent[291]. L'éclair terminé, le photographe remercia sèchement le personnel ferroviaire et regagna son compartiment.

Tard dans la nuit, alors que le train spécial roulait sur la voie nouvelle et que toute la population du train s'apprêtait à se coucher, Mienchov ressortit dans le couloir et, sans s'adresser à personne en particulier, fit tristement :

— Quelle chose étrange ! Mon appareil était vide lorsque j'ai photographié cet arc maudit. Tout ce mal pour rien.

— Ce n'est pas grave, lui répondit Lavoisian plein de compréhension. Demandez simplement au mécanicien de repartir en marche arrière et en moins de trois heures vous serez à nouveau à Gornaïa pour prendre une nouvelle photo. Bien sûr, il y a la jonction, mais on peut la retarder de vingt-quatre heures.

— Tu parles que je pourrai reprendre ma photo ! répliqua amèrement le reporter. J'ai utilisé tout mon magnésium. Sinon, bien sûr, il aurait fallu revenir.

Cette croisière sur le Turksib donnait à Ostap beaucoup de plaisir. Chaque heure le rapprochait de la cité d'assemblage Nord, où se trouvait Koreïko. Les passagers aussi étaient tout à fait de son goût. C'étaient des hommes gais, jeunes, sans ces traits de délire bureaucratique qui caractérisaient les Herculéens. Il ne lui manquait que de l'argent pour être pleinement heureux. Il avait terminé les vivres offerts et ne pouvait manger au wagon-restaurant, faute de liquide. Au début, lorsqu'on l'y invitait, Ostap invoquait le manque d'appétit. Mais il comprit rapidement qu'on ne pouvait vivre ainsi. Depuis un certain temps, il observait son voisin Oukhoudchanski, qui passait toutes ses journées à la fenêtre du

wagon dans la contemplation des poteaux télégraphiques et des oiseaux voletant d'un fil à l'autre. Un sourire sarcastique aux lèvres, il rejetait alors la tête en arrière et murmurait aux oiseaux : « Vous voletez ? Eh bien, bravo ! » L'intérêt que lui portait Ostap alla jusqu'à lui faire parcourir l'article intitulé « Améliorons le fonctionnement des commissions de contrôle des marchandises ! », après quoi il contempla à nouveau des pieds à la tête le surprenant journaliste, eut un sourire inquiétant et, sentant en lui l'émoi bien connu du chasseur sur une piste, s'enferma dans son compartiment. Il en ressortit trois heures plus tard avec, à la main, une feuille de papier divisée en colonnes comme un bordereau.

— Vous écrivez ? lui demanda mollement Oukhoudchanski.

— Tout exprès pour vous, répondit le Grand Combinateur. Comme j'ai pu le remarquer, vous êtes tourmenté par l'angoisse créatrice. Bien sûr, c'est très difficile d'écrire. Je peux en témoigner en tant qu'ancien éditorialiste et votre confrère de plume. Mais j'ai mis au point un truc qui permet d'écrire sans attendre d'être baigné par les flots moites de l'inspiration. Jetez un coup d'œil.

Et Ostap tendit à Oukhoudchanski la feuille suivante :

LE CATALOGUE SOLENNEL[292]

(Aide-mémoire indispensable pour la confection d'articles d'anniversaires, billets satiriques et aussi odes, péans, hymnes, cantates.)

I. PREMIÈRE PARTIE : LEXIQUE

A) *Substantifs*

1. Cri(s)
2. Travailleur(s)
3. Aube
4. Vie
5. Phare
6. Erreurs
7. Étendard (drapeau)
8. Baal
9. Moloch
10. Laquais

11. Heure
12. Ennemi
13. Démarche
14. Lame
15. Sables
16. Bond
17. Étalon
18. Cœur(s)
19. Passé

B) *Adjectifs*
1. Impérialiste
2. Capitaliste
3. Historique
4. Dernier
5. Industriel
6. Gigantesque

C) *Verbes*
1. Rougeoyer
2. Élever (s')
3. Révéler (démasquer)
4. Resplendir
5. Balayer
6. Accoucher
7. Chanter
8. Diffamer (calomnier)
9. Grincer
10. Menacer

D) *Qualificatifs*
1. De fer
2. D'acier
3. De dents (grincement)
4. Nouveau
5. Haineux

E) *Autres éléments*

1. En dépit de
2. Douzième
3. Que…
4. Soit !
5. En avant !

(et aussi : interjections, prépositions, conjonctions, virgules, points de suspension et d'exclamation, parenthèses, etc.).

N.B. — On doit mettre des virgules aux endroits exigés par le sens et la syntaxe. Les points de suspension et d'exclamation, ainsi que les parenthèses, partout où l'on peut.

II. DEUXIÈME PARTIE : DÉVELOPPEMENTS LITTÉRAIRES

(composés sur la base du lexique de la première partie).

§ 1 *Éditorial : La gigantesque lame*

La Grande Voie de l'Est ? C'est l'étalon de fer qui, balayant de son bond d'acier les sables du passé, accouche la démarche de l'Histoire, démasquant le rituel grincement de dents de l'ennemi, ce diffamateur contre lequel s'élève déjà la gigantesque lame de l'océan et que menace la douzième heure, dernière pour les laquais haineux du Moloch impérialiste, ce Baal capitaliste. Mais en dépit des erreurs, que rougeoient et aussi se déploient les étendards du phare de l'industrialisation, resplendissant aux cris des travailleurs, dont les cœurs chantants révèlent l'aube de la vie nouvelle ! En avant !

§ 2 *Essai satirico-littéraire : Soit !*[293]

— En avant !
Il resplendit aux cris des travailleurs…
Il révèle l'aube de la vie nouvelle…
Le phare !
De l'industrialisation !

Des erreurs de détail, soit. Mais comme rougeoient… comme s'élèvent… comme se déploient… ces étendards ! Ces drapeaux !

Le Baal du capitalisme, soit ! Le Moloch de l'impérialisme, soit ! Mais les laquais voient déjà s'élever :

— La douzième lame !

— La dernière heure !

— Le gigantesque Baal !

Qu'ils diffament. Qu'ils grincent. Que se démasque l'ennemi aux dents haineuses.

L'Histoire accouche de sa démarche. Les sables du passé sont balayés par le bond d'acier.

C'est l'étalon !

De fer !

C'est…

La Grande…

Voie de l'Est !

Les cœurs chantent…

§ 3 *Mise en vers*

A) *Le Treizième Baal* :

Chantent les cœurs d'acier au fracas de nos jours.
L'aube rougeoie, frémit le phare.
Et tu trembles, ennemi, être haineux de toujours :
L'industrie brille de toutes parts !
Mais l'étalon de fer, portant toujours plus loin
Le bond de l'Histoire balayante,
Conduit le travailleur d'aujourd'hui et les siens
Dans la voie démasquante.
La dernière heure se déploie.
La haute lame rougeoie, ô douzième heure, te voilà,
Pour toi, Moloch !
Baal, pour toi !

B) *Version asiatique*

L'ouriouk fleurit au fracas de nos jours.

L’aube rougeoie et frémit le kichlak.
Dans l’aryk qui le ceint, la campagne alentour,
On voit errer et gambader l’ichak.

C) *Ornements asiatiques* (*lexique*)
1. *Ouriouk* : abricotier.
2. *Aryk* : canal d’irrigation.
3. *Ichak* : âne.
4. *Plof pilaf* : nourriture.
5. *Bat* : épithète négatif.
6. *Basmatch* : id.
7. *Chacal* : type d’animal.
8. *Kichlak* : village.
9. *Piala* : bol à boire.
10. *Médressé* : école musulmane.
11. *Itchigui* : chaussures.
12. *Chaïtan* : le diable.
13. *Arba* : charrette.
14. *Chaïtan-arba*[294] : les Chemins de fer d’Asie Centrale.
15. *Toi-moi-pas-comprend* : expression locale.
16. *Petit-petit* : id.

REMARQUE

Il est possible, sur la base du vocabulaire de la première partie et en utilisant les méthodes de la seconde, de composer aussi des romans, nouvelles, tableaux de mœurs, reportages, chroniques, épopées, pièces de théâtre, articles de fond, jeux politisés, radio-oratorios, etc.

Les yeux d’Oukhoudchanski, ordinairement ternes, avaient semblé prendre des couleurs à la lecture de l’aide-mémoire. Lui qui devait se contenter jusqu’alors de comptes rendus de réunions, il crut voir soudain s’offrir à lui d’éblouissants sommets stylistiques.

— Et pour tout cela, prononça sans se hâter le Grand Combinateur torturé par la faim, pas plus de vingt-cinq tougriks, vingt-cinq roubles mongols.

— Je n'ai pas de roubles mongols, fit le correspondant syndical sans lâcher le *Catalogue solennel*.

Ostap accepta les roubles ordinaires, fit signe à Gargantua qu'il appelait déjà son « ami et bienfaiteur » et se rendit avec lui au wagon-restaurant. On lui apporta un carafon de vodka étincelant de glace et de gouttes de mercure, une salade de légumes et une côtelette lourde comme un fer à cheval. Après la vodka, qui lui fit légèrement tourner la tête, le Grand Combinateur confia sous le sceau du secret à son ami et bienfaiteur qu'il espérait retrouver à la cité Nord un homme qui lui devait une petite somme d'argent et qu'il inviterait alors tous les journalistes à un banquet. Gargantua répondit à cette proposition par un long discours persuasif dans lequel, comme toujours, on ne put absolument rien comprendre. Ostap appela le buffetier, lui demanda s'il transportait du champagne, et combien de bouteilles, quelles spécialités il pouvait offrir et en quelle qualité, précisant qu'il voulait savoir tout cela parce qu'il avait l'intention d'organiser deux jours plus tard un banquet à l'intention de ses confrères. Le buffetier déclara que serait fait tout ce qu'il était possible de faire.

— En vertu des lois de l'hospitalité, ajouta-t-il sans raison précise.

Plus on approchait du lieu de la jonction et plus il y avait de nomades. Ceux-ci dévalaient les collines en coupant la route au train et portaient des bonnets semblables à des pagodes chinoises. Le train spécial avalait tête baissée les excavations creusées dans le porphyre des roches. Il franchit en grondant un nouveau pont à trois arches dont la dernière ferme n'avait été posée que de la veille et entreprit de gravir le célèbre col de Cristal. Célèbre, ce col l'était devenu grâce aux ouvriers du Turksib qui avaient accompli tous les travaux de sape et d'assemblage en trois mois au lieu des huit prévus par le plan.

Petit à petit, le train acquérait de la couleur locale. Les étrangers, qui avaient quitté Moscou en cols durs comme de la faïence d'apothicaire, lourdes cravates de soie et costumes de drap, vaincus par la chaleur, avaient commencé à se défroquer. Le premier à renoncer à l'habit fut l'un des Américains, qui sortit de son wagon, avec de petits rires gênés, dans un étrange accoutrement : lourdes chaussures jaunes, chaussettes montantes, pantalon de golf, lunettes d'écaille et chemise russe boutonnée sur le côté avec de petites broderies au point de croix, comme en portent les responsables céréaliers. Et plus il faisait chaud, moins d'Européens

restaient fidèles à l'idée du costume européen. Les chemises dites « russes », « apaches », « geishas » ou « fantaisie », les blouses « à la Tolstoï », « demi-Tolstoïs », « pseudo-Tolstoïs », les sandales « odessites », les espadrilles et les pantoufles, tout cela transforma radicalement l'aspect extérieur des représentants de la presse capitaliste qui acquirent ainsi une ressemblance frappante avec les employés soviétiques d'autrefois. Il vous venait des envies furieuses de les épurer et de leur tirer les vers du nez pour savoir ce qu'ils faisaient avant 17, s'ils n'étaient pas un peu bureaucrates ou ronds-de-cuir et si tout allait bien du côté de leur famille.

La petite « brebis » bien docile, décorée de drapeaux et de guirlandes, fit entrer, tard dans la nuit, le train spécial dans la gare de La Source Bruissante[295], lieu de jonction des deux « cités ». Les actualités cinématographiques avaient allumé de puissants projecteurs, dans la lumière crue desquels se tenait le maître d'œuvre du projet, qui ne cessait de regarder le train avec inquiétude. Mais on ne voyait pas de lumière aux fenêtres des wagons : tout le monde dormait. Seul, le wagon gouvernemental montrait de grands carrés allumés. Sa porte s'ouvrit soudain et un membre du gouvernement sauta pesamment au sol.

Le maître d'œuvre fit un pas en avant, effectua le salut militaire et prononça le rapport que le pays entier attendait. La Grande voie de l'Est, réunissant Sibérie et Asie centrale, avait été achevée un an avant terme.

La formalité accomplie, le rapport transmis, ces deux hommes qui n'étaient ni jeunes ni sentimentaux s'embrassèrent. Tous les journalistes dormaient, tant soviétiques qu'étrangers. Lavoisian dormait, lui qui avait envoyé dans son impatience un télégramme sur la cheminée vomissant sa fumée, tout comme dormait la jeune Canadienne arrivée ventre à terre d'au-delà des mers. Tous, excepté Palamidov, qui arpentait avec agitation le remblai tout neuf en cherchant une cabine télégraphique : une dépêche envoyée immédiatement en urgence pouvait encore paraître dans l'édition du matin. Il finit par en trouver une, échafaudée à la hâte dans l'étendue désertique.

« *Sous lumière étoiles*, écrivit-il en pestant contre son crayon, *été prononcé rapport achèvement voie ferrée stop étais présent baiser historique ingénieur chef membre gouvernement Palamidov.* »

Le journal publia la première partie du télégramme, mais mit la seconde au panier : il était incorrect qu'un membre du gouvernement se livrât à des embrassades[296].

---

288. Gornaïa s'appelle en fait Lougovaïa.

289. « Défis productifs », « émulation socialiste », « avant terme » : ces slogans de la propagande soviétique s'étaient multipliés depuis la résolution du XVIe congrès du Parti, en juillet 1930 : achever en 4 ans le plan quinquennal entamé trois mois plus tôt.

290. Cliché littéraire d'époque.

291. Bref retour à l'humour « hénaurme » (marseillais) des années vingt, officiellement prohibé (autre exemple à la fin du ch. 30).

292. Dans son *Roman bourgeois* (1666), Furetière proposait aux précieuses un « modèle stylistique » : nos auteurs s'en inspirent ici, comme ils l'avaient fait avec Ellotchka dans *Les Douze Chaises* (ch. 22).

293. Exemple parodique de poésie urbaine et industrielle héritée de Verhaeren, que l'on venait de traduire en russe. Un « poète prolétarien » industriel comme Asseïev, issu du futurisme, avait publié le recueil *Les Vers créent de l'acier*. On se rappelle aussi les écrivains paysans du ch. 7.

294. À ne pas confondre avec le Turksib. Le réseau des Chemins de fer d'Asie centrale date, pour sa première ligne, de 1880.

295. Nom de gare probablement provisoire, car il n'y en avait plus ensuite, à cet endroit, portant ce nom. De même Gornaïa (début ch. 28) s'appelle-t-elle réellement Lougovaïa…

296. Bon exemple d'autocensure (et n'oublions pas que ce « baiser incorrect » se pratiquait, même entre hommes, sur la bouche).

OceanofPDF.com

XXIX

La Source Bruissante

Le soleil se leva à 5 heures 02 minutes et 46 secondes au-dessus des collines du désert, Ostap une minute plus tard. Mienchov s'était déjà bardé de courroies et de sacs, sa casquette mise à l'envers afin que la visière ne l'empêchât pas de regarder dans le viseur. C'était un grand jour pour lui. Ostap espérait qu'il en serait de même, aussi sauta-t-il vivement à bas du wagon. Il n'avait pas pris le temps de se débarbouiller, mais s'était muni du dossier à lacets et couverture jaune.

Les trains remplis d'invités arrivés de Moscou, de Sibérie et d'Asie centrale formaient comme des rues et des ruelles. De tous côtés, les convois entouraient la tribune. Les locomotives sifflaient, leur vapeur blanche voilant une longue bande de toile avec un slogan :

« Le Turksib est le premier enfant du Plan quinquennal. »

Tous dormaient encore et un vent frais faisait claquer les drapeaux sur la tribune vide lorsqu'Ostap remarqua que l'horizon dentelé venait soudain de se couvrir de tourbillons de poussière. Des cavaliers en chapeaux pointus débouchaient de derrière chaque colline. Ils étaient des milliers, juchés sur leurs hautes selles de bois et pressant leurs petits chevaux à longs poils, à se hâter vers la flèche de bois fichée au point exact qui marquait depuis deux ans le lieu de la future jonction.

Les nomades voyageaient par *aouls*[297] entiers. Les pères de famille suivis de leurs femmes allaient en tête, bien droits sur leurs montures, puis venaient les enfants, à trois par bête, et tous les autres. On voyait même les acariâtres belles-mères, poussant en avant leurs fidèles destriers à

grands coups de talons dans le ventre. Des groupes tournoyaient dans la poussière, fendaient l'espace avec des drapeaux rouges déployés, se dressaient sur leurs étriers et se tournaient de biais pour mieux admirer le miracle.

Des miracles, il y en avait plus d'un : les trains, les rails, les silhouettes gaillardes des reporters des actualités, le restaurant grillagé soudain né du néant, les haut-parleurs où l'on vérifiait le bon fonctionnement des appareils et où une voix jeune comptait de un à six. Les deux cités d'assemblage, les deux entreprises de construction sur roues avec leurs magasins de matériel, leurs cantines, leurs bureaux, leurs bains et les logements de leurs ouvriers stationnaient l'une en face de l'autre, devant la tribune, séparées par un espace vide d'une vingtaine de mètres où l'on n'avait pas encore réuni les traverses par des rails. C'est là que serait posé le dernier rail, enfoncé le dernier crampon. La tête de la cité Sud portait l'écriteau « *Vers le Nord !* », celle de la cité Nord « *Vers le Sud !* ».

Les ouvriers des deux cités s'étaient mêlés en un seul groupe. Ils venaient de se voir pour la première fois, et pourtant ils se connaissaient depuis les premières minutes du chantier, alors que les séparaient encore quinze cents kilomètres de désert, de rochers, de lacs et de cours d'eau. L'émulation dans le travail avait fait gagner une année entière. Au cours du dernier mois, on avait posé les rails au pas de course. Entre le Nord et le Sud, c'était à qui arriverait le premier à La Source Bruissante. La victoire était revenue au Nord et les directeurs des deux cités bavardaient maintenant paisiblement de part et d'autre de la flèche terminus. L'un portait une blouse anthracite, l'autre une chemise paysanne blanche. Un sourire involontaire de triomphe apparaissait parfois furtivement sur la figure du directeur Nord. Il se hâtait de l'en chasser et de vanter les mérites du Sud, mais le sourire ne tardait pas à soulever à nouveau ses moustaches décolorées par le soleil.

Ostap ne fit qu'un bond jusqu'aux wagons de la cité Nord, mais ceux-ci étaient vides. Tous ses occupants s'étaient dirigés vers la tribune, devant laquelle des musiciens avaient déjà pris place. Se brûlant les lèvres au métal surchauffé des embouchures, ils interprétaient une ouverture.

Les journalistes soviétiques occupaient l'aile gauche de la tribune. Penché vers le bas, Lavoisian suppliait Mienchov de le photographier dans l'exercice de ses fonctions. Mais Mienchov avait d'autres chats à fouetter.

Il prenait les ouvriers de choc par groupes et séparément, obligeant les marteleurs à brandir leurs masses, les pelleteurs à s'appuyer sur leurs instruments. L'aile droite avait été affectée aux étrangers. À l'entrée, des soldats contrôlaient les cartons d'invitation. Ostap n'en avait pas, le nom du correspondant du *Journal de Tchernomorsk* ne figurant pas sur la liste d'après laquelle le chef de train les avait distribués. Gargantua avait beau l'inviter à grands cris à monter à la tribune en lui lançant des « N'est-ce pas ? » et des « C'est bien vrai ? », Ostap secouait négativement la tête tout en fouillant du regard la tribune où s'entassaient progressivement les héros du jour et leurs invités.

Il vit enfin, bien tranquillement assis au premier rang, le contrôleur des entrées et sorties de la cité Nord. Pour se protéger du soleil, Alexandre Koreïko s'était couvert la tête d'un tricorne en papier journal. Il tendait légèrement l'oreille pour mieux entendre le discours du premier orateur qui se frayait déjà un chemin vers le micro.

— Alexandre Ivanovitch ! clama Ostap, les mains en porte-voix.

Koreïko abaissa les yeux vers lui et, l'ayant vu, se leva. Les musiciens interprétaient l'*Internationale*[298], mais le petit contrôleur aux poches si bien remplies ne prêta à l'hymne qu'une attention distraite. La silhouette futile du Grand Combinateur, courant çà et là sur le site des derniers rails, l'avait instantanément privé de sa quiétude spirituelle. Il regarda par-dessus la tête des spectateurs en essayant de deviner où il pourrait bien fuir. Mais tout autour, c'était le désert.

Les quinze mille cavaliers faisaient un va-et-vient continuel, en passant des dizaines de fois à gué la petite rivière froide. Ils ne se rangèrent derrière la tribune qu'au moment où commença le meeting. Mais plusieurs d'entre eux, timides et fiers à la fois, restèrent toute la journée plantés au sommet des collines voisines sans oser se rapprocher des cris et de la rumeur du meeting.

Les constructeurs du Turksib fêtèrent leur succès avec beaucoup d'entrain et de bruyante gaieté et lancèrent dans les airs aux sons de la musique leurs héros favoris. Les derniers rails volèrent et furent posés en une minute. Les ouvriers poseurs de rails avaient enfoncé des millions de crampons, mais cédèrent le droit de porter les derniers coups à leurs chefs.

— En vertu des lois de l'hospitalité, dit le buffetier assis avec les cuisiniers sur le toit du wagon-restaurant.

Un ingénieur décoré du Drapeau rouge rejeta sur la nuque son feutre à larges bords, s'empara d'une masse à long manche et, faisant sous l'effort une mine pleurnicharde, flanqua un grand coup à même le sol. Le rire amical des marteleurs, parmi lesquels certains athlètes enfonçaient leurs crampons d'un seul coup, salua cette tentative. Néanmoins, les coups sourds frappés sur la terre s'entremêlèrent bientôt de coups plus sonores témoignant que les masses entraient parfois en contact avec les crampons. On vit à l'œuvre le secrétaire régional du Parti, les membres du gouvernement, les directeurs des deux cités d'assemblage. Le dernier crampon fut enfoncé dans sa traverse par le maître d'œuvre, le tout en quelque chose comme une demi-heure.

Les discours commencèrent, prononcés en kazakh puis en russe.

— Camarades, déclara lentement un marteleur de choc en s'efforçant de ne pas regarder la décoration que l'on venait d'épingler à sa chemise, ce qui est fait est fait et n'a pas besoin de paroles. Mais je voudrais, de la part du collectif de tous les ouvriers assembleurs, adresser une demande au gouvernement : que l'on nous envoie immédiatement sur un autre chantier[299] ! Nous avons réussi à former une équipe bien soudée et, au cours des derniers mois, nous avons posé cinq kilomètres de rails par jour. Engageons-nous à maintenir cette cadence et à l'améliorer encore ! Et vive notre révolution mondiale ! Je voudrais dire encore, camarades, que les traverses fournies étaient souvent défectueuses et qu'il a fallu en mettre un grand nombre au rebut. C'est là un point qu'il conviendrait d'améliorer.

Les journalistes ne pouvaient plus se plaindre de manquer de copie. Ils sténographiaient les discours, prenaient les ingénieurs par la taille, exigeaient d'eux des renseignements chiffrés précis. Une atmosphère brûlante, poussiéreuse et affairée régnait dans l'assemblée. Le meeting dans le désert semblait fumer comme un énorme bûcher. À peine avait-il griffonné dix lignes que Lavoisian courait au télégraphe pour envoyer une urgence et se remettait à gratter. Oukhoudchanski ne notait rien, n'envoyait pas de télégrammes. Il avait dans sa poche le *Catalogue solennel* grâce auquel il pouvait en cinq minutes rédiger un papier avec ornements asiatiques. Son avenir était assuré. Aussi était-ce avec des intonations satiriques plus aiguës encore que d'habitude qu'il s'adressait à ses confrères :

— Vous bossez ? Eh bien, bravo !

Soudain apparurent dans la loge des journalistes soviétiques Liev Roubachkine et Yan Skamieïkine, qui avaient manqué le train à Moscou. Un avion arrivé tôt dans la matinée pour la cérémonie les avait pris et déposés à dix kilomètres de La Source Bruissante, sur une piste naturelle loin derrière une colline, et les journalistes jumeaux venaient seulement d'en arriver à pied. Saluant à peine les assistants, ils sortirent leurs calepins et se mirent en état de rattraper le temps perdu.

Les appareils photo des étrangers crépitaient sans discontinuer. La chaleur et les discours desséchaient toutes les gorges. De plus en plus souvent, les regards du public se tournaient vers le bas, vers la petite rivière fraîche et la cantine où les ombres rayées de l'auvent se posaient sur les immenses tables de banquet couvertes de bouteilles vertes de narzan pétillant. On avait aussi édifié des petits pavillons, où les assistants couraient de temps en temps acheter de l'eau gazeuse. Koreïko était dévoré par la soif, mais tenait bon sous son tricorne d'enfant. Ostap le taquinait de loin en élevant au-dessus de sa tête une bouteille de soda et la chemise à lacets.

On hissa sur la table, à côté de la carafe et du micro, une petite pionnière.

— Eh bien, mignonne, lui demanda gaiement le responsable en chef, dis-nous ce que tu penses de la Grande Voie de l'Est ?

Nul ne se serait étonné si la fillette avait soudain frappé le sol de son peton et commencé un discours par : « Camarades ! Permettez-moi de dresser le bilan de ces réalisations auxquelles... », et ainsi de suite, car on trouve chez nous des enfants modèles, capables de prononcer avec une triste application des discours longs de deux heures. Mais la pionnière de La Source Bruissante saisit avec ses petites menottes le taureau par les cornes et se contenta de s'écrier d'une petite voix claire et comique :

— Vive le Plan quinquennal !

Palamidov aborda pour l'interviewer l'économiste étranger.

—Je suis en admiration, dit celui-ci. On accomplit en URSS un travail d'édification grandiose. Je ne doute pas que les objectifs du Plan ne soient réalisés à temps. Je ne manquerai pas de l'écrire.

Il publia en effet un livre à ce sujet, six mois plus tard. Il y démontrait tout au long des deux cents pages que le Plan quinquennal serait réalisé à

temps et que l'URSS deviendrait une des grandes puissances industrielles. Raison de plus, écrivait-il, pour détruire au plus vite le pays des Soviets, qui risquait sans cela d'entraîner la mort naturelle de la société capitaliste. Le professeur montra en la circonstance plus d'efficacité que le bavard Heinrich.

Un avion blanc apparut derrière une colline et les Kazakhs se précipitèrent confusément dans toutes les directions. Sa grande ombre coupa en deux la tribune, se redressa et s'enfuit dans le désert. Avec des cris et levant leurs fouets, les Kazakhs se précipitèrent à la poursuite de l'ombre. Les opérateurs n'en finissaient pas de tourner nerveusement leurs manivelles. Le désordre, la poussière augmentèrent encore. Le meeting était terminé.

— Écoutez, camarades, dit Palamidov en se précipitant vers la cantine à la suite de ses confrères, j'ai une proposition à vous faire : mettons-nous d'accord pour ne pas écrire de trivialités.

— La trivialité est chose répugnante ! s'exclama Lavoisian, en lui apportant son soutien. Terrible !

Et sur le chemin de la cantine, les journalistes prirent la résolution unanime de ne pas parler dans leurs articles de l'Ouzoun-Koulak, ou Grande-Oreille, c'est-à-dire le télégraphe des steppes. Tous ceux qui avaient mis les pieds en Orient en avaient parlé et il n'était plus possible d'en supporter la lecture. Interdit également d'écrire des essais du type *La Légende du lac Issyk-Koul*. Assez de trivialités dans le genre oriental !

Il ne restait plus qu'un spectateur dans la tribune désertée, au milieu des mégots, des bouts de papier déchirés et du sable venu du désert : Koreïko, qui n'arrivait pas à se décider à redescendre.

— Descendez, Alexandre Ivanovitch ! lui criait d'en bas Ostap. Ayez pitié de vous ! Une gorgée bien fraîche de narzan ! Hein ? Vous n'en voulez pas ? Alors, ayez au moins pitié de moi ! J'ai faim ! Vous savez bien que, de toute façon, je ne partirai pas ! Ou peut-être voulez-vous que je vous chante la *Sérénade* [300] de Schubert « Viens à moi, mon amie, de ton pas si léger... » ? Je peux !

Mais Koreïko ne se mit pas en peine d'attendre : il voyait bien, même sans sérénade, qu'il lui faudrait lâcher l'argent. Courbé et s'arrêtant à chaque marche, il descendit vers Ostap.

— Vous avez un tricorne ? lui demanda espièglement ce dernier. Et où est donc votre veston de combat gris[301] ? Vous ne pouvez pas savoir comme je me suis ennuyé sans vous. Eh bien, bonjour ! bonjour ! Peut-être nous donnerons-nous l'accolade ? Ou bien irons-nous directement aux coffres, à la caverne de Leichtweis où vous gardez vos tougriks[302] ?

— D'abord déjeuner, dit Koreïko dont la langue était desséchée par la soif et râpeuse comme une lime.

— On peut aussi déjeuner. Seulement, cette fois-ci, sans polissonneries. Vous n'avez d'ailleurs pas la moindre chance, ajouta Ostap en mentant à tout hasard : mes lascars sont embusqués derrière les collines.

Au souvenir des « lascars », Ostap fut pris de tristesse.

Pour les constructeurs et leurs invités, on avait imaginé un déjeuner dans le genre eurasien. Les Kazakhs prirent place sur les tapis, les jambes croisées sous eux, comme font tous les gens en Orient et, en Occident, seulement les tailleurs. Les Kazakhs mangeaient du pilaf dans des écuelles blanches et l'arrosaient de soda. Les Européens, eux, prirent place à une table.

Après toutes les difficultés, les soucis et les émotions que les constructeurs du Turksib avaient endurés en deux ans, l'organisation d'un déjeuner de gala en plein centre du désert leur avait elle aussi donné pas mal de fil à retordre. Longtemps on avait discuté le menu, européen et asiatique à la fois. La question des boissons alcoolisées avait entraîné une longue discussion. Plusieurs jours durant, les bureaux de la direction ressemblèrent aux États-Unis d'Amérique avant l'élection d'un président. Partisans et adversaires de la prohibition se livraient une lutte acharnée. La cellule du Parti finit par prendre position contre les spiritueux. Mais un nouveau détail vint alors à l'esprit : et les étrangers, les diplomates, les Moscovites ? Comment les nourrir avec élégance ? Après tout, dans leur Londres et leur New York, ils étaient habitués à divers excès culinaires. On avait alors fait venir de Tachkent un vieux spécialiste nommé Ivan Ossipovitch. Il avait autrefois été maître d'hôtel à Moscou, chez le fameux Martianytch, et achevait maintenant son existence comme gérant d'une cantine populaire dans le quartier du Marché à la volaille.

— Faites bien attention, Ivan Ossipovitch, lui dit-on à la direction, ne nous jouez pas de mauvais tour. Il y aura des étrangers. Il faut faire tout cela avec un certain chic, une certaine grandeur.

— Croyez-en ma parole, balbutia le vieillard, les larmes aux yeux. J'ai servi de hauts personnages ! Le prince de Wurtemberg ! Je n'ai même pas besoin qu'on me paye. Mais avant de mourir, il faut que je nourrisse convenablement vos invités. Après cela, je pourrai mourir tranquille.

Ivan Ossipovitch était dans tous ses états. Lorsqu'il apprit qu'on avait finalement supprimé l'alcool, il faillit tomber malade, mais ne put se décider à laisser l'Europe sans déjeuner. On rogna fortement le devis qu'il avait présenté et le vieillard, en marmottant dans sa barbe : « Après cela, je pourrai mourir tranquille », préleva soixante roubles sur ses propres économies. Le jour du gala, Ivan Ossipovitch arriva dans un frac qui sentait la naphtaline. Pendant tout le meeting il fut nerveux et passa son temps à regarder le soleil et à invectiver les nomades qui, par simple curiosité, essayaient d'entrer à cheval dans la salle à manger. Le vieillard agitait sa serviette dans leur direction et leur criait d'une voix fêlée :

— Éloigne-toi, Mamaï[303] ! Tu ne vois pas ce qui se passe ici ? Ah, mon Dieu ! Ma sauce piquante va s'éventer. Et mon bouillon aux œufs qui n'est pas prêt !

Sur la table garnie de hors-d'œuvre, tout avait été servi avec beaucoup de goût et un grand savoir-faire. Les serviettes raides se dressaient sur les assiettes, les rosettes de beurre reposaient sur la glace dans leurs petites soucoupes de verre, les harengs tenaient dans leurs bouches des rondelles d'oignon ou bien des olives noires. Il y avait des fleurs, et même le simple pain bis avait un air tout à fait présentable.

Les invités se présentèrent enfin, couverts de poussière, écarlates et affamés. Aucun d'entre eux ne ressemblait au prince de Würtemberg. Ivan Ossipovitch sentit passer le vent de la catastrophe.

— Je prie mes hôtes de m'excuser, dit-il d'un ton implorant : encore cinq petites minutes et le déjeuner sera prêt ! J'ai une demande personnelle à vous adresser : ne touchez à rien sur la table, afin que tout soit comme il faut.

Il s'en fut dans sa cuisine d'un pas dansant, comme dans le grand monde, et lorsqu'il revint, portant sur un plat un poisson d'apparat, il vit le spectacle épouvantable de la table mise au pillage. Cela ressemblait si peu au cérémonial prévu par Ivan Ossipovitch pour l'absorption de la nourriture qu'il s'arrêta. L'Anglais à la taille de tennisman mangeait sans s'en faire du pain avec du beurre, tandis qu'Heinrich, penché par-dessus la

table, retirait avec les doigts une olive de la bouche d'un hareng. Tout était sens dessus dessous. Ayant calmé leur faim pour un moment, les invités échangeaient maintenant gaiement leurs impressions.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le vieillard d'une voix éteinte.

— Où est la soupe, pépère ? cria Heinrich, la bouche pleine.

Ivan Ossipovitch fit un signe désespéré avec sa serviette et s'enfuit sans dire un mot en laissant la suite des opérations à ses subordonnés.

Lorsque les deux combinateurs se frayèrent un chemin jusqu'à la table, on en était déjà au premier discours. À son extrême étonnement, Ostap reconnut dans l'orateur, un gros homme au nez pendant comme une banane, l'ingénieur Talmudovski.

— Oui, nous sommes des héros ! s'exclamait ce dernier en tendant son verre de narzan. Salut à nous, constructeurs de la Grande Voie de l'Est ! Mais dans quelles conditions travaillons-nous, citoyens ! Prenons par exemple les appointements. Je ne dis pas, les appointements sont plus élevés ici qu'ailleurs, mais le confort ! Pas de théâtre ! Le désert ! Pas d'eau courante !... Non, je ne peux pas continuer à travailler dans ces conditions-là !

— Qui est-ce, celui-là ? se demandaient entre eux les constructeurs. Vous le connaissez ?

Mais Talmudovski avait déjà retiré ses valises de dessous la table.

—Je m'en fiche bien, du contrat ! criait-il en se dirigeant vers la sortie. Quoi ? Rembourser la prime d'installation ? Le tribunal ! Que le tribunal décide !

Et tout en bousculant les convives avec ses valises, au lieu de dire « pardon », il vociférait furieusement : « Le tribunal ! Le tribunal ! »

Tard dans la nuit, il roulait déjà sur une draisine motorisée avec des chefs d'équipe se dirigeant vers le terminus Sud pour les besoins de la ligne. À cheval sur ses valises, Talmudovski expliquait aux ouvriers pourquoi un honnête spécialiste ne pouvait travailler dans un trou pareil. Le maître d'hôtel Ivan Ossipovitch voyageait avec eux. Il rentrait chez lui désespéré, en frac et complètement ivre.

— Barbares ! criait-il en sortant la tête dans le vent coupant et en menaçant du poing La Source Bruissante. Du sucre aux cochons, tout ce service ! Moi qui ai servi Anton Pavlovitch, le prince de Würtemberg[304] ! Je vais rentrer chez moi pour mourir. Ils se souviendront alors de moi. Ils me

demanderont de servir une table de quatre-vingt-quatre couverts, et il n'y aura plus personne pour le faire. Fini, Ivan Ossipovitch Trikartov[305] ! Il sera mort ! Parti pour un monde meilleur, où il n'y a ni maladies, ni soupirs, ni tristesse, mais la vie éternelle... Que son âme repose en paix !...

Et tandis que le vieillard chantait son propre *Requiem*, les pans de son frac claquaient au vent comme des étendards.

Sans laisser à Koreïko le temps d'achever sa salade de fruits, Ostap l'entraîna hors de la salle pour aller faire leurs comptes. Ils grimpèrent à l'aide d'un escabeau dans le wagon de marchandises où étaient installés les bureaux de la cité Nord et où Koreïko s'était installé un lit de sangles. Une fois entrés là, ils s'y enfermèrent.

Après le déjeuner, alors que les passagers se reposaient et reprenaient des forces pour la sauterie du soir, Gargantua prit les deux jumeaux en flagrant délit d'occupation interdite. Liev Roubachkine et Yan Sakamieïkine portaient deux papiers au bureau du télégraphe. Le premier tenait en main une brève missive :

« *Urgent Moscou télégraphe steppes tiret Ouzoun Koulak parenthèses grande oreille virgule transmis aouls nouvelle réalisation jonction voie ferrée Roubachkine.* »

Le second était, du haut en bas, recouvert d'écriture. Voici ce qu'il contenait :

La légende du lac Issyk-Koul[306]

« Le vieux Karakalpak Oukhoum-Boukhieïev m'a conté cette légende enveloppée du parfum des siècles passés. Deux cent mille quatre cent quatre-vingt-cinq lunes ont passé depuis que la belle Soumbouroun, la jeune épouse du khan aux pieds rapides comme le *djeïran* (mouflon), s'éprit du jeune *nouker* Aï-Boulak. Grande fut la tristesse du vieux khan lorsqu'il apprit la trahison de son épouse qu'il aimait passionnément. Douze lunes de suite, le vieil homme éleva des prières au ciel et à la treizième, des larmes dans les yeux, enferma la belle Soumbouroun dans un tonneau auquel il fixa un lingot d'or pur d'un poids de sept *djassassynes* (18 kilos), puis il jeta le précieux fardeau dans un lac de

montagne. C'est depuis cette époque que celui-ci porte le nom d'Issyk-Koul, qui signifie : "Le cœur des belles est faible et inconstant." *Yan Skamieïkine-Sarmatski* ("*Piston*"). »

— N'est-ce pas ? demanda Gargantua en brandissant les papiers pris aux jumeaux. C'est bien vrai ?

— Bien sûr que c'est révoltant ! lui répondit Palamidov. Comment avez-vous osé écrire une légende après ce que nous avions décidé ? À votre avis, Issyk-Koul signifie : « Le cœur des belles est faible, inconstant et impuissant » ? Le pseudo-Karakalpak Oukhoum-Boukhieïev n'en aurait-il pas menti ? Est-ce que cela ne signifierait pas plutôt : « Ne jetez pas les belles dans les lacs de montagne, jetez-y plutôt les journalistes naïfs trop facilement contaminés par l'exotisme » ?

L'écrivain obèse au gilet d'enfant rougit. Il avait déjà inscrit dans son carnet l'Ouzoun-Koulak ainsi que deux légendes parfumées munies d'ornements asiatiques.

— À mon avis, dit-il, tout cela n'a rien de grave. Puisque l'Ouzoun-Koulak existe, il faut bien que quelqu'un en parle ?

— Mais on en a déjà parlé mille fois ! dit Lavoisian.

— L'Ouzoun-Koulak existe, soupira l'écrivain, et nous sommes obligés d'en tenir compte.

---

297. *Aoul* : village (mot turco-tatare).

298. C'était alors (de 1918 à 1944) l'hymne de l'Union soviétique.

299. Superbe exemple d'émulation prétendument spontanée, quoique de commande. Seuls les étrangers naïfs (Romain Rolland, le jeune Malraux, Bernard Shaw, Rabindranath Tagore) se laissaient abuser.

300. C'est le Ständchen des « *Schwanengesang* » de Schubert.

301. Dans *Le Vaisseau volant* de Liermontov, adapté d'un romantique autrichien, le fantôme de Napoléon est en tricorne et *redingote* grise de combat : Ostap modernise.

302. *La Caverne de Leichtweis* est un des nombreux romans d'aventures populaires des années 1920. Les tougriks sont toujours la monnaie officielle de la Mongolie.

303. Nom d'un des derniers conquérants mongols à avoir déferlé sur la Russie au Moyen-Âge, vaincu par Dmitri, devenu « Donskoï », au Champ des Bécasses (Koulikovo) en 1380. Employé ici au sens ironique et parfaitement raciste de « sauvage », « brigand ».

304. Anton Pavlovitch = Tchékhov.

305. Le nom du maître queux Trikartov évoque les « trois cartes » du délire d'Hermann dans la scène finale de *La Dame de pique* de Tchaïkovski, d'après Pouchkine (« *Trikarty, trikarty, trikarty…* »).

306. L'Issyk-Koul est le plus grand des lacs de montagne kirghiz (11 fois le Léman), les Karakalpaks un petit peuple d'origine turque rattaché à l'Ouzbékistan, au sud de la mer d'Aral.

OceanofPDF.com

XXX

Alexandre Ibn Ivanovitch

Dans le wagon surchauffé et obscur, l'air était aussi raréfié et étouffant que dans une vieille chaussure. Il y régnait une odeur de cuir, tempérée par celle des pieds. Koreïko alluma une lanterne et se glissa sous son lit, tandis qu'Ostap rêveur le regardait, assis sur une caisse de macaronis vide. Les deux escrocs étaient également épuisés par la lutte ; aussi l'événement que Koreïko craignait par-dessus tout et qu'Ostap avait attendu toute sa vie ne provoquait-il en eux qu'une sorte de placidité de bureaucrates. On aurait même pu croire que la scène avait lieu dans un quelconque magasin coopératif : un client demande un chapeau et le vendeur lui jette paresseusement sur le comptoir une casquette velue, terne comme un pavé. Il lui est complètement indifférent que le client la prenne ou non. Celui-ci, d'ailleurs, ne prend pas spécialement la chose à cœur et demande par simple acquit de conscience : « Vous en avez peut-être d'autres ?» Ce à quoi on lui répond ordinairement : « Prenez toujours, après il n'y aura plus rien. » Et tous deux se contemplent avec une parfaite indifférence[307].

Koreïko fourrageait depuis un certain temps sous son lit. Sans doute avait-il débouclé le couvercle de sa valise et y fouillait-il à l'aveuglette.

— Hé, vous, du canot ! lui cria Ostap fatigué. Quelle chance que vous ne fumiez pas ! Demander une cigarette à un radin tel que vous serait chose épuisante. Vous ne tendriez jamais votre porte-cigarettes de crainte que l'on ne vous prenne plusieurs cigarettes à la fois au lieu d'une seule et fouilleriez longuement dans vos poches en ouvrant péniblement la boîte pour en sortir une misérable cigarette toute pliée. Vous n'êtes pas quelqu'un de bien. Qu'est-ce qu'il vous en coûte, de sortir carrément votre valise ?

— Et puis quoi, encore ? grommela Koreïko, suffoquant sous le lit.

La comparaison avec un fumeur avare ne lui avait pas fait particulièrement plaisir. Juste à ce moment-là, il tirait de la valise les petites liasses dodues. La languette nickelée de la serrure égratignait ses bras nus jusqu'aux coudes. Pour être plus à l'aise, il se coucha sur le dos et continua à travailler comme un mineur dans une galerie. Le matelas laissait tomber dans les yeux du millionnaire sa paille, de la poussière, des miettes de pain et autres immondices.

« Quelle situation désagréable, pensait Koreïko. Désagréable et dangereuse. Il est capable de m'étrangler et de me prendre tout l'argent. Rien de plus simple. Il me découpera en morceaux qu'il expédiera en petite vitesse dans différentes directions et mettra ma tête à mariner dans un tonneau de choux. »

Il crut sentir un froid de cave le pénétrer et eut si peur qu'il jeta un coup d'œil par en dessous. Ostap sommeillait sur sa caisse, la tête penchée sur la lanterne.

« Et si c'était moi qui… en petite vitesse, songea Koreïko plein d'effroi en continuant à sortir les liasses… et dans différentes directions ? Envoi strictement confidentiel ? »

Il regarda à nouveau. Le Grand Combinateur s'étira et bâilla à se décrocher la mâchoire. Puis il prit sa lanterne de chef de gare et se mit à la balancer en appelant les voyageurs :

— Khatsépétovka ! Khatsépétovka ! Descendez, citoyen, nous sommes arrivés ! Au fait, j'ai complètement oublié de vous prévenir : vous avez peut-être l'intention de m'égorger ? Sachez dans ce cas que je suis contre. Et puis on a déjà essayé, une fois. Un vieillard fantasque de bonne famille, ancien maréchal de la noblesse devenu employé de l'état civil qui s'appelait Kissa Vorobianinov. Nous nous étions associés pour dérober cent cinquante mille roubles à la Fortune. Et voilà que, juste avant le partage de la somme, ce stupide maréchal m'a porté à la gorge un coup de rasoir. Ah, que ce geste était vulgaire, Koreïko ! Vulgaire et douloureux ! Les chirurgiens ont eu le plus grand mal à sauver ma jeune vie, ce dont je leur suis profondément reconnaissant.

Koreïko finit par émerger de dessous son lit et poussa les liasses en direction des pieds d'Ostap. Chacune d'entre elles avait été enfermée dans

une bande de papier blanc, que leur propriétaire avait soigneusement collée et ficelée.

— Quatre-vingt-dix-neuf liasses, fit tristement Koreïko. Dix mille dans chacune d'entre elles, en billets de deux cent cinquante. Inutile de vérifier, c'est comme à la banque.

— Et où est la centième liasse ? demanda Ostap euphorique.

—Je l'ai défalquée, à cause de l'agression au bord de la mer.

— Voilà qui est dégoûtant. Est-ce que je n'ai pas dépensé cet argent à cause de vous ? Ne soyez pas aussi formaliste !

Koreïko donna l'argent manquant avec un soupir, en échange de quoi il reçut le dossier jaune à lacets de bottines contenant sa biographie. Celle-ci passa immédiatement au feu d'un petit poêle de fonte dont le tuyau traversait le toit du wagon. Ostap prit une liasse au hasard, déchira la bande protectrice et, s'étant assuré que Koreïko ne l'avait pas trompé, la fourra dans sa poche.

— Et où sont les devises étrangères ? chicana-t-il. Les dollars mexicains, les lires turques, les livres, les roupies, les pesetas, les centavos, les lei roumains, les lats et zlotys limitrophes ? Donnez-m'en au moins une partie en devises !

— Prenez, prenez ce qu'on vous donne, répondit Koreïko assis devant le poêle à observer les documents qui se tordaient dans les flammes. Prenez, après il n'y aura plus rien. Je ne possède pas de devises.

— Me voilà millionnaire ! s'exclama Ostap avec un étonnement joyeux. Les rêves de l'idiot se sont réalisés[308] !

Soudain il devint triste. La vie lui parut par trop quotidienne. Il lui sembla étrange que le monde n'ait pas été bouleversé à la même seconde et que rien, strictement rien, ne se soit produit autour de lui. Tout en sachant fort bien qu'à notre sévère époque les cavernes mystérieuses, les tonneaux d'or et les lampes d'Aladin n'avaient plus droit à l'existence[309], il sentit une sorte de nostalgie et même d'ennui, semblable en cela à Roald Amundsen lorsqu'il survola pour la première fois le Pôle Nord à bord du dirigeable *Norge*. Lui, qui avait passé toute sa vie à essayer d'y parvenir, se contenta de dire sans enthousiasme à ses compagnons : « Eh bien, nous y sommes. » En bas ce n'étaient que glaces et crevasses, le froid et le vide. Le but était atteint, le mystère dissipé et il n'y avait plus rien à faire. Il ne restait qu'à changer de profession. Mais la tristesse, heureusement, est

éphémère, car ce qui reste à venir, ce sont la gloire, la considération et les honneurs. Les chœurs résonnent, les petites gymnastes en pèlerines blanches forment des haies, les vieilles mères des explorateurs polaires mangés par leurs compagnons d'expédition versent des larmes, on joue les hymnes nationaux, on envoie dans le ciel des fusées et le vieux roi serre l'explorateur contre sa poitrine hérissée d'étoiles et de décorations.

La minute de faiblesse était passée. Ostap jeta les liasses dans un petit sac aimablement offert par Koreïko, le mit sous son bras et fit glisser la lourde porte du wagon.

La fête tirait à sa fin. Les fusées que l'on envoyait ressemblaient à des cannes dorées pêchant dans le ciel des poissons rouges et verts. Les feux sans chaleur des soleils pyrotechniques tournoyaient dans le ciel et éclaboussaient les yeux. Sur une scène en bois, derrière la cabane du télégraphe, on donnait un spectacle aux nomades. Certains d'entre eux étaient assis sur des bancs, d'autres regardaient la représentation du haut de leurs selles. Les chevaux ne cessaient de hennir. Le train spécial était tout illuminé.

— Au fait ! s'exclama soudain Ostap. Le banquet du wagon-restaurant ! Je l'avais oublié ! Quelle joie ! Allons, Koreïko, je vous invite, j'invite tout le monde ! En vertu des lois de l'hospitalité. Cognac et citron, quenelles de volaille, fricassée aux champignons, vin vieux de Hongrie, vin nouveau de Hongrie, champagne !

— Fricassée, fricassée, grogna Koreïko, et après on nous mettra en tôle ! Je ne tiens pas à m'afficher[310].

—Je vous promets un souper paradisiaque, insista Ostap. Allons-y, je vous assure ! D'ailleurs, vous devriez laisser tomber votre ascétisme. Hâtez-vous de boire votre part de boissons alcoolisées, de manger vos vingt-cinq mille boulettes de viande ! Sinon des étrangers vont vous tomber dessus et vous dévorer votre portion. Je vous trouverai une place dans le train spécial, j'y connais tout le monde, et dès demain nous serons dans un centre plus ou moins civilisé. Et alors, avec nos millions... Alexandre Ivanovitch !...

Le Grand Combinateur souhaitait ardemment combler tout le monde de bienfaits, à la minute même. Il voulait que tous les autres fussent gais. Le visage sombre de Koreïko lui pesait et il s'efforça de le convaincre. Il était d'accord avec lui que s'afficher n'était pas indispensable, mais pourquoi se

laisser tourmenter par la faim ? Ostap lui-même aurait été bien en peine de démêler pourquoi il avait besoin de la gaieté du contrôleur, mais il était lancé et ne pouvait plus s'arrêter. Il finit même par le menacer.

— Parfait ! Restez assis sans bouger sur votre valise ! Vous verrez qu'un beau jour la Faucheuse viendra vous rendre visite et clac ! Plus de Koreïko. Vous imaginez le spectacle ? Dépêchons-nous, Alexandre Ivanovitch : les boulettes sont encore sur la table. Ne faites pas la mauvaise tête.

La perte de son million avait rendu Koreïko plus accessible aux arguments.

— Au fond, pourquoi ne pas se changer les idées ? fit-il d'une voix mal assurée. Faire un tour dans la capitale ? Mais, bien sûr, sans ostentation, sans jouer les hussards.

— Pourquoi jouer les hussards ? Nous sommes tout simplement deux médecins au service du bien public venus visiter Moscou, désireux d'assister à un spectacle donné par le MXAT et de voir de leurs propres yeux une momie au musée des Beaux-Arts[311]. Prenez votre valise !

Les millionnaires se dirigèrent vers le train. Ostap balançait négligemment son sac, à la manière d'un encensoir ; Koreïko souriait d'un air niais. Les passagers allaient et venaient autour du train, mais sans trop s'éloigner des wagons, car on accrochait déjà la locomotive. On voyait dans la pénombre luire des pantalons blancs.

Dans le compartiment, sur la couchette supérieure d'Ostap, un inconnu était allongé sous les draps et lisait le journal.

— Veuillez descendre, fit aimablement Ostap. Le propriétaire est arrivé.

— C'est ma place, camarade, répondit l'inconnu. Je suis Liev Roubachkine.

— Vous savez, Liev Roubachkine, ne réveillez pas en moi la bête[312] ; fichez-moi le camp !

Koreïko ouvrait de grands yeux étonnés qui poussaient Ostap à continuer la lutte.

— En voilà de bonnes, fit le journaliste avec arrogance. Et qui êtes-vous donc ?

— C'est pas vos oignons. On vous dit de descendre, descendez !

— Si n'importe quel ivrogne, piaula Roubachkine, se croit ici en droit de faire un esclandre…

Ostap empoigna sans mot dire le pied nu du journaliste, Roubachkine poussa un cri qui ameuta tout le wagon. À tout hasard, Koreïko se retira sur la plate-forme.

— Vous vous battez ? demanda Oukhoudchanski. Eh bien, bravo !

Ostap réussit à flanquer un coup de sac sur la tête de Roubachkine, mais Gargantua et l'écrivain obèse lui tenaient maintenant les bras.

— Qu'il montre son billet ! criait à tue-tête le Grand Combinateur. Qu'il montre sa réservation !

Complètement nu, Roubachkine sautait d'une couchette à l'autre et exigeait que l'on fît venir le chef de train. Ostap, qui avait perdu le sens des réalités, insistait lui aussi. L'esclandre se termina de la manière la plus déplaisante, Roubachkine montra son billet et sa réservation puis, d'un ton pathétique, exigea la même chose d'Ostap.

— Je ne les montrerai pas par principe, déclara le Grand Combinateur en quittant précipitamment le lieu de l'incident. J'ai des principes, moi !

— Resquilleur ! glapit Roubachkine en s'élançant tout nu dans le couloir. Camarade chef de train, j'attire votre attention : il y a ici un resquilleur !

— Où est le resquilleur ? demanda le chef de train, une expression de chasseur au fond des yeux.

Craintivement dissimulé derrière un rebord de la tribune, Koreïko tâchait en vain de distinguer quelque chose dans l'obscurité. Des silhouettes allaient et venaient autour du train, des cigarettes rougeoyantes dansaient. On entendait un bruit de voix : « Veuillez présenter... », « Et moi je vous dis que c'est par principe ! », « C'est un voyou ! », « N'est-ce pas ? C'est bien vrai ? », « Il faut bien que quelqu'un voyage sans billet ? ». Les tampons firent un bruit de cymbales, l'air contenu dans les freins pneumatiques siffla au ras du sol tout le long des wagons et les vitres illuminées se mirent en mouvement. Ostap crânait encore, mais devant lui passaient déjà et s'éloignaient les couchettes rayées, les filets à bagages, les chefs de wagon avec leurs lanternes, les bouquets de fleurs et les puissants ventilateurs du wagon-restaurant. Il voyait également s'éloigner le banquet projeté avec champagne et vins de Hongrie (vin vieux et vin nouveau). On lui ôtait des mains les quenelles de volaille : elles disparaissaient dans la nuit. La fricassée, cette tendre fricassée qu'Ostap avait évoquée avec tant de chaleur, venait de quitter La Source Bruissante. Koreïko vint vers lui[313].

— Cela ne se passera pas ainsi, grognait Ostap. Abandonner en plein désert un correspondant de la presse soviétique ! Je vais organiser une campagne de presse. Koreïko ! Nous prenons le premier rapide. Nous achèterons toutes les places du wagon international !

— Vous faites erreur, dit Koreïko. Il n'y a ni rapide, ni train du tout partant d'ici. La mise en exploitation de la ligne est prévue pour dans deux mois.

Ostap leva la tête. Il vit le ciel d'un noir abyssinien et les étoiles sauvages et comprit tout[314]. Mais une allusion faite par Koreïko au banquet perdu lui redonna des forces.

— Il y a un avion derrière la colline, dit Ostap. Il est arrivé pour l'inauguration et ne repart qu'à l'aube. Nous avons le temps.

Pour arriver à l'heure, les deux millionnaires durent adopter le pas large des chameaux. Leurs pieds s'écartaient dans le sable, les feux des nomades flamboyaient autour d'eux. La valise et le sac n'étaient pas particulièrement lourds à traîner, mais extrêmement désagréables. Tandis qu'ils escaladaient une colline du côté de La Source Bruissante, l'aube monta peu à peu dans un bruit d'hélices, du côté opposé. Ostap et Koreïko redescendirent la colline en courant, de peur de manquer le départ.

Sous les ailes de tôle, hautes comme des toits, les mécaniciens en vestes de cuir semblaient tout petits. Trois hélices tournaient faiblement, brassant l'air du désert. Des glands en peluche dansaient derrière les hublots carrés de la cabine des passagers. Appuyé à une marche en aluminium, le pilote mangeait un *pirojok* et buvait de l'eau minérale à même la bouteille.

— Nous sommes des passagers ! lui cria Ostap, haletant. Deux billets de première !

Personne ne lui répondit. Le pilote jeta sa bouteille et enfila des gants à grandes emmanchures.

— Il y a des places ? répéta Ostap en prenant le pilote par le bras.

— Nous ne prenons pas de passagers, répondit celui-ci en mettant la main sur la rampe de l'échelle. C'est un vol spécial.

— J'achète l'avion ! dit hâtivement le Grand Combinateur. Faites-moi un paquet.

— Dégagez ! cria le mécanicien en montant derrière le pilote.

Les hélices disparurent dans une rapide rotation. Tremblant et se dandinant, l'avion se mit à virer contre le vent. Les tourbillons déchaînés par les hélices repoussèrent les millionnaires en arrière, du côté de la colline. La casquette d'Ostap s'envola et fila vers l'Inde à une vitesse telle que l'on pouvait attendre son arrivée à Calcutta dans moins de trois heures. Et c'est ainsi qu'elle serait entrée en roulant dans la rue principale de cette ville, attirant par sa mystérieuse apparition l'attention des milieux proches de l'Intelligence Service, si l'avion n'avait pas décollé et la tempête ne s'était pas apaisée. On vit encore briller les flancs de l'avion et celui-ci disparut dans la lumière du soleil levant. Ostap courut chercher son couvre-chef, accroché à un buisson de saxaoul, et dit :

— Les transports en commun nous filent entre les doigts. Le chemin de fer est fâché contre nous et la voie aérienne nous est fermée. Irons-nous à pied ? Quatre cents kilomètres. Cela n'a rien d'enthousiasmant. Il reste une seule solution : nous convertir à l'islam et nous déplacer à dos de chameau.

Koreïko ne répondit rien au sujet de l'islam, mais l'idée du voyage à dos de chameau lui plut. Les spectacles tentants du wagon-restaurant puis de l'avion avaient renforcé son désir d'effectuer un petit voyage d'agrément comme simple médecin au service du bien public. On éviterait de jouer les hussards, mais pourquoi ne pas se permettre un minimum de chic[315] ?

Les *aouls* venus pour l'inauguration étaient encore en place et cela permit aux deux hommes d'acheter des chameaux non loin de la station. Les vaisseaux du désert leur revinrent à cent quatre-vingts roubles pièce.

— Comme c'est bon marché ! chuchota Ostap à son compagnon. Achetons-en cinquante, ou même cent !

— Vous faites le hussard, répliqua Koreïko d'une voix maussade. Qu'est-ce que vous voulez que nous en fassions ? Deux nous suffisent.

Les Kazakhs installèrent avec force cris les voyageurs entre les bosses et les aidèrent à attacher la valise, le sac et les provisions de route : une outre de lait de jument fermenté et deux moutons. Les chameaux se levèrent d'abord sur les pattes arrière, ce qui fit esquisser aux voyageurs une sorte de salut, puis sur leurs pattes avant et se mirent à avancer le long de la voie ferrée. Les moutons attachés par des cordes trottinèrent par-derrière, en lâchant de temps à autre de petites boules noires et en bêlant à fendre l'âme.

— Hé, cheikh Koreïko ! cria Ostap. Alexandre Ibn Ivanovitch ! Est-ce que la vie n'est pas belle ?

Le cheikh garda le silence. Il était tombé sur une bête malingre qu'il essayait de faire avancer en donnant des coups impitoyables avec une branche de saxaoul sur son derrière chauve.

---

307. Aucune exagération dans cette scène d'un réalisme admirable. Dès les années 1930-1933, alors que le commerce privé rendait seulement l'âme, la fonctionnarisation généralisée de la vie publique avait déjà causé dans les esprits des dégâts irréversibles.

308. Formule shakespearienne bien connue (*Macbeth* V:5, folie de la vie, « *a tale told by an idiot* »). L'argent n'est une finalité que pour des gens comme Koreïko ou Panikovski. Ostap considère sa poursuite comme un sport, un moyen de donner libre cours à son énergie vitale. C'est ce qu'a admirablement compris Pitchoul dans son film de 1993, *Rêves d'idiot*, une transposition superbe massacrée par la critique comme iconoclaste et inédite en France (voir annexe n° III).

309. Que l'idéologie ait remplacé la poésie, voire la culture, est ce qu'Ilf et Petrov reprochent peut-être le plus à leur « sévère époque » (le chapitre « Bagdad » développera ce thème sous forme hyperbolique).

310. Renfermé, calculateur et souvent acariâtre, mais adapté au système, Koreïko fournit un contraste parfait avec Ostap, héros extraverti, généreux et sympathique (seule exception : avec Zossia), aussi célèbre que d'Artagnan, et totalement étranger au monde dans lequel il vit.

311. L'allusion satirique est sanglante. Provinciaux et touristes de passage viennent d'abord voir à Moscou la « momie »... de Lénine au Mausolée !

312. Cliché d'époque, fréquent chez les symbolistes (par exemple Blok).

313. C'est bien le manque de calcul, une des caractéristiques premières d'Ostap, qui a causé sa défaite, la première depuis qu'il a hérité du million. La seconde (l'avion) et les suivantes seront structurelles : le changement de régime a rendu l'argent inutilisable.

314. Probable hommage à Goumiliov, le grand poète monarchiste fusillé par les Rouges en 1921, auteur du poème *Abyssinie*.

315. Koreïko se déboutonne un peu au contact d'Ostap, mais cela ne durera guère. Le Veau d'or est son idole, tant pour l'argent que pour le pouvoir que cela donne.

OceanofPDF.com

XXXI

Bagdad

Sept jours durant, les chameaux traînèrent à travers le désert les cheikhs frais émoulus. Au début du voyage, Ostap était fort gai. Tout le divertissait : Alexandre Ibn Ivanovitch ballotté entre les bosses de son chameau, le malingre vaisseau du désert qui tentait d'échapper à ses obligations, le sac au million avec lequel le Grand Combinateur ranimait de temps à autre l'énergie des moutons indociles. Il s'était quant à lui trouvé un surnom : colonel Lawrence[316].

— Je suis l'émir-dynamite ! criait-il en se balançant au sommet de l'échine de son animal. Si dans deux jours nous n'obtenons pas une nourriture convenable, je pousse à la rébellion une quelconque tribu. Parole d'honneur ! Je me nommerai fondé de pouvoir du prophète et déclarerai la guerre sainte, ou *djihad*. Par exemple au Danemark. Pourquoi les Danois ont-ils fait autant de misères à leur prince Hamlet ? Dans le contexte politique actuel, même la S.D.N. se contentera d'un tel prétexte pour une guerre. Par ma foi, j'achèterai aux Anglais un million de fusils (ils aiment à vendre des armes à feu aux autochtones) et je marcherai sur le Danemark. L'Allemagne me laissera passer, au titre des réparations de guerre. Vous vous représentez l'entrée des autochtones à Copenhague ? Et moi devant tous, sur un chameau blanc. Ah ! Panikovski n'est plus là ! Il aurait goûté de l'oie danoise !

Mais au bout de quelques jours, lorsque les moutons furent réduits à leurs cordes et tout le lait de jument bu, même l'émir-

dynamite fut pris de tristesse et il se contenta de réciter mélancoliquement :

Dans les steppes sablonneuses du Nord de l'Arabie

Trois énormes palmiers ont poussé cette nuit.

Les deux cheikhs avaient fortement maigri, leurs joues s'étaient couvertes de barbe, et leurs vêtements n'étaient plus que loques. Tels qu'ils étaient maintenant, ils ressemblaient à deux derviches d'une paroisse pauvre.

— Encore un peu de patience, Ibn Koreïko, et nous arriverons dans une ville qui peut rivaliser avec Bagdad. Toits plats, orchestres indigènes, gargotes dans le style oriental, vins doux, jeunes beautés légendaires et quarante mille broches faisant tourner des *chachlyks* à la Kars, à la turque, à la tartare, à la mésopotamienne, à l'odessite ! Et, enfin, le chemin de fer.

Ils arrivèrent au huitième jour à un ancien cimetière. Des tombeaux semi-circulaires s'étendaient comme des vagues de pierre jusqu'à l'horizon. On n'enfouissait pas ici les morts : on les posait à même le sol et on les entourait de bonnets de pierre. Un soleil redoutable étincelait au firmament de la cendreuse cité des morts. L'antique Orient gisait ici dans ses tombes brûlantes.

Les deux hommes cinglèrent leurs bêtes et parvinrent bientôt à une oasis. Les torches vertes des peupliers illuminaient tous les alentours de la ville et se reflétaient dans des rizières carrées qui baignaient dans l'eau. On voyait des ormes solitaires, sortes de globes gigantesques sur des pieds de bois. Ils se mirent à rencontrer des ânons, chargés de lourds cavaliers en burnous et de sacs de trèfle.

Alexandre Koreïko et Ostap Bender passaient maintenant le long d'échoppes où l'on faisait commerce de tabac vert en poudre et de petits morceaux coniques d'un savon nauséabond qui évoquaient des têtes de shrapnels. Des artisans à barbes de mousseline blanche travaillaient des feuilles de cuivre, dont ils faisaient des cuvettes et des cruches à étroit goulot. Des cordonniers avaient mis à sécher au soleil des petites peaux teintes à l'encre. Les carreaux azur, jaunes, outremer des mosquées projetaient çà et là le faible éclat de leur faïence.

Les millionnaires passèrent le reste du jour et toute la nuit qui suivit à dormir dans leur chambre d'hôtel, d'un lourd sommeil sans connaissance. Au matin, ils se lavèrent dans des baignoires d'émail blanc, se rasèrent et se rendirent en ville. Le seul détail qui pût ternir leur humeur sereine consistait dans la nécessité de traîner derrière eux la valise et le sac.

— Je considère comme mon premier devoir, dit vaniteusement Ostap, de vous faire connaître une petite cave merveilleuse, qui se nomme « Au clair de lune ». Je suis venu ici il y a cinq ou six ans pour faire des conférences sur la lutte contre l'avortement. Ah, cette cave ! La pénombre, la fraîcheur, un patron originaire de Tiflis, un orchestre local, de l'eau-de-vie glacée, des danseuses à cymbales et tambourins. Nous y passerons la journée entière. Les deux médecins au service du bien public que nous sommes ont bien le droit d'avoir d'innocentes petites faiblesses. C'est moi qui invite. Le Veau d'or répond de tout[317].

Et le Grand Combinateur secoua victorieusement son sac.

Hélas, la cave dénommée « Au clair de lune » avait vécu. Au grand étonnement d'Ostap, on ne voyait même plus la ruelle où résonnaient jadis cymbales et tambourins : elle avait été remplacée par une rue toute droite de style européen, que l'on aménageait simultanément dans toute sa longueur. Des palissades avaient été dressées, une poussière d'albâtre flottait dans l'air et les camions réchauffaient encore un air déjà brûlant. Après avoir contemplé pendant une petite minute les façades de brique grise aux fenêtres toutes en longueur, Ostap donna à Koreïko un coup de coude, ajouta qu'« il y avait un autre endroit, tenu par un type de Bakou », et le conduisit à l'autre bout de la ville. À l'endroit prévu, nouvelle déception. On ne voyait même plus l'enseigne en vers approximatifs conçue par le gargotier azéri :

Fais-toi honneur,
Fais-nous honneur,
Viens donc nous voir :
Entre au Caucase !

Ce qui s'offrait maintenant à la vue des deux cheikhs était une simple plaque de carton avec l'inscription suivante, en alphabets arabe et cyrillique :

Musée municipal des beaux-arts

— Entrons, fit tristement Ostap. Au moins il y fera frais. Et puis, la visite des musées entre au programme de médecins au service du bien public !

Ils pénétrèrent dans une grande pièce blanchie à la chaux, posèrent au sol leurs millions et épongèrent longuement de leurs manches leurs fronts

brûlants. Il y avait en tout et pour tout huit objets exposés : une dent de mammouth, dont la ville de Tachkent avait fait don au jeune musée, l'huile *Au contact des basmatchi*[318], deux burnous d'émir, un poisson rouge dans son aquarium, un sous-verre contenant un criquet desséché, une statuette en porcelaine des ateliers Kouznietsov et, enfin, la maquette d'un obélisque que la ville s'apprêtait à élever sur la place principale. Une grande couronne en fer-blanc, avec des rubans, gisait au pied du projet. Une délégation spécialement venue d'une république voisine l'avait apportée récemment, mais comme l'obélisque n'avait pas encore été élevée (les fonds prévus avaient été assignés à la construction d'un établissement de bains, jugé bien plus nécessaire), la délégation avait déposé sa couronne sur le projet, après avoir prononcé les discours prévus.

Les visiteurs furent aussitôt abordés par un jeune homme en *tioubétieïka* à la mode de Boukhara, calotte de jute carrée sur son crâne rasé, qui leur demanda avec une émotion d'auteur :

— Vos impressions, camarades ?

— Pas mal, dit Ostap.

Le jeune homme était le conservateur du musée. Il se mit sans plus attendre à exposer les difficultés que rencontrait son enfant. Les crédits étaient insuffisants. Tachkent en avait été quitte pour une dent, alors que l'on manquait de personnel pour réunir les richesses locales, tant artistiques qu'historiques. Ce qu'il aurait fallu, c'était que Tachkent leur envoyât un spécialiste.

— Ah, si j'avais trois cents roubles ! s'exclama le conservateur. Je ferais un Louvre ici !

— Dites-moi, connaissez-vous bien la ville ? demanda Ostap avec un clin d'œil à son compagnon. Ne pourriez-vous pas nous indiquer quelques curiosités ? J'ai connu votre ville autrefois, mais elle m'a l'air de s'être beaucoup transformée.

Le conservateur fut ravi. Tout en criant qu'il leur montrerait tout personnellement, il ferma le musée à clef et conduisit les millionnaires dans la rue où ils cherchaient, une demi-heure plus tôt, la cave dénommée « Au clair de lune ».

— L'avenue du Socialisme ! leur dit-il en prenant plaisir à aspirer la poussière d'albâtre[319]. Ah, quel air merveilleux ! Que n'y aura-t-il pas ici dans un an ! L'asphalte ! L'autobus ! Un institut d'irrigation ! Un institut de

géographie tropicale ! Si Tachkent ne nous donne pas de collaborateurs scientifiques, à ce moment-là… Vous savez, ils ont tellement d'os de mammouth, et ils ne m'ont envoyé qu'une dent, alors qu'il y a dans notre république un tel intérêt pour les sciences naturelles !

— Vraiment ? remarqua Koreïko en jetant à Ostap un regard de reproche.

— Et vous savez, chuchota le spécialiste, je soupçonne que cette dent n'appartient pas à un mammouth. Ils nous en ont refilé une d'éléphant !

— Et qu'en est-il de vos… vous savez, ces cabarets dans le genre asiatique, avec des timbales et des flûtes ? demanda impatiemment le Grand Combinateur.

— Éliminés, répondit avec indifférence le jeune homme. Il y avait longtemps qu'on aurait dû détruire cette infection, ce foyer d'épidémies. Nous avons justement eu la peau du dernier bouge au printemps dernier. Il s'appelait « Au clair de lune ».

— Vous avez eu sa peau ? manqua de s'étrangler Koreïko.

— Parole d'honneur. Par contre, nous avons ouvert à sa place une fabrique de plats préparés. Une cuisine européenne. Les assiettes sont lavées et séchées électriquement. La courbe des maladies de l'estomac a baissé verticalement.

— Que ne fait-on pas aujourd'hui ! s'exclama Ostap, en se couvrant le visage.

— Vous n'avez encore rien vu, dit le jeune conservateur, avec un petit rire timide. Allons déjeuner à la fabrique.

Ils prirent place dans un break sous un toit de toile à festons bordés d'un liseré bleu. Pendant le trajet, leur aimable cicerone ne cessa de convier les millionnaires à pencher la tête hors du baldaquin pour leur montrer des bâtiments déjà construits, en cours de construction ou à la construction envisagée. Koreïko jetait à Ostap des regards mauvais. Celui-ci se détournait et disait :

— Quel adorable petit bazar indigène ! C'est Bagdad !

— Nous commençons à le démolir le dix-sept, répondit le jeune homme. Il y aura ici un hôpital et un centre commercial kolkhozien.

— Et vous ne regrettez pas cet exotisme ? Et Bagdad ?

— Très joli ! soupira Koreïko.

Le jeune homme prit la mouche :

— C'est pour vous que c'est joli, pour les touristes. Nous, nous devons vivre ici.

Dans la grande salle à manger de la fabrique de plats préparés, au milieu des murs carrelés et sous des rouleaux d'amanites tue-mouches descendant du plafond, les voyageurs mangèrent de la soupe d'orge perlé et des petites croquettes brunâtres. Ayant posé une question relative au vin, Ostap se vit répondre triomphalement qu'on venait de découvrir non loin de la ville une source d'eau minérale surpassant par le goût jusqu'au célèbre narzan. En preuve de quoi fut réclamée une bouteille de l'eau nouvelle que l'on dégusta dans un silence de cathédrale.

— Et la courbe de la prostitution ? demanda avec espoir Alexandre Ibn Ivanovitch.

— En baisse radicale, répondit l'impitoyable jeune homme.

— Ce qu'on ne fait pas, tout de même ! répéta Ostap avec un petit rire hypocrite.

En fait, il ne comprenait vraiment rien à ce qui se faisait. Lorsqu'on se leva de table, il s'avéra que le jeune homme avait eu le temps de payer pour tous. Il n'accepta pour rien au monde l'argent des millionnaires, les assurant qu'il toucherait de toute façon son salaire le surlendemain et que d'ici là il se débrouillerait.

— Et les distractions ? demanda Ostap sans la moindre extase. Comment la ville se distrait-elle ? Les tambourins, les cymbales ?

— Comment, vous ne savez pas ? s'étonna le conservateur. On a ouvert la semaine dernière une philharmonie municipale, avec le grand quatuor symphonique Bebel-Paganini. Allons-y de ce pas. Comment ai-je pu ne pas y penser !

Après qu'il eut réglé le repas, il était impossible pour des raisons éthiques de refuser de visiter la salle de concerts. Lorsqu'ils en ressortirent, Alexandre Ibn Ivanovitch maugréa d'une voix de portier :

— L'harmonie municipale !

Le Grand Combinateur rougit.

Sur le chemin de l'hôtel, le jeune homme arrêta soudain leur phaéton, fit descendre les millionnaires, les prit par les mains et, se haussant sur la pointe des pieds dans l'enthousiasme qui l'oppressait, les conduisit jusqu'à une petite pierre protégée par une grille.

— C'est ici que s'élèvera l'obélisque ! fit-il d'une voix pénétrée. La colonne du marxisme !

En les quittant, le jeune homme les invita à venir le plus souvent possible lui rendre visite. En veine d'amabilité, Ostap promit : il n'avait jamais passé une journée aussi joyeuse.

— Je vais à la gare, dit Koreïko dès qu'ils furent seuls.

— Et si nous allions dans une autre ville faire la fête ? proposa Ostap. Nous pourrions passer gaiement quelques jours à Tachkent.

— Cela suffit pour moi, répondit Koreïko. Je vais aller porter ma valise à la consigne de la gare et me faire engager ici dans un bureau quelconque. J'attendrai le capitalisme pour me distraire[320].

— Eh bien, attendez-le, répliqua assez brutalement Ostap. Moi, je pars. Ce que nous avons vu aujourd'hui n'est qu'un regrettable malentendu, une suite d'exagérations *dans le bon sens comme on en voit à la périphérie*[321]. Notre petit Veau d'or doit bien avoir encore quelque influence dans notre pays !

Sur la place de la gare, ils virent une petite foule : c'étaient les journalistes du train à affectation spéciale, qui effectuaient un voyage touristique en Asie centrale après l'inauguration de la ligne. Ils entouraient Oukhoudchanski, vêtu d'un burnous taillé dans une couverture de coton et coiffé d'un bonnet en velours bordé de queues de chacal. Le possesseur du *Catalogue solennel* se tournait complaisamment dans tous les sens pour faire admirer ses emplettes.

Les prédictions du prophète en peluche continuaient à se réaliser.

---

316. *Les Sept Piliers de la sagesse* du colonel T. E. Lawrence, vainqueur à Damas avec une armée britannico-arabe d'une coalition turco-allemande en 1918, venaient d'être publiés en 1926. Intérieurement vaincu, Ostap joue encore les héros justiciers.

317. Transparente citation de la version russe du *Faust* de Gounod (« Le Veau d'or / Est toujours le plus fort »).

318. *Basmatchi* : résistants opposés à la soviétisation de l'Asie centrale.

319. Dans ce chapitre (rajouté dans l'édition en volume), la satire passe au second plan. Ce sont les journalistes qui parlent : le positif équilibre le négatif, ce qui permet de laisser deviner en creux la russification forcée. Mais Ilf et Petrov ne pouvaient pas deviner que 30 à 40% des Kazakhs avaient été sacrifiés dans les années vingt et trente sur l'autel de l'internationalisme prolétarien.

320. « Attendre le capitalisme », même si la NEP vient juste de prendre fin, est peu vraisemblable ; la phrase ne vise qu'à abuser la censure. Koreïko rentre dans son trou, mais il est confiant : son « empire souterrain » et le pouvoir ne vont pas se nuire mutuellement puisqu'ils collaborent au sein de structures telles qu'« Hercule ». La vraie lutte se déroule, au sommet, dans l'appareil politique et idéologique et, à la base, dans les campagnes. Koreïko attendra le moment propice pour ressurgir dans la peau d'un apparatchik féroce qui, s'il n'est pas éliminé lors des purges sera, avec les Souslov et les Brejniev, l'un des grands chefs de la nomenklatura mafieuse de l'après-guerre.

321. Incroyable impertinence de cette phrase sur les excès locaux : c'est Staline qui est ironiquement cité ici ! Son article du 2 mars 1930, « Le vertige du succès », rejetait sur les autorités locales les excès commis contre les paysans réfractaires à la collectivisation. Ce qui lui permit, comme on sait, de frapper dix fois plus fort. Les auteurs s'en doutaient alors : ils le sauront à la sortie du livre.

OceanofPDF.com

XXXII

Au seuil de tous les possibles

Par un de ces soirs d'automne mélancoliques et lumineux où, à Moscou, les jardiniers coupent les dernières fleurs des squares et les distribuent aux enfants, le fils préféré du lieutenant Schmidt, autrement dit Choura Balaganov, dormait sur un banc de la salle d'attente de la gare de Riazan. Il était couché de tout son long, la tête appuyée sur l'accoudoir en bois. Sa casquette fripée lui recouvrait le nez. Tout disait que l'ex-mécanicien de bord de l'*Antilope* et ancien délégué aux sabots était malheureux et misérable. Des débris de coquille d'œuf étaient restés collés à sa joue hirsute. Ses chaussures en toile avaient perdu toute forme et ressemblaient plutôt à des espadrilles moldaves.

Des hirondelles voletaient sous le haut plafond de la salle, ouverte des deux côtés. On apercevait derrière les grandes fenêtres mal lavées les sémaphores, les systèmes de blocage et divers autres objets indispensables à l'économie ferroviaire. Tout à coup, on vit les porteurs se mettre à courir et la foule descendue d'un train s'écouler à travers la salle. Le dernier voyageur à quitter le quai avait une mise soignée. Sous son léger manteau déboutonné, on apercevait un costume à minuscules carreaux de toutes les couleurs. Les jambes du pantalon tombaient en cascade sur des souliers vernis. Un chapeau mou légèrement incliné sur le front complétait son apparence étrangère. Refusant l'aide des porteurs, il prit seul sa mallette, traversa la salle déserte d'un pas nonchalant et serait très certainement parvenu dans le hall s'il n'avait soudain aperçu la silhouette pitoyable de Balaganov. Il cligna des yeux, s'approcha de lui et l'examina un certain temps dans son sommeil. Puis il souleva précautionneusement avec deux doigts de sa main gantée la casquette du mécanicien de bord et sourit.

— Levez-vous, comte, une voix d'outre-tombe vous appelle ! dit-il en secouant Balaganov[322].

Choura s'assit sur le banc, se frotta le visage et reconnut enfin le voyageur.

— Le Commandeur ! s'écria-t-il.

— Non, non, ne m'embrassez pas, fit Ostap en levant la main pour se protéger. Maintenant, je suis fier.

Balaganov se mit à tourner autour de son ancien commandant de bord, qu'il n'arrivait pas à reconnaître. Ostap n'avait pas changé que dans sa mise. Il avait maigri et l'on voyait parfois dans son regard une sorte d'indifférence distraite. De plus, son teint avait acquis un hâle colonial.

— Il crâne ! criait joyeusement Balaganov. Qu'est-ce qu'il crâne !

— Oui, je crâne, confirma dignement Ostap. Regardez mon pantalon. L'Europe, première catégorie ! Et cela, vous l'avez vu ? Mon annulaire est orné d'un brillant de quatre carats. Et vous, où en êtes-vous ? Toujours fils de lieutenant ?

— Oui, enfin... fit Choura troublé. Je me débrouille comme je peux.

Au buffet de la gare, Ostap commanda du vin blanc et des biscuits pour lui-même, de la bière et des sandwiches pour le mécanicien de bord.

— Dites-moi honnêtement, Choura, lui demanda Ostap, combien vous faudrait-il d'argent pour être heureux ? Mais n'oubliez rien.

— Cent roubles, répondit Balaganov en abandonnant à regret pour un instant son sandwich au saucisson.

— Non, vous ne m'avez pas compris. Pas pour aujourd'hui, mais en général. Pour être heureux. Vous saisissez ? Pour que vous vous sentiez bien sur terre.

Balaganov réfléchit longtemps, avec un sourire timide, et déclara enfin que pour se sentir bien sur terre il lui faudrait six mille quatre cents roubles et qu'avec cette somme il connaîtrait le bonheur parfait.

— D'accord, dit Ostap, en voici cinquante mille.

Il posa sur ses genoux sa mallette carrée et en sortit cinq liasses blanches ficelées qu'il tendit à Choura. Le mécanicien de bord en perdit aussitôt l'appétit. Il cessa de manger, mit l'argent dans sa poche et n'en retira plus la main.

— Alors, c'est la petite soucoupe ? demanda-t-il émerveillé.

— Oui, oui, la petite soucoupe, répondit Ostap avec indifférence. À bords dorés. Le client me l'a apportée lui-même dans ses crocs. Il a longtemps remué de la queue avant que je ne l'accepte. C'est maintenant moi qui commande la parade ! Je me sens parfaitement bien.

La dernière phrase fut prononcée sans conviction[323]. À vrai dire, la parade était loin d'être réussie et le Grand Combinateur mentait lorsqu'il prétendait se sentir parfaitement bien. Il aurait été plus juste de dire qu'il ressentait une certaine gêne qu'il refusait de s'avouer à lui-même.

Un mois s'était écoulé depuis qu'il avait quitté Koreïko à la consigne de la gare où le millionnaire clandestin avait confié sa petite valise si ordinaire.

Dans la première ville où Ostap était entré avec une âme de conquérant, il ne put obtenir de chambre à l'hôtel.

— Je paierai ce qu'on voudra ! dit-il d'un air hautain.

— Rien à faire, citoyen, lui répondit le portier : le congrès de pédologie[324] est venu au grand complet visiter notre station expérimentale. Tout est loué par les représentants de la science.

Et le visage courtois du portier exprima son respect devant le congrès. Ostap aurait voulu crier que c'était lui le grand personnage qu'il fallait respecter et honorer, car il avait un million dans son sac, mais il préféra s'abstenir et ressortit plein de colère et d'irritation.

Il passa toute la journée à parcourir la ville en fiacre. Il se morfondit une heure et demie dans le meilleur restaurant à attendre que les pédologues déjeunant au grand complet se levassent de table. Le théâtre municipal donnait un spectacle en leur honneur et ne vendait pas de billets aux particuliers. De toute façon, on ne l'aurait pas laisser entrer dans la salle avec un sac, et il ne savait où le mettre. Afin de ne pas passer la nuit dans la rue pour le plus grand bien de la science, le millionnaire quitta la ville le jour même et dormit dans un wagon-lit. Il débarqua au matin dans un centre important des bords de la Volga. Les feuilles jaunies et transparentes, tombant des arbres, tournaient en vrille. Le vent venait du fleuve. Il n'y avait dans toute la ville pas une seule chambre disponible[325].

— Peut-être dans un mois, répondaient d'un ton dubitatif les gérants barbus des hôtels, tout comme d'ailleurs les gérants sans barbe, moustachus ou bien glabres. Attendez que l'on ait monté la troisième turbine de la centrale, mais n'y comptez pas trop. Les spécialistes ont tout

réservé. Et puis nous avons le congrès régional du Komsomol. Nous ne pouvons rien faire pour vous.

Et pendant que le Grand Combinateur faisait le pied de grue devant les hauts comptoirs des portiers, les escaliers des hôtels retentissaient de la course des ingénieurs, des techniciens, des spécialistes étrangers, des komsomols venus pour le congrès. Et Ostap passa à nouveau la journée en fiacre à attendre impatiemment le départ du rapide où l'on pouvait se laver, se reposer et lire tranquillement le journal.

Il passa quinze nuits dans divers trains, changeant sans cesse de ville parce qu'il n'y avait de chambres nulle part. Ici on construisait un haut fourneau, là des installations frigorifiques, ailleurs une zinguerie. Tout était plein de gens affairés. Dans une quatrième ville, une rencontre de petits pionniers lui barra la route et, dans la chambre où il aurait pu passer agréablement la soirée avec une compagne, on entendait brailler des mômes. Peu à peu il s'habitua à cette vie errante, acheta une valise pour mettre son million ainsi que divers objets nécessaires à un voyageur ; bref, il s'équipa. Ostap envisageait déjà un long et paisible voyage jusqu'à Vladivostok, et avait calculé que l'aller et le retour lui prendraient trois semaines, lorsqu'il sentit soudain que, s'il ne reprenait pas immédiatement pied sur terre, il risquait de mourir de quelque mystérieuse maladie ferroviaire. Et il fit ce qu'il avait l'habitude de faire à l'époque où il était l'heureux possesseur de poches toujours vides. Il se fit passer pour un autre et commença à envoyer dans les hôtels des télégrammes afin que l'on retînt une chambre pour un ingénieur, un médecin ambulant, un ténor d'opéra, un écrivain. Il remarqua avec étonnement que tous les voyageurs qui pouvaient se prévaloir d'une mission précise trouvaient des chambres et revint un peu à lui après les secousses du train. Il dut même dans ce but se faire un jour passer pour un des fils du lieutenant Schmidt, ce qui lui suggéra des réflexions moroses.

« Et c'est cela, pensait-il avec dépit, l'existence d'un millionnaire ! Où sont le respect, l'estime, la gloire, le pouvoir[326] ? »

Même l'« Europe première catégorie » dont il avait tiré vanité devant Balaganov, cet ensemble comportant costume, souliers vernis et chapeau mou avait été acheté dans un magasin de vêtements d'occasion et possédait en dépit de toutes ses qualités un défaut majeur, celui de venir de quelqu'un d'autre, d'avoir été porté. Peut-être seulement une heure, ou

même une minute, mais ce n'était plus du neuf. Il était également vexant de constater à quel point le gouvernement était indifférent au sort des pauvres millionnaires et qu'il ne distribuait les biens de ce monde que suivant un plan préconçu. D'ailleurs, rien ne marchait normalement. Les chefs de gare ne portaient pas à sa vue la main à la coiffure, ce qu'ils faisaient pourtant autrefois pour n'importe quel marchand minable possédant cinquante mille roubles de capital ; les pères de la ville ne venaient pas se présenter à lui à l'hôtel ; la presse ne se bousculait pas pour l'interviewer et, au lieu de photos de millionnaires, publiait les portraits d'on ne savait quels ouvriers de choc gagnant cent vingt roubles par mois.

Ostap recomptait chaque jour son million et il était toujours, à peu de chose près, intact. Il faisait pourtant des efforts, déjeunait plusieurs fois par jour, buvait des vins rares, distribuait des pourboires gigantesques. Il acheta une bague, un vase japonais, un manteau en fourrure de putois : il lui fallut faire don de ces derniers à un garçon d'étage car il n'aimait pas se déplacer avec des objets encombrants. En outre, il pouvait toujours en cas de nécessité acheter autant qu'il le voulait de vases et de manteaux de fourrure. Il ne dépensa cependant pas, en un mois, plus de six mille roubles.

Non ! la parade ne donnait vraiment rien, et pourtant on faisait tout ce qu'il fallait. Les estafettes avaient été envoyées au bon moment, les troupes s'étaient présentées à l'heure dite, l'orchestre jouait des marches. Mais ce n'était pas dans sa direction que les régiments regardaient, pas pour lui qu'elles poussaient des hourras et ce n'était pas en son honneur que le chef d'orchestre agitait sa baguette. Ostap, pourtant, ne se rendait point. Il mettait tous ses espoirs dans Moscou.

— Et Rio de Janeiro ? demanda Choura plein d'excitation. On y va ?

— Qu'il aille au diable ! fit Ostap avec une fureur soudaine. Tout cela, c'est de l'invention, il n'y a aucun Rio de Janeiro, il n'y a pas d'Amérique, et pas plus d'Europe. Le bout du monde, c'est Chépétovka[327], contre lequel battent les vagues de l'océan Atlantique[328].

— Ah là là, quelle histoire ! soupira Balaganov.

— Un docteur m'a expliqué, continua Ostap, que l'étranger, c'était comme le mythe de la vie dans l'autre monde. Ceux qui y accèdent n'en reviennent pas.

— C'est pas croyable, s'exclama Choura qui n'avait rien compris. Quelle vie je vais mener à présent ! Pauvre Panikovski ! Bien sûr, il avait violé la convention, mais que Dieu lui pardonne ! Ah, comme il aurait été heureux, le vieux !

—Je propose de nous lever pour honorer la mémoire du défunt, dit Ostap.

Les frères de lait observèrent une minute de silence, les yeux fixés sur les biscuits émiettés et le sandwich entamé. Balaganov le rompit le premier.

— Savez-vous, dit-il pour dissiper leur gêne, ce que devient Kozlewicz ? C'est pas croyable. Il a fini par retaper son *Antilope* et travaille à nouveau à Tchernomorsk. Il m'a envoyé ceci.

Le mécanicien de bord tira de sa casquette une lettre.

Bonjour Choura, écrivait le chauffeur, *comment allez-vous ? Êtes-vous toujours fils du L. S. ? Ici tout va très bien, mais je manque d'argent. La voiture fait des caprices depuis qu'elle a été remontée et ne marche qu'une heure par jour. Je la répare sans arrêt et suis à bout de forces. Les clients se fâchent. Peut-être pourriez-vous, mon cher Choura, m'envoyer un tuyau d'arrivée d'huile, au moins d'occasion ? Ici, aux puces, il est absolument impossible d'en trouver. Cherchez au marché de Smoliensk, là où l'on vend des vieux cadenas et des clefs. Et si cela ne va pas fort, rejoignez-moi. Nous nous débrouillerons tous les deux. Je suis garé au coin de la rue Franz Mehring, là où il y a le marché en plein air. Où est maintenant O. B. ? Votre ami respectueux, Adam Kozlewicz. J'ai oublié de vous dire que les RR. PP. Kuszakowski et Moroszek sont venus me voir à mon stationnement. Ils ont fait du grabuge. A. K.*

— Il faut que j'essaye de lui trouver un tuyau, dit Choura soucieux.

— Pas la peine, répondit Ostap, je lui achèterai une voiture neuve. Allons au Grand Hôtel[329], j'y ai réservé une chambre pour un chef d'orchestre symphonique. Vous devez vous habiller, vous laver, faire une révision générale. Choura ! Vous êtes au seuil de tous les possibles.

Ils débouchèrent place de la Tour-de-guet. Il n'y avait pas de taxi. Ostap refusa de monter dans un fiacre.

— C'est un véhicule du passé, dit-il en prenant un air dégoûté. Il ne nous mènera pas loin[330], sans compter que son capitonnage doit abriter de petites souris.

On dut se rabattre sur le tramway. La voiture était bondée. C'était un de ces wagons contaminés par les querelles, comme il en circule souvent dans la capitale. Le signal des hostilités est habituellement donné aux heures d'affluence matinale par une petite vieille vindicative. Peu à peu tous les voyageurs se trouvent aspirés dans la zizanie, y compris ceux qui sont montés dans le wagon une demi-heure après le début de l'incident. L'acariâtre petite vieille a quitté la voiture depuis longtemps, on a oublié jusqu'à la cause de la dispute, mais les cris et les offenses mutuelles continuent de résonner, repris et amplifiés par les voix de contingents toujours renouvelés. Il faudra attendre les dernières heures de la journée pour qu'un tel wagon retrouve le calme.

Les voyageurs surexcités séparèrent rapidement Ostap et Balaganov, qui se retrouvèrent bientôt aux deux extrémités du wagon, ballottés, entourés et pressés par des poitrines et des paniers d'osier. Ostap s'était accroché à une lanière et retenait avec peine sa valise qui se trouvait sans cesse emportée par le courant.

Soudain, venant du coin où se balançait Balaganov et couvrant les injures habituelles du tramway, on entendit un hurlement de femme.

— Au voleur ! Arrêtez-le ! Le voilà !

Toutes les têtes se retournèrent. Des amateurs pantelants de curiosité se frayèrent un chemin vers le lieu de l'incident. Ostap aperçut le visage ahuri de Balaganov. Le mécanicien de bord ne comprenait pas lui-même ce qui se passait, mais on l'avait déjà pris par le bras au bout duquel il serrait un sac de femme bon marché garni d'une chaînette de bronze.

— Bandit ! criait la femme. Il a suffi que je tourne la tête et lui…

Le possesseur de cinquante mille roubles venait de voler un sac contenant un poudrier en écaille, une carte syndicale et un rouble soixante-dix kopecks de menue monnaie. Le tramway stoppa. Les amateurs traînèrent Balaganov vers la sortie. Lorsqu'il passa devant lui, Ostap l'entendit murmurer amèrement :

— Je n'y comprends rien ! J'ai fait ça machinalement.

— Je vais te montrer, moi, à faire les choses machinalement, dit un amateur à lorgnon et porte-documents en lui flanquant avec jouissance un coup sur la nuque.

Ostap vit par la fenêtre un milicien accourir et entraîner le malfaiteur.

Le Grand Combinateur se détourna.

322. Selon le biographe du comte de Saint-Simon (le socialiste utopiste, bien connu des lecteurs soviétiques), le valet de chambre de ce dernier le réveillait chaque jour en lui disant : « Levez-vous, comte, de grandes choses vous attendent. » La « voix d'outre-tombe » est évidemment celle du Commandeur dans *Don Giovanni*, un des surnoms d'Ostap.

323. Signes extérieurs de la défaite d'Ostap : l'« indifférence distraite », comme il a été dit plus haut, et maintenant (ce qui est pire) le manque d'assurance en lui.

324. Science des plus intéressantes créée dans les années vingt, la pédologie avait pour objet l'étude des particularités du développement intellectuel des enfants afin de déterminer les « groupes de niveau » souhaitables. Elle était alors remise en cause par les partisans de la massification, qui l'emportèrent sous Staline. On est revenu ensuite à une détection des élites.

325. Il a été impossible pendant cinquante ans d'obtenir une chambre d'hôtel en URSS si l'on n'était pas étranger ou l'un des milliers de chargés de mission qui parcouraient le pays pour obtenir ce dont les entreprises ou les ministères avaient besoin : la corruption et le manque de confiance dans les exécutants (voir Polykhaïev, au ch. 19) rendaient inefficaces la poste et le téléphone.

326. Ostap, qui est un comédien, joue sans y croire le personnage désormais impossible du *nepman*. Mais il y a là une grande vérité : l'argent est à l'origine du pouvoir, même en régime socialiste - il suffit de le cacher (dirigeants, mafia). Le Veau d'or change seulement d'apparence.

327. Ilf et Petrov adorent citer, dans un but pittoresque, les noms sonores des petites villes d'Ukraine. Celui même de Bender est inspiré de *Bendery*, ville moldave proche d'Odessa, où l'on allait faire du marché noir. Et *Ostap* est le prénom de l'un des deux fils de Tarass Boulba.

328. Ayant traversé l'Europe sans rencontrer d'obstacle, les vagues océaniques battaient contre les murs de béton d'un monde cadenassé où l'on regardait à deux fois avant de revenir. Ce discours métaphorique d'Ostap est un nouvel exemple parfait du « langage ésopique ».

329. Plus tard hôtel *Moskva*, non loin du Kremlin (place du Manège).

330. Citation un peu inexacte de Gorki (Satine, *Les Bas-fonds*, acte IV). Comme toujours, après un discours trop sérieux, peut-être dangereux (l'accès au pouvoir, la fermeture des frontières et l'absence de libertés), les auteurs bouffonnent et la censure laisse passer.

OceanofPDF.com

XXXIII

L'« hôte » Hindou[331]

On entendait dans la cour intérieure carrée du Grand Hôtel des bruits de casseroles, des sifflements de vapeur et des cris : « Deux thés complets au seize ! » Dans les couloirs blancs, par contre, c'était le calme et la clarté : la salle de contrôle d'une centrale. Dans cent cinquante chambres dormait le congrès des pédologues à son retour de province ; trente chambres avaient été affectées à des délégations de commerçants étrangers désireux de déterminer s'il était finalement avantageux de commercer avec l'Union soviétique ; on avait donné la meilleure suite de quatre pièces à un célèbre poète et philosophe hindou[332] ; enfin, dans la petite chambre réservée à un chef d'orchestre symphonique dormait Ostap Bender.

Il était couché tout habillé sur sa couverture en peluche et serrait contre sa poitrine la mallette au million. Le Grand Combinateur avait eu le temps, au cours de la nuit, d'inhaler tout l'oxygène contenu dans la pièce et ce n'était que par politesse que l'on pouvait nommer azote les éléments chimiques qui y subsistaient encore. Dans l'air flottait une odeur de vin ranci, de boulettes diaboliques et encore de quelque chose d'inexprimablement répugnant. Ostap gémit et se retourna. La mallette tomba au sol ; il ouvrit aussitôt les yeux.

— Qu'est-ce qui m'est donc arrivé ? marmonna-t-il en grimaçant. J'ai fait le hussard dans la salle de restaurant ! Et même, me semble-t-il, le chevau-léger ! Fi ! Je me suis conduit comme un marchand de seconde guilde ! Mon Dieu, n'ai-je pas au moins causé de tort aux personnes présentes ? Une espèce d'imbécile s'est écrié : « Debout, les pédologues ! », puis il s'est mis

à pleurer et à jurer qu'il était lui-même pédologue dans l'âme. Et bien sûr, c'était moi. Oui, mais à quel propos ?...

Il se souvint alors qu'ayant décidé la veille de commencer un type de vie répondant aux convenances, il avait décrété qu'il se ferait construire un hôtel particulier dans le style mauresque. Il avait passé la matinée dans de grandioses rêveries. Il se représentait déjà une maison à minarets, un concierge digne comme un monument, un petit salon, une pièce pour le billard et une sorte de salle de conférences. On avait expliqué au Grand Combinateur qui s'était rendu au bureau des lotissements qu'il pouvait effectivement acquérir un terrain. Mais dès le bureau voisin, celui de la direction municipale des chantiers, tout s'effondra. Le concierge à la trogne empierrée tomba avec fracas, la salle de conférences dorée fut prise d'un tremblement et les minarets s'écroulèrent.

— Vous êtes un particulier ? demanda-t-on au millionnaire.

— Oui, répondit Ostap. Une individualité fortement affirmée.

— Nous ne construisons malheureusement que pour les collectivités et les organisations.

— Sociales, coopératives et étatisées ? demanda-t-il amèrement.

— Oui, pour ces organisations-là.

— Et moi, alors ?

— Construisez vous-même.

— Très bien, mais où prendrai-je les briques, les plinthes, les espagnolettes ?

— Débrouillez-vous pour les trouver. Bien sûr, ce sera difficile. Les contingents ont déjà été répartis en fonction des commandes de l'industrie et des coopératives.

Là résidait, selon toute vraisemblance, la cause de ses scandaleuses hussardises de la veille.

Ostap toujours couché tira son carnet et se mit à faire le décompte de ses dépenses depuis son entrée en possession du million. La première page portait une inscription mémorable :

Chameau ..... 180 r.
Mouton ..... 30 r.
Lait de jument ..... 1 r. 75 k.
Total ..... 211 r. 75 k.

La suite ne valait guère mieux, Le manteau de fourrure, un plat en sauce, un billet de chemin de fer, un nouveau plat en sauce, un autre billet, trois turbans achetés pour les mauvais jours, des fiacres, le vase et diverses babioles. Si l'on ne comptait pas les cinquante mille donnés à Balaganov et qui ne lui avaient pas porté chance, le million était intact.

— On ne permet pas les investissements ! s'indignait-il. Impossible d'en faire ! Peut-être devrais-je adopter un style de vie intellectuel, comme mon ami Lokhankine ? Finalement, j'ai déjà amassé les biens matériels et il ne s'agit plus que de leur adjoindre petit à petit les biens spirituels. Il est indispensable que je tire rapidement au clair la question du sens de la vie.

Il se souvint d'avoir vu des jeunes filles piétiner toute la journée dans le hall de l'hôtel pour pouvoir parler de l'âme avec le philosophe hindou de passage.

— Je vais aller voir l'Hindou, décida-t-il. Il faut que je sache en fin de compte de quoi il retourne. C'est un peu snob, j'en conviens, mais il n'y a pas d'autre solution.

Sans prendre le temps de se changer, Ostap descendit à l'entresol, en costume fripé et sa valise toujours sous le bras, et frappa à la porte du grand homme. Un interprète lui ouvrit.

— Le philosophe reçoit ? demanda Ostap.

— Ça dépend qui, répondit poliment l'interprète. Vous êtes un particulier ?

— Non, non, répondit le Grand Combinateur avec effroi. Je viens de la part d'une organisation coopérative.

— Vous êtes avec un groupe ? Combien êtes-vous ? Parce que, vous comprenez, le Maître peut difficilement recevoir tous les particuliers. Il préfère s'entretenir...

— Avec les collectivités ? proposa Ostap. Je suis justement délégué par une collectivité pour résoudre une importante question de fond touchant au sens de la vie.

L'interprète revint au bout de cinq minutes, écarta la portière et déclara pompeusement :

— L'organisation coopérative désireuse de connaître le sens de la vie peut entrer.

Dans un fauteuil à haut dossier sculpté et malcommode, le grand philosophe et poète était assis. Il portait une sorte de soutane marron et

un bonnet de même couleur. Il avait un visage basané et tendre et des yeux aussi noirs que ceux d'un sous-lieutenant. Une large barbe blanche tombait sur sa poitrine à la manière d'un plastron d'habit. Une sténographe était assise à ses pieds et deux interprètes, l'un hindou et l'autre anglais, disposés sur les côtés.

En voyant Ostap et sa mallette, le philosophe se trémoussa sur son fauteuil et chuchota quelque chose d'un air inquiet à l'un de ses interprètes. La sténo nota rapidement quelque chose et l'interprète se tourna vers le Grand Combinateur :

— Le Maître désirerait savoir si la valise du visiteur ne contient pas des chants et des sagas et si le visiteur n'a pas l'intention de les réciter à voix haute, car on a déjà récité devant le Maître un grand nombre de chants et de sagas et il n'a plus la force d'en écouter.

— Dites au Maître, répondit respectueusement Ostap, que je n'ai pas de sagas.

Le vieil homme aux yeux noirs fut alors pris d'une inquiétude encore plus grande et se mit à parler avec agitation en montrant d'un doigt effrayé la mallette d'Ostap.

— Le Maître demande, traduisit l'interprète, si l'étranger n'a pas l'intention de s'installer dans sa chambre, car personne ne s'est encore présenté à une audience avec une valise.

Ce ne fut qu'après qu'Ostap eut rassuré l'interprète, et l'interprète le philosophe, que la tension diminua et que l'entretien put commencer.

— Avant de répondre à votre question sur le sens de la vie, dit l'interprète, le Maître désire dire quelques mots sur l'instruction publique en Inde.

— Faites savoir au Maître, déclara Ostap, que le problème de l'instruction publique me passionne depuis l'enfance.

Le philosophe ferma les yeux et commença sans se presser. Il parla durant la première heure en anglais et, durant la seconde, en bengali. Parfois il se mettait à chanter d'une voix douce et agréable et il se leva même une fois pour exécuter, en relevant sa soutane, quelques pas de danse qui illustraient visiblement des jeux scolaires au Pendjab. Puis il s'assit et referma les yeux, pendant qu'Ostap écoutait la traduction de tout ce qu'il avait dit. Au début, Ostap écoutait en hochant poliment la tête, puis il se mit à jeter à la fenêtre des regards endormis et, finalement,

chercha des moyens de se distraire : il compta la monnaie qu'il avait en poche, admira sa bague et fit même un clin d'œil appuyé à la jolie sténo, après quoi celle-ci gratta du crayon encore plus vite qu'auparavant.

— Et le sens de la vie, plaça le millionnaire en profitant d'une pause, est-ce que quand même...

— Le Maître, expliqua l'interprète, désire d'abord faire connaître au visiteur la somme considérable de matériaux qu'il a amassés à l'occasion de son étude du système pédagogique de l'Union soviétique.

— Transmettez au vénérable, répondit Ostap, que le visiteur n'a rien contre.

La machine se mit à nouveau en mouvement. Le Maître parlait, chantait des chansons de pionniers, montrait le journal mural dont lui avaient fait don les enfants de l'école secondaire n° 146 et versa même des larmes. Les interprètes jacassaient à deux voix, la sténographe notait et Ostap se curait les ongles avec indifférence.

Le visiteur finit par tousser assez fort.

— Vous savez, dit-il, ce n'est plus la peine de traduire. Je me suis suffisamment habitué au bengali pour le comprendre. Mais lorsqu'il sera question du sens de la vie, alors traduisez.

Le philosophe aux yeux noirs fut très inquiet lorsqu'on lui fit part de l'insistance d'Ostap.

— Le Maître, déclara l'interprète, dit qu'il est lui-même venu dans votre grand pays afin de connaître le sens de la vie. Là seulement où l'instruction publique est placée à un haut niveau, comme c'est le cas chez vous, la vie acquiert un sens, la collectivité...

— Au revoir, fit rapidement Ostap. Transmettez au Maître que le visiteur demande la permission de s'éclipser sans délai[333].

Mais le philosophe chantait déjà de sa voix douce la *Marche de Boudienny*[334], que lui avaient apprise les écoliers soviétiques, et Ostap s'éloigna sans permission.

— Krichna ! criait le Grand Combinateur en allant et en venant nerveusement dans sa chambre. Vichnou ! Que se passe-t-il sur terre ? Où est la Vérité en robe de bure ? Mais c'est peut-être moi qui suis un imbécile qui ne comprend rien et a passé toute sa vie stupidement et sans but ? Cet Hindou cent pour cent connaît notre immense pays dans les moindres détails, et moi ? Moi, je ressemble au marchand hindou de l'opéra, quand il

chante interminablement qu'il est incapable de faire le décompte de ses diamants. C'est répugnant[335].

Ce jour-là, Ostap déjeuna sans vodka et laissa pour la première fois sa mallette dans sa chambre d'hôtel. Puis il demeura paisiblement assis sur l'appui de sa fenêtre, à observer les piétons bondissant dans les autobus comme des écureuils.

Au cours de la nuit, le Grand Combinateur se réveilla soudain et s'assit sur son lit. Tout était calme ; on entendait seulement un boston mélancolique qui venait de la salle de restaurant et pénétrait par le trou de la serrure.

— Comment ai-je pu l'oublier ! fit-il, furieux contre lui-même.

Puis il se mit à rire, alluma la lumière et rédigea rapidement ce télégramme :

Tchernomorsk Zossia Sinitskaia suite erreur existence suis prêt voler Tchernomorsk sur ailes amour télégraphiez urgence réponse Moscou Grand Hôtel Bender.

Zossia ne répondit pas et ne répondit pas davantage aux autres télégrammes qu'il envoya, dans le même style désespéré et lyrique.

---

331. Chapitre rajouté dans l'édition en volume. Le titre a deux significations : « invité, client venu de l'Inde » (jargon de l'Intourist) et (mythologie culturelle russe) « marchand hindou », l'un des personnages de l'opéra *Sadko* de Rimski-Korsakov (sens vieilli du mot *gost'*).

332. Parodié sous une forme plus que transparente, Rabindranath Tagore avait visité l'URSS en septembre 1930. Ses *Lettres de Russie* étaient béates d'admiration.

333. En s'adressant au grand poète, Ostap s'efforce de trouver une alternative au nouveau mode de vie qui l'assaille de toutes parts, mais essuie un échec comique car « la grande Source de sagesse se trouve elle-même polluée » (Y. Chtcheglov) par cette vision du monde qu'Ostap rejette de toutes ses forces.

334. Populaire, moustachu et très naïf héros de la Guerre civile, organisateur de la cavalerie rouge (voir Babel), devenu député à vie. Cette marche était cependant fort démodée.

335. Le terme russe est fort (*gadko*). Ostap éprouve de la répugnance en pensant à son propre personnage et souhaitera s'en libérer, d'abord en revenant à des rapports humains simples : il retourne vers Zossia (et Pitchoul a imaginé une fin alternative géniale, partiellement empruntée à une variante des auteurs, cf. annexe n° III : il l'épouse et tente de *brûler son argent*), puis il s'imagine philanthrope. Mais les « individualités affirmées » n'ont plus aucune chance de réussite.

OceanofPDF.com

XXXIV

L’amitié des jeunes

Le train roulait vers Tchernomorsk.

Le premier voyageur ôta sa veste, l’accrocha au crochet en cuivre du filet à bagages, puis retira ses chaussures en élevant successivement ses cuisses grasses presque à la hauteur de son visage et enfila des pantoufles à languette.

— On vous a raconté l’histoire de l’arpenteur de Voronèje qui se trouvait être parent du mikado ? demanda-t-il en souriant d’avance.

Le deuxième et le troisième voyageurs se rapprochèrent. Le quatrième était déjà allongé sur sa couchette supérieure. Recouvert d’une couverture violette qui lui piquait les jambes, il feuilletait un illustré d’un air mécontent.

— Vraiment, vous ne connaissez pas ? À une certaine époque, tout le monde ne parlait que de cela. C’était un arpenteur tout ce qu’il y avait d’ordinaire : une femme, un appartement d’une pièce, cent vingt roubles d’appointements. Il s’appelait Bigoussov. Un homme ordinaire, absolument sans intérêt et même, si vous voulez savoir, entre nous soit dit, un rustre. Le voilà qui rentre un jour de son travail et qui trouve chez lui un Japonais, entre nous soit dit, vêtu d’un superbe costume, avec des lunettes et même, si vous voulez savoir, des escarpins en peau de serpent, la dernière nouveauté. « Vous vous appelez Bigoussov ? » demande le Japonais. « Oui », répond l’arpenteur. « Vos nom et patronyme ? » Il les donne. « Exact, fait le Japonais. Dans ce cas, pourriez-vous avoir l’amabilité d’ôter votre blouse, afin que j’examine votre torse nu ? » « Je vous en prie ». Alors, entre nous soit dit, le Japonais, si vous voulez le savoir, n’a même pas examiné son torse : il s’est aussitôt jeté sur une tache

de vin que l'autre avait sur le côté. Il la regarde avec une loupe, il pâlit et le voilà qui dit : « Je vous félicite, citoyen Bigoussov, Permettez-moi de vous remettre un paquet et une lettre. » Sa femme, bien sûr, ouvre aussitôt le paquet, et qu'est-ce qu'elle y trouve ? Elle y trouve, si vous voulez savoir, une épée japonaise à deux tranchants enveloppée dans de la sciure. « Pourquoi m'avoir apporté une épée ? », demande l'arpenteur. « Lisez la lettre, qu'on lui dit, et vous comprendrez tout. Vous êtes samouraï. » Alors Bigoussov à son tour a pâli. Voronèje, si vous voulez savoir, n'est pas un bien grand centre. Entre nous soit dit, quelle opinion voulez-vous qu'on y ait à propos des samouraïs ? Tout à fait négative. Mais Bigoussov ne pouvait rien y faire. Alors il a pris la lettre, il a brisé les quatorze cachets et il l'a lue. Et qu'est-ce que vous pensez ? À ce qu'il se trouvait, exactement trente-six ans plus tôt, un demi-prince japonais traversait incognito la province de Voronèje. Alors bien sûr, entre nous soit dit, Son Altesse s'est un peu mélangée avec une jeune native et elle a mis au monde un petit bébé incognito. Lui, voulait même se marier avec elle, mais le mikado le lui a interdit par télégramme chiffré. Le demi-prince a été obligé de repartir et l'enfant illégitime est resté. C'était Bigoussov. Et voilà qu'après tant d'années le prince s'est mis à mourir. Comme un fait exprès, il n'a pas d'enfants légitimes, personne à qui transmettre son héritage, sans compter que sa lignée s'éteint, ce qui est pire que tout pour un Japonais. Il a été obligé de se souvenir de Bigoussov. Cela, on peut dire que c'était de la chance ! À l'heure actuelle, à ce qu'on dit, il est au Japon. Le vieux est mort et Bigoussov est maintenant prince, parent du mikado et en plus, entre nous soit dit, il a reçu en liquide un million de yens. Un million ! À un imbécile comme lui !

— Ah, si on me donnait, à moi, un million de roubles ! dit le deuxième, en agitant les pieds. Je leur montrerais ce qu'on peut en faire !

Dans l'intervalle séparant les deux couchettes supérieures apparut la tête du quatrième voyageur. Il regarda longuement l'homme qui savait avec autant de certitude ce que l'on pouvait faire d'un million et, sans rien dire, se recouvrit à nouveau le visage de son journal.

— Oui, fit le troisième en ouvrant une ration ferroviaire individuelle de deux biscottes, il se passe vraiment toutes sortes de choses dans le domaine de la circulation monétaire. Une jeune fille de Moscou avait un oncle à Varsovie, qui est mort en lui laissant un million, et elle n'en savait

rien. Mais là-bas, à l'étranger, quelqu'un a flairé l'affaire et il ne s'est pas passé un mois qu'a débarqué à Moscou un étranger assez élégamment vêtu. Ce joli coco avait décidé d'épouser la donzelle avant qu'elle n'apprenne l'histoire[336] de l'héritage. Mais elle, elle avait à Moscou un fiancé, un jeune homme également assez beau, de la chambre des Poids et Mesures. Elle l'aimait beaucoup et, bien sûr, ne voulait pas en épouser un autre. L'étranger, lui, semblait fou d'amour, lui envoyait des bouquets, des chocolats, des bas en fil de Perse. À ce qu'il se trouve, le joli coco n'était pas venu à Moscou pour son propre compte, mais délégué par une société d'actionnaires spécialement formée pour l'exploitation de l'héritage du tonton, avec un capital de base de 18000 zlotys. Leur fondé de pouvoir devait donc par n'importe quel moyen épouser la jeune fille et la faire sortir. Une histoire des plus romantiques ! Imaginez un peu dans quelle situation se trouvait le fondé de pouvoir, quelle responsabilité il avait ! On lui avait donné une avance et voilà qu'il ne pouvait pas en rendre compte à cause de ce fiancé soviétique ! Ce qui se passait à Varsovie ! Un vrai cauchemar. Les actionnaires qui attendent, qui se font du mauvais sang, les actions qui s'effondrent. D'ailleurs, tout s'est terminé sur un superbe échec. La jeune fille a épousé son soviétique de fiancé. Et c'est ainsi qu'elle n'a rien su de toute l'histoire.

— En voilà une idiote ! dit le deuxième voyageur. Si on me l'avait donné à moi, ce million !

Il était si bouleversé par cette perspective qu'il arracha une biscotte des mains de son voisin et la mangea nerveusement.

L'occupant de la couchette supérieure toussa avec insistance. Visiblement, la conversation l'empêchait de dormir.

En bas, on baissa le ton. Les trois voyageurs rapprochèrent leurs têtes et chuchotèrent en haletant :

— Il n'y a pas longtemps, la Croix-Rouge Internationale recherchait par petites annonces les héritiers d'un soldat américain mort au front en 18, un certain Harry Kovaltchouk. Un million à toucher ! Pas exactement un million, à vrai dire, mais avec les intérêts, cela faisait le compte. Et voici que dans un trou perdu de Volhynie...

La couverture violette allait et venait sur la couchette supérieure. Ostap Bender se sentait mal. Il en avait assez des wagons, des couchettes supérieures et inférieures, de toutes les secousses du monde des voyages.

Il aurait volontiers donné un demi-million pour qu'on le laissât dormir en paix, mais les chuchotements qui venaient d'en bas se poursuivaient :

— ... Vous comprenez, la vieille s'adresse au comité d'administration de son groupe d'immeubles et leur dit : « J'ai trouvé un pot dans ma cave, qu'elle fait, mais je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Vous pourriez peut-être regarder vous-mêmes ? » La direction du comité regarde, et qu'est-ce qu'elle y trouve ? Un million de roupies, de vraies roupies de l'Inde, en or pur...

— En voilà une idiote ! Elle ne pouvait pas le raconter à quelqu'un d'autre ? Moi, si on m'avait donné ce million...

— Entre nous, si vous voulez savoir, l'argent, c'est tout.

— On m'a aussi raconté que dans une cave, près de Mojaïsk...

D'en haut parvint le gémissement, sonore et lourd, d'un individu littéralement en train de périr.

Les bavards se troublèrent un court instant, mais le charme des richesses inattendues coulant des poches des princes japonais, des parents polonais ou des soldats américains était si puissant qu'ils se remirent à chuchoter en se tenant l'un l'autre par le genou :

— Et voilà que lorsqu'ils ont fracturé la châsse aux reliques, si vous voulez savoir, eh bien ils sont tombés sur un million !...

Au matin, encore submergé de sommeil, Ostap entendit le bruit d'un store que l'on tirait et une voix qui disait :

— Un million ! Vous comprenez, pas moins que cela !

C'en était trop. Le Grand Combinateur se pencha, plein de rage, mais les passagers de la veille n'étaient plus là. Ils étaient descendus à l'aube à Kharkov, abandonnant leurs lits défaits, une feuille graisseuse de papier millimétré, des débris de viande et des miettes de pain, et aussi un morceau de ficelle. Le nouveau voyageur debout près de la fenêtre jeta à Ostap un regard indifférent et poursuivit pour ses deux compagnons :

— Un million de tonnes de fonte. Pour la fin de l'année. La commission a estimé que l'entreprise pouvait le fournir. Et le plus comique de l'affaire, c'est que Kharkov a confirmé la chose !

Ostap n'avait rien trouvé de comique à cela, et pourtant les nouveaux voyageurs éclatèrent tous ensemble de rire. Et leurs imperméables en caoutchouc, qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de retirer, grincèrent à l'unisson.

— Et Boubechko, Ivan Nikolaïévitch, qu'est-ce qu'il en dit ? demanda avec feu le plus jeune des trois. Sûr qu'il se démène comme un possédé !

— Non, ce stade-là est passé. Il est refait. Mais qu'est-ce qu'on n'a pas vu ! Au début il a cherché la bagarre. Vous connaissez Ivan Nikolaïévitch, avec son caractère... Huit cent vingt-cinq mille tonnes, qu'il a dit, pas une de plus. C'est alors que les ennuis ont commencé. Sous-estimation des capacités de production, et d'un ! Alignement sur les critères inférieurs, et de deux ! Il aurait dû tout de suite reconnaître pleinement son erreur, mais non ! L'orgueil ! Un véritable aristocrate[337] ! Au lieu de reconnaître son erreur, un point c'est tout, il s'est mis à le faire par petits morceaux. Il avait décidé de conserver son autorité ! Et la musique a commencé, la « *dostoïevchtchina* ». « D'un côté, je reconnais que, mais de l'autre je souligne que... » À quoi cela pouvait-il bien lui servir de souligner, à quoi bon ces tergiversations privées de dignité ? Notre Boubechko a été obligé de faire une deuxième lettre.

Les voyageurs se remirent à rire.

— Mais cette fois encore il a omis de parler de son opportunisme. Et il s'est mis à écrire. Une lettre par jour ! On veut même ouvrir une rubrique spéciale, dans le journal de l'usine : « Correctifs et justificatifs ». Lui-même comprend parfaitement qu'il s'est enferré, il essaie de se dépatouiller, mais il en a tellement accumulé qu'il n'y parvient pas. Il en est arrivé à écrire la chose suivante, la fois dernière : «Je suis d'accord, qu'il écrit, que ceci, que cela, etc., je reconnais mon erreur, mais je considère la présente lettre comme insuffisante[338]. »

Ostap était depuis longtemps parti se débarbouiller que les jeunes voyageurs finissaient seulement de rire. Lorsqu'il revint, le compartiment avait été balayé, les couchettes relevées et le chef de wagon s'éloignait déjà, une pile de draps et de couvertures coincée sous le menton. Les jeunes gens, qui ne craignaient pas les courants d'air, remontèrent les vitres et, par la fenêtre ouverte, un vent d'automne frais et vigoureux entra comme une vague et se mit à danser.

Ostap jeta son million dans le filet et prit place en bas, en lançant des coups d'œil amicaux à ses nouveaux voisins qui semblaient mettre une ardeur particulière à s'acclimater à l'atmosphère du wagon-lit : ils ne cessaient de se regarder dans la glace fixée à la porte, sautillaient sur les sièges pour vérifier l'élasticité des ressorts, louaient la bonne qualité du

bois verni rouge, appuyaient sur tous les boutons. De temps en temps, l'un d'eux disparaissait pour quelques minutes et, à son retour, chuchotait avec ses compagnons. Finalement, on vit apparaître à la porte une jeune fille en canadienne bordée de castor portant aux pieds des sandales de lycéenne, à lacets autour des chevilles.

— Camarades ! dit-elle d'un ton décidé. C'est scandaleux. Nous aussi nous voulons voyager dans le luxe. Nous devons changer de place au premier arrêt.

Les compagnons de voyage d'Ostap protestèrent bruyamment.

— Ça va, ça va, reprit la jeune fille, Les autres ont les mêmes droits que vous. Nous avons déjà tiré au sort. C'est Tarassov, Parovitski et moi qui avons gagné. Déguerpissez en troisième.

Ostap comprit d'après cette discussion qu'il voyageait avec un groupe d'étudiants de l'Institut polytechnique de Tchernomorsk qui rentraient en ville après avoir suivi un stage pratique d'été dans une usine. Tout le monde n'ayant pas trouvé de place en troisième, ils avaient dû prendre trois billets dans le wagon-lit, en partageant la différence en parts égales.

En fin de compte, la jeune fille resta dans le compartiment et les trois premiers venus se retirèrent avec une dignité un peu tardive. Tarassov et Parovitski vinrent immédiatement occuper leurs places et eux aussi, sans perdre un instant, se mirent à sautiller sur les sièges et à appuyer sur tous les boutons. La jeune fille n'avait pas abandonné son air soucieux, mais sautait avec eux. À peine une demi-heure plus tard, le premier trio refit irruption, chassé de ses troisièmes par la nostalgie du luxe perdu. Puis deux autres étudiants apparurent à leur tour, un sourire confus aux lèvres, et encore un, qui portait des moustaches. Le moustachu devait attendre le lendemain pour voyager dans le luxe, mais il n'en avait pas la force. Son apparition provoqua des cris d'indignation particulièrement bruyants et le chef de wagon ne tarda pas à se montrer.

— Et alors, citoyens, fit-il d'une voix administrative, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que cette joyeuse compagnie ? Retournez chez vous, les troisièmes, sinon je vais chercher le chef de train.

La joyeuse compagnie resta interdite.

— Ce sont nos invités, dit la jeune fille attristée. Ils sont juste venus nous voir.

— Interdit par le règlement, répondit le chef de wagon. Sortez.

Le moustachu recula vers la sortie, mais le Grand Combinateur intervint alors dans le conflit.

— Allons donc, pépère, dit-il au chef de wagon, il ne faut lyncher les voyageurs qu'en cas d'extrême nécessité[339] ! Pourquoi vous en tenir aussi étroitement à la lettre de la loi ? Il faut être hospitalier. Vous savez comment sont les gens en Orient ? Venez avec moi, je vais tout vous raconter.

Quand il se fut entretenu avec Ostap dans le couloir, le chef de wagon se pénétra à un tel point de l'esprit de l'hospitalité orientale que, ne songeant même plus à chasser la joyeuse compagnie, il lui apporta neuf verres de thé dans de lourds porte-verres ainsi que toute sa réserve de biscottes individuelles et refusa toute rétribution.

— À l'orientale, dit Ostap aux jeunes gens. En vertu des lois de l'hospitalité, comme disait un travailleur de la restauration.

Le service avait été rendu avec tant d'aisance et de simplicité qu'il était impossible de refuser. Les paquets de biscottes que l'on ouvrait craquaient, Ostap faisait passer les verres comme s'il était le maître de céans et devint bientôt l'ami des huit étudiants et de l'étudiante.

— Je m'intéresse depuis longtemps au problème de l'instruction universelle, secrète et démocratique, fit-il en bavardant joyeusement[340]. J'en ai encore parlé récemment avec un philosophe amateur hindou. Un homme d'une rare culture : tout ce qu'il dit est aussitôt enregistré sur disque. Et comme le vieux est plutôt bavard (c'est son péché mignon), on en a déjà accumulé huit cents wagons. Il ne reste plus qu'à en faire des boutons[341].

Après cette libre improvisation, le Grand Combinateur prit en main une biscotte.

— De cette biscotte, dit-il, il n'y a qu'un pas jusqu'au silex, et ce pas est déjà franchi.

Aidée par des plaisanteries de ce genre, l'amitié fit de rapides progrès entre les voyageurs et la compagnie entière, sous la direction d'Ostap, ne tarda pas à entonner des comptines populaires :

Pierre le Grand
N'a pas d'parents.
Un cheval et un reptile,
Voilà toute sa famille[342].

Au soir, notre héros connaissait tous ses compagnons par leurs prénoms et tutoyait même certains d'entre eux. Mais beaucoup de choses dont parlaient les jeunes gens lui échappaient. Il se sentit tout à coup terriblement vieux. Il avait devant lui une jeunesse un peu primitive, mais si directe et dénuée d'arrière-pensées que c'en était vexant[343]. Il avait été lui-même différent à vingt ans. Il s'avoua qu'il était alors bien plus ouvert, mais aussi bien pire qu'eux. Il ne riait pas : il se contentait d'ironiser. Or ceux-ci s'esclaffaient à qui mieux mieux.

— Qu'est-ce qui la rend si joyeuse, cette jeunesse à la trogne épaisse ? pensa-t-il avec une soudaine irritation. Parole d'honneur, je commence à l'envier.

Bien qu'Ostap fût sans conteste le centre de l'intérêt du compartiment et que sa parole s'écoulât sans relâche, bien que ses voisins eussent à son égard les meilleures dispositions du monde, il ne retrouvait parmi eux ni la muette adoration balaganovienne, ni la subordination craintive de Panikovski, ni l'amour dévoué de Kozlewicz. On sentait chez les étudiants la supériorité du spectateur sur le fantaisiste de variétés. Le spectateur écoute pérorer un homme en habit, parfois rit, ou applaudit paresseusement, mais rentre ensuite chez lui et n'a plus cure du fantaisiste. Celui-ci, après le spectacle, s'en va au Club des artistes, mange tristement un morceau de mauvaise viande et pleure dans le gilet d'un de ses collègues de l'Union des artistes, comique d'opérettes : le public ne le comprend pas, l'État ne l'apprécie pas à sa juste valeur. Le comique boit sa vodka et se plaint lui aussi d'être incompris. Mais de quoi se plaignent-ils, ces deux artistes ? Leurs mots d'esprit sont éculés, leurs manières démodées et ils sont trop vieux pour se refaire. Tout est clair comme le jour.

L'histoire de Boubechko, qui avait sous-estimé ses capacités de production, fut à nouveau racontée, cette fois spécialement pour Ostap. Puis celui-ci se rendit avec ses nouveaux amis dans les troisièmes pour persuader une autre étudiante, une certaine Lida Pissarievskaïa, de venir les rejoindre. Il se montra si éloquent que la timide Lida vint à son tour prendre part au vacarme général, puis leur confiance mutuelle fit de tels progrès que, le soir, en se promenant en compagnie de la jeune fille à la canadienne sur le quai d'une assez grande gare de triage, le Grand Combinateur l'amena presque au niveau du sémaphore de sortie de gare et

se livra sans l'avoir voulu à des épanchements intimes en des termes assez plats.

— Vous comprenez, lui expliquait-il, la lune brillait, cette reine du paysage. Nous étions assis sur les marches du Musée des antiquités et soudain j'ai senti que je l'aimais. Mais j'ai été obligé de partir le soir même, en sorte que tout est tombé à l'eau. Elle a dû se vexer. Oui, il est certain qu'elle s'est vexée.

— Vous êtes envoyé en mission ? demanda la jeune fille.

— Ou... i. Une sorte de mission. C'est-à-dire pas exactement cela, mais quelque chose d'urgent. Et maintenant je souffre, d'une façon majestueuse et stupide.

— Ce n'est pas terrible, dit la jeune fille. Reportez votre excédent d'énergie sur quelque tâche physique, par exemple sciez du bois. C'est la nouvelle tendance actuelle.

Ostap promit de reporter son énergie et, quoiqu'il se représentât difficilement comment il remplacerait Zossia par des mouvements de scie, sentit en lui comme une sorte de soulagement. Ils regagnèrent le wagon avec une expression mystérieuse sur le visage. Plusieurs fois, par la suite, ils sortirent à deux dans le couloir pour discuter des amours non partagées et des nouvelles tendances dans ce domaine.

Avec les autres, Ostap poursuivit ses efforts pour plaire à la jeunesse. Il finit par persuader les étudiants de le considérer comme un des leurs. Et Parovitski, qui était un peu brutal, lui donna de toutes ses forces une grande claque sur l'épaule en s'écriant :

— Il faut que tu viennes étudier avec nous. Sans blague ! Tu toucheras soixante-quinze roubles de bourse et tu vivras comme un dieu. Nous avons une cantine, de la viande tous les jours. Ensuite, nous irons dans l'Oural pour le stage...

— J'ai déjà terminé mes études, répondit hâtivement le Grand Combinateur. Dans une faculté de sciences humaines.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu fais ? demanda Parovitski.

— Heu... je m'occupe de finances.

— Tu travailles dans une banque ?

Ostap regarda ironiquement l'étudiant et lâcha soudain :

— Non, je ne travaille pas. Je suis millionnaire.

Cette déclaration, bien sûr, ne l'engageait à rien et il aurait pu tout tourner en plaisanterie, mais Parovitski éclata d'un rire si appuyé qu'Ostap s'en sentit vexé et fut pris du désir de frapper ses compagnons, de provoquer en eux encore plus d'admiration.

— Et combien en avez-vous, de millions ? demanda la jeune fille aux sandales de lycéenne, en le poussant à faire une réponse amusante.

— Un seul, dit Ostap, pâle d'orgueil.

— C'est bien peu, déclara le moustachu.

— C'est bien peu ! reprirent les autres en chœur.

— Cela me suffit ! répondit solennellement Ostap.

Et en prononçant ces mots, il prit sa valise, fit claquer la serrure nickelée et répandit sur l'un des sièges tout son contenu. Les piles de billets de banque s'entassèrent en une pyramide instable. Ostap plia l'une d'entre elles : la bande protectrice éclata avec un craquement.

— Dix mille dans chacune des liasses. Cela ne vous suffit pas ? Un million, à peu de choses près. Tout est là : les signatures, le quadrillage, les filigranes. Tout.

Les étudiants s'étaient soudain tus. Ostap ratissa l'argent, le remit dans la valise et jeta cette dernière dans le filet d'un geste qui lui parut impérial. Puis il se rassit sur la banquette, écarta largement les jambes et regarda la joyeuse compagnie.

— Comme vous voyez, dit le millionnaire en invitant les étudiants à partager sa bonne humeur, les humanités servent parfois à quelque chose.

Mais les étudiants continuaient à se taire, en se contentant d'examiner les boutons et crochets qui ornaient les parois.

— Je vis comme un dieu, poursuivit Ostap. Ou comme un demi-dieu, ce qui en fin de compte revient au même.

N'entendant aucune réplique, Ostap s'agita avec un peu d'inquiétude et s'écria du ton le plus amical : « *Pourquoi, vieux diables, cette tristesse ?*[344] »

— Bon, j'y vais, fit pensivement le moustachu. Je vais voir ce qui se passe chez moi.

Et il sortit d'un bond.

— Quelle chose remarquable, étonnante, fit remarquer Ostap : ce matin, nous ne nous connaissions même pas et maintenant, c'est comme si nous étions amis depuis dix ans. Qu'est-ce que vous en pensez ? Ce sont peut-être les fluides qui agissent ?

— Combien devons-nous pour le thé ? demanda Parovitski. Combien avons-nous bu de verres, camarades ? Dix, ou bien onze ? Il faut demander au chef de wagon. Je reviens tout de suite.

Quatre autres jeunes gens, pris d'un soudain désir d'aider Parovitski à faire les comptes, s'éclipsèrent à leur tour.

— On pourrait peut-être chanter quelque chose ? proposa Ostap. Quelque chose qui nous réveille, comme par exemple *Le pope Serge*. D'accord ? Je possède une merveilleuse basse de la Volga.

Et sans attendre les réponses, le Grand Combinateur entonna hâtivement : « *Sur l'eau de la rivière, sur l'eau de la Kazanka, il y a un petit canard, un petit canard tout bleu...* » Lorsque vint pour les chœurs le moment de reprendre le refrain, Ostap fit un geste de chef d'orchestre et tapa même du pied, mais le résultat fut loin du puissant et terrible cri attendu. Seule Lida Pissarievskaïa glapit par timidité : « *Serge est pope, Serge est pope !* », s'arrêta court et s'enfuit[345].

L'amitié fondait à vue d'œil. Il ne resta bientôt plus dans le compartiment que la bonne et compatissante jeune fille aux sandales.

— Où sont-ils donc tous partis ? demanda Ostap.

— C'est vrai, balbutia la jeune fille, je vais aller voir.

Elle se précipita vivement vers la porte, mais l'infortuné millionnaire tenta de la retenir par le bras.

— J'ai plaisanté, bredouilla-t-il, je suis un simple travailleur. Je suis chef d'un orchestre symphonique ! Je suis fils du lieutenant Schmidt ! Mon papa était sujet turc ! Croyez-moi !

— Laissez-moi passer ! murmura-t-elle.

Le Grand Combinateur resta seul.

Le train grinçait, secouait ses passagers. Les cuillers tournaient dans les verres vides ; tous les porte-verres glissaient docilement d'un bord de la table à l'autre. Le chef de wagon apparut sur le seuil, une pile de draps et de couvertures coincée sous le menton.

---

336. L'histoire du Moscovite et de l'héritage polonais, tout comme celle du parent du mikado ou la visite de R. Tagore, sont tirées des journaux : plus on s'approche du dénouement et plus

l'actualité remplace, dans un souci de véracité, l'imagination des auteurs et les œuvres des autres.

337. Reflet audacieux de la campagne contre l'« opportunisme de droite » qui battait son plein depuis le XVIe congrès du Parti, où Tomski (qui se suicidera en 1936), Boukharine et Rykov (exécutés en 1938) s'étaient opposés à la ligne générale sur l'industrialisation accélérée.

338. Toute la mentalité d'un peuple a été façonnée pendant cette décennie noire par la généralisation progressive du rituel de l'« autocritique communiste », à base de dépersonnalisation et d'autoculpabilisation, qui préparait les cadres à l'acceptation de leur élimination (voir *La Peur* de Rybakov, Albin Michel, 1992).

339. Nouvel exemple d'humour grinçant après les lynchages, bien réels, de la Guerre civile puis de l'époque de la dékoulakisation. Encore les villes avaient-elles été jusqu'alors relativement épargnées : les arrestations sommaires, de jour comme de nuit, n'avaient pas vraiment commencé.

340. La dérision mélange les slogans officiels. L'instruction publique était « universelle, gratuite et laïque », Les adjectifs « secret et démocratique » (et aussi : « public ») s'appliquaient en dépit du bon sens au mode de scrutin électoral (« Il n'y a qu'en URSS et dans les démocraties populaires que les élections ont un caractère vraiment démocratique », affirmait sans rire une encyclopédie stalinienne).

341. Le thème des boutons, hérité du *Peer Gynt* d'Ibsen, était courant dans la littérature des années vingt, où l'on utilisait couramment l'idée du « recyclage » de l'individu.

342. Les comptines russes (*tchastouchki*), innocentes seulement en apparence, sont un genre à part : nous leur avons consacré un article dans les annexes.

343. Cette nouvelle génération de Soviétiques naïvement optimistes, débordants d'énergie et souvent pleins de générosité, voire d'héroïsme, durera jusqu'aux années 1960-1970. Certains, comme Boulgakov (*Cœur de chien*), étaient bien plus sévères avec eux que ne le sont Ilf et Petrov.

344. Passage de la chanson populaire *Stienka Razine*.

345. Ostap a essayé de se faire bien voir des étudiants en leur proposant la parodie antireligieuse d'une vieille chanson d'avant la Révolution.

OceanofPDF.com

XXXV

Lui qu'avaient aimé des femmes au foyer, des femmes de ménage, des veuves et même une femme-dentiste

Les toits de Tchernomorsk tremblaient sous les poussées du vent ; des rafales parcouraient les rues. Un vent du nord-est soudain abattu sur la ville chassait le doux été de la Saint-Martin vers les poubelles, les gouttières, les avancées des toits où il mourait doucement parmi les feuilles d'érable aux bords roussis et les tickets de tramway déchirés. Les froids chrysanthèmes se noyaient dans les écuelles des fleuristes. Les contrevents verts des buvettes de kvass maintenant fermées claquaient à chaque bourrasque. Les pigeons roucoulaient : « J'meurs, j'meurs » et les moineaux se réchauffaient en becquetant le fumier chaud. Les Tchernomorskiens errants luttaient contre le vent, la tête baissée comme des taureaux.

Les plus à plaindre étaient les gilets de piqué. Le vent arrachait à leurs têtes canotiers et panamas et les faisait rouler au milieu du pavé lisse, à contre-pente, vers le boulevard du Bord de mer. Les vieillards indignés les poursuivaient en haletant. Mais les tourbillons qui balayaient les trottoirs poussaient les poursuivants avec une force telle qu'il leur arrivait de dépasser leurs couvre-chefs. Ils ne revenaient à eux qu'une fois parvenus aux pieds humides d'un haut dignitaire de l'époque de la grande Catherine, dont la statue ornait le centre de la place.

L'*Antilope* à son stationnement craquait comme un vaisseau. Si la voiture de Kozlewicz provoquait naguère une joyeuse perplexité, maintenant elle inspirait la pitié. Son aile arrière gauche était attachée à

l'aide d'un câble, une grande partie du pare-brise avait été remplacée par du contreplaqué. Au lieu de la poire à matchiche, perdue lors de l'accident, pendait une sonnette nickelée de président d'assemblée. Le volant lui-même, ce volant sur lequel avaient l'habitude de reposer les honnêtes mains de l'honnête Adam Casimirovitch, était faussé.

Sur le trottoir, à côté de l'*Antilope* et appuyé contre elle, se tenait le Grand Combinateur, en conversation avec le chauffeur.

— Je vous ai trompé, Adam, lui disait-il. Je ne puis vous faire cadeau ni d'une Isotta Fraschini, ni d'une Lincoln, ni d'une Buick, ni même d'une Ford. Je ne peux pas acheter de voiture neuve. L'État ne me considère pas comme un acheteur. Je ne suis qu'un particulier. La seule chose que je pourrais acheter grâce aux petites annonces, c'est une vieillerie comme notre *Antilope*.

— Mais non, répliqua Kozlewicz. Ma Lorraine-Dietrich est une bonne voiture. Si seulement je pouvais trouver un tuyau d'arrivée d'huile, même usagé, je n'aurais besoin d'aucune de ces voitures de luxe.

— Je vous l'ai apporté, votre tuyau, dit Ostap. Le voici. C'est la seule chose, mon cher Adam, que je puisse faire pour vous dans le domaine de la mécanisation des transports.

La vue du tuyau suscita chez le chauffeur une joie immense. Il se mit à le tourner, à l'examiner et, aussitôt, à essayer de l'adapter. Ostap secoua la sonnette présidentielle qui tinta et entama un discours enfiévré :

— Vous savez la nouvelle, Adam ? Il paraît que chaque citoyen supporte sur ses épaules une colonne d'air de 214 kilos !

— Non, dit Kozlewicz. Et alors ?

— Comment, et alors ? C'est un fait scientifico-médical ! Depuis un certain temps, je me sens oppressé. Imaginez un peu ! 214 kilos ! Qui pèsent sur vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre, surtout la nuit. C'est pourquoi je dors mal. Comment ?

— Rien, rien, j'écoute, répondit affectueusement le chauffeur.

— Je me sens mal, Adam. J'ai le cœur trop gros.

Kozlewicz gloussa.

— Hier, dans la rue, poursuivit Ostap, une vieille m'a abordé et m'a proposé une aiguille inusable pour nettoyer les mèches des réchauds. Vous savez, Adam, je ne l'ai pas achetée. Je n'ai pas besoin d'objets inusables, je ne veux pas vivre éternellement. Je veux mourir. Je ressens, dans toute

leur banalité, les symptômes de la maladie d'amour : manque d'appétit, insomnie, manie d'écrire des vers. Écoutez un peu comme j'ai rimaillé hier, à la lueur vacillante de mon ampoule :

Je n'oublierai jamais le moment merveilleux
Lorsque Tu m'apparus, ô vision éphémère,
Étais-tu descendue pour moi sur cette terre,
Ô ange de beauté idéal et radieux ?

Pas mal, non ? Joliment écrit ? Et ce n'est qu'à l'aube, au moment où j'écrivais les dernières lignes, que je me suis souvenu que ce poème avait déjà été écrit par Pouchkine[346]. Quel coup de la part des classiques ! Hein ?

— Rien, rien, continuez, fit Adam compatissant.

— Et je vis comme cela, poursuivit Ostap, un tremblement dans la voix. Mon corps est enregistré à la réception de l'hôtel *Le Caire*, tandis que mon âme divague. Elle n'a même plus envie d'aller à Rio. Et c'est alors que j'apprends cette histoire de colonne atmosphérique.

— Et vous êtes allé chez elle ? demanda Kozlewicz, direct. Chez Zossia Victorovna ?

— Je n'irai pas, répondit Ostap. Pour cause de timidité et d'amour-propre. Les janissaires se sont réveillés en moi. J'ai envoyé de Moscou à cette misérable pour trois cent cinquante roubles de télégrammes et n'en ai rien reçu en réponse, pas même pour cinquante kopecks. Me faire ça à moi ! À moi, qu'ont aimé des femmes au foyer, des femmes de ménage, des veuves et même une femme-dentiste ! Non, Adam, je n'irai pas. Au revoir !

Le Grand Combinateur se rendit à son hôtel, tira de dessous son lit la valise au million, qui traînait à côté de vieilles godasses, la considéra un certain temps d'un air stupide, puis la prit par la poignée et sortit. Le vent le saisit aux épaules et le propulsa jusqu'au boulevard du Bord de mer, désert. Personne n'était plus assis sur les bancs peints en blanc, que les amoureux avaient recouverts pendant l'été d'inscriptions gravées au couteau. Un cargo aux mâts trapus contournait le phare, avant de gagner la rade extérieure.

— Cela suffit, dit Ostap. Le Veau d'or n'est pas fait pour moi. Qu'un autre le prenne à ma place et millionne à son aise[347] !

Il n'y avait personne autour de lui. Il jeta la valise sur le gravier.

— Je vous en prie, fit-il en s'adressant aux érables, qu'il salua.

Il prit l'allée latérale et partit sans se retourner. Au début il marchait lentement, de l'allure d'un promeneur, puis il enfonça dans ses poches des mains dont il ne savait plus que faire et pressa le pas pour vaincre ses hésitations. Il se força à tourner au coin de la rue, et même à chantonner, mais moins d'une minute plus tard revint en courant. La valise était toujours là. Cependant, venant d'en face, on voyait s'approcher d'elle un citoyen d'âge moyen et d'apparence extérieure absolument banale. Déjà il se penchait et tendait la main[348].

— Une seconde, là-bas ! lui cria de loin Ostap. Je vais te montrer, moi, à toucher les valises des autres ! On ne peut même pas la laisser une seconde. C'est révoltant !

Le citoyen en question haussa les épaules d'un air mécontent et fit retraite, tandis qu'Ostap reprenait possession du Veau d'or.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire, maintenant ? pensa-t-il. Comment disposer de ce maudit gros lot qui ne m'enrichit que de tortures morales ? Le brûler, ou quoi ?

Il s'arrêta à cette idée avec un certain plaisir.

— Il y a justement une cheminée dans ma chambre d'hôtel. Le brûler dans la cheminée ! Voilà qui est majestueux ! À la manière de Cléopâtre[349] ! Un bûcher ! Liasse par liasse ! Pourquoi continuer à m'en embarrasser ? Mais non... non. C'est stupide. Brûler de l'argent, ce sont là manières de hussard, ou de dandy. Oui, mais que puis-je en faire, sinon m'empiffrer comme un *nepman* ? Situation stupide. Un conservateur de musée se déclare prêt à créer un second Louvre si on lui donne trois cents roubles. N'importe quelle organisation de mariniers, n'importe quelle corporation de dramaturges disposant d'un million peut se faire construire un demi gratte-ciel avec terrasse sur le toit pour les conférences en plein air. Et Ostap Bender, descendant des janissaires, ne peut rien faire ! L'hégémonie de la classe dominante accable le pauvre millionnaire solitaire[350] !

Tout en méditant sur le sort à donner à son million, le Grand Combinateur parcourait les allées, s'asseyait sur le parapet de ciment et observait d'un air mécontent le cargo qui dansait sur les vagues au-delà du brise-lames.

— Non, je dois renoncer au bûcher. Brûler de l'argent est un acte lâche et inesthétique. Il faut trouver un autre geste qui frappe. Peut-être créer une bourse Balaganov pour les élèves par correspondance d'un collège de

technique radio ? Ou bien acheter cinquante mille cuillers en argent pour les fondre et élever sur la tombe de Panikovski une statue équestre[351] ? Ou encore incruster de nacre l'*Antilope*. Et si…

Illuminé par une idée nouvelle, Ostap sauta à bas du parapet. Sans perdre une minute, il quitta le boulevard et, soutenant l'assaut frontal et latéral des vents d'automne, se rendit à la poste.

Une fois entré, on enferma sa valise dans une toile de jute, cousue sous toutes ses faces et soigneusement ficelée. Cela donnait un de ces colis à l'aspect naïf comme la poste en reçoit chaque jour des milliers et dans lesquels les habitants envoient à leur famille lard, pommes et confitures[352].

Ostap prit un crayon à encre, l'agita nerveusement dans les airs et traça :

Colis à valeur déclarée
COMMISSAIRE DU PEUPLE AUX FINANCES
MOSCOU

Et le colis, lancé par la main vigoureuse d'un employé des postes, tomba pesamment sur une pile de ballots ovales, de sacs et de caissettes. Ostap fourra le reçu dans sa poche et vit son million partir avec tous les autres envois dans la salle voisine, traîné sur un chariot par un vieillard lymphatique à pattes d'épaule ornées d'éclairs blancs.

— La séance continue, fit le Grand Combinateur. Mais cette fois sans la participation du délégué des agrariens fous O. Bender[353].

Il demeura encore longtemps sous la voûte d'entrée, tantôt approuvant son acte et tantôt le regrettant. Le vent s'engouffrait sous son manteau léger. Il frissonna et se souvint tristement qu'il ne s'était pas acheté de seconde pelisse.

Juste devant lui s'arrêta une jeune fille. Elle leva la tête pour regarder le cadran lumineux de l'horloge et s'éloigna. Elle portait un petit manteau plus court que sa robe, taillé dans une étoffe rugueuse, et un béret bleu à pompon, comme en portent les enfants. De la main droite elle retenait le pan de son manteau que le vent relevait.

Le cœur palpitant avant même d'avoir reconnu Zossia, Ostap se mit à la suivre sur les dalles mouillées du trottoir, en gardant involontairement entre elle et lui une certaine distance. Lorsque les passants lui cachaient la

jeune fille, il descendait sur la chaussée et l'observait de biais, tout en mettant au point les thèses de son discours à venir[354].

À l'angle d'une rue, Zossia s'arrêta devant une bonneterie et examina des chaussettes d'homme marron qui se balançaient dans la vitrine, tandis qu'Ostap patrouillait à proximité.

Juste au bord du trottoir, deux citoyens munis de serviettes d'employés discutaient avec ardeur. On voyait des pantalons blancs d'été sous leurs manteaux de demi-saison.

— Vous avez quitté Hercule à temps, Ivan Pavlovitch, disait le premier en serrant sa serviette sur sa poitrine. C'est maintenant la terreur, l'épuration règne sans partage.

— Toute la ville en parle, soupira le second.

— Hier, c'est Skoumbriévitch qui est passé à la casserole, poursuivit voluptueusement le premier. On s'écrasait. Au début, tout s'est passé très correctement. Skoumbriévitch a raconté sa vie d'une manière si convaincante que tout le monde l'a applaudi. «Je suis né, a-t-il dit, entre l'enclume et le marteau », voulant souligner par là que ses parents étaient de simples forgerons. Mais quelqu'un a alors demandé dans l'assistance : « Dites-moi, vous souvenez-vous du magasin qui existait ici autrefois, *Skoumbriévitch et fils, Quincaillerie*? Vous ne seriez pas ce Skoumbriévitch-là? » Et cet imbécile de répondre : « Je ne suis pas Skoumbriévitch. Je suis le fils. » Vous imaginez ce qui l'attend? La première catégorie, à coup sûr.

— Oui, camarade Weintorg, on est devenu bien sévère. Et à qui le tour, aujourd'hui?

— Aujourd'hui est un grand jour! Aujourd'hui, nous avons Berlaga, ce même Berlaga qui avait essayé de se réfugier dans un asile de fous. Puis Polykhaïev en personne et cette vipère de Gazelle Mikhaïlovna, son épouse morganatique, qui ne laissait de répit à personne à Hercule. Je vais y aller deux heures avant le début pour avoir une place. Et puis Bomzé...

Zossia se remit à marcher et Ostap ne put ainsi savoir quel sort avait frappé Adolphe Nikolaïévitch. Mais cela ne l'émut aucunement. Il avait trouvé sa phrase d'introduction. Le Grand Combinateur rattrapa rapidement la jeune fille.

— Zossia, dit-il, je suis venu et c'est une réalité contre laquelle on ne peut rien faire.

La phrase avait été prononcée avec une désinvolture épouvantable. La jeune fille fit un écart en arrière et Ostap comprit qu'il n'avait pas adopté le ton adéquat. Il modifia son intonation, se mit à parler rapidement et d'abondance, à se plaindre des circonstances. Il dit que sa jeunesse ne s'était pas du tout passée comme il se l'imaginait dans ses années d'adolescence et que la vie s'était révélée aussi grossière et basse qu'une clef de fa.

— Savez-vous, Zossia, dit-il enfin, que sur chaque citoyen, même membre du Parti, pèse une colonne atmosphérique de 214 kilos ? Cela ne vous a jamais frappée ?

Zossia garda le silence.

Ils passaient au même moment devant le cinéma « Le Capitole ». Ostap jeta un bref regard en biais du côté où était situé l'été précédent le bureau par lui fondé et poussa un faible cri de surprise. D'un bout de la façade à l'autre s'étirait un immense panneau :

ENTREPRISE D'ÉTAT

LES CORNES ET LES SABOTS

À toutes les fenêtres on apercevait des machines à écrire, ainsi que des portraits de dirigeants. Un jeune commissionnaire, qui était loin de ressembler à Panikovski, se tenait à la porte avec un sourire vainqueur. Des trois-tonnes remplis à ras bords de cornes et de sabots conformes aux normes pénétraient par la porte cochère du Dépôt de base. Tout montrait que l'enfant d'Ostap avait pris le bon chemin[355].

— Encore l'hégémonie de la classe dominante, fit amèrement ce dernier. Même mon idée de rien du tout a été exploitée par elle pour ses fins propres. Et moi, on m'a évincé. Vous m'entendez, Zossia, on m'a évincé. Je suis malheureux.

— Pauvre jeune homme amoureux, fit Zossia en se tournant pour la première fois vers Ostap.

— Oui, répondit Ostap. Je suis Eugène, un Oniéguine typique, un chevalier déshérité par le pouvoir soviétique[356].

— Pour un chevalier, vous savez...

— Ne soyez plus fâchée, Zossia. Prenez en considération la colonne atmosphérique. Il me semble même qu'elle pèse plus lourd sur moi que sur

les autres citoyens. C'est à cause de mon amour pour vous. Et aussi parce que je ne suis pas membre du syndicat.

— Et aussi parce que vous mentez plus que les autres.

— Ce ne sont pas des mensonges, c'est une loi de la physique. Mais peut-être que cette colonne n'existe pas, qu'elle est seulement le fruit de mon imagination ?

Zossia s'arrêta et se mit à retirer un de ses gants gris souris.

—J'ai trente-trois ans, se hâta de dire Ostap, l'âge du Christ. Et qu'ai-je fait jusqu'à présent ? Je n'ai pas fondé de doctrine, j'ai perdu mes disciples à droite et à gauche, je n'ai pas été capable de ressusciter Panikovski[357] et il n'y a que vous…

— Au revoir, fit Zossia. Il faut que j'aille à la cantine.

— Moi aussi je vais aller déjeuner, déclara le Grand Combinateur. Peut-être que regarder la pancarte *Combinat expérimental d'élèves cuisiniers auprès de l'Académie tchernomorskienne des arts spatiaux* et manger la soupe aux choux expérimentale du jour me fera du bien ?

— La cantine n'est ouverte qu'aux membres du syndicat, le prévint Zossia.

— Alors je vous tiendrai compagnie.

Ils descendirent trois marches. Dans les profondeurs du combinat expérimental, sous le couvert d'un palier verdoyant, était assis un jeune homme aux yeux noirs qui consultait gravement le menu.

— Périclès ! cria de loin Zossia. Je t'ai acheté des chaussettes à talon renforcé. Faites connaissance. C'est Thémis.

— Thémis, dit le jeune homme en serrant cordialement la main d'Ostap.

— Bender-Zadounaïski, répondit grossièrement le Grand Combinateur qui venait de réaliser qu'il était arrivé en retard au festin d'amour et que les chaussettes à talons renforcés ne représentaient pas seulement la production d'un quelconque artel de pseudo-invalides, mais le symbole d'un mariage heureux sanctifié par le zags[358].

— Comment ! Vous êtes en plus Zadounaïski ? demanda gaiement Zossia.

— Oui, Zadounaïski. Mais vous-même, vous n'êtes plus seulement Sinitskaïa ? Si j'en juge par les chaussettes…

— Je suis Sinitskaïa-Thémis.

— Depuis vingt-sept jours, nota le jeune homme en se frottant les mains.

— Il me plaît, votre mari, fit le chevalier déshérité.

— À moi aussi, répondit vivement Zossia devenue rouge.

Les jeunes époux s'attablèrent devant un « bortsch maritime », tandis qu'Ostap examinait les affiches de propagande sanitaire recouvrant les murs. L'une d'elles disait : « *Ne vous laissez pas distraire par des conversations pendant les repas. Cela nuit au fonctionnement correct des sécrétions gastriques* », tandis qu'une autre était rédigée en vers : « *Chaque jour ; que les sodas te donnent Ta ration en oxydes de carbone !* » Il n'y avait rien à faire, il fallait partir. Seule une espèce de timidité, venue on ne sait d'où, l'en empêchait.

— Dans ce bortsch maritime, dit-il avec effort, flottent des débris des naufrages du passé.

Les époux Thémis rirent gentiment.

— Et dans quel domaine au juste travaillez-vous ? demanda Ostap au jeune homme.

— Au juste, je suis secrétaire du syndicat des peintres-cheminots.

Le Grand Combinateur se leva lentement.

— Ah, un représentant des masses ! Il fallait s'y attendre. Mais je ne voudrais pas vous distraire par ma conversation. Cela nuirait à ces sécrétions gastriques dont vous avez tant besoin.

Il partit sans faire d'adieux, en s'accrochant aux angles des tables, marchant droit vers la sortie.

— On a enlevé une jeune fille ! grommela-t-il une fois dehors. Dans l'écurie même ! Thémis ! Némésis ! Le représentant des masses Thémis a enlevé à un millionnaire représentant de lui-même…

C'est alors qu'Ostap Bender se souvint avec une précision lumineuse qu'il ne possédait plus aucun million. Il n'avait pas fini de développer cette pensée que déjà il courait, fendant les passants des deux mains comme un nageur qui tente de battre un record du monde.

— Voyez un peu ce nouveau saint Paul ! marmottait-il en franchissant d'un bond les parterres de fleurs du jardin municipal. Tu refuses les trente deniers, fils de chien ? Maudit mennonite, adventiste du septième jour ! S'ils ont déjà expédié mon colis, je me pends ! Tous ces tolstoïens sont à tuer sur place !

Manquant à deux reprises de s'étaler sur les dalles glissantes du bureau de poste, Ostap courut vers le guichet. Il y avait là une petite queue austère et taciturne. Ostap aurait voulu dans son élan passer la tête au guichet, mais le citoyen qui occupait le premier rang leva nerveusement ses coudes osseux et refoula l'intrus qu'il écrasa quelque peu par la même occasion. Le second citoyen leva les coudes comme un automate et le Grand Combinateur se trouva un peu plus loin encore du guichet désiré. Les coudes ne cessèrent de se lever et de s'abaisser jusqu'à ce que l'impertinent se retrouvât à sa place légitime : la dernière de la queue.

— Je voudrais seulement... commença Ostap.

Mais il n'alla pas plus loin. C'était inutile. La file grise et pétrifiée était aussi inébranlable qu'une phalange grecque. Chacun connaissait sa place et était prêt à mourir pour la défense de ses droits misérables[359].

Ostap attendit quarante-cinq minutes avant de pouvoir introduire sa tête dans le guichet et demander d'un ton dément la restitution de son colis. L'employé lui rendit son reçu d'un air indifférent.

— Camarade, nous ne rendons pas les colis.

— Comment ? Vous l'avez déjà envoyé ? demanda Ostap d'une voix tremblante. Il n'y a pas plus d'une heure que je vous l'ai apporté !

— Camarade, nous ne rendons pas les colis, répéta le préposé.

— Mais c'est mon colis, fit Ostap d'une voix tendre. Vous comprenez, le mien. Je l'ai envoyé et je voudrais le récupérer. Vous comprenez, j'ai oublié d'y mettre un pot de confitures. De pommes de Chine. Je vous en prie. Mon oncle sera terriblement vexé. Vous comprenez...

— Camarade, nous ne rendons pas les colis.

Ostap regarda autour de lui, cherchant un appui. Derrière lui se dressait la Queue, austère et taciturne, qui connaissait à fond les règlements, et en particulier celui qui veut que l'on ne rende pas les colis.

— Rien qu'un pot de confitures, balbutia Ostap. Des pommes de Chine.

— Camarade, envoyez vos confitures à part, dit l'employé en s'adoucissant. Votre oncle n'en mourra pas.

— Vous ne connaissez pas mon oncle ! s'écria Ostap au désespoir. Et puis, je suis un pauvre étudiant, je n'ai pas d'argent. Je vous le demande comme à un membre actif de la société.

— Vous voyez bien, camarade, fit l'employé d'une voix plaintive. Où voulez-vous que je le cherche ? Il y a ici trois tonnes de colis.

Mais le Grand Combinateur entama alors un discours si pathétique et si niais que le guichetier s'en fut dans l'autre salle rechercher le colis du pauvre étudiant. La queue jusqu'alors silencieuse poussa une clameur. On se mit à couvrir d'opprobre le Grand Combinateur ignorant des règles postales. Une citoyenne particulièrement excitée alla même jusqu'à le pincer.

— Ne faites plus jamais cela, dit sévèrement l'employé en jetant à Ostap sa mallette.

— Plus jamais ! déclara notre héros. Parole d'étudiant !

Le vent qui soufflait toujours faisait claquer les toits et vaciller les réverbères. Au sol, les ombres se déplaçaient ; la pluie coupait en biais les faisceaux lumineux des phares d'automobiles.

— Assez d'excès psychologiques, prononça Ostap radieux. Assez d'émotions fortes et d'autopsychanalyse. Il est temps de commencer une existence de bourgeois laborieux. Partons pour Rio de Janeiro ! J'achèterai une plantation et ferai venir Balaganov en qualité de singe, pour qu'il me cueille mes bananes[360] !

---

346. Pourquoi citer *À **** (*Dédié à A.-P. Kern*, 1825), aussi connu des lecteurs que, par exemple, *Mignonne allons voir si la rose*? Sans doute pour se moquer des poètes issus du peuple (« prolétariens ») qui n'hésitaient pas à plagier ou déformer l'héritage classique.

347. En russe *na prostore*. C'est l'expression très imagée employée par Pouchkine pour Napoléon dans *Le Cavalier d'airain* : premier salut nostalgique d'Ostap à son propre passé.

348. Encore Pouchkine ! (même scène dans *Le Maître de poste*, à Saint-Pétersbourg.)

349. Ostap va immédiatement renoncer à cette idée mégalomaniaque et essayer de se comporter plutôt comme la Nastassia Philippovna de *L'Idiot*, qui donne un argent qu'elle avait fait semblant de brûler. Il veut l'envoyer à l'État, mais y renonce : ce geste aurait été dangereux pour lui.

350. Littéralement : « La classe-hégémon écrase de tout son poids. »

351. Image littéralement empruntée à un ouvrage de jeunesse de Heine alors traduit en URSS : *Ideen. Buch Legrand*, qui glorifiait les révolutionnaires français, les carbonari et… Napoléon.

352. Pour assurer la sécurité des envois, et aussi contrôler la circulation des marchandises et les activités de tout un chacun, les colis n'ont longtemps été envoyés par les postes soviétiques qu'enfermés dans des caissettes clouées ou entourés d'un drap que l'on cousait, une procédure exécutée par les employés pour un prix modique, mais qui engendrait des queues gigantesques.

353. Nouvelle allusion politique d'une incroyable audace. C'est en effet à la « Conférence des marxistes agrariens » du 27 décembre 1929, présidée par Staline, qu'avait été décidées la

collectivisation et son pendant policier : la « dékoulakisation », c'est-à-dire la terreur dans les campagnes. Ilf et Petrov ne pouvaient pas mieux montrer leur aversion pour cette monstruosité.

354. Emprunt irrespectueux à l'hagiographie de Lénine : de retour de Suisse dans un wagon plombé fourni par l'ennemi allemand, après la révolution de Février faite sans lui, il y avait préparé ses « thèses d'avril », aussitôt prononcées à Petrograd. Tout potache soviétique devait les connaître plus ou moins par cœur.

355. La remoralisation de l'entreprise, de la société, de la ville (donc du pays tout entier) pourrait apparaître comme un vœu pieux (l'URSS pourrait repartir dans le bon chemin), mais ce n'est guère qu'une figure de style pour nos auteurs.

356. Héros du chef-d'œuvre éponyme de Pouchkine, Eugène Oniéguine était loin d'être un « chevalier » mais, comme René, Werther ou bien Julien Sorel, un égoïste à la poursuite de son propre bonheur.

357. L'hypostase Ostap-Jésus atteint ici son paroxysme en devenant explicite sous une forme ironique, mais qui recouvre une tristesse désenchantée parfaitement sincère.

358. Le bureau d'état-civil de nos mairies. Bender-Zadounaïski : plaisanterie due au fait que la ville de Bendery avait été reconquise sur les Turcs pour le compte de Catherine II par le comte et feld-maréchal Roumiantsev-Zadounaïski, le « transdanubien ».

359. Comme l'écrivait fort justement en 1979 Pierre Grazimis : « Une des clefs du comportement soviétique [...] tient en ce principe : "L'essentiel est que mon voisin ne vive pas mieux que moi. Si je puis lui nuire personnellement pour l'abaisser, je le ferai." » Ajoutons cependant que le comportement avec les étrangers était généralement tout autre, bien plus humain et sympathique.

360. Ostap a échoué dans son entreprise de réhabilitation psychologique. Ne pouvant plus vivre en URSS comme capitaliste déclaré ni comme justicier-philanthrope, il ne lui reste plus qu'à essayer d'émigrer illégalement afin de préserver à la fois son argent et son « individualité ».

OceanofPDF.com

XXXVI

Le chevalier de la Toison d'or

Un homme étrange cheminait de nuit au milieu des marécages bordant le cours du Dniestr. Il était énorme, obèse, informe. Un suroît de marin au capuchon relevé l'emprisonnait des pieds à la tête. Le long des plantations de roseaux, parmi les arbres fruitiers à demi déracinés, l'homme étrange avançait sur la pointe des pieds, comme dans une chambre à coucher. Parfois, il s'arrêtait et poussait un soupir. On entendait alors à l'intérieur de son suroît le genre de cliquetis que produisent des objets métalliques s'entrechoquant. Après quoi une note aiguë, extraordinairement délicate, s'élevait et restait suspendue dans les airs. Une fois, l'homme étrange trébucha contre une racine et tomba à plat ventre. On entendit alors un bruit énorme, comme si une armure de chevalier avait dégringolé sur le parquet. Et longtemps encore l'homme étrange demeura étendu sans bouger, à scruter l'obscurité.

La nuit de mars bruissait. De lourdes gouttes d'apothicaire se détachaient des arbres et éclataient en arrivant au sol.

« Maudit plat ! » murmura l'homme.

Il se releva et parvint au Dniestr sans autre incident. L'homme souleva les pans de son manteau, glissa jusqu'au fleuve et, perdant l'équilibre sur la glace mouillée, s'enfuit vers la rive roumaine[361].

Le Grand Combinateur s'était préparé pendant tout l'hiver. Il avait acheté des dollars américains ornés de photos de présidents à grosses boucles, des montres et des porte-cigarettes en or, des alliances, des brillants et autres choses précieuses.

Il portait à l'heure actuelle sur lui dix-sept porte-cigarettes massifs ornés de monogrammes, d'aigles et d'inscriptions gravées :

« *À Yevsieï Rudolfovitch Polufabrikant, directeur de la Banque de Russie et des Carpathes et notre bienfaiteur ; à l'occasion de ses noces d'argent, de la part de ses employés reconnaissants.* »

« *Au Conseiller secret M. I. Sviatotatski à l'occasion de la conclusion de la commission d'enquête sénatoriale, de la part des autorités municipales de Tchernomorsk.* »

Le plus lourd de tous portait la dédicace suivante :

« *À Monsieur le Commissaire de police du quartier Saint-Alexis, de la part des marchands Israélites reconnaissants.* »

On voyait sous l'inscription un cœur flamboyant en émail, transpercé d'une flèche qui devait symboliser l'amour que portaient les marchands israélites à Monsieur le commissaire.

Ostap avait les poches bourrées d'anneaux de métal sur lesquels étaient enfilés bracelets, bagues et alliances. Il portait, accrochées à son dos sur trois rangs par des ficelles solides, vingt montres en or dont certaines produisaient un tic-tac agaçant. Ostap avait l'impression de sentir des insectes lui escalader le dos. Parmi ces montres, il s'en trouvait aussi qui avaient été offertes en cadeau, comme en témoignait cette inscription sur un boîtier :

« *À mon fils bien-aimé, mon petit Sérioja Kastraki, pour son examen de fin d'études.* »

Quelqu'un avait ajouté, avec la pointe d'une aiguille : « *sexuelles* ». C'étaient visiblement les amis du jeune Kastraki, des cancres comme lui. Ostap avait longtemps hésité à acheter cette montre qu'il trouvait indécente, mais il fallait bien investir tout le million en objets de valeur.

Il avait eu beaucoup de mal à parvenir à ses fins, et avait peiné tout l'hiver. Il n'avait trouvé de brillants que pour la somme de quatre cent mille roubles. En ce qui concernait les devises, dont des billets polonais et balkaniques d'une valeur douteuse, il n'avait réussi à en acquérir que pour cinquante mille. Tout le restant avait dû être investi en objets pesants. Le

plus pénible, pour se déplacer, était le plat d'or qu'il portait sur son ventre, un grand plat ovale semblable à un bouclier de chef africain qui pesait vingt livres. Le Grand Combinateur ployait son col puissant sous le poids d'une croix pectorale d'archiprêtre, avec l'inscription « *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* », qu'il avait acquise auprès de l'ancien sous-diacre de la cathédrale, le citoyen Samooblojenski. L'ordre de la Toison d'or, un agneau coulé dans ce métal, suspendu à un magnifique ruban, était passé par-dessus la croix. Cette décoration, il l'avait marchandée à un étonnant vieillard qui avait peut-être lui-même été grand-duc, ou peut-être simplement valet de chambre du grand-duc. Le vieillard en demandait un prix impossible, sous prétexte que peu de personnes au monde, et presque exclusivement des têtes couronnées, possédaient cette décoration.

— La Toison d'or, balbutiait le vieillard, ne se donne que pour vaillance exceptionnelle !

— C'est justement mon cas, lui avait répondu Ostap. Mais sachez que je n'achète votre mouton qu'à cause de son poids en métal précieux.

En fait, le Grand Combinateur se jouait une comédie. La décoration lui avait aussitôt beaucoup plu et il avait décidé de la conserver pour lui-même, en la rebaptisant ordre du Veau d'or[362].

Poussé par la peur, guettant à chaque instant le tonnerre d'un coup de fusil, Ostap courut jusqu'au milieu du fleuve et s'arrêta. Il se sentait étouffer sous l'or du plat, de la croix pectorale, des bracelets. Son dos le démangeait sous les montres qui y étaient suspendues. Les pans de son suroît, alourdis par l'humidité, lui semblaient peser plusieurs *pouds*. Ostap l'arracha dans un gémissement, le jeta sur la glace et poursuivit sa course. Maintenant apparaissait sa pelisse, une pelisse magnifique, presque unique en son genre, pratiquement la chose la plus précieuse que possédât Ostap Bender. Il avait passé quatre mois à la construire, comme on construit une maison, à en tracer les plans, à transporter les matériaux[363]. La pelisse était double : à l'intérieur, des renards argentés d'une exceptionnelle beauté ; à l'extérieur, de la loutre de mer authentique. C'était vraiment une pelisse peu commune, une sorte de super pelisse avec des poches en chinchilla bourrées de médailles de sauvetage, de croix de baptême, de bridges en or — la dernière invention de la technique dentaire. Un bonnet en fourrure s'élevait sur sa tête. Pas un bonnet : une véritable tiare en castor.

Toute cette extraordinaire cargaison devait permettre à Ostap de mener une vie facile et exempte de soucis au bord d'un océan tiède, dans la ville qui représentait le rêve de son enfance, ce Rio de Janeiro entouré de ficus et aux balcons couverts de palmiers.

Il était trois heures du matin lorsque l'indocile descendant des janissaires mit le pied sur la rive étrangère. Tout y était également calme et obscur ; là aussi c'était le printemps et des gouttes d'eau dégringolaient des branches. Ostap se mit à rire.

— Plus que quelques petites formalités à remplir avec les braves féodaux roumains et la route sera libre ! Je pense que deux ou trois médailles de sauvetage redonneront un peu de gaieté à leur morne vie de gardes-frontières.

Il se tourna vers la rive soviétique et, tendant dans l'obscurité décroissante un gros bras couvert de loutre, s'écria :

— Il faut tout faire dans les formes. Formule numéro cinq : l'adieu à la patrie. Eh bien ! *adieu*, grand pays. Je n'aime pas être le premier en classe et recevoir des notes de conduite, assiduité et application. Je suis un particulier et ne me considère pas comme obligé de m'intéresser à vos silos-fosses, vos tranchées, vos tours et autres types de constructions. Je ne suis que médiocrement passionné par le problème de la transformation socialiste de l'homme en ange et dépositaire de la Caisse d'épargne. La seule question qui soit pour moi d'actualité, c'est la protection et la sauvegarde de l'individu, du millionnaire isolé[364]...

L'adieu à la patrie suivant la formule numéro cinq fut alors perturbé par l'apparition d'un certain nombre de silhouettes armées dans lesquelles Ostap reconnut des gardes-frontières roumains. Le Grand Combinateur s'inclina avec dignité et prononça distinctement une phrase apprise par cœur : *Traiasca România Mare !* Il regarda tendrement le visage des gardes-frontières, à peine visibles dans la pénombre. Il lui sembla qu'ils souriaient.

— Vive la Grande Roumanie ! répéta-t-il en russe. Je suis un vieux professeur d'université, échappé aux griffes de la Tchéka moscovite ! J'ai eu le plus grand mal à m'enfuir ! Je salue en votre personne...

Un des gardes-frontières approcha tout près d'Ostap et lui ôta sans un mot sa tiare en fourrure. Ostap tendit le bras pour récupérer son couvre-chef, mais le garde-frontières le repoussa brutalement, toujours en silence.

— Allons ! fit Ostap avec bonhomie. Allons, allons, bas les pattes ! Je me plaindrai de vous au *Sfatul-Tarii*, au Grand *Hurul-dan* !

Au même instant, avec l'adresse d'un amant expérimenté, un autre garde-frontières se mit en devoir de déboutonner la somptueuse, l'incroyable superpelisse d'Ostap. Celui-ci essaya de lui échapper. Son mouvement brusque fit choir d'une poche et rouler au sol un grand bracelet de femme.

— *Branzuletka !* glapit un officier en manteau court à col de chien, avec de gros boutons métalliques sur son postérieur proéminent.

— *Branzuletka !* s'écrièrent les autres en se précipitant sur Ostap.

Empêtré dans sa pelisse, le Grand Combinateur tomba et sentit aussitôt qu'on retirait de son pantalon le précieux plateau. Il vit en se relevant l'officier soupeser celui-ci avec un sourire qui n'avait plus rien d'humain. Ostap, désespéré, s'accrocha à son bien et reçut immédiatement en plein visage un coup qui l'aveugla. Après quoi les événements se déroulèrent avec une rapidité toute militaire. Comme sa pelisse le gênait, le Grand Combinateur lutta un certain temps à genoux, en bombardant l'ennemi de médailles de sauvetage. Puis il sentit un indicible soulagement, qui lui permit de porter quelques coups ravageurs. C'était sa super-fourrure qu'on avait réussi à lui arracher.

— Ah, c'est comme ça ! chanta Ostap d'une voix perçante, en jetant autour de lui des regards effarés.

Il y eut un moment où, adossé à un arbre, il assénait sur la tête de ses assaillants des coups avec son plateau étincelant. Il y eut un moment où l'on tentait d'arracher à son cou l'ordre de la Toison d'or et où il secouait la tête comme un cheval. Il y eut aussi un moment où, levant bien haut la croix pectorale consacrée au Père, au Fils et au Saint-Esprit, il poussait des cris hystériques et traitait les gardes-frontières d'« exploiteurs des masses », de « valets du capitalisme », de « crapauds » et d'« araignées ». Une écume rosâtre jaillissait de sa bouche. Ostap luttait pour son million comme un gladiateur. Il arrachait les adversaires agrippés à son corps et se relevait, à demi aveuglé, pour reprendre le combat.

Il revint à lui sur la glace du fleuve, la gueule en sang, une seule botte aux pieds, sans pelisse, sans porte-cigarettes dédicacés, sans collection de montres, sans plat, sans devises, sans croix, sans brillants, sans son

million. L'officier à col de chien se tenait sur la rive haute, d'où il regardait Ostap.

— Maudite *Siguranta* ! s'écria Ostap en levant son pied nu. Parasites[365] !

L'officier tira lentement son pistolet et l'arma. Ostap comprit que l'interview était terminée. Courbé et boitillant, il repartit en courant vers la rive soviétique.

Un brouillard blanc, pareil à de la fumée de cigarettes, montait de la rivière. En desserrant le poing, Ostap vit dans sa paume un bouton de cuivre plat, une mèche noire arrachée à quelqu'un et l'ordre de la Toison d'or, conservé par miracle dans la bagarre. Le Grand Combinateur considéra d'un air morne ses trophées et le reliquat de ses richesses. Puis il reprit sa marche pénible, glissant sur la surface inégale de la glace et grimaçant de douleur.

Un craquement sonore et prolongé, pareil à un coup de canon, ébranla la glace. Un vent chaud soufflait éperdument. Ostap baissa les yeux et vit sous ses pieds une longue fissure verte. Le plateau de glace sur lequel il se trouvait s'affaissait et commençait à s'enfoncer en biais dans l'eau.

— La glace est rompue ! s'écria le Grand Combinateur, horrifié. La glace est rompue, messieurs les Jurés !

Il sautilla à travers les glaçons flottants, en se ruant de toutes ses forces vers le pays dont il avait, une heure plus tôt, si dédaigneusement pris congé. Le brouillard montait, lent et solennel, mettant à nu les marécages.

Dix minutes plus tard émergeait sur la rive soviétique un homme étrange sans couvre-chef et chaussé d'une seule botte. Sans s'adresser à personne, il dit à haute voix :

— Pas d'ovations ! Puisque je n'ai rien donné dans le rôle de Monte-Cristo, il va falloir que je me reconvertisse comme gardien d'immeuble[366] !

---

361. Ostap veut retrouver ses racines (Bendery) et aborder en Transnistrie, cette région aujourd'hui disputée entre Moldaves et Ukrainiens, l'une des plus instables historiquement !

362. L'ordre du Veau d'or confère à la chasse au trésor d'Ostap une dimension hyperbolique : comme dans le livre de l'*Exode*, la possession de l'argent est comparée au culte rendu à une idole. Mais c'est toujours un jeu de l'esprit et il est le premier à se moquer de son « mouton ».

363. Ostap revêtant un manteau dont il sera dépouillé, c'est évidemment le schéma du *Manteau* de Gogol avec un Bachmatchkine clownesque, donc dépouillé de toute compassion.

364. Les trois derniers mots ne sont-ils pas un masque ? Supprimons-les et la phrase prend un tout autre sens : l'essentiel aujourd'hui, ce n'est pas la transformation sociale et économique du pays, mais la question des droits de l'homme, l'étouffement des libertés…

365. Les mots roumains successivement cités ici signifient : « Vive la grande Roumanie ! » (slogan de l'entre-deux-guerres), « conseil d'État » (de Bessarabie, en 1918), « bracelet » (mot dialectal), « la Sécurité » (plus tard : Securitate). Par contre le « grand Huruldan » était le nom du Parlement mongol et de celui des Bouriates.

366. Une des phrases les plus célèbres du roman. Cela aurait signifié assumer une fonction typique de la société soviétique, mais aussi l'une des plus méprisées, généralement incarnée par des brutes avinées et corrompues, un déguisement qu'il n'aurait pas pu garder longtemps. À la différence du froidement calculateur et totalement cynique Koreïko, capable de survivre à 1937 et d'être parmi les bourreaux, notre homme est un artiste à l'esprit libre et ne tardera pas à mourir quelque part du côté de la Kolyma, après avoir rompu quelques vaines lances contre les moulins du Kremlin. Ilf et Petrov auraient préféré adoucir la fin avec un « happy end » au moins sentimental, mais Ostap devait être châtié et la variante restera dans le tiroir (cf. Annexe n° I). S'en inspirant en partie et inventant des scénarios parallèles, le metteur en scène Vassili Pitchoul redécoupera brillamment le roman à sa guise dans un film qui déplut, *Rêves d'idiot* ; la presse fut féroce (1993 : cf. Annexe n° III).

OceanofPDF.com

ANNEXES

OceanofPDF.com

ANNEXE I

VARIANTE DE LA VERSION JOURNALISTIQUE POUR LA FIN DU CHAPITRE 35 ET DU ROMAN

Adam a dit qu'il le fallait

Ostap prit un crayon à encre, l'agita nerveusement dans les airs et traça :

Colis à valeur déclarée
Commissaire du peuple aux Finances
Moscou

Et le colis, lancé par la main vigoureuse d'un employé des postes, tomba pesamment sur une pile de ballots ovales, de sacs et de caissettes. Ostap fourra le reçu dans sa poche et vit son million, traîné sur un chariot par un vieillard lymphatique à pattes d'épaule ornées d'éclairs blancs, partir avec tous les autres envois dans la salle voisine.

— La séance continue, fit le Grand Combinateur. Mais cette fois sans la participation du délégué des agrariens fous O. Bender.

Il demeura encore longtemps sous la voûte d'entrée de la poste, tantôt approuvant son acte et tantôt le regrettant. Le vent s'engouffra sous son imperméable. Il eut froid et se souvint amèrement qu'il avait oublié de s'acheter une seconde pelisse.

Le son grêle d'une clochette de président d'assemblée, annonciateur de l'*Antilope*, détourna Ostap de ses pensées. À la vue du Commandeur, Adam Kozlewicz arrêta son engin et fit signe à Ostap d'approcher.

Derrière le chauffeur, tournée sur le côté, était assise la petite-fille du vieux faiseur de rébus.

— Le taxi est libre, veuillez prendre place, proposa Kozlewicz. Je suis passé vous prendre au *Caire*, je vous cherchais dans toute la ville. S'il vous plaît…

Et le chauffeur de l'*Antilope*, le bras replié vers l'arrière, ouvrit la portière.

— Ah, Kozlewicz ! s'exclama joyeusement Ostap, sans regarder Zossia. Comment va le tuyau d'arrivée d'huile ? Il fonctionne ?

— Allons, assieds-toi, répéta sévèrement Kozlewicz.

— Je vais plutôt y aller à pied, dit le Commandeur en se glissant à l'intérieur.

La clochette de président retentit furieusement et l'*Antilope* se remit lentement en marche en clopinant sur ses ressorts avant. Zossia lisait attentivement les enseignes de magasin situées à droite. Ostap regardait le dos d'Adam Kozlewicz. Un long silence s'installa.

— Je vous gêne peut-être ? finit-il par demander.

— Vous êtes assis sur ma robe, prononça rapidement Zossia tout en gardant la tête tournée. Poussez-vous, s'il vous plaît.

— Je vous en prie, répondit d'une voix sarcastique le « chevalier déshérité ».

Le silence se fit à nouveau, jusqu'au moment où ils entendirent un craquement, suivi d'un juron étouffé. L'*Antilope* s'arrêta. Le chauffeur se glissa sous la voiture. Penchée par-dessus bord, Zossia se mit à lui donner d'absurdes conseils. Juste à côté d'eux, sur le trottoir, deux hommes munis de serviettes d'employés discutaient avec ardeur. On voyait de blancs pantalons d'été sous leurs manteaux de demi-saison. Leur conversation ne tarda pas à intéresser Ostap.

— Vous avez quitté Hercule à temps, camarade Protivotiétchenski, disait le premier. Il s'y passe de ces choses !… C'est la terreur !

— Toute la ville en parle, soupira le second.

— Hier, c'est Skoumbriévitch qui est passé à la casserole, poursuivit voluptueusement le premier. On s'écrasait. Au début, tout se passait remarquablement bien. Skoumbriévitch a raconté sa vie d'une manière si convaincante que tout le monde l'a applaudi. Mais ensuite quelqu'un a demandé, dans l'assistance : « Dites-moi, vous ne vous souvenez pas de la

société “Skoumbriévitch et fils”, qui existait ici autrefois ? Vous ne seriez pas ce Skoumbriévitch-là ? » Et cet imbécile qui répond : «Je ne suis pas Skoumbriévitch, je suis le fils. » Vous imaginez ce qui l’attend ? La première catégorie, à coup sûr.

— Oui, camarade Weintorg, c’est affreux ! Et qui épure-t-on, aujourd’hui ?

— Oh, aujourd’hui est un grand jour. Berlaga, vous savez ? Celui qui avait essayé de se réfugier dans un asile de fous ? Ensuite, le maestro Polykhaïev en personne et cette vipère de Gazelle Mikhaïlovna, celle qui lui servait de femme. Elle ne laissait de répit à personne, à Hercule. Je vais y arriver aujourd’hui deux heures avant le début pour avoir une place. En outre, il y a Bomzé…

Kozlewicz reprit place au volant, la voiture s’ébranla et Ostap ne put ainsi savoir quel sort avait frappé Adolphe Nikolaïévitch. Mais ce n’était pas ce qui le préoccupait.

— Savez-vous, Zossia, dit Ostap, que chaque citoyen, même membre du Parti, supporte sur ses épaules une colonne d’air de 214 kilos ? Vous ne l’aviez pas remarqué ?

Zossia ne répondit pas.

L’*Antilope* passait alors en grinçant devant le cinéma Le Capitole. Ostap jeta un bref regard en biais du côté où était situé, l’été précédent, le bureau par lui fondé et poussa un faible cri. D’un bout de la façade à l’autre s’étirait un immense panneau :

ENTREPRISE D’ÉTAT

LES CORNES ET LES SABOTS

À toutes les fenêtres on apercevait des machines à écrire, ainsi que des portraits de dirigeants. Un jeune commissionnaire qui était loin de ressembler à Panikovski se tenait à la porte avec un sourire vainqueur. Des trois-tonnes remplis à ras bord de cornes et de sabots conformes aux normes pénétraient par la porte cochère d’un dépôt de base. Tout montrait que le rejeton d’Ostap avait pris le bon chemin.

— La classe hégémonique persiste à m’accabler, reprit-il. Même mon idée de rien du tout a été exploitée par elle à ses fins propres. Et moi, on

m'a évincé. Vous entendez, Zossia ? On m'a évincé ! Je suis malheureux. Dites-moi un mot de consolation.

— Et après tout ce qui s'est passé, dit Zossia en se tournant pour la première fois vers lui, c'est vous qui avez besoin qu'on vous console ?

— Oui, moi.

— C'est tout simplement scandaleux.

— Ne vous fâchez pas, Zossia. Prenez en considération la colonne d'air. Il me semble même qu'elle pèse nettement plus lourd sur moi que sur les autres citoyens. C'est à cause de mon amour pour vous. Et aussi parce que je ne suis pas membre du syndicat.

— Pourquoi passez-vous votre temps à mentir ?

— Je ne mens pas. C'est une loi de la physique. Mais peut-être que cette colonne n'existe pas vraiment ? Je n'y comprends plus rien.

Tout en parlant ainsi, les passagers de l'*Antilope* s'observaient tendrement. Ils n'avaient pas remarqué que la voiture s'était immobilisée depuis plusieurs minutes et que Kozlewicz les considérait en tortillant des deux mains ses moustaches de chauffeur. Les ayant ainsi remises en ordre, Adam toussota, mit pied à terre puis déboucla la portière et annonça d'une voix forte :

— Veuillez descendre. Nous sommes arrivés. Il n'est pas encore quatre heures, vous arrivez juste à temps. Cela va vite chez eux, ce n'est pas comme dans les églises polonaises, avec toutes leurs chinoiseries. Un, deux, trois, et c'est fini. J'attendrai ici.

Ostap regarda devant lui avec ahurissement et vit une petite maison grisâtre et ordinaire à la façade ornée de la plus ordinaire des plaques grisâtres :

BUREAU D'ENREGISTREMENT DES ACTES D'ÉTAT-CIVIL

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Kozlewicz. Il le faut ?

— Absolument, répondit le chauffeur de l'*Antilope*.

— Vous entendez, Zossia, Adam a dit qu'il le fallait absolument.

— Eh bien, si c'est ce que dit Adam..., prononça la jeune fille d'une voix tremblante.

Le Commandeur et la petite-fille du vieux faiseur de rébus entrèrent dans la petite maison grisâtre, tandis que Kozlewicz se glissait à nouveau

sous sa voiture. Il s'était mis en tête de faire donner à son *Antilope*, sa vitesse maximale, c'est-à-dire douze kilomètres à l'heure, pendant la procession nuptiale qui les conduirait à la maison de la mariée, et cela nécessitait de vérifier divers mécanismes.

Il était encore couché sous son engin lorsque les époux ressortirent de la mairie.

— J'ai trente-trois ans, fit tristement le Grand Combinateur : l'âge du Christ. Et qu'ai-je fait jusqu'à présent ? Je n'ai pas fondé de doctrine, j'ai perdu mes disciples à gauche et à droite et je n'ai pas su ressusciter un mort.

— Vous en ressusciterez encore, s'exclama en riant Zossia.

— Non, dit Ostap, cela ne marchera pas. J'ai essayé toute ma vie, mais sans y arriver. Il va falloir que je me reconvertisse comme gardien d'immeuble.

Et il regarda Zossia. Elle portait un petit manteau plus court que sa robe, taillé dans une étoffe rugueuse, et un béret bleu à pompon, comme en portent les enfants. De la main droite, elle retenait un pan de son manteau, que le vent essayait d'arracher. Sur le médius, Ostap aperçut une petite tache d'encre : Zossia se l'était faite quelques instants auparavant au moment où elle traçait son nom dans le registre des mariages. Il avait devant lui sa femme.

OceanofPDF.com

ANNEXE II

Le genre des comptines en Russie

(note de l'édition du Globe, Paris 1996)

Les comptines russes (*tchastouchki*) ont en commun avec les nôtres que ce sont des refrains naïfs et rimés. Mais elles en diffèrent largement par le contenu. Si certaines sont simplettes, généralement rurales et presque aussi enfantines que les nôtres (les adultes jouent alors à n'être que de grands enfants), et c'est le cas ici ou au ch. 33 des *Douze Chaises*, un grand nombre d'entre elles sont élaborées, humoristiques, faussement naïves et caractéristiques de la mentalité de la classe intellectuelle urbaine. On pouvait distinguer à l'époque soviétique trois types de « tchastouchki urbaines » : 1) satiriques, politisées (Lénine, Tchapaïev, Khrouchtchov, Brejniev, Raïssa Gorbatchova en ont tout particulièrement fait les frais), variétés rimées des célèbres « anecdotes arméniennes » ; 2) rabelaisiennes ensuite, et tout aussi contestataires puisque toute allusion au sexe, taxée de « pornographie », a longtemps été réprimée (joyeusement vulgaires, elles avaient du succès dans les milieux populaires, qui ne discernaient pas toujours leur côté parodique) ; 3) absurdes enfin, et ce sont peut-être les meilleures, répliques des *limericks* anglais par la forme comme par le fond. Mais les trois genres (politique, pornographique, absurde) sont le plus souvent mêlés, comme en témoigne par exemple ce *limerick* soviétique des années soixante-dix (adaptation approximative) :

Brejniev sort sur son perron, / La main dans son pantalon,
Cherche sa couille, mais y a plus d'couille !
Il tombe alors du perron, / Oh-la-la, oh-la-la, ouille !
(*Vyšel Brežnev na kryl'tso, Po esat' svoë jajco,*
Sunul ruku, net jajca ! Tak i sverznulsja s kryl'ca)

Traits parodiques : le perron (de l'isba), la vulgarité des mœurs et de l'humour villageois. Satire : le maître du Kremlin grossièrement ridiculisé, susceptible d'être chassé du pouvoir comme un manant (Podgorny venait alors de « tomber du perron »). Pornographie : usage obligatoire de mots grossiers. Absurdité : la situation générale, le monorchisme. La loi soviétique punissait sous Brejniev de trois ans de camp de redressement le simple fait de colporter des « anecdotes » ou des *tchastouchki* à contenu politique, mais n'était guère appliquée.

En revanche, sous Staline (et même en 1931-1933), elles ne fleurissaient guère car les plus innocentes risquaient d'être accusées de sentir le soufre. S'il y avait des allusions, elles étaient d'une extrême discrétion. C'est pourquoi on peut imaginer, connaissant le genre, que même la *tchastouchka* du ch. 34 n'est pas totalement innocente. Pierre le Grand *pourrait* être le substitut de Staline, le cheval et le reptile foulés aux pieds (comme sur le monument élevé par Falconet à Saint-Pétersbourg) symbolisant le Parti aux ordres et les ennemis matés (notamment Trotski).

OceanofPDF.com

ANNEXE III

RÊVES D'IDIOT, FILM DE VASSILI PITCHOUL (1993) TIRÉ DU *VEAU D'OR*

Point de départ : la réflexion d'Ostap, au ch. 30, « Alexandre Ibn Ivanovitch » :

« Me voilà millionnaire ! s'exclama Ostap avec un étonnement joyeux. Les rêves de l'idiot se sont réalisés ! »

Extrait de *Ilf et Petrov témoins de leur temps*, par A. Préchac, L'Harmattan, 2000, t, 2, p. 657 :

« L'événement le plus notable de l'année 1993 est la sortie du deuxième film de Vassili Pitchoul, cinq ans après *La petite Véra*, qui communiquait aux ghettos post-industriels soviétiques un lyrisme à la Ken Loach. Pitchoul a totalement « revisité » le *Veau d'or* dans son film *Rêves d'idiot* [scénario de Maria Khmièlik, opérateur-coréalisateur Youri Lioubchine, avec Serguieï Krylov (Ostap Bender), Alina Smièkhova (Zossia), Andreï Smirnov (Koreïko), Yevguiéni Dvorjetski (Balaganov), Stanislav Lioubchine (Panikovski), Vladimir Tolokonnikov (Kozlewicz), Vladimir Etouch (Fount)]. Incompris à sa sortie, il distancie sur tous les plans le roman, dont l'époque (biplans, fiacres) et le canevas général (chasse à quatre, puis en solitaire, au millionnaire clandestin) sont conservés, mais le style renouvelé, avec découpage ultra-rapide (refus de la littérature), texte respecté mais débité à la hache (on le connaît par cœur), acteurs utilisés à contre-emploi (un chanteur pop gras et vulgaire interprète avec finesse le rôle d'Ostap), rôles repensés (Koreïko peignant Zossia, puis camouflé en berger turkmène), aspect féerique des événements plus proche des *Ziegfeld follies* (le « rêve d'idiots » des années trente) que du réalisme socialiste, introduction comique d'évenements anachroniques,

comme l'arrestation d'un groupe de « Krishna » pendant l'alerte aux gaz, utilisation dans le dialogue, naturelle pour ce milieu, de deux ou trois mots grossiers en « x » ou en « b » qui libère les auteurs du conformisme soviétique, et surtout la vision lumineuse du *propos civique des auteurs*, en particulier dans un fameux passage « antisoviétique » du ch. 30, où Ostap dialogue avec Koreïko, un texte repris intégralement à deux détails près (en italiques) :

« *Non, cher Alexandre Ivanovitch*, pourquoi jouer les hussards ? Nous sommes tout simplement deux médecins au service du bien public venus visiter Moscou, désireux d'assister à un spectacle donné par le MXAT et de voir de leurs propres yeux *la momie du Mausolée*. »

C'est ce qui est dit dans le dialogue du film. Il y a, dans le roman : « une momie au musée des Beaux-arts ». Nous avions formulé dans notre traduction de 1984 (éd. Scarabée et C°) l'hypothèse qu'il fallait lire « LA momie » (pas d'article en russe), une idée courtoisement écartée par Youri Chtcheglov dans ses *Commentaires* de 1991 (*Les romans d'Ilf et Petrov*, en russe, Vienne, 1991). L'interprétation donnée dans le film de Pitchoul a justifié neuf ans plus tard notre hypothèse, en soulignant la force de la dérision souterraine (y compris antiléniniste) du roman, l'audace des auteurs et l'aveuglement stupide des censeurs, et aussi la difficulté qu'éprouvent les critiques même les mieux intentionnés à oser formuler des hypothèses qui risqueraient, même après la chute du communisme, de les faire passer pour trop « antisoviétiques » en noircissant « ce que nous connaissons des opinions », ou du moins « de la position » des auteurs. Or, vivant en Amérique, Chtcheglov n'a sans doute pas vu le remarquable film de Pitchoul car il nous a à nouveau désavoué, plus délicatement encore, dans sa réédition moscovite des *Commentaires*, en 1995.

On apprécie aussi l'intelligence avec laquelle les réalisateurs et la scénariste ont traité le problème du dénouement. Originellement Ostap, dépouillé et chassé par les gardes-frontières roumains, se consolait au mépris de toute vraisemblance en pensant qu'il « se reconvertirait comme gardien d'immeuble ». Pitchoul et ses deux assistants ont eu l'idée lumineuse de nous proposer deux dénouements, malheureux et heureux [comme on faisait justement dans les années trente ; cf. *La belle équipe*, Duvivier 1936], chaque fois libéré des contraintes de la censure. Ilf et Petrov avaient observé l'ordre inverse en écartant un « schéma heureux »

platement orthodoxe (Ostap Bender citoyen et fiancé repentant) au profit d'un schéma politiquement correct, mais matériellement malheureux (perte du million) et secrètement dramatique (impossibilité de s'évader du paradis soviétique). Ici Ostap retrouve d'abord Zossia, qui n'est pas mariée (ce détail artificiel a été supprimé), lui offre son cœur et sa fortune : elle les repousse car il l'a trop longtemps délaissée dans sa quête du Veau d'or. Le cœur brisé, Ostap se rend à la frontière dans une calèche pouchkinienne conduite par Kozlewicz, veut franchir le Dniestr mais se fait abattre par les Roumains, qui arrosent son corps d'essence et le brûlent. Immédiatement, les auteurs du film abandonnent ce scénario de roman-feuilleton et, s'octroyant le droit dont les auteurs avaient fait usage entre les deux romans, ressuscitent Ostap. Il réapparaît à Tchemomorsk, veut noblement brûler son million avant d'offrir son cœur à Zossia, mais c'est elle, devenue l'antitype de la jeune fille idéaliste et désintéressée, qui arrache la valise aux flammes et part avec lui. Ilf et Petrov auraient adoré ce deuxième dénouement spirituel et si réaliste : la vie en URSS, avec son système bloqué et ses frontières infranchissables, s'était réduite à un « rêve d'idiot », l'enrichissement personnel, le contraire de l'avenir communiste radieux. Ostap, au cœur trop noble, s'en moquait au fond de lui : Zossia le « normalise ».

C'est éblouissant (quoique complètement opaque pour qui ne connaît pas par cœur le roman ou n'a pas vu le film classique, admirablement interprété par Serguieï Yourski, de Mikhaïl Schweitzer — 1968). On reste consterné par l'incompréhension de la critique, que constate la revue de cinéma *Iskusstvo kino* : « Les *Rêves d'idiot* de Pitchoul sont vécus dans les comptes rendus et discussions publiques comme une offense personnelle aux spectateurs et aux critiques. »

Le découpage du film de Schweitzer (1968) est proposé au t. 3 du même ouvrage, p. 1024.

OceanofPDF.com

Table des matières

Préface

Liste des personnages

Préface des auteurs

Première partie. L'équipage de l'*Antilope*

I. Où Panikovski viole la convention

II. Les trente fils du lieutenant Schmidt

III. Vous avez l'essence, nous avons les idées

IV. Une petite valise très ordinaire

V. Un empire souterrain

VI. L'*Antilope-gnou*

VII. Le doux fardeau de la gloire

VIII. Une crise de genre

IX. Autre crise de genre

Deuxième partie. Les deux combinateurs

X. Un télégramme des frères Karamazov

XI. Les Herculéens

XII. Homère, Milton et Panikovski

XIII. Vassisouali Lokhankine et son rôle dans la Révolution russe

XIV. Premier rendez-vous

XV. Les Cornes et les Sabots

XVI. « Jahrbuch für Psychoanalytik »

XVII. Le retour du Fils prodigue

XVIII. Sur terre et sur mer

XIX. Le timbre universel

XX. Le Grand Combinateur danse le tango

XXI. La fin du Faubourg des corbeaux

XXII. C'est moi qui commande la parade

XXIII. Le cœur d'un chauffeur

XXIV. Le temps était favorable à l'amour

XXV. Trois routes

Troisième partie. Un simple particulier

XXVI. Le passager du train spécial

XXVII. Un valet du capital

XXVIII. Les flots moites de l'inspiration

XXIX. La Source Bruissante

XXX. Alexandre Ibn Ivanovitch

XXXI. Bagdad

XXXII. Au seuil de tous les possibles

XXXIII. L'« hôte » Hindou

XXXIV. L'amitié des jeunes

XXXV. Lui qu'avaient aimé des femmes au foyer, des femmes de ménage, des veuves et même une femme-dentiste

XXXVI. Le chevalier de la Toison d'or

Annexes

OceanofPDF.com

Chez le même éditeur — *Littérature russe*

1. Gogol *Les Âmes mortes.* Traduction d'Henri Mongault
2. Tourgueniev *Mémoires d'un chasseur.* Traduction d'Henri Mongault
3. Tolstoï *Les Récits de Sébastopol.* Traduction de Louis Jousserandot
4. Dostoïevski *Un joueur.* Traduction d'Henri Mongault
5. Tolstoï *Anna Karénine.* Traduction d'Henri Mongault
6. Merejkovski *La Mort des dieux. Julien l'Apostat.* Traduction d'Henri Mongault
7. Babel *Cavalerie rouge.* Traduction de Maurice Parijanine
8. Korolenko *Le Musicien aveugle.* Traduction de Zinovy Lvovsky
9. Kouprine *Le Duel.* Traduction d'Henri Mongault
10. Gogol *Le Révizor — Le Mariage.* Traduction de Marc Semenoff
11. Dostoïevski *Stépantchikovo et ses habitants.* Traduction d'Henri Mongault
12. *Les Bylines russes — La Geste du Prince Igor.* Traductions de Louis Jousserandot et d'Henri Grégoire
13. Pissemski *Mille âmes.* Traduction de Victor Derély
14. Rechetnikov *Ceux de Podlipnaïa.* Traduction de Charles Neyroud
15. Tourgueniev *Poèmes en prose.* Traduction de Charles Salomon
16. Gontcharov *Oblomov.* Traduction de Jean Leclère
17. Gogol *Veillées d'Ukraine.* Traduction d'Eugénie Tchernosvitow
18. Dostoïevski *Mémoires écrits dans un souterrain.* Traduction d'Henri Mongault
19. Kouprine *Le Bracelet de grenats — Olessia.* Traduction d'Henri Mongault
20. Gogol *Tarass Boulba.* Traduction de Marc Semenoff
21. Leskov *Gens d'Église.* Traduction d'Henri Mongault
22. Pouchkine *La Fille du capitaine.* Traduction d'Eugène Séménoff
23. Lougovoï *Pollice Verso.* Traduction d'Ely Halpérine-Kaminsky
24. Chmeliov *Le Soleil des morts.* Traduction de Denis Roche
25. Chmeliov *Garçon !* Traduction d'Henri Mongault
26. Gogol *Nouvelles de Pétersbourg.* Traductions de Michel-Rostislav Hofmann et Tatiana Rouvenne
27. Ilf et Petrov *Les Douze Chaises.* Traduction d'Alain Préchac
28. Pouchkine *Récits de Belkine.* Traduction de Pierre Skorov

29. LESKOV *Lady Macbeth du district de Mzensk et autres nouvelles.* Traductions de Jean Leclère et d'Irène Tateossov
30. TOURGUENIEV *Pères et fils.* Traduction de Marc Semenoff
31. ILF ET PETROV *Le Veau d'or.* Traduction d'Alain Préchac
32. PILNIAK *Riazan-la-pomme.* Traduction de Maurice Parijanine, révisée par Michel Niqueux
33. PILNIAK *L'Année nue.* Traduction de L. Desormonts et L. Bernstein, révisée par Dany Savelli

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Le Veau d'or* d'Ilf et Petrov a été réalisée le 15 décembre 2015.

Bibliothèque russe et slave
Littérature russe. 31

ISBN ePub : 9782371240681

Police de caractères : Linux Libertine

Direction éditoriale : XAVIER MOTTEZ
Conception graphique : AURÉLIEN LO MONACO

OceanofPDF.com